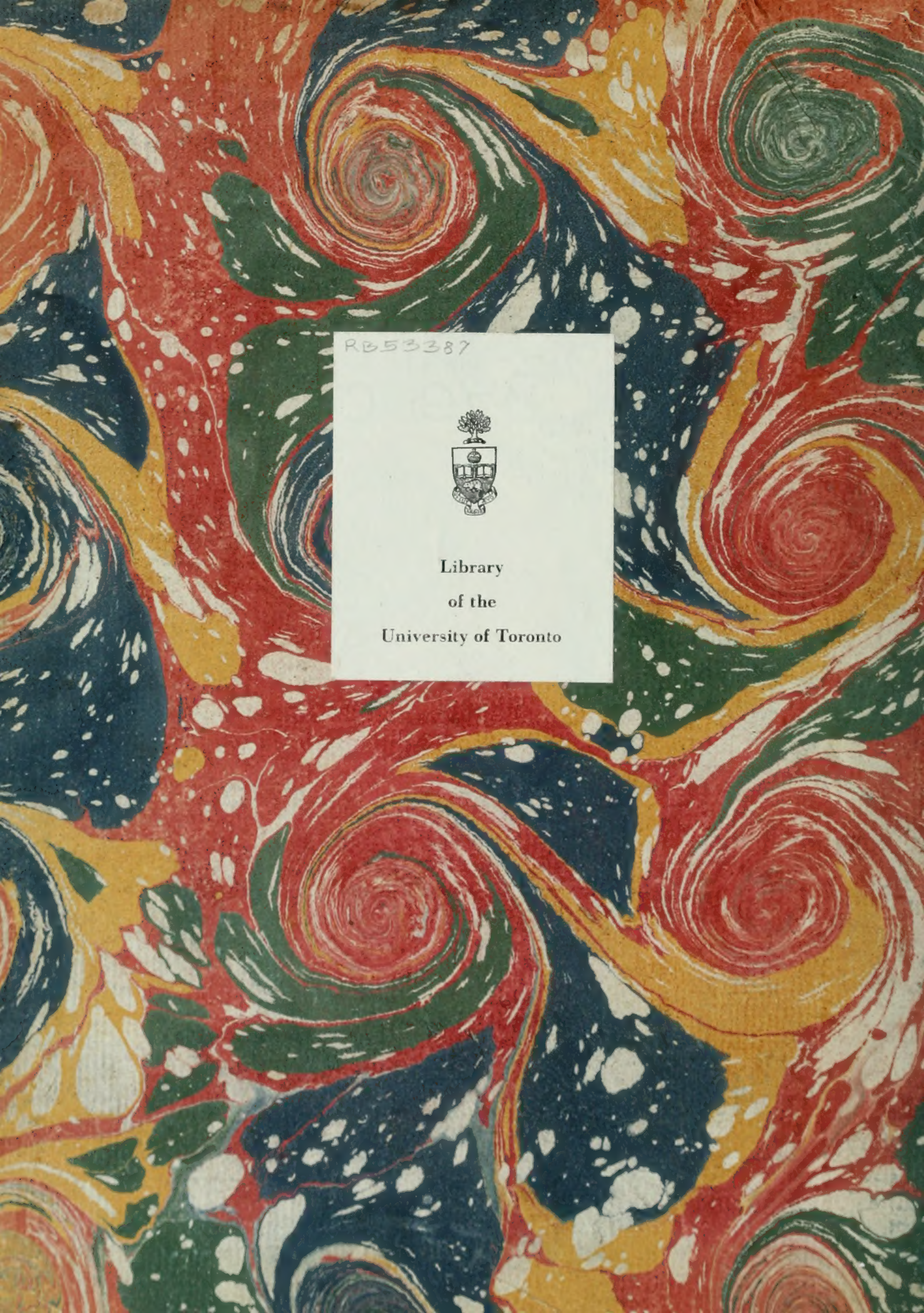



RB53387
Library
of the
University of Toronto



SUPPLÉMENT
A LA
COLLECTION
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,

TOME QUINZIEME.

SUPPLÉMENT
A LA
COLLECTION
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME TROISIEME.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

RÉPLIQUE
DE M. BORDE

A la Réponſe de M. Rouſſeau, ou *ſecond Diſcours ſur les avantages des Sciences & des Arts* (*).

JE n'avois regardé le premier Diſcours de M. Rouſſeau, que comme un paradoxe ingénieux, & c'eſt ſur ce ton que j'avois répondu. Sa derniere réponſe nous a dévoilé un ſyſtême décidé, qui m'a engagé dans un examen plus réfléchi de cette grande queſtion, de l'influence des ſciences & des arts ſur les mœurs. L'importance de la matiere, des détails plus approfondis, quelques vues nouvelles que je crois avoir découvertes, m'excuſeront d'avoir traité un ſujet déjà ſi rebattu : il s'agit ici tout à-la-fois de la vertu & du bonheur, les deux points principaux de notre être ; que ne doit-on pas entreprendre pour achever de diſſiper les nuages qui obſcurciſſent encore la plus utile vérité ?

Je commence par examiner les effets de l'ignorance dans tous les tems : je fais voir qu'elle n'a jamais produit, ni dû produire cette pureté de mœurs ſi exagérée & ſi vantée, & dont on fait un argument ſi puiſſant contre les ſciences : je lui

(*) Ce ſecond Diſcours eût été mis immédiatement à la ſuite du premier, ſi l'on eût eu d'abord l'intention de l'imprimer. On n'y a été déterminé qu'après coup & en conſidérant que, quoique M. Rouſſeau n'y ait pas répondu ſur le champ, il l'a cependant fait quelque tems après d'une maniere indirecte dans ſa Préface de Narciſſe.

opposе ensuite les vices & la barbarie des peuples ignorans qui existent de nos jours : de-là je passe à l'examen de ce que l'on doit entendre par ces mots , *Vertu* & *Corruption*; & je finis par considérer quels sont leurs rapports avec les arts & les sciences, que je justifie contre tous les nouveaux reproches qu'on a osé leur faire : j'attaque successivement toutes les preuves de mon adversaire à mesure qu'elles se rencontrent sur ma route , dans le plan que je me suis tracé, & je n'en laisse absolument aucune sans réponse.

Je parcours d'abord les traditions des premiers siecles du monde; ici je vois les hommes représentés comme d'heureux bergers gardant leurs troupeaux au sein d'une paix profonde, & chantant leurs amours dans des prairies émaillées de fleurs; là ce sont des manieres de monstres disputant les forêts & les cavernes aux animaux les plus sauvages ; d'un côté je trouve les fictions des Poëtes, de l'autre les conjectures des Philosophes : qui croirai-je, de l'imagination ou de la raison ?

Quelle pouvoit être la vertu chez des hommes qui n'en avoient pas même l'idée, & qui manquoient de termes pour se la communiquer? ou si leur innocence étoit un don de la nature , pourquoi nos enfans en sont - ils privés ? Pourquoi leurs passions précedent-elles de si loin la raison, & leur enseignent - elles le vice si naturellement , tandis qu'il faut tant d'art & de culture pour faire germer la vertu dans leurs ames?

Cet âge d'or (*), dont on fait un point de foi, que l'on nous reproche si amérement de ne pas croire, étoit donc un

(*) *Voyez la réponse de M. Rousseau.*

tems de prodiges ; il ne manquoit plus que de couvrir la terre de moiſſons & de fruits, ſans que les hommes s'en mêlaſſent, & de faire couler des ruiſſeaux de miel & de lait. Le miracle du bonheur des premiers hommes eſt auſſi croyable que celui de leurs vertus.

Mais comment des traditions auſſi abſurdes avoient-elles pu acquérir quelque crédit ? Elles flattoient la vanité, elles étoient propres à exciter l'émulation : les traditions les plus ſacrées de l'ignorance étoient-elles plus raiſonnables ? Qu'on en juge par l'hiſtoire de ſes Dieux, l'objet du culte de tant de ſiecles & du mépris de tous les autres.

D'ailleurs, le préjugé de la dégradation perpétuelle de l'eſpece humaine devoit être alors dans toute ſa force ; rien n'étoit écrit, les connoiſſances n'étoient que traditionnelles, on manquoit d'objets de comparaiſon pour s'inſtruire, les livres n'enſeignoient point à juger les hommes par les hommes, un peuple par un autre peuple, un ſiecle par un autre ſiecle : quelle devoit être alors la ſouveraineté d'une génération ſur l'autre, de celle qui donnoit tout, ſur celle qui recevoit tout ? & dans quelle progreſſion le culte de la poſtérité devoit-il s'augmenter à meſure de l'éloignement ? On appella des Dieux ceux que dans d'autres ſiecles on eût à peine appellés des hommes : les tems héroïques ont été depuis plus juſtement nommés les tems fabuleux.

On demande quels pouvoient être les vices & les crimes des hommes avant que ces noms affreux de *tien* & de *mien* fuſſent inventés ; je demanderois plutôt qu'elle pouvoit être la ſureté de la vie & des biens avant l'exiſtence de ces noms

facrés? Car j'appelle facré ce qui eft la bafe de la foi & de la paix de la fociété, le principe de l'induftrie & de l'émulation : tous les droits étant égaux, les concurrences devoient être fans fin : lorfque la loi du plus fort étoit la feule, & avant qu'il y en eût d'autre pour fixer les propriétés acquifes par le travail & l'induftrie, & néceffaires à chacun pour fa fubfiftance, le droit de premier occupant & celui de bienféance devoient être dans une guerre perpétuelle : la force & la crainte décidoient tout : un meilleur terrein, une expofition plus agréable, une femme armoient fans ceffe de nouveaux prétendans : l'habitant de la montagne aride, le poffeffeur des vallées fertiles étoient ennemis nés : le détail des fujets de divifions ne finiroit pas : les paffions n'avoient qu'un petit nombre d'objets & n'en avoient que plus de vivacité : la pauvreté & le befoin defirent plus fortement que la cupidité & l'abondance : jamais un boiffeau d'or n'a pu exciter autant de defirs qu'un boiffeau de glands en de certaines circonftances.

Quelle que fût l'autorité paternelle & celle de la vieilleffe, ces liens d'une dépendance volontaire dûrent bientôt s'affoiblir en s'étendant & en fe multipliant; il ne fallut qu'un feul homme plus robufte ou d'une imagination plus forte pour détruire cette félicité fragile; les premieres hiftoires parlent fans ceffe de géants qui n'avoient pas d'autre profeffion que le brigandage; dans cette égalité & cette liberté fauvage où tous font contre un & un feul contre tous, les contre-coups d'une premiere violence ont dû fe multiplier à l'infini; plus vous fuppofez l'homme indépendant & ifolé, plus vous livrez le foible au fort & le vertueux au méchant.

L'expérience confirme ces conjectures : fi ce premier état eût été celui de la vertu & du bonheur, comment eût-il changé? S'il n'y avoit ni fraudes ni violences d'où naquit l'idée des loix & des murailles? Si les hommes ont été libres & égaux, comment ont-ils ceffé de l'être? La violence feule a pu changer leur condition, ou en les affujettiffant, ou en les mettant dans la néceffité de fe réunir fous des chefs pour lui réfifter : s'il y a eu un âge d'or, c'eft un beau fonge qui a duré bien peu d'inftans, & qui ne devoit pas durer davantage : en quelque état que l'on fuppofe les hommes, jamais les mœurs n'ont pu leur tenir lieu de loix : c'eft une folie de prétendre qu'elles puiffent jamais être affez pures pour affoupir toutes les paffions, ou affez puiffantes pour les foumettre : j'ajouterai que mon opinion a pour elle l'autorité du monument hiftorique le plus ancien & le plus refpectable, quand même il ne feroit pas divin (*).

(*) On m'accufe d'avoir avancé que les hommes font méchans par leur nature, ce que je n'ai jamais penfé, & ce que je ne crois pas avoir dit; j'ai fuppofé feulement qu'ils étoient fujets à des paffions, & que ces paffions devoient produire de grands defordres, lorfqu'il n'y avoit point de loix pour leur impofer un frein : mon adverfaire penfe bien differemment; toute fociété, tout Gouvernement lui paroit une fource de vices : la proprieté des héritages eft qualifiée d'*affreufe*; la diftinction des maitres & des efclaves ne produit, felon lui, que des hommes *cruels & brutaux*, *fripons & menteurs*; l'inégalité des biens forme *des hommes abominables ; une dépendance mutuelle nous force tous à devenir fourbes, jaloux & traîtres :* mais s'il n'a jamais été de fociété, & s'il n'en peut jamais être, fans ces diftinctions & cette dépendance? caufe néceffaire de tant de crimes, il me refte à lui demander où eft la vertu? Combattroit-il pour une Dame imaginaire? N'auroit-elle exifté que dans cet âge d'or, qui lui infpire une foi fi vive, ou parmi les peuples de la Nigritie pour lefquels il paroit reffentir la plus tendre prédilection?

Les hommes s'inſtruiſirent par leurs malheurs. Des miſeres de l'égalité & de l'indépendance naquirent la ſubordination politique & la puiſſance civile : ici l'hiſtoire commence à mériter quelque confiance ; elle eſt fondée ſur quelques faits ; mais, je le répete encore, on ne peut trop ſe défier de nos préjugés éternels en faveur de l'antiquité : à peine avons-nous commencé à en ſecouer le joug dans ce ſiecle, le premier qui ſoit un peu digne du nom de philoſophe.

Je ne fais point uſage des traditions vagues qui nous ſont reſtées ſur quelques peuples de l'antiquité. Il eſt aiſé de donner de grandes idées d'une nation, lorſqu'on ne fait que citer quelques-unes de ſes loix : c'eſt par ſes actions ſeules qu'on peut la connoître : tous ces éloges de la vertu des anciens Crétois, de l'innocence des Scythes & des Perſes ſont ſans preuves dès qu'ils ſont ſans faits ; écrits à une longue diſtance de tems & de lieux, on y trouve les jugemens de l'ignorance ornés par l'imagination. Cette pureté ſans mélange dans de grands peuples eſt faite pour être admirée, & non pour être crue ; on n'y reconnoît point la nature humaine ; ce ſont des romans de vertu qui peuvent ſervir à l'édification des foibles, mais qui ne ſauroient inſtruire les ſages.

Les peuples les plus illuſtres parmi les anciens, ont été les Grecs & les Romains ; ce ſont eux auſſi dont l'hiſtoire nous a conſervé les plus grands détails ; on prétend qu'ils furent d'abord ignorans & vertueux, & c'eſt leur exemple qu'on oppoſe principalement à nos mœurs actuelles : cependant dès les premiers tems où l'hiſtoire commence à ſe mêler avec la fable, lorſque la précieuſe ignorance des Grecs étoit encore dans

toute ſa pureté, nous ne trouvons que meurtres & violences: les héros étoient des chevaliers errans, qui n'étoient occupés qu'à maſſacrer des brigands publics, à châtier des peuples ſéditieux, à détrôner des tyrans : chemin faiſant, ces demi-dieux eux-mêmes uſurpoient les couronnes, tuoient tout ce qui oſoit leur réſiſter, ſans autre droit que celui du plus fort, enlevoient les femmes & les filles, & rempliſſoient le monde d'une poſtérité fort équivoque. La force du corps faiſoit alors tout le mérite des hommes, & la violence toutes leurs mœurs; les héros du ſiege de Troye vivoient durement, ne ſavoient pas un mot de philoſophie, & n'en étoient pas meilleurs: les poëmes d'Homere ſont trop connus pour que je doive entrer dans des détails; qu'on juge des mœurs de ces peuples par leur religion, quelles vertus auroit-on pu en attendre? Ils s'étoient fait des Dieux pour tous les vices: la religion, il eſt vrai, pouvoit beaucoup ſur leurs eſprits: les barbares qu'ils étoient, lui ſacrifioient juſqu'à leurs enfans.

Les villes & les Républiques flotterent long-tems entre l'anarchie & la tyrannie, entre les crimes de tous & les crimes d'un ſeul : enfin Lycurgue & Dracon furent les réformateurs de Sparte & d'Athenes qui devinrent les plus célebres villes du monde. La rigueur de leurs loix eſt une nouvelle preuve des malheurs qui les avoient précédées; jamais ces peuples ne s'y ſeroient ſoumis, ſi leurs miſeres ne les y avoient préparés & forcés : l'ignorance alors diminua, & les vertus ſe perfectionnerent; ſans ces deux philoſophes, qui ſans doute n'étoient pas des ignorans, les mœurs de ces deux Républiques auroient vraiſemblablement empiré toujours de plus en plus; car la cor-

ruption dans l'ignorance ne connoît ni limites ni remedes; elle eſt de tous les maux le plus incurable (*).

L'irruption de la Perſe fit des Grecs un peuple nouveau : les paſſions particulieres ſe réunirent contre le danger commun : tout fut héros & citoyen; il n'y eut plus que des vertus, on n'eut pas le loiſir d'avoir des vices : un ſuccès inouï produiſit une confiance qui ne l'étoit pas moins : c'étoit une ivreſſe héroïque; les Grecs ſe crurent invincibles, & ils le furent : ces vertus de paſſage nées du danger, s'évanouirent

(*) J'avois dit que *les mœurs & les loix étoient la ſeule ſource du véritable héroïſme* : on répond; *les ſciences n'y ont donc que faire :* mais toutes les loix de la Grece, qui eſt le peuple dont il s'agit ici, lui furent données par des ſavans & des ſages; la ſcience qui produiſit ces loix, ne peut-elle pas être appellée la ſource primitive de l'héroïſme des Grecs?

On m'impute d'avoir dit que *les premiers Grecs étoient éclairés & ſavans, puiſque des philoſophes formerent leurs mœurs & leur donnerent des loix*; & on ne manque pas de m'imputer toutes les conſequences ridicules qu'il eſt poſſible de tirer de cette propoſition; mais comme je ne l'ai point apperçue dans tout mon Diſcours, quoique je l'aye cherchée ſoigneuſement, je me crois diſpenſé de répondre juſqu'à ce qu'on me l'ait montrée.

J'ai placé Ariſtide & Socrate à côté de Miltiade & de Thémiſtocle : on répond; *à côté ſi l'on veut; car que m'importe? Cependant Miltiade, Ariſtide, Thémiſtocle, qui étoient des héros, vivoient dans un tems : Socrate & Platon qui étoient des philoſophes, vivoient dans un autre.*

J'avoue que j'aurois pu dater les Olympiades où ces grands hommes ont commencé & fini d'exiſter, & prévenir par-là les petits ſcrupules chronologiques dont quelques lecteurs pourroient être tourmentés : mais n'étant queſtion dans le paſſage dont il s'agit, que de faire un tableau général de la gloire d'Athenes, j'avois cru que cette mince érudition y auroit été déplacée; j'ai placé Socrate à côté d'Ariſtide, comme on auroit pu faire dans une galerie de portraits où l'on auroit raſſemblé tous ceux des hommes illuſtres d'Athenes : il eſt très-vrai qu'en ce cas, les portraits d'Ariſtide & de Socrate ſe feroient trouvés à côté l'un de l'autre; tout au plus auroit-on placé entr'eux celui de Cimon.

avec

avec lui : la profpérité, comme il arrive toujours, détendit ce puiffant reffort qui avoit remué toutes les ames : on voulut fe repofer dans la gloire : auffi-tôt chacun retourna à fes paffions enflammées par le bonheur : l'orgueil d'Athenes, la dureté de Sparte, la jaloufie & l'ambition de toutes deux, allumerent une guerre fanglante, & également honteufe aux deux peuples.

Dans les plus beaux jours d'Athenes, on eft bien éloigné de trouver cette pureté de mœurs que le préjugé veut lui prêter; ce peuple étoit dès-lors vain, préfomptueux, léger, inconftant, divifé en autant de factions, qu'il y avoit de citoyens qui cherchoient à s'élever ; la République portoit déjà dans fon fein, les vices que la profpérité ne fit que développer dans la fuite.

Il n'y avoit que la corruption du plus grand nombre des citoyens, qui eût pu faire fupporter la tyrannie de Pififtrate & de fes fils : Thémiftocle étoit ardent, jaloux, ennemi né de tout citoyen vertueux ; fon fafte & fon ambition pilloient & déchiroient la patrie fauvée par fon courage : Ariftide étant employé au maniement des deniers publics, n'étoit environné que de collégues infideles ; Thémiftocle lui-même enrichi à force de rapines pouffa la fcélérateffe au point de l'accufer de malverfation, & parvint à faire condamner, à force de brigues & de cabales, le plus honnête homme de la République. Le même Ariftide fut banni enfuite par un peuple las de l'entendre appeller le jufte : il méritoit en effet ce titre par fes vertus privées, quoiqu'il ne portât pas le même fcrupule dans les affaires publiques, & qu'il ne craignît pas de faire paffer un décret, en difant : *il n'eft pas jufte, mais il eft*

utile. Les héros de Marathon & de Platée redevenoient des hommes à Athenes : toutes les voies de la séduction étoient employées par ceux qui vouloient gouverner ; il falloit plaire au peuple, & on ne lui plaisoit qu'en le corrompant. Quels vices ne doivent pas naître dans une multitude victorieuse, souveraine & toujours flattée ? Tous les extrêmes se rapprochent dans la démocratie : un peuple roi peut avoir des accès d'héroïsme ; c'est par sa nature un terrible monstre.

Sparte, ce grand boulevard de nos adversaires, dont ils prétendent nous faire tant peur, a fait l'admiration de la politique, mais elle n'a jamais eu l'approbation de la morale ; Platon, Aristote & Polibe ont reproché à Lycurgue que ses loix étoient plus propres à rendre les hommes vaillans, qu'à les rendre justes. La politique des Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnese, fut tour-à-tour lâche & cruelle ; ils rechercherent bassement l'alliance de la Perse ; vils courtisans des Satrapes d'Asie, ils massacroient sans pitié les prisonniers Grecs, & finirent par en égorger trois mille après la bataille d'Ægos-Potamos, au moment même où Athenes périssoit & n'avoit plus de défense contr'eux. Les Spartiates ont eu peu de vices ; mais ils manquoient de beaucoup de vertus ; ils devoient être & ils étoient en effet les meilleurs soldats de la Grece ; mais ils n'étoient que des soldats. Pour éviter une extrémité ; ils n'avoient trouvé de secret que de se précipiter dans l'autre : ils se garantissoient de la volupté par la malpropreté, du luxe par la misere, de l'intempérance par une austérité féroce.

Le crime de l'incontinence n'étoit pas connu à Sparte, mais

on avoit le droit d'enlever la fille que l'on aimoit; on empruntoit la femme dont on avoit envie, & les dames de Lacédémone employoient leurs esclaves pour faire des sujets à la *République*, lorsque leurs maris étoient trop long-tems à la guerre : on avoit prévenu les fureurs de la jalousie en permettant l'adultere; l'honnêteté & la pudeur ne pouvoient jamais être violées, puisqu'on les avoit bannies : l'habillement des femmes laissoit voir leurs cuisses découvertes; elles étoient obligées de danser & de lutter toutes nues, avec les jeunes gens aussi tout nus, dans les fêtes publiques. Avec de pareils spectacles, on conçoit sans peine que Sparte a dû mépriser ceux d'Euripide & de Sophocle; l'amitié même des jeunes gens entr'eux étoit si singuliérement favorisée par les loix, qu'on n'imagine point qu'elle pût se conserver innocente. Xénophon convient de la mauvaise idée qu'on en avoit, & n'ose en entreprendre la justification.

Les enfans d'une constitution foible & délicate, étoient précipités par des barbares qui ne voyoient dans l'homme que le corps, & qui plaçoient toute leur ame dans leurs bras : ce législateur qui partagea les biens avec une si scrupuleuse égalité, par un contraste monstrueux, établit entre les hommes même, la plus barbare inégalité qui fût jamais; son peuple fut divisé en maîtres & en esclaves; il imposa aux premiers, pour distinction, une oisiveté inviolable, & ne leur permit aucun autre art que celui de verser le sang de leurs ennemis; les autres dégradés de leur être furent livrés à tous les caprices d'inhumanité de ceux que la nature avoit faits leurs égaux, mais que la loi rendoit maîtres de leur vie.

Enfin Lycurgue avoit eu tant d'attention à prévenir toute eſpece de cupidité, qu'ayant banni l'or & l'argent & tous les meubles de prix, il autoriſa le vol des alimens, les ſeules choſes volables qui reſtaſſent dans ſa ville. Ce peuple conſerva fidellement ſes loix pendant une longue ſuite d'années; je demanderois volontiers: que pouvoit-il faire de mieux? Elles avoient calmé habilement toutes les paſſions; mais c'étoit en les ſatisfaiſant, & détruit la plupart des vices, en leur donnant ſimplement le nom de vertus; ceux même auxquels notre miſérable corruption n'a pu atteindre, & dont elle a la foibleſſe d'avoir horreur, étoient impoſés comme des devoirs d'habitude: telles ſont les mœurs qui excitent l'admiration & les regrets de nos adverſaires; telles ſont les armes avec leſquelles ils croient nous terraſſer (*).

Si nous conſidérons Rome à ſa fondation, elle ne fut d'a-

(*) J'ai dit que ſi tous les Etats de la Grece avoient ſuivi les mêmes loix que Sparte, le fruit des talens & des travaux de ſes grands hommes, & l'exemple & l'émulation de leurs vertus, euſſent été perdus pour la poſtérité, & qu'enfin le monde, ſans le ſecours des arts & des ſciences, ſeroit demeuré dans une enfance éternelle.

Un raiſonnement ſi évident ne pouvoit être réfuté; on a voulu le rendre ridicule: on a ſuppoſé pour cela que dans mes principes, *la vertu n'étoit bonne qu'à faire du bruit dans le monde, qu'il ne ſerviroit de rien d'être gens de bien ſi perſonne n'en parloit après que nous ne ſerons plus, & qu'enfin ſi l'on ne célébroit les grands hommes, il ſeroit inutile de l'être.*

Oui, il ſeroit inutile à la poſtérité que de grandes vertus euſſent exiſté, ſi le ſouvenir n'en eût été conſervé juſqu'à elle; c'eſt ce que j'ai dit, & ce que je perſiſte à dire: mais que la vertu ſoit inutile à ceux même qui la pratiquent, ſi elle ne fait du bruit & ſi elle n'eſt célebré, c'eſt ce que je n'ai jamais ni penſé ni dit, & c'eſt pourtant ce qu'on me fait dire par la bouche d'un Lacédémonien mal inſtruit de l'état de la queſtion.

bord composée que de brigands qui n'étoient pourtant ni artistes ni philosophes ; sept Rois de suite leur donnerent des loix ; pendant plus de deux siecles ce peuple n'eut rien de bien distingué ; Romulus tua son frere & fut à son tour massacré par le Sénat ; Tarquin l'ancien périt par les coups des fils d'Ancus, sur lesquels il avoit usurpé la Couronne ; la fille de Servius Tullius, unie à Tarquin par un double assassinat, fit passer son char sur le corps de son pere égorgé par ses ordres ; on connoît la tyrannie de Tarquin & le forfait de son fils : de grands crimes sont ce qu'il y a de plus mémorable dans ces premiers siecles.

Où étoit donc alors cette pureté de mœurs si surement enfantée par l'ignorance ? Rome irrité chassa Tarquin ; il fallut combattre long-tems, & ce ne fut qu'à force de courage, qu'elle vint à bout de se délivrer d'un tyran qui l'eût punie par le fer & le feu, s'il eût été vainqueur. L'extrême valeur naquit de l'extrême danger. Les Romains, peuple jusqu'alors assez commun, devinrent des héros, parce qu'il fallut périr ou l'être : Numance & Sagunte ont eu le malheur de succomber avec autant d'opiniâtreté & de courage : le succès justifia & éleva les Romains : de ces circonstances singulieres se forma en eux cet amour de la patrie, fanatisme héroïque qu'ils ont porté plus loin qu'aucun autre peuple du monde, & qui nous fait tant d'illusion sur leurs autres qualités.

Les commencemens de la République virent éclater de grandes vertus. Il en est de même dans la plupart des sociétés ; foibles d'abord & exposées à toutes sortes de dangers domestiques ou extérieurs, elles ont besoin que les vertus

ſoient des paſſions : une ferveur d'héroïſme s'empare des eſprits : les grands périls font les grands hommes. Appius & Tarquin devoient trouver des Virginius & des Brutus : des crimes barbares ſont puuis par des vertus qui leur reſſemblent.

Dans ce premier état, les hommes doivent être & ſont ordinairement aſſez vertueux ; les loix ſont nouvelles ; l'art de les éluder n'eſt pas encore trouvé ; leur nouveauté attache & échauffe les eſprits, par la nature même de l'eſprit de l'homme. Les Romains étoient braves ; il falloit vaincre ou ceſſer d'être : ils aimoient la patrie ; leur exiſtence étoit attachée à la ſienne, & elle ne ceſſoit point d'être en danger : ils étoient ſobres ; comment ne l'auroient-ils pas été ? Ils n'avoient que leurs beſtiaux, leurs grains & leurs légumes, encore ſouvent ravagés par l'ennemi ; on doit aimer beaucoup ces choſes-là, lorſqu'on n'a qu'elles, & que l'on craint ſans ceſſe de les perdre : ils conſervoient l'égalité des biens, c'eſt qu'ils étoient pauvres ; les partages ne pouvoient ſouffrir la moindre inégalité, ſans expoſer quelqu'un à mourir de faim ; chacun à peine avoit ſa ſubſiſtance : un pere de famille mal à ſon aiſe ne fait point d'héritier.

Cependant, au milieu même de ces circonſtances forcées, quels vices n'apperçoit-on pas dans les mœurs de ce peuple ſi ſingulier ? Que dire des factions éternelles de la place publique ? Comment juſtifier la jalouſie envenimée du ſénat & du peuple, la tyrannie, l'orgueil & les vexations des Patriciens, la cruauté des créanciers, la dureté des maîtres pour leurs eſclaves, la violence preſque toujours néceſſaire pour établir les loix les plus juſtes, la ſéduction employée pour

obtenir les suffrages, l'abus enfin que les magistrats faisoient si souvent de l'autorité? Ce n'est pas un seul Sylla que l'on trouve dès ce tems-là ; on en voit dix à la fois dans les Décemvirs : qu'elle corruption ne doit-il pas y avoir dans une ville où le choix tombe sur dix magistrats aussi détestables !

La politique des Romains ne voyoit rien de juste que ce qui étoit utile : quel art n'employoient-ils pas pour diviser, affoiblir, tromper ou effrayer tous les peuples & les détruire les uns par les autres ? Quelles chicanes, quelles subtilités honteuses pour attaquer ou soumettre des nations qui ne leur avoient donné aucun sujet légitime de leur faire la guerre ? Quel poison caché sous ces beaux noms de traités & d'alliance ? Quelle insolence & quelle dureté dans la victoire ? Brigands politiques, ils pillerent l'univers ; les trésors des vaincus ornoient le spectacle de ces triomphes qui faisoient gémir l'humanité ; invention funeste par qui toutes les passions étoient armées pour la destruction des hommes ; ils ne se contentoient pas d'enchaîner les Rois & de les traîner à leurs chars ; contre toute sorte d'humanité & de justice, ils osoient les condamner à la mort : les sciences n'existoient pas encore, Rome ignorante avoit déjà commis tous les crimes de la guerre, de la politique, & de l'ambition.

Je sens à quel point j'offense le préjugé dans la censure qu'une juste défense m'a obligé de faire de ces peuples célebres : la plupart des hommes ont la louable foiblesse de croire à la chimere de la perfection : il n'a pas tenu aux poëtes & aux déclamateurs de college que nous ne crussions l'avoir trouvée dans les ruines de ces vieux siecles embellis par leur ima-

gination : des ténebres de l'antiquité fortent quelques rayons lumineux ; nous les fuivons, nous les admirons : plus ils nous éblouiffent, moins ils font propres à nous éclairer fur l'obfcurité des objets qui les environnent : les philofophes moraux, les politiques fpéculatifs ont encore ajouté à l'illufion, les premiers en cherchant à augmenter l'émulation de la vertu par des exemples miraculeux ; les autres en voulant à toute force trouver ou donner des caufes certaines à tous les effets, pour parvenir à établir fur des principes fixes une fcience qu'ils croient deftinée à détrôner la fortune. De ce que ces peuples ont fait de grandes chofes, on a conclu qu'ils devoient néceffairement les faire ; les merveilles de leurs fuccès ont fait croire celles de leur gouvernement & de leurs mœurs : ainfi s'eft formée l'idée d'une vertu parfaite : cette prétendue pureté a été regardée comme la fille de l'ignorance, & eft devenue le grand argument de nos adverfaires ; mais après que leur chimere eft évanouie, que refte-t-il à l'ignorance ? Si elle n'avoit pour elle que cette perfection des mœurs, comme fes partifans font forcés d'en convenir, & fi cette perfection n'a jamais exifté, quels motifs de préférence peut-elle encore s'attribuer ?

Si de-là nous defcendons aux premiers fiecles des nations modernes, quel fpectacle nous préfente l'Europe ravagée par les Barbares defcendus du nord ? L'ignorance ufurpa tous les trônes ; l'efprit humain reçut des fers ; les noms de mœurs & de vertus difparurent avec ceux de fciences & d'arts ; il n'y eut plus de gloire que celle de détruire les hommes, ou de les rendre efclaves. A fe renfermer dans notre nation, quelles

cruautés

cruautés politiques ne commit pas Clovis le plus grand homme de ſa race? Exemple qui ne fut que trop bien ſuivi par ſa poſtérité; les freres n'eurent point de plus cruels ennemis que leurs freres; la guerre qu'ils ſe faiſoient étoit le moindre de leurs crimes; leurs armes les plus ordinaires furent le poiſon & l'aſſaſſinat; Frédégonde & Brunehault furent les modeles les plus accomplis de la ſcélérateſſe; les Rois étoient dépouillés par des maires ambitieux; les peuples pillés & déchirés flottoient dans ces malheureuſes révolutions achetées par leur ſang & par leurs miſeres: les trônes des Goths en Eſpagne & des Lombards en Italie ne furent pas teints de moins de ſang.

Qui pourroit aujourd'hui nous propoſer ces ſiecles funeſtes pour modeles? Qui pourroit les regretter? Le beau tems, le tems de la vertu de chaque peuple n'eſt donc pas toujours celui de ſon ignorance, comme nos adverſaires le prétendent; propoſition abſolument inſoutenable à l'égard de tous les peuples modernes de l'Europe.

Je ne ſuivrai point notre hiſtoire dans tous ſes détails; des guerres barbares & interminables, ſans juſtice dans les motifs, ſans utilité dans l'objet, tous les vices de l'ariſtocratie dans une conſtitution monarchique, un éternel eſprit de révolte & d'ambition, ſource néceſſaire de la mauvaiſe foi, de l'injuſtice & de la violence, le Corps entier de la nation eſclave né des paſſions de mille tyrans, ſont les traits répétés à chaque page de nos faſtes: ajoutons une diſſolution dans les mœurs hardie & violente; ſi elle n'éclate pas par-tout également, c'eſt faute de détails; mais le philoſophe voit dans ce que dit l'hiſtoire tout ce qu'elle n'a pas dit; les principes montrent les con-

ſéquences ; celles de nos époques qui ſont éclairées d'une plus grande lumiere ne nous permettent pas d'en douter ; je me contenterai de donner pour exemple le tems des Croiſades.

L'ignorance fut remplacée par de fauſſes opinions ; de mauvaiſes études prirent le nom de ſciences, & le monde n'en fut pas mieux : les mœurs s'adoucirent pourtant par l'expérience du malheur ; il me ſuffit de remarquer que les mœurs des regnes de Charles VI, Charles VII & Louis XI, n'étoient pas meilleures que celles du regne de François I, qui appella les Lettres en France ; & qu'enfin les tems de Catherine de Médicis & de ſes fils ne ſont nullement comparables à ceux de Louis XIV & de Louis XV, les ſeuls dans notre hiſtoire, où les ſciences & les arts ayent pris un accroiſſement capable de leur donner une influence marquée ſur les mœurs.

S'il pouvoit reſter quelque doute à l'égard de mes conjectures ſur les vices des premiers âges du monde, un coup-d'œil jetté ſur tant de peuples ignorans qui exiſtent encore, ſuffiroit pour donner le plus haut degré de certitude : que verrons-nous dans les trois quarts de l'Aſie ? Le deſpotiſme & l'eſclavage, les caprices d'un tyran inviſible pour toutes loix, la terreur dans les peuples pour toutes mœurs, un ſexe entier victime à la fois de la force & de la foibleſſe de l'autre, des milliers d'hommes ſacrifiés inhumainement à la jalouſie d'un ſeul, & privés à jamais des plaiſirs dont ils auroient dû jouir, pour un maître qui n'en jouit pas ; par-tout le ſang humain compté pour rien, & les droits les plus ſaints de la nature méconnus ou violés : les côtes d'Afrique, la patrie d'Annibal, de Térence & de St. Auguſtin ne nous offrent que les ci-

tadelles du crime habitées par des ſcélérats, brigands & aſſaſſins par état, dignes compatriotes des ours & des lions de leurs forêts.

Plus loin, nous trouverons les contrées immenſes des Négres, peuples lâches & orgueilleux chez qui la débauche & la pareſſe perpétuent la miſere, privés des notions les plus ſimples de l'honnêteté & de la juſtice, ſacrifiant leurs priſonniers de ſang-froid ou les mangeant, parés de colliers faits des dents de leurs ennemis, ou faiſant des parquets de leurs crânes. L'Amérique n'eſt pas moins peuplée de monſtres humains.

Tous les peuples de l'antiquité qui ont eu des mœurs & des loix, les ont dues à des Savans qui ont été leurs légiſlateurs; tels ont été Zoroaſtre, Minos, Lycurgue, Dracon, Solon, Numa, &c. Il fallut que la ſcience vînt réformer ce que l'ignorance avoit corrompu; les nations éclairées par ſa lumiere ont paru tour-à-tour ſur la ſcene du monde avec plus ou moins de vertus, d'éclat & de ſuccès, tandis que la barbarie la plus honteuſe regne encore après tant de ſiecles partout où l'ignorance s'eſt conſervée.

De quelques hyperboles que l'on veuille exalter les vices des peuples policés, les Cannibales en ſavent plus que nous ſur cet article, ſans avoir rien appris de la philoſophie ni des arts; ils ne s'amuſent point à médire de leur prochain, mais ils le rôtiſſent & le mangent en chantant & en danſant: les Mumbos ont des marchés de chair humaine. Comment nos ſciences corrompues n'ont-elles point trouvé de tournure pour nous procurer le droit & le plaiſir d'un ſemblable établiſſe-

ment ? D'où naît l'horreur que nous en avons ? eſt-ce foibleſſe ou préjugé ? Il eſt pourtant difficile de ne pas convenir que ces gens-là ont des mœurs plus dépravées que les nôtres.

On croit faire illuſion en avançant que l'ignorance eſt l'état naturel de l'homme : oui , à-peu-près comme il lui eſt naturel de marcher à quatre pieds , parce que les enfans ne peuvent d'abord ſe ſoutenir ſur leurs jambes : l'ignorance eſt le premier état de l'homme , mais c'eſt pour en ſortir par l'accroiſſement de ſes connoiſſances, comme il doit s'affranchir des foibleſſes de l'enfance, par les progrès de ſes forces : l'ame nous eſt donnée auſſi foible que le corps ; c'eſt à nous à fortifier l'un & l'autre par les exercices qui leur ſont propres. Un juſte équilibre eſt difficile à obſerver entre ces deux êtres dont nous ſommes compoſés ; mais ſi les hommes qui ne veulent être que ſavans , ne parviennent pas toujours à être ſages, ceux qui ne veulent être que robuſtes ne peuvent gueres avoir que des vertus bien foibles.

On m'oppoſera ſans doute des actes & des notions d'humanité, de bonne foi & de juſtice chez les peuples les plus barbares , & j'en conviendrai ſans peine ; l'homme ne ſauroit être tout méchant , parce que ce ſeroit tendre directement à ſa deſtruction , & que le plus foible rayon de raiſon ſuffit pour l'en empêcher : les brigands mêmes ne ſont point & ne peuvent être abſolument ſans foi & ſans équité ; au ſein de la barbarie on trouve des peuples d'un caractere plus doux ; les climats, les terreins, quelques circonſtances ſingulieres jettent des variétés dans les tempéramens & dans les inclinations ; il y a des vertus d'inſtinct, dont la ſemence ne peut être entiérement

étouffée : mais si le naturel d'un peuple ignorant peut être bon, ses passions sont toujours redoutables ; la raison perfectionnée peut seule leur marquer de justes limites ; chez les nations non civilisées, les haines sont cruelles & les vengeances atroces.

Enfin, si l'ignorance ne produit pas immédiatement tous les excès des nations barbares, on ne peut nier qu'elle ne soit la source de cette rusticité brutale & féroce qui les familiarise avec les violences & le sang, ainsi que de l'oisiveté éternelle qui ne leur permet pas d'autre industrie que le brigandage.

Les Hottentots (*), après la cérémonie qui les constitue à l'âge de dix-huit ans dans la qualité d'hommes, ont le droit de battre leur mere, & se hâtent ordinairement d'en user : les Souverains ne tirent que de légeres impositions ; mais c'est pour eux un amusement royal de tuer des hommes : l'Empereur du Monomotapa dans certaines fêtes, fait donner la mort aux seigneurs de sa Cour qu'il aime le moins, le massacre des prisonniers de guerre est de droit ; le Roi de Dahomay en sacrifia, selon le récit des voyageurs, jusqu'à quatre mille en un seul jour ; & c'est pour le dire en passant, une excuse pour l'usage des Européens d'acheter des esclaves Negres, puisque ce sont tous des malfaiteurs ou des captifs destinés à la mort, que la vengeance auroit sacrifiés, & que l'avarice aime mieux vendre. Le Roi des Jaggas, nation errante, qui ne vit que de brigandage, fait lâcher un lion furieux au milieu de son peuple désarmé & rassemblé en cercle dans une vaste plaine ;

(*) *Histoire des Voyages.*

le lion tue tout autant qu'il peut de ces malheureux, jusqu'à ce qu'il succombe lui-même sous les coups de la multitude; les survivans finissent par manger les morts avec des cris de joie: c'est ainsi qu'ils célebrent le jour de la naissance de leur Souverain, qui jouit de ce spectacle au haut d'un arbre, où il est à l'abri du danger avec ceux qui composent sa Cour. Ces mêmes Jaggas massacrent leurs enfans aussi-tôt qu'ils sont nés, & cette abominable nation ne se perpétue que par les jeunes prisonniers qu'elle fait sur ses ennemis, & qu'elle éleve dans les principes de sa barbarie. D'autres peuples abandonnent aux bêtes féroces leurs peres & leurs meres, lorsqu'ils sont parvenus à un certain point de décrépitude, ou les égorgent eux-mêmes; ainsi le parricide est regardé par l'ignorance comme un service d'humanité. Un très-grand nombre de nations mangent leurs prisonniers; les Anzikos, peuple d'Afrique, mangent leurs propres esclaves, lorsqu'ils se trouvent assez gras, ou les vendent pour la boucherie publique.

Combien de sang verse encore l'ignorance par les mains des préjugés & des superstitions qu'elle enfante & qu'elle éternise! Dans le pays d'Adra une femme qui met au monde deux enfans à la fois, est punie de mort comme adultere: au Cap, si deux filles naissent ensemble, on tue la plus laide; si c'est une fille & un garçon, la fille est exposée sur une branche d'arbre ou ensevelie toute vivante: au royaume de Congo, s'il tombe trop ou trop peu de pluie, si les saisons sont mauvaises, c'est au Roi que le peuple s'en prend; on se révolte & il est massacré: à la mort du Roi de Juida, on laisse un interregne de quelques jours, pendant lesquels chacun pille,

tue, ou viole à sa fantaisie : l'usage de sacrifier les femmes sur le tombeau de leurs maris, & les esclaves sur celui de leurs maîtres, n'est point une singularité de quelques cantons sauvages : c'est une superstition sanglante qui souille une très-grande partie de la terre : à la Côte d'or, on immole jusqu'à cinq ou six cents personnes à mort des Rois : l'ignorance forge des Dieux qui lui ressemblent & leur prête ses fureurs : elle implore leurs faveurs par des cruautés, & croit les fléchir par le sang. La plupart des Sauvages ne reconnoissent que des Divinités malfaisantes ; leurs Prêtres sont des sorciers, & leurs sacrifices des meurtres : Annasinga Reine d'Angola consultoit le diable par le sacrifice de la plus belle fille qu'elle pût trouver ; elle buvoit un verre de son sang & en faisoit faire autant à ses chefs. Lorsque les Européens leur demandent raison de ces abominations, ne pouvant les justifier, ils répondent, c'est notre usage : ainsi l'ignorance égorge froidement les hommes de sa propre main, sans avoir besoin d'armer leurs passions : elle tire ses droits de sa stupidité même, & parvient à consacrer ses crimes en les multipliant.

Si l'ignorance des premiers hommes a produit l'âge d'or, comme on le prétend dans quelques régions de l'Europe, comment n'a-t-elle pas eu les mêmes effets dans ces trois immenses parties de la terre ? ou si ces peuples ont eu aussi un âge d'or à leur origine, comment en conservant si fidellement leur ignorance, leurs vertus primitives ont-elles fait place à tant d'horreurs ?

On nie, & avec raison, que les hommes soient naturellement méchans ; on croit même qu'ils sont naturellement

bons : mais quand je vois dans les trois quarts de l'Univers l'ignorance & les vices réunis, si ces vices ne sont point dans la nature de l'homme, qu'est-ce donc qui leur a donné la naissance ? Si l'on ne veut pas convenir que l'ignorance les a enfantés, il est donc vrai du moins qu'elle n'a pu mettre obstacle à leur existence ; il est donc vrai encore qu'elle a même été un obstacle au rétablissement de la vertu, puisque ces peuples sauvages persistent dans cette misérable barbarie depuis tant de siecles sans aucun amendement : conçoit-on en effet qu'on puisse parvenir à réformer leurs mœurs, sans commencer par les éclairer ? Leur ignorance est donc si intimement unie avec leurs vices, elle en est donc tellement le rempart le plus sûr, qu'on ne peut entreprendre la ruine des uns sans commencer par la destruction de l'autre.

Les vices d'une multitude de peuples ignorans font donc, quoiqu'on en dise, quelque chose à la question ; ils prouvent donc très-bien, non-seulement que l'ignorance n'engendre pas la vertu nécessairement ; ils servent encore à détruire la proposition avancée par nos adversaires, que l'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal ; ils démontrent enfin invinciblement que l'ignorance est un état doué par sa nature d'une force d'inertie très-puissante contre toute réformation, privé de toute force active pour empêcher le mal ou pour le corriger, & l'inévitable source de la barbarie, par l'oisiveté, la férocité, les préjugés & les superstitions qu'elle enfante immédiatement.

J'ai peine à comprendre d'où peut naître le ridicule qu'on affecte de répandre avec tant de confiance, sur cette objection tirée des vices de l'ignorance : par quel privilege spécial auroit-

on

on le droit de se prévaloir de la corruption de quelques peuples savans, & ne pourrions-nous employer à notre défense celle de tant de nations barbares? J'y vois à la vérité quelques différences, & les voici; c'est que chez ces peuples savans & corrompus nous trouvons à côté de la science, les richesses, la puissance, la prospérité, causes toutes naturelles de corruption & qui doivent assurément en avoir l'honneur par préférence; au lieu que chez les peuples que nous opposons, l'ignorance est absolument seule vis-à-vis de la barbarie, sans aucune autre cause de corruption, en sorte qu'elle ne peut se justifier ou de l'avoir causée ou de n'avoir pu y mettre obstacle. Nous objectons la barbarie éternelle & incurable des trois quarts de la terre, qui déposent contre l'ignorance: que cite-t-on en sa faveur? les vertus très-passageres & très-mêlées de vices, de trois petites villes de l'antiquité. N'est-ce pas là vouloir comparer le particulier à l'universel, l'exception à la regle, & le doute à l'évidence (*)?

Mais ce qui doit décider la question sans retour: le plus haut

(*) J'ai prouvé dans mon premier Discours que le progrès des lettres est toujours en proportion avec la fortune des Empires, & on est forcé de convenir que j'ai raison: mais on me répond *que je parle toujours de fortune & de grandeur, tandis qu'il est question de mœurs & de vertus.* M. Rousseau me permettra de le faire souvenir qu'il n'a pas toujours parlé uniquement de mœurs; il a attaqué aussi les sciences sur ce qu'elles amollissoient le courage; il a attribué à la culture des lettres & des arts la chûte d'Athenes, celle de la République Romaine & les différentes conquêtes de l'Egypte; c'est à ces objections que j'ai répondu dans le passage dont il s'agit: je crois donc pouvoir me flatter de n'être pas sorti de la question.

On m'avoit objecté les conquêtes des Barbares; j'ai répondu qu'ils avoient fait de grandes conquêtes, parce qu'ils étoient très-injustes: à toutes ces conquêtes j'ai opposé celle de l'Amérique, la plus vaste qui ait jamais

degré de toute corruption c'eſt la barbarie, & elle appartient ſans contredit au plus haut degré de l'ignorance : au contraire, la plus parfaite ſcience feroit vraiſemblablement la plus parfaite vertu, puiſqu'elle feroit le plus haut point des connoiſſances métaphyſiques, morales & politiques : mais ſi l'on nous conteſte cette conjecture, il eſt du moins bien prouvé que la plus grande perfection de la ſcience ne ſauroit jamais conduire à une barbarie telle que nous venons de la décrire, & ce point ſeul ſuffit pour prononcer la condamnation abſolue de l'ignorance.

En effet, pour en bien juger, il étoit abſolument néceſſaire de la conſidérer dans toute ſa pureté ; c'eſt ſeulement parmi les peuples les plus ſauvages qu'on pouvoit parvenir à bien connoître ſa nature & ſes effets ; ſon influence devient équivoque & incertaine, ſi-tôt qu'elle eſt mêlée avec divers degrés de ſciences & d'arts.

L'ignorance & la ſcience ne ſont plus alors que des noms relatifs : par exemple, nous traitons Athenes d'ignorante au

été faite, & uniquement due à la ſupériorité de nos arts & de nos ſciences.

Que répond-on ? qu'elle etoit injuſte. Qu'elle ſoit injuſte : qu'importe ? en eſt-elle moins la plus prodigieuſe conquête que les hommes aient jamais faite ? en eſt-elle moins le fruit des avantages que nous donnoient nos connoiſſances ? On demande quel eſt le plus brave de l'odieux Cortez ou de l'infortuné Guatimoſin ? Mais je n'avois pas dit un mot de courage ; je ne parlois que de ſciences & d'arts : que l'on prouve tant qu'on voudra que les Américains étoient un peuple très-courageux, bien loin de détruire mon raiſonnement, on ne fera que le fortifier ; ils étoient très-braves, nous n'étions que ſavans, & nous les avons vaincus ; ils étoient innombrables, nous n'étions qu'une poignée d'hommes, & nous les avons ſoumis : c'eſt-à-dire que la ſcience peut triompher du nombre & du courage même.

tems de la bataille de Marathon ; il eſt pourtant vrai qu'elle étoit très-ſavante en comparaiſon de la plupart des villes de la Grece, & de ce qu'elle avoit été elle-même dans les ſiecles précédens ; ainſi ſa vertu & ſa gloire, dont on fait aujourd'hui un argument en faveur de l'ignorance, devoient au contraire paroître dans ce tems-là une forte preuve de l'utilité des ſciences & des arts. Piſiſtrate & ſes fils n'avoient rien négligé pour inſpirer aux Athéniens le goût des ſciences : ils leur avoient donné la connoiſſance des poëmes d'Homere, & avoient attiré dans leur ville Anacréon, Simonide & pluſieurs philoſophes ; & il faut conſidérer qu'Héſiode, Archiloque, Alcée, Sapho avoient déjà exiſté, & que les ſept Sages exiſtoient encore dans ce même tems.

Lycurgue étoit ſavant & philoſophe : Sparte dédaigna, il eſt vrai, de cultiver les ſciences, mais elle les connoiſſoit ; elle étoit trop liée avec les autres peuples de la Grece, pour qu'on puiſſe la ſuppoſer dans une ignorance abſolue. Rome même dans ſes commencemens ſentit que ſon ignorance ne ſuffiſoit pas pour la gouverner : elle choiſit pour ſecond fondateur Numa recommandable uniquement par la philoſophie ; elle alla enſuite chercher des loix chez le peuple le plus ſavant qui fût alors : elle jouit & elle profita des conſeils de la ſcience. Enfin ces trois peuples avoient plus ou moins la plupart des connoiſſances qui ont rapport aux mœurs ; à quel titre l'ignorance oſeroit-elle revendiquer leurs vertus ?

Il eſt vrai que tous les degrés des ſciences n'ont pas des proportions de mœurs conſtantes & égales ; c'eſt qu'elles n'ont pas toutes une égale influence ſur nos actions : Solon, Ariſ-

tide & Socrate contribuoient plus ſans doute aux mœurs ; qu'Hippocrate, Euclide & Sophocle.

Les peuples, après les épreuves cruelles qu'ils avoient faites de l'état où ils vivoient ſans loix & ſans puiſſance civile, ont dû commencer par l'étude de la morale & de la politique, & dans ce premier moment, ils ont dû être très-vertueux.

Ainſi les tems où ces premieres ſciences étoient ſeules cultivées, ont pu l'emporter par les mœurs ſur ceux où elles ont été accompagnées de l'étude des autres ; non que ces dernieres aient nui à la vertu, mais par d'autres cauſes étrangeres, telles que la proſpérité, l'accroiſſement des richeſſes ou l'affoibliſſement des loix.

Athenes ſe corrompit lorſqu'elle augmenta ſes connoiſſances, parce que ſon génie & ſon gouvernement n'étoient pas faits pour ſupporter la proſpérité ; le caractere des Athéniens eſt le même depuis Solon juſqu'à Alcibiade : Périclès régna ſur eux par les mêmes voies que Piſiſtrate ; les entrepriſes de celui-ci avoient été portées bien plus loin ſous les yeux de Solon & dans la premiere ferveur de ſes loix ; il mérita d'être appellé tyran, & il fut ſouffert : ſans les violences extrêmes d'Hippias ſon fils, Athenes étoit ſoumiſe pour jamais : rendue à ſa liberté, elle en abuſa : tous ſes chefs éprouverent ſucceſſivement ſa légéreté & ſon ingratitude : l'orgueil & l'ambition du peuple augmentoient par degrés avec ſa puiſſance & ſes conquêtes : plus il s'enivra de ſa gloire, plus il voulut être flatté : on ne pouvoit écarter un rival qu'en propoſant quelque nouveau moyen de ſéduction : c'eſt ainſi qu'on en vint à diſtribuer les terres conquiſes au peuple, à prodiguer

les deniers publics pour les jeux, les ſpectacles & les édifices, à attribuer des ſalaires aux citoyens pour les fonctions d'aſſiſter aux jeux & aux tribunaux, à détruire l'autorité du Sénat, à rendre la multitude toute-puiſſante, à entretenir enfin & à flatter tous ſes caprices. Si je cherche quels furent les auteurs de cette corruption, l'Hiſtoire me nomme Thémiſtocle, Cimon, Périclès; en accuſer Phidias, Euripide & Socrate, ſeroit le comble du ridicule.

L'orgueil naturel des Athéniens dégénéra en inſolence & en indocilité; leur vivacité devint ivreſſe, & leur légéreté folie: ils s'épuiſerent en magnificences, & en guerres inutiles: ils eurent tous les vices du bonheur, & ils en firent toutes les fautes. Athenes abuſoit de tout, il falloit bien qu'elle abuſât des arts comme elle avoit fait de ſa puiſſance & de ſa gloire, & qu'elle mît dans ſes plaiſirs les mêmes vices que dans ſes affaires: elle avoit le bonheur de poſſéder Socrate, Platon, Xénophon, & elle écoutoit par préférence des ſophiſtes & des déclamateurs qui la flattoient: elles ne ſe contentoit pas d'honorer les Dieux & de couronner Euripide & Sophocle, elle ſe ruinoit follement pour ſes temples & ſes théâtres, & la poéſie & la religion n'en étoient pas plus coupables l'une que l'autre: la licence d'une démocratie effrénée monta ſur la ſcene: la comédie dès ſa naiſſance fut obſcene, impie & ſatirique, elle joua les noms & les viſages, elle couvrit indifféremment de ridicules Hiperbolus & Socrate; elle ne tenoit pas ſes vices de ſa nature, puiſqu'elle n'en a jamais eu de pareils chez aucun peuple; elle ne fit que reporter dans les mœurs publiques la corruption qu'elle en avoit

reçue ; la profpérité étoit tellement la fource de cette corruption, qu'elles cefferent enfemble ; Athenes vaincue & malheureufe réforma fon théâtre.

Rome, avec des mœurs dures, un génie févere, des guerres continuelles, & des fuccès lents, devoit différer longtems à fe corrompre ; mais enfin le tems arriva où fes loix fe turent devant fa gloire ; les caufes de fa corruption ont été trop bien développées & font trop connues pour que je perde du tems à en parler : les fciences & les arts n'avoient encore fait que de foibles progrès, lorfque fes mœurs étoient déjà perdues : elle eut auffi la fureur des fpectacles ; elle s'en fervit pour fléchir ou pour remercier fes Dieux, & ils firent une partie importante de fon culte. Un peuple fouverain veut être amufé : des fauteurs, des combats d'animaux & d'hommes faifoient d'abord fes plaifirs : on fit enfuite venir des baladins de Tofcane ; leurs pieces n'étoient que des miférables rapfodies, pleines de groffiéretés : elles portoient le nom de Satires, terme qui avoit alors le même fens que notre mot, Farce, & qui fut en conféquence détourné à une fignification nouvelle qu'il a toujours confervée depuis : les bonnes pieces dramatiques que le goût des lettres produifit dans la fuite, bien loin de contribuer à la corruption publique, furent une vraie réformation qui alla toujours en augmentant : Plaute, obligé de fe conformer au goût de fon fiecle, fut d'abord très-libre ; Térence devint plus châtié ; mais le peuple ne les goûta jamais parfaitement ; il préféra toujours l'arêne au théâtre.

Il ne cherchoit dans fes repréfentations que le fpectacle de fa grandeur & de fa magnificence : les édifices fe furpaffoient

à l'envi en ſomptuoſité pour plaire à un peuple qui pouvoit tout : les Cenſeurs crierent long-tems & ſe laſſerent enfin de déplaire ſans fruit : le fameux théâtre de Scaurus contenoit quatre-vingt mille perſonnes ; il étoit porté ſur trois cent ſoixante colonnes : il avoit trois étages, dont le premier étoit de marbre ; ſes colonnes avoient trente-huit pieds de hauteur, & étoient entremêlées de trois mille ſtatues d'airain : ce prodigieux édifice étoit conſtruit pour trois mois ſeulement, & fut détruit en effet au bout de ce tems : on élevoit des eaux de ſenteur au-deſſus des portiques, & on les faiſoit retomber en pluie par des tuyaux cachés. Dans une tragédie d'Andronicus appellée le *Cheval de Troye*, on voyoit paſſer ſur le théâtre trois mille vaſes & toutes ſortes d'armes d'infanterie & de cavalerie : Pompée, à la dédicace de ſon théâtre, fit combattre & périr cinq cents lions, ſix cents pantheres, & vingt éléphans : qu'eſt-ce que les ſciences pouvoient avoir de commun avec cet appareil faſtueux des dépouilles du monde !

Lorſque la corruption fut extrême, elle oſa violer la majeſté naturelle de la tragédie, & contre toute vraiſemblance y porter l'obſcénité ; enfin on s'entêta des pantomimes, Acteurs muets dont le talent conſiſtoit à imiter les actions les plus infâmes : Pilade & Bathylle partagerent la ville & cauſerent des ſéditions : on finit par abandonner entiérement le goût des Lettres & des arts, qui n'avoient pu ſe prêter à l'excès de la licence.

Rome, à force de pauvreté & de vertu, conquit des richeſſes & des vices ; & ſa ſcience ne put la guérir ; Carthage

fut très-corrompue & ne fut jamais ſavante : on en peut dire autant des anciens Perſes & de la plupart des grands Empires de l'Aſie ancienne & moderne : Sparte elle-même, quoique toujours fidelle à ſon inimitié pour les ſciences & les arts, perdit ſes vertus auſſi-tôt qu'elle fut maîtreſſe de la Grece : par-tout la proſpérité ſéduit & corrompt, elle détruit ce qui l'a fait naître, & finit par être ſa propre ennemie.

Je trouve dans l'hiſtoire que tous les peuples ignorans, ſans en excepter un ſeul, ont été corrompus dans leur puiſſance & dans leurs richeſſes : deux peuples ſavans l'ont été dans les mêmes circonſtances : à des effets tout ſemblables dois-je chercher des cauſes différentes ? & comment oſerois-je imputer aux ſciences, dans deux cas particuliers, les mêmes vices que je vois par-tout ailleurs où elles n'exiſtoient point ?

La propoſition que tous les peuples ſavans ont été corrompus, ne peut donc former aucun préjugé contre les ſciences, puiſqu'ils ne l'ont été que dans les mêmes circonſtances qui ont corrompu toutes les nations ignorantes.

Pour achever d'éclaircir cette queſtion, il eſt à propos d'examiner ce que c'eſt que vertu & corruption, deux mots très-anciens & très-impoſans, ſouvent prononcés, rarement entendus.

La vertu dans ſon acception la plus élevée, ſeroit une force de l'ame qui dirigeroit toutes nos actions au plus grand bien du genre-humain. Les différens degrés du bonheur total des hommes dépendent des différens degrés de leur union : leur union dépend uniquement de leurs vertus ; ils ne ſont ſéparés & armés que par leurs vices : la plus parfaite combinaiſon de l'amour-

l'amour-propre & de l'amour ſocial ſeroit à la fois le plus haut degré de la vertu & du bonheur : c'eſt à ce point que des lignes infinies de ſiecles tendront ſans ceſſe, ſans l'atteindre jamais : ſi les hommes avoient pu y arriver, ils ne formeroient tous enſemble qu'une famille.

La ſociété générale ſe décompoſe en ſociété politique & civile, & en individus; la vertu de chaque individu ne ſauroit mériter ce nom, qu'autant qu'elle travaille à ſa conſervation & à ſon bonheur, relativement à la conſervation & au bonheur des différens ordres de ſociétés dont il eſt membre; toutes les vertus domeſtiques & civiles doivent être rapportées à ce principe & meſurées à cette regle; elles s'ennobliſſent & s'élevent à meſure qu'elles contribuent au bonheur d'un plus grand nombre d'hommes : ainſi la tempérance & le courage les deux vertus gardiennes de notre être, ſont en même-tems la baſe de toutes les vertus d'un ordre ſupérieur.

La nature nous a environnés de biens & de maux : attirés par les uns, effrayés par les autres, l'excès des deſirs & des craintes produit toutes les paſſions qui nous rendent méchans & malheureux : la tempérance de l'ame & le courage ſont la double force qui les modere : plus les deſirs & les craintes ſont modérés, plus le nombre & la vivacité des concurrences en tout ſens diminuent : de-là coulent dans l'ordre civil l'humanité, la foi, la juſtice, le déſintéreſſement, la généroſité : dans l'ordre politique, la ſoumiſſion aux loix, la fermeté contre les déſordres intérieurs & les dangers du dehors : enfin cette modération ſeule peut adoucir les concurrences inévitables entre les ſociétés politiques, calmer leurs défiances mu-

tuelles & établir dans la ſociété générale cette bienveillance, cette bonté univerſelle qui forme le plus ſublime caractere de la vertu, & ſans laquelle le bonheur de chaque ſociété n'eſt jamais qu'un bien fragile.

L'excès des privations, rarement utile au bonheur public, & plus rarement encore au bonheur particulier, a pu être quelquefois une vertu d'obligation en de certaines circonſtances; c'eſt ainſi que dans l'enfance du monde & à la naiſſance des ſociétés, cet excès a pu convenir à la timidité & à l'inexpérience des premiers hommes : dans tous les autres cas, lorſqu'il eſt produit par des motifs purement humains, c'eſt tout au plus une vertu de choix qui n'eſt propre qu'aux ames froides ou puſillanimes : deſirer & jouir avec modération, forme le caractere d'une raiſon éclairée & d'une vertu active, digne appanage de l'âge viril où le genre-humain eſt parvenu & qui peut ſeul le conduire à ſa véritable deſtination, c'eſt-à-dire, au plus grand bonheur poſſible.

Si tous les hommes étoient vertueux, la vertu ne feroit que l'exercice le plus doux & le plus agréable de la raiſon : plus elle eſt entourée de vices & expoſée aux dangers, aux crimes & aux malheurs qui en naiſſent, plus elle devient pénible & dure, plus elle a de grands ſacrifices à faire : ſans les crimes des Tarquins, l'héroïſme cruel de Scévola & de Brutus n'eût jamais exiſté : ſans la barbarie des Carthaginois, Régulus n'eût pas eu beſoin de tant de grandeur d'ame; ſi Céſar eût vécu en citoyen, Caton ne fût point mort en héros (*) : ces

(*) J'ai dit que *Caton déclama toute ſa vie, combattit, & mourut enfin ſans avoir fait rien d'utile pour ſa patrie* : on répond *qu'on ne ſait s'il*

efforts cruels de vertu font la marque d'un mauvais fiecle : il ne peut y avoir de Brutus où il n'y a pas de Tarquins ; fe plaindre que nous n'ayons pas de Régulus, c'eft regretter qu'il n'y ait pas de peuple qui livre aux fupplices les plus barbares un ennemi prifonnier : l'adouciffement des mœurs, en banniffant les grands crimes, a banni en même tems ces vertus effrayantes, toujours rares, parce qu'il faut une longue fuite de crimes, pour donner occafion à un feul acte de ces vertus; gémir de ce qu'elles n'exiftent plus, c'eft faire le plus grand éloge du fyftême de notre fociété : moins la vertu a befoin d'efforts & de facrifices, plus elle fuppofe les mœurs perfectionnées.

n'a rien fait d'utile pour fa patrie : (c'eft tout ce que je prétendois) ; *mais qu'il a beaucoup fait pour le genre-humain, en lui donnant le fpectacle & le modele de la vertu la plus pure qui ait jamais exifté :* j'en conviens, & j'ajoute que ce fut précifément parce que fa vertu fut extrême, qu'elle fut inutile à fon pays; elle ne fut ni fe prêter, ni fléchir, ni attirer, ni comprendre enfin que les mœurs d'une ville petite, foible & pauvre, ne pouvoient être celles de la capitale du Monde, & que la vertu pouvoit exifter fans ces mœurs pauvres & dures. Il a été loué par des philofophes, parce qu'il fut un philofophe ; avec moins de dureté & d'inflexibilité il auroit pu fauver fa patrie; il ne fut que mourir : mais qu'il fallût ou être ce qu'il a été, ou fuivre les principes de Tibere & de Catherine de Médicis, & devenir un *Cartouchien*, *un fcélérat & un brigand*, & qu'il n'y eût point de milieu entre ces extrémités comme notre adverfaire le fuppofe dans la rapidité de fes conféquences, c'eft une prétention qui doit paroître tout au moins exagérée.

C'eft ainfi que lorfqu'en parlant des Brutus, des Décius, des Lucrece, des Virginius, des Scévola, j'ai fait l'éloge d'un Etat *où les citoyens ne font point condamnés à des vertus fi cruelles :* on m'a répondu *qu'on entendoit très-bien qu'il étoit plus commode de vivre dans une conftitution de chofes où chacun fût difpenfé d'être homme de bien*, comme fi la vertu étoit effentiellement fanglante & barbare, & que hors de ces malheureufes circonftances, l'honneur & la probité même ne puffent exifter.

Les miferes & l'ignorance des premiers fiecles ne leur permettoient pas de connoître ces principes : les peuples anciens furent extrêmes dans le matériel des vertus, & n'en posséderent jamais le véritable efprit : le bonheur particulier de chaque fociété fut leur unique objet ; ils ne s'éleverent point jufqu'à l'amour du genre-humain, ce point de réunion de toutes les vertus, ce dogme fondamental du bonheur, que l'ignorance ne foupçonnoit pas, que la politique déteftoit, & que la philofophie feule pouvoit leur révéler ; ils crurent que la tempérance ne pouvoit être qu'une privation abfolue, & ils fuppoferent que le courage devoit combattre fans ceffe ; toute la vertu humaine fe réduifit à l'art de rendre les hommes terribles à d'autres hommes : la rufticité, la férocité pouvoient contribuer à ce funefte effet ; elles furent confacrées comme les mœurs de la vertu ; on en vint à les prendre pour la vertu même : la pauvreté, la frugalité n'étoient point eftimées, comme l'effet de la modération, mais comme des armes de plus à la guerre ; on ne connoiffoit que la tempérance du corps, & elle n'étoit que l'inftrument de l'ambition de l'ame : pour animer la valeur on avoit des fpectacles fanglans, on fe faifoit un devoir d'être cruel jufques dans fes plaifirs : dans ces circonftances, tout ce qui n'étoit pas précifément pauvreté & courage, épouvantoit le préjugé & étoit impitoyablement appellé corruption ; on perfiftoit à refter malheureux pour être redoutable.

On voit par-là combien l'imputation de corruption fi odieufe & fi répétée a été injufte dès fon origine : ces nations de foldats, fideles à leur animofité éternelle, redoutoient comme

une ſource de foibleſſe tout ce qui pouvoit les rapprocher & les adoucir : on connoiſſoit les avantages du courage, on ignoroit encore ceux du commerce & des arts : on vit que l'on alloit perdre des ſoldats, on ne voyoit pas que l'on gagnoit des citoyens ; on croyoit qu'il étoit honteux de devoir à l'induſtrie, des biens qu'on auroit pu ſe procurer par la force ; & il faut remarquer que dans ces tems la guerre enrichiſſoit les particuliers & les peuples : les loix des différens Etats n'avoient ſongé qu'à les ſéparer, on crut leur conſtitution perdue lorſqu'il fut queſtion de les réunir : des hommes qui par amour pour leur patrie détruiſoient celle de cent peuples, étoient bien éloignés d'imaginer la terre comme une patrie commune à tous ſes habitans ; on ne concevoit pas qu'il pût s'établir entr'eux des intérêts communs : des beſoins & des ſecours mutuels reſſembloient à une dépendance : des guerriers qui ſe faiſoient négocians & ouvriers croyoient ſe dégrader ; c'étoit toutes les paſſions particulieres qui ſous le nom de vertus & de mœurs anciennes s'étoient liguées contre le bien général nouveau & inconnu.

Les vieux préjugés céderent enfin en grondant ; les nouvelles connoiſſances s'établirent : chaque état de l'homme a ſes vices qui lui ſont propres : le commerce & les arts en introduiſirent de nouveaux ; on ne vit qu'eux ; on oublia ceux de la pauvreté qu'ils avoient chaſſés ; on murmura, on cria, comme on fait encore aujourd'hui ; on employa ſans ceſſe ce terme commode & vague de corruption, qui accuſe ſans preuve & juge ſans objet fixe, & qui, au gré de la ſatire, de l'humeur & de la miſanthropie, flétrit indifféremment de

la même qualification, la plus haute insolence du vice & le plus petit relâchement de la vertu.

La corruption se mesure par la qualité des vices nouveaux qu'elle introduit dans les mœurs, & les vices eux-mêmes tirent leurs qualités de celles des biens dont ils nous privent; les premiers biens sont, la vie, la liberté, les possessions, la bonne constitution de la société où nous vivons, enfin la paix & l'union avec les sociétés voisines; ainsi les vices les plus graves sont, l'inhumanité, l'injustice, la mauvaise foi, la lâcheté, l'esprit de révolte, la violence & l'ambition : tous les autres vices qui n'attaquent point les vertus de premiere nécessité & les biens naturels, forment un genre de corruption moins criminel & qu'on ne doit nullement confondre avec le premier : ainsi plus ou moins d'usage des richesses & des plaisirs, n'est jamais qu'un abus tolérable en comparaison des vices dont je viens de parler, sur-tout lorsque la constitution de l'Etat est telle qu'elle n'en est pas directement violée.

Par ces principes nous devons juger que le plus haut degré de corruption se trouve, ainsi que je l'ai dit plus haut, parmi ces nations sauvages qui n'ont ni mœurs, ni loix, ni gouvernement, ni union avec leurs voisins, ni droit des gens pour assurer leurs vies, leur liberté & leurs biens, & dont les misérables destinées sont l'éternel jouet de quelques préjugés & de toutes les passions.

Par-là nous trouverons encore une très-grande corruption dans ces siecles fameux de l'antiquité, où les peuples n'avoient point d'autre industrie ni d'autre institution que la guerre, ce crime & ce malheur qui les renferme tous : leurs vertus

mêmes, par un égarement monſtrueux ſe rapportoient uniquement à cet objet; & que pouvoit produire en effet une frugalité oiſive, une pauvreté qui avoit tout à acquérir & rien à perdre, une dureté de mœurs qui ne vouloit être adoucie par rien? Que reſtoit-il, ſinon de ſe haïr & de ſe combattre ſans ceſſe, ne fût-ce que par déſœuvrement, ſi ce n'étoit par férocité & par ambition? C'eſt ainſi que Rome toujours armée & toujours ſanglante a été pendant plus de ſix cents ans l'ennemie du monde, avant d'en être la maîtreſſe. Détournons les yeux un moment de cette ville ſuperbe; portons-les ſur les ruines de cent villes dépouillées, dépeuplées, ravagées par le fer & le feu; conſidérons ce qu'il en a coûté au genre-humain pour la gloire d'un ſeul peuple, & admirons encore, ſi nous l'oſons, le barbare ſyſtême des vertus anciennes qui, renfermées dans les murs de chaque ville, ne voyoient dans le reſte du monde que des ennemis, & ne s'exerçoient que pour le meurtre & la deſtruction.

Appliquons enfin ces principes à cette horrible corruption de notre ſiecle, qui nous a valu tantôt les noms de lions & de tigres, tantôt l'épithete de fourbes & de fripons, capables de tous les vices qui n'exigent pas du courage, & tant d'autres invectives répétées à chaque page par notre adverſaire. Je dédaigne les avantages que je pourrois tirer d'une déclamation auſſi outrée, pour me renfermer uniquement dans mon ſujet: je ne nierai pas qu'il n'y ait parmi nous des richeſſes mal acquiſes & dont on abuſe pour le faſte & la molleſſe, pour la ſéduction de la vertu & le ſalaire du vice; j'avoue que l'oſtentation monſtrueuſe de quelques fortunes forme un contraſte

odieux avec la pauvreté d'un grand nombre d'hommes, & qu'elle répand de proche en proche une émulation de luxe ruineuse, & dont les mœurs ont beaucoup à souffrir par le prix qu'elle attache aux choses superflues, & par le vif aiguillon dont elle presse la cupidité; je ne puis dissimuler enfin que la recherche de certains agrémens prétendus, l'excès de la dissipation, de la frivolité & de l'amour du plaisir, ne nuisent infiniment aux talens & aux vertus.

Après ces aveux, j'observerai que cette corruption est du genre le plus excusable, puisqu'elle n'attaque ni la paix, ni le gouvernement, ni la liberté, ni la possession de tous les biens naturels, & qu'elle permet à chacun d'acquérir, de jouir, & d'être vertueux, sans être troublé par la violence & l'injustice.

Telle qu'elle est cependant, si elle avoit infecté la masse entiere de la nation, peut-être les hyperboles de nos adversaires commenceroient à avoir quelque fondement; mais si ce ne sont là que les mœurs de quelques quartiers de la capitale, mépriserons-nous tout le reste de l'Etat qui n'y participe point? Ne daignerons-nous voir dans la société actuelle qu'un composé de *Cuisiniers*, *de Poëtes*, *d'Imprimeurs*, *d'Orfévres*, *de Peintres & de Musiciens?* Et oublierons - nous, comme on affecte de le faire, le travail assidu du laboureur & de l'artisan, l'industrie & la bonne foi du commerce, la modération du citoyen dans sa médiocrité, l'intégrité & l'application du corps de la Magistrature, les vertus enfin & le zele de tant de ministres ecclésiastiques, auxquels l'antiquité n'a rien de semblable à opposer? N'est-ce donc plus dans ces états divers que l'on doit chercher les mœurs d'un peuple? Quelques gens de

cour

cour & leurs flatteurs, quelques millionnaires & leurs parasites, quelques fous, jeunes & oisifs, auroient-ils seuls le droit de représenter la nation?

Les passions naturelles sont de tous les tems: par-tout où il y aura des cœurs humains, on trouvera l'amour des richesses, des honneurs & des plaisirs; les femmes voudront plaire, & les hommes voudront séduire: les Paladins de Charlemagne, les Croisés, & les Ligueurs avoient plus ou moins le fond de notre corruption: nous n'en différons que par le vernis & les nuances, & tout au plus par quelques passions d'opinion: les vices secrets sont menacés par la religion, les vices publics doivent être réprimés par le Gouvernement; ainsi s'il y avoit quelque profession où les fortunes fussent rapides, infaillibles & énormes, où elles se fissent sans risque & sans peine, sans talent & sans utilité pour la patrie; si des fortunes odieuses étoient ensuite réhabilitées par de grandes places & par des alliances illustres; s'il y avoit des excès de luxe qui formassent des disparates choquans; si le vice payé par la richesse triomphoit avec insolence; si des hommes osoient afficher leur perversité, & des femmes leur honte, ce seroit la faute des loix.

Les Gouvernemens modernes, si vigilans contre le crime, ne savent point flétrir le vice; ils sont encore dans l'enfance à cet égard: occupés jusqu'ici à se fortifier, ils n'ont considéré les mœurs que du côté par lequel elles intéressent la politique; le bon ordre purement moral n'a point été l'objet de leurs soins.

Que les loix ferment le plus qu'elles pourront les mauvaises voies à la fortune, qu'elles châtient l'abus des richesses; en

retranchant les objets exceſſifs de la cupidité, elles réduiront la cupidité même dans de juſtes limites; qu'elles veillent attentivement ſur les plaiſirs publics, afin que la décence & les mœurs n'y ſoient pas violées, du moins habituellement; qu'elles forcent au travail & au mariage l'oiſiveté & le célibat trop ſoufferts parmi nous; cette corruption tant reprochée diſparoîtra auſſi-tôt; & combien cette réforme eſt-elle plus facile, qu'il ne l'a été d'établir l'autorité & l'obéiſſance, & de délivrer les peuples de l'oppreſſion des Grands? Il ſuffiroit de le vouloir pour réuſſir: le cri général eſt le cri de la vertu.

Mais pour cela faut-il nous ramener à l'égalité ruſtique des premiers tems? les mœurs ſont-elles donc incompatibles avec les richeſſes? Si nous recherchons l'origine de ce ſyſtême d'égalité tant vanté chez les anciens, nous trouverons qu'il portoit ſur un faux principe qui ſuppoſe tous les hommes égaux dans l'ordre de la nature: je conviens qu'ils ſont tous égaux dans leur orgueil & dans leurs prétentions, mais l'homme & la femme, la vieilleſſe, l'âge viril & l'enfance, le malade & celui qui eſt en ſanté, ſont-ils égaux en effet? Le courageux & le timide, l'imbécille & le ſpirituel, le pareſſeux & l'induſtrieux, le robuſte & le foible le ſont-ils davantage?

Le caractere de la nature eſt la variété, & elle ne l'a peut-être imprimé dans aucun de ſes ouvrages plus fortement que dans l'homme: deux hommes ne ſont point égaux en force, en adreſſe, en courage, en eſprit; les traits de leurs viſages ne ſont pas plus différens que leurs tempéramens, leurs qualités, leurs talens, & leurs goûts: dès les premiers ans de l'enfance, des yeux attentifs voient éclater les traits diſtinctifs du carac-

tere; c'eſt que la nature nous ayant deſtinés à vivre en ſociété, il falloit que nos qualités fuſſent inégales relativement à l'inégalité des places que nous devions occuper : les uns devoient naître pour les fonctions les plus baſſes de la ſociété, afin que celles qui ſont les plus relevées & les plus importantes puſſent être remplies ſans diſtraction : car ſi chacun eût cultivé ſon champ lui-même, quel tems ſeroit-il reſté pour inventer les arts & les ſciences, faire des loix & les maintenir en vigueur? L'inégalité naturelle eſt la baſe de l'inégalité politique & civile néceſſaire dans toute ſociété.

Plus les ſociétés ſont foibles, plus il y a d'égalité entre ceux qui les compoſent; ainſi l'inégalité eſt moindre entre des enfans qu'entre des hommes faits. Il eſt certain, que lorſqu'il n'y avoit point d'autre nature de biens que des fonds de terre, il convenoit qu'ils fuſſent partagés également; ce n'étoit pas un rafinement de politique ni de philoſophie, qui avoit fait imaginer ce partage aux premiers légiſlateurs; c'étoit tout ſimplement la néceſſité qui les y avoit conduits.

Cette égalité n'étoit autre choſe que le défaut de talens, d'arts, d'induſtrie, & de commerce; elle fut détruite par des vices, elle l'auroit été tout de même par des vertus; elle devoit être la premiere victime ſacrifiée à la perfection du genre-humain; l'égalité parfaite ne produiſoit que des laboureurs & des ſoldats, & comme les hommes ſont néceſſairement avides de diſtinctions, ne pouvant en eſpérer d'ailleurs, ils en cherchoient à la guerre; ainſi ces premieres ſociétés ſe combattirent avec acharnement : c'étoit un état de guerre perpétuel de tous contre tous, c'eſt-à-dire, un état de calamités ſans fin :

un ou plusieurs Etats s'agrandirent enfin par la destruction de plusieurs autres ; l'inégalité s'introduisit entr'eux, & par une suite nécessaire entre les membres qui les composoient ; dès-lors les hommes commencerent à être moins malheureux ; il n'y eut plus qu'une portion de ces grandes sociétés qui fut obligée de porter les armes ; il n'y eut plus que des frontieres qui souffrirent les horreurs de la guerre ; l'intérieur des Etats jouit d'une paix éternelle ; l'industrie & l'émulation naquirent de l'oisiveté, puisqu'il plaît à nos adversaires d'appeller de ce nom l'état des hommes, lorsque la patrie cessa de les occuper tous à la guerre ; les citoyens se diviserent en fonctions & en classes nouvelles ; les talens se connurent ; on vit éclore le commerce, les arts, les sciences ; le monde prit une face animée, brillante & heureuse ; l'inégalité seule enseigna aux hommes la légitime destination de leurs facultés naturelles ; elle leur apprit à se rendre heureux les uns par les autres ; elle devint enfin la source féconde de tous les biens dont nous jouissons.

Parmi tant de biens elle enfanta les richesses, cet éternel objet de la satire. A leur égard j'observerai d'abord qu'aucune constitution politique n'est exempte de tout inconvénient, & que la grande inégalité des biens étant l'inconvénient propre aux grands Etats, on doit la supporter en considération des avantages politiques, auxquels elle est essentiellement liée.

Le commerce du nouveau Monde & la découverte de ses trésors ont été une source naturelle de la multiplication des richesses, & ont changé nécessairement le systême des mœurs à cet égard, sans qu'elles ayent pu le prévoir ni l'empêcher, & sans qu'elles ayent eu sujet de s'en offenser.

A ces obſervations j'ajouterai que chez un peuple bien gouverné, les richeſſes excitent dans ceux qui les deſirent, l'induſtrie, le travail & le talent, par l'envie de les acquérir; & dans ceux qui en jouiſſent, l'amour de l'ordre, des loix & de la paix, par la crainte de les perdre; elles animent en même tems la cupidité; mais cette paſſion n'eſt pas toujours un vice dans un Etat puiſſant, puiſqu'elle peut très-légitimement ſe propoſer les plus grands objets, & qu'elle eſt même un reſſort néceſſaire pour un grand nombre d'opérations du Gouvernement.

Les richeſſes ſont la ſource d'une infinité de biens moraux; elles donnent l'éducation, elles cultivent les talens & les connoiſſances, elles mettent à portée des places où l'on peut être utile à la patrie; la vertu peut donc & doit même les deſirer; enfin une plus grande multiplication de richeſſes laiſſe entre les hommes les mêmes proportions qu'une moindre, à l'exception qu'elle rend la condition d'un petit nombre plus heureuſe, ſans empirer celles des autres.

Que dis-je? les richeſſes en embelliſſant la ſcene du monde, ne contribuent pas moins au bonheur du pauvre qui en a le ſpectacle tranquille, qu'à celui du riche qui en a la poſſeſſion inquiete : croira-t-on que pour bien goûter la magnificence des palais, des temples, des jardins, des cérémonies, & des fêtes, il ſoit néceſſaire d'en avoir fait les frais? Faut-il être Roi de France pour jouir de Verſailles & des Tuileries? Quelle plus délicieuſe jouiſſance que celle de l'artiſte même? Celui-là ſeul a la plus parfaite propriété des productions des arts, qui a le plus de goût & de ſentiment.

Ajoutons que dans un Etat riche, tant de voies imprévues

ſont ouvertes de toutes parts à la fortune, que perſonne n'éprouve le déſeſpoir de la pauvreté; tandis que la crainte trouble le repos des riches dans leurs lits de pourpre. La divinité des malheureux, l'Eſpérance berce le pauvre, & lui peint avec d'agréables couleurs la perſpective de l'avenir.

Il eſt à propos de faire remarquer ici une contradiction ſinguliere de nos adverſaires; d'un côté ils font valoir la pauvreté antique comme un état qui faiſoit le bonheur des hommes; de l'autre ils emploient les plus triſtes couleurs pour peindre la pauvreté moderne, & ne négligent rien pour nous attendrir ſur ſon ſort: d'où peut naître cette prodigieuſe différence que l'on ſuppoſe gratuitement? La terre, les travaux néceſſaires pour la cultiver, les beſoins naturels ont-ils donc changé? S'il y a quelque différence, c'eſt que nos laboureurs vendent leur travail & leurs denrées à des gens plus riches; c'eſt qu'ils ſont plus aſſurés d'être récompenſés de leurs peines & dédommagés de leurs pertes.

Nous nourriſſons, dit-on, notre oiſiveté de la ſueur, du ſang & des travaux d'un million de malheureux; j'aurois cru ces reproches mieux fondés contre ces peuples anciens qui ſont les favoris de notre adverſaire; quels étoient en effet les talens & les occupations de ſes chers Spartiates, dont l'oiſiveté étoit conſacrée par les loix, & chez qui toute eſpece de travail étoit exercée par une claſſe d'hommes privés, en naiſſant, de leur liberté, & condamnés ſans retour à travailler, à acquérir, & à produire même des enfans au profit d'un maître barbare, à qui la loi donnoit droit de vie & de mort ſur eux? Tels furent les uſages de toute l'antiquité; tels étoient

ces peuples dont on vante le bonheur, tandis que l'on peint comme malheureux parmi nous des hommes dont le travail & l'induſtrie ſont exercés librement & à leur profit ; qui, nés pauvres à la vérité, ne ſont pas du moins privés de l'eſpoir des richeſſes & ſont maintenus par les loix dans la poſſeſſion de leur liberté, le plus cher de tous les biens, & d'une ſorte d'égalité même avec les riches & les puiſſans.

Les noms de riche & de pauvre ſont relatifs, dit-on ; c'eſt-à-dire que là où il y a des riches, il y a beaucoup de pauvres par comparaiſon ; mais il eſt abſolument faux qu'il y ait plus de pauvreté réelle ; elle eſt toujours ſoulagée par l'eſpérance, la participation ou les bienfaits de la richeſſe : il eſt certain que les fléaux de la famine étoient bien plus fréquens, & bien plus funeſtes dans les ſiecles pauvres.

Qu'on nous aſſure après cela, que s'il n'y avoit point de luxe il n'y auroit point de pauvres : il n'y a qu'un changement à faire à cette propoſition, pour qu'elle devienne vraie ; c'eſt de la rendre préciſément contradictoire à elle-même, & de dire qu'il n'y auroit point de pauvres s'il n'y avoit point de luxe. Qu'étoit en effet tout le peuple Romain lorſqu'il ſe retira en corps de ſa patrie, extrémité la plus étrange dont il ſoit parlé dans aucune hiſtoire ? Qu'étoient tant de nations qui ne pouvant ſubſiſter dans leur pays, alloient dans des climats plus heureux conquérir par les armes des terres qui puſſent les nourrir ?

Nous avons dit que le luxe occupoit les citoyens oiſifs. On nous demande pourquoi il y a des citoyens oiſifs ? je réponds que c'eſt parce qu'ils ne peuvent manquer de l'être par-tout

où il n'y a ni arts, ni induſtrie, ni commerce. Quand l'agriculture étoit en honneur, continue - t - on, il n'y avoit ni miſere ni oiſiveté : que l'on daigne donc nous apprendre les cauſes de ces émigrations ſi fréquentes dans les tems anciens, & dont on ne voit plus d'exemples de nos jours. D'ailleurs, ſi l'agriculture peut ſuffire à la ſubſiſtance des habitans dans certains pays, elle ne le peut pas de même par-tout : de-là vient que beaucoup de peuples privés de la reſſource du commerce & des arts ſont obligés de vivre de pillage : la Hollande, ce pays ſi puiſſant & ſi heureux, que feroit - il ſans elle ? la retraite d'un peuple de brigands, ou peut-être l'aſyle de quelques pêcheurs.

On ajoute que le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, mais qu'il en fait périr cent mille dans nos campagnes. Le luxe eſt ſi peu la cauſe de la miſere de la campagne, que le payſan n'eſt nulle part plus riche qu'au voiſinage des grandes villes, de même que ſa pauvreté n'eſt jamais plus grande que là où il en eſt le plus éloigné. Que le luxe augmente ou diminue, que lui importe ? l'uſage de la dentelle & de la ſoie diſpenſe-t-il de manger du pain & de le payer ? les productions de la terre en ſont - elles moins nos premiers & nos plus indiſpenſables alimens ? peuvent - elles jamais perdre leur valeur proportionnelle avec le prix de l'or & de l'argent, & celui des productions des arts (*) ?

(*) Il eſt donc abſolument faux que l'*argent qui circule entre les mains des riches & des artiſtes, ſoit perdu*, comme on le prétend, *pour la ſubſiſtance du laboureur ; & que celui-ci n'ait point d'habit, préciſément parce qu'il faut du galon aux autres.*

Pluſieurs

Plusieurs conditions nouvelles se sont élevées par le commerce & l'industrie, mais l'agriculture n'y a rien perdu, & n'y pouvoit rien perdre : on regrette sans cesse le tems où elle étoit en honneur ; mais quel étoit ce tems ? Dans la Grece, à Sparte même, elle n'a jamais été exercée que par des esclaves ; à Rome on ne tarda pas à suivre cet exemple. Que nous oppose-t-on donc ? apparemment les siecles fabuleux du commencement du monde : parmi nous, au contraire, si on la considere d'un œil philosophique, elle est peut-être l'état le plus libre & le plus indépendant de la nation, & le seul à l'abri des vicissitudes de la fortune ; si elle a quelque chose à craindre, c'est uniquement de l'excès des impositions (*).

Il y a de la pauvreté dans notre constitution actuelle ; mais il y en avoit plus encore, comme je l'ai prouvé, dans les sociétés anciennes ; on en peut dire autant de toutes celles qui n'ont point nos arts ni notre luxe : d'ailleurs, il est nécessaire qu'il y ait des pauvres dans toute espece de société, parce que le travail en est l'ame, & que le besoin seul peut y forcer la multitude : le travail, il est vrai, doit fournir à

(*) On s'écrie : *il faut des jus dans nos cuisines, voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon ; il faut des liqueurs sur nos tables, voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau ; il faut de la poudre à nos perruques, voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.*

Pour que ces objections eussent la force qu'on veut leur donner, il faudroit prouver que les jus, les liqueurs & la poudre causent une disette réelle des choses dont elles sont composées ; mais si au contraire la consommation qu'elles occasionnent, n'a aucune proportion avec l'effet qu'on lui attribue ; si le vin, le bled & le bétail ne manquent point, on doit avouer que ces prétendues causes sont absolument imaginaires.

la ſubſiſtance de l'homme, mais s'il n'y ſuffit pas, à qui doit-on s'en prendre? eſt-ce à la richeſſe? quoi de plus abſurde! qui peut donner & qui donne en effet de meilleurs ſalaires qu'elle? Plus il y a de luxe, c'eſt-à-dire, plus le ſuperflu eſt acheté chérement, plus il eſt impoſſible que le néceſſaire ſoit au-deſſous de ſon prix.

Dans l'ancienne égalité au contraire, la pauvreté étoit ſans reſſource; ceux qui avoient été forcés de contracter des dettes étoient dans une impuiſſance abſolue de les acquitter, n'y ayant alors ni commerce ni arts qui puſſent rétablir leur fortune; & les riches ne l'étant pas aſſez pour remettre généreuſement ce qui leur étoit dû, il s'enſuivoit des violences atroces contre les débiteurs: employés par leurs créanciers aux travaux les plus durs, on leur mettoit les fers aux pieds, on les attachoit au carcan, on leur déchiroit le corps à coups de verges; une loi des douze Tables les condamnoit à être vendus comme eſclaves, ou à perdre la tête; on peut lire dans Denys d'Halicarnaſſe le diſcours de Sicinnius à ce ſujet; la retraite du peuple Romain ſur le Mont-Sacré n'eut pas d'autres motifs que ces affreuſes duretés.

Si l'on conſidere la totalité d'une nation, les richeſſes exceſſives & leurs abus ſont très-rares; il eſt donc aiſé d'y remédier; des vices qui n'appartiennent qu'à un petit nombre ne peuvent alarmer, ſur-tout ſi ce petit nombre eſt envié & ſi tout le reſte conſpire avec empreſſement à lui impoſer un frein. Il n'en étoit pas de même de la pauvreté des anciens, elle étoit univerſelle: elle produiſit un vice général & le plus grand de tous, la paſſion de la guerre. Le premier bien que

les richeſſes ayent fait aux hommes a été de leur inſpirer l'amour de la paix ; les nations les plus commerçantes ſont les plus pacifiques : le courage qui ſe défend eſt la plus grande des vertus ; le courage qui attaque, le plus grand des crimes : faute d'avoir connu cette différence, les anciens les couronnoient l'un & l'autre du même laurier ; n'ayant que du ſang à perdre, & placés entre la miſere & la gloire, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils ſe paſſionnaſſent pour celle-ci, & que cette paſſion les portât à tout ; mais depuis que les nations modernes ont connu le bonheur, elles ne reſpirent que la paix qui en eſt l'unique ſoutien, & ne ſe combattent qu'en gémiſſant : le fanatiſme de la gloire n'exiſte plus que chez quelques Rois ; tous les peuples en ſont guéris.

Ne nous étonnons point au reſte des préjugés de toute l'antiquité contre les richeſſes ; elles étoient eſſentiellement condamnables, puiſqu'elles étoient contraires à la conſtitution & aux loix des petits Etats anciens, & plus encore parce qu'il n'y avoit alors aucune voie légitime pour en acquérir : le pillage des vaincus, les vexations des alliés & des ſujets étoient la ſeule ſource des richeſſes chez les Romains ; ceux qui avoient rendu les plus grands ſervices n'exerçant aucun commerce & ne recevant de l'Etat ni penſions ni gratifications, il étoit preſque impoſſible que de grandes fortunes fuſſent innocentes.

Mais nous qu'un meilleur deſtin a placés dans des tems plus heureux, adopterons-nous de pareils préjugés ? croirons-nous qu'il ſoit impoſſible d'être vertueux ſans être miſérable ? la vertu eſt-elle donc de ſa nature un effort violent & cruel ? doit-elle s'effrayer du bonheur, & le repouſſer ſans ceſſe ?

Si la vertu consiste en effet dans une privation absolue, si *tout est précisément source de mal au-delà du nécessaire physique*, comme on veut nous l'assurer, pourquoi cette profusion immense de bien que la sagesse divine présente si libéralement à nos besoins, & même à nos plaisirs? Quoi! ces innombrables bienfaits seroient autant de sollicitations au vice & au crime! La nature entiere ne seroit qu'un piége!

Non : l'univers n'est point un vain spectacle pour nous; il est formé pour notre conservation & notre bonheur, pour nous servir & nous plaire : nous jouissons sans effort de la beauté de la nature, de l'éclat du jour, & du calme de la nuit, de la fraîcheur des bois & des eaux, de la douceur des fruits & du parfum des fleurs, tant nos plaisirs ont été chers à l'Etre suprême! tandis que nos besoins sont obligés d'ouvrir la terre pour en tirer un aliment indispensable, & de chercher jusques dans ses entrailles le fer nécessaire pour la cultiver, chaque contrée a des productions qui lui sont propres; une infinité de choses très-utiles sont dispersées dans les diverses régions, pour les réunir par la nécessité des échanges; c'est que l'industrie, le commerce, la navigation, tous ces arts si coupables aux yeux de l'ignorance ou de l'humeur, sont entrés dans les vues de la création : les besoins des hommes sont leurs liens; la nature les a multipliés exprès comme autant de motifs d'union : les nœuds les plus sacrés n'ont pas d'autre source; ceux de pere & de fils sont fondés principalement sur les besoins de l'enfance & de la vieillesse : vouloir détruire nos besoins par une privation absolue, c'est outrager l'Etre suprême, & rendre les hommes à la fois misérables & barbares.

Sans doute les richeſſes ont fait naître de nouveaux vices, mais combien en ont-elles proſcrit d'anciens ? Combien ont-elles produit de vertus inconnues à la pauvreté antique ? Qu'on liſe dans l'hiſtoire Romaine la comparaiſon de Tuberon & de Scipion Emilien ; l'un fidellement attaché à la pauvreté qu'il avoit héritée de ſes peres, ſe diſtinguoit par ſa frugalité & ſa tempérance inviolable ; l'autre n'étoit pas moins recommandable par le noble uſage qu'il faiſoit de ſes immenſes richeſſes ; le premier toujours admiré, le ſecond adoré & chéri, tous deux avec une vertu égale : Tuberon inflexible & ſévere avoit la gloire de mépriſer le bonheur ; Scipion généreux & compatiſſant goûtoit la volupté de faire des heureux.

La philoſophie a un ordre de vertus qui lui ſont propres, & qui ne ſauroient être celles de la multitude : les vertus dures ſuppoſent une inſpiration particuliere ; il eſt bon qu'elles ſe trouvent pour la montre & l'exemple dans quelques ames privilégiées ; mais elles ne ſont pas faites pour la totalité des hommes ; elles ſe communiquent difficilement, & ne peuvent ſe conſerver qu'à force d'ignorance, état dont il faut abſolument ſortir tôt ou tard ; toutes choſes d'ailleurs égales, la vertu qui ſe fait aimer, doit avoir l'avantage ; il faudroit, s'il étoit poſſible, qu'elle en vînt juſqu'à ſéduire.

Je termine enfin cette longue digreſſion ſur la corruption & la vertu ; je paſſe à la juſtification des ſciences & des arts contre les nouvelles accuſations qu'on leur a intentées ; je conſidere la ſcience en elle-même ; ſon objet eſt de connoître la vérité, ſon occupation de la chercher, ſon caractere de l'aimer, ſes moyens enfin ſont de ſe défaire de ſes paſſions, de

fuir la diſſipation & l'oiſiveté. Parmi les objets qu'elle ſe propoſe, les uns ſont néceſſaires & les autres utiles: la Métaphyſique, la Morale, la Juriſprudence, la Politique ſont de premiere néceſſité : ſans elles l'homme n'eſt que le plus miſérable & le plus dangereux de tous les animaux ; c'eſt à elles uniquement qu'il doit la connoiſſance de ſon être & de ſes rapports, la juſteſſe de ſes idées, la rectitude de ſes ſentimens, tous les principes & toutes les douceurs de la ſociété : l'Hiſtoire nous offre le recueil des expériences ſur leſquelles ces premieres ſciences ſont fondées ; tous les arts qui ſervent à la faire connoître, participent de ſon utilité : la Phyſique vient enſuite, la connoiſſance des élémens & des propriétés de tous les corps, qui ont ou peuveut avoir quelque rapport avec nous : l'Anatomie, l'Aſtronomie, la Botanique, la Chymie nous fourniſſent mille découvertes d'une utilité infinie ; on en peut dire autant de toutes les parties des Mathématiques ; la méthode de la Géométrie eſt le flambeau même de la vérité, elle répand ſa lumiere ſur toute la Phyſique & ſur tous les arts ; la Grammaire, la Logique, & la Rhétorique enfin qui ſont les inſtrumens néceſſaires de toutes nos connoiſſances & de leur communication, ont éclairci & fixé les notions vagues qui flottoient dans les eſprits, affermi & guidé nos jugemens, & par la chaîne combinée des idées ont porté la certitude & l'évidence dans des queſtions qui échappoient même à nos conjectures.

Quelle ſatire oſeroit verſer ſon venin ſur ce digne emploi de nos facultés ? où trouve-t-on dans tous ces objets la ſource de cette corruption tant reprochée ? comment ôſe-t-on dire

que la vanité & l'oisiveté qui ont engendré le luxe, *ont aussi engendré nos sciences*, *& que ces choses se tiennent assez fidelle compagnie*, *parce qu'elles sont l'ouvrage des mêmes vices?* Quoi ! tous les Philosophes moraux, tous les Législateurs, ces Spéculateurs si profonds, si appliqués & si sublimes, n'étoient que des hommes vains & oisifs ! leurs préceptes, leurs loix & leurs exemples n'étoient que l'ouvrage de leurs vices ? Qu'appellera-t-on du nom de vertu ? Ainsi tout genre de travail sera né de l'oisiveté, parce qu'il a fallu se réserver le tems de s'y appliquer ; & accusé de vanité, par-là même qu'il est digne de louange.

Loin de ces chimeres, je trouve au contraire que toutes les sciences sont autant de remedes contre les vices politiques, moraux & physiques qui assiégent notre existence : on avoit besoin de pain, & on cultiva la terre ; on eut de même besoin de mœurs & de loix, on inventa la Politique & la Morale ; de nos besoins corporels, de nos maladies & de nos infirmités, naquit l'étude de la Physique ; il falloit démontrer, persuader la vérité & détruire les sophismes de l'erreur, on perfectionna l'art de la parole & celui du raisonnement : l'origine des sciences n'a donc rien que de pur & d'utile ; vouloir leur en supposer une autre, c'est fermer les yeux à la vérité & à la lumiere.

Que l'on nous montre donc enfin quels genres de corruption naissent des sciences ; est-ce la férocité & la violence des Nations sauvages ? mais leur effet le plus nécessaire est l'adoucissement des mœurs. Est-ce cet esprit de guerre & d'ambition qui a fait des peuples illustres de l'antiquité, les fléaux de

l'Univers ? elles ne refpirent que l'union & la paix. Dira-t-on qu'elles font la fource de la cupidité ? mais la route qu'elles tiennent eft diamétralement oppofée à celle de la fortune & de la grandeur. Infpirent-elles l'amour du plaifir ? elles font prefque inaffociables avec lui.

Mais, nous dit-on, *les vices des hommes vulgaires empoifonnent les plus fublimes connoiffances & les rendent pernicieufes aux Nations.* Sans doute, les paffions corrompent les chofes les plus pures; elles abufent de la Religion, faut-il pour cela la détruire ? faut-il lui imputer leurs crimes ? & moi, je dis ; fi les plus fublimes connoiffances ne font pas à l'abri de leurs coups, comment l'ignorance pourra-t-elle s'en préferver ? fi le vice perce à travers le bouclier de la Philofophie, quel fera fon triomphe fur l'ignorant défarmé ? s'il abufe de la vérité, quel abus monftrueux fera-t-il des erreurs & des préjugés ? nous en avons vu les terribles exemples chez les Nations fauvages (*).

Il eft vrai qu'il y a des fciences & des arts qui naiffent ou ne fe perfectionnent que par la puiffance, les richeffes & la profpérité ; ces arts peuvent être contemporains des vices, mais ils n'en font point la fource ; les mœurs corrompent quelquefois les fciences & les lettres, qui ne fe fauvent pas toujours de la corruption, mais qui en font fouvent le remede.

Plus on examine la nature de la fcience, fes objets & fes

(*) On convient cependant *qu'il eft bon qu'il y ait des philofophes, pourvu que le peuple ne fe mêle pas de l'être* : mais à qui en veut-on ? Qu'eft-ce que le peuple fe mêle de philofophie ? Dans l'inégalité actuelle des fociétés, il lui eft plus impoffible que jamais d'avoir ce défaut, fi c'en eft un.

moyens

moyens, plus on voit que de toutes les choſes humaines, elle eſt abſolument celle qui a le moins d'affinité avec les vices : l'amour de la vérité, quand il eſt extrême, eſt le deſtructeur des paſſions ; lorſqu'il eſt modéré, il en eſt du moins une diverſion : Syracuſe retentit des gémiſſemens des vaincus, & des cris barbares des vainqueurs : Archimede ſeul eſt tranquille ; il n'entend que la voix de la vérité ; ſon corps eſt frappé du coup mortel, ſon ame étoit déjà dans les Cieux.

Les premiers Savans furent des Dieux, dans la ſuite on les appella des Sages ; plus on étoit voiſin de l'ignorance, plus on en avoit connu les vices, plus on ſentoit le prix des bienfaits de la ſcience ; à meſure que les communications littéraires ſont devenues plus étendues & plus faciles, on a pu acquérir de la ſcience ſans en avoir l'amour ; par conſéquent elle n'a pas toujours été un remede aſſuré contre les paſſions : mais en multipliant à l'infini ſes ſectateurs, elle s'eſt toujours réſervé un nombre de favoris dignes d'elle ; elle a donné toutes les vertus à ſes élus, & en a du moins répandu ſur le reſte de ſes diſciples quelques rayons qu'ils n'auroient point connus ſans elle.

On ajoute *que c'eſt une folie de prétendre que les chimeres de la philoſophie, les erreurs & les menſonges des Philoſophes puiſſent jamais être bons à rien ;* on demande *ſi nous ſerons toujours dupes des mots, & ſi nous ne comprendrons jamais qu'études, connoiſſances, ſavoir, & philoſophie ne ſont que de vains ſimulacres élevés par l'orgueil humain & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne.*

Dois-je encore répondre à une accuſation auſſi injuſte ? la

plus légere attention ne ſuffit-elle pas, pour voir que parmi tout ce qu'on appelle ſciences, il n'y en a aucune qui n'ait fait plus ou moins de découvertes, détruit plus ou moins d'erreurs, & apporté de très-grandes utilités ? vouloir le nier, n'eſt-ce pas attaquer l'évidence même ?

Les Philoſophes, il eſt vrai, ſont tombés dans des erreurs : mais avant eux qu'y avoit-il autre choſe que des erreurs dans le monde ? l'ignorance n'avoit-elle pas les ſiennes plus ridicules cent fois ? Avant que les Philoſophes euſſent écrit ſur les aſtres, les cieux, les cometes, la nature des ames, & leur état après cette vie, quelles abſurdités n'avoit-on pas imaginées ? des Nations entieres avoient-elles attendu le ſyſtême mal interprété d'Epicure, pour chercher le bonheur dans la volupté des ſens ? Les idées les plus monſtrueuſes ſur la nature divine n'avoient-elles pas précédé de bien loin tous les ſyſtêmes ?

Si l'ignorance pouvoit s'abſtenir de juger, elle ſeroit ſans doute moins mépriſable & moins dangereuſe : malheureuſement l'eſprit humain ne peut être ſans action ; il faut qu'il ait des opinions bonnes ou mauvaiſes ; il faut qu'il ait des préjugés s'il n'a pas des connoiſſances, & des ſuperſtitions au défaut de religion ; j'en appelle à tous les peuples barbares qui exiſtent de nos jours.

Les erreurs groſſieres de l'ignorance furent d'abord remplacées par celles de la philoſophie, qui l'étoient moins ; une nuit profonde couvroit la route de la vérité, il fallut marcher dans ces ténébres épaiſſes pendant tant de ſiecles ; le flambeau de la raiſon s'éteignoit à chaque pas, il fallut s'égarer long-

tems, & ce n'étoit en effet qu'à force de s'égarer qu'on pouvoit trouver le vrai chemin: ſans doute un grand nombre d'opinions anciennes ſont abandonnées, c'eſt la preuve même de nos progrès; mais l'hiſtoire des naufrages ſeroit-elle inutile à la navigation? Ne mépriſons pas l'hiſtoire de nos erreurs, marquons tous les écueils où ont échoué nos peres pour apprendre à les éviter; leurs mépriſes mêmes nous enſeignent le prix de la ſcience, qui veut être achetée par tant de travaux: gardons-nous ſur-tout de juger ce que nous ne ſavons pas par le peu que nous ſavons; ce qui ne ſemble que curieux, peut devenir utile; ce qui ne paroît qu'une terre groſſiere au premier coup d'œil, cache quelquefois l'or le plus pur. N'allons pas nous infatuer de notre ſiecle, comme l'ont fait ſottement tant de générations, & juger d'avance ſur nos petits ſuccès les ſiecles innombrables qui germent dans le ſein de la Nature; en conſéquence de l'inutilité de la philoſophie Péripatéticienne pendant une ſi longue ſuite d'années, n'auroit-on pas pu ſe croire fondé à condamner l'étude de la Phyſique? Il eſt pourtant vrai qu'on ſe ſeroit trompé; l'erreur eſt la compagne inſéparable de l'ignorance, & elle n'eſt chez les Philoſophes que par haſard & pour un tems; la philoſophie trouve dans ſes principes de quoi s'en guérir, tandis que l'ignorance eſt par ſa nature même éternellement incurable (*).

(*) Que l'on s'écrie que *les ſciences entre les mains des hommes ſont des armes données à des furieux*; *qu'il vaut mieux reſſembler à une brebis qu'à un mauvais Ange*; *qu'on aime mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs que s'entre-dévorer dans les villes*: ces antithèſes, ces comparaiſons éloquentes, prouveront tout au plus la perſuaſion de l'Auteur, & nullement la queſtion même: paſſer rapidement d'un extrême à l'autre,

Il y a, dit-on, *une ſorte d'ignorance raiſonnable, qui conſiſte à borner ſa curioſité à l'étendue des facultés qu'on a reçues ; une ignorance modeſte qui naît d'un vif amour pour la vertu & n'inſpire qu'indifférence pour toutes les choſes qui*

ſans daigner appercevoir les milieux qui les ſéparent, c'eſt ne voir que des vices & des erreurs, c'eſt anéantir à la fois la vérité & la vertu.

J'ai avancé que *les bons Livres étoient la ſeule défenſe des eſprits foibles*, c'eſt-à-dire, *des trois quarts des hommes*, *contre la contagion de l'exemple* : que répond-on ? 1°. *Que les ſavans ne feront jamais autant de bons Livres qu'ils donnent de mauvais exemples* : c'eſt ainſi que l'on déchire d'un trait, non-ſeulement tous les gens de Lettres qui forment nos Académies, non moins attentives aux mœurs qu'à la ſcience ; mais encore tant de Miniſtres de la Religion, tant d'hommes conſacrés à la vie la plus auſtere, qui compoſent aſſurément la plus grande partie de nos ſavans : heureuſement notre adverſaire ne cherche qu'à étonner par la vigueur de ſes aſſertions ; s'il eût voulu démontrer celle-ci, il eût été certainement dans un grand embarras.

Il ajoute en ſecond lieu, *qu'il y aura toujours plus de mauvais Livres que de bons*. S'il entend par mauvais Livres, des Livres contraires aux mœurs, ſa propoſition eſt évidemment inſoutenable ; s'il prétend parler des Livres inutiles, elle ne devient pas plus vraie ; s'il qualifie ainſi les Livres mal faits, je lui répondrai que ces Livres, dès qu'ils enſeignent quelque choſe, ſont bons, juſqu'à ce qu'il y en ait de meilleurs ſur la même matiere ; l'uſage ſeulement autoriſe enſuite à les appeller mauvais par comparaiſon, ſans qu'ils ſoient pour cela préciſément mauvais en eux-mêmes : d'ailleurs, il faut faire attention qu'il ne s'agit ici que des Livres faits par des ſavans, & qu'ainſi il n'y eſt nullement queſtion des ouvrages purement frivoles.

Enfin on m'oppoſe *que les meilleurs guides que les honnêtes gens puiſſent avoir, ſont la raiſon & la conſcience ; quant à ceux qui ont l'eſprit louche ou la conſcience endurcie, la lecture*, dit-on, *ne peut jamais leur être bonne à rien.*

On remarquera que dans toute cette réponſe il n'y a pas un mot des *eſprits foibles* dont j'avois parlé ; ainſi avec les plus belles diviſions du monde, on ne touche ſeulement pas à la queſtion : on ſuppoſe que tous les individus qui compoſent le genre-humain ont naturellement de la probité, ou de l'endurciſſement, ou même l'eſprit de travers, ſans que rien puiſſe perfection-

ne sont point dignes de remplir le cœur de l'homme & qui ne contribuent pas à le rendre meilleur ; une douce & précieuse ignorance, trésor d'une ame pure & contente de soi, qui met toute sa félicité à se replier sur elle-même, à se rendre té-

ner leurs vertus ou rectifier leurs mauvais penchans ; supposition qui se réfute si bien d'elle-même, que je me crois parfaitement dispensé de l'attaquer.

Par une suite de ces mêmes principes on nous assure *que la philosophie de l'ame, qui conduit à la véritable gloire, ne s'apprend point dans les Livres, & qu'enfin il n'y a de Livres nécessaires que ceux de la religion.*

Ce systême pourroit peut-être éblouir s'il étoit neuf; mais comme c'est précisément celui du Calife qui brûla la Bibliotheque d'Alexandrie, & qu'il est demeuré depuis sans Sectateurs, il y a lieu de douter qu'il ait aujourd'hui une meilleure fortune : que notre adversaire me permette seulement de lui demander comment s'apprend donc cette philosophie dont il parle : seroit-ce par instinct ou bien par une inspiration surnaturelle ? il le faut bien, selon lui : car si on pouvoit l'acquérir par la voie de l'exemple, de l'instruction, de la réflexion ou de la comparaison, je ne vois pas pourquoi la communication de toutes ces choses ne pourroit pas se faire par les Livres, & pourquoi les connoissances & les principes qu'un homme transmet à un autre en présence & de vive voix, ne pourroient pas être confiés à l'écriture.

On dit ailleurs *que la plupart de nos travaux sont aussi ridicules que ceux d'un homme qui bien sûr de suivre la ligne d'à-plomb voudroit mener un puits jusqu'au centre de la terre ;* que répondre à cela ? Irai-je combiner les divers degrés de possibilité ou d'impossibilité des deux termes de cette comparaison ? mais quand je l'aurai fait, on me répondra par une comparaison nouvelle ; & ce sera toujours à recommencer ; car en fait de raisonnement on peut voir la fin d'une question ; mais la source des comparaisons est intarissable, & même plus elles sont absurdes, plus il est difficile d'y répondre : c'est ainsi que cet homme que l'on avoit appellé *Porte d'enfer*, étoit très-embarrassé à se justifier ; car comment prouver qu'on n'est pas porte d'enfer ?

J'ai appellé l'ignorance *un état de crainte & de besoin*, & j'ai prétendu *que dans cet état il n'y avoit point de disposition plus raisonnable que celle de vouloir tout connoître* : on n'a point fait d'attention au mot *besoin* qui étoit sans doute le meilleur appui de mon raisonnement, & on a cherché à se

moignage de ſon innocence , & n'a pas beſoin de chercher un faux & vain bonheur , dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ſes lumieres : voilà l'ignorance , dit-on , *qu'on a louée , &c.*

procurer quelque avantage en attaquant celui de *crainte* tout ſeul : on m'a oppoſé *les inquiétudes des Médecins & des Anatomiſtes ſur leur ſanté ;* mais premiérement , quand elles ſeroient auſſi continuelles qu'on le prétend , en eſt-il moins vrai qu'ils ſe ſont guéris par la ſcience , d'un très-grand nombre de terreurs imaginaires ? il leur en ſeroit reſté de fondées & d'utiles ; c'eſt l'état de l'homme apparemment ; il faut croire que l'Auteur de la Nature l'a voulu ainſi. En ſecond lieu , quand même les craintes des Anatomiſtes ſeroient augmentées par la ſcience , ils n'en deviendroient que plus utiles au genre-humain , par les connoiſſances que ces craintes mémes les forceroient d'acquérir ; un petit mal deviendroit la ſource d'un grand bien , & y a-t-il des biens purs pour l'homme? On ajoute que *la géniſſe n'a pas beſoin d'étudier la botanique pour trier ſon foin , & que le loup dévore ſa proie ſans ſonger à l'indigeſtion* : tant mieux pour la géniſſe , ſi elle a la faculté de diſtinguer tout naturellement par le goût même , les alimens qui lui ſont propres ; à l'égard des loups , nous avons trop peu de commerce avec eux pour ſavoir ſi leur intempérance ne nuit jamais à leur ſanté , & ſi elle doit nous être propoſée pour modele. On demande ſi pour me défendre , *je prendrai le parti de l'inſtinct contre la raiſon ?* Je ne ferois pas embarraſſé à prendre un parti s'il le falloit néceſſairement ; mais auparavant ne puis-je point demander à mon tour , ſi nous devons négliger de cultiver la raiſon que nous avons , pour nous abandonner à l'inſtinct que nous n'avons pas ?

J'ennuierois le lecteur ſi je voulois débrouiller toutes les chicanes que l'on m'oppoſe dans les pages ſuivantes ; je répondrai ſimplement que je n'ai jamais prétendu dire que Dieu nous eût fait philoſophes , mais qu'il nous a fait tels , que la deſtruction des erreurs & la connoiſſance de la vérité ſont uniquement le prix de l'application & du travail : les premiers philoſophes ſe ſont trompés ; leur exemple doit ſervir à nous corriger , non point en ceſſant de philoſopher , comme on le prétend , puiſque ce ſeroit nous replonger pour jamais dans les ténébres de l'ignorance , mais en évitant avec ſoin les fauſſes routes qui les ont égarés ; & je ne crains point d'avancer , malgré l'air de plaiſanterie que l'on prend , & qui n'eſt point une preuve , que nous

Nous la louerons ſans doute auſſi, puiſqu'on lui a donné les traits de la vertu : je conviens qu'avec un jugement droit & des inclinations pures, on peut être très-vertueux, ſans être ſavant ; mais ce portrait orné de tant de jolis mots eſt celui d'un homme & ne peut être celui de tous ; cette rectitude de bon ſens, cette perfection de naturel ſont les dons les plus rares de la nature, & ne ſauroient jamais appartenir à la multitude.

Au reſte, ce magnifique portrait porte ſur trois ſuppoſitions

avons trouvé des méthodes très-utiles pour la découverte de la vérité, dans la logique & la métaphyſique, & ſurtout en phyſique & en géométrie.

La page ſuivante ſuppoſe éternellement ce qui eſt en queſtion, c'eſt-à-dire que toutes les ſciences ne ſont qu'abus, & que tous les ſavans ſont autant de ſophiſtes ; j'y ai cherché inutilement quelque ſorte de preuve ; mais puiſqu'on a tant de vénération pour Socrate, & qu'on l'appelle *l'honneur de l'humanité parce qu'il fut ſavant & vertueux*, pourquoi eſt-il impoſſible que d'autres hommes réuniſſent ces deux qualités ? Qu'on en faſſe donc un Dieu, ſi l'on prétend que nous ne puiſſions pas l'imiter. S'il fut un homme, pourquoi des hommes ne pourroient-ils pas atteindre à ſa vertu ? Pourquoi ſeroient-ils coupables ou fous en y aſpirant? Socrate cenſuroit l'orgueil de ceux qui prétendoient tout ſavoir; *c'eſt-à dire*, ajoute-t-on, *l'orgueil de tous les ſavans* : mais dans quel ſiecle la défiance, le doute, l'eſprit d'examen & de diſcuſſion, en un mot les principes mêmes de Socrate ont-ils été plus en regne que de nos jours ? qui pourroit nier la choſe la plus évidente ?

Mais Socrate diſoit lui-même qu'il ne ſavoit rien ; donc il n'y a ni ſciences ni ſavans : il n'y a plus que de l'ignorance & de l'orgueil. Tout cela n'eſt qu'une pure chimere : on a avoué ailleurs que Socrate étoit ſavant, & il croyoit ſans doute ſavoir quelque choſe, puiſqu'il enſeignoit toute la jeuneſſe d'Athenes ; la modeſtie qu'il affectoit ſur ſa ſcience n'étoit qu'une ironie contre les Sophiſtes qui annonçoient qu'ils ſavoient tout, & on ſait que l'ironie étoit ſa figure favorite. Si Socrate a été *ſavant & vertueux*, je puis donc le répéter, les ſciences n'ont donc pas leurs ſources dans nos vices, elles ne ſont donc pas toutes nées de l'orgueil, & c'eſt ce qu'il s'agiſſoit de prouver.

fauſſes ; la premiere, que les facultés que nous avons reçues de la nature nous interdiſent l'eſpoir de la ſcience ; la ſeconde, que l'amour de la vertu eſt incompatible avec l'amour de l'étude ; la troiſieme enfin, que les ſciences ne contribuent point à rendre l'homme meilleur, & que l'objet principal des Philoſophes eſt d'inſpirer une grande opinion de leurs lumieres.

Mais s'il eſt vrai, au contraire, que nous ayons des facultés propres à connoître la vérité, ſi les ſciences contribuent à fortifier les vertus & à les aimer, s'il eſt faux que la vanité ſoit leur principal objet, que devient cette éloquente deſcription ? & ne ſerois-je pas fondé à mon tour à faire le portrait d'un homme vertueux en y joignant la ſcience ? avec cette différence que dans la premiere ſuppoſition on a peint une vertu ſimple & innocente, obſcurcie par des préjugés nuiſibles & honteux, & que dans la ſeconde je peindrois une vertu éclairée, forte & ſublime, que la ſcience même auroit inſtruite : qu'on décide à préſent de quel côté ſeroit l'avantage.

Comme il a été impoſſible de prouver que les ſciences contribuoient à notre corruption, on les accuſe du moins de nous détourner de l'exercice de la vertu. Ce reproche auroit pu avoir quelque fondement dans ces miſérables ſociétés où chacun travailloit ſon jardin & ſon champ ; en effet le peu de tems qui reſtoit après les travaux de l'agriculture n'étoit pas de trop, ſans doute, pour les devoirs du ſang & de l'humanité & pour l'éducation des enfans ; mais depuis qu'à la faveur de l'agrandiſſement des Etats, les citoyens ont pu ſe partager toutes les fonctions utiles à la patrie & à la ſociété ; depuis que les malades ſont ſoignés & guéris, les malheureux ſoulagés & prévenus,

prévenus, les enfans inſtruits par des gens qui en ont acquis par état les talens ou le droit, & qui s'en acquittent mieux que le reſte des citoyens ne pourroit le faire, il faut convenir que le nombre de ces occupations journalieres de la vertu eſt infiniment diminué, & qu'on peut ſans crime ſe réſerver du loiſir pour l'étude (*).

C'eſt la mauvaiſe conſtitution des Etats anciens qui rendoit la pratique de la vertu pénible & aſſujettiſſante; aujourd'hui la charité, l'humanité, les mœurs ont leurs miniſtres & leurs établiſſemens; les Grands y contribuent par leur pouvoir, les riches par leurs libéralités, les pauvres par leurs ſoins; ce que la vertu a de rebutant a été le partage volontaire & a fait la gloire de certaines ames choiſies: le reſte de ſes devoirs diviſé en pluſieurs parties a été rempli ſans peine, & par cette ſage diſtribution un plus grand effet a été produit avec beaucoup moins de forces; nos mœurs ſont d'autant plus parfaites, que les vertus s'y placent & y agiſſent librement & ſans effort, & que confondues dans l'ordre commun elles n'ont pas même l'eſpoir d'être admirées.

L'antiquité a célébré comme un prodige, les égards de Scipion pour une jeune Princeſſe que la victoire avoit fait tomber entre ſes mains, & parce qu'il ne fut pas un monſtre de

(*) J'ai prétendu que l'éducation des Perſes, que l'on vouloit nous faire regretter, étoit fondée ſur des principes barbares: on a fait ſur cet article une réponſe très-judicieuſe, mais dans laquelle on a habilement oublié cette ridicule multiplicité de Gouverneurs, l'un pour la tempérance, l'autre pour le courage, un autre pour apprendre à ne point mentir, ſur laquelle ma critique étoit principalement appuyée; ainſi il ſe trouve qu'en faiſant une longue réponſe, on n'a pourtant pas répondu.

brutalité, on nous le propose encore comme un modele héroïque; pour moi je ne saurois admirer Scipion, à moins que je ne méprise son siecle : une action dont le contraire seroit un crime, n'a pu paroître merveilleuse que parmi des mœurs barbares ; c'étoit un héroïsme alors, aujourd'hui nous n'y voyons qu'un procédé.

Parce que nous avons des milliers de personnes de l'un & de l'autre sexe qui se consacrent volontairement à une chasteté surnaturelle, & qui se sont ôté jusqu'aux moyens de manquer à leur serment, on en conclut *que la chasteté est devenue parmi nous une vertu basse, monacale & ridicule ;* mais ceux qui s'y dévouent ne sont-ils plus partie de notre nation? La religion qui conseille ces sacrifices, les loix qui les autorisent, ne sont-elles pas partie de nos mœurs? Cette dissolution audacieuse qu'on nous reproche, & que je suis bien éloigné de défendre, a-t-elle donc gagné tous les ordres de l'Etat? N'est-il pas évident, au contraire, qu'elle n'existe que dans une petite portion de la société? Doit-on flétrir la nation entiere pour la corruption de quelques-uns de ses membres? Il y a plus; si je considere la totalité du genre-humain, je vois des peuples chez qui les femmes sont communes ; une foule d'autres qui en rassemblent pour leurs plaisirs autant qu'ils peuvent en nourrir; le divorce permis dans toute l'antiquité parmi ces nations qu'on admire tant : l'union indissoluble de deux personnes est le plus haut point de la perfection naturelle, & nous l'avons adoptée : nous faisons partie du très-petit nombre de peuples qui ont mis cette haute perfection dans leurs loix ; elle n'est pas sans doute au même degré dans nos mœurs ;

c'eſt que la foibleſſe humaine ne le permet pas; plus la loi eſt parfaite, plus elle eſt ſujette à être violée.

C'eſt par une ſuite de cette même injuſtice qu'on oſe nous faire un crime de l'attention même que nous avons à purger le théâtre d'expreſſions groſſieres: *c'eſt*, dit-on, *parce que nous avons l'imagination ſalie*, *que tout devient pour nous un ſujet de ſcandale*: faudra-t-il en conclure auſſi, que ceux qui ſe plaiſoient aux obſcénités de Scarron & de Mont-Fleury avoient l'imagination pure? Ces conſéquences ſeroient à-peu-près auſſi probables l'une que l'autre.

L'Auteur couronne ſa ſatire par ce trait: *tous les peuples barbares*, *ceux même qui ſont ſans vertu*, *honorent cependant toujours la vertu: au lieu qu'à force de progrès*, *les peuples ſavans & philoſophes parviennent enfin à la tourner en ridicule & à la mépriſer; c'eſt quand une nation en eſt une fois à ce point*, *qu'on peut dire que la corruption eſt au comble*, *& qu'il ne faut plus eſpérer de remede.*

Si l'on juge de la ſeconde partie de cette propoſition par la premiere, la réfutation n'en ſera pas difficile: perſuadera-t-on en effet que l'humanité & le pardon des injures ſoient fort en honneur chez ces peuples qui ſe font un devoir & un mérite de manger leurs ennemis; que la chaſteté, la pudeur & la modeſtie ſoient bien honorées dans un ſerrail, où le luxe de la volupté renferme autant de femmes qu'on en peut nourrir, ou parmi ces hommes qui ſont tout nuds & chez qui les femmes ſont communes? La ſoumiſſion aux loix ſera-t-elle révérée par des peuples qui n'en ont point? La juſtice, la foi, la généroſité inſpireront-elles quelque reſpect à ces nations erran-

tes qui ne vivent que de brigandage ? D'un autre côté, comment ofe-t-on imputer à une nation d'être parvenue à tourner la vertu en ridicule & à la méprifer, tandis que fa religion, fon gouvernement, fes loix, fes établiffemens, fes ufages, le cri public enfin, tout dépofe, tout veille en faveur de la vertu? Combien comptera-t-on d'hommes parmi nous coupables d'un fi criminel excès? eft-il permis au zele même d'exagérer avec fi peu de vraifemblance !

Enfin, ou il faut foutenir que la vertu eft précifément dans l'inftinct, qu'elle eft fondée fur l'erreur & les préjugés, qu'elle doit marcher en aveugle & au hafard; ou il faut avouer que tout ce qui étend l'efprit & éclaire la raifon, que les fciences en un mot font fes guides, fes foutiens, fes flambeaux : nos fentimens font conduits par nos idées; fi nous voyons mal, fi nous ne voyons pas tout, des notions fauffes produiront à la fois des préjugés & des paffions : il n'y a qu'une vérité unique : dans les idées elle eft la fcience, dans les mœurs c'eft la vertu; la plus haute fcience mife en action, feroit la vertu la plus parfaite.

Que l'on objecte les vices de quelques favans, qu'eft-ce que cela fait à la queftion? prouvera-t-on jamais que les fciences en foient la caufe ou l'effet? Le plus grand nombre des gens de Lettres a toujours été refpectable par fes mœurs, même parmi ceux qui habitent les Cours : malheureufement tous les mauvais procédés qu'ils peuvent avoir font publics, au lieu que les noirceurs des autres claffes demeurent enfevelies dans l'obfcurité (*). Au refte, que des connoiffances imparfaites

(*) *Je fuis fûr*, dit M. Rouffeau, *qu'il n'y a pas actuellement un favant qui n'eftime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron que fon zele, & qui n'ai-*

produisent des vertus qui le sont aussi ; il n'y a rien là que de conforme à mes principes : nos sciences sont au berceau, nous tenons à la barbarie par mille côtés : n'avons-nous pas encore des haines de nations, des guerres, des combats singuliers ? Tant d'ignorance qui nous reste ne peut être sans beaucoup de vices.

A l'égard des arts, j'avouerai qu'ils ne sont pas à beaucoup près aussi irréprochables que les sciences ; ils tiennent au plaisir, & le plaisir est aisément suspect. Leurs abus sont-ils nécessaires ? c'est ce que l'on n'a point prouvé & que l'on ne prouvera jamais. Que l'on en ait abusé souvent, qu'on en eût même abusé toujours, il resteroit encore à démontrer qu'il est impossible de n'en pas abuser ; c'est à quoi l'on ne parviendra point : rien de plus aisé à réprimer, par exemple, que les abus des spectacles ; les gouvernemens peuvent tout en cette partie, & ils pourront tout quand ils le voudront, sur ceux de l'Imprimerie. Pour abréger, je cite ces deux exemples comme les plus importans : on ne détruira jamais tous les vices, parce qu'il faudroit détruire les hommes ; mais on en affoiblira le nombre & la qualité ; ils cesseront d'être publics & tolérés ; on les obligera à se cacher & à rougir, & la corruption n'existera plus.

Que les arts au reste parent notre existence & nos besoins,

mât infiniment mieux avoir composé les Catilinaires que d'avoir sauvé son pays.

C'est assurément un très-bon usage pour n'être pas contredit dans une dispute, que celui de donner ses persuasions pour des preuves : quand je citerois tous nos savans illustres, quand j'en appellerois à leurs ouvrages & à leurs mœurs, quand même ils certifieroient de leur propre main le contraire de ce qu'on leur impute, on seroit toujours en droit de me dire qu'on est sûr : la question est terminée par ce seul mot.

qu'ils nous ôtent cette vieille dureté de mœurs qui a pu ſe faire reſpecter, mais qui ſe faiſoit haïr; que le monde reçoive d'eux des couleurs riantes & agréables, je ne vois là que des ſujets de reconnoiſſance; pour quelques qualités admirables que nous aurons peut-être perdues, nous en gagnerons cent aimables; qu'importe? les hommes ont beſoin de s'aimer & non de s'admirer.

C'eſt ainſi qu'à meſure que les ſciences & les arts ont fait plus de progrès, l'autorité eſt devenue plus puiſſante à la fois & plus modérée, & l'obéiſſance plus fidelle: les ſubordinations de toute eſpece ont été adoucies; l'humanité n'a plus borné ſes devoirs dans le ſein d'une ville ou d'une nation, elle eſt devenue univerſelle; les miſeres & les crimes de la guerre ont été infiniment diminués; le droit des gens a étendu ſes limites, & affermi ſes principes: la politique a été purgée de crimes d'Etat ſi fréquens autrefois, & que l'ignorance regardoit comme néceſſaires; l'émulation enfin a établi entre tous les peuples un échange & un commerce nouveau de leurs talens & de leurs connoiſſances.

Les vertus civiles n'ont pas fait moins de progrès: elles ont acquis de l'élévation & de la délicateſſe; une habitude de bienveillance générale a embelli tous les devoirs & les a rendus faciles; la bonté a appris à avoir des égards: la pitié s'eſt offerte avec reſpect; la ſociété civile s'eſt étendue, elle eſt devenue le plus précieux des biens, elle a multiplié les liens de l'honneur & du reſpect humain en multipliant les rapports; toutes les paſſions ont été affoiblies; la bienſéance a eu des chaînes, & la décence des graces; les vertus ont daigné plaire.

Tels ſont les biens que l'ignorance n'a pas connus & dont nous jouiſſons : mais je dirai plus ; quand toutes les hyperboles de nos adverſaires ſeroient vraies, dès qu'une fois les ſciences exiſtent, dès qu'il eſt prouvé, comme il l'eſt en effet, qu'elles ne peuvent pas ne pas exiſter, par le progrès néceſſaire des choſes politiques, par nos beſoins naturels, & par la nature même de l'eſprit humain, nous devrions abjurer une ſatire inutile, injurieuſe à l'Auteur de notre être, uniquement propre à nous avilir, & plus funeſte mille fois aux mœurs que les vices qu'on nous ſuppoſe, par le découragement où elle jetteroit toutes les ames : il y auroit de la cruauté à nous reprocher la grandeur de nos maux, en traitant de fou quiconque entreprendroit de les guérir ; l'humanité doit indiquer les remedes en même tems que le mal.

J'ai fait voir combien ces remedes étoient poſſibles & faciles. Encourager les connoiſſances utiles, veiller ſur les abus des autres, voilà notre devoir : la ſociété la plus parfaite ſera celle où les ſciences & les arts ſeront le plus cultivés ſans nuire aux mœurs, à l'obéiſſance, au courage, à tout ce qui ſert à la conſtitution de la Patrie, & à ſon bien être (*).

(*) Ce Diſcours étoit fini, lorſque la Préface que M. Rouſſeau a miſe à la tête de ſa comedie intitulée l'*Amant de lui-même*, eſt tombée entre mes mains : l'Auteur y releve très-bien quelques abus de la philoſophie & des lettres, & je ſuis le premier à ſouſcrire à bien des égards à ſa cenſure ; mais comme la plupart de ces abus ſont très-rares, que tous ſont exagérés, & qu'il n'y en a aucuns qui ſoient univerſels ou néceſſaires, il s'enſuit ſeulement que, pour être philoſophe ou ſavant, on n'eſt pas par-là même néceſſairement exempt de tout vice & de toute paſſion ; propoſition que perſonne n'a conteſtée & ne conteſtera jamais : toutes ces objections ont d'ailleurs été réfutées, & prévenues dans le Diſcours qu'on vient de lire.

Quelques endroits de cette Préface me paroiſſent cependant mériter des obſervations.

On nous dit par exemple, *que dans un Etat bien conſtitué tous les citoyens ſont ſi bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus ſavant, ni même comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur; encore cette derniere diſtinction eſt-elle ſouvent dangereuſe; car elle fait des fourbes & des hypocrites.*

Eh! quoi! pas la moindre diſtinction entre le Magiſtrat & le ſimple citoyen, le Général & le ſoldat, le Légiſlateur & l'artiſan! Quoi! toute vertu ſera ſuſpecte de fourberie ou d'hypocriſie, & doit par conſéquent reſter ſans préférence! Quoi! tout ce qu'il y a d'eſtimable au monde eſt pour jamais anéanti d'un trait de plume! Le genre-humain n'eſt plus qu'un vil troupeau ſans diſtinction d'eſprit, de raiſon, de talens & de vertus même! A la bonne-heure; mais qu'il me ſoit permis du moins de demander dans quels climats, dans quels ſiecles exiſta jamais cet Etat bien conſtitué, & ſur quels fondemens on appuie ſon exiſtence, après qu'on en a détruit tous les reſſorts?

Le goût des lettres, de la philoſophie, & des beaux-arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs, & de la véritable gloire: quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être agréable, & nul ne ſe ſoucie d'être un homme de bien: de-là naît encore cette autre inconſéquence, qu'on ne récompenſe dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux; car nos talens naiſſent avec nous; nos vertus ſeules nous appartiennent.

Voilà un endroit qui ſera parfait, quand on aura prouvé ſeulement trois choſes: 1°. Que l'amour de nos premiers devoirs & celui de la philoſophie ſont en contradiction; 2°. qu'il eſt impoſſible d'être agréable & d'être homme de bien; 3°. que par-tout où il y aura des récompenſes pour les talens, il ne peut plus y en avoir pour les vertus.

On ajoute: *le goût des lettres, de la philoſophie & des beaux-arts amollit les corps & les ames; le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, & l'ame garde difficilement ſa vigueur quand le corps a perdu la ſienne.*

On avoit toujours cru que l'extrême vigueur du corps nuiſoit à celle de l'eſprit; mais apparemment on ſuppoſe ici le travail de l'étude pouſſé juſqu'à la défaillance. Au reſte, on ne peut pas mieux s'y prendre pour prouver qu'il n'y a point d'ames plus foibles que celles des philoſophes: que pourroit-on oppoſer à cela? tout au plus l'expérience.

L'étude uſe la machine, épuiſe les eſprits, détruit la force, énerve le courage, & cela ſeul montre aſſez qu'elle n'eſt pas faite pour nous; c'eſt ainſi qu'on devient lache & puſillanime,

nime, incapable de résister également à la peine & aux passions.

C'est donc l'application à l'étude qui nous rend incapables de vaincre les passions; c'est la force du corps qui nous met en état de leur résister : assurément ces paradoxes ont au moins le mérite de la nouveauté.

On n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure; *or rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.*

Il est vrai qu'on ne s'est point encore avisé de choisir des grenadiers parmi des Académiciens; mais il est à remarquer qu'on en use de même à l'égard des Magistrats & des Ministres de la religion : en conclura-t-on que tous ces gens-là sont sans honneur ? N'y auroit-il donc plus de vertu dans le sein paisible des villes, & ne se trouveroit-elle que dans les camps, les armes à la main, pour se baigner dans le sang des hommes?

Plus loin je trouve ces mots : *c'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entr'eux sans se prévenir, se supplanter, se tromper, se trahir, se détruire mutuellement : il faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes; car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur sont opposés; & il n'y a d'autre moyen, pour réussir, que de tromper ou perdre tous ces gens-là.*

Voilà encore une proposition forte, bien capable d'en imposer à des lecteurs foibles & inattentifs! Il s'agit de la rendre vraie, & je dis : pour deux hommes dont les intérêts sont opposés, cent mille peut-être sont d'accord : en effet quelle multitude d'intérêts communs n'avons-nous pas, comme amis, comme parens, comme citoyens, comme hommes? Sur la totalité du genre-humain, de ma nation, ou de ma ville, combien rencontrerai-je d'intérêts opposés? J'en vois, il est vrai, dans la concurrence de la même profession, qui est la source la plus ordinaire des prétentions aux mêmes choses; là, je conviens qu'on peut se laisser corrompre par la rivalité; mais les trahisons, les violences, les noirceurs arrivent-elles tout aussi-tôt? les loix, le respect humain, l'honneur, la religion, l'intérêt personnel attaché au soin de la réputation, font-ce toujours des contrepoids impuissans contre les tentations de la cupidité? Quand on veut apprécier ces hyperboles énormes, on est tout étonné de voir à quoi elles se réduisent.

Il en est de même de celles-ci : *il est impossible à celui qui n'a rien d'acquérir quelque chose; l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misere; les fripons sont les plus honorés & il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir un honnête homme.*

Que suppose-t-on? que parmi nous il n'y a absolument aucune voie hon-

nête pour acquérir des richeſſes ou de la conſidération ; ce qui eſt ſi manifeſtement contraire à l'évidence, qu'il ſeroit ridicule d'entreprendre ſeulement de le réfuter.

Je n'aurois pas même relevé des propoſitions ſi inſoutenables, ſi l'amour de mon ſiecle & de ma nation ne m'eût fait un devoir de repouſſer les calomnies dont on veut les flétrir aux yeux de la poſtérité ou des autres Peuples, près de qui notre ſilence eût pu paſſer pour un aveu tacite des crimes qu'on nous impute.

Le beau portrait du Sauvage que l'on trace enſuite avec tant de complaiſance, prouve très-bien qu'il n'a pas les vices de la ſociété, parce qu'en effet il ne peut pas les avoir, puiſqu'il n'y vit pas ; mais par la même conſéquence, il eſt évident auſſi qu'il n'en a ni les vertus ni le bonheur ; il n'y a point de vertus, qui comme nous l'avons dit, ne ſuppoſent ou ne produiſent l'union des hommes ; la vie ſociale eſt donc la ſource ou l'effet néceſſaire de toute vertu : la vie ſauvage qui ſuppoſe la haine, le mépris, ou la défiance réciproque, eſt un état qui dans un ſeul vice les comprend tous.

On décide encore, que *l'homme eſt né pour agir & penſer, & non pour réfléchir ; la réflexion ne ſert qu'à le rendre malheureux, ſans le rendre meilleur, &c.*

Répondrai je ſérieuſement à des concluſions qui marquent ſi viſiblement l'extrémité où l'on eſt réduit ? Prétendre que l'homme doit *penſer* & ne doit pas *réfléchir*, c'eſt dire à-peu-près en termes équivalens qu'il doit *penſer* & *ne point penſer.* D'ailleurs, qu'aurois-je à répondre ? On ne croit pas pouvoir faire le procès aux ſciences ſans proſcrire en même-tems *toute réflexion*, c'eſt-à-dire toute raiſon & toute vertu, & ſans détruire l'eſſence même de l'ame ; aſſurément, c'eſt m'accorder beaucoup plus que je n'aurois oſé ſouhaiter.

Enfin on conclut *qu'on doit laiſſer ſubſiſter & même entretenir avec ſoin les Académies, les colleges, les univerſités, les bibliothéques, les ſpectacles & tous les autres amuſemens qui peuvent faire diverſion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oiſiveté à des choſes plus dangereuſes*, &c.

On ſent aſſez les avantages que je pourrois tirer de cette conſéquence où on eſt forcé, ainſi que des motifs qui y ont déterminé ; mais ce diſcours n'eſt déjà que trop long. Enfin nous ſommes d'accord : il faut conſerver & cultiver les lettres, c'eſt ce que j'avois dit, c'eſt ce qu'on eſt contraint d'avouer : quelques traits de ſatire de plus ou de moins font déſormais toute la difference de nos ſentimens à l'égard des ſciences : ce n'eſt pas la peine d'en parler davantage.

Au reſte, ce n'eſt qu'à regret que je ſuis entré dans ces détails, que j'aurois

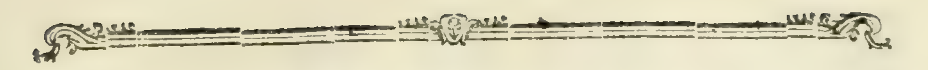
ſans doute omis, ſi je n'avois craint de trahir la juſtice de la cauſe que je défends : je prie mon adverſaire de ſe ſouvenir que lui-même m'en a donné l'exemple le premier : la force & la vivacité de ſes épigrammes, ſon éloquence énergique qui ſait répandre le ton de la perſuaſion ſur tout ce qu'il traite, ne m'ont permis de négliger aucuns des moyens que j'avois de me défendre, & de prévenir les lecteurs contre les traits chargés d'une ſatire ingénieuſe, utile ſi l'on ſait la renfermer dans de juſtes bornes, mais dangereuſe pour qui voudroit en adopter tous les excès.



L'HOMME MORAL

OPPOSÉ

A L'HOMME PHYSIQUE.



L'HOMME MORAL

OPPOSÉ

A L'HOMME PHYSIQUE,

Ou Réfutation du Discours sur l'origine de l'Inégalité.

LETTRES PHILOSOPHIQUES.



LETRRE PREMIERE.

MONSIEUR, c'est avec la plus grande amitié & le zele le plus vif, mais le moins amer, que je vais vous adresser quelques lettres au sujet de votre Discours sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes. Vous avez mérité tout-à-fait cette amitié & ce zele, par la façon franche & naïve dont vous vous présentâtes à moi en arrivant à Paris, il y a peut-être douze à quinze ans, & il me parut que vous étiez content de la franchise & de la naïveté avec laquelle je répondis à la vôtre, jusqu'à vous donner entrée auprès de quelques personnes distinguées, capables d'honorer votre mérite & de récompenser vos talens. Il ne tint qu'à vous d'aller en avant dans la triple carriere, de la littérature, de la fortune & de l'honneur, que je crus vous ouvrir.

Vous me parûtes, en Philosophe un peu altier, dédaigner

les deux dernieres carrieres, des honneurs & de la fortune, pour vous borner à la littérature & aux talens, nommément à celui de la poésie & de la musique, qui sont en effet les plus brillans, & dans lesquels vous vous étiez exercé avant votre arrivée à Paris. Vous me parlâtes même d'un opéra, dont la poésie & la musique étoient de votre façon. Il me convenoit d'en désapprouver le projet & le sujet. Votre goût de musique étoit assez françois, mais vos vers sentoient un peu trop la province, & la province étrangere. D'autres vous en firent appercevoir les défauts, soit du vers, soit de la langue & de la rime même; & peu-à-peu vous prîtes le ton d'une musique, sinon Italienne, du moins un peu plus recherchée & travaillée, à l'école de Mondonville, de le Clerc, & surtout de Rameau, pour qui j'aurois voulu vous inspirer un peu plus de reconnoissance & de respect. Car les talens doivent se respecter, & les leurs sont plus connus que les vôtres.

Mais vous êtes né vous-même, & votre génie autant que votre naissance & votre éducation, sous le beau nom de philosophie, vous ont rendu indépendant de tout ce que vous appellez formalités & vices de société. Je vous perdis de vue dès que vous voulûtes jouer le rôle de mécontent de la fortune & de vos amis. Je ne vous revis qu'un moment à votre retour de Venise, & vous ne reparûtes sur la scene qu'à votre discours couronné à Dijon contre les lettres, les sciences & les arts. Je pris tout cela pour un discours de parade & un paradoxe ingénieux, assez bien écrit même, & d'un goût & d'un ton assez françois.

Votre discours sur ou contre la musique, il y a deux ans,

me révolta un peu plus, en révoltant tout-à-fait contre vous nos plus illuftres artiftes. C'eft que vous y paroiffiez vous-même un homme tout-à-fait révolté contre une nation aimable & gracieufe qui vous a ouvert fon fein, non ce me femble, pour le déchirer de fi près, *non hos quæfitum munus in ufus.* Votre parti eft pris : vous ne fauriez reculer dans vos prétentions. Votre bel efprit que j'admire, eft tout-à-fait cabré. Plus on vous a contredit, parce que vous contredifiez vous-même, plus vous vous êtes monté en efprit de contradiction. Paradoxes fur paradoxes, il n'y en a plus déformais qui puiffent vous arrêter. Fallût-il brûler le temple d'Ephefe, il ne feroit point trop riche & trop fameux pour combler la mefure de gloire qui doit, à votre avis, vous fignaler. Eh ! Monfieur, eh ! mon cher Monfieur, voyez, reconnoiffez le piége que vous tend votre génie même, beau fi vous voulez, mais dangereux par l'événement. Parce qu'on veut fauver les fciences & les lettres des coups que vous leur portez, vous attaquez les arts. On défend les arts, & voilà que vous portez des coups terribles au gouvernement, à la police qui régle les rangs, à la religion qui les légitime, à la fociété, à l'humanité même, qui en font les premiers fondemens.

Il ne vous manque plus que d'attaquer les perfonnes, & de dire à chacun le mal qu'on voit bien que vous en devez penfer ; car vous femez dans toute notre nation un efprit de critique, un levain d'aigreur qui eft capable d'altérer notre caractere, naturellement fociable & bienfaifant envers les étrangers. A qui en avez-vous ? quelles font vos prétentions ? en quoi vous a-t-on offenfé ? pourquoi vouloir diffoudre une fociété

auſſi douce que la nôtre? Tous les étrangers nous louent ſpécialement par-là. Ils accuſent, il eſt vrai, notre ſociété d'un peu de frivole, & nous ne le nions pas ; c'eſt même par ce brillant que nous leur impoſons le plus. Notre ſociété eſt un peu enfantine, & par-là d'autant plus gracieuſe & aimable.

Sérieux dans le ſérieux, il y a long-tems que j'ai obſervé que nous étions frivoles dans le frivole. Je conviens que cela même eſt dans nos mœurs, & que notre caractere réſulte de celui de notre gouvernement, le plus parfait, le plus ancien qui ſoit dans l'Europe, parce qu'il a le mélange de force & de ſuavité dont la plupart des autres n'ont que les extrémités. Notre gouvernement eſt *abſolu*, mais je crois que vous avez tort de le traiter de *deſpotique*. Vous êtes réfuté par vous-même, ne fût-ce que par cette frivolité de mœurs, de caractere & de ſociété, qui ne peut réſulter que de la grande & très-honnête liberté, après laquelle les autres courent, mais dont nous jouiſſons de tout tems, d'autant mieux que nous en parlons & y penſons moins.

Comme je veux vous traiter un peu en malade avec une ſorte de reſpect, agréez que je vous parle quelquefois, ſouvent même comme ſi je parlois de vous à un autre, qui n'eſt point vous. Cette façon eſt dans notre langue la marque du plus grand reſpect. On ne dit point *vous* à ceux que l'on veut honorer, beaucoup moins lorſque ce *vous* peut les faire rougir de honte ou de pudeur. M. R. & d'autres ſe ſont plaint de nous, (on entend ce *nous*-là), & de ce que, par des écrits ou des diſcours anonymes ou ſecrets, nous attaquions, ſelon eux, leur licence ou leur religion. Ce ſont des ménagemens

& des discrétions de zele, dont on est bien souvent obligé de se servir. Je suis ma propre façon de penser, naïve & même peu discrete, en affichant mon nom & ma conduite à côté du nom & de la conduite de M. R. pour en infirmer un peu je l'avoue, la trop grande autorité, s'il étoit dit qu'on n'ose lui dire en face du public, tout ce qu'on pense de bien, sinon de lui, du moins pour lui & pour le public.

Je ne le dissimule pas, j'en fais une profession ouverte, franche & noble, religieuse même de réfuter de point en point, le plus solidement qu'il me sera possible, le dernier écrit & tous les écrits de M. R. La religion, la qualité de François, le titre d'homme de Lettres, d'Académicien même m'autorisent. Je me sens un vrai zele pour M. R. Je voudrois le *convertir*, qu'on me passe le terme; oui, le convertir à Dieu, à l'Église, au Roi, à la France, aux Lettres, aux Arts, à la société, à l'humanité : toutes choses pour lesquelles je lui connois des talens.

Ne craignez rien, Monsieur, je ne veux en rien triompher de vous si ce n'est de votre cœur; je ne veux en rien vous faire rougir de honte, mais de pudeur. *Agnosce, ô Homo, dignitatem tuam*, veux-je vous dire avec un saint Pere. Oui, Monsieur, c'est à vous-même que vous manquez en manquant aux sciences, à la société, à l'humanité que Dieu a créée, réparée, prise même avec tant de respect, l'ayant faite à son image, & unie à sa propre personne. Je suis donc, Monsieur, votre très-humble, &c.

LETTRE II.

OUI, Monsieur, je respecte avant toutes choses l'image de Dieu qui est en vous, ne fût-ce que pour vous donner l'exemple de la respecter vous-même; car voilà le sens unique de ce qu'on dit tous les jours, qu'un honnête homme doit se respecter lui-même. Enfin, M. R. dédie son nouveau livre à la République de Geneve. Cela est bien, mais il n'est pas bien de fonder tous ses remercîmens à sa Patrie sur la seule liberté prétendue dont elle laisse jouir ses sujets ou plutôt ses citoyens. Car le nom de sujet n'est pas du goût de M. R. qui dit en propres termes, que s'il avoit eu à choisir le lieu de sa naissance, *il auroit voulu vivre & mourir libre ... & que personne dans l'Etat n'eût pu se dire au-dessus de la loi.* Cela s'entend trop bien.

Mais l'Auteur n'est pas chiche des plus fortes expressions, pour se faire mieux entendre. *Car*, dit-il, *s'il y a un chef national, & un autre chef étranger, quelque partage d'autorité qu'ils puissent faire, il est impossible que l'un ou l'autre soient bien obéis, & que l'Etat soit bien gouverné.* Comme absolument je ne veux point trop jetter d'odieux sur M. R. je me contente d'observer que par le *chef national* il ne peut entendre que le Roi, & par le *chef étranger* le Pape & les Evêques. Seulement je prie M. R. de croire qu'il n'y a point ici de partage d'autorité, personne ne partageant avec le Roi l'autorité toute entiere qu'il a sur son Royaume, l'autorité

du Pape & des Evêques étant d'un ordre tout-à-fait à part ; & n'allant qu'à augmenter celle du Roi sans partage ni diminution quelconque, en redoublement même de l'une & de l'autre, *en raison doublée*, disent les Géometres. Car il est faux que dans le concert de ces deux autorités, il soit *impossible que l'un ou l'autre soient bien obéis, & que l'Etat soit bien gouverné ;* puisqu'au contraire dans le bon gouvernement de l'Etat le Roi maintient l'Eglise & la protege efficacement, & que l'Eglise ne prêche que la fidélité & l'obéissance au Roi. Il n'y a jamais eu que les Calvinistes & les Albigeois ou leurs pareils, qui ayent prêché & exercé la révolte aux loix de l'Etat & de l'Eglise dont les intérêts ne sauroient se diviser.

M. R. devoit éviter avec soin tout ce qui peut fonder le reproche de *Philosophes cyniques*, qu'on ne fait que trop à ceux qui critiquent tout, à propos & hors de propos : car après avoir dit qu'un chien est bon lorsqu'il aboie à propos, il ajoute « qu'on hait l'importunité de ces animaux bruyans » qui troublent sans cesse le repos public, & dont les aver- » tissemens continuels & déplacés ne se font pas même écou- » ter au moment qu'ils sont nécessaires ». Je suppose que c'est de lui-même que M. R. parle si naïvement.

Monsieur, en ami je n'aurois pas voulu, si vous m'aviez consulté, que vous eussiez dit que vous étiez réduit à finir » dans » d'autres climats, une infirme & languissante carriere, regret- » tant inutilement le repos & la paix dont une jeunesse im- » prudente vous a privé ». On ne sait que penser de votre expatriation & de cette jeunesse imprudente qui vous y a réduit. Il ne me convient pas de voir plus clair ni plus loin que

ce que vous en dites : mais le monde eſt malin, & vous avez, & vous vous faites bien des ennemis.

Vous aimez à vous perſonnifier ; d'autres diroient à faire, à être un perſonnage. A quoi bon parler d'un *vertueux citoyen de qui vous avez reçu le jour* ? Il n'y a qu'un Prince ou un Seigneur enfin à qui il fût permis de braver ainſi l'inégalité des conditions. Un homme comme vous dans l'aveu faſtueux de la médiocrité de ſa condition, ne peut par l'égalité à quoi il aſpire, que révolter ſes ſupérieurs qu'il veut ouvertement rabaiſſer juſqu'à lui. Vous ſavez, vous voyez les façons politiques, économiques, civiles & polies dont on vit en France, avec quelle décence les rangs y ſont réglés, les conditions étiquetées, combien par le droit de leur naiſſance, de leurs dignités, de leurs richeſſes les grands y vivent au-deſſus des petits, ſans orgueil même & ſans injuſtice, & combien les petits ſans baſſeſſe, mais non ſans modeſtie, y ſont reſpectueux envers les grands.

D'ailleurs, vos maximes républicaines ne vont pas à nos mœurs. Je doute qu'à Geneve on osât dans le bas étage dont vous vous glorifiez, braver en face, de graves & reſpectables Magiſtrats que vous êtes obligé, en titre, de traiter de *ſouverains Seigneurs*, & qui le ſont en effet. Vous nous feriez ſoupçonner que vous avez été forcé de ſortir de votre patrie par votre humeur intolérante, qui ſe faiſoit bien mieux remarquer, donnoit ſans doute plus d'ombrage & devenoit plus perſonnelle pour les particuliers, dans un petit Etat comme celui-là, où l'on ſe voit & où l'on ſe meſure de près : au lieu qu'ici vous vous perdez dans l'immenſité d'une grande nation,

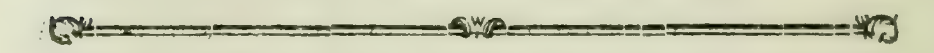
qui vous voit d'aſſez loin ou d'aſſez haut, pour rire & ſe faire un jeu de tous les efforts impuiſſans que vous faites pour lui faire dire, que vous êtes là.

A votre place je craindrois d'être l'*homme du jour*, qu'on va voir ou qu'on appelle chez ſoi par curioſité. Et parlant du vertueux citoyen de qui vous tenez le jour " *je le vois encore*, „ dites-vous, *vivant du travail de ſes mains*, & nourriſſant „ ſon ame des vérités les plus ſublimes. Je vois Tacite, Plu„ tarque & Grotius mêlés devant lui avec les inſtrumens de „ ſon métier „.

Cela eſt - il beau? Je doute qu'il le ſoit en France, où le goût décide de tout en genre de beauté. Les artiſans euxmêmes en concluront que cela devoit faire un mauvais ouvrier, dont ils ne ſeront pas ſurpris de voir l'héritier obligé de chercher fortune hors de la maiſon paternelle : & les gens de bon ſens & d'honneur ſeront d'avis, que ce bon homme auroit mieux fait d'occuper Monſieur ſon cher fils, des inſtrumens & des façons de ſon métier, que de la lecture de Plutarque, Tacite ou Grotius.

Auſſi M. R. avoue que " les égaremens d'une folle jeuneſſe „ lui firent oublier durant un tems de ſi ſages leçons „. Il n'auroit pas dû ſe citer lui-même comme une exception à ce qu'il dit que tous les citoyens de Geneve ſont comme ſon pere „ des hommes inſtruits & ſenſés, dont ſous des noms d'ou„ vriers & de peuple, on a chez les autres nations des idées „ ſi baſſes & ſi fauſſes „. M. R. ne veut pas qu'on mépriſe le peuple & les ouvriers, & lui il veut bien mépriſer les autres nations qui en penſent autrement. En France ni dans les

Etats policés on ne méprise point le peuple & les ouvriers, lorsqu'ils sont sages, habiles, modestes & respectueux. On ne méprise les ouvriers, que parce que communément ils sont sans éducation, sans science & fort mal habiles dans leur profession, & que sur le tout ils sont grossiers, jaloux de la fortune d'autrui, mauvais chrétiens, méprisans eux-mêmes, & sujets à bien des défauts & des vices bas & crapuleux. M. R. ne veut que dire aux Magistrats de Geneve & à tout le monde, que son pere sans être *distingué par la condition*, étoit pourtant, Messieurs & Messeigneurs, comme tout le peuple de Geneve, *vos égaux par l'éducation*. Calomnie pure de dire qu'en France on n'éleve pas mieux le bourgeois que le peuple, & les gens nobles que les bourgeois. Je suis bon témoin du contraire. Je suis, M. votre, &c.



LETTRE III.

MONSIEUR, comme dès l'Epître dédicatoire, où les autres ne font souvent qu'ennuyer leurs Mécenes mêmes par des éloges pleins de fadeur, vous préludez par des hostilités aux grandes batailles dont votre discours est rempli contre le genre-humain, je ne suis pas surpris de vous voir vous y déclarer l'ennemi de l'univers.

Votre but décidé, est d'abord de démêler l'*homme artificiel*, de l'homme *originaire & naturel*. Vous n'en parlez, dites-vous, qu'en Philosophe, & ce qui est pis, qu'en Physicien;

&

& c'eſt là-deſſus que vous propoſez un problême à réſoudre. « Quelles expériences ſeroient néceſſaires pour parvenir à connoître l'homme naturel, & quels ſont les moyens de faire ces expériences au ſein de la ſociété ». Regardez-vous donc l'homme comme un être tout phyſique? Cela paroît, puiſque vous n'invoquez que les expériences phyſiques pour le connoître, pour le deviner. L'homme eſt pourtant ſelon l'Ecriture, l'Evangile & le Catéchiſme, ſelon l'expérience même, un être tout moral & tout ſurnaturel, dont le corps comme l'eſprit & la raiſon ſont ſubordonnés à la foi & à toutes les vertus théologales & théologiques, aux vertus morales du moins.

On a beau faire des abſtractions, & ſe dire Philoſophe & demi, beau dire qu'on ne conſulte que la raiſon. Moyſe le ſeul qui ait droit d'en parler, nous dit poſitivement que Dieu forma l'homme du limon de la terre, & voilà le phyſique & le pur phyſique : mais Moyſe ajoute tout de ſuite & dans la même phraſe, que Dieu inſpira ſur la face de cet homme phyſique un ſouffle de vie qui fit de l'homme une ame vivante. *Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ, & inſpiravit in faciem ejus ſpiraculum vitæ, & factus eſt homo in animam viventem.*

Voilà ce que toute la Philoſophie & beaucoup moins toute la Phyſique du monde ne ſauroit deviner ſi elle n'eſt chrétienne. Mais voilà ce qu'elle tâche toujours d'éluder & de méconnoître. Le paſſage précédent a deux parties bien marquées. Dans la premiere il s'agit du corps de l'homme & de la forme corporelle, mais non de l'homme ni de la forme de l'homme. Le

corps de l'homme n'eſt point l'homme, c'eſt l'ame qui en eſt la forme raiſonnable, vivante & animale même & animée.

Dieu avant tout cela avoit dit : *faiſons l'homme à notre image & à notre reſſemblance.* Croira-t-on que par ſon corps ſeul, par ſon être purement phyſique, par la nature phyſique & corporelle l'homme eſt l'image & la reſſemblance de Dieu? Il ne ſeroit pas même l'image de la bête, qui dans le fond ne laiſſe pas d'avoir une ame vivante. Car les reptiles mêmes ſont nommés des ames vivantes, *reptile animæ viventis*, auſſi-bien que les poiſſons, & les plus terreſtres animaux, nommés par Moyſe *animam viventem in genere ſuo.*

De ſorte qu'on pourroit s'y méprendre & confondre l'ame de l'homme avec celle des animaux, ſi la condition d'être inſpirée de Dieu & de ſon ſouffle, & ſur-tout d'être l'image reſſemblante de Dieu ne relevoit l'homme abſolument au-deſſus des purs animaux. Car c'eſt cette qualité d'image de Dieu, cent fois répétée par Moyſe, par toute l'Ecriture & par toutes ſortes de traditions divines & humaines, qui eſt le propre ſpécifique de cette divine humanité, que M. R. ne fait que ravaler & comme traîner dans les boues à tout propos.

« Laiſſant donc, *dit-il*, tous les livres ſcientifiques, qui ne » nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils ſe ſont » faits, & méditant ſur les premieres & plus ſimples opéra- » tions de l'ame humaine, j'y crois voir deux principes anté- » rieurs à la raiſon dont l'un nous intéreſſe ardemment à notre » bien-être & à la conſervation de nous-mêmes, & l'autre » nous inſpire une répugnance naturelle à voir périr & ſouf- » frir tout être ſenſible, & principalement nos ſemblables ».

M. R. ne veut pas voir les hommes tels qu'ils ſe ſont faits. Et comment donc veut-il les deviner ſi ce n'eſt par leurs œuvres, & par les œuvres les plus immédiates & les plus caractériſtiques ? Le bon ſens, comme l'Evangile nous invite à connoître l'arbre par le fruit, & l'homme d'hier par l'homme d'aujourd'hui, l'homme inviſible par l'homme viſible, & qui frappe & affecte intimement tous nos ſens intérieurs & extérieurs. M. R. s'enfonce, je dirois preſque s'embourbe dans ce que l'homme animal a de plus groſſier. Encore jugeroit-on aſſez bien de l'homme par les ſentimens. C'eſt même la pierre de touche & l'étiquette du jour. Notre ſiecle, en cela fort délicat & fort éclairé, n'apprécie déſormais les hommes que par les ſentimens. Mais M. R. nous ramene en premiere & je le crains en derniere inſtance aux ſenſations, les plus *antérieures à l'intelligence & à la raiſon.*

Son projet, ſon plan eſt formé, décidé, arrêté de juger de l'homme par le phyſique en excluant le moral, par l'animal & nullement par le raiſonnable. Ce qui eſt ſi vrai, que par la ſenſibilité groſſiere où il nous remonte, s'il ne nous dégrade, il prétend bien que nous tenons aux purs animaux, autant au moins qu'aux hommes ; de ſorte que la loi de ne faire aucun mal à ſon prochain, & de lui faire du bien, regarde, ſelon lui, autant la bête que l'homme, & que la bête eſt autant que l'homme, notre prochain. L'Auteur le dit en propres termes à la fin de la page 43. Je ne puis gagner ſur moi d'en copier les paroles.

Permettez-moi, M. R. de vous adreſſer la parole comme Dieu l'adreſſoit à Job en une circonſtance qui a un air de celle-

ci. Où étiez vous donc, M. lorſque Dieu créoit & conſtituoit l'homme tel qu'il devoit être plutôt que tel qu'il eſt, à ſon image très-reſſemblante, compoſé cependant d'un corps & d'une ame, dont l'union fort intime le rend comme tout ſpirituel, orné en petit de tous les attributs de la Divinité, ayant des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des ſens extérieurs & intérieurs pour tout apprécier, tout diſcerner, pour mettre la main à tout, à l'ouvrage même de Dieu, aux plantes, aux fleurs, aux fruits, à la terre, & la rendre fertile, aux animaux mêmes & s'en ſervir, *ut operaretur & cuſtodiret illum.* Et cet *illum* veut dire un beau paradis de délices, une terre ornée en jardin, une nature vraie, naïve, bonne & belle.

Et ce jardin même embelli en paradis délicieux avoit, en perſpective & à ſon horiſon, à ſon lambris & à ſa voûte, un paradis ſupérieur, magnifiquement, majeſtueuſement lumineux & brillant, comme un but & un terme auquel cet homme, moitié céleſte au moins devoit aboutir ou s'élever en triomphe & porté par les Anges mêmes? Où étiez-vous, M. R. vous qui voulez nous dire l'état primitif & *originaire* de l'homme & de toutes choſes? Car voilà comme Moyſe, ce grand légiſlateur de l'ancien peuple de Dieu; & comme Jéſus-Chriſt, le vrai légiſlateur des fideles, des chrétiens de tous les tems, & comme la religion & l'égliſe nous le diſent, ſans qu'aucun autre, fût-ce un Ange, ait droit de nous en parler autrement. Vous direz des ſyſtêmes, des hypotheſes; voilà des faits, voilà l'hiſtoire même.

C'eſt l'origine de la ſociété que vous voulez nous donner, Monſieur. Encore Moyſe nous la donne-t-il, non par des ſyſ-

têmes & par une philoſophie phyſique, mais par maniere ſimple d'hiſtoire & par voie de fait, qui eſt ici la ſeule voie de droit. L'écriture & la religion n'ont rien de mieux ſpécifié que cela. Dieu fait l'homme parfait de corps, de cœur & d'eſprit dans un beau paradis, deſtiné à un paradis encore plus beau, qui eſt Dieu même dans toute ſa gloire, ſa ſplendeur & ſes délices. Encore Dieu ne le trouve-t-il pas aſſez bien, uniquement parce qu'il eſt ſeul, ſans compagnie, ſans aide & ſans ſociété.

Ah! M. mon cher M. R., frémiſſez de la ſolitude ſauvage où vous voulez nous ramener avec vous, loin de nous, loin de vous. Voilà l'oracle contre lequel je vous prie, je vous ſupplie & vous conjure de ne pas vous révolter. *Non eſt bonum. Non eſt bonum hominem eſſe ſolum, ſolum, ſolum.* Et puis, *faciamus illi adjutorium ſimile ſibi.*

Or l'homme n'étoit pourtant pas abſolument ſeul. Dieu étoit là d'abord. Il y avoit du reſte une multitude innombrable de poiſſons, d'oiſeaux, de reptiles, & ſur-tout d'animaux, lions, éléphans, ſinges, chevaux, &c. tous parfaits en leur genre, variés à l'infini, & aux ordres d'Adam qui étoit leur maître, & comme leur Dieu ſur la terre. . . . . Mais je m'apperçois que ma lettre peut vous ennuyer par ſon ſérieux. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.



LETTRE IV.

CE n'eſt pas moi, Monſieur, qui m'ennuye à vous conter le vrai de tout. Je ne voulois même dans la lettre précédente que vous dire un mot de tout ceci en ſuivant de près votre ſyſtême. Mais mon propre diſcours m'a ſéduit. Toutes les fois que je parle de ce premier moment de notre félicité ſur la terre, je ne puis trouver la fin de mon diſcours, beaucoup moins pour donner audience (pardon) au vôtre, qui n'a, je vous l'avoue, rien de flatteur pour moi, ni je crois, pour perſonne, qui ait la figure d'homme.

Enfin je viendrai à vous, plutôt même peut-être que vous ne voudrez m'y rappeller. En attendant, permettez que ſans trop m'écarter de vous, j'entre dans l'Eſprit de Dieu qui ne fait rien (peut-on le dire décemment) ſans *réflexion*, & voyant Adam ſeul de ſon eſpece, appelle autour de lui tous les animaux, & inveſtit en quelque façon Adam du pouvoir & du talent de les appeller à ſon aide & en ſa compagnie, s'il daigne les croire dignes de lui.

Dieu juge les animaux peu dignes d'Adam, il veut en quelque façon voir ſi adam en jugera de même; *ut videret quid vocaret ea.* Dieu dès cette origine traite l'homme avec une ſorte de reſpect. Il reſpecte ſon image, & ſur-tout ſon intelligence & ſa liberté. Dieu merci Adam n'en dégénere pas pour cette fois. Il ſe reſpecte lui-même. Des animaux n'étoient point capables de lui impoſer. Il ne va pas tout-d'un-coup ſe fami-

liariſer avec eux, apprendre d'eux à végéter, à brouter, ſe coucher au pied d'un arbre comme eux, & apprendre même d'eux à *avoir de l'inſtinct*, comme le veut M. R. Dieu eſt préſent hors & au-dedans d'Adam qui eſt ſon image. Adam conſulte Dieu, il ſe conſulte lui-même, & nomme chaque animal par ſon nom, appellant le lion *le fort*, l'éléphant *le grand*, le cheval *le courſier*, le bœuf *l'utile*, le ſinge *le malin*, le renard *le fin*, le ſerpent *le ruſé*, &c.

Et Dieu par Moyſe dit avec une ſorte de complaiſance, qu'Adam n'en a pas manqué un ſeul, qu'à chacun il a dit ſon nom, *omne enim quod vocavit Adam animæ viventis*, *ipſum eſt nomen ejus*. Et Dieu & Moyſe ſur-tout en ſont comme étonnés, de voir Adam ſi habile pour ſon coup d'eſſai, que d'avoir pénétré d'un ſeul regard dans la nature intime de tous les animaux, d'avoir démêlé leurs talens, reconnu leurs inſtincts, &c. On loue Ariſtote & Alexandre même d'une hiſtoire des Animaux.

Il étoit bien queſtion d'écrire une hiſtoire? Adam n'en avoit pas beſoin; tous les jours il voyoit & revoyoit les animaux & toute la nature qui n'avoit rien de plus myſtérieux pour lui que cette portion animée; & il revoyoit tout cela comme des animaux, des bêtes qui n'avoient chacune que la petite portion d'intelligence dont il avoit lui ſeul la plénitude, & dont aucune n'étoit digne de rompre la ſolitude dont il aſpiroit ſans ceſſe à ſe délivrer. Car toutes ces façons, vues & revues de Dieu & d'Adam n'aboutiſſoient qu'à ce mot: *Adæ verò non inveniebatur adjutor ſimilis ejus*, c'eſt-à-dire, il n'y avoit point là de ſociété pour Adam.

Voilà la conféquence de tout ce qui précede : *immifit ergo Dominus Deus foporem in Adam*, Dieu envoya donc un affoupiffement, un fommeil pendant lequel il lui ôta une côte dont il forma Eve, fa feule & propre compagne déformais. Or, comme Adam en voyant tous les animaux les uns après les autres, les avoit très-bien reconnus incapables de fa fociété, & dignes uniquement d'être fes efclaves, dès qu'il vit Eve, il la reconnut fa compagne, & en propres termes l'os de fes os, la chair de fa chair, en un mot fa chere moitié; *hoc nunc os ex offibus meis*, *&c.* moitié inféparable, & pour laquelle lui Adam étoit prêt à fe détacher de tout, & par l'événement même à fe détacher de Dieu; *relinquet homo.... & adhærebit uxori fuæ.*

Ce mot *adhærebit* en oppofition au *relinquet*, marque une fociété bien forte & bien intime, plus morale cependant & théologique que phyfique, & qui d'un feul mot renverfe avec tout ce qui précede toute la doctrine & les prétentions & le livre de M. R. Car d'abord il péche dans le grand principe, de rechercher le principe de la fociété humaine dans le pur phyfique & dans de prétendues expériences qu'il voudroit qu'on fît & que par conféquent perfonne n'a faites, ne fera & ne peut faire.

C'eft une réflexion à faire, que dans tout cela, dans tout ce que l'Ecriture dit de l'origine de la fociété humaine, il n'y a pas un mot de phyfique, je dis de phyfique naturelle & de naturalifme; puifque la création d'Adam eft antérieure à la phyfique & aux loix de la phyfique humaine, de la nature phyfique de l'homme, & que la création ou génération d'Eve n'a

rien

rien de phyſique & de naturel, & eſt un pur miracle tout ſurnaturel.

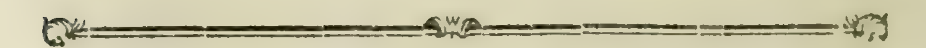
Enfin perſonne ne peut ſavoir mieux qu'Adam ſon hiſtoire, ſa nature, ſes premieres actions, ſes plus naturels & intimes ſentimens. Il n'y a que lui & ſes ſucceſſeurs, enfans & petits-enfans, qui ayent pu en tranſmettre la tradition juſqu'à Moyſe, & par Moyſe juſqu'à nous. Adam, comme on dit, y étoit lorſque tout cela ſe fit, & Dieu prévoyant les excès de nos Philoſophes ſoit-diſant modernes, & pour nous garantir de leur ſéduction, a voulu, cela eſt ſûr, que Moyſe, l'Ecriture & l'Evangile fuſſent un rempart inébranlable, & bâti ſur la pierre ferme à l'épreuve de toutes les ſéductions de l'enfer.

Il y auroit trop d'orgueil à vouloir qu'Adam n'y eût rien entendu, & à prétendre en même tems que l'on eſt ſoi-même mieux inſtruit qu'Adam, que toute l'humanité & toute l'Egliſe ſur un article qui ſurement n'eſt point du reſſort de la philoſophie & de la raiſon ordinaire, & eſt tout hiſtorique, tout de fait & de pure tradition. Qu'avons - nous à faire de toute cette phyſique manquée, pour embrouiller tout cela ?

Je ſuis perſuadé que M. R. n'a pas ſenti toute la conſéquence de la façon de traiter un point ſi délicat. Il a trop voulu aller à l'origine de la ſociété humaine. Il n'a pas pris garde que St. Paul en avoit fait un myſtere & un ſacrement, & reconnu dans la ſociété *originaire* d'Eve & d'Adam l'union de J. C. avec ſon Egliſe : *Hoc ſacramentum magnum eſt*, *in Chriſto dico & in Eccleſiâ.* Ce qui n'a rien de ſurprenant, l'Egliſe étant dans ſa notion correcte une aſſemblée & une ſociété, & la ſociété même des hommes fideles en J. C. & cette divine

Eglise étant éternelle & de tous les tems, ayant commencé dès ce moment de la société même d'Eve & d'Adam, figures précises & expresses de l'Eglise & de J. C.

Dieu évidemment n'a jamais pensé à faire les hommes qu'en société, en communauté de sentimens & de religion. Et le Verbe par qui & pour qui tout a été fait, & sans qui rien n'a été fait, a toujours été l'unique lien de la société humaine, lien fort supérieur au physique, en force autant qu'en dignité. Car Messieurs nos Philosophes qui ne connoissent que le physique & qui ne voyent rien de plus fort, parce que tous leurs sens en sont saisis & affectés, devroient se défier un peu & beaucoup de leurs prétendues expériences, & tout-à-fait de leurs systêmes, le plus souvent peu conformes à la raison, & toujours par malheur contraires à la foi. Je reviens donc à vous, M. R. pour vous dire combien je suis votre très-humble, &c.



LETTRE V.

JE ne veux point, Monsieur, jetter sur vous plus d'odieux que vous n'en jettez vous-même. Je serois même bien fâché de vous donner tout celui auquel vous vous exposez. J'ai un vrai zele, Dieu merci, de charité & d'amitié. Mais *amicus Plato*, *amicus Aristoteles*, *magis amica veritas.* Vous convenez en passant que cet état de nature où vous voulez prendre l'homme naturel comme sur le fait, c'est-à-dire, le devi-

ner, n'a jamais exifté ; ce qui n'eft pourtant pas fi exactement vrai : mais on peut vous le paffer.

Vous convenez même que " la *religion nous ordonne* de
„ croire que Dieu lui-même ayant tiré les hommes de cet
„ état de nature, ils font inégaux, parce qu'il a voulu qu'ils le
„ fuffent, & que tout ce qu'il y a à dire là-deffus ne font que
„ des conjectures tirées de la feule nature de l'homme & des
„ êtres qui l'environnent, fur ce qu'auroit pu devenir le genre-
„ humain, s'il fût refté abandonné à lui-même „.

Il n'eft pas exact de dire, que Dieu a *tiré les hommes de cet état de nature.* Ils n'y ont jamais été; & par où pouvez-vous donc favoir, & fur quoi pouvez-vous *conjecturer ce qu'auroit pu devenir le genre humain s'il fût refté abandonné à lui-même*, à la merci de *fa nature & des êtres qui l'environnent.*

Je conviens que les Théologiens orthodoxes ne laiffent pas d'en propofer l'hypothefe, mais ils la modifient beaucoup, & la corrigent des excès philofophiques auxquels vous la livrez. Ils font toujours de l'homme dans l'état de pure nature, un être moral, fociable & foumis à des devoirs naturels envers Dieu, envers fes pareils & envers toute la nature environnante, foit phyfique, foit animale. Au lieu que vous réduifez l'homme au pur phyfique & à la pure animalité ; ce qui eft purement déifte, & peut-être épicurien : car vous y mettez beaucoup de hafard, & très-peu de follicitude ou point dutout, de la part de Dieu. Eft-ce des Dieux d'Epicure que vous nous parlez ? Je le crains.

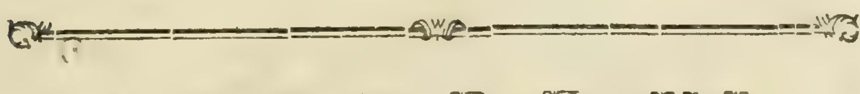
Dès que l'homme eft un animal raifonnable, jamais Dieu,

qui fait tout pour ſa gloire, ne le diſpenſera de tendre à le connoître, à l'aimer, & à l'adorer, à l'honorer comme ſon créateur, ſon bienfaiteur, & l'auteur actuel de la vie, de la ſanté & de tout le détail de biens, reſpiration, lumiere, nourriture, bien-aiſe dont il jouit à tous les inſtans.

C'eſt à deviner encore ſi les purs animaux dans leur ſimple inſtinct ſont capables de quelque connoiſſance, de quelque intelligence morale, relative à leur ſorte de liberté, de ſpontanéité ; mais s'ils en ſont capables, je croirois, ſans héſiter, qu'encore ont-ils auſſi des devoirs moraux, relatifs à la gloire de Dieu, au reſpect qu'ils doivent à l'homme, & une ſorte de *bienfaiſance* ſociable entr'eux & envers toute la nature, ouvrage de Dieu reſpectable pour eux. Qui ſait & qui peut ſavoir ſi, n'ayant point ce qui s'appelle des idées claires & intuitives des choſes, ils n'en ont pas au moins ce que nous appellons des ſentimens qui tiennent le milieu entre les idées & les ſenſations groſſiéres, dont on ne doute pas que les animaux ne ſoient ſans ceſſe affectés.

J'ai donné il y a vingt ans, cette diſtinction d'*idées*, de *ſentimens* & de *ſenſations* dans des Lettres ſur la double Muſique oculaire & auriculaire, Lettres adreſſées au nombre de ſix dans nos Journaux au célébre Préſident de Monteſquieu, qui vient de mourir, hélas ! entre mes mains. Je définiſſois alors le *ſentiment* une idée enveloppée ou la réunion & le concert de pluſieurs idées, & la *ſenſation* un ſentiment enveloppé ou la réunion & le concert de pluſieurs ſentimens. On pourroit définir la ſenſation un ſentiment confus, & le ſentiment une confuſion d'idées. Dieu n'a que des idées. La

bête n'a peut-être que des sensations, l'homme a des sentimens; ce qui n'empêche pas qu'il n'ait aussi des idées, comme raisonnable, & des sensations, comme animal. Je suis, M. votre, &c.



LETTRE VI.

MONSIEUR, ne croyez pas que mes Lettres vous soient simplement adressées comme une critique. Je vous les dédie comme un ouvrage de physique & de *philosophie antidéiste*, dont seulement je crois que vous avez besoin, pour empêcher le public d'être séduit par vos raisonnemens un peu outrés.

En entrant en matiere, pour mieux connoître l'homme, „ vous le dépouillez de tous les dons surnaturels qu'il a pu „ recevoir, & de toutes les qualités artificielles qu'il n'a pu „ acquérir que par de longs progrès. Quelle façon de raisonner! Quoi! pour connoître l'homme, vous lui ôtez tout ce qu'il a, tout ce qu'il est de mieux? Dépouillez-le donc aussi de son esprit, & réduisez-le au corporel, au matérialisme pur. Cette façon n'y va que trop.

M. R. veut tout tirer de sa tête, & faire éclore l'homme & l'humanité de son cerveau. L'homme, selon lui, n'est point ce que Dieu le fait en l'ornant de toute façon, mais ce qu'il le fait lui M. R. en le dénuant de tout; *tel*, prétend-il *qu'il a dû sortir des mains de la nature*. La voilà cette nature que M. R. invoque comme une bonne mere, en excluant formel-

lement Dieu & ses bienfaits *surnaturels*, traités d'*artificiels* parce qu'ils ne sont pas physiquement naturels ; comme si Dieu en faisant l'homme avoit dû ou prétendu faire un être purement physique, purement naturel, un corps sans ame.

C'est après ce dépouillement de tout ce que l'homme a de mieux, & qu'il a eu par le bienfait de Dieu depuis le premier moment de sa création, que M. R. se plaît à le contempler & à nous le faire contempler sans rougir. Et c'est alors qu'il dit avec satisfaction. » Je vois, *dit-il*, un animal moins » fort que les uns, moins agile que les autres ; mais, à tout » prendre, organisé le plus avantageusement de tous. Encore pourroit-on demander à M. R. comment il voit l'homme mieux organisé que tout autre ? Y a-t-il d'Anatomiste au monde qui puisse décider cette question que M. R. tranche ici de sa pleine autorité ? On peut présumer que l'homme est le mieux organisé de tous les animaux. Mais je crains que M. R. ne veuille trop réduire l'homme, sa raison, son esprit à cette meilleure organisation.

En un mot l'homme primitif, naturel & orginaire de M. R. n'est qu'*un animal*, seulement capable de devenir raisonnable avec le tems, & en vérité pour son malheur. Notre Auteur ne le perd plus de vue depuis qu'il l'a réduit à son *animalité originaire*. Suivons-le. *Je le vois*, dit-il, *se rassasiant sous un chêne, se désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre*. Comme M. R. est le créateur de cet homme animal, il en fait les honneurs, le tourne, le retourne, le prodigue, en un mot, l'éleve à sa façon, ou le donne à élever aux autres animaux en titre. L'homme, *les*

hommes dispersés parmi eux (les animaux) *observent*, *imitent leur industrie*, *& s'élevent ainsi jusqu'à l'instinct des bêtes.* Ce n'est point là un trait, c'est un systême, celui de tout le Livre.

De sorte qu'en venant au monde, l'homme, tel que Dieu l'a fait apparemment, n'a pas même l'*instinct des bêtes*, qui sont, selon l'Auteur, les nourrices, les gouvernantes, les gouverneurs, précepteurs, instituteurs à qui il confie la grande éducation de l'homme, jusqu'à être chargées de lui donner de l'*instinct*, un instinct animal inclusivement. Pour le moins, Dieu donne à l'homme naissant un pere & une mere, des oncles & des tantes, des freres & des sœurs, des voisins & des amis, des Princes mêmes & des Magistrats surveillants son éducation. Mais par maniere de problême, je demande si l'homme de M. R. n'est pas un champignon, un serpent un ver à la façon de Diodore de Sicile !

L'Auteur paroît faire des façons, pour dire que son *homme originaire* est un sauvage. Il y vient ensuite, & le dit enfin tout net. La premiere qualité de ce sauvage nud & aguerri aux injures de l'air, est de devenir robuste & vigoureux, s'il est né fort ; & de périr, s'il est né foible : en quoi l'Auteur loue la bonne nature d'avoir pourvu au dépérissement d'une créature inutile. Ce raisonnement s'appelle de la philosophie. La nature est encore fort applaudie d'avoir fait naître cet animal unique, sans armes de défense, parce que cela lui donne l'industrie d'en faire, & peu-à-peu l'esprit des arts ; esprit de corruption, au dire de M. R.

Car c'est-là ce qui gâte tout, que cet animal né sauvage,

ſolitaire, ſans armes, talent ni eſprit, ni inſtinct même, ſi ce n'eſt celui de boire, de manger & dormir, parvient pourtant à la longue à ſurpaſſer ſes maîtres, les animaux, & à avoir de l'eſprit, des armes & des arts, à force, ſans doute de *réfléchir* & de méditer, ce que les autres animaux ont la ſageſſe de ne pas faire; ſans quoi ils acquerroient de l'eſprit, & avec le tems, des arts, des ſciences & une ſociété; toutes choſes contre nature, & l'effet d'une nature dépravée. Car en propres termes, M. R. dit à ce propos: & „ *il oſe preſ-* „ *que aſſurer que l'état de réflexion eſt contre nature, & que* „ *l'homme qui médite eſt un animal dépravé.* Je ſuis M. votre très, &c.



LETTRE VII.

MONSIEUR, on voit que la vie libre des Sauvages vous a pris au cœur. Vous louez ſur-tout leur bonne conſtitution, & leur exemption de la plupart des maladies qui nous infeſtent. Point de reſpect humain: chacun a ſa vocation: au lieu de vous amuſer inutilement à critiquer la nôtre, peut-être que les infirmités dont vous vous plaignez, ne ſont l'effet que de cette vie civile, à laquelle vous vous prêtez à contre-cœur, & dont vous vous plaignez auſſi. *Aude hoſpes contemnere opes*, &c. Tous les jours la France envoie des colonies aux Sauvages de la Louiſianne ou du Canada.

Encore trouverois-je la vie de nos Sauvages ordinaires, trop ſociable

ſociable pour vous : ils ne ſont peut-être pas auſſi bêtes & animaux que vous les voulez, que vous les faites du moins : & réellement vous ne voulez pas qu'on juge des vôtres par ceux que nous avons ſous les yeux. Vos ſauvages ſont iſolés, & jettés au haſard pêle-mêle avec les bêtes dans les forêts. Les nôtres ont chacun pere, mere, femmes, enfans, parens, amis & compatriotes, avec qui ils vivent en corps de village & de nation, en ſociété de loix, de devoirs & d'intérêts, de guerre même & de paix & de religion.

« Ce n'eſt pas, *dites-vous*, un ſi grand malheur à ces » premiers hommes, ni ſur-tout un ſi grand obſtacle à leur » conſervation, que la nudité, le défaut d'habitation & la » privation de toutes ces inutilités que nous croyons néceſ- » ſaires... Il eſt clair, *ajoutez-vous*, que le premier qui ſe » fit des habits ou un logement, ſe donna en cela des choſes » peu néceſſaires, puiſqu'il s'en étoit paſſé juſqu'alors, & qu'on » ne voit pas pourquoi il n'eût pu ſupporter, homme fait, » un genre de vie, qu'il ſupportoit dès ſon enfance ».

Voilà, par exemple, un genre de philoſophie, que comme philoſophe, je n'ai jamais compris, & qui a pourtant comme prévalu en France depuis Deſcartes, & dont Newton ne nous a pas corrigé, de raiſonner à perte de vue & avec affirmation ſur des hypotheſes évidemment, poſitivement fauſſes, & directement contraires à l'hiſtoire la mieux reçue & aux faits les plus poſitifs, ſans parler de la foi, de la tradition, de la religion. Et comment les Philoſophes veulent-ils être crus, lorſqu'ils diſent qu'ils cherchent la vérité ?

Il eſt poſitivement faux, que le premier qui ſe fit des ha-

bits, fit des choſes peu néceſſaires, faux & contre la décence; la pudeur & la foi, que parce que le premier homme s'en étoit paſſé juſqu'alors, il pût s'en paſſer déſormais. Rien n'eſt mieux marqué dans l'hiſtoire la plus inconteſtable du genre-humain. 1°. Qu'Adam & Eve, innocens & nuds, ne rougiſſoient point de leur nudité, & n'avoient nul beſoin d'habits contre le froid, le chaud, le vent, les bêtes, &c. 2°. Que le péché étant arrivé, Adam & Eve rougirent l'un de l'autre, & chacun de lui-même. 3°. Que Dieu même eut la bonté de leur faire des habits de peau & de leur apprendre à en faire. De ſorte que je ſuis ſurpris que les ſavans Erudits ne remarquent pas que de tous les arts le premier & le plus ancien eſt celui-là; & que les tailleurs ne ſe vantent pas d'être les premiers artiſtes de l'univers.

Une choſe remarquable, c'eſt que Moyſe n'articule d'autre raiſon de ſe faire des habits, que la pudeur. M. R. me permettra de lui reprocher qu'il s'honore peu devant les honnêtes gens, lorſqu'il veut s'honorer devant les prétendus Philoſophes par des raiſons phyſiques, qu'encore il ne trouve pas, puiſqu'il dit qu'il n'y en a pas, & qu'il *ne voit pas pourquoi*, &c. M. R. eſt-il phyſicien? je le demande.

M. R. manie l'homme, ſon ſemblable, le ſemblable de Dieu, l'égal preſque de J. C. avec trop peu de reſpect & de pudeur. Mais c'eſt à moi de remarquer la différence de la philoſophie ſacrée & de la philoſophie profane. Celle-ci, toute phyſique, toute matérialiſte, toute fauſſe dans les hypotheſes même, toute contraire aux bonnes mœurs, ne va qu'à décrier ſes auteurs, dont réellement le monde fait peu de cas, & ne

fait qu'en rire s'il n'en eſt pas indigné. Au lieu que la philoſophie ſacrée, toute vraie & toute hiſtorique, eſt la décenc même, & la regle conſtante de nos mœurs. Car M. R. qui ne voit pas pourquoi le premier homme s'habilla, voit pourtant tous les jours tous les hommes & lui-même s'habiller par pudeur & par beſoin.

Que va-t-il s'embarraſſer d'un premier homme fictif, dont il n'a aucunes nouvelles à nous donner, & qu'il convient même qui n'a jamais exiſté? Gens comme lui, qui n'en ſavent pas plus que les autres, doivent ſe contenter de voir les hommes tels qu'ils ſont, & tels qu'ils ont évidemment toujours été dans les poſitions extrêmes où il les met ſans néceſſité.

Sur les arts, l'Auteur croit qu'il a fallu bien des ſiecles, pour trouver le ſimple art de faire du feu. Il nous croit ſans doute comme les *Pongos*, eſpece de ſinges, qui ſe chauffent volontiers au premier feu qu'ils rencontrent; mais ne s'aviſent jamais d'en allumer, manque de le ſavoir. Mais les langues & le ſimple art de la parole pouſſent à bout la philoſophie généalogique de M. R. On ne voit chez lui pas le moindre veſtige, le moindre indice, qu'il ait jamais lu ou entendu parler de la Geneſe, qui eſt juſtement la vraie philoſophie généalogique de Moyſe, où ſans ſe piquer de philoſophie & de recherche, ce ſaint Légiſlateur n'a eu la peine que de dire le vrai hiſtorique des choſes, ſous la dictée du St. Eſprit, & la lueur pure de la tradition.

Réellement les Philoſophes & les ſavans Erudits ſont à plaindre avec leurs ſyſtêmes, de vouloir éternellement deviner les

origines de toutes chofes, tandis que Moyfe nous les donne tout au vrai dans fa Genefe ou dans fon Pentateuque, & cela fans myftere, fans ambiguité; & dans fon hiftorique le plus fimple & le plus naïf. C'eft de ce ton que Caïn eft dit avoir bâti *Enochia*, la premiere ville de l'univers; Jubal, avoir inventé la mufique à cordes & à vent, Tubalcaïn, avoir inventé la métallurgie à la fonte & au marteau; Enos, avoir mis le premier en regle le culte du Seigneur; Noé, avoir bâti l'arche ou le premier vaiffeau, avoir planté la vigne; fes enfans, avoir bâti Babylone & fa tour, &c.

Or, je ne me crois pas un plus grand, mais bien un plus vrai philofophe que M. R. en fachant tout cela, tel que Moyfe me l'apprend. Pour ce qui eft des langues, dont M. R. eft fi en peine de découvrir l'invention, ignore-t-il qu'Adam parloit à Dieu dans le jardin des délices, qu'il nomma de leur nom tous les animaux; que dès qu'il vit Eve, il devint difert, éloquent, prophête & comme poëte en fa faveur, avec toute la décence poffible, & d'un ton digne de Dieu même, qui étoit préfent & la lui préfentoit? Je fuis, M. votre très-humble, &c.



LETTRE VIII.

MONSIEUR, j'ai ri, je vous l'avoue, lorsqu'après tout cela je vous ai vu nous dire : " Je dirois bien comme beaucoup „ d'autres, que les langues sont nées dans le commerce des „ peres, des meres & des enfans „. En voilà, je crois la clef: M. R. ne veut rien dire comme les autres. Il y trouve, dit-il, des objections insolubles, & des fautes de raisonnement. Le grand défaut qu'il y trouve, est que cela nous dit bien comment les sociétés une fois faites, s'entretiennent; mais non comment elles se sont faites originairement.

Mais voilà justement un raisonnement, où je trouve moi-même un grand défaut de philosophie. Toute la saine philosophie réclame ici contre l'esprit très-particulier de l'Auteur, qui ignore tout net que la conservation des choses est une répétition continuée de leur premiere création. Et réellement *le commerce des peres*, *meres & enfans*, ayant, selon la nature & les intentions révélées de Dieu, formé la premiere & toutes les premieres sociétés; je défie de trouver d'autre raison que ce commerce, de la conservation de toutes les sociétés naturelles, qui ont subsisté ou subsistent encore sur la terre, chez les Sauvages comme chez les peuples policés.

M. R. manie les hommes *originaires*, naturels & primitifs comme des *troupeaux* d'animaux sauvages, qui ont besoin de quelqu'un qui les maintienne dans cette espece de société. Encore ce beau mot de *troupeaux*, dont mon style pourroit rou-

gir, eſt-il de M. R. & dans ſon ſtyle naturel. Adam a beau dire & prédire à la vue d'Eve, que l'homme quittera pere & mere pour s'attacher à ſa femme, *adhærebit*, & ce qu'Adam a prédit, a beau ſe vérifier à chaque inſtant depuis ſix mille ans.

« Au lieu, *dit M. R.* que dans cet état primitif n'ayant ni » maiſons ni cabanes, ni propriété d'aucune eſpece, chacun » ſe logeoit au haſard, & ſouvent pour une ſeule nuit. Les » mâles & les femelles s'uniſſoient fortuitement ſelon la ren- » contre, l'occaſion & le deſir, ſans que la parole fût un inter- » prête fort néceſſaire des choſes qu'ils avoient à ſe dire. Ils » ſe quittoient avec la même facilité ». Quelle brutalité!

Car voilà comme on traite ce que St. Paul, je le répéte, traite de grand ſacrement, & de myſtere même dès la fondation de l'égliſe de J. C. C'eſt ébranler les fondemens de l'égliſe que d'ébranler, comme fait M. R. ceux de la ſociété humaine, ſurnaturellement élevée à Dieu par J. C. dès le premier inſtant d'Eve & d'Adam.

Il y a ici une obſervation fine ou délicate à faire, ſur la ſorte de profondeur ſuperficielle dont M. R. ne laiſſe pas de traiter ſon ſujet. On ne voit pas d'abord pourquoi à l'occaſion des langues, cet Auteur s'embrouille dans des diſſertations qui touchent fortement au fond de la queſtion de la ſociété. Il eſt fâcheux pour M. R. d'ignorer le fond de la religion qui influe de très-près dans tout cela.

Comme dans le vrai le plus théologique, c'eſt le Verbe de Dieu qui a fait le monde & la ſociété, & pour qui ſpécialement le monde & la ſociété humaine ont été faits, la parole qui eſt le principal lien de la ſociété, & qui eſt en nous l'i-

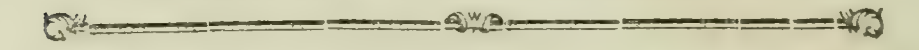
image ſpécifique du Verbe, ne peut manquer de venir ici à la traverſe de toutes les diſſertations profondes de M. R., qui du reſte ne s'y pique pas d'une grande profondeur théologique ni morale même, rapportant tout abſolument à la pure phyſique & à la nature; nature d'autant plus capable de lui faire tout prendre à gauche, qu'elle eſt la pure nature corrompue, & que par un travers étonnant il la prend conſtamment pour la premiere nature innocente, ſaine & digne de l'homme & de Dieu.

M. R. n'eſt pas théologien : il en convient aſſez, ſes pareils s'en vantent même. Ces Meſſieurs croient que tout eſt dit, lorſqu'ils ont dit : *Je ſuis Philoſophe & ne ſuis pas Théologien.* Et tant pis s'ils ne le ſont pas. La philoſophie eſt, ſelon Cicéron même, la ſcience des choſes divines & humaines, & eſt par conſéquent une théologie en premiere inſtance.

Eternellement la philoſophie profane eſt en divorce avec la philoſophie ſacrée, qui eſt la théologie. Eternellement celle-ci réclame contre celle-là, & la foi même contre la raiſon. Tout eſt ſacré en quelque ſorte comme ouvrage de Dieu, & il n'y a de profane que ce que nous profanons. On a beau faire, la foi tient à tout, & tout ce qui n'eſt pas pour elle eſt contr'elle à coup ſûr : je ne connois que la géométrie qui ſoit de pure raiſon, de pure idée claire & démonſtrative.

Pour le moins tout a été fait pour J. C. comme médiateur, & comme homme-Dieu; & tout lui eſt relatif & ſubordonné. Pour le moins tous nos ſyſtêmes les plus phyſiques doivent avoir une relation & une ſubordination intime au théologique, & la raiſon à la foi qui eſt la raiſon de Dieu. Par

exemple, dans tout ſon raiſonnement, M. R. ne fait pas la moindre attention à cette vraie lumiere qui illumine en propres termes tout homme venant en ce monde. *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* M. R. paroît totalement ignorer la religion chrétienne. Je ſuis, &c.



LETTRE IX.

MONSIEUR, rien ne prouve mieux que vous heurtez la religion, faute de la connoître, & je veux le ſuppoſer, ſans mauvais deſſein, que de vous voir prendre poſitivement l'état de votre Sauvage ſolitaire & animal pour l'état d'innocence primitive, pour l'état même d'une félicité & comme d'un paradis terreſtre; & au contraire la vie civile, réguliere & économique, politique même pour le propre état de dégradation & de corruption de notre nature.

Tout ce dont je vous blâme, c'eſt d'écrire ſi ſouvent, ſi amplement, ſi affirmativement & avec tant de fracas & de tracas ſur des matieres qui ne ſont en rien de votre compétence & de votre reſſort. Sentez donc, Monſieur, que cela aigrit les cœurs & ameute les eſprits, & nous fait tomber des mains les vraies ſciences, les arts utiles, & peut vous nuire à vous-même beaucoup à la fin. Un homme d'une imagination forte, qui n'a qu'un but & qui y va toujours, eſt un homme à craindre, & reſſemble bien à ce qu'on apppelle un enthouſiaſte, un illuminé. Et vous avez vu que ſur la ſeule muſique

Italienne

Italienne ou Françoife, vous avez, il y a deux ans, penfé faire une forte de révolution dans les arts, fi ce n'eft dans les mœurs.

Pour le coup, ce feroit bien dans nos mœurs que vous mettriez de l'indécence & du vice même, fi on vouloit croire que l'homme dans fon état même d'innocence, dès qu'il a affouvi au hafard fon appétit brutal avec la premiere femme qu'il rencontre fous un chêne ou au bord d'un ruiffeau, laiffe là la mere & l'enfant, & n'y penfe plus. Vous êtes, il eft vrai, forcé de convenir que la mere foigne l'enfant, & l'allaite pendant un tems, mais fans aucun fentiment de la nature, felon vous, & plus *pour fon propre befoin*, ce font vos termes, & pour fe délivrer d'un lait qui l'incommode que pour le befoin de l'enfant, & pour lui prolonger une vie qu'elle lui a donnée pour fon propre plaifir. Quelle inhumanité! Quelle non humanité!

Je ne crois pas qu'un fyftême fi dénué de fentimens, ait été imaginé ou adopté avant M. R. Il va de fuite dans ce contre-torrent de la nature. Dès que l'enfant peut fe pourvoir, la mere le laiffe, il laiffe la mere, & va brouter en folitude de fon efpece avec les autres animaux. Pour le moins notre fiecle, qui fait cas des fentimens, ne goûtera point un fyftême de gueuferie & de bêtife, dans lequel ni pere, ni mere, ni enfans n'ont de droit ni de fait aucun fentiment naturel l'un pour l'autre.

Voici la fin du fyftême : il s'agit d'inventer les langues, & M. R. n'en peut venir à bout. Ni pere, ni mere, ni enfans ne favent parler. Le pere & la mere n'en ont nul befoin pour

ſe dire qu'*ils* ſont bêtes & animaux groſſiers. Il n'y a que l'enfant qui par malheur pour lui ait des beſoins. C'eſt donc *à lui de les expliquer à ſa mere*, qui du reſte n'eſt pas obligée de les deviner. « L'enfant, *dit l'Auteur*, a plus de choſes » à dire à la mere que la mere à l'enfant. C'eſt donc lui qui » doit faire les plus grands frais de l'invention des langues, » & la langue qu'il emploie doit être en grande partie ſon » propre ouvrage ». Cela eſt nouveau.

Voilà bien manifeſtement l'écueil du ſyſtême de M. R. Il a voulu tout réduire à la phyſique atomique & corpuſculaire, en un mot matérialiſte, & il n'a trouvé dans cette nature non ſentante, non ſentimentée aucune reſſource pour expliquer les ſentimens les plus naturels & les plus ordinaires, les plus faciles, les plus vifs même de l'humanité. Rien ne démontre même mieux que nous avons une ame, un cœur, un eſprit, que l'embarras de M. R. qui du reſte ſe fait bien tort, j'en ſuis fâché, en s'établiſſant dans le monde & dans un monde plein de ſentimens & d'honneur, pour un homme qui ne ſent rien, &c.

Juſqu'ici, au reſte, pere, mere, nourrices, précepteurs, maîtres ont appris aux enfans à parler, & le propre tourment des enfans a été d'apprendre les langues qu'on leur montre à grand'peine, à grands frais. Point, M. R. veut que ce ſoient les enfans qui inventent les langues, & les montrent à pere, mere, nourrices & précepteurs. La tour de Babel qui confondit & embrouilla beaucoup ſes conſtructeurs, auroit pourtant été ici le dénouement & la réſolution facile du problême qui embrouille & confond M. R.

Il eſt vrai que ce fut un miracle où Dieu inventa & apprit aux hommes vingt & trente langues tout d'un coup. M. R. a lu peut-être Horace, ſur-tout à l'endroit où cet affranchi loue M. ſon pere avec aſſez de décence. M. R. ne veut point de *Deus in machinâ* qui dénoue une intrigue, digne pourtant de lui, *dignus vindice nodus*; & il veut qu'un enfant qui vient de naître invente une langue pour expliquer ſes beſoins, qui ſont grands, il eſt vrai. Mais l'enfant pleure & la mere l'entend aſſez. Car il ne faut qu'un mot pour tirer M. R. de ſon embarras, ne voulût-il pas même que Dieu y fît un miracle.

Mais je ne puis pas m'empêcher de dire, que M. R. calomnie la nature même, & Dieu à plus forte raiſon, lorſqu'il dit en termes clairs: « qu'on voit du moins au peu de ſoin qu'a pris » la nature de rapprocher les hommes par des beſoins mutuels, » & de leur faciliter l'uſage de la parole, combien elle a peu » préparé la ſociabilité, & combien elle a peu mis du ſien » dans tout ce qu'ils ont fait pour en établir les liens natu- » rels ». Quoi! Dieu qui met Adam dans un paradis de délices, qui le conſtitue maître des animaux & des fruits, qui dit que l'homme ſolitaire n'eſt pas bien, qui lui crée exprès une compagne, qui la tire de ſa chair & de ſes os, qui fonde la conſtitution de l'Egliſe même ſur *leur ſociabilité!* Quoi! Adam qui reconnoît par ſentiment, par preſſentiment & en prophête ſa deſtination naturelle & ſurnaturelle, qui dit *relinquet*, qui ſe ſert du mot *adhærebit*, &c. Quoi! Dieu & l'homme *ont pris peu de ſoin*, &c.

M. R. va juſqu'à dire que dans cet état de nature « un homme » n'a pas plus beſoin d'un homme, qu'un ſinge ou un loup

„ de ſon ſemblable „. Comme on profane l'image de Dieu! Et l'*adjutor ſimilis ejus* & le *faciamus adjutorium ſimile ſibi* de l'Ecriture ſainte! Encore un ſinge & un loup ont-ils beſoin de leurs ſemblables, ne fût-ce que pour ſe propager ſelon la nature & de l'ordre exprès du Créateur, qui a dit expreſſément aux bêtes mêmes en les béniſſant: *Creſcite & multiplicamini & replete*, &c. Je ſuis, &c.



LETTRE X.

VOICI comment M. R. explique l'état d'innocence, où j'ai dit qu'il conſtituoit les hommes naturels: il les caractériſe " ne pouvant être bons ni méchans, n'ayant ni vertus ni „ vices, n'ayant nulles relations morales, ni devoirs connus „. C'eſt une innocence négative: celle d'Adam étoit poſitive & méritoire. Il pouvoit être bon ou méchant, il avoit des vertus, il pouvoit contracter des vices, comme en effet il en contracta. Il avoit des relations morales, théologiques même avec Dieu, Eve & ſes deſcendans: il avoit des devoirs d'aimer Dieu ſans doute & de l'adorer, & ſur-tout de lui obéir en ne mangeant pas du fruit défendu, dont le précepte eſt clairement intimé d'abord à Adam tout ſeul, & enſuite à lui & à Eve.

L'éloquence humaine & de bel-eſprit, à force de vouloir tout caractériſer ne caractériſe rien, parce qu'elle ne le fait que par une abondance d'expreſſions & de paroles recherchées, & le plus ſouvent antithétiques, qui ſe détruiſent elles-mêmes,

ſe contrarient, s'énervent, & qui pour trop dire ne diſent rien. Et puis les trois quarts qui ſe mêlent d'éloquence ou de ſtyle n'y entendent ſouvent rien, & tous ne ſont ni des Virgiles, ni des Cicérons. Et Cicéron & Virgile n'ont après tout qu'une éloquence ou un ſtyle de recherche, d'ambition, & d'oſtentation qui n'eſt que d'artifice, & ne va qu'à faire paroître vrai ce qui eſt faux, ou faux ce qui eſt vrai. L'Ecriture ſainte n'a beſoin que du vrai qu'elle dit, pour le faire goûter, pour le faire entendre du moins.

On croiroit que M. R. a beaucoup Hobbes en vue, pour le réfuter dans ce que ſon ſyſtême a d'impie : on ne voit pourtant pas que l'impiété de Hobbes le révolte beaucoup ; s'il la réfute, c'eſt en la couvrant, en l'effaçant. Hobbes n'eſt impie, qu'en ce qu'il ſuppoſe l'homme capable d'impiété. L'homme n'ayant de ſoi ni vertus ni vices, ni relations morales, ni devoirs connus, ne ſauroit être impie, quoi qu'il faſſe, non plus que la bête brute & animale.

L'homme de Hobbes eſt bête juſqu'à l'impiété : celui de M. R. eſt impie juſqu'à la bêtiſe. Il n'eſt pas impie, mais il n'eſt pas pieux : il n'eſt rien de moral. Ce n'eſt que de la matiere peu-à-peu organiſée, & enfin devenue animée & capable à la longue de ſe développer en eſprit, pour s'exhaler tôt ou tard à rien, à force de s'affiner. Voilà la phyſique encore mal déduite & très-équivoquement énoncée.

La premiere vertu que M. R. donne à ſon ſuppôt d'humanité, devenu ſociable, ou en voie ou en vue de le devenir, c'eſt la pitié, vertu animale & de pur tempérament, ſelon l'Auteur, qui charmé de cette belle découverte, va réformer

jusqu'à l'Evangile, sur le double commandement de l'amour de Dieu & du prochain : commandement le plus exprès, le plus clairement intimé, le plus souvent répété par Moyse, par Jésus-Christ, par les Apôtres & par tous les Législateurs les plus idolâtres, par la nature même la plus corrompue. *Hoc maximum mandatum, diliges Deum tuum : secundum verò simile huic, diliges proximum tuum, &c.*

D'abord M. R. ne dit pas un mot du premier, qui regarde Dieu ; il ne devoit même en rien dire, ne pouvant dans son systême fonder l'amour de Dieu sur la pitié. Dieu ne peut qu'avoir pitié de nous, & jamais nous faire pitié, si ce n'est comme homme sur la croix. Ainsi donc, & en vertu de sa pitié pour nous, M. R. lui auroit commandé de nous aimer. Il n'établit donc cette filiation de pitié & d'amour ou de charité, que d'homme à homme, d'animal à animal, ou même d'animal à homme & d'homme à animal. La pitié même de M. R. ne va pas jusqu'à l'amour & à la charité envers le prochain.

Quoi qu'il en soit, M. R. dit que c'est la pitié « qui » au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée, » fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse, inspire à tous » les hommes cette autre maxime de bonté naturelle, bien » moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précé» dente, fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est » possible ».

Je ne puis m'en taire, M. R. voilà des excès terribles. Vous osez substituer vos maximes à celles de Dieu même & de la raison, & de la nature, autant que de la foi. Vous traitez de *maxime*

sublime la plus simple maxime & la premiere du christianisme, du paganisme même, & de la premiere humanité, vous la traitez de *maxime de justice raisonnée.* On voit bien que vous n'écartez les Jurisconsultes & les Moralistes, que manque de les connoître & de connoître les plus simples maximes du droit des gens, des nations, des hommes en général. Vous sauriez, si vous les connoissiez, que la Jurisprudence & la Morale, comme la Théologie distinguent les devoirs de justice, des devoirs de charité, & que vous péchez ici contre les premiers principes, encore traitez-vous cela de *justice raisonnée* & de *maximes sublimes.*

Or, en traitant les deux premiers commandemens de Dieu de *sublimes*, quoiqu'ils ne le soient que pour la nature corrompue, vous insinuez fortement qu'ils sont impraticables & du reste inutiles, puisque la maxime que vous osez lui opposer, vous la traitez de moins parfaite, *mais plus utile peut-être que la précédente.* Vous tendez des piéges à la charité, en la mettant à un si haut prix. Je suis, Monsieur, votre, &c.



LETTRE XI.

MAIS voyons M. votre maxime en elle-même : j'ai peur que vous ne prêchiez les mauvaises mœurs. Vous mettez d'abord en premiere loi, le bien propre que chacun, non pas se doit faire, mais se veut à lui-même, fût-ce aux dépens d'autrui. *Fais ton bien*, ditez-vous, c'est le *rem rem* d'Horace, *si*

possis rectè , si non , quocumque modo rem. Fais ton bien avant tout, tout ce qui le paroît, fût-il le mal d'autrui : seulement ne lui fais pas de mal plus que ton bien ne le demande, fais-lui du mal le moins que tu pourras; c'est-à-dire, à proportion de la pitié seule que tu pourras avoir de lui.

Car la pitié est la seule regle de charité, de justice même que M. R. donne ici à l'humanité naissante & primitive, & cette pitié n'est selon lui que machinale & pire qu'animale, purement brute, physique & sensitive. Qu'on juge si elle peut avoir lieu dans les momens, où l'intérêt propre nous fait avec âpreté courir à notre propre bien, sans autre discernement de l'intérêt d'autrui.

On dit communément que quelqu'un qui est bien à son aise, n'a gueres pitié des malheureux, n'y pense gueres, ne conçoit pas même qu'on puisse être malheureux. Beaucoup moins est-on sensible à cette pitié, lorsqu'on est dans la poursuite actuelle du bien qu'on pense uniquement à se faire à soi-même? Vous le permettez, Seigneur, que ces prétendus philosophes, qui touchent à vos œuvres en esprit de critique & de déisme tout pur, tombent dans des passions d'ignominie, dans des miseres de raisonnemens à faire eux-mêmes pitié aux plus vulgaires esprits.

Pitié d'esprit pour la plupart des spectateurs, mais pitié de cœur, de charité, d'amitié, de religion pour quelqu'un comme moi, qui voudrois bien rendre salutaire à M. R. la petite ignominie à quoi Dieu le livre ici, non en vérité pour le perdre, mais si je le puis & si Dieu m'y aide efficacement, pour le convertir, le guérir & le sauver.

Allons,

Allons, M. R. mon cher M. R. un peu de philoſophie chrétienne, un peu de courage encore. Vous ne finiſſez pas, je n'ai donc pas tout dit. Je ne veux que vos paroles pour vous en faire rougir ſalutairement, pour vous en faire demander pardon à Dieu, au Roi & aux François, à *jamais déshonorés* par vous, s'il étoit dit qu'en France on vient de Geneve pour prêcher tout cela impunément.

Votre Sauvage, dites-vous, eſt tel que « *toute femme eſt* » *bonne pour lui*, que chacun y attend l'impulſion de la na- » ture, s'y livre ſans choix, &c. » Ceux qui en ont voulu à M. R. & qui vouloient l'empêcher d'imprimer, ſe feroient moins bien vengés de lui, qu'en le laiſſant les venger lui-même. Je crois que c'eſt un ſervice qu'ils ont rendu à la religion, à l'état, aux arts, aux ſciences, à la ſociété, à l'humanité, en lui laiſſant prêter ſa plume à tous les eſprits mécréans & dyſcoles de l'univers.

Il ſe réfute, il les réfute lui-même en expoſant au grand jour ce tas d'horreurs, d'inepties, de miſeres qui ſe couvroient de fleurs & de mille beaux ſemblans ſous les mains de nos beaux eſprits, les Bayles, les ceci & les cela. M. R. eſt peut-être le ſeul qui ait pû dire tout cela ſans rougir juſqu'ici.

J'exhorte les bons amis de M. R. s'il en a, d'en rougir ſalutairement pour lui & pour eux : s'ils ſont François & *chrétiens originaires*, je crois qu'ils n'ont pas beſoin d'y être exhortés. Le François n'eſt pas méchant dans le fond. Il ne l'eſt que juſqu'au petit mot, fin, ingénieux, badin. Il n'a point cette âpreté, cette ſuite de malice, cette conſtance de ne rougir de rien. Un mot, une épigramme, un vaudeville, il n'en

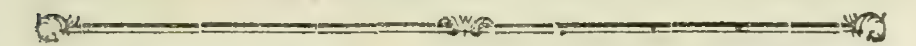
fait pas davantage contre la religion, le gouvernement ou les mœurs.

« Le devoir d'une éternelle fidélité, *dit-il*, ne sert qu'à » faire des adulteres, & les loix mêmes de la continence & » de l'honneur étendent nécessairement la débauche, & multiplient les avortemens ». Voilà constamment comme il argumente contre le bien par le mal qui arrive de son inobservation. La force de son raisonnement consiste en ce qu'il n'y auroit point de mal s'il n'y avoit point de bien; & c'est le bien qui a tort, selon lui, de tout le mal qui arrive dans ce monde. C'est-à-dire, que si tout étoit mal il n'y auroit point de mal, & le mal au contraire seroit alors la cause du bien. Il y a à cela une sorte de vrai sophistique & ridicule, que je me contente de traiter de puérilité & de foiblesse d'esprit prétendu fort. C'est comme si on rendoit la regle responsable de l'obliquité ou de la tortuosité d'une ligne droite, le compas responsable de l'inégalité des rayons d'un cercle mal fait, la justice des injustices qui arrivent, les gens d'esprit responsables des sots, la vertu du vice, le paradis de l'enfer, & Dieu même de tout le mal de cet univers. Ce n'est que trop la façon sophistique de nos philosophes esprits-forts, déistes & raisonneurs. Ils s'en prennent réellement à Dieu, qui a tout prévu & tout créé, de leurs propres vices & de leurs malheurs. Et réellement s'il n'y avoit point de Dieu, ou que Dieu fût un Dieu méchant & vicieux, il n'y auroit ni vice ni méchanceté, n'y ayant personne pour l'en convaincre ou l'en punir.

Constamment tous les raisonnemens qui se font en tout tems

contre Dieu & sa providence, sont des sophismes pareils, tout aussi faciles à convaincre de foiblesse & de puérilité. Leurs Auteurs s'appellent pourtant sans façon eux-mêmes des philosophes, des beaux esprits, des esprits-forts.

M. R. confond la voie de fait avec la voie de droit. Parce que nous sommes en société, tous nos vices, quoique contraires à la société & proscrits par elle, sont, selon lui, les vices de la société, dont la société est cause, & qui n'arriveroient pas, prétend-il, si nous n'étions pas en société. Je suis, M. R. malgré cela, votre, &c.



LETTRE XII.

MONSIEUR, vous prouveriez tout aussi-bien qu'une chambre est la cause morale & physique des crimes qui s'y commettent, sur-tout lorsqu'on ne les y commet que parce qu'on s'y sent à l'abri des témoins que l'on a voulu éviter en s'y renfermant. Communément on cherche la solitude, & l'on se dérobe avec soin aux yeux de la société, lorsqu'on veut se livrer au vol, à l'homicide & aux autres passions de la nature corrompue. Qui doute, selon votre belle façon d'argumenter, que la société n'en soit complice par là même qu'elle ne l'est pas.

C'est ainsi que les arts, les lettres & les sciences pervertissent, selon lui, les savans, les artistes & les littérateurs. Le bien est toujours chez lui la cause du mal; ce qui seroit bien, s'il vouloit dire que le bien rend le mal plus inexcusable. Car du

reſte, *omnis peccans ignorans*, eſt une maxime d'éternelle vérité. Non, dit M. R. c'eſt la ſcience & non l'ignorance qui fait tout le mal de l'univers. Eraſme, je crois, pour badiner, fit l'éloge de la folie. M. R. eſt l'apologiſte de la bêtiſe. Un autre Rouſſeau plus fameux a dit pourtant que *tout vice eſt iſſu d'ânerie.*

Je ſuis ſurpris qu'à tout propos M. R. ne cite pas le *nitimur in vetitum*, qui eſt fort vrai dans ſon bon ſens hiſtorique & de fait, mais n'empêche pas & ne doit pas empêcher Dieu & les légiſlateurs, de défendre ceci & cela. C'eſt Saint Paul & non M. R. qui raiſonne juſte ſur les déſordres que la loi, ſoit de Dieu, ſoit des hommes ne laiſſe pas en un ſens d'occaſionner ou de dévoiler & de faire éclater, ſans les cauſer, en empêchant leur fréquence & leur preſcription contre l'ordre & le vrai primitif de tout bien. Sans la loi, ſans la ſociété, ſans les arts, ſans la ſcience, nous ne ſerions pas moins déſordonnés & vicieux; nous le ſerions même évidemment davantage, nous ſerions barbares, féroces, ſauvages, brutaux, purs animaux, pures bêtes brutes.

M. R. en convient aſſez, mais c'eſt juſtement là la fin de ſon ſyſtême. Il n'y auroit plus alors de mal, tout étant mal, & la pure bête n'étant plus reſponſable de ſa bêtiſe, qui n'auroit plus que du phyſique & rien de moral, d'humain, de théologique & de divin, plus de devoirs, plus de mœurs, plus de relations, plus rien de bon, c'eſt-à-dire, de mauvais : car voilà le propre ſyſtême de M. R. bien détaillé & bien énoncé: ſelon lui, le bien eſt mal & le mal eſt bien, *dicentes bonum, malum*, &c.

Jusques-là, ce n'est que la premiere partie du discours de M. R. Il vient à la seconde partie, page 69. Il la commence par ces mots. « Celui qui ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, » ceci est à moi, & trouva des gens assez simples pour le » croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de » crimes, que de guerres, que de meurtres, de miseres & » d'horreurs, n'eût point épargné au genre-humain, celui » qui, arrachant les pieux, ou comblant le fossé eût crié à » ses semblables, gardez-vous d'écouter cet imposteur : vous » êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, & » que la terre n'est à personne » !

M. R. veut-il donc éternellement être le seul savant, avec ses systêmes d'imagination? veut-il nous faire oublier toute notre science d'histoire & de fait & d'une histoire sacrée & toute divine, qu'il contrarie avec trop d'indécence, manque, je veux le croire, de la savoir, ce qui l'excuse jusqu'à un certain point. Positivement Dieu dit à Adam & à Eve en société, en les bénissant : *Crescite & multiplicamini, & replete terram, & subjicite eam, & dominamini piscibus maris & volatilibus cœli, & universis animantibus quæ moventur super terram. Dixit que Deus, ecce dedi vobis omnem herbam & universa ligna*, &c. Et après le déluge, il répete tout cela à-peu-près dans les mêmes termes à Noé & à ses enfans, en les bénissant : *Crescite & multiplicamini, & replete terram..... Et terror vester ac tremor sit..... Omnes pisces maris manui tuæ traditi sunt...... Quasi olera virentia, tradidi vobis omnia*, &c.

Il est étonnant après ces paroles de Dieu même, que M. R.

ose dire que *les fruits sont à tous*, *& que la terre n'est à personne.* Est-il de donation plus expresse que celle de Dieu à Adam, à Noé & à ses enfans ? Il est vrai que M. R. ne dit pas un mot de Dieu dans tout ceci. Il représente toujours la terre & ses fruits, comme étant là de hasard, ou par le simple acte physique d'une nature mécanique & matérielle ; & les hommes, de même, comme les fruits naturels, & les productions physiques d'une même nature, je ne sais quelle, sans autre droit d'y être que parce qu'ils y sont, n'examinant ni d'où ils viennent, ni où ils vont, ni pourquoi ils passent par-là. Je ne puis me dispenser de dire à M. R. qu'il a bien tort de si fort méconnoître Dieu dans ses plus beaux ouvrages, & de prendre & de soutenir ce ton de législateur despotique & absolu, comme si toute la nature étoit en sa disposition.

Et qu'a-t-on à faire de toutes ses hypotheses fantasques ou fantastiques, tandis que nous avons l'histoire de tout cela dans nos mains & à tous momens sous nos yeux ? Car on ne nourrit que de cela tous nos enfans, & M. R. ne sait pas qu'en France, dans les colleges, dans les couvens, dans les maisons bourgeoises mêmes, nulle éducation réguliere ne va sans cela, sans parler des catéchismes, des prônes, des sermons, où tout cela est sans cesse rebattu ; à Geneve même, je suis persuadé que tout cela va en regle. Mais M. R. nous apprend qu'une jeunesse imprudente, ne lui a laissé apprendre que Plutarque, Tacite ou Grotius, dont encore ne fait-il nul cas.

Pour le moins, dans l'arche, Noé vivoit en société avec ses enfans, sa femme & les leurs, au nombre de huit personnes bien unies de cœur, d'esprit, de mœurs & de religion. On sort

de l'arche, les enfans se multiplient, l'ordre de se disperser & de remplir la terre arrive : Noé le leur intime. A Sem il donne l'Orient & l'Asie, à Japhet, l'Europe ou l'Occident, laissant à Cham l'Afrique, par voie de concession, plutôt que de donation, à cause de la malédiction tombée immédiatement sur Chanaan, & indirectement sur son pere, ses freres, &c.

Jusques-là, la société persevere, s'accroît au nombre de cent, de quatre cent mille hommes, & peut-être d'un ou deux millions, sans que ces hommes déjà un peu pervers pensent trop à rompre leur société primitive. Peut-être s'y résolvent-ils, au moins les plus pieux, les plus obéissans à leur pere commun Noé & à Dieu, qui les multiplioit à force, pour les y forcer.

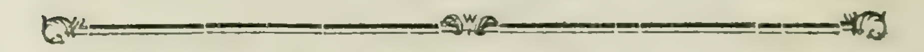
Pour gagner du tems, Nembrod peut-être, & les plus déterminés des Chamites mal partagés & réfractaires à la dispersion, proposent de faire & font une ville immense, Babylone & une tour, sous le beau prétexte de se rendre célébres à la postérité. Mais, que fait-on! comme un filet, dans lequel ils veulent envahir tout le genre-humain.

Dieu n'en aura pas le démenti : il confond tous ces projets ambitieux : il confond les langues, & force toutes ces têtes des nations à se séparer ; & la société primitive est, au gré de Dieu même, partagée en trois & peut-être en cent & en mille sociétés nationales, que Dieu veut mener à son but.

Mais Nembrod non plus & ses pareils fils de Chus & petits-fils de Cham, n'en veulent point démordre, & tandis que Cham va, pour obéir à Dieu, se perdre en Afrique, Nembrod, grand chasseur & guerrier, s'empare de Babylone, & en frustre Sem ou son descendant Assur, qui va de son côté

bâtir & fonder Ninive. C'eſt Nembrod, c'eſt Aſſur, qui en diſant, *ceci eſt à moi*, fondent les deux premiers Empires, ſelon les Auteurs profanes mêmes, Troque Pompée, Juſtin, &c. mais non la premiere ou les premieres ſociétés.

De ſorte que c'eſt la ſociété, l'aſſociation unanime des hommes, qui a fait Babylone, & toutes les villes primitives, & non Babylone ni aucune autre qui ont fait la ſociété, quoi qu'en diſe M. R. dont je ſuis le très-humble, &c.



LETTRE XIII.

MONSIEUR, je cherche en vous réfutant à vous excuſer de toute façon, de mon mieux au moins; & s'il le faut, j'aime mieux rejetter ſur un défaut d'eſprit ce que d'autres rejetteroient ſur l'excès de votre cœur. La ſervante de la Fontaine diſoit bien de ſon maître mourant, qu'il étoit plus bête que méchant. Au talent près du gracieux, naïf de la Fontaine, je crois que dans votre naïveté un peu farouche, vous lui reſſemblez beaucoup. Si vous étiez méchant vous feriez plus fin & plus adroit à nous répéter, à nous dire au moins que « le premier ſentiment qui porta Adam à multiplier ſon eſpece fut » un ſentiment aveugle, dépourvu de tout ſentiment du cœur, » ne produiſant qu'un acte purement animal. Vous ajoutez » que le beſoin ſatisfait, les deux ſexes ne ſe reconnoiſſoient » plus, & l'enfant même n'étoit plus rien à ſa mere, ſi-tôt » qu'il pouvoit ſe paſſer d'elle ». Quelle horreur! quelle horreur!

Vous

Vous faites donc d'Adam ou de tel autre homme pareil un homme *sans sentiment*, ou, ce qui va au même, d'un *sentiment aveugle & purement animal.* Et quand je dis Adam, les deux sexes peuvent vous tenir compte des beaux sentimens ou non sentimens que vous leur prêtez ou ne leur prêtez pas. Vous ne vous lassez pas d'insulter cette pauvre humanité, image de Dieu pourtant.

J'observe que ce que vous traitez d'*acte purement animal*, l'Ecriture le qualifie d'acte spirituel, de connoissance enfin. *Adam verò cognovit uxorem suam Evam.* L'Ecriture sainte toujours décente & respectueuse pour nous-mêmes, nous caractérise toujours *à nobiliori parte*, comme disent les Philosophes, qui n'en sont pas plus méprisables, parce que vous les méprisez.

On croiroit, Monsieur, qu'à force de nous faire rougir des avilissemens où vous nous ravalez, vous voudriez nous faire perdre l'habitude naturelle de rougir de tout cela; vous vous trompez, & c'est à moi spécialement de vous détromper. Car n'aimant ni à réfuter ni à critiquer, vous êtes peut-être le premier & le seul, avec qui je ne rougisse pas d'une critique & d'une réfutation, à visage découvert.

De tous ceux qui se mêlent de philosophie, de géométrie, de physique même dans ce siecle, où les grands philosophes, physiciens & géometres ne manquent pas, je me suis regardé, je vous l'avoue, comme le plus directement attaqué par vos hommes brutes, bêtes & animaux physiques. J'aime l'esprit, je ne le dissimule pas: si j'étois capable d'hérésie, je serois bien plutôt Mallebranche que Spinosa. Vous tournez tant que vous

pouvez la ſpiritualité en matérialiſme, je tournerois au contraire le matérialiſme en ſpiritualité.

Je conçois aſſez, je crois du moins très-bien la création, telle qu'elle eſt & que Moyſe nous la donne : mais je dois vous dire, que j'ai peut-être moins de peine à concevoir la création des eſprits que celle des corps. Le Créateur n'eſt-il pas tout eſprit ? Or il n'eſt corps en rien. Pour créer l'homme ou le produire, il en a pris la matiere déjà toute créé dans le limon de la terre ; mais l'eſprit il ne l'a pris que dans lui-même, dans ſon ſouffle ; & pour le moins le corps n'ayant été qu'une formation, *formavit*, l'eſprit a été d'une toute nouvelle & pure création, une inſpiration, *& inſpiravit.* C'eſt ma façon, je ne perds pas un mot de l'Ecriture ſainte, pas une ſyllabe, pas une circonſtance. Elle n'en dit point trop, mais elle en dit aſſez, elle a prévu mes beſoins préſens d'eſprit avec vous.

Enfin nous ſommes *corps* dont je rougis, & *eſprit* dont me voilà tout fier, & fier, je le répéte, vis-à-vis de vous, & de vos hommes bêtes & preſque tous matiere. Or l'eſprit, vous me l'avouerez tout au moins, eſt la plus noble partie de moi-même & de nous-mêmes ; car vous en avez, & même beaucoup, quoique vous n'en faſſiez pas ſemblant, ſi ce n'eſt peut-être en ce que vous voudriez en avoir tout ſeul ou au moins plus que nous tous, ſavans & artiſtes, profeſſeurs & académiciens.

Je veux vous dire ſur tout ce que vous ſavez, je crois, que comme votre philoſophie ramene tout au pur phyſique, matériel & tout au plus animal ; ma phyſique au contraire ramene

tout au moral, ſpirituel, théologique même. Oui, Deſcartes, Newton ſur-tout, ſont tous corpuſculaires & matérialiſtes dans la phyſique, ce que je ne condamne pas, leur phyſique étant celle de tous les tems, & l'Egliſe même ne la blâmant point par-là.

Or vous ſavez que cette phyſique même je l'ai dès mon premier ouvrage du *Traité de la peſanteur en* 1724, affranchie à moitié du regne de la matiere, & que j'ai aſſocié le moraliſme & la liberté même que vous aimez tant, au mécaniſme, & la légéreté comme ſpirituelle à la peſanteur brute des corps; juſqu'à démontrer, depuis peu, que cette légéreté étoit la vraie & l'unique cauſe phyſique de cette peſanteur. En un mot j'ai introduit avec diſtinction le moraliſme dans le pur phyſique, & vous vous efforcez d'introduire le pur phyſique dans le pur moraliſme, juſqu'à en étouffer totalement celui-ci. Vous voilà donc mon agreſſeur, & je ne fais que me défendre contre vous ou de vous.

L'homme tel qu'il eſt, eſt le propre regne du moraliſme & de la liberté. Laiſſez-moi ce champ de bataille-là au moins, ſauf à moi, je ne le cache pas, d'en faire le champ de bataille du monde même le plus phyſique, le plus mécanique, le plus matériel. Si faut-il un homme pour remonter la machine à laquelle vous ne faites que l'aſſervir ſi indécemment. Vos prétentions ſont terribles, les miennes ſont grandes; non, je ne m'en cache pas.

> Le fougueux Langely, qui de ſang altéré,
> Maître du monde entier, s'y trouve trop ſerré.

Je l'ai preſque dit, ce fougueux Langely, c'eſt moi. Mais

il n'y a point de fougue à cela. Je n'ai que le cœur, je n'ai que l'ambition d'un homme, en fociété du refte de tous les hommes. Car Alexandre vouloit être feul maître du monde entier, & moi je ne veux l'être qu'en fociété de tous les hommes, & de Dieu même, & fur-tout, fans vous exclure vous-même, Monfieur, d'une fi belle fociété.

Au befoin je ne craindrois pas, Monfieur, tous vos Philofophes phyfiques ou phyficiens, qui voudroient me nier que le monde entier, fait pour Dieu, eft fait auffi pour l'homme, l'homme-Dieu, ajouterois-je tout de fuite, fiérement pour lui, modeftement pour moi, & pour vous-même qui étant fils & frere de cet homme-Dieu, entrez, fi vous le voulez, en part de fa gloire & de fes intérêts.

J'aime à finir cette lettre par un point de vue fi grand, fi noble & fi confolant. Je fuis donc, Monfieur, comme vous voyez noblement, votre très-humble, &c.

LETTRE XIV.

Vous avez beau, Monfieur, crier contre la réflexion & la méditation. Il faut que vous foyez long-tems aguerri ou aigri contre le genre-humain, &, en vrai mifanthrope, contre vous-même par conféquent, ou que vous foyez né bien antipathique avec l'humanité qui eft en vous-même, quoiqu'elle y foit pourtant la propre image la plus reffemblante de Dieu & de la Divinité.

Si avant que d'y être, vous aviez pu décider de votre ſort dans ce monde, vous auriez voulu naître à Geneve, quoique vous nous ayez averti que vous ne vouliez point y vivre ni y mourir. Ce n'eſt pas le ſeul point de contradiction à concilier dans votre ſyſtême. Mais je gagerois bien, à vous voir de ſi mauvaiſe humeur contre l'humanité, que, ſi vous en aviez été le maître, vous n'auriez pas voulu naître homme, mais, &c. La liberté à laquelle vous aſpirez, eſt bien grande, & bien rétroactive à votre naiſſance & à votre être même.

Aucun mot vil ou méchant contre ces pauvres hommes, vos peres & meres, freres & citoyens pourtant, ne vous échappe. & vous nous les peignez iſolés d'abord parmi les bêtes, & puis vivant peu-à-peu & à la longue en *troupeaux*, préludans de loin à la ſociété civile & politique, où vous les menez lentement & de loin à loin.

Il faut tout dire, l'origine des langues & l'invention de la parole, eſt pour vous le rocher de Syſiphe ou la roue d'Ixion, le tonneau même des Danaïdes, que vous ne pouvez jamais combler ou fixer. Vous voilà bien embarraſſé. Voici comment je m'en tirerois à votre place. Quand Dieu vit Adam après l'avoir fait, Dieu dit équivalemment : *Voilà une belle image, un beau tableau, une belle ſtatue, il n'y manque que la parole. Il fit donc Eve, & dès-lors Adam parla.* C'eſt le fait, *hoc nunc os ex, &c.* & devant tous les connoiſſeurs Eve fut l'organe naturel de la parole paſſive & active, répaſſive & réactive d'Adam. C'eſt toujours de nos mœurs humaines, qu'il faut tirer de pareilles conjectures ſur les hommes naturels, originaires & primitifs.

C'eſt bien M. R. qui ſe tire de cette grande difficulté des langues par un coup de théâtre, par le *Deus in machinâ*, lui qui vouloit que l'enfant au maillot fût l'inventeur de la parole & de toutes les langues de l'univers : car chaque enfant auroit fait ſa langue, ſans doute, comme chaque terroir produit ſes fruits, ſes animaux & ſes hommes par conſéquent, ſelon Diodore & les Grecs, qui ne nous parlent que d'hommes *aborigenes.*

Enfin, enfin, *parturient montes*, les inventeurs des langues ſont un troupeau ou une troupe d'hommes & de femmes déjà raſſemblés en ſociété, qui, habitant ſur une langue de terre avancée dans la mer, ſe ſont vus tout d'un coup, par un tremblement de terre ou autre événement pareil, détachés du continent où ils n'ont pu ſe faire entendre déſormais que par des porte-voix, ſans doute, ou par des lettres & des courriers, des *paquebots.* Et voilà les langues inventées à jamais, quoiqu'un peu tard. Mais il vaut mieux tard que jamais, dit-on.

Oui, il a fallu un coup de tonnerre, un ébranlement de la machine du monde pour apprendre à un enfant à dire *maman*, *papa*, & aux hommes à épeler *ba*, *be*, *bi*, *bo*, *bu.* Et voilà, dit M. R. en termes clairs, « comment des Inſulaires ont » porté parmi nous l'uſage de la parole. Il eſt très-vraiſemblable, *ajoute-t-il*, que la ſociété & les langues ont pris » naiſſance dans les Iſles, & s'y ſont perfectionnées avant » que d'être communes dans le continent ». Eſt-ce de la phyſique que cela ?

Il eſt heureux que nos Philoſophes, émules du Créateur, ne trouvant rien de vrai dans l'Ecriture ſainte, trouvent de telles

bagatelles d'hiſtoire fictive & ſyſtématique ou hypoſtatique, *très-vraiſemblables*. C'eſt bien là qu'on peut dire avec Virgile :

Qui Bavium non odit, amet tua carmina Mævi.

Et voilà à-peu-près, pour que le public ne l'ignore, les grands progrès qu'a faits de nos jours depuis Deſcartes la philoſophie & le raiſonnement humain, la logique & la dialectique, ſans parler de la métaphyſique & de la phyſique. Ce n'étoit pas la peine de ſacrifier Ariſtote à Deſcartes & Deſcartes à Newton pour aboutir à une telle force d'eſprit. Mon unique but ici eſt de mettre le public en garde contre une petite troupe de pareils Philoſophes raiſonneurs. Or je ne confonds pas Ariſtote, Deſcartes, ni même Newton avec ces eſpeces-là, & plût à Dieu les conſultât-on un peu plus, ſur-tout Deſcartes, dont la méthode eſt admirable, & la phyſique merveilleuſe ; au lieu que Newton n'eſt que la qualité occulte de l'eſprit humain.

Après tant de diſcours perdus, M. R. trouve enfin la ſource de l'inégalité des conditions dans « celui qui chante ou qui » danſe le mieux, qui eſt le plus beau, le plus fort, le plus » adroit, le plus éloquent, en un mot qui eſt le plus conſi- » déré, & ce fut-là le premier pas vers l'inégalité, & vers » le vice par conſéquent » dit M. R., ſans qu'on puiſſe s'y méprendre ni penſer qu'un autre l'ait dit, ſur-tout le bel épiphoneme par où il finit. Or il n'avoit qu'à dire cela d'abord, & tout étoit dit ſans autre diſſertation. Mais il vouloit diſſerter, & dire, dire, parler & parler ſans fin & ſans ceſſe, croyant ſans doute que dire & parler c'eſt raiſonner & philoſopher.

Qui doute que l'inégalité des conditions ne soit fondée d'abord sur la qualité de pere, de mere, ou d'enfans, ensuite sur celle d'aîné ou de cadet, & puis encore sur la diversité des talens? Dieu même & Samuel son prophête font observer aux Juifs que celui qu'il leur donne pour Roi, surpasse les plus grands du peuple de toute la tête & que c'est d'ailleurs un bon caractere d'homme. Effectivement Saül avoit de quoi faire un bon & un grand Roi. Il le fut même deux ans, tandis qu'il fut soumis aux ordres de Dieu & à la direction du prophête, & qu'il ne porta pas la main à l'encensoir, &c.

Pourquoi donc, si l'inégalité est fondée sur les talens mêmes, inégaux & divers, que Dieu seul donne à ceux qu'il veut rendre inégaux & divers de condition, pourquoi prétendre par une conséquence *identique*, que l'inégalité est vicieuse & le vice même. Il ne peut jamais y avoir que le mauvais usage ou l'abus de ces talens naturels, qui soit vicieux : & de même la société qui est bonne par elle-même, & d'institution naturelle & divine, ne peut jamais être mauvaise que par les abus. Un fruit est bon, mais si on le laisse trop sur l'arbre ou si on l'en détache trop tôt, il n'y a qu'à dire que c'est l'arbre qui le pourrit ou le gâte, & que sa production & sa maturité fut le premier ou le dernier pas vers sa récolte, & vers sa pourriture & sa corruption par conséquent.

Quand on attaque ainsi tout l'univers, Dieu & les hommes, si faudroit-il se piquer de raisonner plus philosophiquement, avec plus de raison & de justesse. Je suis, Monsieur, votre, &c.

LETTRE

LETTRE XV.

ENFIN, à la page 84, vous adoptez ouvertement, Monſieur, la vie ſauvage ou des Sauvages, telle que nous la connoiſſons, & déſormais vos hypotheſes porteront au moins ſur un état de réalité, ſur des hommes même moraux, nos pareils & nos freres, après tout, & j'aurai moins à vous deviner. C'eſt de ces Sauvages, que vous dites avec complaiſance que « le genre-humain étoit fait pour y reſter toujours & » que cet état eſt la vraie jeuneſſe du monde, & que tous » les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas » vers la perfection de l'individu, & en effet, vers la décré- » pitude de l'eſpece ».

Mon Dieu, que M. R. eſt loin de toutes les ſaines-idées de l'humanité! Le poëtes mêmes ſe plaiſent à nous donner les plus brillantes idées, les peintures les plus riantes, les plus nobles ſentimens de la jeuneſſe du monde; c'étoit l'âge d'or, c'étoit un printems perpétuel, c'étoit Saturne & Aſtrée, c'étoient des bergers, c'étoit la foi, la juſtice qui habitoient la terre: encore la terre étoit-elle un beau jardin, le jardin des Heſpérides, dont tous les fruits étoient des pommes d'or.

Tout cela fait, comme on voit, alluſion au jardin des délices, à Adam & à Eve innocens, en un mot, aux vrais premiers hommes, & à la vraie premiere ſociété. Au ſortir de l'arche, les hommes en ſociété n'étoient encore que trop bien dans les belles plaines de Sennaar, auſſi étoit-ce encore peut-

être le fiecle d'or. Mais le fiecle de fer lui-même, n'a pas commencé par des Sauvages, qui font pourtant tout ce que M. R. trouve de plus beau dans la jeuneffe du monde, paffée fans doute, felon lui, dans les forêts du Canada, de la Sibérie ou du Groënland.

Je plains M. R. d'avoir un fi mauvais goût, goût d'amertume, de critique, de fatire & de détérioration de toutes chofes; conftamment, il prend l'envers & le revers de tout; il prend par-tout le bien pour le mal & le mal pour le bien; le bien l'attrifte, le mal le réjouit. *Dicentes bonum malum*, encore une fois; & encore une fois, *qui Bavium non odit*, &c.

Ah, M. R. que je vous plains! où avez-vous donc pris ce ton trifte & atrabilaire depuis dix ou douze ans que je n'ai eu l'honneur de vous voir?. Vous me paroiffiez une affez bonne perfonne dans ce tems-là. Il faut que l'air frivole, gai & badin, mais fin & ingénieux, non méchant du refte, quoiqu'un peu malin de nos François de Café ou de Parterre, auquel vous n'avez pu monter votre férieux helvétique, vous ait cabré. Vous avez voulu avoir auffi de l'efprit, & vous en avez fûrement beaucoup; mais vous n'avez pu prendre cette légéreté, cet effort. Là où il ne faut qu'un mot tranchant, vous avez voulu mettre un raifonnement concluant; vous avez fait un livre en réponfe d'une épigramme; & pour vous défendre d'un feul, vous nous attaquez tous. Un François eft pour vous la France toute entiere, & d'une miférable difpute de mots, vous avez fait une querelle de religion, de morale & même de politique.

Sans tant raifonner, il eft pofitivement faux que la vie

ſauvage des Hurons ou des Iroquois, ſoit la jeuneſſe du monde & le beau de la nature humaine ; faux que notre vie civile, policée, politique, ſcientifique, artiſte & religieuſe, en ſoit la décrépitude. Si les Grecs, ou les Romains, les François mêmes, comme Grecs, Romains ou François, ont commencé par une ſorte de vie ſauvage, barbare & indiſciplinée avant Cécrops, Romulus ou Clovis, c'étoit une vie errante, à laquelle leur tranſmigration d'Aſie en Europe, d'après la diſperſion de Babel les avoit réduits.

Les Hurons eux-mêmes, Algonquins, Tunguſes, Cafres, Sibérites, Kamtſchatkois, Samoïedes, Américains, Africains, Aſiatiques ou Européens avoient commencé par être des peuples, des hommes ſociables en Eve & Adam, & en Noé, Sem, Cham & Japhet avant & après le déluge, hommes trop ſociables même, n'étant que trop, ſelon les propres termes des archives du genre-humain, *unus populus & unum labium omnibus*, n'ayant que trop une unanimité d'ouvrages, d'arts, de ſcience, de volonté, de deſſein, de cœur & d'eſprit, de loix même & de religion.

Il en coûte à M. R. pour former une petite ſociété de nation, de province, ou de ville, d'iſle même, & d'un ſimple canton Griſon, Suiſſe ou Genevois. Or, dans le vrai, la ſociété a commencé par être celle de toutes les nations, & du genre humain tout entier, ſoit à Enochia, avant le déluge, ſoit à Babylone, après le déluge ; & il en a en quelque ſorte coûté à Dieu, un miracle au moins, pour rompre cette ſociété trop vaſte & trop unanime en autant de ſociétés qu'il y avoit de chefs de grandes nations.

Que M. R. lise donc les livres, avant que de faire des livres; & qu'il soit au moins savant & érudit, avant que de raisonner, philosopher & dogmatiser. Il raisonne, il philosophe à vuide, lorsqu'il le fait sur des idées d'imagination, sans aucune connoissance de ce qu'on appelle *la positive*, l'histoire, les faits. Le monde ne s'est pas fait tout à l'heure, & le Créateur seul a pu le deviner, avant que de le voir : encore le voyoit-il en lui-même de toute éternité.

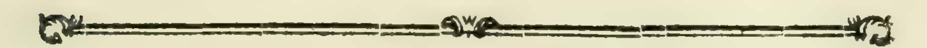
A coup sûr, tous ces prétendus Philosophes qui infestent les sciences & la religion, sont communément gens qui ne savent rien, & qui veulent pourtant faire un personnage dans la littérature, & parmi les savans & à leurs dépens, sans avoir jamais eux-mêmes rien appris ni étudié.

Il n'y faut pas même grande science, lecture ni étude, mais un peu de foi, de bonne foi, de docilité, de modestie, de pureté de cœur & d'intention pour lire, ne fût-ce que le dixieme chapitre de la Genese, avec le neuvieme qui précéde & le onzieme qui suit tout au plus, & y voir les divisions & sous-divisions, branches & rameaux généalogiques de la grande famille de Noé, toutes les têtes des nations d'aujourd'hui, tous les chefs & sous-chefs numérotés, étiquetés, caractérisés.

C'est bien la faute de l'histoire profane, si elle est aussi pleine de faussetés, de fables, d'incertitude & de lacunes qu'elle l'est communément. L'Histoire sainte a mené celle des hommes en général, jusqu'aux Grecs & aux Romains inclusivement ; pour le moins, nulle histoire n'a droit de s'égaler à celle-ci, beaucoup moins de s'élever au-dessus, par une frivolité de style puriste ou grammatical.

On parle de chronologie & de généalogie. Qu'on trouve une généalogie chronologique qui égale celle d'Adam jusqu'à Noé, de Noé jusqu'à Abraham, d'Abraham jusqu'à Juda, de Juda jusqu'à Jésus-Christ, & depuis Jésus-Christ même, de vicaire en vicaire, jusqu'à celui qui est le chef actuel de l'Eglise Romaine. De pere en fils, de successeur en successeur, nous pouvons compter, nommer, désigner, caractériser les chefs de l'Eglise, de la religion, de la foi dans tous les tems, depuis Adam jusqu'à nous ; cela seul en démontre la légitimité, la vérité.

Depuis Luther ou Calvin, c'est-à-dire, depuis deux cents ans, M. R. seroit bien embarrassé à nous donner les dates & les époques des chefs de sa religion protestante, & beaucoup moins de ses hommes sauvages & brutes en société, ou non en société. Je suis M. R., puisque vous me donnez lieu de dire de si bonnes choses, je suis M. de cœur & d'esprit, avec toute sorte d'amitié, d'estime même, votre très-humble, &c.



LETTRE XVI.

POURQUOI en tant vouloir aux mécréans de toutes les sortes, aux critiques, aux satiriques, qui mettent les vrais savans, les vrais chrétiens, les honnêtes gens en occasion, en nécessité d'étaler leur science, leur foi, ou leur bon esprit en de beaux groupes de lumiere, où le contraste de mille traits d'ignorance ou d'erreur étrangere, fait un tableau d'honneur & de gloire aux yeux du public ?

Je remercie M. R. de la meilleure foi du monde, de m'avoir fourni l'occafion de le réfuter. Je ne puis lui en vouloir aucun mal ; au contraire, je lui veux un grand bien. Je voudrois le *convertir* , ai-je dit , je n'en fuis pas digne. Je prie tous les honnêtes gens , les bons chrétiens, les eccléfiaftiques furtout, de fe joindre à moi, d'y faire mieux que moi , de m'y aider au moins de leurs prieres & de leurs vœux : le fujet en vaut la peine : M. R. a beaucoup d'efprit , puifqu'il a tiré tout ce fyftême-là de fon efprit.

Il doit l'avoir inventif & créateur. Qu'il l'applique aux arts ; aux fciences profanes, où un tel efprit n'eft jamais un efprit perdu. Qu'il laiffe la religion , le gouvernement & les mœurs. Il ne les connoît pas , ou , ce qui eft pis , il les méconnoît, & eft prévenu de mille préjugés contradictoires d'une philofophie plus raifonneufe , que raifonnable , ou raifonnée.

M. R. ne dit pas tout ce qu'il penfe des Miffionnaires apoftoliques, ni des Princes qui s'en fervent , pour convertir les Sauvages confiés à leur religion , autant qu'abandonnés à leur autorité & affujettis à leur empire. Voilà la différence de M. R. obligé de s'en taire , & de diffimuler fa vraie façon de penfer de tout cela , & de quelqu'un comme moi , qui fans craindre de heurter aucune autorité légitime, ni aucune façon de penfer en chrétien , & en honnête homme , ofe bien dire & lui dire hautement, que les Princes chrétiens & les Miffionnaires eccléfiaftiques ou religieux, qui travaillent à ramener les Sauvages dans le fein de l'Eglife, dans le bercail de Saint Pierre, vicaire de Jéfus-Chrift , ne travaillent pourtant que pour les retirer de leur vie fauvage, telle que M. R. l'approuve ,

& pour les enchaîner dans les doux liens de la ſociété ou de l'unité d'aſſociation des fideles chrétiens, unis en communauté de baptême, de prieres, de ſacremens, de mœurs, de créance, en un mot, de raiſon & de foi, ou de chriſtianiſme & d'humanité.

Encore aimai-je mieux convaincre ici M. R. d'une ſimple ignorance de l'hiſtoire & des faits poſitifs, que de lui faire un crime d'une erreur volontaire, ou d'un raiſonnement de mauvaiſe foi. Ce nom de Sauvage le trompe ; il a toujours dans l'eſprit ſes Sauvages fantaſtiques ſemés un à un dans les forêts, parmi des *troupeaux* de bêtes, dont ils ne ſont pas les paſteurs, & qui ſont au contraire les leurs, juſqu'à leur donner de l'inſtinct, pour manger, boire, dormir, & ſe former même en ſociété. Une ou deux hiſtoriettes de deux ou trois prétendus Sauvages ſolitaires, trouvés dans les forêts de Saxe, de Bornéo, de je ne ſais où, font ici tout le fond de l'hiſtoire, ſur lequel table ſans ceſſe M. R.

Rien n'eſt moins vérifié, rien n'eſt plus apocriphe que ces hiſtoriettes-là. Du reſte, rien ne reſſemble moins à ces nations, grandes nations des Sauvages de l'Amérique, fût-ce celles de la Sibérie & du Groënland, que les Sauvages imaginaires de M. R. Pas un nom de Sauvage, Illinois, Miſſouris, Abenaquis, &c. qui ne forme ſa peuplade, ſa nation, ſes villages, ſon corps de ſociété, qui n'ait ſes capitaines, ſes chefs, ſes caciques, ſes eſpeces de magiſtrats, ſes loix, ſes mœurs du moins & ſes uſages. Tous ont des propriétés, des communautés, des intérêts particuliers & publics, & en conſéquence des guerres avec les nations voiſines ou éloi-

gnées, guerres ſuivies de traités de paix en regle, avec des conventions & des ſermens. Prêtres ou devins, ils ont tous leur forme de religion, leurs ſacrifices, leurs prieres.

Il eſt inutile de dire qu'ils ont le grand lien de la ſociété, la parenté avec la diſtinction préciſe & très-ſacrée de maris & femmes, peres, meres & enfans, oncles, tantes & couſins, alliés, amis, ſans parler de la célébrité des mariages, des naiſſances, des morts, & puis la grande diſtinction naturelle des enfans, de la jeuneſſe & des anciens, dont ceux-ci forment toujours la tête & le conſeil de la cabane, du village, de la peuplade & de la nation.

Sur quoi je prie M. R. de me permettre une petite digreſſion, en faveur de l'ancienne amitié tendre & intime, qu'on ſait bien qu'il y a toujours eu depuis trente-trois ans, entre le célébre Préſident de Monteſquieu & moi, qui me ſens trop honoré des marques publiques & peu équivoques que ce grand homme a voulu me donner de cette même amitié, juſqu'à ſon dernier ſoupir, dont tout le monde parle, & dont tous les honnêtes gens ſavent bien, qu'en honnête homme, j'ai droit de parler.

Pour ne rien laiſſer en ſuſpens ou dans l'équivoque à cet égard, je dois dire que cette amitié ne commença qu'un an ou deux après l'apparition des Lettres Perſannes, qui n'en furent pas même l'époque ni le motif, au moins de ma part. Comme ce n'eſt pas préciſément de bel-eſprit, de philoſophie ou de géométrie que je dois me piquer, j'aurois craint plus que je n'aurois recherché cette liaiſon intime avec l'Auteur d'un pareil ouvrage. Mais ce noble, & je puis dire vertueux

Auteur,

Auteur, penſant un peu comme moi dans ce moment, faiſoit plus de cas de la probité que du bel-eſprit : & voulant poſitivement effacer l'impreſſion publique de cet ouvrage, dont il reconnoiſſoit le danger un peu tard, je puis avouer qu'il recherchoit par cet endroit-là même, la liaiſon que je craignois avec lui.

Une Dame fort noble & fort vertueuſe, qui vit encore, fut le nœud de la réunion de nos cœurs, & preſque de nos eſprits. Le prétexte en fut l'éducation de M. le Baron de S. qui me fut confiée dans ce moment. J'étois en âge & en place de rendre ce ſervice à l'illuſtre Préſident, qui me voua dès-lors la plus tendre amitié ſans en exiger d'autre retour, je puis le dire, que la religion qu'il me pria d'inſpirer à ſon cher fils, m'avouant que pour lui il ſentoit qu'on ne lui avoit pas aſſez fait connoître le vrai précis de cette religion purement catholique, dans ſa premiere éducation; ce qui étoit peut-être vrai. Mais ma lettre a atteint ſa longueur ordinaire. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.



LETTRE XVII.

MONSIEUR, à l'occaſion de la mort du fameux Préſident de Monteſquieu, & de la part qu'il a bien voulu me donner dans ſes derniers ſentimens, je vous avoue que je n'ai pas laiſſé de compoſer l'hiſtoire de cette mort & même de ſa vie depuis au moins trente-trois ans. Ceux qui ne ſavent preſque rien

de vrai, de tout cela, se pressent d'en parler. Je ne me presse de rien, je les laisse faire. Seulement je les prie de croire que tôt ou tard je pourrai bien leur dire le vrai de tout ce qu'ils s'empressent de débiter sur des présomptions vagues, bien plus que sur des faits personnels. En attendant je dois prendre acte que M. de Montesquieu n'ayant jamais voulu recevoir aucune sorte de compliment de moi sur ses lettres, & me les ayant constamment comme désavouées, me pria de lui corriger religieusement son ouvrage de la grandeur des Romains, où il sentoit bien que mon caractere & ma religion trouveroient bien des choses à réformer. Il l'imprimoit en Hollande par la médiation de l'Ambassadeur M. le Comte de Vanhoé. Deux fois la semaine il en recevoit les épreuves à corriger.

C'est précisément de ces corrections qu'il me chargea, corrections, dis-je, religieuses, théologiques, morales, philosophiques même plutôt que littéraires, historiques ou grammaticales. Il n'avoit pas besoin de moi pour celles-ci, & il étoit trop poli pour me charger de la simple correction typographique des fautes d'impression; ce que je fis pourtant. Pas une feuille en premiere épreuve qui ne me passât par les mains: pas une, où je ne prisse l'honnête liberté d'être son ami exactement, religieusement vrai.

Un prétendu ami commun, ami de la licence, voulut au milieu de l'ouvrage réprimer ma liberté. L'Auteur me permit, me pria d'aller jusqu'au bout. Et l'ouvrage parut exempt de reproche, tel que je l'avois légitimé ou rendu digne d'un Auteur noble, & en place de grand & grave Magistrat.

L'article seul du *suicide*, se glissa, je ne sais comment, dans

une ſeconde ou troiſieme édition. L'Auteur tenoit un peu à cet article Anglois-Romain. Les vrais Magiſtrats, & l'Auteur même, ſans que je m'en mêlaſſe, le firent ôter. J'étois journaliſte alors : j'eus le plaiſir de pouvoir donner un ou deux grands Extraits d'un ouvrage ſain & non ſuſpect, d'un tel ami.

Arriva le troiſieme ouvrage de l'Auteur, le grand ouvrage de l'Eſprit des loix. Pour celui-là, je ne me vanterai pas de l'avoir corrigé, ſi ce n'eſt fort après coup. Je ne m'en doutois pas, quoiqu'il m'en eût parlé vaguement depuis long-tems. J'avois peut-être la fauſſe ſécurité de croire qu'il ne le donneroit pas ſans mon attache. Il fut long-tems public ſans que je vouluſſe croire qu'il fût de lui. Lorſque je n'en pus plus douter, je lui écrivis pour me plaindre de ſa réſerve, inouie avec moi. Je dois être cru. Notre commerce étoit d'une franchiſe encore plus inouie entre ſavans. Je puis montrer les lettres par leſquelles il m'avoue qu'il s'eſt à deſſein caché de moi dans cet ouvrage, craignant que je ne m'y formaliſe de bien des choſes, le croyant peu de ma compétence, & y parlant du reſte aſſez peu de religion & de mœurs, croyoit-il, vouloit-il croire ?

Piqué de ſa réſerve, je lui écrivis qu'il auroit dû au moins me donner cet ouvrage imprimé, comme j'étois en poſſeſſion de recevoir de lui toutes ſes éditions de la grandeur des Romains, lui diſant que je voulois lire ſon livre, mais que je ne le lirois que de ſa main & dans celui qu'il m'auroit lui-même donné; à quoi il repliqua qu'il ne me le donneroit pas, & qu'il me prioit très-inſtamment de ne pas lire ſon livre, qui n'étoit point, diſoit-il toujours, de ma compétence.

Je m'entêtai de le lire & de l'avoir de ſa main. Je ſavois bien

que complaisant à l'excès avec tout le monde, il me le donneroit enfin ; ce qu'il fit depuis la premiere jusqu'à la dixieme ou douzieme édition, & je le lus dans un esprit de critique, je l'avoue, mais de critique amie, & en vue même de rabattre bien des critiques odieuses qu'on ne laissoit pas de m'en faire comme si j'en étois responsable.

A peine m'eut-il donné son livre, qu'il vint de Bourdeaux exprès m'en demander mon sentiment. J'avouerai qu'il me craignoit un peu. Il me connoissoit exact & inflexible sur les bons principes de la religion & du gouvernement. Il se croyoit sain sur le premier article ; & effectivement, à un article près & à quelques manques d'expression, je ne vois pas qu'il attaque le dogme & l'essentiel. Mais sur le gouvernement de l'Etat, & celui sur-tout de l'église, sur la discipline, je le fis convenir qu'il étoit trop & tout Anglican.

Je portai mon humeur critique, je l'avouerai, un peu plus loin. Oui, j'étois vivement piqué qu'il m'eût dit que son livre, comme jurisconsulte, n'étoit pas de ma compétence. Autre chose est d'être jurisconsulte & légispérite dans un livre, autre chose de juger d'un livre qui l'est & de son Auteur. Est-ce que les Magistrats sont de tous les arts, sciences & métiers, dont ils jugent pourtant fort sainement & définitivement tous les jours?

Ma critique ne fut ni maligne, ni amere, ni de cœur, n'étant pas publique, mais d'amitié pure & purement d'esprit, de lui à moi, d'ami à ami, & dans le vrai bien du livre & de l'Auteur. Je ne m'amusai ni à des traits ni à des mots. J'allai droit au but, au tronc de l'arbre & à la grande division des trois

ſortes de gouvernemens & de loix, le deſpotique fondé ſur la crainte, le monarchique ſur l'honneur, & le républicain ſur la vertu. Je lui paſſai ces trois diviſions, quoique la derniere m'ait toujours paru fort mal caractériſée par la vertu.

Mais je ne lui fis point de quartier ſur une quatrieme diviſion, la plus eſſentielle, qu'il avoit omiſe, qu'il n'avoit point connue, & qui eſt pourtant la premiere de toutes, & la regle & la baſe des trois autres : c'étoit juſtement le gouvernement des Sauvages, & la liberté ou plutôt la pure loi naturelle ſur laquelle il eſt uniquement fondé. En fait d'intelligence, M. de Monteſquieu étoit un aigle ; il avoit l'eſprit pénétrant & en même tems profond, il voyoit au-deſſus des aſtres & juſques dans les ſouterrains.

Il ne me donna pas la peine de me répéter, il me devina : car voulant un peu l'intriguer, je ne lui parlois depuis un tems, ni même jamais qu'à demi-mot. De tout tems nous avions un langage unique entre nous. Nous n'avions preſque pas beſoin de nous écrire & de nous parler pour nous entendre. C'étoit par mon grand reſpect pour lui, que je n'oſois lui parler de rien affirmativement, définitivement ; & c'étoit par ſa grande amitié pour moi, que ſans fadeur, il me laiſſoit entrevoir les choſes obligeantes, qu'il avoit à me dire à tout propos. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.



LETTRE XVIII.

JE ne me laſſe point, Monſieur, de vous parler du grand Préſident de Monteſquieu, à l'occaſion des Sauvages, que ſimplement il n'a pas connus ; au lieu que vous les méconnoiſſez abſolument, & que vous les traveſtiſſez en bêtes qui ont à peine la figure humaine. M. de Monteſquieu n'a jamais calomnié la nature humaine, & il n'a que trop voulu la combler de biens, dont elle n'eſt pas ſuſceptible. Timoré, poli, ſenſible & bon comme il l'étoit, il auroit rougi de la voir ſi avilie dans vos portraits. Revenons au gouvernement politique, économique & civil des Sauvages, dont je ne fis ſimplement qu'avertir ou donner l'ébauche à l'Auteur illuſtre de l'Eſprit des loix.

La ſociété eſt le fondement de tout : elle eſt naturelle & de la premiere nature, parce que eſſentiellement tout homme a pere, mere, grand'pere & grand'mere, freres, ſœurs, oncles & couſins avant lui & à côté de lui, & qu'avec & après lui il a communément femme, enfans, petits-fils, neveux, &c. M. R. a beau faire, les beſoins & les ſentimens naturels reſpectifs feront à perpétuité & ont toujours fait une & pluſieurs ſociétés de tous ces gens-là. Et l'on défie, la nature même défie de citer jamais enfant ou homme vrai qu'on ait trouvé dans les forêts, qui n'ait tenu juſques-là, juſqu'à l'âge très-adulte du moins, à des parens réels, faciles même ſans doute à retrouver, non loin de ces forêts.

Les Sauvages donc du Canada ou d'ailleurs forment de vraies

ſociétés, comme j'ai dit, ſous des noms nationaux d'Iroquois, de Hurons, d'Algonquins, &c. Or tous ces gens-là vivant enſemble & en commun, en communauté de langue, de penſées, de ſentimens, d'affections, de connoiſſances, de beſoins, d'intérêts, de guerre, de paix, de pêche, de labour, de chaſſe, &c. ne peuvent manquer d'avoir & ont bien ſurement des loix & un gouvernement politique, moral, économique & civil, qui n'eſt, diſois-je à mon illuſtre ami, ni deſpotiſme, ni monarchie, ni république, mais naturaliſme, ou plutôt moraliſme pur, pure loi naturelle, purs ſentimens naturels, & n'eſt pas même pure liberté, ſi ce n'eſt honnête, humaine & aſſujettie aux loix de la conſcience & de la raiſon.

Ils n'ont ni Rois, ni Princes, ni Magiſtrats en titre, mais équivalemment ils ont pourtant des chefs & des gouverneurs, ne fût-ce que les chefs de famille & les anciens, vrais peres conſcrits de toutes les familles, de tous les villages, de toutes les peuplades, de toute une nation. En guerre ils ſe donnent des capitaines qui n'ont preſque droit que de ralliement & de marcher aux coups les premiers, & tout au plus, la premiere part au butin. Ils n'ont point de miniſtere ni de conſeil d'Etat. Mais les plus ſages, les plus expérimentés, les plus illuſtres par leurs hauts faits, & ſur-tout les plus anciens, s'aſſemblent & jugent en commun de la guerre ou de la paix, & du bien ou du mal de tous.

Point d'autres loix que la raiſon, l'honneur, la conſcience & une certaine tradition de mœurs & d'uſages, dont ils ne ſe départent pas facilement. Je veux bien y ajouter la liberté, comme une loi ſacrée, dont ils ne ſe départent gueres non

plus, dont il leur eſt même permis d'abuſer : je dis d'abuſer, au préjudice des autres loix de raiſon, d'honneur & de conſcience ; car ils en connoiſſent fort bien l'abus, reconnoiſſent le vice, & ſavent bien qu'elle doit être ſubordonnée aux autres loix de devoir naturel & divin.

S'en écarte qui veut de ce devoir & de tous les devoirs de la ſociété ; réellement ils n'ont point de voie, ni de loi de coaction, de contrainte, ſoit pour punir les réfractaires, ſoit pour les contenir dans le devoir. Ils ont bien des récompenſes d'honneur, de butin, de nourriture, mais nulle ſorte de peine afflictive pour les enfans mêmes.

Par exemple, ils inſtruiſent les enfans, mais ne les châtient jamais, & les miſſionnaires n'ont jamais pu leur faire que des catéchiſmes, des exhortations, des ſermons, & jamais des claſſes en regle, jamais des maiſons de penſionnaires, jamais des colleges ; des miſſionnaires tant qu'on veut, jamais des maîtres : chériſſant du reſte ces miſſionnaires comme des peres, comme des ſauveurs, jamais comme des chefs ou des légiſlateurs. Ils reconnoiſſent la croix, l'adorent, l'embraſſent, la portent & la ſuivent, lui obéiſſent. Nul ſceptre ne les tente de commander ni d'obéir.

Par exemple encore, une jeune fille introduira la nuit dans la cabane de ſon pere quelqu'un qu'elle aime ; cela eſt rare, & là on ſe cache de tout cela, comme ici par pudeur, par honneur : mais là, comme ici, il y a gens qui ne rougiſſent qu'en public. Le pere, la mere, les freres lui diront, *ma fille, ma ſœur, tu as tort, tu nous déshonore, tu ne trouveras point de mari.* On le lui dira, mais on ne fera que le lui dire ;

&

& si elle s'en moque, personne ne s'en formalisera plus que cela.

Quand ils ont un mauvais sujet, quelqu'un s'enivre & va le tuer, disant ensuite que ce n'est pas lui, mais le vin qui l'a tué : & toute autre sorte d'homicide coupable s'excuse, en disant, ce n'est pas moi, mais *c'est ma tête qui étoit faite comme cela un tel jour :* & l'homicide est impuni.

Autre exemple bien remarquable. Un village, une nation vient de faire la paix en regle, & par un vrai traité avec une autre nation. Ce traité le plus solemnel, accompagné de sermens, de gages, d'ôtages, de présens, ne plaît pas à tout le monde, ne fût-ce qu'à un seul étourdi de vingt-cinq, trente ou trente-cinq ans. Celui-ci dit à tous ceux qui ont fait le traité, qu'ils n'ont rien fait qui vaille, que ce traité *n'est pas de valeur*, qu'il va le rompre par quelque acte d'hostilité. *Tu as tort*, *mon frere*, lui dit-on, *tu nous feras une mauvaise affaire.* On lui dit cela, mais on le laisse faire. Il part, va couper une chevelure ennemie, en apporte le trophée dans la cabane du conseil, en riant & en se moquant des anciens assemblés. On le blâme, point plus fort que ci-devant, & on ne pense plus qu'à soutenir cette nouvelle guerre, ou à la prévenir par des présens ou des soumissions faites à la nation que cet étourdi vient d'armer de nouveau.

Voilà ce que j'ai pris la liberté de remontrer il y a cinq ou six ans à M. de Montesquieu. Comme c'étoit la plus belle ame, la plus candide, la plus aimant le vrai que j'aye connue, sur-tout en fait de religion, qu'il avouoit ne pas connoître assez, il convint dans le moment, que son énumération poli-

tique, économique, légifpérite ou civile étoit imparfaite, & que cette forte de gouvernement, purement naturel (phyfico-moral comme l'homme) qui a cours dans tout un monde plus grand que le nôtre, valoit bien la peine de former une quatrieme claffe dans fon Efprit des loix; je croirois même, que ce feroit dans cette claffe qu'on pourroit mieux retrouver l'efprit de toutes les loix pofitives, fimplement ajoutées dans tous les gouvernemens à la loi naturelle, qui eft la bafe & l'efprit de tout. Je fuis, Monfieur, votre, &c.

LETTRE XIX.

MONSIEUR, l'illuftre Préfident dont je vous parle depuis quelque tems, pour vous donner même un peu plus le ton de contradictions honnêtes, peut avec quelque décence oppofer, foit à la religion, foit à la morale ou à la politique, à l'humanité en un mot telle qu'elle eft, ce grand homme, dont je regrette bien fincérement la perte, étoit frappé de tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire des Sauvages, qui ne font pas fi fauvages qu'ils ne foient hommes, les vraies images de Dieu, un peu défigurées par le péché, mais rétablies ou en droit de l'être, par Jéfus-Chrift notre fauveur à tous.

Il me témoigna même dans le tems vouloir férieufement enrichir fon Efprit des loix de cette quatrieme claffe. Il doit avoir travaillé en conféquence. Je lui indiquai nos vieilles relations des miffions du Canada où on en trouve les vrais détails.

Il feroit de conféquence pour fa gloire même, de ne pas perdre mille belles chofes, que fait comme il étoit, penfeur & fyftématique, il doit avoir jettées fur le papier. Il ne m'en a plus parlé, je ne lui en ai plus parlé. Nous nous voyons peu ces dernieres années, car quoiqu'habitans du même monde, il m'écrivoit il y a quinze ou dix-huit mois, que nous n'habitions plus la même planete, c'eft-à-dire, le grand monde, d'où je m'étois retiré malgré lui.

Quoi qu'il en foit de cet état de vie fauvage & de pure nature, fi c'eft pure nature, je reviens toujours à dire que c'eft un dernier état de l'humanité dépouillée de tous fes avantages naturels, & une vraie barbarie, déchue de la vraie & parfaite fociété, où Dieu même nous avoit fait naître dans le paradis terreftre & comme renaître dans les belles plaines de Sennaar, au fortir de l'arche de Noé.

Encore ne vous ai-je pas tout dit, Monfieur, tout ce que je penfe de la vie fauvage dont je viens de vous entretenir à l'occafion de M. de Montefquieu. Depuis ce que j'eus l'honneur de lui en dire à lui-même, mes idées fe font agrandies & s'agrandiffent même dans le moment à votre occafion, & tout en vous en parlant un peu à fond.

Les Sauvages font en effet fauvages, & des vrais fauvageons tout-à-fait dégénérés & abâtardis, autant qu'il eft permis de l'être à des hommes qui font toujours des êtres moraux, théologiques même, images de Dieu, & ayant, quoiqu'ils puiffent faire, un rayon de lumiere divine, qui éclaire tout homme venant au monde; *lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.*

Ce ſont les Tartares, à bien dire, ceux qui habitent le nord immédiat des Indes & de la Chine, les *Montgoux* & les *Montcheoux*, qui forment proprement cette quatrieme claſſe de gouvernement politique, moral & théologique, dont la liberté eſt réguliérement ſubordonnée à la loi naturelle, loi encore une fois non ſimplement phyſique, mais humaine, morale & théologique, la ſeule loi primitive des hommes, vrais fils d'Adam avant & après le déluge; la ſeule à laquelle Jéſus-Chriſt nous a rappellés, en nous établiſſant dans la noble & ſainte liberté des enfans de Dieu.

Nous nous caſſons la tête à imaginer des ſyſtêmes & des origines généalogiques de toutes choſes; & le plus mal & le grand mal eſt que trop corporels & matériels, nous remontons toujours à une nature toute phyſique & matérialiſte qui nous égare avec Straton, Spinoſa & tous les déiſtes, athéiſtes de tous les tems.

L'Ecriture, oui l'Ecriture ſainte eſt un livre ſi vrai, ſi fort fait pour nous, ſi uniquement notre livre, livre de vie, qu'en quelque état de ſcience ou d'ignorance que nous ſoyons, de théologie ou de philoſophie, de phyſique ou d'hiſtoire, de foi même ou de raiſon, de bel & de bon eſprit, nous pouvons y trouver le complément ou l'abrégé de toutes nos ſciences, la réſolution de toutes nos difficultés, doutes, problêmes. Qu'on ouvre les yeux, & l'on verra que juſqu'ici on n'a pas trop ſu ou voulu les ouvrir à ce flambeau univerſel, dont effectivement Dieu & Jéſus-Chriſt ſe ſert, pour éclairer tout homme venant au monde.

En fait d'origines au moins, de *Geneſes* & d'inventions,

dès ce quatrieme chapitre de la Genefe tous les grands arts font inventés, & nous en connoiffons par nom & par furnom tous les inventeurs. Les arts libéraux font inventés fous le nom de mufique par *Jubal*, & les arts mécaniques par *Tubalcaïn*, qu'évidemment l'idolâtrie a transformé en *Vulcain*. Ce ne font pas là les vrais grands arts d'humanité dont je veux parler.

Ce n'eft pas Nembrod ni Affur, qui inventerent la vie civile & politique, qui font des arts fupérieurs à tous ceux de nos mains, ou de notre fimple bel-efprit. Ce fut le fratricide Caïn qui inventa ces arts-là, en bâtiffant la premiere ville de l'univers, la ville d'*Enochia*. Je ne laiffe pas de penfer, que ce genre d'invention ne fut jamais trop agréable à Dieu, ne fût-ce qu'à caufe de fon auteur. Je pourrois être de l'avis de M. R. s'il prenoit la chofe de ce côté-là.

Dans le moderne, Rome peut être regardée comme la feconde ville de l'univers, auffi fut-elle l'ouvrage d'un fratricide Romulus, &c. Je laiffe aux favans à nous dire, pourquoi de notre tems même, *Urbis & Orbis*, eft l'infcription ordinaire de la plupart des refcripts des Romains.

Je n'ai garde de rien outrer avec M. R. qui fur cette fimple ouverture, croira pouvoir anathématifer avec amertume toutes les villes, & fur-tout les grandes villes, les villes capitales de l'univers. Je conviens, je penfe, je crois favoir que les villes ne font point de la premiere invention de Dieu. C'eft d'Enochia que fortit le premier déluge : c'eft ordinairement dans les villes, que fe fabriquent la plupart de ces déluges d'iniquité qui inondent l'univers. Les campagnes font plus communé-

ment le séjour de l'innocence ; & la vie pastorale a eu de tout tems le suffrage des Poëtes en idée, & de Dieu même en réalité.

Les villes, pour parler clair, ne sont en quelque sorte que de la seconde intention du Créateur : elles sont tolérées & de pure concession. Après quarante ans de vie errante dans le désert, Dieu permit aux Juifs d'habiter Jérusalem & les autres villes de la Palestine. Dieu tire sa gloire de tout, & le bien du mal même.

Dieu veut la société, cela n'est pas douteux ; le genre-humain ne peut aller que par-là, depuis qu'il a tiré Eve de la côte d'Adam : mais encore une fois, les grandes sociétés, les sociétés trop intimes, ne sont en aucune façon du goût de Dieu, témoin la dispersion de Babylone, & celle des hommes de tous les tems. *Major è longinquo reverentia.* Les hommes sont plus faits pour se respecter de loin, que pour s'aimer de trop près. C'est toujours l'image de Dieu, &c. Je suis, Monsieur, votre très, &c.

LETTRE XX.

LE premier inventeur & la premiere invention en grand, à qui Dieu & Moyse paroissent donner la préférence, comme la primauté, fut Jabel, & la vie champêtre & errante sous des tentes, vie pastorale ou simplement campante ou campagnarde : *Genuitque Ada Jabel, qui fuit pater habitantium in tentoriis, atque pastorum.*

La vie même des guerriers en pleine campagne & sous des tentes, est plus du goût de Dieu que la vie civile de nos grandes villes. Ce n'est que comme en passant, hors de rang, sans éloge ni titre d'invention, que l'Ecriture sainte nous dit historiquement, que Caïn bâtit Enochia, au lieu qu'elle traite de peres & de patriarches, les inventeurs des arts, dont elle parle ensuite d'un dessein formé, mettant Jabel à la tête de tous, tant la vie champêtre, campante, pastorale, militaire même, est la vie propre de l'homme ; donc la vie est une milice & un passage, & non un établissement sur la terre.

Nous passons notre vie à édifier, à bâtir & à nous établir sur la terre, où saint Paul nous avertit d'après l'expérience & le bon sens, que nous n'avons pas de cité permanente. C'est une observation que je fis étant encore jeune, & que j'ai vu souvent confirmée depuis celle-là. Une dame riche & puissante m'arrêta un jour sur le tard, au passage, devant la porte de son château, pour me dire qu'enfin ce château étoit fini, & qu'elle alloit en jouir. Au moment qu'elle me disoit cela, un coup de serein la frappa, elle en mourut huit jours après. Voilà l'observation & la pointe d'épigramme : c'est que *ceux qui bâtissent aujourd'hui*, *meurent constamment demain*, c'est-à-dire, dès qu'ils ont fini leurs bâtimens.

Je dis la pointe d'épigramme, parce que c'est le style du jour, style de bel-esprit, de ne se faire lire que par-là. Un raisonnement moral & suivi, n'est point le style de nos philosophes : on m'en a averti. Mon observation épigrammatique est si vraie, que dans le monde j'ai vu mille gens la faire, d'où résulte cette autre épigramme, *qu'on bâtit pour ses enfans & non pour soi.*

La plupart même de ceux qui bâtiſſent en pierre de taille & à demeure, croyant éluder la nature, & prendre Dieu pour dupe, ont ſoin de multiplier & de prolonger leurs bâtimens, ne voulant jamais les avoir finis, comme s'ils voyoient leur propre fin dans celle de leurs travaux; car notre vie n'eſt qu'une épigramme, dont la mort eſt la pointe. Lima avec tout ſon or, n'a trouvé à propos de ſe rebâtir qu'en bois, & c'eſt à Lisbonne de profiter de l'avertiſſement. J'ai fait un ouvrage contre la pierre de taille, en faveur des vrais arts d'Architecture & de beſoin.

Il n'eſt pas mal après tout, que Dieu nous prenne à la fin ou dans le courant d'un vrai travail, *verum laborem*, puiſque notre vie n'eſt que travail, de ſon ordre exprès. Nos villes, nos édifices en pierre de taille, à chaux & à ſable, ne ſont pas un vrai travail devant Dieu, puiſqu'elles ont pour but notre perpétuité ſur la terre; ce que nous appellons pourtant un peu en grand, *travailler pour l'immortalité*, tant nous connoiſſons peu notre vraie éternité.

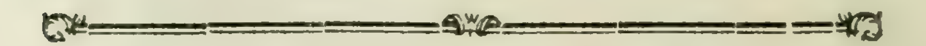
C'eſt Jabel qui édifia pour l'immortalité en devenant le pere & le patriarche de la vie tartare, champêtre, campante, paſtorale & militaire. Je ne traite point cela de petite invention, ſoit parce qu'elle eſt dans le vrai, ſoit parce qu'elle eſt dans le grand de nos mœurs, ſoit parce que la moitié peut-être du genre-humain, fait & a de tout tems fait honneur à cette vie tartare, nullement ſauvage, mais très-civile, très-ſociable, très-humaine, en s'y conformant.

Ne jugeons pas éternellement de toutes choſes, par nos petits goûts & par nos façons efféminées de pur bel-eſprit. Nos

Nos villes peuvent être le regne des femmes : le séjour des tentes est le regne des hommes. Encore faut-il s'exiler des villes & camper au milieu des champs lorsqu'on veut prendre ou défendre les villes, fonder ou détruire des Empires. Et combien de Conquérans fameux sont sortis de la Tartarie, de la Scythie pour conquérir la Chine, les Indes, le Mogol, l'Asie, l'Afrique même & l'Europe. Ceux qui appellent les Russes en Europe, veulent sans doute la bouleverser à leur profit. La plus vraisemblable opinion, dérive de la Scythie & du Tanaïs les premiers François. Ceux qui ont détruit & rétabli en parcelles le grand Empire des Romains, n'étoient que Goths, Visigoths, Ostrogoths, Sarmates, Huns, Vandales, Gépides, Lombards, Bourguignons, & enfin Francs ou François, généralement issus des déserts mêmes des Palus-Méotides ; & c'est la Sibérie probablement, qui a fondé & peuplé toute l'Amérique, dont les Sauvages sont l'abâtardissement immédiat des Tartares d'Asie, seuls vrais enfans de Jabel qui *ipse fuit Pater habitantium in tentoriis*, *atque Pastorum.*

Adam, Abel, Seeth, Enoc & tout ce que l'Ecriture sainte appelle les *enfans de Dieu*, avant le déluge, & tous les vrais patriarches, Abraham, Isaac & Jacob, après le déluge, vécurent sous des tentes, non simplement en pasteurs mais en grands & en chefs & seigneurs, patriarches en un mot comme Jabel de la vie pastorale. Enochia ne fut pour Caïn & ses vrais enfans, sous le nom d'*enfans des hommes*, qu'un repaire d'arts, arts mondains, de crimes & de vices, qui pervertissant jusqu'aux enfans de Dieu, attirerent cet horrible déluge, qui pensa exterminer la race humaine toute entiere.

Si M. R. que je ne perds pas de vue, n'avoit pas outré tout, manque de connoître l'Ecriture, & le vrai même des arts, des ſciences & de la ſociété qu'il calomnie, j'aurois pu être de ſon avis, que les petits arts de luxe, & les pures ſciences de bel-eſprit, énervent la ſociété des villes, des grandes villes & rendent la vie ſauvage même préférable à nos ſociétés criminelles & de bagatelle pure. M. R. a jugé de tout cela trop en petit, trop en *égoïſme*, & par rapport à lui, trop en miſanthrope, & point du tout en citoyen, ni en chrétien. Je ſuis fâché que ce mot m'échappe comme malgré moi : je vous en demande pardon, Monſieur, car je ſuis toujours votre très, &c.



LETTRE XXI.

QUAND j'ai dit, Monſieur, que les Tartares avoient conquis ſouvent l'univers, tantôt à la Chine, tantôt aux Indes, en Aſie, en Europe, &c. j'ai dû ajouter que ce peuple, ſous les noms de Scythes, de Sarmates, de Montgoux, de Kalchas, de Mantcheoux, n'a jamais été conquis. On ſait bien que ce fut l'écueil d'Alexandre, & même de Cyrus, comme de Darius. Je ne dis pas cela en l'air, ni en façon de ſyſtême : c'eſt un fait, un réſultat de faits dans la grande hiſtoire du genre-humain.

Dans le moment, je me rappelle qu'étant allé voir un jour le célébre Préſident de Monteſquieu, dans les commencemens

de notre amitié, il y a plus de trente ans, je le trouvai dans une eſpece de verve, & tout enthouſiaſmé de la découverte qu'il venoit de faire, diſoit-il, d'un peuple ſpécialement conquérant dans l'univers: or ce peuple étoit les Tartares. Dans ce moment, M. de Monteſquieu en étoit à la dix-huit ou vingt-huitieme irruption conquérante, que ce peuple avoit faite dans notre triple continent, Européen, Aſiatique, Africain.

Ce qui cauſoit l'enthouſiaſme, & faiſoit la découverte propre & ſpécifique de l'Auteur, étoit que prenant la choſe dans toute la rigueur, il vouloit que ce peuple ſeul, à l'excluſion de tout autre, Grec, Romain, Mede ou Perſan, fût créé par la nature, ou donné de Dieu même, avec la qualité ſpécifique & caractériſtique de peuple conquérant; ce que, ſans nier cela, je fonde ici ſur la vie ſpécialement tartare, champêtre, campante, paſtorale & militaire, que je regarde comme la vie proprement humaine & ſociable, ſelon Dieu & la raiſon, & nommément ſelon la foi de l'Egliſe & de Jéſus-Chriſt, dont la propre demeure ſera toujours nommée le *tabernacle du Dieu vivant.*

Et voilà je crois, le propre ſens du *Deus non in manufactis habitat.* Nos villes ſeules & nos maiſons de pierre de taille, peuvent porter le nom de *manufacta.* Une tente, un tabernacle n'eſt jamais une maiſon faite, faite pour toujours & pour long-tems. Elle ne tient point à la terre, & pour le moins n'y eſt-elle pas enracinée, mais toujours à refaire & prête à s'envoler, comme notre vie, au gré du vent & des vrais beſoins.

Je n'ai pas d'idée que M. de Monteſquieu ait imprimé quelque

part ſon idée de la vie tartare, conquérante d'office, & par privilege ſpécial de la nature & de Dieu. En tout cas, on trouvera de lui des papiers relatifs, qu'on ne ſauroit trop-tôt imprimer, non plus qu'une infinité de grandes penſées, dont il m'a confié la connoiſſance, peut-être le ſoin de les faire valoir à propos.

Encore une fois, je ne réfute pas M. R. pour le réfuter & le critiquer, mais ſur-tout pour rétablir bien de bons principes qu'il a ignorés ou contredits. Il y a une choſe qui embrouille l'hiſtoire générale du genre-humain, & cauſe tous ces faux ſyſtêmes qui défigurent l'origine de toutes nos hiſtoires modernes, Grecque, Romaine, Françoiſe & autres. Nous jugeons de toutes les autres par une de celles-là. Nous nous croyons toujours ſortis du limon de la terre ou éclos du gland de la forêt de Dodone, ſuivant l'impie ſyſtême de Diodore, qui ne laiſſe pas d'avoir une ſorte de fondement mal entendu dans l'Hiſtoire ſainte, où réellement nous ſommes comme éclos du limon de la terre, mais figurés de la main de Dieu, & ſurtout animés & vivifiés de ſon ſouffle & à ſon image.

Après la diſperſion de Babel, Sem & Cham ou leurs enfans, point ou peu diſperſés, fonderent des ſociétés & des Empires extrêmement floriſſans en Aſie & en Afrique. Tout cela ne tomba bien dans la barbarie à force de guerres, de mutations & de crimes qu'après la mort de Jéſus-Chriſt à l'arrivée des Muſulmans, qui ont détruit les bibliothéques, les monumens, les atteliers, les lettres, les ſciences, les arts par principe Iſmaëlitique & pour ſauver l'Alcoran, en détruiſant l'Evangile & l'empire d'Iſaac ou de J. C. Car Iſmaël & Iſaac

ont toujours été rivaux, & le ſont encore à Rome & à Conſtantinople, ſuivant cette prophétie de l'Ange, qui en parlant d'Iſmaël à ſa mere Agar, dit:

« *Hic erit ferus homo*, *manus ejus contra omnes*, *& manus*
» *omnium contra eum*; *& è regione univerſorum fratrum ſuo-*
» *rum figet tabernacula.* Je ſuppoſe qu'on ſait que Mahomet étoit deſcendant d'Abraham par Iſmaël, comme J. C. l'étoit par Iſaac. Or dans l'antiquité l'Arabie étoit *è regione* de la Paleſtine, & dans le moderne c'eſt Rome & Conſtantinople, la vraie & la fauſſe capitale de l'empire Romain, qui ſont comme deux armées en préſence, dont l'une diſpute le ſpirituel qu'elle tient, & l'autre le temporel qu'elle tient auſſi à-peu-près. Je ſuppoſe qu'on ſait auſſi, que quelqu'un a prouvé que Mahomet eſt le vrai *antechriſt* ou *antichriſt*, c'eſt-à-dire, *è regione* ou *ex adverſo* de J. C. L'Ecriture ſainte eſt bien vraie. La derniere vie de Mahomet imprimée à Londres, faite par le comte de Boulainvilliers, fait Mahomet fils d'Abraham par Iſmaël.

Il n'en fut pas de même de Japhet & de ſa deſcendance: à force de tranſmigrations après l'affaire de Babel, ayant à gagner l'Europe & les iſles des nations, & tout ce pays-là & les chemins qui y menent étant des déſerts, des montagnes, des pays en friche; cette race Japhétienne tomba tout-à-fait dans la barbarie, d'où les Grecs ſe releverent les premiers & nous releverent par les Romains, juſqu'à nous rendre participans en ſociété de l'héritage même de J. C. dont le déicide dépouilla les Juifs & la race de Sem, ſuivant cette autre prophétie de Noé même: *dilatet Deus Japhet*, *& habitet in tabernaculis Sem.* Où je prie M. R. d'obſerver

le mot de *tabernaculis*, qui eſt le propre mot de la bonne nature, & ſur-tout du bon Dieu ſon unique Auteur-créateur, & non ces antres, trous & repaires où M. R. niche ſes hommes *originaires*, *bêtes brutes*, & pis que cela. Je ſuis Monſieur, votre très-humble, &c.

LETTRE XXII.

MONSIEUR, les Grecs ſortirent de leur barbarie à l'aide des Egyptiens, qui, par malheur, étant déja idolâtres, & pleins de ſuperſtitions, ne releverent que l'eſprit des Grecs, leur donnant du reſte de fort mauvais exemples & des inſtructions pleines de fables & de miſeres de religion & de mœurs. La vanité des Grecs, revenus au monde, les fit s'approprier toutes les fables idolâtriques des Egyptiens en les chargeant de nouvelles fables nationales à la Grecque. Belle philoſophie! Encore nos beaux eſprits mépriſent-ils les Grecs leurs vrais inſtituteurs.

Entr'autres, les Grecs ſe donnerent pour *indigenes*, & enfans de la terre qu'ils habitoient, comme les Egyptiens ſe diſoient noblement iſſus du limon de leurs marais. Ces hommes ainſi nés d'abord plantes, puis animaux, & peu-à-peu embryons d'humanité, ſont préciſément les hommes Sauvages diſperſés au haſard ſans ſociété parmi les animaux, tels que M. R. nous les donne à propos de l'inégalité des conditions qu'il veut phyſiquement expliquer, ſous le nom de philoſophie de ſa façon.

Les Egyptiens idolâtres ne furent pas les ſeuls précepteurs ou inſtituteurs des Grecs barbares & preſque ſauvages; car ils étoient pis que Tartares & Scythes. Au tems des Agenor, Cécrops, Cadmus, Danaüs, Inachus, qui furent les inſtrumens dont Dieu ſe ſervit pour retirer les Grecs de leur barbarie, la Phénicie, la Syrie, la Perſe, la Chaldée étoient comme, & avant l'Egypte, tombées dans l'idolâtrie & dans les fables qui ſont la barbarie des ames, des cœurs, & même, ſelon moi, des eſprits. Car M. R. en veut bien autant aux arts & aux ſciences qu'à la religion & aux mœurs, & à la religion & aux mœurs autant qu'aux arts & aux ſciences. Ces choſes-là ſont plus inſéparables qu'on ne penſe : on va le voir bientôt.

Cependant les Grecs arriverent par le moyen des Egyptiens & des Aſiatiques, au bel-eſprit, mais jamais au bon & au ſain eſprit, ſi ce n'eſt lorſque J. C. arriva en perſonne pour le leur donner, *Judæo primùm & Græco*, & nous le donner à nous-mêmes, Gaulois & Romains par leur moyen. Car St. Denis, &c. étoit Grec, Athénien même.

Et bien nous en prend, que les Grecs & les Romains de qui nous ſommes en poſſeſſion de prendre le bel-eſprit, euſſent commencé par nous donner le bon & le ſain eſprit, comme les hommes peuvent le donner en lui ſervant de véhicule. Car il eſt vrai que c'eſt toujours des Romains & des Grecs que nous recevons le bel-eſprit trop pêle-mêle avec le bon eſprit, dont les Grecs ſe ſont toujours trop peu piqués, juſqu'à le perdre enfin tout-à-fait par leur ſchiſme toujours bel-eſprit, & à la fin muſulman & ſans eſprit, ſans ſcience, lettres ni arts, comme ſans vraie religion, à la R.

Prenons garde à cette fin du bel-esprit aboutissant au non-esprit, où nous mene évidemment M. R. en nous ramenant à notre prétendue origine par des systêmes, qui non-seulement excluent les arts & les sciences, mais n'ont pas même de *bon sens.* Car nommément j'ai été prié & je suis autorisé par gens de bel & de bon & de vrai esprit, de lâcher le mot du *bon sens* qui manque aux fantaisies de M. R.

Arrivé à-peu-près aux deux tiers de son livre sans avoir rien prouvé, par un entassement de propositions improbables, M. R. se flatte pourtant d'avoir enfin pas à pas mené son Sauvage non humain à l'humanité sociable, & vicieuse par conséquent, selon lui. On peut croire qu'il n'y a de vicieux que cette façon ou ce dessein de mener tout cela, si c'est mener, à contre-sens & au vrai rebours du sens commun.

« Voilà donc, *dit-il*, toutes nos facultés développées, la „ mémoire & l'imagination en jeu, l'amour-propre intéressé, „ la raison rendue active, & l'esprit arrivé presque au terme „ de la perfection dont il est susceptible. Or de-là vint tout „ de suite l'hypocrisie, le faste imposant, la ruse trompeuse, „ &c. & sur-tout l'esclavage, de libre & d'indépendant qu'il „ étoit auparavant. „ Si bel & si bien du reste qu'en se perfectionnant, selon M. R. & devenant de machine animal, d'animal spirituel, de spirituel raisonnable & de raisonnable sans doute divin, l'homme se dégrade, selon M. R., dont voilà le bon sens de mener tout à contre-sens ; ai-je dit & redit ?

Sans trop entrer désormais dans ses raisonnemens fantasques & misanthropes, il me permettra de lui faire observer

que

que ce ſont gens comme lui qui rendent la ſociété inſociable, 1°. en prêchant ſans ceſſe l'inſociabilité, & je ne ſais quelle liberté orgueilleuſe & de révolte pure. 2°. En calomniant les arts & les ſciences, qui ſont le plus honnête & le plus utile lien de la ſociété dans le commerce réciproque de nos beſoins reſpectifs. 3°. En appellant bien le mal, & mal le bien, en pervertiſſant toutes les notions du ſens commun qui eſt le vrai nœud de tout. 4°. En rendant odieux les grands, les riches, les ſavans, les talens, les magiſtrats, les princes, & toute ſorte de ſupériorité légitime venant de Dieu. Car *omnis poteſtas à Deo.*

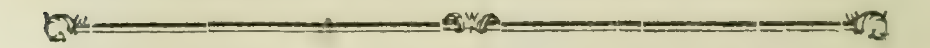
Il eſt heureux que M. R. ne ſoit pas plus éloquent que cela, & qu'il outre tout ce qu'il dit de mieux. Sans quoi on le croit de retour de Geneve avec le deſſein de *iniquum aliquid moliri in civitate.* Il n'eſt pas aſſez à craindre pour qu'on ne puiſſe pas lui pardonner tant d'excès. Encore nous aime-t-il à la folie, à la fureur, comme ceux qui diſent bien des ſottiſes aux frivoles objets de leur amour.

Il répéte beaucoup que la ſociété ſeule aſſujettit l'homme au *travail*, à la *ſervitude*, à la *miſere.* Voilà le vice d'un mauvais pere d'avoir bercé, Monſieur ſon fils, d'un Voſſius, d'un Tacite, d'un Grotius, au lieu de lui avoir fait prendre de bonne heure le goût & l'habitude d'un vrai travail ſelon Dieu. Car c'eſt Dieu ſeul qui a condamné l'homme après ſa rébellion, au travail, à la ſervitude & à la miſere.

Maledicta terra opere tuo. In laboribus comedes ex eâ cunctis diebus vitæ tuæ. Spinas & tribulos germinabit tibi, & comedes herbam terræ. In ſudore vultûs tui veſcêris pane,

donec revertaris in terram de quâ ſumptus es, quia pulvis es, & in pulverem revertêris. Je ſuis ſurpris que M. R. ne rende pas la ſociété reſponſable de notre mort. Si les bêtes ne mouroient pas, il n'y auroit pas manqué.

A Eve même, & ſur-tout à Eve Dieu a dit : *multiplicabo ærumnas tuas, & conceptus tuos. In dolore paries filios, & ſub viri poteſtate eris, & ipſe dominabitur tuî, &c.* Il ſemble que Dieu a craint qu'on n'attribuât à d'autres qu'à lui la condamnation de l'homme, de la femme & de la ſociété au travail, à la ſervitude, à la miſere, à la douleur, à la mort. Encore eſt-il vrai que l'homme a droit de s'en prendre à lui-même de ſa condamnation, à ſa révolte, à ſon péché. Ce qui n'en juſtifie pas davantage M. R. qui ne dit mot de Dieu ni du péché, & ne s'en prend qu'à la ſociété qui eſt un bien, puiſque ſelon Dieu, *non eſt bonum hominem eſſe ſolum.* Je ſuis, Monſieur, votre, &c.



LETTRE XXIII.

MONSIEUR R. ébranle, ſape, nous fait perdre de vue tous les bons principes. Pour le moins eſt-il ingrat envers la France, qui le nourrit & le fait & le laiſſe au moins vivre & végéter, écrire même & gâter ſon papier. Ramenons-le à l'a. b. c. des ſentimens. Quelle eſt donc la miſere, la ſervitude & le travail à quoi la ſociété Françoiſe réduit M. R. ? Eſt-ce que la ſociété, la nôtre, comme toute autre, ne nous délivre

pas & tous ceux qui nous font l'honneur de vivre avec nous, de nos miseres communes?

Elle nous donne des laboureurs, des moissonneurs, des meuniers, des boulangers, & nous avons du pain en étendant la main : car elle nous donne aussi de l'argent pour en acheter. Elle nous donne des tailleurs qui nous habillent, des cordonniers qui nous chaussent, des marchands de toutes sortes, des médecins, des hôpitaux, des prêtres qui nous baptisent, nous prêchent, nous absolvent, nous enterrent, & nous menent en paradis comme par la main.

Toute la société travaille pour chaque individu. Chaque métier & chaque art demande trente mains, trente arts & métiers, pour nous faciliter le moindre de nos besoins. Une épingle passe par trente mains, par trente laboratoires, avant que d'être une épingle., dont on en a cent pour un ou deux sous. Et les Sauvages de M. R. en ont-ils moins de travail, de servitude & de misere, pour avoir moins de société? Il en ont bien davantage, puisqu'ils ont toutes celles dont nous délivre la société. Un simple petit miroir de deux liards pour nous, est pour eux un bijou, qui leur coûte bien des peaux de Castor, au profit de notre société.

Est-ce vivre, pour un homme quelconque, que de ne vivre que de glands & de racines, de méchantes herbes, que de se repaître de chair humaine, que de n'avoir pas une misérable couverture au milieu des frimats & des horreurs du Groënland & du Canada, que de n'avoir que de l'eau salée à boire, comme les Esquimaux, que de n'avoir ni foi, ni loi, ni religion, ni mœurs, ni instructions, ni connoissances, ni sciences,

ni arts, ni hôpitaux, ni colleges ; ni précepteurs, ni défenseurs, ni princes, ni magistrats ?

Mais on est libre, dit M. R. & encore ne l'est-on pas. La liberté n'est que de choix entre le bien & le mal. Le Sauvage quand il pleut, n'est libre que de se mouiller, n'étant pas libre de se mettre à couvert. Il n'est pas libre : il est forcé de souffrir mille sortes de maux, la faim, la soif, la nudité, mille especes de maladies. La société ne nous ôte aucune liberté honnête & utile, en nous forçant assez doucement, d'être honnêtes-gens, bons citoyens, bons chrétiens : & comme elle y oblige tout le monde, encore lui sommes-nous redevables d'y forcer autour de nous cent mille hommes, qui sans cela pourroient à chaque instant nous molester beaucoup dans notre propre personne, dans nos biens, dans tout notre bien-être.

M. R. attribue à la société les *guerres nationales*, *les batailles*, *les meurtres*, *les représailles*, *qui font frémir la nature*, &c. Est-ce que les Sauvages n'ont pas des guerres, des batailles, des meurtres, des représailles, d'autant plus faisant frémir la nature, que les nôtres sont contre la vie civile, la religion, les devoirs surnaturels, & celles des Sauvages, toujours directement contre la nature seule ? Les guerres & les batailles des Sauvages sont bien pires que les nôtres. Les nôtres peuvent être contre l'humanité en général : les leurs contre les hommes en détail, & d'homme à homme.

Quand la France est en guerre contre l'Europe entiere, que sa jalousie réunit contre nous, il part de ce royaume tous les ans dix ou vingt mille hommes de recrue, dont dans une campagne il peut en périr la moitié. Mais le gros de la France,

le corps de la nation n'en eſt comme point offenſé, & la moitié de ce qui y périt, auroit pu périr ſans cela. Qu'une nation ſauvage ſoit en guerre, c'eſt la guerre de toute la nation; les femmes y menent leurs enfans à la ſuite des hommes. Leurs batailles ne ſont que de deux ou trois cents hommes: mais c'eſt toute la nation qui y périt.

Depuis douze cents ans, que la France comme royaume fait la guerre en France, en Flandre, en Allemagne, en Italie, à Conſtantinople, à Jéruſalem, à Damiette, à Tripoli, en Eſpagne, &c. la France eſt à-peu-près aujourd'hui ce qu'elle étoit au tems de Clovis; au lieu que toutes les nations ſauvages de l'Amérique, Algonquins, Iroquois, Hurons, &c. ſe ſont comme toutes détruites, y en ayant pluſieurs dont il ne reſte plus de veſtige.

Les guerres ſont un mal de la nature corrompue, corrompue par le péché, non par la ſociété réparée même par la ſociété chrétienne en Jéſus-Chriſt; car l'Egliſe n'eſt qu'une ſociété, une aſſemblée des fideles. Nos guerres ſe font en regle & ne vont jamais à la deſtruction d'une nation entiere, ni à moitié. Les guerres des Sauvages ſont des fureurs, des trahiſons, des guet-à-pens, des aſſaſſinats, des duels, ai-je dit d'homme à homme. Nos guerres reſpectent l'humanité: à Fontenoy, Anglois & François s'invitoient le chapeau à la main à tirer les premiers: aucun ne vouloit commencer. Un ennemi déſarmé n'eſt plus notre ennemi.

Or c'eſt-là que commence la guerre du Sauvage: un ennemi ſans armes, excite toute leur fureur. Ils le ſaiſiſſent, le garrotent juſqu'à lui ôter la reſpiration. Ils lui arrachent la cheve-

lure, cernant la peau du crâne tout autour, pour lever tous les cheveux à la fois, ce qui eſt un grand trophée pour eux. Ce n'eſt encore rien : on le promene dans tous les villages, hameaux & cabanes, où juſqu'aux femmes & enfans chacun a droit de lui arracher un ongle, couper un doigt du pied, de la main, de l'aſſommer de coups. Ainſi mutilé, on le brûle, on le grille, on le rôtit, on le mange piece à piece & en détail.

Le comble des horreurs! on le fait chanter, & il chante, tandis qu'il a le pied ou la main dans le feu. Le beau eſt même en cet état de ſe moquer de ſes bourreaux, de les exciter, de leur dire que ſi on les tenoit, on leur feroit pis. On chante, on rit, on fume une pipe. Le premier venu, un enfant, une femme approche du patient, lui coupe un doigt, le met dans la pipe, & le patient rit & fume ſon doigt, fût-ce même ſon œil, dont il trouve le parfum délicieux. Oh! pour le coup, voilà le Sauvage bête brute, dont M. R. envie la noble liberté! Je croirois offenſer Dieu, ſi j'ajoutois que je la lui ſouhaite. Dieu m'en préſerve.

Il eſt vrai que ſi l'on vouloit punir M. R. de tant d'excès contre l'humanité, la raiſon & le bon ſens, ſans parler de la divinité, de la grace & de la foi, on n'auroit qu'à le prendre au mot, & le tranſporter au milieu des Sauvages, nud, libre, gai & content. Mais ce n'eſt pas moi qui ai imaginé cela : au contraire, s'il étoit là, j'irois moi ou mes freres pour l'en retirer & le convertir à Dieu & à la raiſon. Je ſuis, Monſieur, votre très, &c.

LETTRE XXIV.

MONSIEUR R. avance un principe dangereux, qui eſt que le droit de conquête ne peut jamais fonder un véritable droit, & que les peuples conquis ſont à perpétuité armés de droit contre leurs conquérans, à moins que ces peuples conquis ou la *nation remiſe en pleine liberté*, *ne choiſiſſe volontairement ſon vainqueur pour ſon chef.* D'abord il y a des conquêtes de droit par elles-mêmes, en ſecond lieu, la plupart des conquêtes ne ſe font pas ſur les nations, mais ſur leurs Souverains, n'y ayant qu'eux qui ayent droit de réclamer à la tête de leurs nations, comme ſerviteurs & ſoldats.

Il y a ici un ſophiſme que font tous ceux qui critiquent les gouvernemens en regle, ſur-tout les monarchies & même les républiques. Je ſuis ſurpris que bien d'habiles gens qui ont défendu ces gouvernemens, n'ayent jamais bien démêlé ce ſophiſme. Les prétendus eſprits libres, forts & républicains, ſoi-diſants philoſophes, ſuppoſent toujours qu'une nation comme nation, une multitude de gens de même nom ont ſur eux-mêmes un droit de gouvernement.

Tout leur droit de gouvernement n'eſt que paſſif. Une multitude n'a droit que d'être gouvernée, & non de ſe gouverner. Chacun au plus n'auroit droit que de ſe gouverner lui-même : droit nul & dangereux dans une ſociété. Il eſt moralement impoſſible qu'une multitude ſe gouverne elle-même. Alors il eſt vrai que s'il n'y a pas de chef naturel, la nation, ſans

autre droit que d'être gouvernée, eſt forcée de ſe former en république ou en monarchie, en déférant le gouvernement à pluſieurs ou à un ſeul. Et encore, faut-il toujours un ſeul chef de magiſtrature, de ſénat ou de république, un dictateur, un doge, un ſtathouder, tant la multitude a peu le droit de ſe gouverner, ſi ce n'eſt en ſervant fidellement celui qui a d'ailleurs le droit de la gouverner.

A remonter aux idées philoſophiques, métaphyſiques, morales, théologiques même des choſes, on ne trouvera jamais dans une multitude en ſociété qu'un beſoin d'être gouvernée. Ce beſoin qui lui eſt propre, peut fonder le droit de celui qui la gouverne, mais non le ſien, ſi ce n'eſt paſſivement comme j'ai dit. Eſſentiellement, une multitude qui ſe gouverne, porte l'idée d'un mauvais gouvernement, d'un non gouvernement. Où eſt donc ſon droit? Il eſt dans celui qui eſt ſuſcité ou que Dieu ſuſcite pour en uſer, fût-ce un conquérant, pourvu qu'il ſoit légitime,

Mais s'il n'eſt pas légitime d'abord, le tems peut le légitimer, quoiqu'en diſe M. R. Il y a, & il eſt bon qu'il y ait un tems de preſcription, où la poſſeſſion faſſe le droit devant Dieu & devant les hommes. Le principe de M. R. eſt une ſemence de révolte & de guerre éternelle. Une nation, ſurtout ſi elle eſt grande, n'a jamais droit de dépoſſéder un poſſeſſeur, ſi ce n'eſt à la ſuite d'un autre reconnu légitime, ou plus légitime poſſeſſeur.

Je dis qu'une nation, plus elle eſt grande plus elle a droit, c'eſt-à-dire, beſoin d'être gouvernée, & moins elle a droit de gouverner. On en voit la raiſon, & je ne ſais pas ſi cette raiſon

raison n'exclut pas la république du vrai droit d'être un bon gouvernement. Qui dit république, dit chose publique : & je doute que ce qui s'appelle public, soit un bon gouverneur. L'idée du bon gouverneur me paroît être celle d'une vraie monarchie ; aussi n'y a-t-il qu'un Dieu & qu'une providence, modele de tout bon gouvernement.

Chacun a ses raisons, mais M. R. n'en a point pour dire qu'un droit de conquête soit un droit éternellement litigieux. Cet Auteur qui devine à sa fantaisie l'origine de toutes choses, dit que le premier *gouvernement naissant*, *n'eut point d'abord une forme constante & réguliere.* D'où le sait-il ? De sa raison que voici. *Le défaut de philosophie & d'expérience ne laissoit*, dit-il, *appercevoir que les inconvéniens présens*, &c. Il s'agit bien de philosophie & d'expérience physique ?

Voilà la manie de nos grands philosophes, physiciens à expérience depuis Newton, de vouloir mettre la main au gouvernement, & y dire leur mot, comme si dans la physique même, leur mot étoit autre chose qu'une simple hypothese, variable au gré de tous les grands parleurs. Tout cet endroit est plein de maximes séditieuses, & d'autant de sophismes.

L'Auteur cite Pline, disant à Trajan : *Si nous avons un Prince, c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un Maître.* Voilà le vaudeville, l'épigramme, le coup de langue, le bel-esprit qui nous affolle. Pline étoit trop adulateur, pour ne pas joindre le titre de *Maître*, à celui de *Prince*, dans un panégyrique fait en face d'un Empereur, à qui sur toutes choses il vouloit plaire, au prix de toute sa liberté & de toute celle de sa patrie. Trajan eût-il été le tyran des Romains, comme il

l'étoit des chrétiens; encore Pline l'eût-il reconnu pour maître, ſous les noms de prince, de pere & de tout ce qu'il y a de plus honnête & de plus doux. M. R. joue ſur les mots quand il veut. Tout ſon diſcours n'eſt qu'un jeu de mots, pour éluder celui de l'*inégalité* des conditions qui n'eſt pas un jeu pour lui.

Tout le raiſonnement de M. R. va ici à abſoudre les peuples du ſerment de fidélité toutes les fois qu'ils croiront que leur prince ne les gouverne pas ſelon les loix, c'eſt-à-dire, à leur fantaiſie. Car, ſelon lui, les loix ſont à la fantaiſie du peuple, & il a ſeul tout le droit de légiſlation, ſous prétexte qu'à l'origine de tout c'eſt lui qui s'eſt donné un légiſlateur. Mais s'il ſe l'eſt donné, s'il lui a conféré la légiſlation, il ne l'a donc plus lui-même, non plus qu'un donateur a droit ſur la terre dont il a donné à un autre le domaine abſolu. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.



LETTRE XXV.

C'EST la liberté, ſa chere liberté ſauvage, qui eſt le grand vœu & le grand cri de guerre de M. R.; il s'entend en ſophiſmes, c'eſt-à-dire, à les faire : mais il dit, & cela même en eſt un, *que les politiques ſont ſur l'amour de la liberté les mêmes ſophiſmes que les philoſophes ont fait ſur l'état de nature.* Et voilà M. R. qui en fait plus que les philoſophes & les politiques; il pouvoit ajouter les théologiens, qui ſont les

ſeuls compétens pour nous dire ce que c'eſt que l'état de nature en oppoſition avec l'état de grace, qui eſt bien ſurement de leur reſſort.

Qui n'entend qu'une partie, eſt bien ſurement un juge incompétent. Les prétendus philoſophes, purs phyſiciens tels que l'eſt & prétend l'être M. R. n'entendent au plus que la nature pour la connoître en elle-même ; & encore, encore l'entendent-ils ? au lieu que les théologiens tout auſſi naturaliſtes que les phyſiciens, & pourquoi non ? ſont au-deſſus d'eux moraliſtes & docteurs de la grace. Selon Cicéron même la philoſophie eſt *rerum divinarum & humanarum cognitio*, & *divinarum* ſans doute avant *humanarum*. Depuis Deſcartes il eſt vrai que nos philoſophes diſent : *Je ſuis philoſophe & ne ſuis pas théologien.* Ils ne ſont donc ni l'un ni l'autre, ne pouvant être l'un ſans l'autre. Mais je ne ſuis ici que moraliſte en oppoſition à M. R. qui n'eſt que phyſicien ſoi-diſant.

M. R. ſans indiquer aucun des ſophiſmes dont il accuſe les politiques mêmes & les philoſophes ſans preuves ni demie, dit que ces Meſſieurs à qui il en veut de ſa pleine autorité, *par les choſes qu'ils voyent*, *jugent des choſes très-différentes qu'ils n'ont pas vues.* M. R. a-t-il vu d'état de pure nature, de *Sauvage originaire*, d'*homme ſans ſociété ?* A-t-il vu inventer les langues par un tremblement de terre qui d'un continent a fait une Iſle, comme d'un coup de canon, le *ratio ultima* de M. R. non roi pourtant.

On croiroit en vérité que M. R. raiſonne ou parle au haſard, & que c'eſt ſa plume & non lui qui écrit. Il ignore les maximes les plus communes de la logique, de la rhétorique,

de toute méthode & de tout art de chercher la vérité & de bien parler. Ce qu'il blâme là eſt la premiere regle du bon ſens, de la raiſon comme de la foi. Car St. Paul blâme les philoſophes de n'avoir pas reconnu un Dieu inviſible par les choſes viſibles qui ſont ſon ouvrage, & Deſcartes nous apprend très-bien à paſſer du connu à l'inconnu.

Et comment inventer en aucun genre, ſi par les choſes qu'on voit on ne vient pas à imaginer ce qu'on ne voit pas. Selon M. R. il eſt faux que de ſoi l'homme aſpire à la ſervitude comme le prétendent les philoſophes & les politiques. Eh! mon Dieu, ſans tant d'abſtractions métaphyſiques & de bel-eſprit, nous voyons de nos yeux, & nous entendons de nos oreilles, & le bon ſens nous le dit que les trois quarts & demi des hommes cherchent des conditions de valet même, de client, de ſujet pour avoir du pain & vivre en ſociété ou vivre tout court.

On y eſt bien forcé d'aſpirer à la ſervitude : & il eſt ſi vrai que *ſervire Deo regnare eſt*, que dans le monde même un ſimple laquais eſt tout ſier de la livrée qu'il porte, & parle ſouvent plus en maître que ſon maître même. Et dans un état même d'abſtraction & de bel-eſprit un peu ſenſé, la plupart des hommes ſeroient très-embarraſſés de la liberté à laquelle ils n'aſpirent que parce qu'ils en ont encore trop. Je citerois tel peuple de l'Europe, qui vivroit plus libre & moins ſujet à des révolutions de ſervitude, s'il arrivoit enfin, comme il peut arriver, que ſes vrais maîtres le devinſſent un peu plus, & tout-à-fait.

Point d'eſclavage plus grand & plus tyrannique, que celui

d'une trop grande liberté. Les vrais esclaves chez les Romains & ailleurs, quand ils avoient le bonheur de rencontrer des maîtres doux & humains, étoient plus maîtres, plus contens au moins qu'eux. La liberté à laquelle aspire M. R. est le regne des passions & des caprices, & par conséquent de l'esclavage de l'esprit & du cœur, qui est le plus terrible, & le seul vrai esclavage.

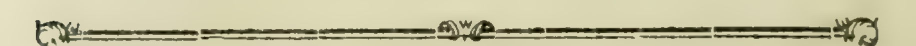
M. R. en veut fort au despotisme : je ne le contredirai pas, si ce n'est dans les mauvaises & fausses attributions & applications qu'il en fait aux gouvernemens les plus légitimes, les plus honnêtes, les plus doux. Mais lui personnellement & *ad hominem*, je le trouverois fort heureux d'avoir un maître immédiat, qui le contînt despotiquement dans les bornes de l'honnête liberté d'écrire avec décence, honneur, religion & bon sens. Un frénétique est-il heureux d'avoir la liberté de se tuer & de tuer quelqu'un ?

M. R. a entrevu mes objections ou mes réponses. Il convient que les peuples accoutumés à la servitude en supportent tranquillement le joug, comme un cheval dressé se laisse brider & mener où l'on veut. Mais ce n'est pas par-là qu'il en faut juger, dit-il, quoique ce soit-là l'état ordinaire de tous les hommes de toutes les nations. Et par où veut-il juger des hommes, si ce n'est par les hommes, & d'un état, si ce n'est par les hommes mêmes de cet état ? Le voici : il veut qu'on juge de la liberté par la révolte, & de l'honnête liberté par le libertinage.

« M. R. dit : Ce n'est donc pas par l'avilissement des peuples » asservis qu'il faut juger des dispositions naturelles de l'homme » pour ou contre la servitude, mais par les prodiges qu'ont

„ faits tous les peuples libres pour se garantir de l'oppression „. Le mot de *prodiges* dont se sert ici M. R. le trahit. Il aime les choses fortes, les catastrophes, les révolutions, les excès en tout genre, comme les paradoxes en genre de littérature, & les licences en fait de liberté. Défions-nous-en.

Pur sophisme de substituer le mot d'*oppression* à celui de *servitude*, comme de substituer celui de *servitude* au terme de *fidélité* ou d'*obéissance*. *Vir obediens loquetur victorias.* L'homme obéissant parlera victoires. M. R. n'aime pas celles-là. Il n'aime que les *prodiges* de la révolte la plus effrénée. Les Athéniens sont le peuple, que cet amour de liberté vague & capricieuse, a le plus souvent révoltés contre leur république & leur liberté même. Les Spartiates gouvernés par un roi, & même par deux, ne se sont presque jamais révoltés. Je suis, Monsieur, votre, &c.



LETTRE XXVI.

A BIEN prendre les choses, Monsieur, ce n'est le plus souvent que dans les républiques trop libres, trop démocratiques, comme chez les Athéniens, qu'on trouve des tyrans, des oppresseurs, des despotes au moins. Il est facile d'usurper une autorité vague, & qui flotte dans plusieurs têtes & dans plusieurs mains. Il s'y en trouve toujours quelqu'une, qui tire tout à elle & s'empare de tout. Un Monarque n'a point de complices ni de rivaux, qui lui aident, ou qui l'aiguillonnent

à avoir plus d'autorité qu'il n'en a, l'ayant toute au gré de ſon ambition, s'il eſt ambitieux.

Non, il n'eſt pas tenté de l'être. Il ne peut l'être que de jouir en paix de toute l'autorité qu'il a. Il a intérêt de bien gouverner & de laiſſer jouir ſon peuple de l'honnête liberté, qu'une autorité légitime laiſſe toujours aux ſujets fideles & ſoumis. Les *prodiges* que vante M. R. ne ſont jamais que des coups de main, par où une populace mutinée favoriſe un oppreſſeur ſecret ou qui veut le devenir, contre celui qui ne l'eſt ſouvent qu'en imagination.

L'homme & les hommes ſur-tout ſont faits pour être gouvernés. Une nation, un Etat ne repréſente jamais qu'une famille, dont le pere commun eſt le chef naturel, toujours repréſenté par le Prince, Roi, Doge, Stathouder quelconque, ſoit héréditaire, ſoit électif ſelon l'uſage dont le tems les a mis en poſſeſſion. C'eſt un des malheurs auxquels la nature humaine eſt expoſée, que quelqu'un de ces maîtres gouverneurs s'en acquitte mal, qu'il ſoit mal-habile, inappliqué, méchant même. Cela eſt fâcheux, comme il eſt fâcheux d'être malade; de mourir, de ſouffrir. A cela, je ne vois que la patience.

M. R. n'y voit que la révolte, le coup de main, le bouleverſement de l'Etat. C'eſt-là ce qu'il traite de *prodige*, & où il autoriſe les fanatiques les plus furieux, qui ſous mille prétextes peuvent à tout propos réclamer *per fas & nefas*, leur prétendue liberté, ſoit de mœurs, ſoit de religion, ſoit de fortune. Le plus communément ce ne ſont en effet que des prétextes & du fanatiſme; & pour un Prince tyran, qui ſe trouve en

cinq ou ſix ſiecles, il ſe trouve de ſiecle en ſiecle des ſujets fanatiques & des révoltés.

C'eſt l'eſprit particulier, prétendu philoſophe, que M. R. prêche ici en fait de gouvernement, & de tout, comme dans ſa religion calviniſte & républicaine. Il eſt remarquable que depuis douze cents ans que la France a pris ſa conſiſtance d'Etat royal & monarchique, il ne ſe ſoit pas trouvé un Prince cruel ni méchant, la plupart ayant été même ſpécialement bons, religieux & dignes fils aînés de l'Egliſe, au lieu qu'il s'y eſt trouvé & retrouvé cent fois des peuples Albigeois, calviniſtes, ligueurs, aſſaſſins des meilleurs de nos rois, par ce principe exécrable des peuples toujours conſervateurs de leur liberté, de leur droit de légiſlation, & *toujours armés* ſelon M. R. *contre leurs conquérans.*

Encore, la liberté à laquelle aſpire M. R. n'étant qu'une liberté animale, ne mérite pas qu'un oiſeau même en cage ſe révolte & rompe les barreaux de ſa grille, pour ſe la procurer. Je défie cet Auteur de trouver chez les juriſconſultes, les théologiens, les moraliſtes, les philoſophes, ſi ce n'eſt phyſiciens, matérialiſtes, une raiſon autre que de mécanique, qui autoriſe les hommes à ſe mettre ou remettre en poſſeſſion d'une liberté idéale, où on ne vit que de gland & d'herbe, pêle-mêle avec les animaux, ſans aucune loi, devoir, ni ſentiment de ſociété, de filiation, de paternité, d'humanité en un mot.

M. R. part toujours de ce principe purement matérialiſte, qu'un corps, aſtre ou pierre qui ſe meut en courbe autour d'un autre aſtre ou d'une main adroite, c'eſt-à-dire, tend

à

à s'échapper par la tangente en ligne droite. Et encore, ſi ce principe qui n'eſt qu'une tendance plutôt qu'un droit, avoit lieu dans le phyſique même, il en réſulteroit la ruine de l'univers, retombant tout de ſuite par-là dans la confuſion, dans la diſcorde des élémens, dans le cahos primitif & *originaire*, ſi l'on veut, tel qu'il pouvoit être avant que Dieu dît: *fiat lux & fiat firmamentum.*

C'eſt la ſociété ſubordonnée des eſprits, des cœurs, des corps mêmes, qui fait la lumiere & le firmament de cet univers, phyſique autant que moral & théologique. Dans l'ordre même des aſtres & des planetes, il y a toujours un ſoleil ou une planete principale, qui donne la loi à tout ſon tourbillon, malgré la tendance qu'elles ont toutes à devenir la principale, ou à s'en écarter. C'eſt dommage que M. R. ſoit phyſicien juſques-là excluſivement. Il y a gens qu'il ſeroit mieux qu'ils ignoraſſent tout, excepté leur catéchiſme. Un demi-ſavant ne prêche jamais que l'ignorance.

Quelqu'un dans ce moment me ſuggere le paſſage qui vient ici fort à propos. *Et homo cùm in honore eſſet, non intellexit, comparatus eſt jumentis inſipientibus, & ſimilis factus eſt illis.* Je ne voulois pas en faire l'application. On me force de dire au moins que M. R. l'a faite lui-même, & de voir qu'ici il va la faire. C'en ſeroit trop dans une même lettre. Je ſuis Monſieur, votre, &c.



LETTRE XXVII.

MONSIEUR R. la liberté que vous prêchez, n'eſt pas même celle dont on jouit à Geneve, en Hollande, ni dans aucune république légitime, c'eſt-à-dire, légitimée par le tems de ſa poſſeſſion, qui a preſcrit contre ſes premiers ſouverains. Quoique vous en diſiez, vous dites encore mieux, lorſque vous nous laiſſez ſous-entendre, que vous n'avez pas pu vous accommoder de la liberté actuelle de votre patrie, & que celle même dont vous jouiſſez en France avec nous & plus que nous, qui ne nous y donnons pas toutes ces licences, eſt la plus grande que vous ayez pu trouver dans l'univers, vous qui avant que de naître, auriez choiſi Geneve, & qui vous obſtinez de choiſir Paris, ſans doute pour nous importuner mieux de votre amitié mélancolique & atrabilaire, tant vous nous aimez juſqu'à la fureur.

Vous ne prêchez pas même la liberté des Sauvages, qui ne laiſſent pas de vivre en aſſez bonne ſociété de nation, de paternité au moins, de maternité de filiation & de fraternité. Non non, vous ne voulez que du pêle-mêle avec les animaux, & je n'oſerois dire juſqu'à quel point vous le voulez, traitant d'aviliſſement tout ce qui n'eſt pas ſelon la pure nature, nature purement phyſique & corrompue, que vous traitez pourtant de perfection & même d'innocence. Je crois que ſi vous vous étiez trouvé à la place du grand Nabuchodonoſor, réduit à brouter avec les bêtes, vous n'auriez comme ui levé les yeux au

ciel, que pour le remercier de vous avoir ennobli ; au lieu qu'il le remercia de l'avoir humilié, en le priant de l'en relever, comme il arriva par la bonté de Dieu.

Vous en jugez encore ici, en nous blâmant de n'en pas juger de même, par des animaux, dites-vous, « nés libres » & abhorrant la captivité, que vous voyez se casser la tête » contre les barreaux de leur prison, par des multitudes de » Sauvages tous nuds ». Ce sont toujours vos termes, vos phrases, vos sentimens, votre philosophie ; oui tout nuds, » qui méprisent les voluptés Européennes, & bravent la faim, » le feu, le fer & la mort, pour ne conserver que leur in- » dépendance ».

Pour le moins, cette fois-là, mon cher M. R. image de Dieu que vous êtes, image d'homme au moins, vous conviendrez que cette liberté de se casser la tête, & de se noyer dans l'eau ou se martyriser dans le feu, est bêtise pure, folie, fureur, de mourir pour ne pas mourir, *ne moriare mori*, & de se rendre l'esclave du démon en enfer, pour ne l'être pas de quelque honnête homme, fût-il un tyran, dans un beau & bon pays comme est la France, par exemple.

En vérité je n'ai jamais compris les Grecs mêmes, les Athéniens, beaucoup moins vous comprends-je, M. R. de nous vanter une liberté qu'on ne peut recouvrer qu'en se faisant bien du mal, en périssant même & en devenant l'esclave de cette prétendue liberté. Définissez-nous donc au moins une bonne fois cette liberté après laquelle vous courez. Où est-elle ? En quoi consiste-t-elle ? Faites-nous voir un état, un pays, un séjour où on la trouve ? Vous nous faites voir des

enragés, des furieux qui s'eſtropient, ſe tuent, ſe tourmentent, ſe conſument en deſirs, en faux frais, ſans jamais pouvoir y arriver. C'eſt un enfer où il eſt vrai que les damnés ſe tourmentent à courir après le paradis dans le feu qui les en brûle d'autant mieux.

Quelle folie! Quelle fureur! Enfin, enfin à la page 108 vous oſez attaquer à viſage découvert *l'autorité paternelle* que vous traitez de *deſpotiſme* & d'*eſprit féroce*. Mais voilà ce que je veux bien faire obſerver à vos lecteurs, & aux lecteurs de tous les Auteurs qui depuis un tems crient en France contre le *deſpotiſme*; car M. R. n'eſt pas le ſeul, mais il eſt heureuſement le moins précautionné de tous ceux qui calomnient les gouvernemens les plus paternels & les plus légitimes.

Ils en veulent tous ſous main, mais M. R. en veut ouvertement à l'autorité la plus paternelle, lorſqu'ils font ſemblant de n'en vouloir qu'au deſpotiſme des Turcs ou des tyrans. Sur quoi je ſuis bien aiſe de prendre l'occaſion d'obſerver, que lorſque Cromwel voulut bouleverſer l'Angleterre, y détruire la monarchie, & y extirper tout reſte de religon catholique, il fit du deſpotiſme un cri de guerre qui gagna tous les eſprits, tous les cœurs, & arma tous les bras contre le Roi le moins deſpote, le moins féroce, le plus doux, le plus paternel que l'Angleterre ait peut-être jamais eu.

M. R. grand légiſlateur à la façon du peuple dont il maintient la légiſlation & la révolte, dit *qu'au lieu de dire que la ſociété civile dérive du pouvoir paternel, il falloit dire au contraire que c'eſt d'elle que ce pouvoir tire ſa principale force.* Lorſqu'une étincelle de vérité ſe mêle au diſcours de M. R.

encore trouve-t-il le moyen de l'éteindre, & de la convertir en fumée, capable de nous aveugler, après l'avoir aveuglé lui-même. Comment feroit-il philofophe avec le peu de précifion & de juftesse, de rhétorique même & de grammaire qui regne dans fon difcours ?

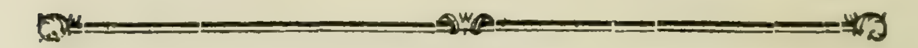
Jamais en morale on n'a dit, *que la fociété civile dérive du pouvoir paternel.* Ce n'eft tout au plus qu'en phyfique, qu'on pourroit dire honnêtement que le phyfique de la fociété civile, le nombre & la génération des enfans, fuppôts de la fociété, dérive du pouvoir phyfique & de la faculté générative, &c. C'eft le gouvernement de la fociété, qui dérive du pouvoir paternel.

Le raifonnement de M. R. n'eft ici qu'un grand & pur fophifme, pour établir un principe évidemment faux. Il confond la fociété avec le pere de la fociété, & veut tirer de celle-ci le droit de celui-là, au lieu de tirer de celui-là le droit de celle-ci. Mais le droit de la fociété, ne peut par-là même être, comme j'ai dit, qu'un droit d'être gouvernée, & le droit actif du gouvernement ne peut jamais réfider que dans le chef, pere phyfique & créateur de la fociété & de tous fes droits.

M. R. veut en termes très-équivalemment formels, que le pere tire de fes enfans le droit de paternité, le droit d'être pere, au lieu qu'il eft phyfiquement même évident que c'eft du pere que les enfans tirent le droit d'être enfans. C'eft comme fi on vouloit dire que le droit du gouverneur vient du gouvernement, au lieu de dire que le gouvernement vient du gouverneur.

Le vrai fait eft que le pere, le chef, le gouverneur font

tous antérieurs aux enfans, aux ſujets, à la ſociété, & qu'il y a bien du mauvais raiſonnement à dériver la fontaine du ruiſſeau, au lieu de dériver le ruiſſeau de la fontaine. C'eſt éternellement le ſophiſme de M. R. Je ſuis, Monſieur, votre très-humble, &c.



LETTRE XXVIII.

MONSIEUR, le pouvoir paternel exiſte évidemment avant le *pouvoir*, c'eſt-à-dire, le *devoir* filial. Car ce n'eſt que devoir dans ceux-ci, & ce n'eſt que pouvoir dans le pere & la mere ne faiſant qu'un ; & cette unité-là, même de la ſociété la plus primitive qu'il puiſſe y avoir hors de Dieu, eſt évidemment le modele, la regle & le principe effectif de toute la ſociété filialement paternelle.

Le ſophiſme de M. R. eſt de nous repréſenter le pouvoir du pere & de la mere comme nul avant qu'il y ait des enfans. Or il n'eſt pas nul alors. Il eſt même alors dans toute ſa force, puiſqu'il eſt dans ſa cauſe. Le pouvoir du pere & de la mere ſur les enfans qu'ils n'ont pas, eſt d'autant plus grand, que c'eſt un pouvoir effectif, le pouvoir de les faire. Quand ils exiſtent le pouvoir paternel eſt diminué en quelque ſorte d'autant par leur exiſtence déſormais indépendante du pere & de la mere.

En rigueur cependant il n'eſt point diminué, & n'en eſt que plus explicite & plus actif, leur conſervation étant toujours une

ſorte de reproduction & de création. Et voilà le droit paternel dans toute ſa force & dans tout ſon exercice. Il faut tant de tems avant que des enfans ſoient des hommes faits & des gouverneurs! & cette ſociété naiſſante ou renaiſſante eſt bien éloignée de ratifier le droit de gouvernement & de légiſlation, que M. R. veut lui donner ſur la ſociété paternelle & maternelle, ou paternelle tout court, que M. R. a l'imprudence de vouloir en dériver.

L'imprudence en eſt complete & contre tout droit de nature, phyſique autant que moral dans M. R. qui va juſqu'à dire qu'à un certain âge où les enfans n'ont plus beſoin de leurs peres, *ils leur doivent du reſpect non l'obéiſſance.* M. R. va-t-il prêcher la déſobéiſſance des enfans à leurs parens? C'eſt un terrible homme que M. R. il empoiſonne & corrompt tout, la nature même la plus ſaine comme la plus corrompue, en traitant celle-ci d'innocente, & celle-là de corrompue.

Qu'eſt-ce donc que le reſpect filial ſi ce n'eſt de l'obéiſſance? Dans l'Evangile J. C. réprouve formellement tout reſpect rendu aux parens par les enfans, lorſqu'il ſe borne à de ſimples honneurs de cérémonie & de formalité, & ne va pas juſqu'aux ſervices les plus effectifs, à la déférence, à l'obéiſſance. Il eſt ſingulier que M. R. borne l'obéiſſance des enfans au beſoin qu'ils ont de leurs parens, de maniere que dès qu'ils n'ont plus beſoin d'eux, ils ne doivent plus leur obéir en rien.

Mais ſi dans la premiere enfance ils doivent l'obéiſſance à leurs parens dans les ſeules choſes ſans doute qui concernent leurs beſoins; quoi! ne leur en doivent-ils point par reconnoiſſance dans les beſoins que les parens peuvent avoir d'eux, de leurs

ſervices ? Ordinairement là où finiſſent les beſoins des enfans commencent ceux des parens ; & ſi à cauſe de ceux - là les enfans doivent obéir aux parens , à plus forte raiſon le doivent-ils lorſque les parens en ont beſoin. Selon M. R. un enfant doit obéir à ſon pere pour aller prendre le pain que ſon pere lui donne : mais ſi le pere demandoit d'aller prendre ce pain & de le lui apporter à lui - même , l'enfant ne ſeroit point obligé de lui obéir. M. R. a beau vanter M. ſon pere ; je ne ſerois pas ſurpris d'apprendre , qu'en partant , il y a quinze ou vingt ans , de Geneve , pour venir en France philoſopher , il eût laiſſé ſans pain & ſans reſſource pour en gagner , le bon homme , qui au lieu de lui apprendre & de faire lui - même ſon métier , lui a appris à philoſopher de la ſorte , d'après Plutarque , Tacite ou Grotius , qui pourroient encore l'en déſavouer.

Dieu ayant ſpécialement attaché le droit d'une longue vie , à l'honneur effectif des enfans envers leurs parens , il faut croire que ce n'eſt pas pour exempter plus long-tems les enfans du devoir d'obéiſſance envers leurs parens , qu'il leur promet cette longue vie.

Pour moi je crois éternel ce droit d'obéiſſance reſpectueuſe & effective , comme l'obéiſſance des peres eſt un droit éternel de leur part envers Dieu , le pere des peres.

Mais par malheur il faut raiſonner auſſi , car c'eſt - là que s'embrouille conſtamment M. R. La multitude des peres particuliers qui forment une grande ſociété , une nation , eſt un labyrinthe d'où ce fameux philoſophe ne peut ſe démêler. Il y a les peres communs & les peres particuliers. Il n'eſt pas douteux

douteux qu'en général il ne faille obéir à tous, au pere, au grand-pere, à l'aïeul, &c. & en même tems aux peres, grands-peres & aïeux, c'eſt-à-dire, aux magiſtrats, gouverneurs, princes, rois de toute la ſociété nationale des ſociétés. Et alors il eſt vrai que le pere général diſpenſe quelquefois de l'obéiſſance aux peres particuliers, qui ſont même cenſés obéis dans les choſes où ils doivent obéir eux-mêmes aux peres communs, & y diriger l'obéiſſance perſonnelle que leur doivent leurs enfans.

Le pere de la patrie doit en tout tems être obéi préférablement aux peres des patriotes, parce qu'enfin c'eſt le pere des peres & des enfans. M. R. ne balance pas à changer le pouvoir paternel en deſpotiſme qu'il traite même bientôt de tyrannie, pour peu qu'il ſoit pouſſé au-delà du beſoin des enfans. Encore M. R. ſe pique-t-il quelquefois d'un peu d'aviſement ou de raviſement.

Comme il ſent après-coup que tout ce qu'il dit tombe à-plomb ſur nos Rois, les meilleurs Rois qu'il y ait au monde, depuis au moins 1200 ans; vîte, il a ſoin d'y mettre un palliatif qui ne corrige rien. Il convient même que ſon ſyſtême eſt odieux. Car il dit : » Ce ſyſtême odieux eſt bien éloigné » d'être celui des ſages & bons monarques, & ſur-tout des » Rois de France ». Pour prouver cela il ne cite qu'un paſſage tiré d'un édit de Louis le Grand, qu'on ſait bien n'être pas le meilleur de nos Rois pour ceux de la religion de M. R. depuis la révocation ſur-tout de l'édit de Nantes.

Il inſiſte au reſte fort peu ou point du tout ſur l'édit cité, & tout de ſuite il y reprend des forces pour revenir contre

la monarchie qu'il confond avec le deſpotiſme & la tyrannie ; contre l'autorité, la ſociété, l'humanité, toutes choſes contre leſquelles il s'eſcrime, comme on dit, à bras raccourci, & avec d'autant plus de confiance qu'il croit par cette prémunition d'un paſſage unique ſans preuve ni diſcuſſions, s'être mis à couvert, contre la ſociété, & l'autorité légitime, qu'il brave en face & ſans aucun vrai ménagement. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.

LETTRE XXIX.

CE qu'il y a d'horrible, Monſieur, dans votre façon de ſyſtême ſans façon, c'eſt que les peres auroient beau s'aſſujettir au pere commun de la ſociété, vous combattez *pro aris & focis* en faveur des enfans rebelles qui naiſſent, ſelon vous, avec la pleine liberté de réclamer contre une ſervitude à laquelle leurs peres n'ont pu aſſujettir qu'eux-mêmes. M. R. ſoutient toutes choſes contradictoires. Les enfans, ſelon lui, ont droit aux biens de leurs peres au préjudice de ceux-ci, mais la ſervitude des peres envers le chef de la ſociété, du prince, du magiſtrat, du roi, n'eſt point héréditaire, ſelon lui.

Voilà l'horreur contradictoire. Que le pere acquiere des biens, il acquiert pour ſes enfans, ſes héritiers de droit rigoureux. Que le pere ſe ſoumette au pere commun, au roi, les enfans ont droit de ſe révolter. Ils ne ſont héritiers que du bien pécuniaire. Ils ne le ſont pas de la ſervitude, car c'eſt ainſi que cela s'appelle chez le nouveau Lycurgue. Les fils des

esclaves ne sont pas esclaves, selon lui. Le pere ne l'est que de ses enfans. Les enfans ne le sont que d'eux-mêmes, étant sans doute nés librement comme M. R. avant que de naître à Geneve.

M. R. ne laisse pas d'être conséquent. Les enfans naissent hommes originaires, bêtes brutes & pures machines, selon lui, sans devoirs, sans sentimens, mais non sans besoins. Or leurs besoins sont des droits, d'indépendance pour eux, de servitude pour tous les autres, peres, meres, rois, princes & magistrats. Si M. R. avoit assisté au contrat de la nature avec nous, le jour que Dieu régla les droits respectifs, en disant : *Fiat lux*, & le second jour qu'il les ratifia, en disant : *Fiat firmamentum*, il nous auroit donné sept soleils pour éclairer sept planetes, qui n'en auroient pas eu besoin étant soleils elles-mêmes sans besoin, dépendance ni servitude des unes ou des uns envers les autres. Car la société de toutes choses est un mal, & la liberté épicurienne seule est un bien au gré de. M. R.

Je demande à cet oracle universel, si les enfans en héritant des biens, héritent aussi des fiefs, hommages, redevances, dettes, corvées dont ces biens sont chargés entre les mains des peres? Eh mon Dieu! c'est un *pléonasme décidé* de demander cela à M. R. Je sais mon Rousseau par cœur, chez lui tous les cas sont décidés. Le pere, selon lui, a été un sot de s'engager à payer ce tribut, cette dette, à cette servitude, à cet hommage. Le fils en est quitte par sa qualité de fils, puisqu'il est quitte même de toute obéissance à son pere propre & particulier, & à plus forte raison au pere commun. Les enfans doivent respecter le testament de leur pere, mais non lui obéir,

ſi ce n'eſt dans l'hérédité de leurs biens pécuniaires & phyſiques. Car c'eſt toujours de phyſique, ſi ce n'eſt de la phyſique chez M. R.

Enfin en propres termes M. R. nous dit d'un ton ici moqueur, ailleurs amer, que " *les juriſconſultes* qui ont grave-
" ment prononcé que l'enfant d'un eſclave naîtroit eſclave,
" ont décidé en d'autres termes qu'un homme ne naîtroit pas
" homme. " Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'abſolument c'eſt M. R. qui a gravement prononcé dans tout ſon livre qu'un homme ne naiſſoit pas homme raiſonnable, mais animal & ſauvage, ſans ſociété, ſans devoirs, &c.

Comme ſans ceſſe M. R. répéte, même en ſe contrediſant, je ſuis bien obligé de le répéter en le contrediſant. Il revient au contrat entre les Souverains, c'eſt-à-dire, il en parle de plus en plus clair. Car il ne ſe répéte que parce qu'il eſt timoré ou timide, du reſte ſcrupuleux, n'oſant d'abord dire tout ce qu'il penſe, mais ſe reprochant bientôt de n'avoir pas tout dit.

Il dit donc tout net ici, que le ſujet rentre dans tous les droits de ſa liberté ſauvage & animale, phyſique enfin, lorſque le roi, le prince, le magiſtrat, le pere commun quelconque, manque par des injuſtices ou des oppreſſions au prétendu contrat de la ſociété avec ſon chef. Ce contrat eſt une chimere, un titre de révolte; s'il y a ici un contrat, c'eſt avec Dieu. Les ſujets n'entrent dans ce contrat que comme ſujets; le contrat s'il y en a, eſt de Dieu au prince, & du prince à Dieu. Le prince promet de bien gouverner, au jugement de Dieu : le ſujet n'a que la ſoumiſſion, la patience & la priere en partage.

Il y auroit trop d'inconvéniens pour les ſujets même & pour la ſociété, qu'ils euſſent, qu'elle eût le jugement & la garantie d'un tel contrat. Toute multitude eſt *bellua multorum capitum*. Encore telle bête n'a point de tête que ſon chef, ſon prince, ſes magiſtrats ſoumis au prince, au chef unique, fût-il doge ou ſtathouder.

Le peuple, les ſujets, la ſociété n'ont que des bras, & il ſeroit horrible que des bras euſſent droit de révolte contre la tête, dont ils ſont les exécuteurs, mais non les juges. Quand Dieu eut dit, *non eſt bonum hominem eſſe ſolum*, & qu'il lui donna Eve avec tout ce qui s'enſuit, c'eſt-à-dire, des enfans & toute une ſociété analogue, il ne les donna que comme *adjutorium ſimile ſibi*, comme compagnes & compagnons, *mulier quam dediſti mihi ſociam;* mais jamais comme des têtes.

Car formellement dans l'endroit où St. Paul parle le plus ferme en Juriſconſulte moraliſte & théologien, il tranche toutes ces queſtions-là, en diſant : *caput viri Chriſtus*, *caput Chriſti Deus*, & tout de ſuite, *caput autem mulieris vir*, ce qui a fondé le proverbe de *la femme ſans tête*. Car St. Paul n'en donne point d'autre que l'homme à la femme & à toute la ſociété qui en dérive.

Quand les Juifs voulurent un roi, encore eurent-ils la ſageſſe de le demander à Dieu & de le recevoir de ſa main. Mais de quelque façon que le peuple reçoive, ou ſe donne un roi, un chef, c'eſt toujours Dieu qui le lui donne, & ſurtout qui donne à ce chef, à ce roi toute ſon autorité, puiſque, *omnis poteſtas à Deo*, & qu'abſolument le peuple n'a

en effet d'autre autorité , d'autre droit que d'être gouverné.

C'eſt le peuple qui ſe donne un roi , un chef, ſans conſulter Dieu, qui eſt un uſurpateur, puiſqu'il donne une autorité qu'il n'a pas, & qui ne peut venir que de Dieu ; le peuple n'a droit que de préſenter. Dans la cauſe de la légitimité d'un Souverain, le peuple n'eſt que partie & témoin tout au plus, & ne peut donc être juge ; il ſeroit juge dans ſa propre cauſe. Je ſuis, Monſieur, &c.



LETTRE XXX.

ÉTABLISSONS, Monſieur, l'état de la queſtion. Je ſuppoſe d'un côté un roi tyran, cruel, uſurpateur même & conquérant, ſi l'on veut : & d'un autre côté, un peuple armé pour le dépoſſéder & s'en délivrer. Juſques-là, je ne vois qu'un grand procès & deux parties qui plaident. Au tribunal de qui, je le demande ? or je n'y vois d'autre juge que Dieu.

Le ſort des armes, la voie de fait n'eſt point une voie de droit. Dieu n'a jamais permis qu'on le conſultât les armes à la main, tout Dieu des armées qu'il eſt ; & il permet ſouvent à l'injuſtice de prévaloir ; je n'y vois en un mot que la patience, la fidélité, la ſoumiſſion & la priere. Mais le roi eſt cruel, me dit-on : mais le peuple eſt mutin, dirai-je à mon tour. Qu'on décide entre deux? Mais qui eſt-ce encore une fois qui décidera? Encore ne vois-je que le roi tranquille poſſeſſeur qui en ait l'autorité préalable, en attendant le jugement de

Dieu, auquel on eſt obligé de s'en rapporter ſur la plupart des événemens litigieux de cette vie, eſſentiellement équivoque & paſſagere.

La voie des armes & de fait ne peut être un jugement de droit; il eſt trop à armes inégales. Dès qu'on en feroit l'affaire d'un coup de main, il eſt bien évident que le prince coupable ou non coupable ſuccomberoit toujours, n'ayant qu'un bras, & ayant tous les bras contre lui. Ce feroit tenter Dieu, & lui demander un miracle, que de mettre le droit d'un prince en litige par la voie des armes.

M. R. lui même traite de *prodiges* les coups de main par leſquels les peuples ont ſouvent réclamé leur liberté ſur les plus légitimes Souverains. Ces prodiges ne ſont ſurement pas des miracles, même de bravoure. Ce ſont même des lâchetés bien décidées, d'avoir triomphé d'un ſeul homme, par les fureurs de toute une nation armée contre lui.

Le plus ſouvent cependant dans ces ſortes de querelles, royales d'un côté, & nationales de l'autre; le roi lui-même, fût-il tyran, ayant ſes partiſans & ſon armée, il eſt bien évident que c'eſt alors la nation contre la nation, ce qui rend le prétendu droit national équivoque & le jugement quelconque qui en réſulte, encore plus litigieux.

Le roi n'eût-il que dix mille hommes armés pour lui, contre cent mille hommes purement nationaux, qui veulent le deſtituer, ces dix mille hommes ſont naturellement cenſés la plus noble & la plus ſaine partie, & devroient l'emporter au tribunal de Dieu & des hommes, d'autant plus que ces cent mille hommes ont toujours à leur tête un chef de révolte, qui

peut tout auſſi-bien être que le roi un tyran, & ne peut être qu'un ambitieux & un rebelle décidé.

Il eſt donc démontré que M. R. habile homme d'ailleurs, ſi l'on veut, ne ſachant pas un mot de théologie, de morale; de phyſique même, n'en ſait pas davantage de juriſprudence & de politique. Cependant, comme j'ai entrepris de réfuter M. R. dans tous ſes points, j'irai juſqu'au bout de ſon diſcours, qui commence pourtant à m'ennuyer, autant que le mien peut l'ennuyer.

Je m'aguerris même peu-à-peu, à l'extrême averſion que j'ai de copier ces horreurs, pour me donner uniquement le droit de les réfuter. Comment M. R. a-t-il pu dire par maniere d'épiphoneme contre le deſpotiſme vrai ou calomnieux de toutes ſortes de ſouverains monarques & paternels, « que l'émeute qui finit par étrangler ou détrôner un Sultan, eſt un acte auſſi juridique que ceux par leſquels il diſpoſoit la veille, de la vie & des biens de ſes ſujets. La ſeule force le maintenoit, la ſeule force le renverſe. Toutes ces choſes ſe paſſent ainſi ſelon l'ordre naturel ».

Oui, voilà le naturel de M. R. de traiter d'acte juridique la violence des ſujets, qui ſans autre forme ni procès, étranglent un Sultan, qu'il leur plaît de traiter de tyran. Encore Cromwel, le ſcélérat Cromwel, mit-il un air de jugement & de forme juridique dans le *prodige* de ſa révolte, en faveur de la prétendue liberté des Anglois, ou en faveur de ſon ambitieux fanatiſme.

M. R. qui oſe taxer d'ames ſanguinaires ceux qui ont conſeillé la révocation de l'Edit de Nantes, ou qui ont défendu l'Etat

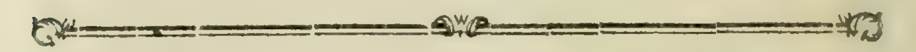
l'Etat contre les attentats des Huguenots fanatiques, paroît bien plus sanguinaire, dans cette façon raisonnée, d'ériger l'étranglement d'un Sultan par ses sujets en acte juridique, ne mettant point de différence entre le jugement & l'exécution d'un jugement de mort, entre le juge & le bourreau. Je suis fâché qu'on ait dit qu'il ne manque à M. R. que l'adresse & l'hypocrisie d'un prédicant de révolte, d'un Cromwel. Oh, hypocrite! M. R. ne l'est point du tout : il parle clair.

Me voici aux notes. L'Auteur dit « l'homme est méchant... » cependant l'homme est naturellement bon. Qu'est-ce donc » qui peut l'avoir dépravé à ce point, sinon les changemens » survenus dans sa constitution? » M. R. paroît par-tout ignorer absolument la cause unique de la dépravation des hommes & de la corruption de notre nature d'abord innocente, c'est-à-dire, le péché d'Adam. Il remonte toujours au physique; car il n'entend que cela par notre *constitution*. Or il n'y a eu que du moral, & du théologique même dans la désobéissance d'Adam. Je suppose que M. R. est baptisé & qu'il sait pourquoi.

M. R. veut que la société des hommes soit cause de toute leur dégradation. Encore l'Ecriture lui en donne-t-elle le démenti, le plus *ad hominem* qui puisse être. Car M. R. voulant que l'homme originaire & bête brute, en société d'abord avec les bêtes brutes seules, fût jusques-là dans l'état de nature pure & innocente, uniquement pervertie par la simple société avec les autres hommes, ignore que réellement le péché d'Adam n'est venu que de ce qu'Eve formée pour vivre en société avec Adam seul, entra en société de raisonnement, de philo-

ſophie & de théologie, avec les bêtes, avec la plus méchante de toutes, avec le ſerpent. C'eſt cela qui donne un démenti bien formel à M. R.

Le ſerpent étoit le démon ſans doute, & n'en étoit pas moins bête pour cela, aux yeux d'Eve au moins, qui en fut pourtant la bête ce jour-là, tant les bêtes peuvent déniaiſer les hommes, au dire de M. R. qui s'y connoît, comme on voit, mais ne ſe connoît point du tout aux hommes ni à leur marche, depuis le premier inſtant de leur inſtitution dans un beau jardin & non au pied d'un chêne, & à l'appétit d'un gland des forêts du Canada; car je ſuppoſe que le premier fruit qui a tenté Eve, étoit *pulchrum viſu*, *aſpectuque delectabile.* Je ſuis, Monſieur, votre, &c.



LETTRE XXXI.

DANS ſa fantaiſie d'ériger les hommes naturels en bêtes, on doit bien s'attendre à voir M. R. ériger les bêtes en hommes. Il eſt piqué de ce que les *Pongos*, les *Mandrills*, les *Orang-Outangs*, & bien d'autres eſpeces de ſinges, qui approchent beaucoup de la forme humaine extérieure, ont été déclarés pures bêtes par la plupart des voyageurs qui en ont parlé; & il dit que ce ſont *les mêmes êtres*, *dont ſous les noms de Faunes*, *de Satyres*, *de Sylvains*, *les anciens faiſoient des Divinités.* Se croyant lui ſans doute fort modéré de prendre le milieu entre les idolâtres & les bons chrétiens, en faiſant

des hommes de ceux dont il n'ose faire des bêtes ni des dieux.

Sur quoi il entre dans une grande dissertation contre les voyageurs qu'il réduit à quatre classes, les *marins*, les *marchands*, les *soldats* & les *missionnaires*. On croiroit qu'il est tenté de dégrader de l'humanité ces quatre especes, par dépit de ce qu'elles en ont dégradé les singes; car, dit-il, « on ne » doit gueres s'attendre que les trois premieres classes four- » nissent de bons observateurs ».

M. R. leur fait tort, sur-tout aux marins, aux marchands même. Nous leur devons la plupart des observations d'histoire naturelle des pays ou des mers où ils ont navigué ou trafiqué. Nous devons nommément beaucoup de choses aux Hollandois & aux Anglois, aux François même & aux Danois: les Portugais & les Espagnols sont ceux à qui nous devons le plus, à cause même des missionnaires qu'ils y ont toujours associés aux simples marins.

M. R. vient spécialement aux missionnaires, car sur quoi ne veut-il pas dire son mot? Et on auroit bien deviné que c'est pour en venir à eux, qu'il met les trois autres especes à quartier & à bas. Pour mettre mieux à bas & à quartier ces bons missionnaires, il joue l'air plutôt que le jeu d'un bon homme lui-même neutre, impartial, & désintéressé. Il loue leur zele & leur bonne intention, comme si on étoit fort flatté de tels éloges sans connoissance de cause.

Le bon homme du reste, bat les bonnes gens de son mieux 1°. *Ils sont*, dit-il, *sujets à des préjugés d'état*, *comme tous les autres*. M. R. appelle préjugé d'état, le préjugé en faveur des hommes contre les bêtes. Oh! oui, l'humanité est un état

pour des hommes, s'il ne l'eſt pas pour M. R. 2°. Les miſſionnaires, ſelon lui, ne ſont pas propres à des *recherches de pure curioſité*, qui les détourneroient *des travaux plus importans auxquels ils ſe deſtinent.* M. R. appelle des recherches de pure curioſité celles d'un miſſionnaire qui veut s'aſſurer ſi le petit homme de Bornéo eſt homme digne du baptême, & d'être converti à l'Egliſe & à Dieu. Perſonne n'a plus fait de recherches & de diſſertations ſur ces ſinges hommes & ſur tous leurs pareils, que les miſſionnaires, qui s'y ſont pris en naturaliſtes, en phyſiciens, en anatomiſtes, en hiſtoriens, en moraliſtes, en philoſophes avant que de s'y prendre en théologiens, en apôtres.

Mais 3°. ſelon M. R. « pour prêcher utilement l'Evangile il » ne faut que du zele, & Dieu donne le reſte, mais pour étu» dier les hommes il faut des talens, &c. » Voilà une calomnie bien hardie de l'Egliſe, des apôtres, de la religion, & de tout ce que l'univers a de plus ſacré. Oui, M. R. a dû s'attendre que je le releverois à viſage découvert. M. R. ne vint à moi en arrivant à Paris, que parce qu'il me connoiſſoit à Geneve même, me dit-il. Il m'a donc méconnu en me voyant. Mon air d'honnête-homme ſans doute l'a trompé, comme l'air d'hommes-bêtes des *Pongos* trompe, ſelon lui, ceux qui les voyent de près. *Major è longinquo reverentia*, ſans doute, & *minuit præſentia famam.* Quoi! l'apoſtolat n'eſt pas un talent, une vocation donnée de Dieu même? Quel orgueil! quoi! le P. le Comte n'avoit point de talent même naturel? Le P. d'Entrecolles, qui nous a ſi bien donné l'art de la porcelaine n'avoit point de talent? M. R. ignore-t-il que ce ſont deux

bons missionnaires qui ont découvert les sources du Nil, qu'Alexandre, César, Auguste, les Ptolomées, les Romains ont voulu découvrir en y faisant les plus grandes recherches, les plus grands frais? Ignore-t-il que ce sont deux ou trois bons missionnaires qui nous ont donné les cartes de la Chine, de la Tartarie, du Thibet, & presque de toute l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique; cartes les plus détaillées & les plus exactes que nous ayons d'aucun pays connu; & qu'ils les ont données en arpenteurs, en astronomes, en géométres, en physiciens, en naturalistes, en toutes sortes de genres de Philosophie, & de talens même naturels?

Ignore-t-il que de bons missionaires ont non-seulement dressé, levé, mais fait la carte autant terrestre que topographique du Paraguai, de, &c. Et cela en politiques religieux, & en conquérant des royaumes & des empires aux Rois d'Espagne, de Portugal, de France, uniquement en les acquérant à l'Eglise & à J. C. Ce qui est une façon fort honnête & fort légitime de conquérir aux hommes en conquérant à J. C. & à Dieu. Pour le moins de tels peuples ne restent point armés contre de tels conquérans.

M. R. en veut aux missionnaires, sur ce qu'en caractérisant les peuples lointains, *ils ne disent que ce que chacun savoit déjà*, & « de ce qu'ils n'ont su appercevoir à l'autre bout du » monde, que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer, sans » sortir de leur rue; & que ces traits vrais qui distinguent les » nations, & qui frappent les yeux faits pour voir, ont presque toujours échappé à leurs yeux. De-là est venu, dit M. » R. ce bel adage de morale, si rebattu par la tourbe philo-

„ sophesque, que les hommes sont par-tout les mêmes ; „ qu'ayant par-tout les mêmes passions & les mêmes vices, „ il est assez inutile de chercher à caractériser les différens peu- „ ples ; ce qui est à-peu-près aussi bien raisonné que si l'on „ disoit qu'on ne sauroit distinguer Pierre d'avec Jaques, parce „ qu'ils ont tous deux un nez, une bouche & des yeux „.

Un de nos bons & grands Rois, disoit obligeamment à un de ses courtisans dont j'ai oublié le nom : un tel, je vous connois si fidele à mon service, si attaché à ma personne, que je ne crois pas que rien pût vous en détacher. Je vous demande pardon, Sire, répondit le courtisan, honnête-homme & loyal serviteur. *Le mépris de votre Majesté me révolteroit à coup sûr.* Le piquant de M. R. est qu'il nous méprise, & nous parle avec une incivilité, une impolitesse, qui est l'antipode de notre caractere, même avec lui.

Qu'est-ce que M. R. pour mépriser tout ce qui nous regarde? Pour le moins, sommes-nous aussi en société avec lui, l'image de Dieu, & il n'a pas droit de cracher sur cette image qui est en nous, non plus que nous crachons sur celle qui est en lui, quoiqu'il ne cesse de l'avilir, en avilissant la nôtre.

L'orgueil cynique est le péché capital de l'orgueil ordinaire. Le crasseux Diogene, dans son tonneau plein de lie & d'ordure, méprisa plus Alexandre, qui s'y honoroit d'une visite, comme à la bête du jour, qu'Alexandre ne méprisoit l'univers, rois & peuples à qui il imposoit silence par-tout, dans le sein de sa gloire, & dans tout le brillant de son courage victorieux & conquérant.

M. R. connoit fort bien tout le bas, le trivial, le suranné

de notre langue, s'il n'en connoît point le noble, le fin & le gracieux. Ses *adages*, sa *tourbe philosophesque* sont sous une telle plume d'un *méprisant* infini de la part d'un Genevois, pour ne pas dire, d'un Savoisien helvétique. Soit dit en représailles, sans vouloir mépriser personne, non pas même cette personne-là.

Cette personne, ce grand personnage se croit philosophe, non de la *tourbe*, ni du commun, parce qu'il lui plaît à quatre ou cinq mille lieues de distance, de voir des hommes dans des *Pongos*, où d'honnêtes & habiles gens n'ont vu de très-près que des singes ou des bêtes ; & qu'il lui plaît aussi à la même distance, de ne voir que des bêtes, là où les missionnaires & les marins marchands ou soldats ont vu des hommes, tels qu'on les voit, *sans sortir de sa rue.*

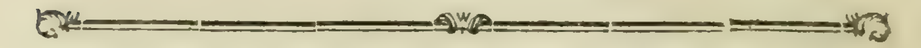
Bien surement M. R. est malade ; & s'il étoit permis de plaider pour lui auprès des grands magistrats, qui pourroient enfin vouloir le réprimer, je me jetterois à leurs genoux, pour que ce ne fût point dans une maison de force, mais tout au plus dans quelque hôpital de convalescens ou d'incurables qu'il fût logé avec toute liberté, si ce n'est d'écrire, & avec toutes sortes de bien-aises de sa personne.

Il ignore cette chanson, qui a été trouvée pleine d'esprit de la part du P. L. S. J.

Un voyageur qui court le monde
Est un peu foible de cerveau,
S'il croit dans la machine ronde
Voir quelque chose de nouveau ;

Qu'il parcoure la terre & l'onde,
Après chaque jour il dira :
C'eſt ici tout comme là, &c.

Je ſuis donc, après ce trait de gaîté, pour vous égayer, Monſieur, & très-cher M. R. votre, &c.



LETTRE XXXII.

MONSIEUR R. nos premiers voyageurs, miſſionnaires même, n'ont pas laiſſé de trouver de grandes différences dans les peuples, comme dans les pays qu'ils ont vus loin d'ici, & ce ſont des philoſophes, miſſionnaires même en ſecond & en réviſion de procès, qui ont prononcé qu'abſolument ces pays & ces peuples ayant plantes, animaux & hommes avec le nez entre les deux yeux ſur le viſage, & les mêmes paſſions & caracteres dans le cœur & dans l'eſprit, c'étoit ici tout comme là, & là tout comme ici, des fils d'Adam, bons à baptiſer & à rendre enfans de J. C.

Il y a même plus que cela dans la ſaine philoſophie des miſſionnaires, des premiers même, c'eſt qu'avant que d'avoir vu ces peuples, & dès en partant d'Europe, ils ont prévu qu'ils alloient trouver des hommes tout comme ici, puiſqu'ils n'alloient que pour les convertir, & non pour convertir des ſinges, comme il plairoit à M. R. qui d'ici les transforme en hommes.

Encore les bons miſſionnaires ſont-ils plus philoſophes que M.

M. R. dans le genre même dont se mêle M. R. puisque de près comme de loin ils ont apperçu la plus grande différence qui puisse se trouver entre homme & homme, différence plus grande que celle de l'homme à la bête & au Pongo, savoir celle de bélial à J. C. & de la pure humanité corrompue au christianisme ou à l'humanité réparée, c'est-à-dire, encore de l'image du démon à celle de Dieu.

Cette différence n'est-elle rien aux yeux d'un grand Philosophe comme M. R. qui se vante pourtant d'avoir *des yeux faits pour voir*? Voyant ici tout comme là & là comme ici, des Pongos hommes & des hommes Pongos, & ne voyant que des bêtes par-tout. Chacun a ses yeux. Encore les bêtes ont-elles constamment de meilleurs yeux, voyant des hommes par-tout où il y en a & les respectant, au lieu que M. R. ne voit dans tous les hommes que des bêtes, & dans les bêtes que des hommes sans respect pour homme ni Dieu.

Tout franc, je ne suis plus flatté que M. R. ait cru autrefois voir de la musique dans mon clavecin oculaire. Il l'entendoit sans doute de notre musique, qui n'est pas une musique selon lui. Encore ne le prendrois-je pas pour juge de la simple diversité de mes couleurs. Il les prendroit toutes pour du jaune, couleur de bile noire.

Il y a, dit l'ingénieux M. de Fontenelle, des horloges qui sonnent les heures, d'autres les quarts, demi-quarts, les minutes même, & d'autres qui marquent jusqu'aux secondes. Et il y a de même, dit cet Auteur élégant & fin, il y a des esprits qui ne voyent que les gros objets qu'ils confondent même souvent comme l'homme avec la bête, & d'autres

qui voyent les nuances les plus fines, les plus légéres différences. Plus cela eſt bien dit, plus M. R. le trouvera mal, parce que c'eſt de la ſcience, de l'art, de l'eſprit, qui perdent tout, ſelon lui. Une groſſe bête qui hurle, qui brait, meugle ou hennit, eſt une pointe d'épigramme pour lui.

M. R. dit: " Ne verra-t-on jamais renaître ces tems heureux,
„ où les peuples ne ſe mêloient point de philoſopher, mais
„ où les Platon, les Thalès, & les Pythagore épris d'un
„ ardent deſir de ſavoir, entreprenoient les plus grands voya-
„ ges pour s'inſtruire, & alloient au loin ſecouer le joug des
„ préjugés nationaux, apprendre à connoître les hommes,
„ acquérir ces connoiſſances univerſelles qui ſont la ſcience
„ commune des ſages.

Quoi! M. R. qui traite les ſciences de corruption, de peſte, d'inhumanité, veut qu'on voyage pour les acquérir! La liſte des contradictions de M. R. avec lui-même, ſeroit un ouvrage préciſément de la longueur de ſes ouvrages. La liſte de ſes contradictions avec la religion, les ſciences, les arts, le bon ſens même, ſeroit d'une longueur quadruple, à ce que je crois. Mais le voyage de M. R. de Geneve à Paris, n'eſt-il pas dans le goût des voyages de Pythagore ou de Platon? Oui ou non, comme on voudra.

C'eſt en Egypte ou aux Indes que Pythagore apprit la métempſycoſe des ames humaines dans les corps d'autres hommes après la mort des premiers. M. R. a appris à Paris que les ames des bêtes étoient déjà paſſées dans les corps des hommes qui y brillent le plus aujourd'hui. Le vrai de tout, c'eſt que M. R. étant venu de bonne foi, je crois, ſe ſignaler à Paris

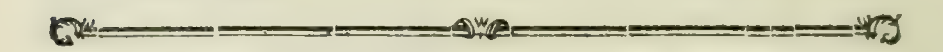
par ſes talens, au milieu ou à côté des talens qui y brillent à l'envi, y trouva gens qui lui mirent le marché ſi haut que déſeſpérant d'y atteindre, il trouva facile de les rabaiſſer juſqu'à lui, fort au-deſſous même de lui, diſant que tout cela, arts & ſciences, n'étoit bon à rien, étoit même poſitivement mauvais.

M. R. rabaiſſe tout : ſans oſer nommer nos Rois, il les traite de “ *curieux magnifiques*, qui ont fait faire à grands ” frais des voyages en Orient avec des ſavans & des peintres ” pour y deſſiner des maſures, & déchiffrer ou copier des inſcriptions, &c. Voilà comme il traite les Rois, les Académies, les Tournefort, les Sicard, &c. Grand légiſlateur, grand potentat, voici un projet de ſa façon.

“ Il voudroit que deux hommes bien amis, riches, l'un en ” argent, l'autre en génie, tous deux aimant la gloire, & ” aſpirant à l'immortalité, dont l'un ſacrifie vingt mille écus ” de ſon bien, & l'autre dix ans de ſa vie à un célebre voyage ” autour du monde, pour y chercher non toujours des pierres ” & des plantes, mais une fois les hommes & les mœurs, ” & qui après tant de ſiecles employés à meſurer & conſidérer la maiſon, s'aviſent enfin d'en vouloir connoître les ” habitans ”.

Il faudroit des volumes entiers pour tirer ce beau projet-là au clair du ſimple bon ſens & de la raiſon : n'y eût-il que les vingt-mille écus & les dix ans que M. R. allie enſemble avec deux hommes ſeuls ſans aides ni valets, & avec le tour du monde entier, pour connoître les hommes-bêtes, les Pongos hommes qu'il imagine ; car des hommes, hommes tels qu'on

les voit ici ſans paſſer le ruiſſeau de ſa rue, M. R. ne daigneroit pas y dépenſer la cent millionieme partie de millions qu'y ont réellement mis nos *curieux magnifiques*, Rois pourtant, Princes & Empereurs, fort loués pour avoir ſecondé par-là le zele des ſavans, des artiſtes & des apôtres même. Je ſuis Monſieur, votre, &c.



LETTRE XXXIII.

J'EN demande pardon, Monſieur, aux habiles hommes, aux gens d'eſprit que vous me forcez ici de citer d'après vous, aux *Monteſquieu*, aux *Diderot*, aux *Buffon*, aux *Duclos*, aux d'*Alembert*, &c. Puiſque vous oſez les citer comme gens à exécuter un projet auſſi frivole que le vôtre, en manquant de reſpect à eux, & au Roi dont vous aviliſſez le projet & l'exécution des voyages au Pôle, à la mer du Sud, & cent autres qu'ils ont faits & exécutés chacun ſelon ſon talent reconnu & ſa façon à laquelle on a applaudi.

C'eſt ſe donner un peu d'air en ſe mettant au-deſſus des Rois, d'inviter des gens de qualité comme les Monteſquieu & d'autres à l'exécution de tels projets, en ne les honorant que de la gloire d'y dépenſer leur bien. Il eſt vrai que c'eût été manquer totalement de reſpect à un Monteſquieu de lui préſenter vingt mille écus, & des gratifications & penſions d'une telle main. Comme M. de Monteſquieu mon illuſtre & cher ami à la vie & à la mort, n'y eſt pas pour ſe défendre d'une

telle invitation qui l'honoreroit peu, comme ſavant & homme de lettres, M. R. ne doit pas ſe formaliſer de me voir m'en formaliſer pour lui moi-même; moi, dis-je, qui prétends bien m'honorer de l'honneur d'un tel ami.

Rien ne paroît plus puéril que ce projet de M. R. Il dit: " Suppoſons que ces nouveaux Hercules de retour de ces courſes mémorables fiſſent enſuite à loiſir l'hiſtoire naturelle, morale & politique de ce qu'ils auroient vu, nous verrions nous-mêmes ſortir un monde nouveau *de deſſous leur plume* (un François, un bon écrivain diroit: *ſortir de leur plume*) & nous apprendrions ainſi à connoître le nôtre. Je dis que quand de pareils obſervateurs affirmeront d'un tel animal que c'eſt un homme, & d'un autre que c'eſt une bête, il faudra les en croire. Mais ce ſeroit une grande ſimplicité de s'en rapporter là-deſſus à des voyageurs *groſſiers*, ſur leſquels on ſeroit tenté quelquefois de faire la même queſtion qu'ils ſe mêlent de réſoudre ſur d'autres animaux ".

Ceux qui n'ont pas lu M. R. ne m'en croiroient peut-être pas ſi je ne juſtifiois par ſes propres paroles le but que je lui prête dans tout ceci, de ne vouloir connoître que des bêtes hommes ou des hommes bêtes, en y employant de préférence des Monteſquieu, des Buffon, des d'Alembert, des Diderot, &c. tous gens au-deſſus de lui, & qu'il devoit reſpecter de plus d'une façon, & pour plus d'une raiſon qu'il peut deviner.

Du reſte, ſi ce dernier morceau qui eſt d'appareil & dans le grand de l'Auteur, eſt bien écrit, ce n'eſt pas au moins dans le noble, le décent & l'élégant. Je parle du ſtyle, car

les idées ne présentent que bétes hommes & hommes bêtes. Et ce qu'il faut remarquer, c'est que tout ce discours est la note même des Pongos déclarés bêtes par tous les voyageurs, & qu'il s'entête seul de rappeller à ses hommes primitifs & originaires, *brutes* & *animaux*, selon sa propre expression, mille fois répétée dans son discours.

Je ne veux, je ne dois rien dissimuler qui puisse disculper M. R. Je crois même en général que c'est son caractere d'esprit plutôt que celui de son cœur qui porte ainsi tout ce qu'il y a de plus respectable & de plus sacré, aux conséquences extrêmes les plus affreuses. Il attaque de bonne foi même, mais avec le même cœur & le même esprit, Locke, Hobbes, & tous les Auteurs suspects d'athéisme ou de déisme, & nommément du renversement de la société, des mœurs & de la religion.

Il rapporte donc fort au long un passage de Locke que je me dispense de copier, d'autant plus qu'il m'a paru assez sain quand je l'ai lu. M. R. a des yeux de lynx pour y voir bien du mal. Locke y rend des raisons philosophiques de la société des hommes & des animaux même. Mais ces raisons sont morales, & M. R. n'en veut que de physiques & de matérielles. Je disois d'abord en moi-même : *timeo Danaos*, *&* *dona ferentes.*

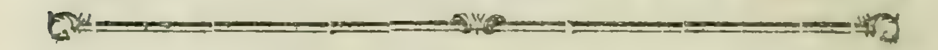
M. R. réprouve donc les raisons de Locke comme « morales en matiere de physique. Car, dit-il, quoiqu'il puisse » être avantageux à l'espece humaine que l'union de l'homme » & de la femme soit permanente, il ne s'ensuit pas que cela » ait été ainsi établi par la nature ». On voit là d'abord que

c'eſt au naturaliſme purement phyſique que M. R. rapporte tout, l'humanité même & ſpécifiquement la naiſſance de l'homme & de la femme.

A plus forte raiſon donc en niant le moraliſme de la naiſſance générative des hommes par Locke, M. R. en nie-t-il le théologiſme de Moyſe, que j'ai rapporté au commencement de tout ceci. Il y a des choſes horribles dans tout cet article, qui eſt long. On y retrouve ces mots affreux. « L'appétit » ſatisfait, l'homme n'a plus beſoin de telle femme, ni la » femme de tel homme. Celui-ci n'a pas le moindre ſouci, » ni peut-être la moindre idée de ſon action, l'un s'en va » d'un côté, l'autre de l'autre, & il n'y a pas d'apparence » qu'au bout de neuf mois ils ayent la mémoire de s'être con- » nus. Car cette mémoire exige plus de progrès ou de cor- » ruption dans l'entendement humain, qu'on ne peut lui en » ſuppoſer dans l'état d'animalité dont il s'agit ici ». Horreur, horreur, des horreurs! Eh mon Dieu, & mon Dieu! vous êtes juſte, mais je n'invoque ici que votre clémence, votre grande miſéricorde pour mon cher ami M. R. votre image, & que vous avez réparée & rachetée de tout le ſang de votre Fils unique, homme comme nous, Dieu comme vous.

Car je n'ai pas d'autre réfutation à faire d'un tel morceau, non plus que de celui-ci. « Il n'y a donc dans l'homme au- » cune raiſon de rechercher la même femme, ni dans la femme » aucune raiſon de rechercher le même homme. Le raiſon- » nement de Locke tombe donc en ruine, & toute la dialec- » tique de ce philoſophe ne l'a pas garanti de la faute que

„ Hobbes & d'autres ont commiſe „. S'attendoit-on qu'après Locke, & ſur-tout après Hobbes, il viendroit un ſoi-diſant Auteur, écrivant en François, qui à force de penſer ou de parler plus mal, nous feroit ſentir qu'encore ils avoient aſſez bien penſé ou parlé, ſur bien des choſes au moins. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.



LETTRE XXXIV.

SUPPOSONS, Monſieur, que dans votre ſyſtême ou hypotheſe, d'une pure nature phyſique de haſard, ſelon Epicure, ou de mécanique, ſelon Spinoſa; l'homme & la femme par qui devoit ſe faire la propagation humaine, fuſſent nés, éclos ou jettés à mille lieues l'un de l'autre, avec des mers ou des montagnes & des déſerts impraticables entre deux : cet homme ou cette femme auroient donc vécu & feroient morts ſans ſe connoître, & le but de la nature auroit été manqué.

Vous pouvez répondre que vous ne connoiſſez point le but dans la nature, & réellement vous n'en parlez nulle part, & beaucoup moins du but de ſon Auteur, qu'on nomme Dieu, comme vous le ſavez ; mais vous ſavez que vous n'avez pas dû le nommer & l'invoquer en vain : je loue votre franchiſe ſilentiaire & taciturne.

Vous me direz que comme la nature avoit produit cet homme & cette femme, elle auroit pu en reproduire d'autres auſſi ou moins ſtériles que ceux-là. Vous pouvez dire encore qu'abſolument

lument la nature n'ayant point de but, elle auroit pu auſſi ne produire homme & femme qu'une fois comme des monſtres, ou les reproduire d'autres fois comme des champignons ou des mulets ſans poſtérité.

Mais je puis vous dire auſſi, car je me pique, comme vous ſavez, d'avoir l'eſprit fécond en hypotheſes perdues, ou ſans m'en piquer, j'en ai aſſez le talent d'en imaginer. Je puis donc vous dire qu'abſolument il pouvoit dans votre ſyſtême, naître un homme ſans femme ou une femme ſans homme, & alors l'appétit dont vous convenez trop, auroit été fruſtré, ou pour mieux & plus mal dire avec vous, il ſe feroit égaré dans cette foule d'animaux dont le pêle-mêle ne vous épouvante pas.

Y ayant même homme & femme en nature, encore vous demanderai-je pourquoi le haſard ou le pur naturaliſme les dirige cette fois-là l'un vers l'autre, d'autant qu'ils ont toute la ſociété cynique ou épicurienne de ſe décliner, de s'oublier, & de ſe méprendre par conſéquent au choix de l'objet de ce trop brutal appétit, ſans idée, mémoire, ni jugement, ni diſcernement.

Dieu qui craignoit la mépriſe & ne la vouloit point du tout, fit plutôt un miracle nouveau, de tirer Eve de la côte d'Adam, de la lui préſenter, de les préſenter l'un à l'autre, & de les unir par le preſſentiment (*non ſenſation*) de l'attachement phyſico-moral, théologique même, dont il vouloit poſitivement les unir, par ces mots *relinquet* & *adhærebit ;* mots qui n'étoient pas des mots, mais de vrais ſentimens, dans leur ſimple preſſentiment, & un grand ſacrement, ſelon St. Paul.

Si j'étois malin avec vous, j'ose vous dire M. R. que je me ferois fort de démontrer facilement en géometre, que votre pensée secrete & trop articulée, va à rendre l'homme indifférent à la femme, & la femme à l'homme, sur l'article délicat de la propagation; & à prouver que la bête brute est aussi digne de la société d'Adam qu'Eve; & quand je dis Eve & Adam, je dis en général le premier homme & la premiere femme originaires, & par conséquent tout autre homme ou femme qui ait vécu depuis six mille ans, ou qui vive, ou qui vivra jamais en société d'humanité, ou souffrez ce mot, de *bestialité*, d'*animalité*, de *brutalité.*

Et non-seulement la bête femelle & l'homme femelle sont, selon votre systême scandaleux, aussi indifférens à l'homme, mais la bête mâle & l'homme mâle, &c. Je n'ose m'expliquer plus ouvertement. Vous m'entendez & l'on m'entend. Oui, il n'y a que le style & la façon géométrique qui me manquent ici, mais qui ne me manqueroient pas, si je voulois, si j'osois pour démontrer, comme j'ai dit, l'horreur des horreurs de votre systême.

J'ose vous dire que le propre systême de Spinosa ne va pas si loin, & qu'il n'y a qu'Epicure qui puisse vous excuser d'inconséquence, vis-à-vis de vos philosophes, dont je n'en connois aucun d'assez hardi & d'assez peu prévoyant, pour pousser les conséquences aussi loin que vous les poussez, en face de l'univers, de la France & de tout Paris, à qui vous manquez absolument de respect, bien plus en lui donnant l'exemple & la leçon du mal, qu'en lui contestant son bien de musique, de sciences, d'arts, & de tout ce qu'il y a de mieux.

Vous me direz que ce ne sont là que des hypotheses de

votre part. Belles hypothefes, où vous commencez par admettre un homme naturel, purement phyfique, purement animal, purement corporel, que vous prétendez être l'homme en lui-même & dépouillé de la feule corruption de la fociété. En un mot, vous n'avez pas le moindre égard à la nature de l'ame, & votre homme n'a rien de moral. Vous en excluez même pofitivement le moral, en réfutant Locke, Hobbes & partout ailleurs.

Votre homme eft l'*homme de la nature*, dites-vous. Or il eft évidemment contre nature, & vous le faites aboutir à des vices contre nature, les plus décidés tels. Vous confondez les natures, les fexes comme les talens & les conditions. Vous rendez les fexes indifférens l'un pour l'autre, & fans aucune relation de l'un à l'autre. Pofitivement vous ôtez les devoirs & les fentimens refpectifs, ôtant formellement ceux qui de tout tems ont paffé pour être les plus naturels, ceux de l'homme envers la femme, des peres envers les enfans, & réciproquement.

On n'a pas befoin de raifonner beaucoup avec vous, ni de deviner, ni d'être géometre pour vous convaincre. Vous ne vous contentez pas de vos principes d'erreur : vous en articulez nettement toutes les conféquences. Par exemple fi quelqu'un en fimple logicien vouloit conclure, que vous ôtez les fentimens puifque vous ôtez le moralifme, ou qu'un autre fe donnât la peine de prouver que vous ôtez le moralifme puifque vous ôtez tout fentiment, on diroit à l'un & à l'autre de s'épargner cette peine, & que vous ôtez diftinctement, explicitement, tantôt l'un, tantôt l'autre, & prefque toujours les deux à la fois. Je fuis, Monfieur, votre très-humble, &c.

LETTRE XXXV.

MONSIEUR, il n'y a que l'ame & l'esprit que vous n'osiez ôter si formellement à l'homme naturel, si ce n'est par maniere d'ypothese non articulée, mais par voie de fait très-précise. Je doute que vous parliez une seule fois de cette ame humaine. Il semble que vous n'osez la nommer, ni la proscrire, ni l'admettre. Mais positivement vous l'écartez toujours, en écartant les sentimens, les devoirs, le moralisme, & en ramenant tout au pur physique.

J'ose le dire, vous n'admettez évidemment dans l'homme naturel qu'une ame animale, sensitive, végétative ; aussi ne voulez-vous ni charité, ni amitié, mais une simple pitié, pitié encore toute animale, toute pour soi, jamais pour autrui, si ce n'est de hasard & autant qu'elle est pour soi, ne reconnoissant dans la loi de la charité que le devoir *philosophesque* de la nature physique, de ne rien faire de superflu, *natura nihil facit frustrà*, de ne pas faire *per plura quod potest fieri per pauciora*, de ne pas plus incommoder autrui, qu'il ne le faut pour s'accommoder soi-même. C'est de vous encore ce principe, que la bête est notre prochain autant que l'homme, en raison directe ou réciproque de la pitié que nous avons des souffrances de l'un ou de l'autre.

Et de ce seul article de la bête déclarée comme l'homme ou la femme, notre vrai prochain, il seroit bien facile de conclure ce que du reste vous insinuez assez directement, que la diversité, non-seulement des sexes, mais des genres & des

efpeces n'en met aucune dans la légitimité naturelle de nos appétits aveugles, diftraits, oublieux, indifférens, les plus brutaux, & par-là même diftraits & aveugles, parce qu'ils font brutaux, ou même brutaux parce qu'ils font diftraits, &c.

Car tous les principes & les conféquences d'erreur, d'horreur, de brutalité, fe convertiffent chez vous facilement les uns aux autres, parce que vous articulez les deux affez fouvent, & que vous les fuppofez & indiquez toujours, tantôt en principe, tantôt en conféquence, & cela par l'âpreté que vous avez de ne vouloir jamais être contredit, de n'en avoir jamais le démenti, & d'avancer plutôt cent erreurs, que d'en rétracter une feule.

Vous feriez un furieux héréfiarque, fi Dieu vous avoit fait la grace de n'être que cela. Vous pourriez n'être que Calvinifte, lorfque vous êtes forti de Geneve. Encore ne fait-on pourquoi vous en êtes forti. Mais comme en chemin on vous a contredit fur ceci, fur cela, fur bien des chofes, mufique, arts, fciences de toutes les fortes, votre héréfie étant univerfelle, vous avez accumulé un monceau de fophifmes & d'erreurs, qui fait un *maximum* d'héréfie = à l'athéifme plein c. q. f. d.

Excufez ce petit échantillon de notre ftyle géométrico-algébrique, dont je ne prétends nullement vous menacer par-là: je n'en ai pas befoin, je vous l'ai dit: & ce mot n'eft que pour égayer la matiere, fi c'eft l'égayer, que d'y jetter de l'algebre. Tout ftyle eft bon, fût-ce celui de la grammaire, pour réfuter une univerfalité d'héréfie. Il n'y a que le géométrique, ou même auffi le théologique, qui feroient fuperflus & de fimple gaîté pour dire que comme vous, on parle de tout, comme vous, qui attaquez tout.

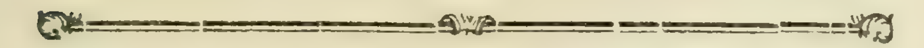
Auriez-vous parlé de géométrie quelque part ? car je n'ai pas lu toutes vos brochures, non pas même la premiere, ayant su que l'académie de Dijon avoit honte de l'avoir couronnée, & un grand prince de l'avoir réfutée. Car, du reste, si vous avez parlé de géométrie, je suis bien persuadé que vous l'avez blasphémée, vilipendée & honnie à bon escient, selon votre détermination d'aboyer la lune, fût-ce le soleil, & à plus forte raison le soleil. *Visæque canes ululare*, &c.

Vers la fin de son livre & de ses notes, M. R. qui vient d'attaquer, de saper tout, s'avise de dire à propos de l'article des langues : " ce n'est pas à moi (*pauvre agneau*) qu'on per-
„ met d'attaquer les erreurs vulgaires, & le peuple lettré. (*Le*
„ *peuple* lettré ! Oh, que M. R. est méprisant !) respecte trop
„ ses préjugés, pour supporter patiemment mes prétendus para-
„ doxes. Laissons donc parler les gens à qui l'on n'a pas fait
„ un crime d'oser prendre quelquefois le parti de la raison,
„ contre l'avis de la multitude „.

Ce que M. R. dit là, eut été bien dit au commencement de son livre & à la place de son livre. Il convient qu'il n'auroit pas dû parler, lorsqu'il a dit ce qu'il vouloit dire. Il appelle *peuple lettré* ceux qu'il devroit respecter comme ses maîtres. Il traite de préjugés la religion, le gouvernement, la jurisprudence, la morale, la théologie, l'écriture, l'humanité, la société, toutes les sciences, tous les arts, les académies, les universités, les colleges, les princes, les papes, les rois. J'ai une idée confuse qu'il va jusqu'à blâmer distinctement Messieurs de la Condamine & Maupertuis; je leur en fais compliment, de ce qu'ils ont voyagé au loin, pour n'obeir qu'au Roi, en

mesurant en astronomes, en géographes, en géometres les degrés respectifs du pôle & de l'équateur. Les Sauvages en effet n'ont pas besoin de cela.

Je suis surpris qu'en preuve de son humeur sauvage, il n'ait pas dit, que les Sauvages, au milieu desquels on a pris toutes ces mesures, s'en sont moqués, & de nos lunettes, & de nos quarts de cercle, de nos graphometres, de nos cordeaux, compas, calculs, &c. Grande preuve de belle nature sauvage, si un Sauvage en avoit seulement souri vis-à-vis du grave sérieux de ces Messieurs-là! Je suis, Monsieur, votre très-humble, &c.



LETTRE XXXVI.

VOICI pourtant, Monsieur, un raisonnement, par où je démontre le pur matérialisme du vôtre, mais sans géométrie, & *ad hominem*. Les anciens philosophes les plus chrétiens, tirant la matiere de la puissance de Dieu, par voie de création, tiroient les ames des bêtes *per eductionem*, de la puissance de la matiere, faisant les ames des bêtes, non pas matiere, mais *matérielles*. Je ne crois pas que vous désavouyez ce sentiment : vous le supposez par-tout, mais non pas avec les correctifs de ces philosophes chrétiens, que vous auriez peut-être cités, si vous ne vous croyez auteur de tous vos sentimens, qui sont pourtant surannés depuis Spinosa, Straton même & Epicure.

En un mot, Mallebranche disoit, *donnez-moi de la matiere & du mouvement, je ferai un monde.* Vous ne demandez, je crois, que de la matiere, pour en faire un animal parfait, & bientôt, par dégradation, un homme. Oui, le plus fort & le plus parfait est fait, lorsque par la seule puissance ou *potentialité* de la matiere, la nature pure, physique, mécanique, organique en fait un animal, fût-ce un âne ou un butor.

Je sais la marche de tout ce raisonnement-là. Au besoin, la matiere est éternelle & infinie, selon Descartes même. Pour le mouvement, on l'a trouvé, depuis Mallebranche, essentiel à la matiere, comme Epicure & Spinosa même, & peut-être Boyle aussi l'avoient prévu. Et voilà le progrès de votre raisonnement, moitié tout haut, moitié tout bas. De la matiere, sort le mouvement physique; du mouvement, du physique, résulte le mécanique; le mécanique engendre l'organique; l'organique produit l'animal vivant, & l'animal vivant produit le raisonnable, l'homme, qui ne vaut pas grand'chose, selon vous, parce qu'absolument, le raisonnable, l'homme, produit le fidele, le chrétien, le sujet, le savant, d'où résulte le divin, qui est le *conglobat*, comme on dit, de toutes ces choses-là. Car, *Jupiter est quodcumque vides, quòcumque*, &c.

Ou je n'entends rien en raisonnement, en philosophie, en géométrie, ou ce raisonnement est le vôtre, moitié tacite, moitié articulé, articulé même dans ce qu'il a de plus dangereux. Car l'orgueil philosophique produit la liberté physique d'esprit & de cœur, la liberté produit le déisme moral, qui enfin produit l'athéisme théologique ou tout anti-théologique, & purement matérialiste.

Je

Je ſuis trop naïf dans ma façon, pour ne pas vous avouer, M. R. qu'en vous parlant aſſez librement, *ad hominem*, je parle, *ab homine ad hominem*, comme je crois pouvoir le dire. Oui, je le prétends bien, que votre réfutation ſoit mon apologie. C'eſt ma profeſſion de foi que je fais, en analyſant la vôtre.

Vous vous plaignez après avoir parlé longuement & tout à votre aiſe, avec toute la liberté & la licence poſſibles, vous vous plaignez que *ce n'eſt pas à vous qu'on permet de parler.* Et moi, qui, par pure raiſon d'économie, & pour ne pas heurter de vrais préjugés, ai trouvé à propos de ſurſeoir à mes ouvrages en grand nombre, depuis quinze ou vingt ans, & qui affecte de me taire totalement, depuis huit ou dix ans, en ſi beau ſujet de parler depuis que vous parlez, je ne me plains de rien, ſi ce n'eſt peut-être de ma trop grande circonſpection vis-à-vis de vous, & d'un petit nombre de vos pareils, plus précautionnés que vous cependant.

Je ne le diſſimule pas: c'eſt l'air ſeul de nouveauté dont on m'accuſe un peu, qui m'a ſagement impoſé à moi-même, impoſé une ſorte de ſilence, depuis à-peu-près vingt-cinq ans que mon clavecin nommément m'a donné ce grand renom, renom, je l'avoue, odieux de nouveauté, de ſyſtême, d'imagination. Cependant cette nouveauté-là & toutes mes nouveautés ſont très-innocentes & de pure ſpéculation philoſophique, phyſique même & géométrique.

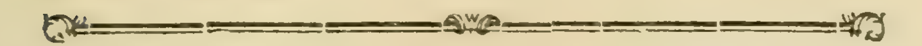
Toutes vos nouveautés prétendues, détruiſent directement les arts, les ſciences, le gouvernement, les mœurs, la religion, & enfin la ſociété & l'humanité toute entiere, & par

conſéquent la divinité. Et après avoir tant parlé, vous vous plaignez que ce n'eſt pas à vous *qu'on permet de parler!* Et moi qu'on tient comme en arrêt, vis-à-vis de mon clavecin & de mes ouvrages, en me diſant pourtant toujours de faire & d'imprimer; je ne me plains de rien : mais j'obſerve :

1°. Que mes nouveautés, mes ouvrages, mon clavecin ne ſont nouveautés, qu'en addition aux ſciences, aux arts, à l'ancienne muſique. Je n'anéantis pas notre muſique, la muſique ordinaire, l'auriculaire. Je double la muſique, en la rendant en même-tems auriculaire & oculaire ; & quand je ne réuſſirois pas, prenez, dirois-je, que je n'ai rien dit. La muſique ordinaire n'en eſt pas de pire condition. Je n'ôte à perſonne ſes oreilles; je donne même à tout le monde des yeux, pour entendre & goûter la muſique. Les ſourds pourront voir la muſique auriculaire : les aveugles pourront entendre la muſique oculaire; & ceux qui auront yeux & oreilles, jouiront mieux de chacune, en jouiſſant des deux.

2°. J'ai procédé réguliérement & en bon citoyen. Je n'inventai mon clavecin, qu'après avoir applaudi aux découvertes de M. Rameau, & en avoir mis le public en poſſeſſion. Ma nouvelle muſique ne fut qu'une confirmation & un complément, un *à fortiori*, un redoublement de l'ancienne muſique. Je ſuis fâché d'honorer peu M. R. en me comparant à lui, ou en le comparant à moi. Je lui en demande ſincérement pardon, en me le demandant à moi-même. Son premier ouvrage détruit les ſciences & les arts. Son ſecond détruit ſpécialement la muſique. Son troiſieme détruit tout, juſqu'à la matiere premiere du gouvernement, de la religion, des mœurs, de la

ſociété, de l'humanité. J'ai peut-être auſſi intérêt qu'il faſſe un peu d'ombre à mon petit tableau ou à mon portrait. Je vous en remercie, Monſieur, & ſuis votre, &c.



LETTRE XXXVII.

SANS parler davantage Monſieur, de mon clavecin, pour vous faire ſentir le peu de droit que vous avez de vous plaindre du public, dont le reſpect ſeul auroit dû vous empêcher de tant parler de vos nouveautés, qui lui ſont contraires, je puis vous faire obſerver qu'en phyſique, mes nouveautés n'ont jamais été qu'en accroiſſement de bénéfice pour ce public, & pour la phyſique ordinaire.

Je n'ai jamais entrepris de détruire Deſcartes : perſonne ne l'a réellement plus vanté & plus fait valoir que moi; mais je lui ai aſſocié mille bonnes choſes, qui ſont dans Ariſtote & dans Newton ; & en réfutant même Newton, j'en ai vanté la perſonne & fait valoir le mérite réel. J'ai tout concilié, pour y ajouter quelques points de vue aſſez nouveaux, qui font briller les leurs. J'ai remis la phyſique en poſſeſſion de bien de ſes richeſſes anciennes, en lui en prêtant de nouvelles.

Dans ma mathématique ſur-tout, je n'ai privé le public d'aucune de ſes anciennes poſſeſſions ; j'ai ajouté quelques vérités à celles de la géométrie. Le ſtyle facile que j'y ai introduit, & qui a révolté d'abord quelques géometres, n'a fait que rendre cette ſcience plus populaire, & multiplier le nombre des géo-

metres. L'algebre nommément & l'analyſe de l'infini même, n'a reçu que des accroiſſemens de vérité, de clarté, de facilité de ma part.

Et voilà comme il eſt permis d'inventer & de donner du neuf en ſurabondance de l'ancien dont nous ſommes déjà en poſſeſſion. Vous M. R. vous nous ôtez tout l'ancien, les ſciences, les arts, la muſique, la ſociété, la religion, l'humanité, pour nous faire des hommes bêtes, des Pongos hommes, & de vrais ſinges, dont vous vous divertiſſez en grand Seigneur.

Les rois mêmes ſont vos joujoux, vos bouffons, *& tyranni ridiculi ejus erunt*, dit quelque Prophête, en parlant, non de M. R. mais de Dieu, ſi je m'en ſouviens, car je retiens mieux les choſes que je lis, que les dates que je ne lis gueres.

C'eſt ſur-tout à la note 2, page 194. qu'on ſent bien l'eſpece de chicane que M. R. a dans l'eſprit, & qu'il prête à tous les ſujets à quoi il touche, pour les ſalir, ſans pouvoir être de l'avis de perſonne, ni de lui-même. Il dit que Platon ſe moque de ceux qui prétendoient que « Palamede avoit inventé » les nombres au ſiege de Troye, comme ſi, dit ce philoſo- » phe, Agamemnon eût pu ignorer juſques-là, combien il » avoit de jambes ». C'eſt dommage que Platon ne ſoit-là qu'un ſophiſte, parce qu'en voilà aſſez pour autoriſer trente ſophiſmes de M. R. Palamede avoit inventé l'art des nombres, l'arithmétique, l'art de nombrer, de compter, de calculer.

Du reſte, Platon vouloit ramener cet art au naturel, & à la grande facilité qu'il y a de s'y initier par les nombres uſuels, que la nature nous met par-tout ſous les yeux. C'eſt dans cet art naturel, que M. R. méconnoît Palamede & Platon, ſans par-

ler de moi, qui ai fait de l'arithmétique un art fort ſimple, fort naturel, fort facile.

Terrible eſprit de contradiction, que M. R. porte par-tout! Il ne tient pas à lui, qu'il ne nous rende l'arithmétique & la ſimple numération, tout ce qu'il y a au monde de plus difficile, ſans doute pour nous en rebuter & nous tenir toujours dans notre état originaire de Pongos, hommes-bêtes; car il eſt au moins conſéquent, ce qui eſt facile à un homme qui aboye toute vérité.

M. R. eſt homme d'eſprit & habile homme : on l'avoit cru juſqu'ici. Mais il faut que tout ce qu'il a appris, ſa langue même lui ait coûté beaucoup de tems, de mémoire ou d'effort d'eſprit, ou bien qu'il ſuppoſe en effet les plus gens d'eſprit bien bêtes, & pis que ſinges & Pongos. Car à tout, il imagine qu'il a fallu des tems infinis pour y arriver & pour inventer.

Il convient pourtant « qu'il eſt aiſé d'expliquer le ſens des » nombres, & d'exciter les idées que ces noms repréſentent: » mais pour les inventer, dit-il, il fallut avant que de conce- » voir ces mêmes idées, s'être pour ainſi dire, familiariſé » avec les méditations philoſophiques, s'être exercé à conſi- » dérer les êtres par leur ſeule eſſence, abſtraction très-péni- » ble, très-métaphyſique, très-peu naturelle ».

Si j'égoïſe un peu & me cite humblement, & pour me dédommager un peu du vis-à-vis de M. R. c'eſt qu'effectivement je le trouve toujours en une contradiction ſpéciale avec moi, avec mes ouvrages & avec toute ma façon de penſer. Mon propre plan de tout tems a été d'*agrandir les arts* & l'eſprit humain, ſelon M. de Voltaire même, de donner de l'eſ-

prit à tout le monde, de faciliter tout, l'invention même de toutes choſes. Il a été un moment, où en arrivant à Paris, M. R. m'en fit le compliment honnête & flatteur.

Son procédé d'aujourd'hui me flatte un peu plus. Je m'honore en le réfutant; & il ſera dit qu'il n'a pu détruire arts & ſciences, religion ni humanité ſans me détruire, ſans m'attaquer par-tout aſſez ouvertement. Je dirai plus : M. R. a eu ci-devant des partiſans, des panégyriſtes, ſecrets & publics. J'en ai toujours en ſecret au moins reſſenti le contre-coup ou le revers de leurs éloges affectés; & ſi j'ai des ennemis en petit nombre, ils ſe ſont conſtamment déclarés pour M. R. je ne ſuis pas le ſeul qui en ai ri, je m'attendois bien que M. R. porteroit la contradiction à une évidence dont je pourrois me prévaloir à mon tour, comme il m'eſt arrivé pour d'autres que je pourrois citer.

Enfin pour la ſimple numération il faut, ſelon M. R. bien du tems & *des méditations philoſophiques*, *très-métaphyſiques*, *très-abſtraites*, *très-peu naturelles*, non pour dire nombre, dixaine, centaine, &c. mais pour dire 1. 2. 3. 4. 5. &c. Voici ce que M. R. appelle un raiſonnement, une méditation, & que j'appelle tout ſimplement un raiſonnement de M. R. il dit :

« Un Sauvage pouvoit conſidérer ſéparément ſa jambe droite » & ſa jambe gauche, ou les regarder enſemble ſous l'idée » indiviſible d'un couple ſans jamais penſer qu'il en avoit deux. » Car autre choſe eſt l'idée repréſentative qui nous peint un » objet, & autre choſe l'idée numérique qui le détermine : » moins encore pouvoit-il calculer juſqu'à cinq, & quoiqu'en

„ appliquant les mains l'une ſur l'autre, „ &c. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.



LETTRE XXXVIII.

MONSIEUR, on n'a point trouvé juſqu'ici de moyen plus facile pour initier les enfans même dans la numération que les 5. & les 10. doigts de nos mains. Point, Monſieur, vous trouvez encore le nombre 2. difficile à qui connoît *le couple* de ſes jambes; pour le ſimple plaiſir, je crois, d'y contredire Platon comme moi qui trouve tout facile juſqu'au million de million que je n'ai nulle mauvaiſe humeur de n'avoir pas. Car tout franc, je crois que la difficulté de calculer à plein, vous donne de l'humeur contre l'art de *calculer à vide*, comme dit M. de Voltaire.

Ceux au reſte qui ſpécialement oppoſent votre ſtyle au mien en fait de muſique, je les renvoie pour mon apologie au *couple* précédent, à la phraſe entiere, & à cent autres locutions d'appareil & de raiſonnement qui ſont dans tout ce livre, & dans celui de la muſique nommément qui brille par les injures, les ſarcaſmes, les incivilités dont vous nous donnez le modele d'un ſtyle juſqu'ici décidé non François. Car notre langue eſt ſpécialement polie & douce, pour la muſique même, où nos bons Auteurs ont bien ſu la rendre noble & énergique à propos de Louis le Grand & des plus grands ſujets, traités par Corneille, Racine, Péliſſon, Boſſuet, Bourdaloue, Quinaut, &c.

C'eſt la note 13. qui mérite un bon correctif aux chicanes de l'Auteur. Il triomphe de quelques hiſtoriettes, qu'il raconte d'après les gazettes ou journaux, de quelques Sauvages qu'on n'a pu apprivoiſer à nos façons européennes, ni à notre bien-être, ni à notre ſociété, arts, ſciences, goûts, délices même, quoiqu'on les ait apprivoiſés par milliers, de bonne foi & à demeure, à notre ſainte religion & aux mœurs chrétiennes, ſinon à nos mœurs en général.

Encore M. R. ignore-t-il tous ſes avantages, & la mine inépuiſable de chicanes que je veux ouvrir, tant j'y vais de bonne foi avec lui & avec le public. Non-ſeulement on n'a point apprivoiſé les Sauvages à nos mœurs, uſages & façons, goûts & dégouts, délices & amertumes; non-ſeulement ceux qu'on y a apprivoiſés pour un tems, s'en ſont déſabuſés; mais beaucoup de François, & ſur-tout d'Anglois, ſe ſont librement jettés dans la vie ſauvage, & ſe ſont faits à demeure Caffres, Lappons, Iroquois, Hurons Abenaquis, Miamis, Illinois.

L'Acadie eſt encore pleine de François, d'Anglois même qui y vivent à la ſauvage, mais en ſociété libre, ſouvent libertine, & ſouvent auſſi en chrétiens. Nos uſages, nos goûts, nos délices ſont choſes aſſez frivoles, & qu'on peut remplacer par d'autres goûts, délices & uſages de tempérament ou d'habitude, en vue même d'une aſſez honnête liberté. Eſt-ce que tous les peuples de l'Europe s'aſtreignent à nos goûts & à nos façons au préjudice des leurs? Tout cela eſt arbitraire & dépend beaucoup de l'éducation.

Mais la ſociété de pere, mere, enfans, parens, amis, voiſins, n'a rien d'arbitraire & eſt de la premiere comme de la

ſeconde

ſeconde & derniere inſtitution de la nature. Les beſoins, les ſentimens rendent au bout de l'univers cette ſociété-là indiſſoluble & de tous les goûts. Parmi nous-mêmes & juſques dans la même maiſon, entre freres, parens & amis, le goût, les délices de l'un ne ſont pas ceux ou celles des autres. Et M. R. raiſonne fort mal en concluant d'un goût factice à un goût de beſoin & de néceſſité naturelle.

Le goût de la religion, ſi c'eſt un goût, eſt dans le même cas que celui de la ſociété : il eſt même au-deſſus, puiſqu'on renonce à la ſociété même & à la parenté pour ſuivre la religion lorſqu'on la connoît bien. Témoins les ſolitaires de la Thébaïde, &c. Et preuve de la frivolité de nos goûts, c'eſt que le Sauvage les mépriſe; & en même tems preuve de la ſolidité de notre ſainte religion, c'eſt que le Sauvage s'y rend & y perſévere aux dépens de ſes propres goûts, & même de ſa ſociété ſauvage la plus naturelle.

En Canada & dans toute l'Amérique, on voit des ſociétés de Sauvages raſſemblés autour d'une égliſe, d'une chapelle, d'un miſſionnaire, qui en fait à la vie & à la mort de fervens chrétiens. M. R. a beau faire le ſtoïcien & déclamer contre nos goûts & nos délices; il faut qu'il y tienne bien par le cœur, pour trouver tant d'héroïſme dans les Sauvages à les mépriſer. Si ſon cœur tenoit de même à la religion & à la ſociété ſimplement humaine, il trouveroit un bien plus vrai héroïſme dans la préférence que leur donnent les Sauvages ſur leurs goûts les plus naturels.

C'eſt la gloire de la religion, de triompher des eſprits & des cœurs, & des goûts & des ſentimens, dont aucun motif

humain ne peut d'ailleurs triompher. Il n'y a qu'elle, qui ait des motifs victorieux de la chair & du sang, pour forcer pere & mere à renoncer à leurs enfans, & les enfans à renoncer à pere & mere, & à tout ce qu'il y a de plus cher & de plus délicieux.

Les missionnaires n'ont pu absolument détacher les Sauvages de la vie sauvage, c'est-à-dire, peu riche, peu commode, peu aisée, & du reste ni savante ni artiste. Ils en ont pourtant quelquefois fait des peuplades, des villages, des villes; au Paraguai même, des provinces & des empires. Les missionnaires ne se sont pas même souvent piqués de trop civiliser les Sauvages, de les trop policer, de les trop mettre à leur aise, de leur apprendre nos sciences, de leur montrer nos arts, dont ils pourroient abuser, comme on en abuse souvent ici, & dont absolument on peut se passer pour vivre, & sur-tout pour gagner le ciel, qui est l'essentiel, & comme la somme & plus que la somme de tous nos biens temporels.

Car, si M. R. n'outroit pas toutes choses, on pourroit être de son avis, jusqu'à un certain point, & convenir que les sciences causent bien des vices d'orgueil, & que les arts nourrissent le luxe, & favorisent bien des passions de détail. Et quand je dis même l'orgueil, c'est plutôt la vanité, qui produit l'abus des sciences, sur quoi j'avancerois cette these, que les lettres, arts & sciences, corrigent les hommes en grand, & les corrompent peut-être en petit, en détail: je pourrai en entreprendre la preuve quelque jour, à la suite même de la discussion présente, que je veux mener au bout du livre en question de M. R. dont je suis le très, &c.

LETTRE XXXIX.

MONSIEUR, la plupart des hommes tiennent à leur patrie, à leur terre, à leur ſociété nationale, à leur parenté, à leur ciel, à leur air, à leur chaumine, à leur ruiſſeau; & la vue de quelques avantages qu'ils ne ſentent pas, qu'ils n'imaginent jamais bien, ne ſauroit les tenter. Et puis, il eſt facile de pervertir les hommes, & toujours difficile de les convertir. Dieu ne donne pas de grace, pour convertir un Sauvage à notre vie civile, à nos villes, à nos hôtels, à notre luxe, à nos délices; il eſt heureux même que la bonne nature y répugne chez eux.

Pervertir même quelqu'un n'eſt pas une choſe ſi facile en détail. Il ſeroit plus facile de pervertir un Européen aux vices des Sauvages qui ſont groſſiers, que de pervertir un Sauvage à nos vices qui ſont plus fins, & qu'ils ne preſſentent pas. A nos vices groſſiers & de pure ſenſation, un Sauvage eſt bientôt perverti, au vin, à l'eau-de-vie. Nos ragoûts ſont des vices rafinés, raiſonnés, d'un grand art, d'une ſcience exquiſe. Un Sauvage ne peut pas y atteindre par le goût : il n'en a pas l'avant-goût, ni le preſſentiment.

M. R. qui ne connoît que le phyſique, croit que le goût n'eſt qu'une affaire de la langue, du palais, du nez, des yeux. Nos goûts, nos ragoûts, nos délices, nos bijoux, ſont pour un Sauvage des livres à étudier, des ſciences à acquerir, des arts à apprendre. On ne pourroit les y élever que peu à peu;

nous-mêmes n'y ſommes arrivés que par-là. Chez un peuple ſavant, tout eſt ſavant, le vice même.

C'eſt même ce qui trompe M. R. Nos vices ſont des vices de ſcience, mais non de la ſcience. Savans ou ignorans, les hommes ſont vicieux. M. R. croit-il les vices barbares moins barbares que nos vices ſavans ne ſont ſavans. Encore, tout vice eſt vice d'ignorance, *omnis peccans ignorans;* & nos vices ne ſont ſavans que juſqu'au vice excluſivement. En un mot, les vices des ſavans, ſont les vices de ſavans, mais non de la ſcience, de la conſcience, qui les réprouve impitoyablement & ſans quartier.

Ce qu'on pourroit dire de plus vrai, c'eſt que les vices des ſciences ſont de plus grands vices, plus contre la conſcience & plus impardonnables. La theſe de M. R. ſera conſtamment fauſſe, juſqu'à ce qu'il nous montre une ſcience, un livre, un ſavant même, qui canoniſe & qui n'anathématiſe pas les vices les plus grands, comme les plus petits.

Une grande preuve contre lui, eſt que nous prenons nos arts & nos ſciences, les belles-lettres ſur-tout dans les livres des Payens, Grecs & Romains, & que malgré cela, nous ne ſommes jamais tentés de paganiſme & d'idolâtrie, ni d'aucune ſorte d'héréſie même, étant du reſte très-édifiés des plus grands & des plus petits traits de morale dont ils ſont pleins.

Dieu merci, je ne juge pas ordinairement de toutes ces choſes-là comme M. R. par fantaiſie, par humeur, & tout-à-fait ſans principes; *ſic volo, ſic jubeo*: voilà ſa façon de raiſonner. A peine daigne-t-il nous rendre raiſon des inconvéniens qu'il trouve dans les objets de ſes dégoûts univerſels.

Ma façon, quand j'ai quelque goût ou quelque dégoût, dont je ne puis me bien rendre raiſon ni à autrui : quand j'ai quelque theſe générale à établir ou à réfuter, eſt de remonter aux grands & aux vrais principes de la raiſon, & ſur-tout de la foi, à l'Ecriture ſainte, à l'Egliſe.

Conſtamment la religion, la foi, l'Ecriture, l'Egliſe, ſont la derniere & ultérieure raiſon de tout, la raiſon même de la raiſon, & en un mot, la derniere réſolution de toutes les difficultés, de morale ſur-tout, de juriſprudence, de politique, d'hiſtoire, de phyſique. Il n'y a que la géométrie, je ſuis bien aiſe de le dire, que l'Ecriture, la religion & l'Egliſe ayent un peu abandonnée à notre pure raiſon, parce qu'effectivement la raiſon lui ſuffit, Dieu ne faiſant jamais *per plura* ce qui peut ſe faire *per pauciora*.

Nous avons deux ſortes de vérités dans le monde, les vérités naturelles & les ſurnaturelles. La géométrie ſeule eſt en poſſeſſion des vérités naturelles. Dieu nous en a donné l'évidence, la pleine connoiſſance, la démonſtration. Elles n'ont point d'autre tribunal que l'eſprit particulier même d'un chacun. Au lieu que les vérités morales ou ſurnaturelles ont deux tribunaux, dont celui de la raiſon eſt ſubalterne à celui de la foi, qui eſt en dernier reſſort & ſans appel.

Sans vouloir même aller juſqu'à la foi, & ſans porter la queſtion de M. R. à la déciſion de l'Egliſe, me contentant d'entrer ici dans ſon eſprit & dans celui de nos livres ſaints, j'obſerve, que loin d'anathématiſer nos ſciences, l'Ecriture ſainte les canoniſe en général, & que l'Egliſe eſt l'organe le plus ordinaire & comme unique, dont Dieu s'eſt ſervi de tout

tems, pour rendre les hommes ſavans; d'où je conclus ſans réplique, que les Lettres, les Arts, les Sciences, ſont un bien en ſoi, quoi qu'en puiſſe dire M. R. qui étant calviniſte d'origine au moins, n'eſt pas ou ne ſe croit pas ſi obligé d'en reconnoître l'Egliſe comme la dépoſitaire & l'organe éternel.

L'Ecriture eſt formelle ſur le droit ou obligation qu'ont les prêtres d'être ſavans, & de rendre tels les peuples dont ils ſont les paſteurs, étant comme le levain & le ſel de la terre. La ſcience repoſe ſur les lêvres du prêtre, eſt-il dit formellement & équivalemment en cent endroits de l'ancien & du nouveau Teſtament, où le mot de *ſuper labia*, marque évidemment l'obligation de parler, d'éclairer, & d'inſtruire.

En conſéquence il eſt de fait, que la premiere qualité du prêtre, de l'eccléſiaſtique, eſt d'être vertueux & ſavant, & ſavant pour être vertueux, comme j'ai dit; que par-tout ce ſont les eccléſiaſtiques, qui tiennent les colleges, les univerſités, les écoles: & qu'enfin, à l'origine des choſes, c'eſt même l'Egliſe, les Evêques, les Papes qui ont fondé les univerſités, & au nom de qui ſe conferent les degrés de licence & les bonnets de docteur. Je ſuis Monſieur, votre, &c.



LETTRE XL.

MONSIEUR, ce que je vous disois dans ma derniere lettre sur le droit ou le devoir des prêtres, des ecclésiastiques & de l'Eglise, d'être les docteurs des nations, est si vrai que chez les hérétiques même, & anciennement chez les idolâtres, Romains, Grecs, Egyptiens, Chaldéens, Persans, Indiens, chez nos Gaulois même ce sont & c'étoient les prêtres, ministres, druïdes, gymnosophistes, brachmanes, bonzes, qui étoient & sont spécialement par office chargés de l'instruction publique & de la tradition morale & écrite des sciences, des arts & des lettres.

Et cela sans exception; car les universités par exemple, sont, comme leur nom le porte, une universalité d'instructions & de doctrine, sans en excepter ni les arts, ni la médecine, ni la jurisprudence, non plus que la théologie. Le monde sécularise tant qu'il peut toutes choses, & les hérétiques vont jusqu'à séculariser la théologie. Mais dans leur premiere institution, les facultés de médecine nommément étoient toutes ecclésiastiques. Les facultés de Paris & de Montpellier l'étoient bien surement dans leur origine ; & tout ce à quoi nous voyons porter robe noire, longue, ample, & rabat grand & petit, étoit à coup sûr ecclésiastique dans sa fondation, quelque sécularisation qui soit arrivée depuis ce tems-là. Le seul air de l'Eglise autorise, donne de la gravité, du poids aux fonctions les moins ecclésiastiques. Je l'ai dit ailleurs, il n'y a de profane que ce que nous profanons.

Et voilà comme j'aime à faire de toutes les queſtions de morale & de littérature, queſtions de ſoi vagues, confuſes & interminables, des queſtions de fait & d'hiſtoire; n'y ayant que cela pour les trancher; comme les queſtions de foi, la tradition: la raiſon métaphyſique, claire & perſonnellement évidente, ayant ſeule droit ſur les ſeules queſtions géométriques.

Il en eſt de la tradition des ſciences comme des nœuds ſacrés de la ſociété qui ſont les deux grands principes du bien que M. R. méconnoît avec entêtement, ſinon avec affectation. L'Egliſe eſt le nœud de ces deux liens d'humanité: car le mariage propage les corps & les ames: & les lettres, les ſciences & les arts, propagent en quelque ſorte les eſprits, la foi même & les mœurs; & c'eſt l'Egliſe qui autoriſe tout, propage tout, conſerve, répare & perfectionne tout, d'après & par Jéſus-Chriſt.

D'où il m'eſt permis de tirer ce grand argument, que je crois à l'épreuve de toutes chicanes de M. R. que tout cela, nommément la ſociété & les ſciences ſont un bien dont il eſt fâcheux qu'il réſulte bien des maux, il eſt vrai, par la faute des aſſociés & des ſavans, & jamais par celle de la ſcience ou de la ſociété.

Je crois pouvoir même ſans conſéquence & ſans donner trop d'avantage à M. R. convenir avec lui d'un grand mal qui réſulte de la ſcience & de la ſociété. Car le défaut abſolu de ſociété ſeroit une inhumanité parfaite, une abſolue deſtruction de l'humanité, pire que la vie ſauvage, libre, animale & libertine que prêche M. R. Et de même le défaut abſolu des

des ſciences ſeroit une barbarie, ſeroit cette vie ſauvage & animale.

Il faut donc de la ſociété, & il faut de la ſcience, mais juſqu'à un certain point, après lequel l'excès retombe dans les mêmes inconvéniens que le manque total ou le défaut trop grand qui tombe dans l'abus, dans la corruption. Car *corruptio optimi peſſima.* Il y a donc, cela va de ſuite, trop de ſociété dans le monde, trop de ſcience, & par-là même il n'y en a pas aſſez. Car voilà les deux contradictoires qu'il faut accorder, & qui ne s'accordent que trop dans toutes les queſtions.

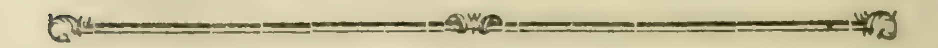
C'eſt des ſciences, des arts & des lettres que je parle ſurtout ici à M. R. Non abſolument, il n'y a point trop de ſcience *intenſivè*, comme on dit. Les ſavans ne le ſont point trop. Ils ne ſauroient trop l'être. Nulle ſcience n'a à craindre qu'en la portant trop loin on n'en voye le bout, le foible ni le faux. En Dieu il y a une ſcience infinie dont toutes nos profondeurs ne ſont jamais que la ſurface extérieure. Car Dieu n'a point de ſurface en lui-même, n'ayant point de borne en ſcience ni en rien.

C'eſt *extenſivè*, comme on dit encore, qu'il y a dans le monde trop de ſcience, c'eſt-à-dire, trop de ſavans, *demi-ſavans* par conſéquent ; & voilà le mot ; les *demi-ſavans* font tout le mal des ſciences, parce que réputés ſavans & ſe donnant eux-mêmes pour très-ſavans, pour plus ſavans même que les vrais ſavans, leur ignorance réelle enfante les préjugés, les erreurs, les héréſies, les monſtres d'eſprit, d'art & de ſcience, & tôt ou tard le pyrrhoniſme, le déiſme, l'athéiſme, qui eſt la ſomme totale des monſtres & la triple

chimere des esprits orgueilleux, enthousiastes, fanatiques & frénétiques presque, qui veulent tout anéantir, arts, sciences, &c.

Il en est de la *demi-science* en fait d'esprit comme de l'*hypocrisie* en fait de mœurs. Le *demi-savant* n'a que le masque de la science, comme l'*hypocrite* a le masque de la vertu. Ils jouent l'un & l'autre, l'un la vertu, & l'autre la science. Et comme l'*hypocrite* va au vice par le chemin de la vertu, le faux savant, le *demi-savant*, car c'est le même homme, va à l'ignorance par le chemin de la science. Il n'est pas nouveau de dire que *la demi-science est pire que l'ignorance.*

Scientia inflat. Il faut le croire dès que l'Ecriture le dit : absolument toutes nos sciences ne sont que de *demi-sciences*, & c'est à ce titre de *demi-sciences* qu'elles peuvent nous enfler. Car du reste, rien n'est plus enflé qu'un *demi-savant*, si ce n'est un *quart de savant*, qui ne le céde qu'au *demi-quart*, & celui-ci au *demi-demi-quart*, *& sic in infinitum*, disent les philosophes géometres. Je suis Monsieur, votre, &c.



LETTRE XLI.

VOILA, Monsieur, le propre des *demi-savans* des *demi-talens*, d'étayer leur *demi-science*, leur *demi-talent*, d'un vernis de licence, de libertinage ou de mécréance qui rehausse toujours leur mérite littéraire auprès des sots, des mécréans, des méchans, ou des simples mondains. C'est ce que j'ai ap-

pellé au commencement, brûler le temple d'Ephefe. Si M. R. n'avoit pas attaqué tantôt les lettres, tantôt les arts, la mufique, les mœurs, la religion, le bon fens, on auroit moins applaudi à fon ftyle favoifien ou à fa franchife helvétique.

Humilier les vrais favans, les vrais artiftes, eft un crime qu'on pardonne, qu'on traveftit en vertu chez les *demi-favans*, fouvent chez les favans même, & toujours dans un public qui aime à fe dédommager des récompenfes & des éloges qu'il eft forcé de donner au vrai mérite, qu'il aime même à ne pas donner, ou à donner de préférence au *demi-artifte*, au *demi-favant*, toujours bien plus empreffé à en remercier, à les demander même.

Les vrais favans font communément affez bonnes gens, gens même affez modeftes. Ils peuvent avoir un peu de vanité. L'orgueil eft pour les *demi-favans*, l'arrogance pour les *quarts de favans*, l'infolence, la rufticité, la brutalité, &c. pour la defcendance de la *férie des demi-quarts*, *demi-demi-quarts*, &c.

Les vrais favans font retirés, amoureux de leur cabinet, point chefs de fecte, de cabale. Les demis & quarts de favans ont du tems de refte pour courir de cercle en cercle, de café en café, & y répandre leur déifme, leur licence, leur mécréance, qui leur fervent d'introducteur & de paffe-port.

Le déifme nommément eft conftamment l'effet d'une demi-fcience, tout comme, & plus encore que l'héréfie. Le déifme & l'héréfie font des *demi-religions*, analogues aux *demi-fciences* qui les enfantent. Comme Dieu eft par-tout, que tout eft fon ouvrage, & qu'il a gravé fes traits dans tous les

objets de nos ſciences ; l'Ecriture même nous diſant que la terre eſt pleine de la ſcience de Dieu ; un vrai ſavant voit en effet Dieu par-tout, & eſt par-tout invité à le connoître, tantôt à l'aimer, tantôt à l'adorer. Dieu le tient toujours en reſpect.

Le *demi-ſavant* ne fait qu'entrevoir Dieu par-tout, aſſez pour le craindre, l'éviter, le fuir. Il en voit par-tout le principe, par-tout il en élude la conſéquence. De toutes les queſtions il étudie l'objection juſqu'à la réponſe excluſivement. Comme Dieu eſt abſolument ſous le voile, dans le nuage, là où commence la ſcience de Dieu, là finit la ſcience du demi-ſavant.

Je ſuis trop vrai pour ne pas dire ce que j'en penſe, tout ce que j'en ſais, tout ce que l'uſage & l'expérience m'en ont appris. La ſcience eſt aujourd'hui trop répandue, trop facile, & à trop grand marché. Elle eſt trop à la portée de bien des têtes qui n'ont pas la force de la porter. Une épée eſt une bonne choſe, mais trop de gens la portent peut-être. C'eſt une arme : les Romains ne la portoient qu'en guerre. Aux guerres civiles tout le monde la porta. La guerre civile regne dans les ſciences, depuis qu'on les rend ſi populaires.

Je ſuis payé pour vanter les Journaux, les Dictionnaires, les manieres de faciliter les ſciences & de les mettre à la portée de tout le monde. J'ai été trente ans journaliſte. J'ai mis les mathématiques en une eſpece de dictionnaire, & ma fantaiſie a toujours été de tout faciliter, arts, ſcience & littérature. J'ai cru par-là faire la guerre à la demi-ſcience & rendre tout le monde pleinement ſavant. Pour un ſavant que j'ai fait,

j'ai fait trente & trois cents demi-ſavans, quarts & demi-quarts de ſavans; & il y a plus de quinze ans que j'ai reconnu de bonne foi que j'avois manqué mon coup & mon but. J'en demande pardon au public.

C'eſt Bayle, qui par ſes journaux & ſon dictionnaire a prêché & favoriſé la demi-ſcience ſceptique & déiſte. De gros livres comme un dictionnaire, ou de petits livres ſouvent répétés comme les journaux impoſent trop au public, & 1°. à l'Auteur qui s'en croit & en eſt cru plus habile, 2°. au lecteur, au ſimple acheteur même, tout fier d'avoir à la main toute une & pluſieurs ſciences articulées, numérotées & en ſimple A. B. C.

Il y avoit eu de tout tems avant Bayle des pyrrhoniens & des déiſtes. Bayle en a fondé la ſecte en regle, en grand & à perpétuité; or c'eſt en fondant la demi-ſcience. Mais Bayle, me dira-t-on, étoit au moins lui-même un vrai ſavant. J'ai ma diſtinction que j'ai déjà indiquée. Savant en *extenſion*, en ſurface, je l'accorde; Bayle l'étoit, en *intenſion*, en profondeur, je le nie: Bayle n'étoit rien moins qu'un vrai ſavant.

Ces ſortes d'ouvrages de gros volumes ſuppoſent & donnent de la ſcience en raiſon inverſe, renverſée ou réciproque du tems mis à les faire ou à les lire. Un faiſeur de gros livres n'a le tems d'en lire que de petits, ou de petits articles des gros. On peut depuis long-tems faire un livre plus ſavant que ſoi-même. Les tables des livres ſont la grande mine & la pepiniére des dictionnaires & des journaux.

Encore Bayle étoit-il un *demi-ſavant*. Il ſavoit douter, & par conſéquent le pour & le contre de tout. M. R. ne ſait que

le contre, & ne doute de rien. Ces deux Auteurs peuvent avoir le même but. Bayle nous y mene, M. R. y va tout ſeul : car je doute qu'il y mene perſonne ; il annonce trop le déiſme. Bayle eſt plus dangereux : il n'annonce rien. Son ſtyle indifférent, rend conſtamment tel ſon lecteur. M. R. met trop d'intérêt & de chaleur dans ſes prétentions, qui ſont trop naïvement fortes & horribles. On ne perſuadera pas facilement aux ſots même, beaucoup moins même aux ſots, qu'ils ſoient bêtes ou Pongos.

Bayle va à l'eſprit par le cœur, dont l'eſprit eſt facilement la dupe, ſelon le proverbe. M. R. va au cœur par l'eſprit dont nul proverbe n'a établi la duperie active envers le cœur, toujours libre de s'en moquer. C'eſt Bayle qui manie l'hypotheſe en habile homme. M. R. en évente l'art & le ſavoir-faire par des contre-theſes perpétuelles.

Auſſi Bayle ſe vantoit-il de ſavoir tout, & citoit tout réellement, livres & auteurs : M. R. ſe vante, à la façon peut-être de Socrate de ne ſavoir rien, & ne cite rien ou preſque rien en effet ; & l'avis de M. R. n'eſt jamais que l'avis de M. R. dont je ſuis par conſéquent le très, &c.



LETTRE XLII.

JE croyois, Monfieur, borner à la derniere lettre toutes celles que j'avois à vous écrire. Mais en parlant de vous à bien des gens que je confulte ou qui me confultent fur votre compte ; car fi c'eft-là ce que vous avez prétendu, comme je le crois, de faire beaucoup parler de vous, vous êtes bien fervi ! Il s'eft mû une queftion fur ma façon de trancher toutes les vôtres par voie de fait autant que je le puis, & rarement par voie de droit, & beaucoup moins de raifonnement & de differtation interminable.

Car je ne connois de voie de droit *à priori* que dans la géométrie ; & par-tout ailleurs dans la métaphyfique, & même dans la religion & la foi, je ne connois le droit *à pofteriori* que par le fait de tradition & d'hiftoire. Par ce qui eft, je découvre, facilement même, ce qui peut ou ce qui doit être ; au lieu que la poffibilité ou le devoir des chofes eft toujours équivoque, & ne peut jamais en conftater l'exiftence qui eft arbitraire & accidentelle.

Le grand commun des hommes, philofophes même, ne conviennent des effets, qu'autant qu'ils en connoiffent les caufes, chofe prefque toujours impoffible dans les affaires les plus naturelles & de pure phyfique, & tout-à-fait folle à entreprendre dans les affaires furnaturelles, de religion & de foi. Sur quoi, en parlant de vous & de vos queftions, toutes de droit & de pure poffibilité, felon vous, je difois, que d'un

précipice vous vous étiez jetté dans cent autres, & qu'une erreur avoit amoncelé dans votre esprit & sous votre plume des montagnes d'erreurs, des dédales, des labyrinthes d'erreurs, sans aucune issue pour vous en tirer; votre façon d'esprit & d'argumentation sophistique, vous entravant à chaque pas dans de nouveaux entrelacemens, formant de nouveaux embrouillemens, dont vous resserriez les nœuds, à force de les multiplier.

Par rapport aux mysteres, soit de la nature, soit de la foi, je disois que la méthode ordinaire, méthode de dispute, de pique & de contention, n'étoit bonne qu'à multiplier les mysteres & à les embrouiller l'un par l'autre à l'infini, sans en débrouiller aucun par la voie de droit & de la pure possibilité. Ma voie de fait réduit à coup sûr, en un moment, vingt mysteres à un seul, & souvent à rien de trop mystérieux.

Vous même, Monsieur, dans votre discours contre la Musique, vous le commenciez par le bon mot de M. de Fontenelle qui veut qu'on constate le fait de la dent d'or, avant que de l'expliquer. Et il est vrai que dans ce cas-là, on se seroit épargné bien de fausses explications d'un fait, faux lui-même. Mais dans le cas même d'un fait vrai, encore s'épargneroit-t-on bien des explications & bien du faux, en commençant par constater le fait tel qu'il est.

Et sur cela, j'ai coutume de dire, que quand je trouve dans l'Ecriture sainte, par exemple un mystere, c'est-à-dire, une chose que je n'entends pas, je commence par la croire; ajoutant qu'après l'avoir crue, il m'arrive assez souvent de la comprendre très-bien, ou assez bien enfin. A ce propos, je vous avoue

avoue qu'à la vérité, les effets ſont dans leur cauſe, par rapport à Dieu, mais je prétends que par rapport à nous, les cauſes, ſoit phyſiques, ſoit autres, ſont le plus ſouvent dans leurs effets. Il faut donc commencer par les effets, par les faits.

St. Paul nous donne cette regle en général, comme ſur les affaires de foi. *Accedentem ad Deum*, dit-il, *oportet credere*, *quia eſt.* Ceux qui veulent prouver l'exiſtence de Dieu par ſa poſſibilité, ſont louables. Dieu a droit d'être prouvé de toutes les façons, parce qu'il tient à tout. Mais enfin, St. Paul veut que pour expliquer les choſes de Dieu nous commencions par conſtater ſon exiſtence, par *credere*, *quia eſt.* Et Dieu même, la premiere fois que nous trouvons qu'il ait parlé de lui & pour ſe manifeſter aux hommes; *Ego ſum qui ſum*, a-t-il dit à Moyſe, & il ne s'eſt donné d'autre nom en preuve de ſon exiſtence, que ſon exiſtence même. Celui qui eſt, m'a envoyé: *qui eſt*, *miſit me*, ordonnoit-il à Moyſe de dire aux juifs.

Autant d'explications, de preuves même qu'on donne à un myſtere, ſont autant de myſteres ſouvent plus inintelligibles que le myſtere même; & d'autant plus myſteres, qu'ils le ſont de la façon des hommes, au lieu que le vrai myſtere l'eſt de la façon de Dieu, ce qui le rend le ſeul croyable : mais ceux de la façon des hommes ſont toujours litigieux.

Et ma façon de commencer de croire comme un fait, avant que de comprendre le droit, eſt, j'oſe le dire, une démarche aſſez fine & adroite dans ce qui s'appelle la recherche de la vérité. La créance eſt une vraie ſcience, & tout au moins une demi-compréhenſion, une demi-intelligence. La plupart

de nos ſciences ne ſont que créance & foi, foi même humaine & très - faillible. Ce que je crois, je le ſais. Dans les choſes que nous ſavons le mieux, ſur un point que nous comprenons; il y en a dix, & vingt que nous croyons ſimplement, ſans pouvoir les comprendre.

La foi captive l'eſprit, dit-on. Il n'y a pas grand mal de captiver les eſprits bornés ou rebelles. La plupart ne ſont point trop faits pour rien comprendre. Les ſciences ne ſont gueres que des ſciences de foi. On en a la certitude en attendant l'évidence : & Deſcartes a tort de nous preſcrire de n'admettre rien que d'évident. A un idiot peut-être, vaut-il mieux apprendre à dire ſon *pater* en latin. Il ne l'entend pas, mais il le ſait. Il ſait bien dire : il veut bien dire; il dit bien devant Dieu au moins qui l'entend bien, & qui entend, comme il eſt dit, la préparation du cœur, bien mieux que celle de l'eſprit. Tout homme a du cœur aſſez pour Dieu. Le plus grand eſprit n'en a pas aſſez, ni n'en approche.

La foi ne captive que les eſprits ou les cœurs rebelles, diſois-je. Elle met en grande liberté les bons eſprits qui ne ſont pas les dupes du cœur. Toutes les fois que vis-à-vis d'un myſtere ou d'une difficulté de ſcience, j'ai commencé par dire *credo*, j'éprouve conſtamment dans mon eſprit une très-grande liberté de raiſonner & de comprendre, & de faire comprendre aux autres.

A toutes les opérations d'eſprit comme de corps il faut un point fixe, un centre de repos d'où partent tous les mouvemens. Un reſſort n'agit par une extrémité qu'autant qu'il eſt fixé par l'autre. La foi eſt l'unique point fixe des eſprits dans

les ſciences humaines autant que dans les divines. Quand je montre aux jeunes gens quelque point difficile de mathématique, de géométrie même, je n'ai pas trouvé de meilleure façon de me faire entendre des eſprits revêches & difficultueux, que de leur dire : *Commencez par croire que je ſais ce que je vous dis. Je ne veux pas vous tromper, je ne puis pas m'y tromper. C'eſt ma propre ſcience que je vous donne. Il y a trente ans que je le ſais. Tout le monde le penſe de même, &c.*

Quand j'ai dit cela a des eſprits raiſonneurs, mais raiſonnables, car c'eſt de la raiſon cela, auſſi-tôt ils me croyent & m'entendent tout de ſuite avec facilité. Il n'y a rien qu'on n'entende dès qu'on a intérêt de le ſavoir. La foi de l'eſprit intéreſſe le cœur même à en faire l'objet de ſon intelligence. Car on eſt curieux & on aime à voir clair. Les Samaritains, après avoir vu J. C. diſoient à la Samaritaine : nous avons cru d'abord ſur votre parole, mais nous croyons déſormais pour avoir vu comme vous. Je ſuis, Monſieur, votre, &c.





LETTRE SUR JEAN-JAQUES ROUSSEAU, ADRESSÉE A M. D'ES....

Paris, le 10 Décembre 1778.

NOus avons fait, Monſieur, l'été dernier une perte irréparable aux yeux des hommes de génie & des ames ſenſibles; je veux parler de celle de Jean-Jaques Rouſſeau, un des hommes les plus extraordinaires qui aient paru dans le monde. Il avoit choiſi, depuis nombre d'années, la France pour ſon ſéjour, où il a vécu célebre & inviſible, & où il a fini, en vrai philoſophe, ſa carriere ſans trouble & ſans bruit.

Ainſi, dans l'année 1778, dans cette année qui aura vu ſe former des révolutions politiques, mémorables à jamais dans les faſtes du monde, les plus grands hommes qu'eût notre ſiecle pour l'eſprit & les talens nous ont été enlevés; car ces derniers, lorſqu'ils ſont portés à un certain degré, méritent réellement d'être cités à la ſuite du génie.

Nul pays, ſans doute, puiſque Rouſſeau avoit rompu ſolemnellement ſes liens avec ſa patrie; nul corps, nulle Académie, puiſqu'il n'a appartenu à aucune, ne ſe chargera particuliérement de conſacrer le nom d'un homme à qui cependant l'eſprit humain doit un hommage à tant de titres.

Il me semble donc que c'est à la France, long-tems l'asyle de Rousseau, & dont la terre contient aujourd'hui les cendres, à acquitter ce que l'on doit à sa mémoire (*). Que si, contre toute attente, il ne restoit rien de caractérisé sur le compte d'un homme si rare parmi une nation qui idolâtre si fort le mérite, mais qui aussi quelquefois l'oublie si promptement, il ne faut pas douter qu'il n'y eût chez elle un grand nombre de personnes, & particuliérement une portion précieuse de la société, dont le cœur accuseroit vivement cet étrange silence. On sent aisément de qui je veux parler. En effet, Monsieur, j'ai vu plusieurs femmes, également distinguées par l'esprit & par le sentiment, donner, dans le tems de la mort de Rousseau, sincérement des larmes à sa perte, sans qu'elles eussent jamais connu sa personne; exemple peut-être unique au monde d'un homme ainsi pleuré sur ses seuls écrits. Ce trait, qui,

(*) Lorsque cette lettre a été écrite, il n'avoit paru encore rien de marqué, & même il n'a paru jusqu'à ce jour aucun ouvrage raisonné d'une certaine étendue sur feu M. Rousseau de Geneve.

Cet écrit devoit rester ignoré, & l'eût toujours été si l'esprit de critique & même de blâme, auquel on se livre avec une sorte de persécution depuis un certain tems sur le compte de cet Auteur, n'eût excité le desir de repousser, s'il est possible, l'injustice faite à sa mémoire. Quelques personnes éclairées à qui cette lettre a été lue, en convenant de la vérité du fond des choses, ont trouvé que M. Rousseau y étoit jugé généralement avec beaucoup de faveur. On leur a répondu que les torts qui appartiennent purement à l'humanité devoient disparoître après la mort; qu'il s'agissoit seulement de faire connoître aux tems présens & futurs l'homme essentiel & l'écrivain tels qu'ils ont été; enfin, qu'il étoit mieux encore d'excéder un peu dans les louanges justement dues à un grand homme qui n'est plus, que de s'exposer à altérer sa renommée par des jugemens hasardés sur des faits peu constans.

pour le dire en paſſant, décide en faveur de la ſenſibilité de cette partie du genre-humain, ſuffiroit ſeul à l'éloge de l'illuſtre étranger. Un tel honneur, quand il eſt vraiment unique, eſt effectivement la plus rare récompenſe que puiſſent recevoir les dons de l'ame & de l'eſprit; & nul homme, que je ſache, n'a joui comme Rouſſeau d'une gloire pareille, purement comme Auteur.

Je vais donc, comme contemporain, être l'interpréte du pays & du ſiecle où il a vécu. Je ſouhaite que ce foible monument que ma main lui éleve par le pur mouvement de mon cœur, & ſans avoir jamais eu aucune liaiſon avec ſa perſonne, porté par ſon nom vers des tems reculés, puiſſe attirer à cet homme mémorable quelques actes de plus d'admiration & d'amour.

L'homme & l'Auteur dans Rouſſeau ont paſſé pour être à la fois un prodige & un paradoxe : ſelon moi, le prodige explique facilement le paradoxe.

La création de cet homme, bien plus admirable que ſingulier, a été une création vraiment unique. Nul être, à ce qu'il ſemble, ne s'eſt trouvé doué d'une ſenſibilité d'ame plus exquiſe, jointe à un degré de force dans les ſenſations preſque ſans exemple. Né du côté des ſens avec une organiſation ſi parfaite, qu'il étoit éminemment propre à tous les arts ſenſibles & agréables, il réunit à ces dons corporels un génie géométrique & clair, profond & vaſte, & auſſi pur que brillant du côté de l'imagination. Cette rectitude de raiſon, cette élévation de génie, cette délicateſſe d'ame unique ne pouvoient qu'être accompagnés d'un penchant ardent pour le vrai, pour

le beau, pour le bon en tout genre. Une éducation républicaine & auſtere, des exemples domeſtiques & honnêtes, qui naiſſoient comme du ſein des mœurs générales de ſa patrie, furent en lui la ſeconde nature ſur laquelle l'homme & l'Auteur furent édifiés.

Quand on conſidere tant d'avantages naturels avec toutes leurs circonſtances, la vue d'une ſi parfaite création, où il eſt ſi rare que la nature accumule, aſſortiſſe & accorde à un ſeul homme, dans un degré ſi parfait, tant de dons divers, explique, d'une maniere bien ſimple, le prétendu paradoxe des écrits & de la vie de Jean-Jaques.

Le Citoyen de Geneve, né avec les perfections qu'on vient de voir, élevé comme on a dit, jetté enſuite dans le monde ſans fortune, ſans autre appui que ſes propres forces, dont cependant le levier eût été ſi puiſſant dans les mains d'un homme ambitieux, mais qui, pour une perſonne du caractere de Rouſſeau, n'ont ſervi qu'à troubler ſa vie en lui acquérant du renom; un tel homme, dis-je, avec une ame & un eſprit de cette trempe, devoit naturellement, s'il eût écrit, écrire comme Jean-Jaques a écrit, & agir en tout preſque comme il a fait.

Rouſſeau ne commença à ſe produire au jour comme Auteur qu'à l'âge d'environ quarante ans, à cet âge où l'imagination, cette premiere ſource des bons écrits, conſerve encore toute ſa force, & où le jugement, qui en conſacre la durée, eſt parvenu à preſque toute ſa maturité. Juſques-là, il avoit amaſſé dans le ſilence, par ſes travaux, par ſes méditations, de grandes proviſions en connoiſſances de toute eſpece. Philoſophe

losophe & observateur par caractere, il avoit fait d'autre part dans le monde une étude réfléchie des usages, des loix diverses, & sur-tout du cœur humain où son propre cœur l'avoit si fort initié ; car l'un sans l'autre n'instruit pas, & il faut sentir vivement en soi la nature pour la connoître dans autrui.

Aussi peut-on dire que jamais homme ne prit la plume avec de si grandes avances & des matériaux si abondans. D'autres ont écrit par un vain desir d'écrire, trop souvent avec les mains & l'esprit vides. Dans Rousseau, ce fut un besoin qui le maîtrisa, dont il fut lui-même surpris, parce que la publicité étoit réellement contraire à une partie de son caractere & même à ses vues. Il ne put plus contenir tant de richesses, & il céda aux circonstances qui lui mirent la plume à la main comme malgré lui ; mais il la prit, dès le premier moment, en maître de sa destinée comme Auteur.

Voyez en effet la maniere dont il parle à ses lecteurs dès ses premiers écrits, & depuis dans tous ses ouvrages ! Comment il s'éleve au-dessus de la gloire que pourtant il idolâtroit ! Comment, en se présentant au public, il recherche son suffrage sans en dépendre ! Comment, en lui parlant, il prend toujours sa propre opinion & sa seule conscience pour juges ! Quel ton ! Quelle hauteur de langage ! Si des principes si altiers peuvent choquer avant qu'on ait lu les ouvrages de Jean-Jaques ; dès qu'une fois ses beaux écrits ont passé sous les yeux, la véracité, la force de l'Auteur, rendent ce ton noble, naturellement grand ; elles font plus, elles le rendent aimable, modeste même en un certain sens. Effectivement la vérité la plus haute, même pour soi, lorsqu'elle a évidem-

ment ce caractere, porte auffi avec elle une forte de modeftie particuliérement propre aux talens du premier ordre, mais en même tems, & il ne faut pas s'y tromper, qui n'eft propre qu'à eux feuls.

Déjà avant que d'écrire, Jean-Jaques avoit outre-paffé le terme connu des connoiffances littéraires : il en avoit, fuivant les apparences, bouleverfé tout le fyftême dans fes conceptions vaftes & originales. Tout annonce que fes études préliminaires l'avoient jetté fort loin des routes ordinaires.

Une académie littéraire mit alors en queftion fi les fciences avoient influé en bien ou en mal fur les mœurs, c'eft-à-dire, au fond fi elles avoient plus préjudicié que fervi au bonheur des hommes ; car il eft conftant, pour quiconque a médité fur le bien réel des fociétés, que la félicité humaine réfide en grande partie dans la confervation des mœurs, & même qu'elle en naît effentiellement.

Ce corps littéraire entrevit la matiere d'une difcuffion où les efprits prévenus n'avoient pas apperçu jufqu'alors le motif même d'un doute. Il eft à croire que Jean-Jaques avoit été occupé quelquefois d'une idée pareille ; il eft probable même qu'il avoit déjà réfolu, à part lui, cette étrange queftion. En conféquence, il écrivit à ce fujet, & il le fit étant orné au plus haut degré de toutes les perfections de l'intelligence, étant revêtu de ce qui fait fa plus grande beauté, l'éloquence. Ce fut avec de telles armes qu'il plaida la caufe de l'ignorance en faveur du bonheur des hommes, & il la défendit avec applaudiffement auprès de l'Académie & d'une partie du Public, détruifant ainfi, par fon propre fuccès, l'inftrument même qui avoit fervi à le faire triompher.

Dans cette ſinguliere diſcuſſion, Rouſſeau prouva, autant qu'il étoit poſſible, le paradoxe. Malgré cela, il faut convenir qu'il n'établit, par aucune preuve ſolide, ce prétendu point de vérité. La maniere dont il vit l'objet, ce qui décidoit abſolument dans cette matiere du jugement à porter, provint en partie du fond de ſon caractere, fortifié en outre par quelques circonſtances de ſa vie, où l'on prétend qu'il n'avoit pas eu à ſe louer des hommes, particuliérement de l'ordre de ceux qui cultivent les lettres, ce qui cependant, pour le dire en paſſant, devroit être la même choſe que cultiver la vertu.

En conſidérant dans cette diſpoſition d'ame la ſcience avec ſes abus, les connoiſſances avec leurs erreurs, il ne ſépara pas aſſez, dans ſon opinion, de la choſe même ce que les paſſions y mêlent malheureuſement, & il imputa ainſi à l'une ce qui eſt particuliérement du fait des autres; en un mot, il fit porter tout ſon raiſonnement ſur cette fauſſe baſe, ne réfléchiſſant pas encore d'autre part que la barbarie ne ſauroit être un état pour l'homme; que comme être perfectible, il en ſort invinciblement par le ſeul exercice de ſes facultés; & que ſi-tôt qu'il eſt contraint d'en ſortir, il n'y a plus que la perfection humainement poſſible de ſes lumieres qui puiſſe réprimer les moyens mêmes que ſes connoiſſances mettent en ſes mains pour ſervir ſes paſſions. Cette culture, la plus parfaite de l'eſprit humain, dirigée ſur-tout vers une ſaine morale, étoit un troiſieme terme que Jean-Jaques eût pu enviſager entre la barbarie & la ſcience défigurée par tant d'abus divers. Toutes choſes égales, il eût aſſigné avec plus de raiſon, dans un pareil état, le véritable degré de proſpérité de la terre:

difons plus, il femble même qu'il eût été digne d'un être fi éclairé d'embraffer une pareille doctrine.

Cette thefe, confidérée comme on vient de dire, préfentoit, à ce qu'on croit, un beaucoup plus jufte fondement que l'opinion qu'il adopta; mais Rouffeau, frappé des maux de la fociété, fans vouloir difcerner que ces maux, loin d'être l'effet précis & immédiat des lumieres, étoient plutôt le fruit malheureux d'une autre partie de la nature de l'homme, les paffions, également indeftructible en lui, haïffant par lui-même le vice bien plus que l'ignorance, féduit de cette maniere, & très-réellement par fa propre vertu, laiffa tomber la balance où la pente de fon ame l'entraîna. Il préféra de réduire, par fon vœu, l'homme à un état où il ne pouvoit ni ne devoit exifter, plutôt que de le mettre à fa véritable place, à celle de l'intelligence la plus perfectionnée, au hafard des dangers de cette fituation, ne voulant pas fe dire encore qu'en pareil cas l'état de l'homme pouvoit s'élever affez pour que fes paffions ne reftaffent maîtreffes que de ce que fa raifon, pleinement éclairée, ne pourroit pas leur ôter de nuifible & de fâcheux.

Il faut avouer que cette queftion, envifagée fous toutes fes faces, méditée dans tous fes rapports, étoit de toute l'étendue de l'efprit humain. Perfonne, plus que Rouffeau, n'avoit en foi cette prodigieufe dimenfion; auffi parut-il gagner un procès que la force de fon génie, fi elle lui eût été oppofée, eût pu feule lui faire perdre. Mais en cette matiere, encore un coup, ce qui eft glorieux pour un efprit de cet ordre, il fe décida par fa propenfion naturelle. Son ame prit les fonc-

tions de sa raison ; elle jugea en ce moment à sa place. En effet, tout dans Rousseau indique qu'il fut toujours plus touché du bon & du bien, qu'il ne fut précisément jaloux du relief du savoir ; qu'il eut enfin plus de vertu que d'amour-propre, quoique né avec un genre d'orgueil très-haut, ce que certaines personnes s'expliqueront sans nulle peine.

Ce premier essai enfanta son discours sur l'inégalité des conditions ; ouvrage lié au premier ; ouvrage moral, métaphysique, politique, très-profondément travaillé, lequel offre encore le même paradoxe, fondé sur les mêmes vues, & dont l'argument ne pouvoit être établi que par le prestige du raisonnement uni à la plus brillante éloquence, à cette éloquence qui gagne le cœur, lors même qu'elle égare quelquefois la raison.

En même tems si cet ouvrage peche par un manque réel de justesse dans son systême, de combien de beautés de détail, de grandes vérités, de notions lumineuses & nouvelles sur la nature de l'homme, sur celle de ses facultés n'est-il pas rempli ? Les pages de ce livre en sont couvertes ; les propositions particulieres éclatent presque toutes de lumieres ; mais il est vrai de dire que leur liaison à la proposition principale, bien qu'habilement pratiquée, est absolument inexacte. Tout tombe par ce vice radical ; malgré cela, les débris de cet édifice offrent autant de trésors dont la raison aime à s'emparer avec fruit.

Les hommes inégaux par nature, en force, en talens & en intelligence, ne pouvoient pas, sans doute, rester égaux dans la société où cette même nature les suit. Les institutions

civiles ont donc ſagement & heureuſement été adaptées à cette inégalité naturelle.

Rouſſeau, toujours plus affecté à ſa maniere de quelques effets fâcheux que des fruits ſans nombre de la civiliſation, prétend inutilement ramener l'homme à l'état de nature. La raiſon, plus forte que tous ſes diſcours éloquens, lui crie que cet état de nature n'eſt point l'état naturel de l'homme, un état qui lui ſoit propre ; qu'il ne mérite pas même le nom d'état pour un être de ſon eſpece, & qu'il doit plutôt être envisagé comme l'anéantiſſement de ſon exiſtence. Elle lui dit que cette idée injurieuſe à une créature intelligente, combat la fin de ſa création ; que l'homme a été doué pour qu'une ſemblable penſée fût repouſſée de ſon eſprit ; en un mot, qu'un tel vœu, outre qu'il eſt criminel, eſt encore bien vain à former. Elle lui dit que la ſaine doctrine enſeigne au contraire de porter l'eſpece humaine, par la voie des lumieres, vers un état ſocial de plus en plus perfectionné, parce que l'être qui forme comme les matériaux de ce bel édifice, qu'on nomme la ſociété, ne peut reſter brute & barbare, à moins que des cauſes phyſiques ne prédominent ſur la puiſſance & l'activité de ſon intelligence, ce qui eſt impoſſible généralement.

Il y a plus ; l'inégalité des conditions eſt non-ſeulement néceſſaire, en tant que conforme à la nature : elle eſt de plus un bien réel quand elle eſt ſagement réglée par la loi, parce qu'elle cimente alors l'état civil, qui eſt inconteſtablement l'ordre le plus parfait de tout cet univers, & la plus belle production de l'intelligence de l'homme, comme le plus bel ornement de ſa nature élevée à toute ſa dignité.

Dès que les hommes dans ce fecond état, véritable fin d'un être doué de raifon, font égaux dans tout ce qui eft du droit naturel, toute égalité effentielle, la feule importante, la feule d'une néceffité abfolue, fe trouve confervée. L'inégalité des rangs fait bien peu au bonheur intrinféque des humains ; elle n'eft uniquement que l'allure de l'organifation fociale, une forme extérieure réglée par la néceffité, vu qu'elle eft fondée fur cette inégalité primitive qui exifte invinciblement entre les individus, au point que dans une bonne police elle ne doit même faire autre chofe qu'en dériver, imitant en cela fidellement fon premier type, qui eft la nature de l'homme.

Ce n'eft pas tout, & il y a quelque chofe de plus encore à confidérer : qui fait fi dans ce partage, ou plutôt dans cette différence de fituation, cette nature tutélaire, tant que fes loix ne font pas bleffées, ne laiffe pas, en bonne mere, au moins autant de latitude à la véritable félicité dans les rangs inférieurs que dans les conditions dominantes ? L'expérience a décidé plus d'une fois cette queftion intéreffante. Sous cet afpect effentiel, l'inégalité des conditions n'eft donc qu'un vain mot : dès-là que la conftitution politique eft faine ; dès-là que les droits de l'homme fur fes biens, fur fa perfonne, fur fes opinions font réglés fur cette juftice univerfelle, tout eft égal quant au droit : l'inégalité de fait, d'ailleurs démontrée indifpenfable, n'eft plus comptée pour rien ; elle eft même, aux yeux de la raifon, à bien des égards, la gardienne de l'autre.

Si nous fuivons à préfent Rouffeau dans fes autres productions, nous les trouverons toutes conféquentes au même fyf-

tême. Cet homme, qui éclairoit la raiſon humaine d'un flambeau ſi éclatant, formoit l'étrange vœu de vouloir éteindre celui des ſciences dans tout l'univers, parce qu'il craignoit qu'il n'éclairât trop les vices & les paſſions des hommes. Par amour pour l'humanité, par paſſion pour la vertu, il ſe croyoit réduit à dégrader ſon eſpece, quand il conſidéroit les étranges contrariétés qui regnent en ſa nature. Se livrant trop à ces dernieres idées, dont il paroît que Paſcal fut auſſi affecté autrefois, mais que bientôt ſa raiſon ſupérieure rejetta, & qu'elle expliqua enſuite d'une maniere ſi parfaite, à l'aide des lumieres de la révélation, il ne régla pas ſes opinions auſſi ſagement que ce dernier. Il s'abandonna en un mot à l'étrange ſouhait dont nous venons de parler, quand il réfléchit à tant de grandeur, mêlée de tant de foibleſſe, à des lumieres ſi hautes, défigurées par des erreurs ſi déplorables; vrais ſujets en effet d'étonnement & de chagrin que Platon, Séneque, Montagne, & ſur-tout Paſcal, tous génies créateurs, évidemment précepteurs du ſien, avoient apperçu avant lui, mais qu'aucun d'eux n'avoit, avec les ſeules lumieres de l'homme, préſentés ſous de plus vives images & avec la philoſophie perfectionnée du dix-huitieme ſiecle, avec cette philoſophie claire, exacte, qui ſeroit toujours utile ſi, préſumant trop de ſes forces, elle n'outre-paſſoit pas quelquefois témérairement ſes bornes.

Il faut dire le vrai; l'homme de la ſociété tel qu'il eſt, ne plut jamais à Rouſſeau. Dans l'auſtérité des principes dont il avoit été imbu dès l'enfance, & que ſon caractere naturel n'avoit fait que fortifier, il cenſura avec chaleur ſes uſages, ſes mœurs, ſon éducation; il condamna juſqu'à ceux de ſes plaiſirs publics

publics dont il ſe vante le plus : de-là, il entra plus avant dans ſon cœur, & traita à fond cette paſſion puiſſante qui anime & gouverne l'univers. Idolâtre des femmes, il jugea avec rigueur leurs ridicules & leurs défauts ; mais en revanche, il leur préſenta un culte ſi pur & ſi animé dans l'amour vrai qu'il leur peignit, que la nature, qui ne ſe trompe pas, leur rendit infiniment cher un cenſeur qui, en les connoiſſant ſi parfaitement, ſavoit mieux qu'homme au monde les intéreſſer & les aimer.

Ce fut après avoir parcouru, dans l'eſprit dont je parle, la plupart des établiſſemens civils, qu'il écrivit ſon Emile ; ouvrage où le précepte mis en action, forme dans un tiſſu de faits intéreſſans, une légiſlation continue, & dont l'exécution, quant au mérite littéraire de l'ouvrage, égale la beauté de la conception.

Ce livre, qui contient les vrais principes de Rouſſeau ſur preſque tous les points importans de la vie, lui fit des ennemis & beaucoup de ſectateurs ; car il eſt à remarquer que tout ce que cet homme a écrit eſt de nature à lui former des partiſans de ce dernier genre. On ſait que cet ouvrage a produit dans l'éducation domeſtique, premiere baſe de cette éducation politique que nous nommons conſtitution des Etats, de très-grands changemens ; enfin, qu'il a opéré réellement une révolution dans beaucoup d'objets de la conduite pratique de la vie, tant cet homme, par la force de ſes idées & la perſuaſion de ſon éloquence, étoit né pour changer la face des choſes. Parmi nombre d'eſſais peu praticables ou trop riſqueux, qu'il indiqua toujours avec la même ſéduction, nous lui avons l'obli-

gation de plusieurs usages essentiels, & de diverses réformes très-heureuses. L'enfance, cette enfance qui réunit les plus vives espérances & les plus douces consolations soit des familles particulieres, soit de la famille générale, la patrie; cette enfance si intéressante à considérer sous tous ces aspects, lui doit particuliérement & sans qu'elle le sache, sa liberté, sa santé, & par conséquent tout le bonheur qu'on peut goûter à cet âge; & l'on se rappellera que sur ce point les tendres meres, persuadées les premieres, persuaderent à leur tour les époux; car en matiere de sentiment, cette partie du genre-humain marche toujours la premiere & guide l'autre.

La société entiere lui doit une foule de notions qui sont autant de maximes & de regles dans la pratique des devoirs de la vie. C'est à ces traits que le génie se reconnoît & qu'une œuvre se marque du sceau de l'immortalité. De tels écrits restent à jamais : ils se propagent; ils agissent sans cesse. Dans le moment où j'écris, ô pouvoir étonnant de la pensée! Emile en ce qu'il a d'utile (& cette partie n'est pas peu considérable) opere sur la félicité de nombre d'êtres. Traduit dans plus d'une langue, il parcourt les hémispheres, & augmente ainsi sur la terre la somme du bonheur & la masse des lumieres.

Ce livre instruit les générations présentes dans l'art de former les générations qui doivent suivre, par la doctrine qu'il offre sur le gouvernement de l'enfance, sur la direction de la jeunesse, ainsi que sur la capacité & les forces de ces deux âges: vues qui, à quelques points près, où les principes de l'Auteur, suivant son génie, sont souvent trop outrés, paroissent au fond dictées par la raison même. C'est réellement dans

cet ouvrage où Rouſſeau, malgré bien des écarts, offre, du ton de ſenſibilité le plus inſinuant, aux hommes de tout état & de tout pays, une infinité de regles de conduite non aſſez méditées, & qui ſont la vraie ſource du peu de bonheur permis à l'eſpece humaine ſur la terre; bonheur qui ne découle dans ſon livre, comme il ne provient en effet, que de la vertu ſeule. On ſent parfaitement que cet éloge ne s'applique qu'à des points de moralité de l'ouvrage, & qu'il ne peut être fait pour juſtifier ce qu'il y a juſtement de répréhenſible par rapport à la religion.

Rouſſeau étoit ſur le point de lever le voile de deſſus les loix politiques des empires, & de peſer, à la balance de l'équité, les droits des humains dans les diverſes conſtitutions; de ſorte qu'après avoir inſtruit l'homme dans ſon état privé, il alloit le ſervir & le défendre dans ſon état public. C'eſt dans cet eſprit qu'il entreprit ſon Contrat Social, celle de toutes ſes productions qui caractériſe le plus le génie, & qui annonce un eſprit profondément verſé dans ce qu'il eſt le plus difficile comme le plus important de connoître. Les principes de ce livre anéantiſſent en partie ceux qui ont été poſés juſqu'à préſent ſur le même ſujet, & ils ſont tels qu'ils portent les premieres vérités de la terre, les vérités les plus abſtraites preſque juſqu'à une démonſtration mathématique. Ce travail n'étoit, dans le plan de l'Auteur, que la pierre d'attente d'un ouvrage complet en ce genre. Il alloit en trop dire, & certainement avec danger pour les grandes ſociétés, parce que cette extrême perfection politique eſt malheureuſement dans le fait impraticable, lorſqu'il s'arrêta ſans doute par ces

confidérations, & qu'il fe détourna fagement de fa route.

Diverfes maximes de l'ouvrage exciterent le blâme de la République de Geneve contre fon Auteur. Son Confeil crut devoir condamner ce livre, ainfi que celui d'Emile.

Rouffeau qui ne jugea pas cette condamnation fondée, fe fouvint à fon tour de fes droits; il abdiqua folemnellement fon titre de Citoyen. Un parti fi extrême dut lui coûter beaucoup. La difgrace que la Patrie fait éprouver, eft infiniment fenfible, en ce qu'elle bleffe un fentiment très-profond, né d'un fentiment naturel; fentiment qui tient à l'amour de foi, à l'amour de fon fang avec lefquels celui de la Patrie fe mêle & fe confond de la maniere la plus intime & la plus forte. Cette difgrace toucha encore plus particuliérement Rouffeau, qui idolâtroit finguliérement la fienne, à en juger par la maniere dont il en parle dans plufieurs endroits de fes écrits, & toujours du ton le plus intéreffant, fe rappellant fouvent cette Patrie chérie où il avoit puifé ces exemples & cette éducation auftere auxquels il devoit en partie fes vertus.

Une féparation auffi cruelle pour un homme qui fentoit autant que lui la puiffance & tout à-la-fois la douceur d'un pareil lien, ne lui empêcha pas de venir à fon fecours lorfqu'il crut fes loix expofées, & il écrivit pour fon fervice ces lettres intitulées *de la Montagne*, où brillent tant de favoir & même de patriotifme; car ce dernier fentiment, qui forme une efpece particuliere dans ce genre de paffion qu'on nomme amour, ne s'éteint pas plus que l'autre à volonté. Peut-être entra-t-il dans fa réfolution un peu de reffentiment: quel homme eft exempt des impreffions de l'humanité? Mais ce

reſſentiment juſte ou non, ce qu'on ne décide pas, fut au moins celui d'une ame noble : il ne ſe vengea de ſa Patrie qu'en la ſervant. Il deſiroit encore qu'elle exiſtât avec toute la perfection de ſes loix, lors même qu'elle ne devoit plus exiſter pour lui.

Ce fut auſſi pour ſon pays qu'il écrivit ſa lettre admirable ſur les ſpectacles; lettre d'une doctrine très-ſaine, fort applicable à un petit Etat conſtitué comme Geneve, mais qui ne ſauroit l'être à tout Etat conſidérable où ce mal, devenu néceſſaire, peut ſe convertir en un très-grand bien, parce que la vertu, lorſqu'elle n'a plus le frein des mœurs publiques & privées, trouve alors un autre reſſort, ſouvent efficace, dans l'honneur & l'élévation des ſentimens; choſe à quoi le théâtre épuré eſt merveilleuſement propre.

Je paſſe à d'autres écrits de Rouſſeau, ſans m'attacher à leur ordre, les parcourant ici à meſure qu'ils ſe préſentent ſous ma plume.

On a dit aſſez généralement, dans le tems, que Jean-Jaques avoit dans ſon porte-feuille la correſpondance d'une grande paſſion qu'il avoit éprouvée dans ſa jeuneſſe, & qui avoit fait, par plus d'une cauſe, une époque marquée dans ſa vie. Pour une ame de la nature de la ſienne, de ſemblables impreſſions ne s'effacent plus. Le public fort occupé de lui pour lors, étoit dans l'enthouſiaſme du feu de ſes productions. Echauffé à ſon tour par cette admiration générale, car rien ne ſe répercute plus qu'un tel mouvement, il ſe complut à montrer à ce public épris la puiſſance de ſes ſenſations dans celle des paſſions humaines qui les excitent le plus. Il y trouvoit

encore la douceur de consacrer à l'immortalité un nom & des qualités que l'amour parfait voudroit pouvoir toujours déifier.

Une passion extraordinaire & funeste entre deux êtres rares (Abailard & Héloïse) n'avoit pas cessé d'être présente dans la mémoire des hommes. L'excès de la passion des deux parts, la foiblesse de l'amante, les vertus des deux amans, leurs malheurs enfin mettoient plus d'une conformité entre les deux événemens. La Julie de Jean - Jaques fut aussi - tôt une autre Héloïse : quant à lui, il se produisit sur la scene sous le nom de Saint-Preux.

Il faut l'avouer; Rousseau, mieux qu'Abailard, méritoit de trouver une Héloïse; & quelle Héloïse que celle que cet homme passionné nous a peinte! L'imagination même ne sauroit offrir un plus beau tableau de tendresse & de perfections : tout, jusqu'à la faute de cette femme, y met les derniers traits. Un amour comme celui de Julie ne peut certes qu'atténuer infiniment le blâme dû à sa foiblesse, parce qu'à la vue des grandes passions, qui sont plus rares qu'on ne croit, la morale devient d'autant plus indulgente, que la nature se montre moins coupable. En outre, la conduite qui a suivi la faute de Julie donne à cette faute, si on l'ose dire, une sorte de pureté qui rend, par un second effet, cette erreur des sens bien dangereusement intéressante. Voilà aussi ce qui a fait dire à cet homme de bonne foi, en prémunissant contre la lecture de son livre, qu'un jeune cœur étoit perdu, si, malgré ses avis, il cédoit à la curiosité ou à l'attrait de cette lecture après l'avoir une fois commencée. Il ne se trompoit pas; mais en même tems ne risquoit-il pas trop, en donnant la tentation avec la leçon, sur-tout dans

un tems où les Héloïses & les Saint-Preux ne peuvent qu'être fort rares?

L'émulation des ouvrages de Richardson, le premier de tous les Ecrivains en ce genre, fut encore vraisemblablement une des causes qui produisirent ce roman de la part de Rousseau. On sait qu'il y mêla beaucoup d'objets étrangers à son sujet, parce qu'il en étoit alors fort occupé, & que d'ailleurs il est bien difficile de puiser dans un fait unique un livre entier. Malgré cela, il faut convenir qu'à la prolixité près, partage ordinaire de cette passion, & dont l'auteur Anglois n'est point exempt, l'amour n'a jamais été peint, pas même dans les meilleurs ouvrages de ce genre, avec des couleurs plus délicatement fondues, plus douces & en même-tems plus fortes, plus vives & plus pures qu'il l'a été par Rousseau dans son Héloïse. Nul homme sensible, que je sache, n'a représenté cette passion avec une telle volupté & avec tant de chasteté tout-à-la-fois; vrai caractere de ce sentiment, quand il n'est ni factice, ni corrompu. On ne peut se lasser d'admirer comment la passion de Julie y naît immédiatement de la nature la plus sensible comme de la plus parfaite innocence; combien les mouvemens de son amour sont éperdus, ses sens mêmes égarés, sans que son ame cesse au fond d'être vertueuse; avec quel intérêt la nature la fait succomber, & avec quelle beauté la dignité de ses sentimens la maintient respectable sans jamais la laisser s'avilir, & va même jusqu'à la rendre plus chere, parce qu'on aime d'autant plus la personne en pareil cas, que ses erreurs obtiennent aux yeux de l'humanité plus d'excuse.

Les passions ordinaires, c'est-à-dire, les passions qui souil-

lent l'ame & que celle-ci n'épure pas, n'ont leur chûte qu'au dernier terme : celle de Julie a bien un autre caractere. La chûte de cette fille vertueuse, par la raison même de cette rare vertu, est marquée à la premiere faveur, à la faveur la plus légere, que même, si je ne me trompe, elle ne reçoit pas, mais qu'elle accorde à Saint-Preux. Un baiser qu'elle lui donne, un seul baiser, que l'amour lui arrache, a entiérement triomphé d'elle. De ce moment, elle a déjà cédé; & l'Auteur, en peignant, dans le cours de l'action, cette situation avec un feu tout particulier, a voulu sans doute marquer dans son roman, par ce trait profond, vraiment neuf, l'époque dont je parle. Il est constant qu'il n'y a que la nature la plus excellente & l'honneur le plus pur qui aient pu révéler à Rousseau ce secret du cœur humain; aussi l'amour d'Héloïse a-t-il perfectionné son ame, tandis que les passions de ce genre les corrompent presque toutes.

D'autre part, combien l'amour de Saint-Preux n'est-il pas ardent & soumis? combien n'est-il pas idolâtre & reservé, impétueux & fidele à l'honneur? Il est intéressant de voir avec quelle suite d'intérêt ses actions, ses discours, ses transports, son delire enfin, déterminent pas à pas toutes les démarches de Julie. Il n'étoit plus possible que cette Julie, si tendre, n'aimât pas Saint-Preux comme elle en étoit aimée, ou il eût fallu qu'elle ne fût plus elle, ou plutôt qu'elle n'existât pas : en un mot, tous les traits qui caractérisent l'une & l'autre de ces passions, sont d'une grande vérité & du plus beau choix; les tableaux en sont pénétrans & doux, naturels & ravissans. C'est pour cela aussi que cet ouvrage a fait palpiter en secret

tant de cœurs, & qu'il s'en eſt trouvé qui ont conçu pour l'Auteur, ſans que ſa perſonne leur fût connue, un amour réel; dernier délire de cette ſorte de paſſion, & dont Rouſſeau, non ſans doute ſans intention, nous a donné lui-même l'idée ſi enivrante dans Emile, où Sophie idolâtre un être fantaſtique, pur ouvrage de ſon imagination.

En même tems quel caractere que celui de Wolmar que l'Auteur a oſé introduire dans ſon plan! Ce caractere fait, à mon ſens, une des plus grandes beautés de l'ouvrage, & peut être regardé comme un des traits de génie les plus hardis que l'eſprit humain ait employés. On a dit ſouvent que ce caractere étoit hors de la nature. Ce reproche eſt bon à faire devant des ames vulgaires; mais il n'eſt nullement fondé ici. En effet, il eſt dans le cœur de l'homme un eſpace où les yeux ordinaires ne pénetrent jamais. Tous les perſonnages de ce roman ſont, par l'élévation des ſentimens, hors de l'ordre commun, celui de Wolmar eſt également de cette eſpece. Non-ſeulement ce caractere eſt vraiſemblable; mais on peut dire encore qu'il eſt vrai, ou du moins on ſent ſans effort qu'il a pu être réel.

C'eſt à ces ames peu ordinaires que je viens de déſigner, à comprendre ce que je vais dire. Aux yeux d'un homme comme Wolmar, (& cet être n'eſt ni dépravé, ni déraiſonnable) une femme telle qu'Héloïſe pouvoit être choiſie preſqu'à l'égal de l'innocence même. D'abord elle eſt ſi riche de ſa beauté & de toutes ſes perfections, qu'une tache unique & ſi bien effacée peut en altérer beaucoup moins l'éclat. De plus, une vertu ainſi éprouvée, ſi elle n'eſt pas également intacte, n'eſt peut-

être pas moins pure au fond, si, comme il est vrai, la pureté de l'ame peut réparer la souillure des sens : une vertu comme la sienne est du moins beaucoup plus sûre; & pour dire tout, elle est dans la circonstance de Julie, plus éclatante par ses effets que l'innocence même.

Il est certain qu'il n'y a qu'une idée de la nature de celle-ci qui ait pu inspirer à Wolmar le parti auquel il se porte. En même tems si cette idée n'est pas dépourvue de raison, comme on le croit, non-seulement cet acte de sa part n'étonne plus, mais encore il paroît sensé; il a même une sorte de grandeur, parce que, tout considéré, il semble bien moins choquer les idées reçues que s'élever au-dessus d'elles, attendu que la personne de Julie & toutes les circonstances de son état sont réellement une juste exception à tous les cas ordinaires.

Sous ce point de vue, toute la conduite de Wolmar, conduite qui prouve que l'Auteur a raisonné comme on le fait penser ici, n'est plus difficile à expliquer : elle a même son principe dans cette délicatesse que d'abord elle paroît blesser. Le procédé commun eût été d'éloigner Saint-Preux de sa liaison : un coup-d'œil supérieur enseigne à Wolmar une route opposée. Instruit de l'erreur de Julie, de la force de sa passion, sur-tout dans une ame comme la sienne, mais assuré aussi de ses vertus, persuadé en même tems de la droiture & de l'honneur de Saint-Preux, que fait Wolmar dans cet état? Il appelle dans sa maison cet amant jadis favorisé; il le traite avec confiance; il lui parle une fois & à lui seul de cette terrible particularité dans la vie de l'un & de l'autre; après quoi, il le met en tiers entre sa femme & lui, dans ses affaires, dans son

amitié. En se conduisant ainsi, Wolmar risquoit à peine quelque chose avec un homme de l'honneur de Saint-Preux; mais certainement il ne risquoit rien avec une femme de la vertu de Julie, & il risquoit bien moins encore après une démarche d'une si rare confiance.

Rien n'est donc plus sensé, rien même n'est plus noble que cette conduite : elle est de la plus parfaite expérience des hommes, & de toute la hauteur de l'humanité dans sa plus grande élévation. En même tems plus cet acte est grand, plus aussi il produit sûrement son effet. Wolmar, par ce trait d'une pleine confiance, garantit non-seulement, comme j'ai dit, invariablement la foi de Julie. Il fait plus, il se l'attache par cette preuve signalée d'estime, ce qui étoit pour elle bien plus que de l'amour dans sa position : il fait plus que tout cela encore, il unit à lui, par la seule voie praticable, deux êtres que rien à l'avenir ne pouvoit plus désunir entr'eux. Il procure son bonheur par le leur, en convertissant, à l'aide du respect qu'imprime une sainte hospitalité si généreusement exercée, leur passion mutuelle, certainement toujours vivante dans leurs ames, en une douce amitié de la part de Julie, & de celle de Saint-Preux en une tendre & profonde vénération pour Julie. En un mot, Wolmar par cette conduite, plutôt extraordinaire que bisarre, marche vers son but par la voie la plus conforme à la raison. Sans parler de l'acte d'une humanité indulgente qu'il exerce dans cette occasion, (acte peut-être plus doux qu'on ne croit à remplir pour qui avoit devant les yeux tout le prix que valoit Julie); ce pas une fois fait, Wolmar, sans nul doute, contient bien mieux par-là deux êtres qui ne seront

plus déformais indifférens à fon bonheur, & qu'il doit abfolument craindre ou aimer. Il les gagne; il fe les attache bien plus furement qu'il ne les tente, ou ne les expofe par ce procédé confiant. Julie même, cette tendre & fiere Julie, environnée des fruits de fon union, dès-lors préfervée par eux, ayant d'ailleurs fon amant pour témoin de fes vertus, ou fi l'on veut de fes facrifices, en remplit comme invinciblement les obligations de fon état; elle les remplit même avec un certain charme, parce qu'il eft encore des douceurs dans les privations auxquelles l'amour lui-même fe condamne : le cœur de Julie ainfi purifié, n'a plus à fe nourrir que par la pratique de fes devoirs.

Rouffeau pour autorifer un caractere auffi hardi que celui de Wolmar, a cru devoir l'affranchir de tout lien aux opinions communément reçues. Il va même jufqu'à placer l'élévation des fentimens qu'il lui attribue, au fein de la plus funefte des erreurs, l'athéifme. Ce coup de pinceau, qui n'a pas été mis fans intention, produit le plus grand effet dans la fuite de l'ouvrage.

Finalement, ce livre enchanteur par tant d'endroits, malgré bien des défauts réels, fe termine par un trait de génie qui produit plufieurs effets de la plus grande impreffion dans le dénouement. Julie mere, Julie époufe chérie & refpectée, amie fatisfaite, vivant au fein finon du bonheur, du moins au fein de la paix, dans celui de l'ordre & des vertus, Julie en cet état meurt; elle expie ainfi fa faute paffée par la perte de la vie : Elle meurt avec héroïfme & grandeur; mais près de fa fin, elle femble moins perdre une vie chere à tous les êtres, que

rompre enfin la barriere qui la ſéparoit du ſeul homme à qui elle pouvoit appartenir. Rouſſeau, pour achever le caractere de cette paſſion vraiment extraordinaire, & pour faire connoître, ce qui eſt vrai, que les grandes impreſſions ſont ineffaçables, principalement dans les cœurs vertueux, a donné à Saint-Preux les dernieres penſées & les derniers ſentimens de Julie.

Il eſt dans ce terrible paſſage un moment où tous les liens à la vie ſont comme rompus, & où pourtant l'être vit encore. C'eſt dans ce court moment que la nature reprend tous ſes droits & qu'elle ſe montre ſans contrainte. C'eſt alors, lorſque le ciel & la terre ſont ſatisfaits, & que le devoir n'a plus rien à reprocher à l'ame vertueuſe qui a vaincu ſes penchans, que ceux-ci ſe montrent une derniere fois ſous les traits de leur premier empire, mais avec pureté. Cette flamme involontaire eſt comme la derniere lueur qui éclate du flambeau de la vie. Rouſſeau habile à ſaiſir tous les mouvemens du cœur humain, a ſu marquer parfaitement ce moment où Saint-Preux obtient ſans déguiſement, ſur l'ame de Julie expirante, l'empire qu'au fond il n'avoit jamais perdu; juſte & vrai témoignage qu'il rend, par un trait ſi ſenſible, à la puiſſance indeſtructible des grandes paſſions.

Cette mort extraordinaire dans toutes ſes circonſtances, produit une troiſieme effet d'un grand intérêt : elle remplit le vœu le plus vif de Julie en faveur de Wolmar, en le rendant au ciel dont ſes opinions le ſéparoient. Le ſpectacle des vertus & de la foi de ſa femme, dans ces derniers inſtans, opere ce grand changement. Wolmar avoit poſſédé la beauté, les

perfections, l'eſtime de cette femme rare, ſans jamais poſſéder ſon amour ; il avoit ſu honorer ſa perſonne pendant leur union. L'admirable Auteur de cet ouvrage lui fait trouver le prix de cette conduite dans le changement que les prieres conſtantes & les exemples de Julie mourante produiſent en ſon ame. Julie à ſon tour recueille le prix de la perſévérance dans ſes devoirs, en rapprochant Wolmar de Dieu, alors que la mort la ſépare de lui.

La touche ſublime de tous ces caracteres, & le mélange de tant de traits heureux, renferment évidemment une grande connoiſſance du cœur humain. C'eſt ſur-tout dans cette ſcience ſi intime, ſi chere à l'homme, & qui, par cette raiſon, plaît tant à ſon ame par-tout où elle ſe préſente, que Rouſſeau excelle. Il joint encore à la vérité de repréſentation la plus rare en ce genre, un caractere exquis de ſenſibilité dont il y a peu d'exemples : voilà l'endroit ſinguliérement par lequel il me paroît ſurpaſſer tous les hommes de génie de cet ordre.

Deux hommes célebres ont vécu dans le même ſiecle, & ſont morts à peu près en même-tems. Mais, ou je me trompe fort, ou malgré l'extrême célébrité de l'un infiniment juſte à beaucoup d'égards, la poſtérité, à la longue, mettra quelque différence entre les écrits de ces deux hommes, & même entre la force de leur génie. Encore l'un a-t-il tout accordé au ſien, & ſouvent outre meſure, tandis que l'autre lui a preſque tout refuſé, & s'eſt privé bien des fois, par vertu, de nombre de productions. Il eſt hors de mon ſujet de comparer ici les perſonnes. Peu d'Ecrivains ſur ce point peuvent être mis à côté de Rouſſeau dont la probité, comme homme & comme Auteur, a été certainement fort rare.

Je ne parlerai pas de plusieurs ouvrages détachés de Jean-Jaques, de ses productions charmantes en fait de musique, de ses écrits sur cet art si puissant, si agréable & d'un effet si universel, parce que la musique est vraiment la seule langue naturelle des hommes, tandis que les langues parlées ou écrites ne sont que des langues secondaires ou des signes d'institution. Je ne parlerai pas du mérite qu'il a eu d'annoncer & de procurer en France, au prix de son repos, la révolution en ce genre qui s'opere de jour en jour parmi nous, & que rien désormais ne peut plus empêcher; révolution heureuse qui multipliera nos richesses sans les détruire, si de grands maîtres, tels que Gluck & d'autres de cet ordre, parviennent à l'achever selon le génie de notre langue, & qui fera alors notre gloire & nos délices : révolution qui a commencé réellement à Rousseau, & qui a dû nécessairement être fort lente, parce que rien n'est plus difficile à vaincre qu'un préjuge de goût, sur-tout de goût national fondé sur le préjugé ou l'habitude des sens.

Toutes les productions, tous les ouvrages de Rousseau méritent d'être considérés; tous portent le sceau du génie, heureux qui a su répandre de l'agrément jusques sur les objets qui en paroissent le moins susceptibles. Tout est animé sous sa plume, & d'une maniere si séduisante, qu'on chérit l'homme autant qu'on admire l'Auteur.

Je n'ignore pas qu'on a dit quelquefois, un peu sourdement à la vérité, que plusieurs personnes éclairées, dont l'opinion doit avoir un très-grand poids, puisque l'une d'elles a même en sa faveur l'autorité du génie, étoient d'avis que Rousseau,

malgré ſes grands talens, avoit eu en partage plus de chaleur que de véritable éloquence; mais je doute qu'un pareil jugement qui peut partir d'un goût trop difficile, reçoive la ſanction du public, lorſqu'il jettera les yeux de nouveau ſur la collection des ouvrages de cet Auteur qui va inceſſamment lui être offerte.

Sans doute l'éloquence de Rouſſeau renferme une très-grande chaleur, & même un genre de chaleur dont on ne trouve point d'exemple dans aucun autre Ecrivain. En même-tems ſi ce feu, ſi cette noble chaleur de l'ame, ont réellement créé tout ce qui a été dit, écrit d'éloquent, & même fait de grand parmi les hommes, (car c'eſt le même feu de ſentiment qui fait naître une grande penſée, & qui produit une grande action), il ſeroit bien ſingulier que la plus belle propriété du genre d'éloquence de Rouſſeau, celle qui la caractériſe, devînt un défaut qui la ternît aux yeux de certains juges.

Cette critique pourroit avoir quelque fondement, ſi la chaleur d'ame propre à Rouſſeau, avoit empêché la véritable grandeur, la nobleſſe, l'originalité, (choſe fort rare même parmi les hommes de génie), ainſi que la juſteſſe de ſes idées. Pour ſe détromper ſur ce point, il ne faut que lire ſes ouvrages de diſcuſſion, de controverſe, où la logique de l'Ecrivain ſe montre d'une maniere plus particuliere; & l'on verra qu'il y a peu d'hommes qui aient été doués d'une juſteſſe & d'une force auſſi grande de raiſonnement. Sur ce point il poſſéda le talent peut-être malheureux de Bayle, avec tous les charmes de ſentiment & de goût de Montagne.

A la vérité Rouſſeau n'a point eu l'éloquence conciſe & vraiment

vraiment légiſlative de Monteſquieu ; celle majeſtueuſe, pure & douce de M. de Buffon ; celle rapide & forte de Boſſuet ; celle ſouvent ſurnaturelle & plus qu'humaine de Paſcal. Mais l'éloquence de Rouſſeau a ce rare mérite, qu'elle participe de tous ces caracteres, de ſorte qu'il y a peu de beautés propres au génie de ces grands hommes, qui ſont ceux auxquels il reſſemble le plus, dont on ne trouve dans ſes écrits une foule de traits égaux en beauté, qui placent cet Auteur juſtement à leurs côtés.

Parmi ces hommes, Paſcal le plus extraordinaire de tous, eſt un homme divin qui ſemble lire dans le ciel tout ce qu'il expoſe aux hommes ; ſon éloquence tient toute à la ſublimité de ſon intelligence ; ſon cœur parle moins dans ſes écrits. Monteſquieu ſe préſente à eux comme un légiſlateur d'une raiſon vaſte & profonde ; M. de Buffon, comme le révélateur des ſecrets de la nature, comme ſon confident & ſon peintre le plus parfait ; Boſſuet comme l'organe & l'oracle de la religion, tous enſemble avec la voix & le ton de la véritable éloquence.

Si l'on y fait attention, Rouſſeau réunit à beaucoup d'égards, le mérite de ces différens génies. S'il n'a pas leur maniere préciſe de peindre, d'émouvoir & de raiſonner, ce qui ne conſtitueroit plus un homme grand par lui-même, il en a une très-heureuſe, propre à lui ſeul, & qui raſſemble ſouvent les beautés qu'on admire dans tous les autres.

Son éloquence n'eſt donc pas une vaine chaleur qui s'évapore à la réflexion. Cette chaleur au contraire unie à une maniere de raiſonner preſſante & forte, lorſque rien ne préoc-

cupe l'eſprit de Rouſſeau, produit une éloquence vraiment ſolide, tantôt originale, noble & animée, le plus ſouvent perſuaſive & douce, mais toujours chere au cœur par l'extrême ſenſibilité, par cette ſenſibilité ſi vraie, ſi pénétrante qui anime tous ſes ouvrages.

Ce qui eſt ſur-tout à remarquer en faveur de Jean-Jaques, c'eſt qu'il n'a point abuſé de l'art de penſer & d'écrire. S'il s'eſt trompé, il n'a jamais trompé volontairement les hommes, & a toujours écrit de bonne foi. On ne peut pas non plus lui reprocher d'avoir ſouillé ſes livres par tous ces traits libres & obſcenes, indignes d'un être intelligent, & qui laiſſent après eux tôt ou tard de ſi longs remords.

Tous ſes travaux ont été dirigés vers la moralité. Par-tout on voit qu'il s'occupe à rendre les humains plus religieux envers le ciel, plus parfaits entr'eux. Le travail eſt le plus grand précepte de ſa morale ; il en fait avec raiſon la baſe de tout, juſques-là qu'il veut que chaque homme inſtruit d'un métier, puiſſe au beſoin vivre du travail de ſes mains. En effet, ce grand précepte enſeigné par pluſieurs légiſlateurs, par l'Alcoran même, de la maniere la plus expreſſe, contient preſque tous les devoirs & renferme preſque tout le bonheur de l'homme, tandis qu'en lui ſeul gît toute la force & même la ſcience bien entendue du gouvernement des Empires. Tantôt Rouſſeau s'applique à ranimer l'eſprit & faire aimer les liens du mariage ; ſeul état ſur la terre où l'on puiſſe aſſigner une place au bonheur. Alors il marque les devoirs des femmes, ceux des maris, ceux des enfans avec une raiſon ſi relevée & des images ſi touchantes, que l'art du bonheur de la vie

découle évidemment dans ſes écrits de la ſcience ſimple de la vertu & de la pratique douce de ſes devoirs. Tantôt cet homme qui a jetté ailleurs les yeux ſur l'état civil pour en déplorer les maux, en poſe les plus beaux fondemens ſur la ſainteté de la religion dont il parle d'une maniere plus qu'humaine, & ſur les principes de toute eſpece qu'il déduit clairement des droits de l'homme les mieux connus, & qu'il affermit enſuite avec la main aſſurée d'un vrai légiſlateur.

Nul des ouvrages de Jean-Jaques ne paroît avoir été écrit pour le ſimple ornement ou l'oſtentation de l'eſprit. Il ſemble que ce ſage Ecrivain ſe ſoit dit: mes livres compoſés ſelon mes lumieres & ma conſcience forment mon travail; ils ſont par conſéquent la dette qu'il faut que j'acquitte. Si ce travail n'eſt pas utile, je trompe la loi de la nature, je trompe la ſociété dans les obligations qu'elle m'impoſe. Que ſi quelquefois cet homme ſenſible à tous les genres de beautés, a abandonné ces objets de religion, de morale, de mœurs, de devoirs publics, ç'a été pour ſe délaſſer innocemment dans les arts agréables, leſquels il a enſeignés & pratiqués en maître. Il occupoit dans ces loiſirs honnêtes une autre partie de lui-même (ſon imagination) auſſi riche & auſſi impérieuſe que ſon génie.

Enfin pour tout dire, Rouſſeau a été l'Ecrivain de l'humanité, même juſqu'à outrer ſes idées en ſa faveur par la ſeule raiſon qu'il l'a trop aimée. Il a été celui de la religion pour la morale, celui de la patrie pour l'amour qu'elle exige, celui de la ſociété pour tous ſes devoirs; il eût été celui de la juſtice des empires ſi ce grand rôle lui eût été permis. A ces titres il peut à bien des égards être regardé comme l'Ecri-

vain du bonheur des hommes ; & l'on peut ajouter, d'après une consécration particuliere & formelle de son génie attestée par tous ses ouvrages, qu'il a été éminemment celui de la vertu qu'il a fait briller jusques dans le sein des passions, & même de leurs foiblesses, en les peignant en homme qui en a senti toute la force sans en avoir jamais éprouvé la corruption. Heureux si des lumieres puisées dans des sources encore plus pures, l'avoient rendu le défenseur en tout point d'une religion divine dont il a si bien connu, représenté & fait cherir la morale !

C'est sous ces traits que je me représente ses qualités & son mérite d'Auteur : je vais jetter un coup-d'œil sur le caractere de sa personne, & sur sa vie.

La vie de Rousseau a été semée de beaucoup de tribulations. Nul homme n'a produit de grandes choses sans essuyer de grands combats ; les persécutions sont même communément en proportion de la supériorité des lumieres & de la grandeur des services. Cette fatalité, vrai sujet de réflexion, forme un grand grief contre l'humanité.

La discussion du premier point est hors de mon sujet ; elle ne m'appartient pas. D'ailleurs Rousseau s'est défendu lui-même, & sans juger du fond de sa défense, on ne peut disconvenir qu'il a du moins convaincu de l'innocence de ses intentions. Peut-être même ne seroit-il pas impossible de trouver des raisons plausibles qui mettroient l'Auteur à l'abri de tout jugement personnel qui pourroit lui être fâcheux, sans blesser pour cela le respect dû à tous les actes publics de justice. En effet, quelque indulgence que mérite un homme vrai & de bonne

foi, il y a certainement quelque danger à tolérer l'erreur, bien qu'accompagnée de beaucoup de vérités utiles. Les ouvrages de cette espece exigent encore plus d'attention lorsque la doctrine, qui contient un semblable mélange, peut être épidémique par la maniere éloquente & puissante dont elle est enseignée. Quant à ce qui se trouve dans ces sortes d'ouvrages, au rang précieux des vérités, il en est telles encore parmi celles-ci, que l'état présent des sociétés ne peut pas tout-à-coup, & peut-être ne peut plus supporter. Les grands Ecrivains exigent donc une toute autre sévérité que les autres, par la raison même de la sorte de domination qu'ils exercent sur les esprits. Cette sévérité que le soin de l'ordre public rend nécessaire, devient dès-lors une justice, parce que les écrits des hommes supérieurs, de même que les loix, font bientôt autorité & précepte.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions faites sans aucune prétention pour ses propres idées, on peut dire qu'il n'est aucun pays qui n'ait bientôt rendu justice aux intentions pures de Rousseau, & que celui qu'il a continué d'habiter, n'a pas eu lieu de se repentir de lui avoir ouvert de nouveau son sein, après les tribulations qu'il y avoit éprouvées.

Ami du vrai, mais autant ami de la paix, dès qu'il vit les esprits s'échauffer sur ses opinions, il ne fit plus rien pour entretenir le feu qu'il avoit été sur le point d'allumer, ce qui lui eût été facile avec un esprit moins sage que le sien. Rousseau, sans jamais abjurer publiquement ni en particulier un sentiment qu'il crut fondé, sut néanmoins respecter sincérement l'ordre public. Tout lui fut possible pour le maintenir,

à l'hypocrifie près. On peut dire qu'il n'eût pas été en fon pouvoir d'être chef de fecte, ayant pourtant en lui tant de moyens pour l'être. Jamais, par exemple, il n'eût été ni Luther, ni Calvin. Il répugnoit à fon cœur d'arriver au vrai autrement que par le doux empire de la perfuafion, & par l'influence encore plus douce des affections de l'ame & du fentiment : efpece d'empire qui eft au fond le vrai dominateur des efprits.

Il alla même par des caufes qui ne font pas affez connues pour être citées, jufqu'à éviter depuis nombre d'années toute liaifon avec les gens de lettres en général, malgré l'attrait dont les perfonnes de cet ordre euffent été pour lui ; ce qui a fait dire, on ignore fur quel fondement, qu'il n'étoit pas aimé d'eux, & qu'à fon tour il ne les aimoit pas.

Enfin, comme il recueilloit dans la carriere des lettres, plus de déplaifirs fecrets que de fatisfaction par la gloire qu'elles lui apportoient, après s'être entiérement féparé de ceux qui les cultivent, il finit par fe féparer des lettres mêmes, du moins il ne s'en occupa plus que pour lui feul, s'étant voué dans les dix dernieres années de fa vie abfolument au filence. L'amour de la paix fut évidemment le motif de cette conduite. Ni les attaques de fes ennemis, ni les tentations fi vives de la gloire, ni celles fi preffantes du befoin, rien ne put lui faire abandonner cette réfolution. Il immola tout à fa tranquillité ; il s'y immola lui-même, & livra jufqu'à fa réputation au doute, aux critiques qu'il ne repouffa plus, n'ayant cherché dès-lors de confolation, loin de la fociété des hommes, qu'en Dieu & dans fa feule confcience.

Ce qu'on ne sauroit assez admirer dans cet homme rare, & dont la seule idée arrache des larmes, c'est la parfaite rectitude d'ame qui a régné en général dans toute la conduite de sa vie. Ce n'est point par le langage ; ce n'est pas par les écrits qu'il faut juger les hommes. C'est leur faire, pour ainsi parler, & non leur dire ; c'est en un mot, toute la vie qui est la pierre de touche du cœur humain. Or, Rousseau a été si semblable à lui-même dans ce qu'il a écrit & pensé, dit & fait, qu'une telle vie d'homme & une telle carriere d'Auteur comparées l'une à l'autre, sont un vrai prodige.

Il étoit si invariablement fixé aux grandes loix de la nature, qu'il ne s'en détourna dans la pratique, ni par l'attrait des sens, ni par l'ascendant presqu'invincible de l'usage. Animé de cet orgueil qui sied à un être intelligent, il méprisa les richesses & craignit également la dépendance, même celle que l'on contracte par les services reçus. Il considéra toujours que dans l'ordre civil, tout homme avoit une tâche à remplir. Rapportant tout à cette idée, vraie fin de la création, & mesurant les besoins humains, non sur ceux de l'opinion, mais sur ceux de la nature, il posa pour loi que tout homme bien constitué, & par devoir & par grandeur, ne devoit dépendre que de soi & de son travail, en conséquence ne tenir sa subsistance que de lui seul.

D'après cette regle, il estima mieux un métier qu'un talent, & l'un & l'autre, que tous les dons purement agréables. Fidele à ses principes, il vécut laborieusement, soit des productions de son esprit, soit d'un travail manuel, ne mettant aux premieres (chose rare) de valeur qu'à raison du prix de son tems,

& non à raiſon du très - grand prix qu'y attachoit l'opinion publique, ſuppléant pour le ſurplus à ſes beſoins de néceſſité premiere, par un travail auſſi ingrat que pénible.

Dans le ſentiment qu'il ne pouvoit manquer d'avoir de ſa propre valeur (car les hommes ſupérieurs ont le ſecret de leur grandeur, & perſonne n'a ce ſecret comme eux), il ne voulut jamais faire dépendre arbitrairement ſon ſort de qui que ce fût, pas même des ſervices le plus purement rendus. Peut-être en cela alla-t-il trop loin : mais les grandes vertus ſont outrées ; elles ont même beſoin en quelque ſorte de cet excès, pour ne pas deſcendre. Pour tout dire, Rouſſeau dans le ſiecle & le lieu le plus corrompu, fit voir un philoſophe réel & de fait, ayant les mœurs auſteres de l'antiquité, ſans faſte dans ſa vertu, ſans prétention perſonnelle, aimant la gloire pour ſon nom, & chériſſant l'obſcurité pour ſa perſonne, ce qui eſt le vrai caractere du grand homme & du ſage.

Je ſais que depuis ſa mort, dans la ſociété & ſur-tout dans le monde littéraire, pluſieurs voix ſe ſont élevées, dont les unes ont déſapprécié ſes écrits, & d'autres ont chargé ſa mémoire de divers reproches capables d'affoiblir l'idée de ſes vertus. On l'a accuſé non-ſeulement d'un orgueil déraiſonnable, mais encore de fauſſeté, & qui plus eſt de noirceur. On a cité de lui divers traits qui ne s'accordent nullement avec cette droiture d'ame que je viens de vanter ; enfin, on l'a inculpé d'avoir attaqué dans un ouvrage poſthume, ſes bienfaiteurs & ſes amis, laiſſant pour tout héritage cette terrible production de ſon eſprit, ſi peu honorable pour ſon cœur.

C'eſt cette production même dont je parlerai bientôt, que j'invoquerois

j'invoquerois pour purger ſa mémoire de tous ces reproches. Ou tout me trompe dans mes conjectures, ou cet écrit doit mettre le ſceau à ſa probité & à ſa vertu.

De plus, on doit rejetter de pareils faits, quand ils ne ſont pas évidemment prouvés, ſur-tout lorſqu'ils ſont démentis par une vie entiere. Le total de la vie de Rouſſeau m'apprend clairement qu'il n'a pu être ni un homme faux, ni un homme méchant avec deſſein. Il faut néceſſairement expliquer de quelque autre maniere ces différens traits de conduite, en ſuppoſant leur vérité prouvée, puiſqu'on eſt forcé par l'enſemble de ſa vie & d'une vie bien rare, de reconnoître dans Rouſſeau un philoſophe pratique, droit, & non comme dit Montagne, un philoſophe parlier & de pure oſtentation. D'ailleurs ce ne feroit pas quelques torts graves ; ce ne feroit même pas une grande faute qui m'empêcheroit de mettre Rouſſeau au rang unique où je le place. C'eſt un homme que j'admire en lui, & non un ange que je prétends y trouver ; & cet homme, voici malgré toutes les détractations, ce qu'il eſt à mes yeux. S'il s'y eſt mêlé quelques vices d'humeur habituelle, des traits choquans d'un caractere ombrageux ou trop ſenſible, même des taches dans diverſes actions particulieres que l'on ne peut gueres révoquer en doute ſur la foi de nombre de rapports, tout cela, ſelon moi, ne change rien dans Rouſſeau à l'homme eſſentiel. Ses maladies, ſes peines de toute eſpece, ſans tout cela l'humanité ſeule, ſi on l'écoute, en excuſeroit bien davantage encore, aux erreurs près de ſes principes religieux que nous n'avons garde de vouloir encore un coup juſtifier.

Quoi qu'il en ſoit, je penſe que Rouſſeau a aimé la gloire

avec paſſion ; mais je crois en même tems qu'il a aimé avec plus d'ardeur encore la vertu ; que non-ſeulement il en a donné les leçons les plus pures, mais qu'il les a rigidement pratiquées pour lui-même, ſi l'on en excepte quelques écarts néceſſairement inſéparables de notre nature. Nul homme, ſi l'on veut, n'a eu plus d'orgueil ; mais cet orgueil ſi mal jugé, n'a été en lui que ce noble ſentiment de ſoi que les hommes médiocres ne connoiſſent même pas, & qui n'eſt à juſte titre l'appanage que de la véritable grandeur. Nul homme en même tems, n'a montré plus de vraie modeſtie, n'a chéri davantage la ſimplicité, l'oubli des hommes dans ſa vie privée ; n'a ſupporté plus réellement la pauvreté, juſqu'à refuſer, dans l'eſprit d'une noble indépendance, les offres qui l'aſſiégerent de toutes parts, les offres des hommes les plus puiſſans, les offres même des rois. Quel autre écrivain encore a moins recherché & les honneurs & tous les faux biens de la vie ? Quel autre a moins défendu ſes écrits, a moins cenſuré ceux d'autrui, & s'eſt abſtenu plus conſtamment de tremper jamais ſa plume du fiel de la ſatire ? Il eſt facile de voir qu'il n'a jamais ſongé à défendre que ſa perſonne & ſes actions ; encore quand il l'a fait, ſans toutefois vouloir juger ici du mérite du fond de ſa défenſe, ni prétendre approuver la hauteur & le ton tranchant de ſon ſtyle dans quelques occurrences, ç'a été du moins avec cette publicité, cette légalité, pour ainſi dire, que l'on apporte dans les tribunaux. Controverſiſte autant & plus habile qu'aucun homme de ſon ſiecle, il n'a écrit, lorſqu'il a été queſtion de lui, que pour maintenir ſa probité & ſon honneur ; & alors la force de ſes raiſons a laiſſé peu

de chose à desirer sur ce point pour sa défense. Aussi ses timides ennemis en ce qui concerne son personnel, ont-ils gardé pendant qu'il a vécu, le silence avec lui, parce qu'ils avoient autant à craindre la rectitude de ses actions, que le poids de ses paroles. Je ne crois donc pas me montrer préoccupé, en jugeant que le fond de cette vie ne peut être démenti; que son juste renom est au contraire glorieusement confirmé par ces mémoires posthumes où Rousseau cependant est accusé d'avoir attaqué ses propres bienfaiteurs & ses amis. Sans doute il a jugé ces derniers avec la même vérité qu'il s'est jugé lui-même. Victime malheureuse & pendant long-tems de bien des sortes de haines, il s'étoit vu forcé, pour acquérir la paix, de se vouer absolument au silence & même à l'inaction. Il l'a rompu enfin ce silence dans un ouvrage qui n'est point adressé précisément aux hommes, mais que tout indique avoir été fait en vue seulement de l'Etre éternel, pour l'appaisement des chagrins de son ame si cruellement méconnue, & pour sa propre conscience. Malheur, à mon avis, à ceux que cet ouvrage peut blesser! L'homme qui s'y dénonce lui-même avec tant de rigueur, avoit peut-être aussi le droit d'y articuler ses griefs contre des tiers, lorsque les faits de leur vie se trouvoient nécessairement liés à la manifestation de l'innocence de la sienne. Malheur à eux encore, car si le droit de citation dont je viens de parler peut être contesté, la foi due à un pareil écrit, ne le sera certainement jamais.

Rousseau a passé, je le sais, pour un homme singulier, bisarre, même jusqu'à l'inconséquence. L'extrême sagesse aura toujours le coup-d'œil de la singularité; elle sera même poli-

tiquement une très-mauvaiſe conduite pour la fortune & l'avancement dans tous les tems & dans tous les lieux. Et comment en feroit-il autrement? Cette ſageſſe rigide condamne une infinité de choſes; elle bleſſe ſans ceſſe les modes, les uſages reçus; elle réformeroit preſque tout ſi elle en avoit le pouvoir.

L'homme ſage eſt regardé communément comme un homme ſingulier, extraordinaire: oui ſans doute il l'eſt; mais comment? Dans ſes hautes penſées il conſidere peu tous ces minutieux détails qui forment ce qu'on appelle la ſcience de la vie; le corps de la ſociété ne ſe préſente à lui qu'en grand; ſans ceſſe il s'éleve juſqu'à l'enſemble de toutes les ſociétés de l'univers. Au phyſique toute la nature créée dépendante des mêmes loix, s'offre à ſes yeux; au moral, Dieu, l'homme naturel, l'homme civil, ſous quelque forme politique que cette civiliſation ſe ſoit établie: voilà les trois grands rapports auxquels il applique toutes ſes penſées.

Que deviennent enſuite toutes ces inſtitutions d'un Etat particulier, quelque grand qu'il ſoit, mais toujours ſi peu conſidérable dans le vaſte tout de l'univers? ces loix de quelques ſiecles, ces uſages locaux de quelques années, & ſouvent de quelques momens?

Que deviennent enſuite dans ce grand tout les actions d'un ſeul homme, renfermées dans un petit eſpace & bornées à un point de la durée? L'homme ordinaire eſt frappé de ce point; il ne voit que cet eſpace; il regle ſur cela toutes ſes démarches. L'homme ſupérieur examine la totalité des lieux, des objets, & le cours de tous les tems. En toute occaſion

les trois grands rapports dont j'ai parlé plus haut, font la mesure de ses idées, celle de ses discours & de ses actions. Il n'envisage rien que sous cet aspect; il parle & agit constamment d'après ces impressions seules qui animent son intelligence.

Quelle n'est pas aussi la puissance de la pensée dans un homme de cet ordre? Certes, quoi qu'on en dise, elle est bien supérieure à toutes les forces physiques de la terre, même les plus imposantes; & il ne faut pas s'y tromper. Le maître de dix, de vingt millions d'hommes, a dans ses mains toute cette masse de forces. Il en dispose à sa voix ou sur la simple inspection de son ordre; effet surprenant, mais cependant juste & salutaire d'une loi constitutive qui donne à un seul homme ce grand ressort de pouvoir, par le seul effet de l'opinion : un produit aussi étonnant est la mesure de la puissance de la loi.

Malgré cela le sage, oui le sage tout seul, le philosophe, le législateur, & sur-tout ce dernier, sont bien plus puissans encore. Si leur pensée se grave, si elle fait autorité parmi les hommes, elle peut agir, & agit en effet sur une partie de l'univers. Elle embrasse tous les tems comme tous les lieux; elle détruit même, lorsqu'elle ne fortifie pas, toute autre espece de puissance. En un mot, rien n'est égal à sa force, parce qu'elle est celle même de toute l'intelligence humaine, c'est-à-dire, qu'elle est sans bornes, de même qu'elle est sans mesure.

Voilà quel est le caractere d'une tête pensante : voilà quel eût pu être Rousseau, s'il eût obéi avec liberté à l'impulsion de son génie. Parmi les hommes modernes, il est le seul, avec Montesquieu, qui ait eu l'esprit des anciens législateurs, à la

vérité avec moins de concision & de majesté, quoiqu'avec plus de chaleur que lui. Il eut en outre quelque chose de plus précieux encore ; il eut, (car je ne peux me lasser de revenir sur ce point), il eut l'ame d'un des hommes les plus vertueux de la terre. Si ses idées en général, comme on le prétend, furent fort exaltées ; ses actions, sa conduite correspondirent parfaitement, autant que l'humanité le permet, à la hauteur de son systême. L'homme en lui dans la pratique, fut au niveau de sa doctrine. Il s'égala à ses pensées, de sorte que toutes les pieces de cet être surprenant, paroissent analogues entr'elles, & forment un tout infiniment intéressant, qui mérite à plus juste titre l'admiration, qu'il ne blesse ou peut blesser par son peu de conformité à nos usages.

Ajoutons encore d'autres traits pour achever de représenter tout ce qui a constitué l'homme de génie & l'homme rare dont je parle.

Rousseau fut religieux. Tout esprit éclairé croit, & toute ame sensible aime. L'idée d'un Dieu est si intime, si consolante & si douce, qu'il n'y a qu'un être dépravé dans sa raison, & dénaturé pour lui-même qui la rejette. Mais Rousseau crut & aima à proportion de ses lumieres & de sa sensibilité ; & il écrivit sur ces matieres, selon le degré éminent qu'avoient en lui ces deux qualités. Entre toutes les beautés touchantes de son éloquence, c'est principalement dans la peinture qu'il offre souvent de la religion, qu'il est admirable. Il s'est exprimé sur ce sujet avec une persuasion si imposante & si vive, que cet homme vraiment sublime dans sa morale, peut passer pour le prédicateur de Dieu dans tous les cultes.

Je me plais comme vous voyez, Monſieur, à réunir tout ce que j'ai pu apprendre de particulier ſur le caractere de Rouſſeau, & j'ai de la ſatisfaction à me retracer à moi-même tous ſes traits, en les conſignant dans cet écrit.

Quelques perſonnes qui ont eu des liaiſons avec lui, aſſurent qu'il a été plein d'amabilité dans l'âge où cette qualité éclate davantage. Ce point eſt peu important; mais ce qu'on voit clairement par ſes écrits, c'eſt qu'il a été quelque choſe de plus qu'un homme aimable, ſelon notre frivole acception, puiſqu'il étoit né pour être invinciblement aimé: avec cela il eſt impoſſible de ne plaire pas. Il eſt une certaine chaleur de ſentiment qui produit ſur les ames, ce que le ſoleil, qui échauffe tout ce qu'il éclaire, opere ſur le matériel de la nature. De tous les Auteurs connus, Rouſſeau eſt ſans contredit celui qui a été le plus doué de cette chaleur communicative qui s'empare du lecteur, & qui fait qu'on aime avec tant d'intérêt la perſonne de l'Auteur, & qu'elle paroît à tous les yeux auſſi digne d'amour que de gloire.

On aſſure encore que Rouſſeau, fort méditatif par caractere, le devint enſuite de plus en plus par habitude. Les hommes de cet ordre l'ont toujours été. C'eſt même là un des ſignes par leſquels les têtes penſantes, ſe manifeſtent aux yeux de ceux qui ſavent juger de la nature de ce genre de taciturnité.

C'eſt uniquement dans la ſolitude que ſe forment les fortes impreſſions, & c'eſt de l'ame que naiſſent les grandes penſées: mot admirable du Duc de la Rochefoucaut, qui s'applique ſi bien à Rouſſeau, défini tout entier par cette ſeule & belle

maxime, que la Rochefoucaut en l'écrivant, ſemble avoir apperçu dans l'avenir le célebre citoyen de Geneve.

Rien ne donne lieu à plus de réflexion que la vérité que je viens de préſenter. En effet au milieu des mouvemens divers de la ſociété, les ſenſations ſe perdent ou s'effacent. Ce n'eſt vraiment que dans le ſilence, dans cette converſation intérieure, lorſque le trouble des objets du dehors ceſſe, que l'homme ſonde ſon ame dans toute ſa profondeur, & qu'il éleve ſon eſprit à toute la hauteur dont il eſt ſuſceptible. Alors dans une pleine paix il goûte les vrais délices de la penſée; il s'inſtruit, & il doute; il devient meilleur, plus éclairé, & il apprend tout à la fois à être modeſte. C'eſt-là ſur-tout qu'il peut écouter la voix de Dieu au fond de ſon cœur, & qu'auſſi-tôt la chaleur de ce ſentiment intime lui en fait naître l'amour. C'eſt-là que comme Pythagore, il entend, ſans trop d'illuſion, l'harmonie de tous les corps céleſtes; que deſcendant de-là ſur la terre, il voit tous les êtres végétans, animés & ſenſibles, unis à ſon être par quelque rapport, rouler dans le tems & l'eſpace avec lui, & que conſidérant enfin ſon eſpece, il voit l'humanité entiere rangée autour de ſes regards; cette humanité ſi touchante dans les enfans, ſi ſublime, ſi agiſſante dans l'âge mûr, ſi reſpectable & ſi inſtructive dans les vieillards. Par-tout ailleurs les objets étrangers s'emparent plus ou moins de ſon ame & de ſon eſprit. Dans l'étude, dans les écoles, dans le commerce, les facultés peuvent ſe développer & les lumieres s'accroître; mais pour bien connoître & pour ſentir fortement, il faut toujours rentrer en ſoi-même, & y conſidérer les objets à fond & ſous toutes

les

les faces : voilà le ſeul moyen pour agrandir ſes conceptions, le ſeul pour que la force de la penſée acquiere, pour ainſi parler, toute ſa latitude. Demandons-le aux hommes du caractere de ceux que je dépeins : ils nous diront tous que ce n'eſt qu'à la ſuite de ces momens d'une longue & profonde méditation, que la nature interrogée ſe montre ; qu'elle révele au génie ſon confident, ſes ſecrets les plus intimes ; qu'elle lui inſpire ces belles images avec leſquelles il la caractériſe, ou qu'elle lui manifeſte ces heureuſes inventions à l'aide deſquelles il la découvre aux autres hommes.

L'eſprit pour éclater ou pour briller, peut avoir beſoin de la ſociété des autres eſprits ; mais il ne faut au génie aucun de ces ſecours pour ſes productions. Il a en lui ſa fécondité & ſa puiſſance ; il enfante ſeul, ſemblable à un volcan qui nourrit & puiſe en lui tous ſes feux, & qui lorſqu'il ne peut plus les contenir, les répand au-dehors avec un éclat & une exploſion qui imite encore en cela parfaitement l'enfantement du génie.

Rouſſeau étoit tellement né pour ce recueillement d'eſprit, qu'on le vit chercher toute ſa vie la retraite, laquelle il eut le malheur de voir troubler ſouvent. Ami de la nature & des grands ſpectacles qu'elle offre, il préféra conſtamment le ſéjour de la campagne à celui des villes, & conſacra enfin à ce genre de vie ſes jours, trop tôt terminés, dans la ſociété de deux hôtes vertueux qui ont eu l'honneur & le bonheur de conſoler ſes dernieres années, & qui poſſédent aujourd'hui dans leur héritage les reſtes précieux de ce grand homme. Puiſſent, pour prix de cette action hoſpitaliere, leurs vertus paſſer, ſelon

le vœu de Rouſſeau, dans le cœur de leur fils, & puiſſent auſſi s'y joindre toutes celles de l'homme dont ils ont honoré la vie! Ce bonheur digne d'eux, eſt le plus grand que des mortels puiſſent éprouver ſur la terre.

Je finis, Monſieur, cette lettre par le dernier trait que j'ai annoncé plus haut.

On a ſu que Rouſſeau, dans le déclin de ſon âge, & voyant arriver ſon dernier terme, dont la nature avertit toujours ceux qui ne veulent pas être ſourds à ſa voix, a terminé ſa carriere par un écrit dont, comme il dit fort bien, il n'y a point eu & il n'y aura jamais d'exemple.

Cet écrit, dont la curioſité publique ſera toujours avide juſqu'à ce qu'elle ſoit ſatisfaite, contient, à en juger par une belle préface qu'on a déjà fait connoître, les mémoires de la vie de Jean-Jaques; non ces ſortes de mémoires dont on diſpoſe le contenu ſur l'intérêt de ſes paſſions ou ſur celui de ſon amour-propre; mais la confeſſion exacte que Rouſſeau fait à Dieu même de toute ſa vie dans un écrit authentique, ſcellé de la foi où il a expoſé le bien & le mal de toutes ſes actions, ſans avoir, ſuivant ſes expreſſions, rien tû, rien diſſimulé, rien pallié.

C'eſt avec ce livre à la main qu'il ſe tranſporte aux pieds de l'Eternel au jour du dernier jugement, & que là comparoiſſant avec tous les humains, il oſe, ſous les yeux de l'Etre ſuprême, ſe donner d'après ſa conſcience, le témoignage que nul homme, faiſant le même aveu, ne pourra dire avoir été meilleur que lui : déclaration bien haute, bien ferme, bien préciſe, mais qui, de la part d'un homme tel que Rouſſeau,

authentique pleinement la vérité de ſon expoſé, & le fondement du jugement qu'il porte en conſéquence ſur lui-même. En effet, quand on a comme lui, connu ſi parfaitement le cœur humain & le ſien propre, & qu'on a confeſſé enſuite ſa vie entiere, il faut être un ange pour porter de ſoi devant Dieu un ſemblable témoignage, ou un monſtre pour le produire avec le déſaveu ſecret de la conſcience.

Sous ce point de vue, que doit paroître l'entrepriſe d'un pareil livre ? Quelle eſt la créature aſſez grande pour en concevoir ſeulement la penſée ! Quelle eſt celle ſur-tout aſſez courageuſe, aſſez vraie pour l'exécuter de bonne foi ? Quelle eſt celle enfin aſſez pure, pour qu'après une telle confeſſion, il en réſulte, non pas tant un témoignage auſſi glorieux à produire pour ſoi, mais un témoignage auſſi conſolant pour un homme qui craint l'Etre ſuprême, & qui aime ſincérement la vertu ? L'idée d'une pareille entrepriſe fait pâlir de crainte, ou tranſporte d'admiration. Oui, on le répete, il n'y a qu'un homme bien ſupérieur à la nature humaine qui ait pu l'exécuter, ou un être impie qui ait oſé vouloir tromper les hommes, ſans pouvoir croire tromper Dieu même.

Vertueux Rouſſeau ! on a bientôt porté ſur toi ſon jugement. Toute ta vie dicte néceſſairement la ſeule opinion qu'on puiſſe adopter ſur un acte ſi eſſentiel de ta part. Oui, homme rare, & peut-être trop peu connu encore, malgré ton grand renom ! tu n'as point eu & tu n'auras point d'imitateurs ; ou ſi tu en as, tu n'auras jamais d'égaux.

Non, ſans doute tu n'as pas voulu mentir au Ciel & à la terre dans un écrit ſi ſérieux. Toutes les actions de ta vie cau-

tionnent la foi de cet écrit ; & cet écrit à ſon tour ſanctionne la pureté de ta vie. Ailleurs tu as parlé comme Auteur ; tes lumieres & ton génie t'ont inſpiré : ici tu as écrit comme homme, & ta conſcience a tout dicté. Toutes les critiques tombent ; tous les doutes ceſſent. Il faut te croire le plus coupable, le plus dépravé des mortels, ce qui n'eſt pas poſſible, ou te conſidérer comme un homme unique pour la vérité, pour la droiture, pour la ſenſibilité de l'ame ; ce qu'il eſt ſi facile & ſi doux de penſer d'après toi, tes actions & tes ouvrages.

J'oublie dans ce moment les charmes raviſſans de ton génie. C'eſt à cet acte ſublime que je m'arrête ; c'eſt ton ame que je conſidere ; c'eſt l'énergie ſi rare, & tout à la fois ſi honnête de cette ame que j'admire. C'eſt dans ton adoration profonde pour l'Etre ſuprême ; c'eſt dans cette affection innée pour tous les hommes ; c'eſt dans ta conduite conſtante envers eux & avec toi-même, que je te trouve ſupérieur à l'humanité ; & quand je réunis par la penſée ce que l'Auteur a écrit avec ce que l'homme a ſenti, exécuté & pratiqué, c'eſt alors que rapprochant la gloire éclatante de l'Ecrivain, du mérite plus parfait encore de la perſonne, je m'explique, après avoir excuſé quelques écarts dans leſquels les hautes lumieres ne ſervent que trop ſouvent à faire tomber, je m'explique, dis-je, ſans nulle peine le prétendu paradoxe de ta vie & de tes écrits. C'eſt alors que tu obtiens de moi plus que l'hommage dû au génie, celui du retour le plus tendre en mémoire de l'amour que tu as porté aux hommes, & que mon vœu le plus vif qui s'exauce chaque jour, eſt que ton nom ſoit placé parmi le petit nombre des noms précieux que l'eſtime des hommes ſe plaît à conſerver.

LETTRE D'ENVOI.

J'AI l'honneur, Monſieur, de vous adreſſer cette lettre concernant Jean-Jaques Rouſſeau, parce que je ne connois perſonne qui apprécie mieux que vous le mérite de cet Auteur, & qui rende en même tems plus de juſtice aux qualités de ſa perſonne. On doit en effet mieux connoître les hommes à meſure qu'on leur reſſemble davantage.

Un peu de loiſir & l'envie de ſatisfaire mon cœur ſur le compte d'un Ecrivain que je regarde comme un des plus beaux génies, & en même tems comme un des hommes les plus vertueux qui aient exiſté, ont ſeuls donné lieu à cette lettre. Je n'ai eu d'autre objet que de ſoulager mon ame, en répandant ſur le papier les ſentimens qui la preſſoient en ſecret, & qu'elle n'a pu contenir plus long-tems. Cependant je conſentirois abſolument que cette lettre devînt publique, ſi je pouvois croire qu'elle pût ſervir à faire connoître & aimer davantage un homme ſi intéreſſant à conſidérer pour la gloire & le bien de l'humanité. Dans tous les cas, je deſire que l'Auteur de cet écrit ſoit abſolument inconnu, & vous m'obligerez de ne pas même chercher à le pénétrer.

Recevez ſeulement, Monſieur, cet envoi comme un tribut que j'ai cru devoir à la juſtice plus particuliere que vous rendez à ce grand homme, & agréez en même tems celui de mon tendre attachement.

Je ſuis, &c.



NOTE

Du Journal Encyclopédique du 15 *Novembre* 1780, *sur la Musique du Devin du Village.*

« L'IDENTITÉ du nom de M. Rousseau de Geneve avec » celui de l'Auteur de ce Journal, a occasionné une méprise » dont on va rendre compte, & qui a contribué à élever des » doutes sur la musique du *Devin du Village*. En 1750, M. » Pierre Rousseau reçut une lettre qui étoit adressée tout simplement : *A M. Rousseau*, *Auteur*, *à Paris*. M. Jean-» Jaques Rousseau n'avoit pas encore cette grande & juste » célébrité dont il a joui depuis cette époque ; M. Pierre » Rousseau avoit déjà donné des Pieces à trois théâtres, & » il étoit chargé d'un ouvrage public : le Facteur crut naturellement qu'elle étoit pour celui-ci, qui en recevoit beaucoup. Cette lettre étoit conçue à-peu-près en ces termes : » *M. Je vous ai envoyé la musique du* Devin du Village, » *dont vous ne m'avez pas accusé la réception : vous m'avez* » *promis d'autres paroles* ; *je voudrois bien les avoir*, *parce* » *que je vais passer quelque tems à la campagne*, *où je tra-* » *vaillerai*, *quoique m'a santé soit toujours chancelante.* Cette » lettre étoit signée *Grenet ou Garnier*, autant que nous » pouvons nous le rappeller. Nous répondîmes tout de suite » à ce musicien, que sans doute il s'étoit trompé dans la suscription de sa lettre, & que nous l'en prévenions, afin » qu'il s'adressât à la personne qu'il avoit en vue. (Observons

» que M. *Jean-Jaques Rouſſeau* n'étoit pas encore connu,
» du moins à Paris.) Comme nous ne pouvions pas préſumer
» que cette lettre dût tirer à conſéquence, nous négligeâmes
» de la garder, & elle eut le ſort de tous les papiers qu'on
» croit inutiles, & dont nous étions alors ſurchargés. Quand
» on donna en 1753, *le Devin du Village*, nous fîmes part
» de cette anecdote à M. *Duclos*, de l'Académie Françoiſe,
» qui s'étoit déclaré ouvertement l'admirateur de cet Inter-
» mede; il parut en deſirer quelque preuve. N'ayant point
» retrouvé cette lettre intéreſſante, nous écrivîmes à Lyon,
» d'où l'on nous répondit que le muſicien, dont nous deman-
» dions des nouvelles, étoit mort depuis deux ans. *Le Devin
» du Village* eut le plus grand ſuccès. Les choſes en reſterent
» là; mais ayant eu occaſion de parler dans notre Journal
» des ouvrages de M. *Jean-Jaques Rouſſeau*, nous oſâmes
» dire que nous doutions qu'il fût l'Auteur de la muſique de
» cet Intermede; &, pour qu'il ne prétendît point l'ignorer,
» nous lui envoyâmes le volume du Journal dans lequel il en
» étoit queſtion: il garda le ſilence le plus profond. Quelque
» tems après, en rendant compte d'autres ouvrages de ce
» célebre Ecrivain, nous revînmes à la charge, & nous nous
» expliquâmes encore plus clairement que la premiere fois:
» même attention pour lui; même ſilence de ſa part. Nous
» avons eu depuis occaſion de nous rencontrer pluſieurs fois,
» & jamais il ne nous en a parlé. Pourquoi s'eſt-il tant élevé
» contre ce bruit dont nous ſommes les inſtigateurs, & dans
» un ouvrage qui ne devoit paroître qu'après ſa mort? Au
» reſte, il eſt très-poſſible que n'ayant pas jugé bonne la mu-

» ſique du Compoſiteur de Lyon, il en ait fait une nouvelle,
» qui eſt celle que nous connoiſſons; mais auſſi pourquoi les
» morceaux qu'en dernier lieu il a voulu ſubſtituer aux anciens,
» ont-ils été trouvés ſi médiocres, qu'il a fallu les faire diſpa-
» roître à jamais, & en revenir aux premiers? Nous ſupplions
» nos lecteurs, ajoute l'Auteur du Journal, d'obſerver que nous
» n'avons pas attendu que la mort nous privât de cet homme
» illuſtre, pour élever un pareil doute, qui ne fait pas grand'-
» choſe à ſa célébrité, & qui ne nous empêchera jamais de
» payer le juſte tribut d'admiration que nous devons à ſon
» éloquence & à ſon génie. Nous aurions laiſſé en paix ſa cen-
» dre, s'il n'avoit rien dit de ce qui regarde la muſique du
» *Devin du Village* dans la brochure dont nous rendons
» compte ».



LETTRE



LETTRE

Aux Rédacteurs du Journal de Paris sur la Note précédente.

MESSIEURS,

AUSSI-TÔT après la mort de Jean-Jaques Rouſſeau, on a imprimé qu'il étoit un artificieux ſcélérat.

S'il nous a trompés, quel homme devenant ſon accuſateur ne nous ſeroit pas ſuſpect? Avant de le traiter de fourbe, il faut avoir durant ſoixante ans, prouvé aux yeux de tout l'univers, qu'on ne l'eſt pas ſoi-même. Quiconque voudra lui conteſter ſa vertu, nous doit de la ſienne de bien puiſſans témoignages; & ceux qui avec un trait de plume veulent flétrir ſa réputation, ſeront forcés d'avouer qu'il n'eſt perſonne au monde qui puiſſe ſe croire à l'abri d'un attentat ſi commode.

M. *Pierre Rouſſeau*, rédacteur du Journal de Bouillon, ſemble l'accuſer aujourd'hui, non d'artifice, mais d'une ſorte d'impoſture, & voici ſa preuve.

En 1750, il reçut une lettre ſignée *Grenet* ou *Garnier*, adreſſée à M. Rouſſeau, *Auteur à Paris*, conçue *à-peu-près* ainſi:

M. je vous ai envoyé la muſique du Devin du Village, dont vous ne m'avez pas accuſé la réception. Vous m'avez promis d'autres paroles; je voudrois bien les avoir, parce que je vais paſſer quelque tems à la campagne, où je travaillerai, quoique ma ſanté ſoit toujours chancelante.

En 1753 *Jean-Jaques* donne le Devin du Village. M. *Duclos*

eſt inſtruit du prétendu quiproquo ; *il paroît deſirer quelque preuve*, mais la lettre de *Grenet ou Garnier* a paſſé aux papiers inutiles.

On écrit à Lyon. Il réſulte de la réponſe, que le Muſicien dont on demande des nouvelles, eſt mort depuis deux ans.

Par la ſuite, le Journaliſte de Bouillon éleve à ce ſujet des doutes ; il les réitere ; il rencontre Jean-Jaques qui garde le plus parfait ſilence.

Et tout cela paroît tendre à démontrer que Jean-Jaques a volé le *Devin du Village*.

J'ignore parfaitement quel peut-être le motif de M. *Pierre Rouſſeau*, dans cette affaire ; j'ignore s'il a exiſté un *Grenet* ou *Garnier* ; ſi cet être incertain a écrit la prétendue lettre ; mais ſuppoſons tout cela vrai : je puis, ce me ſemble, oppoſer mes doutes à ceux de M. *Pierre Rouſſeau*, quand il oppoſe les ſiens à une poſſeſſion qui, depuis trente années, n'a encore été conteſtée que par lui.

Or, Meſſieurs, il me paroît *douteux* 1°. que vos lecteurs agiſſent autrement que M. *Duclos*, & qu'ils veuillent juger ſans preuve.

2°. Il me paroît *douteux* qu'un *à-peu-près*, rende fidellement le ſens d'une lettre reçue il y a trente ans ; car la moindre altération ſeroit ici très-importante : ſi par exemple, au lieu de lire *d'autres paroles*, on liſoit *des* paroles, le cas deviendroit moins grave.

3°. Il me paroît *douteux* qu'un Muſicien habitant une ville telle que Lyon, doué d'aſſez d'intelligence pour compoſer la muſique du *Devin*, dans la relation qui exiſte de toute

néceſſité, entre les deux compoſiteurs du même ouvrage, ſoit aſſez inepte pour adreſſer bêtement ſa lettre *à M. Rouſſeau, Auteur à Paris.* Ce conte puérile eſt calqué ſur une balourdiſe connue, & depuis long-tems les Pariſiens l'ont attribuée à des campagnards.

4°. Si tout autre avoit reçu une lettre ſi ſinguliérement ſuſcrite, il eût au moins préſumé, que la muſique envoyée ſous la même adreſſe, avoit eu le même ſort, & que J. J. muſicien de profeſſion, pouvoit très-bien l'avoir refaite après trois ans d'attente inutile; lui qui a bien fait le Dictionnaire de muſique ſans contredit.

5°. La mort d'un homme ne prouve pas qu'on l'ait volé, au lieu que cette mort arrivée à point nommé, établit un doute violent ſur une lettre égarée ſi mal à propos. Pourquoi M. *Grenet* ou *Garnier* n'a-t-il dit mot à perſonne de ſon ouvrage, ni de ſes eſpérances? Pourquoi n'a-t-il pas laiſſé d'eſquiſſes même imparfaites? S'il n'avoit été que chargé de faire repréſenter l'opéra, toujours en ſuppoſant la lettre vraie, cette bévue ſeroit cruelle.

6°. M. *Pierre Rouſſeau*; éleve à deux repriſes des doutes dans ſon Journal, dont il adreſſe un exemplaire à *Jean-Jaques.*

D'abord, au lieu d'élever ſimplement ſes doutes, il en faloit nettement rapporter la pitoyable cauſe; enſuite, il n'eſt pas ſûr que l'Auteur d'*Emile* ait pris la peine de lire le Journal de Bouillon.

7°. M. *Pierre Rouſſeau* a depuis rencontré pluſieurs fois Jean-Jaques lequel a toujours gardé le ſilence: & cette indifférence apparemment a choqué M. *Pierre Rouſſeau*; mais elle n'établit

aucune préſomption raiſonnable contre Jean-Jaques qui a paru s'inquiéter ſi peu des doutes du Journaliſte.

Pourquoi, dit encore celui-ci, réclame-t-il la muſique du Devin du Village dans un ouvrage qui ne devoit paroître qu'après ſa mort? Et pourquoi le Journaliſte de Bouillon veut-il qu'on ne réclame pas après ſa mort ce qu'on s'eſt attribué toute ſa vie?

9°. Mais, ajoute-t-il, ſi Jean-Jaques eſt auteur de la premiere muſique du Devin du Village, pourquoi la ſeconde eſt-elle ſi médiocre?

Je pourrois, à mon tour, demander à M. *Pierre Rouſſeau* en quoi cette derniere lui a paru ſi médiocre; je pourrois lui demander, par quelle raiſon il exige que de deux muſiques, faites ſur les mêmes paroles, l'une dans le premier feu de la compoſition poëtique, l'autre dans un âge avancé; l'une dans une obſcurité paiſible, l'autre dans les chagrins d'une gloire perſécutée; l'une avec le deſir de charmer dans un nouvel art & dans un nouveau genre, l'autre avec la douleur d'avoir trop bien réuſſi, pourquoi, dis-je, M. *Pierre Rouſſeau* voudroit-il exiger que la derniere fût la meilleure?

Vous témoignez, Meſſieurs, pour l'admirable Genevois, une ſi parfaite vénération, que j'oſe vous prier de dépoſer dans votre Journal, des réflexions qui ont moins pour objet d'établir en ſa faveur, une défenſe ſurabondante, que de montrer combien ſes adverſaires ſont quelquefois mal-adroits, & combien leur acharnement eſt coupable. J'ai l'honneur d'être &c.

Signé le FEBVRE Auteur du nouveau Solfége.

LA
VERTU VENGÉE
PAR L'AMITIÉ,
OU
RECUEIL DE LETTRES
SUR J. J. ROUSSEAU,

PAR MADAME DE ***.

INTRODUCTION.

JE me crois difpenfée de dire par quel motif j'ai écrit les lettres qui compofent ce recueil : fi, après les avoir lues, on pouvoit l'ignorer encore, j'aurois eu grand tort de les publier. Mais je dois compte des circonftances qui y ont donné lieu; des confidérations qui m'ont portée à en faire paroître quelques-unes fous différens noms; enfin des raifons qui m'engagent à les remettre aujourd'hui fous les yeux du Public. Je lui demande grace pour les longueurs où vont m'entraîner ces détails, que je voudrois pouvoir lui rendre auffi agréables qu'ils feront finceres. Ah! fans doute, perfonne ne defira jamais plus vivement que moi de lui plaire; puifque jamais perfonne n'eut à lui perfuader des menfonges, autant d'intérêt que j'en ai à le convaincre de la vérité.

La premiere de ces lettres fut adreffée fur la fin de 1766 à l'Auteur anonyme d'une petite brochure intitulée, *Juftification de J. J. Rouffeau, dans la conteftation qui lui eft furvenue avec M. Hume.* J. J. Rouffeau étoit alors en Angleterre. L'anonyme dit qu'il ne l'a jamais connu; & cela eft prouvé par le peu de chaleur qu'il met dans fon ouvrage.

La deuxieme lettre, (fi l'on peut appeller ainfi un écrit adreffé en partie au Public, & en partie à un particulier) a pour titre, *Réflexions fur ce qui s'eft paffé au fujet de la rupture de J. J. Rouffeau & de M. Hume;* fut faite dans les premiers jours de 1767, & n'a jamais paru (*a*). La perfonne qui

(*a*) Non: mais en 1772 Jean-Jaques la lut & l'honora de fon approbation. Circonftance que je crois ne pas devoir paffer fous filence; parce que

s'étoit chargée de la donner à l'impreſſion ayant fait une abſence forcée de la durée de ſix mois, je redemandai mon manuſcrit, parce qu'il me ſembla que ce petit ouvrage avoit perdu ſon principal mérite, celui de *l'à-propos*. Aujourd'hui qu'il me paroît utile à la gloire de J. J. Rouſſeau, de raſſembler ſous un ſeul point de vue, les différentes apologies, qu'en différens tems l'acharnement de ſes perſécuteurs a arrachées à mon zele, je crois ne pas devoir négliger celle-là. De plus, on verra par les ménagemens que j'ai eus pour MM. d'Alembert & de Montmollin, dans ces deux premiers morceaux faits durant la vie de Jean-Jaques, combien la crainte de lui déplaire & de choquer ſes principes, en a impoſé à mon reſſentiment contre ceux de ſes ennemis, qui avoient encore quelque réputation d'honnêteté à perdre.

Les troiſieme & quatrieme lettres adreſſées à M. Fréron furent écrites en novembre & en décembre 1778, & inſérées dans l'*Année littéraire* Nos. 35, & 39 de la même année. La premiere roule ſur un article de M. de la Harpe, qui ſe trouve dans le *Mercure* du 5 octobre 1778. En écrivant cette lettre, j'eus moins pour but de combattre un adverſaire de J. J. Rouſſeau, que de prouver aux rigoriſtes, en fait de procédés, qui critiquoient le ton dont M. de Corancez avoit combattu M. de la Harpe, que loin d'avoir paſſé les bornes que preſcrit l'honnêteté, M. de Corancez lui avoit fait des ſacrifices qui avoient dû coûter beaucoup à ſon attachement pour J. J.

ſelon moi, & tous ceux qui ont connu le caractere de cet homme veridique, elle decide la queſtion ſi ſouvent agitée, *la nouvelle Héloïſe eſt-elle une hiſtoire ou un roman?*

Rouſſeau. Je rapporterai le préambule dont M. Fréron daigna orner ma lettre ; & j'en uſerai de même pour tout ce qu'il a écrit de relatif à celles qui ont obtenu place dans ſon Journal. Peut-être devrois-je m'excuſer vis-à-vis de mes lecteurs, de contribuer ainſi moi-même à propager les choſes obligeantes que cet eſtimable Journaliſte a bien voulu dire de moi, (ſur la foi d'autrui, car il eſt bien vrai qu'il ne m'a jamais vue.) Mais ſon goût eſt ſi délicat, ſon jugement ſi ſain, & ſon cœur ſi droit, que J. J. Rouſſeau même peut s'honorer de ſes éloges : dès - là je ne dois pas l'en priver. D'ailleurs, je l'avoue, j'ai tant de beſoin de la bienveillance de mes juges, que je ne puis me réſoudre à ſupprimer ce que je crois propre à me la concilier.

La ſeconde de ces deux lettres a pour objet le ridicule *avis* (ſans nom d'Auteur) qui ſe trouve ſi bien placé dans le *Mercure*, volume du 25 novembre 1778. Je ne rapporterai point cet *avis*, parce qu'il ne faut pas multiplier les ſottiſes.

Les deux lettres ſuivantes, l'une du 7 février, l'autre du 15 mars 1779, furent encore ſucceſſivement adreſſées & envoyées à M. Fréron, avec priere de les admettre dans l'*Année Littéraire* : ſur ſon refus, qui ne pouvoit m'être ſuſpect, je pris le parti de les faire imprimer à part, & débiter, non comme je l'aurois voulu ; mais comme il plut à MM. les Encyclopédiſtes de le permettre (*b*). La premiere contient l'examen d'un article du N°. 361 du Journal de Paris (même année), dans lequel je trouvai que MM. les Rédacteurs de ce Jour-

(*b*) On ſentira que je veux parler des obſtacles que leurs manœuvres opposent à tout ce qui entreprend de les démaſquer.

nal, qui s'étoient précédemment annoncés comme amis de J. J. Rouſſeau, dérogeoient cruellement à ce titre. La ſeconde eſt conſacrée à venger l'infortuné Genevois des atrocités dont fourmille l'exécrable *note* que M. Diderot a ſouffert qu'on inſérât dans ſon miſérable *Eſſai ſur la vie de Séneque.* Cet ouvrage deſtiné à ſe perdre dans le gouffre de l'oubli, y entraînera-t-il la *note* qui lui a valu les regards du Public; ou bien cette *note* partageant la célébrité des grands crimes, dont elle a les affreux caracteres, le préſervera-t-elle d'y tomber? Je ſuis fâchée qu'il n'appartienne qu'au tems de réſoudre cette intéreſſante queſtion.

La ſeptieme lettre du 20 mai 1779 intitulée, *Lettre d'un anonyme à un anonyme, ou procès de l'eſprit & du cœur de M. d'Alembert*, a pour ſujet, *l'Eloge de Georges Keith grand Maréchal d'Ecoſſe.* Ouvrage trop connu, ſans doute, pour que j'aye rien à en dire ici. La même raiſon m'empêchera de donner l'extrait d'aucun des écrits de M. d'Alembert, auxquels j'ai répondu.

La huitieme lettre du mois de juillet 1779 adreſſée à M. Fréron, & inſérée dans l'*Année Littéraire* N°. 21 de la même année, répond à une analyſe qu'il avoit donnée du *nouveau Dictionnaire hiſtorique* dans le N°. 18. Comme je ſuppoſe l'*Année Littéraire* auſſi répandue qu'elle doit l'être, je ne rapporterai point cette analyſe. Mais je ne puis m'empêcher de dire qu'elle me procura un plaiſir bien rare, & bien ſenſible, pour quelqu'un qui aima Jean-Jaques, moins en raiſon de ſes talens, que de ſon extrême bonté; le plaiſir de pouvoir le défendre ſans accuſer perſonne. Je le goûtai d'autant mieux, que

je craignois de n'en être plus susceptible : il me sembloit que perpétuellement irritée par les noirceurs que chaque jour voit éclore contre mon vertueux ami, je devois avoir perdu cette bienveillance universelle, dont il nous a peint les effets d'une maniere si touchante.

La neuvieme lettre adressée à M. d'Alembert répond à celle qu'il avoit lui-même adressée le 18 septembre 1779 à MM. les Rédacteurs du *Mercure de France*, & qu'ils insérerent dans celui du 25 du même mois.

La dixieme lettre intitulée, *Réponse anonyme à l'Auteur anonyme de la réponse à la réponse faite aussi par un anonyme, à la lettre que M. d'Alembert a adressée par la voie du Mercure, aux amis de J. J. Rousseau, qui méritent qu'on leur réponde*, réfute un article du *Mercure* du 27 novembre 1779, qui porte pour titre *Réponse à la lettre que M. d'Alembert à insérée dans le Mercure, pour justifier l'article qui regarde J. J. Rousseau dans l'éloge de Mylord Maréchal.* Ce titre qui n'a pas le sens commun, comme on le verra dans ma réponse, m'a donné l'idée du titre dont je l'ai affublée : son ridicule entortillage m'a séduite; il m'a paru piquant de faire assaut d'extravagance avec le secourable anonyme : j'ai pensé que si je pouvois le surpasser en cette partie, qui est incontestablement la seule où il excelle, à plus forte raison pourrois-je l'emporter sur lui dans celles où il n'excelle pas. Puissent mes lecteurs juger que cette espérance ne m'a point trompée!

L'onzieme lettre du 10 septembre 1780 est intitulée, *Errata de l'Essai sur la Musique ancienne & moderne, ou lettre à l'Auteur de cet Essai, par Madame* * * *. Ce titre est justifié par la

maniere dont elle eſt faite; puiſque des aſſertions calomnieuſes ſont les fautes les plus graves qu'un ouvrage puiſſe contenir; & que je me ſuis attachée à détruire celles dont l'*Eſſai ſur la Muſique* eſt rempli. Je n'ai daigné tenir compte d'aucun de ſes autres défauts; mon objet n'étant pas de travailler à la perfection de cet ouvrage. Au reſte, en prouvant combien l'Auteur a l'eſprit faux, ou le cœur gâté, j'ai ſuffiſamment mis ſes lecteurs en garde contre ſes jugemens de tous genres.

La douzieme lettre parvint manuſcrite par la poſte à M. d'Alembert, le 9 décembre 1780. Elle ne devoit être imprimée ni par mes ſoins, ni par ceux de M. Fréron: car il n'étoit pas vraiſemblable que M. d'Alembert que je priois de la publier, l'adreſſât à cet intéreſſant Journaliſte. D'ailleurs pour ne pas mettre la complaiſance de l'Académicien à une trop forte épreuve, je l'engageois à confier ma lettre au *Mercure* ſon meſſager favori. Au lieu d'avoir cette condeſcendance, ou de s'y refuſer formellement, ce qui auroit encore compromis ſa dignité, il abandonna la paperaſſe à MM. les *Rédacteurs* du *Mercure*, pour en faire ce que bon leur ſembleroit. Cette tournure étoit excellente pour empêcher qu'elle ne parût (*c*), & ſe réſerver la faculté de dire qu'*il ne s'oppoſoit nullement à ce qu'elle fût publiée.* Or, il leur ſembla bon de mettre dans leur volume du 23 décembre, une lettre amphigourique qui porte en ſubſtance que M. d'Alembert s'en étoit rapporté à eux pour y inſérer, ou non, une lettre dans laquelle *une femme qui ſigne D. R. G. & qui leur eſt inconnue, ainſi qu'à lui, eſſaye* (le mot

(*c*) Il étoit naturel de croire que cette dédaigneuſe indifférence me rebutteroit.

eſt précieux) *de répondre à une lettre qu'il leur a adreſſée dans le Mercure du* 14 *octobre. Nous nous permettrons*, ajoutent-ils, *une ſeule obſervation ſur un fait qui paroît avoir induit Madame G***. en erreur. Elle n'a pas fait attention*, (on le verra) *à ce que M. d'Alembert dit expreſſément*, *& qu'il eſt facile de vérifier*, *que depuis la ſeconde édition* de ſes Elémens de Muſique *donnée en* 1762, *ſix ans avant le Dictionnaire de M. Rouſſeau*, *il n'a pas changé un mot à ſes Elémens*. Eh bien! Quand cela feroit vrai, eſt-ce que cela l'auroit autoriſé à tronquer indignement le texte, à changer avec la plus révoltante perfidie les expreſſions *de la note dont il ſe plaint*, pour faire croire que J. J. Rouſſeau dit que la *ſeconde édition des Elémens à paru en* 1768? Eſt-ce qu'en diſant une choſe vraie, on acquiert le droit de dire cent fauſſetés? M. Rouſſeau a dû dire ce qu'il a dit, puiſqu'il parle d'une *nouvelle édition avec des augmentations* qui a paru quelque tems après ſon *Dictionnaire*, & qu'en effet, il en parut une en 1772. M. d'Alembert n'avoit qu'un moyen de ſe réhabiliter, c'étoit de faire imprimer ma lettre: il a préféré d'avoir aux yeux de toute la France, outre les torts que je lui reproche, celui de s'être refuſé à leur réparation : ce qui levera les doutes qu'une exceſſive indulgence pourroit encore former ſur la mauvaiſe foi qui a été juſqu'à préſent le principe de ſa conduite. J'avoue qu'exiger qu'un perſonnage auſſi important que le chef d'une ſecte importante; le plus grand géometre de l'univers; le ſecrétaire perpétuel de l'Académie Françoiſe; l'ornement de toutes les autres; le repréſentant de l'Europe; M. d'Alembert enfin, rétracte à la réquiſition d'une *femme*, les calomnies qu'il s'eſt

permis d'avancer contre un *fou* (*d*), c'eſt avoir auſſi des prétentions trop outrées. Je me ſuis donc rabattue à ſupplier humblement M. Fréron de ſe charger de mon iniquité, c'eſt-à-dire, de ma lettre; & il a eu la bonté de lui donner place dans le N°. 37 de l'*Année littéraire* 1780, ainſi qu'à celle que j'eus l'honneur de lui écrire pour lui demander ce bon office, & qui ſe trouve la treizieme de ce recueil. Je ſens tout le prix de l'égard que M. Fréron eut pour moi dans cette délicate circonſtance; & je le prie de permettre que je lui en faſſe ici les plus ſinceres remercîmens.

La quatorzieme & derniere lettre a moins de rapport à J. J. Rouſſeau que les précédentes; mais elle en a encore aſſez pour n'être pas déplacée à leur ſuite. Voici quelle en fut l'occaſion. M. l'Abbé Rouſſier, ſavant du premier ordre, ayant lu *l'errata de l'Eſſai ſur la Muſique*, fut affecté de l'article de cette brochure qui le regarde, au point de prendre la peine de faire ſur ce ſujet une note, qu'il remit à un de ſes amis, à qui il ne connoiſſoit, & qui n'avoit en effet aucune relation avec moi. De mains en mains, cette note tomba dans les miennes : le caractere de modération qui la diſtingue me détermina à écrire ſur le champ à M. l'Abbé Rouſſier une lettre d'excuſes, qu'il reçut par la poſte le 15 février 1781. Je la terminois en le priant de la faire mettre dans quelque papier public : il ne l'a pas fait, que je ſache, mais la maniere flatteuſe dont il a bien voulu l'accueillir me donne lieu de croire que ſa ſeule modeſtie l'en a empêché. Comme je n'ai pas encore aſſez de lumié-

(*d*) Voyez la lettre de M. d'Alembert à MM. les Rédacteurs du *Mercure*.

res pour n'avoir plus de confcience, je penfe que ce feroit imiter fort mal-à-propos M. l'Abbé Rouffier, que de laiffer fubfifter mon injuftice, fous prétexte qu'elle ne peut tirer à conféquence; & que, puifqu'elle a été publique, je dois la réparer publiquement.

Cette lettre n'étoit point fignée, parce que la pofte n'eft pas fi difficile que M M. les Journaliftes, qui, affure-t-on, font affujettis à ne publier aucune lettre qui ne foit revêtue d'une fignature, ou dont ils ne connoiffent l'Auteur. Cette condition eft dure pour quelqu'un qui ne veut ni fe taire, ni faire parler de foi. Pour m'y fouftraire, on me confeilla de mettre à ma premiere lettre un nom qui ne me fît pas perdre les avantages de l'*incognito :* cette petite rufe n'étoit gueres de mon goût; cependant, il fallut l'employer; & comme en tout il n'y a que le premier pas qui coûte, me trouvant dans le cas de récrire, je crus devoir, pour mieux dérouter les curieux, figner mes lettres de différens noms, & y dire des chofes qui induififfent à penfer qu'elles étoient de différentes perfonnes; ne me flattant pas d'avoir un ftyle affez à moi, pour rendre cette précaution inutile. Mais je n'ai pas pris un feul nom qui ne m'appartînt: celui que je porte fera connu, quand je ne pourrai plus ni m'en applaudir, ni m'en plaindre.

Il ne me refte plus qu'à déduire les raifons qui m'engagent à former ce recueil. La plus forte de toutes eft la douce obligation de déférer au fentiment de deux hommes recommandables, que je révére profondément, & à l'un defquels je dois toutes les confolations que la mort de Jean-Jaques m'a permis de goûter; tous deux doués d'un genre de mérite qui les

rend plus capables que perſonne d'apprécier celui de ce vrai philoſophe; animés pour lui d'une amitié ardente, & d'un zele infatigable; dépoſitaires de ſes dernieres volontés; Editeurs de la ſeule collection de ſes œuvres, qu'on doive tenir pour authentique; enfin, dignes de lui ſuccéder dans le cœur des gens ſenſibles, qui l'ont tous aimé, & même dans l'opinion publique, puiſqu'ainſi que lui, ils honorent les talens en en faiſant le plus noble uſage. J'aurois certainement pour ces deux reſpectables amis de mon ami, des déférences plus coûteuſes: car il faut l'avouer, celle-ci s'accorde avec mon inclination comme avec mon devoir. Je ſens qu'autant auroit-il valu ne pas faire ces lettres, que de m'en tenir à la maniere dont elles ont été publiées. Les brochures iſolées, qui n'ont qu'un objet, ne peuvent ſatisfaire que ſur cet objet, & ne ſont gueres lues que de ceux qui y prennent intérêt: mais un corps de défenſes embraſſe tout, & eſt lu de tout le monde.

Je ſais bien qu'un partiſan de Jean-Jaques a dit, tout en écrivant en ſa faveur, *à Dieu ne plaiſe que je veuille me donner les airs d'être le défenſeur de* Jean-Jaques; *il n'en a pas beſoin; ſes œuvres exiſtent.* Ou je me trompe beaucoup, ou il y a dans cette phraſe plus de ſentiment que de réflexion. Elle a beau faire honneur à M. de Marignan, en invitant à croire qu'il voit dans les œuvres de Jean-Jaques, la réfutation complete de toutes les calomnies qu'on a débitées contre lui, il n'en feroit pas moins dangereux que la façon de penſer qu'elle annonce fût adoptée par tous les amis de Jean-Jaques. Si on n'attaquoit que ſes œuvres, à la rigueur ils pourroient ſe taire & les laiſſer parler: mais ce ſont ſes mœurs, ſon caractere, ſes

ſes intentions, ſes principes, ſa mémoire enfin, qu'on attaque avec une fureur ſans frein, & ſans exemple. Or comme ſes ennemis prouvent journellement qu'on peut écrire les plus belles choſes, & faire les plus infâmes, il eſt indiſpenſable d'établir l'admirable conformité, qui a toujours ſubſiſté entre ſes principes & ſa conduite : ce qui ne ſe peut qu'en démontrant juſqu'à l'évidence, la fauſſeté des accuſations dont on a pris à tâche de le charger. D'ailleurs j'ai toujours cru, & je croirai toujours que défendre la vertu contre le vice, eſt un *air* qui ſied à tout le monde. Mais n'eſt-ce pas ſervir la ſociété, peut-être plus utilement que Jean-Jaques même, que de préſerver des impreſſions funeſtes aux mœurs, que quelques littérateurs, & la plupart des journaliſtes cherchent à donner ſur ſon compte, les jeunes gens, les femmes, les gens du grand monde, trop diſſipés pour méditer les ouvrages de ce philoſophe, & trop répandus pour ne pas trouver ſous leurs mains, & au moins parcourir les petits libelles qui s'impriment ouvertement contre lui; & qui ont pour but de rendre ſa perſonne mépriſable, & ſa morale ſuſpecte ? Si nous négligeons de préſenter le préſervatif, nous qui connoiſſons tous les dangers du mal, qui tentera d'appliquer le remede? Il faut défendre Jean-Jaques, pour l'intérêt de la vérité, pour celui de ſa mémoire, pour le bien général, & pour ſon propre ſoulagement, pour peu qu'on ſente avec vivacité. Eh! comment ne pas employer toutes ſes forces à repouſſer les efforts de prétendus philoſophes, qui ſe liguent pour diffamer dans l'eſprit de la multitude ſur qui leur charlataniſme a acquis quelque pouvoir, un homme qu'ils devroient prendre & lui propoſer pour modele? Com-

ment retenir ſon indignation quand on voit deux hommes (*e*) qui s'étoient concilié l'eſtime générale par leur attachement à la bonne cauſe, & le noble zele qui les portoit à ſeconder dans ſes travaux un jeune littérateur, également intéreſſant par ſon âge, ſes talens, ſon caractere, à l'abri d'un nom reſpecté abandonner *lâchement* l'une & l'autre; parler avec la derniere indécence du plus profond des moraliſtes, du plus exact des logiciens, du plus ſimple des philoſophes, du plus éloquent des écrivains, du plus grand des hommes, puiſqu'il en fut le plus vertueux: & cela, après s'être élevés avec autant de vigueur que de courage, contre le *lâche* mais dangereux *agreſſeur* qui, *après quinze ans de ſilence, n'ouvre la bouche qu'après la mort de l'accuſé, & quand il n'a plus pour ſe défendre que le ſouvenir de ſes vertus civiles, & l'eſtime du petit nombre de perſonnes qui l'ont connu.* Après avoir avoué que cet accuſé eſt un *témoin irréprochable dont la candeur & la ſimplicité ſont déjà reconnues* (*f*): & par cette abſurde palinodie, s'expoſer au ſoupçon flétriſſant, dont aucune protection ne peut les garantir, de s'être laiſſé corrompre par les Encyclopédiſtes. A quel prix? C'eſt ce que je n'aurai pas la témérité de vouloir approfondir. Ah! ſans doute, ce ne peut être que par un déplorable effet de cette corruption qu'ils ont oublié ce qu'ils ſe devoient à eux-mêmes, juſqu'à ſe permettre de dire en rendant compte du *ſupplément à l'Emile* de J. J. Rouſ-

(*e*) Meſſieurs Geoffroy & Royou, ci-devant coopérateurs de M. Fréron; actuellement Auteurs du Journal de Monſieur, frere du Roi.

(*f*) Voyez la lettre de M. l'Abbé Royou à M. Fréron, au ſujet de l'*éloge de Mylord Maréchal*, No. 17 de l'*Année littéraire* 1779.

ſeau. *Ce fragment me paroît la meilleure critique qu'on ait jamais faite de l'Emile* (*g*). *On diroit que le Citoyen de Geneve a voulu nous prouver lui-même l'inutilité de ſon ſyſtême d'éducation. Après avoir uni ſon éléve à la charmante Sophie, le mentor s'éloigne, quoique plus néceſſaire que jamais.*

Sans compter qu'il n'eſt pas d'uſage qu'un homme marié garde ſon gouverneur, du moins à ce titre, ſi le Mentor d'Emile étoit reſté auprès des nouveaux époux, ou il n'y auroit ſervi à rien, ce qui donneroit vraiment priſe à la critique, ou il n'y auroit pas eu matiere à un *ſuplément*: car rien ne ſeroit plus ſimple, plus uniforme, moins fertile en événemens, que la vie privée de deux époux, qui, ſous les yeux d'un bon inſtituteur ne s'écarteroient point de la route qu'il leur traceroit; & reſteroient conſtamment attachés l'un à l'autre.

Cet Emile ſi bien affermi dans ſes principes devient galant, & preſque petit-maître: la tendre & vertueuſe Sophie n'eſt plus qu'une femme à la mode; & ſans reſpect pour la philoſophie, elle fait à ſon époux l'outrage le plus ſenſible.

Voilà la pernicieuſe influence des mœurs des grandes villes, ſur les caracteres honnêtes, mais foibles: la crainte de paroître ridicules les jette dans le précipice: mais les principes d'une bonne éducation reprenant le deſſus, les en retirent; ils deviennent plus forts par l'épreuve de leur foibleſſe, & plus eſtimables peut-être de ſavoir réparer, & ſe pardonner réciproquement leurs fautes, qu'ils ne l'auroient été de ſavoir s'en

(*g*) M. Geoffroi parle au ſingulier; mais M. Royou étant ſon aſſocié, ils répondent l'un pour l'autre; & le produit de leur Journal, tant en approbation & en blâme qu'en argent, doit être commun entr'eux.

garantir. Nous aurions vu Emile & Sophie dans cette heureuse ſituation, ſi la mort avoit laiſſé à J. J. Rouſſeau, le tems de les y conduire. Cela eſt vraiſemblable du moins; car ayant cru ce *ſupplément* utile, il n'a pu que le ſuſpendre & non pas l'abandonner. Ce *ſans reſpect pour la philoſophie* eſt une plaiſanterie d'un bien mauvais ton! Mais que M. Geoffroy plaiſante tant & ſi lourdement qu'il voudra, cela ne fera pas qu'*un homme galant & preſque petit-maître* ſoit un ſcélerat; ni qu'*une femme à la mode* ſoit un monſtre, tels que nous n'en voyons que trop, ſortir des colleges & des couvens, où l'éducation eſt ſi oppoſée à l'*inutile ſyſtème* de J. J. Rouſſeau.

Emile ignore ſa diſgrace;

Cela prouve qu'au moins Sophie ne fouloit pas aux pieds les bienſéances.

Sophie la lui apprend par un rafinement héroïque de délicateſſe.

Très-*héroïque* aſſurément. Elle s'eſt en ce point fort éloignée de *la mode;* & ſon exemple ne fera pas contagieux.

Incertain du parti qu'il doit prendre, il forme une eſpece de monologue tragique par le ſtyle, & comique par le ſujet.

Comique par le ſujet! Quoi! aux yeux de M. Geoffroy l'adultere eſt un *ſujet comique!......* Thalie ſe montre plus ſcrupuleuſe.

Si Sophie avoit été trompée par un breuvage comme le prétendent les Editeurs, pour l'honneur de ſon éducation,

Les Editeurs ne *prétendent* rien: ils ne diſent que ce qu'ils ſavent; & reſſemblent trop à leur ami, pour chercher à le faire valoir aux dépens de la vérité.

Elle devoit se justifier aux yeux de son époux.

Elle devoit avouer son malheur au Mentor d'Emile, ai-je entendu dire à une personne d'esprit : moi je dirai, *elle devoit.....* Ce qu'il y a de vraiment *comique*, c'est que nous cherchions les moyens qu'elle auroit dû prendre, comme si la plus féconde imagination qui fut jamais avoit pu en manquer. Tout ce que Sophie n'a pas fait étoit incompatible avec le plan de l'Auteur. Si elle avoit tenu une autre conduite, Emile n'auroit pas été " aux prises avec la fortune, placé dans une suite de " situations effrayantes, que le mortel le plus intrépide n'envi- " sageroit pas sans frémir ; & son maître n'auroit pas pu, comme il le vouloit, " montrer que les principes dont Emile fut nourri " depuis sa naissance, pouvoient seuls l'élever au-dessus de ces " situations (*h*) ". Il falloit pour qu'Emile fut complétement malheureux que Sophie parût coupable ; & il suffisoit pour l'*honneur de son éducation*, que son innocence se découvrît un jour. Si cette infortunée s'étoit *justifiée aux yeux de son époux*, si elle s'étoit confiée à la prudence de son Mentor, l'une ou l'autre de ces démarches auroit rétabli le calme dans le cœur d'Emile ; & alors que devenoient les affreuses situations où J. J. Rousseau vouloit le jetter ? La plus cruelle de toutes est son erreur sur la cause de l'infidélité de Sophie ; c'est elle qui donne lieu à la fuite d'Emile, & au mot sublime qui fait tressaillir toutes les meres, dans le cœur desquelles le goût des frivoles amusemens n'a pas éteint le feu sacré qu'y allume la nature : " Non jamais il ne voudra t'ôter ta mere ; viens, nous " n'avons rien à faire ici ". Car il ne suffisoit pas pour qu'Emile

(*h*) Voyez l'avis des Editeurs.

quittât Sophie, que ses charmes fussent profanés, il falloit qu'il crût son ame dégradée.

Si elle étoit vraiment coupable, elle ne devoit pas le chercher.

Je crois qu'il auroit mieux valu dire, *il n'étoit pas naturel qu'elle le cherchât.* Ce que dit M. Geoffroy semble interdire aux épouses coupables la ressource, & par conséquent les dispenser de l'obligation de rentrer dans leur devoir. Cette phrase, *elle ne devoit pas le chercher* est par son amphibologie, aussi dangereuse que ces vers de Boileau :

L'homme est comme une isle escarpée & sans bords,
Où l'on ne rentre plus quand on en est dehors.

L'auteur en nous offrant son Emile tour-à-tour menuisier, matelot, esclave, a le dessein de faire voir que son éducation lui tient lieu de fortune, & lui fournit des ressources dans les situations les plus cruelles de la vie ; mais pour l'honneur de l'éleve & de l'instituteur, n'eût-il pas mieux valu nous montrer Emile dans des emplois plus importans, consacrant au service de la patrie les talens qu'il a cultivés dans sa jeunesse ?

Il est sûr que cela auroit été plus imposant. Il n'y avoit pour cela qu'une petite difficulté à vaincre ; il auroit fallu seulement que l'Auteur eût fait élever par l'instituteur d'Emile, le Monarque, les Ministres, & les premiers commis du pays où il auroit voulu faire parvenir Emile aux *emplois importans.* Car on ne s'aviseroit pas de les confier à un *bon menuisier dans nos gouvernemens paisibles* ; & en supposant qu'Emile eût joint les *qualités de l'esprit à la vigueur du corps*, les

hommes à grand mérite ne consacrent pas toujours leurs talens *à la patrie*. On sait cela en France ; & on s'en applaudit.

Ici M. Geoffroy abandonne le *supplément à l'Emile* ; crache en passant sur le *supplément à la nouvelle Héloïse* ; & arrive *à des réflexions sur l'illustre Citoyen de Geneve*, qu'il nous assure être *plus utiles* que tout ce qu'il a dit sur ces fragmens ; & on le croit aisément jusqu'à ce qu'on les ait lues. Ces *réflexions* débutent par un parallele entre Voltaire & Rousseau. Ce sont incontestablement deux hommes ; & en voilà assez pour autoriser la comparaison : aussi n'y a-t-il que cela : car on ne peut regarder Rousseau comme un bel-esprit, ni Voltaire comme un grand génie. Quant à leur caractere moral, l'opposition est trop frappante pour qu'il faille en parler. Ce parallele est suivi d'un autre entre Rousseau, & le sincere, le désintéressé, le bon, le vertueux Séneque : on y trouve ces sentences remarquables.

Tous deux ont étonné leur siecle par des paradoxes ; mais les paradoxes de Séneque sont sublimes ; ceux de Rousseau sont bisarres. Les paradoxes de Séneque sont les chimeres de la vertu ; ceux de Rousseau ne sont que les boutades de la misanthropie. Séneque éleve l'homme jusqu'à Dieu ; Rousseau le ravale jusqu'à la bête.

On sent que moi, femme, je n'ai rien à répondre à cela ; & que c'est au public qui connoît les mœurs, & les ouvrages des deux Auteurs comparés, à qui il appartient de juger le juge.

Son caractere est encore un problême : les uns le respectent comme un philosophe assez courageux pour dire à son siecle des vérités hardies, & nouvelles :

Graces au ciel ! C'eſt le plus grand nombre, malgré les Voltaire, les Hume, les Diderot, les d'Alembert, les Geoffroy, les Royou, & une poignée d'anonymes.

Les autres le repréſentent comme un ſophiſte ambitieux, qui pour faire du bruit (*i*) *a ſoutenu des opinions révoltantes dont il n'étoit pas lui-même perſuadé.* (Notez que M. Geoffroy ſe déclare du nombre de ceux-ci, puiſqu'il ajoute); *quel étoit ſon objet en publiant ſes opinions? l'intérêt de l'humanité; mais ne voyoit-il pas qu'elles n'étoient propres qu'à faire briller la ſubtilité de ſa dialectique?*

Je gagerois que ce pauvre Jean-Jaques n'a point vu cela; que M. Geoffroy ne le voit pas non plus; & qu'il ſeroit, non pas embarraſſé, mais bien fâché, ſi une force majeure l'obligeoit à dire ſans détour quel eſt *ſon objet*, en publiant ſi dogmatiquement ſon *opinion* ſur la perſonne & les ouvrages *de l'illuſtre Citoyen de Geneve.*

Le ſeul de ſes ouvrages, continue M. Geoffroy, *où l'éloquence ſoit d'accord avec la raiſon, c'eſt ſa lettre ſur les ſpectacles.*

Voilà ce qu'aucun de ſes ennemis, n'avoit oſé dire. Auſſi les preuves qu'en apporte celui-ci ſont-elles pour la plupart riſibles : comme par exemple,

Avions-nous beſoin du Contrat-Social? Pourquoi fatiguer de maximes républicaines les peuples heureux d'une monarchie? Eſt-il queſtion d'accord & de traité, entre le pere & les enfans?

En effet, n'eſt-il pas clair comme le jour que puiſque les

(*i*) En tout cas cette manie s'eſt emparée de lui bien tard, & l'a lâché de bonne heure; puiſqu'il ne s'eſt montré que treize ans en ſoixante-ſix ans de ſa vie.

François

François n'avoient pas besoin du *Contrat-Social*, Jean-Jaques a eu le plus grand tort de le faire ? Cela me rappelle le propos d'un officier François, qui dînant un jour (à Stutgard) à la table du Duc de Wirtemberg, qui avoit eu l'égard de n'y admettre que des François, dit finement, *il n'y a ici d'étranger que Monseigneur.*

Rousseau ne peut donc prétendre au titre de philosophe (que M. Geoffroy lui donne pourtant); *s'il ressemble à Socrate, c'est parce qu'il a été comme lui joué sur le théâtre.*

Triomphez M. Palissot : si le pardon que vous obtint Rousseau, vous en laisse le courage.

Quintilien lui refuseroit peut-être une place parmi les orateurs ; l'art de colorer des mensonges paroîtroit méprisable à ce grave législateur.

Et c'est de J. J. Rousseau qu'on ose parler avec une si scandaleuse licence ! De J. J. Rousseau le moins présomptueux des philosophes, & le moins tranchant des auteurs ; qui ne cesse de prémunir ses lecteurs contre la séduction de son style ; qui insiste toujours sur la droiture de ses intentions, & jamais sur la sureté de ses lumieres ; qui dit expressément : « quand mes idées » seroient mauvaises, si j'en fais naître de bonnes à d'autres » je n'aurai pas tout-à-fait perdu mon tems. Mon sujet étoit » tout neuf après le livre de Locke, & je crains fort qu'il ne » le soit après le mien...... Je ne vois point comme les autres » hommes ; il y a long-tems qu'on me l'a reproché. Mais dé- » pend-il de moi, de me donner d'autres yeux, & de m'af- » fecter d'autres idées ? Non. Il dépend de moi de ne point » abonder dans mon sens, & de ne point croire être tout

„ ſeul plus ſage que tout le monde ; il dépend de moi, non „ de changer de ſentiment, mais de me défier du mien : voilà „ tout ce que je puis faire & ce que je fais. Que ſi je prends „ quelquefois le ton affirmatif, ce n'eſt point pour en im- „ poſer au lecteur, c'eſt pour lui parler comme je penſe. Pour- „ quoi propoſerois-je par forme de doute, ce dont, quant à „ moi, je ne doute point ? Je dis exactement ce qui ſe paſſe „ dans mon eſprit.

„ En expoſant avec liberté mon ſentiment, j'entends ſi „ peu qu'il faſſe autorité, que j'y joins toujours mes raiſons, „ afin qu'on les peſe, & qu'on me juge : mais quoique je ne „ veuille point m'obſtiner à défendre mes idées, je ne m'en „ crois pas moins obligé de les propoſer ; car les maximes „ ſur leſquelles je ſuis d'un avis contraire à celui des autres, „ ne ſont point indifférentes. Ce ſont de celles dont la vérité, „ ou la fauſſeté importe à connoître, & qui font le bonheur „ ou le malheur du genre-humain „ (*k*).

Eſt-il poſſible qu'il exiſte des propoſitions dont on ſoit en droit de faire un crime à l'Auteur qui s'eſt expliqué ainſi ? C'eſt pourtant à lui qu'on attribue l'*art* ſi familier à ſes adverſaires *de colorer des menſonges* ! C'eſt à J. J. Rouſſeau dont la conduite prouve la conviction ; dont la morale exceſſivement ſévere, ne l'eſt cependant pas plus que ſes mœurs ! Enfin à J. J. Rouſſeau, qui a porté ſi loin l'exercice de toutes les vertus, que ſes détracteurs dans le déſeſpoir de ne pouvoir lui reprocher un vice (*l*) ſe rabattent à l'accuſer d'hypocriſie, le plus

(*k*) Voyez la Préface d'Emile.

(*l*) Des inculpations dénuées de fondement ne ſont pas des reproches.

odieux de tous, ſans doute, mais qui ſuppoſe cependant l'apparente exemption de tous les autres. Accuſation d'autant plus commode à haſarder contre un homme qui ne s'eſt jamais démenti, que l'impoſſibilité de le prouver en diſpenſe ; & que le mortel le plus conſtamment vertueux, peut paſſer pour le plus profondément hypocrite.

L'art de colorer des menſonges ! Et ce ſont des hommes obligés par état à guider la jeuneſſe dans ſes études, (*m*) & le public dans ſes jugemens (*n*), qui confondent inſidieuſement l'erreur dont tout homme eſt capable, avec *le menſonge* dont J. J. Rouſſeau ne le fut jamais !..... En voyant un tel excès de perverſité, qui ne feroit entraîné à s'écrier d'après l'Evangile, *ſi le ſel perd ſa force, avec quoi le ſalera-t-on* ?

Le 9 mai 1781.

(*m*) A titre de profeſſeurs, l'un de philoſophie, l'autre d'éloquence aux colléges de Louis-le-Grand, & Mazarin.

(*n*) A titre de journaliſtes.





LETTRE

A L'AUTEUR DE LA JUSTIFICATION

DE J. J. ROUSSEAU,

Dans la conteſtation qui lui eſt ſurvenue avec M. Hume.

MONSIEUR,

CETTE lettre n'eſt écrite que pour vous ; & je ne l'aurois pas rendue publique, ſi j'avois eu un autre moyen de vous la faire parvenir. Mais je n'ai pu réſiſter au deſir de vous communiquer quelques réflexions que j'ai faites, en liſant l'écrit trop peu volumineux, qui a pour titre : *Juſtification de Jean-Jaques Rouſſeau, dans la conteſtation qui lui eſt ſurvenue avec M. Hume;* & je riſque d'autant plus volontiers la voie de l'impreſſion, qu'elle ne peut faire de tort qu'à moi.

Je n'ai pas aſſez d'eſprit pour que votre amour-propre dût être ſatisfait, que j'applaudiſſe à votre ſtyle, Monſieur : ainſi je n'en parlerai point. Mais j'ai le ſens aſſez droit, & le cœur aſſez bon, pour que vous puiſſiez être flatté de l'admiration que j'ai conçue pour votre caractere ; & j'aime à la faire éclater. Il faut avoir bien du mérite pour entreprendre la défenſe d'un homme que de malheureuſes circonſtances ont livré à la malignité de ſes ennemis ; ſur-tout, quand la ſévérité de ſa morale, l'auſtérité de ſes mœurs, & la ſupériorité de ſon génie, lui en ont fait un ſi grand nombre : vous devez donc être ſûr

de l'approbation de tous les gens de bien. Mais, permettez-moi de vous le dire, vous auriez dû, ce me ſemble, mettre votre nom à la tête de votre ouvrage. Pourquoi garder l'anonyme? Cette réſerve peut être différemment interprétée : les partiſans de Jean-Jaques l'attribueront à la modeſtie; & ſes antagoniſtes à la timidité : car, comment pourroient-ils concevoir qu'on eût le courage de bien faire? Vous ne deviez pas vous expoſer à la diverſité de ces jugemens. D'ailleurs, ſi vous êtes connu, votre réputation eſt bonne; j'en ai pour garant l'honorable rôle dont vous vous êtes chargé : elle auroit donc ajouté ſon propre poids à celui de vos raiſons. Si vous êtes ignoré, vous ne pouviez attendre du tems une occaſion plus favorable pour vous faire connoître; en la ſaiſiſſant vous auriez partagé avec Jean-Jaques, l'eſtime que ſes plus cruels ennemis ne peuvent lui refuſer, & qui me paroît ſi bien prouvée par le dédain dont ils affectent de l'accabler. Peut-être auſſi, ne vous ſouciez-vous pas d'attirer, même à ce prix, les regards du public : j'en ſerois d'autant moins ſurpriſe, qu'à la beauté de votre procédé, je ne vous crois pas homme de lettres. Mais, ſi vous l'êtes, Monſieur, de grace nommez-vous; & pour que nous connoiſſions deux hommes capables de ſuivre cette carriere, ſans s'occuper ni à détruire à force ouverte, ni à miner ſourdement, l'honneur & la tranquillité de leurs concurrens; & pour adoucir l'amertume dont Jean-Jaques doit être pénétré, en voyant une profeſſion qu'il honore, ſi généralement déshonorée. Car ne vous y trompez pas, votre ouvrage eſt déjà arrivé juſqu'à lui, ou y arrivera, malgré l'*épaiſſeur des filets dont il eſt environné* : l'amitié,

ou la haine lui procurent tous les écrits dont il eſt le ſujet.

Vous dites, Monſieur, que l'expoſé de la conteſtation de Jean-Jaques avec M. Hume, a jetté les amis du premier dans un ſi ſingulier abattement, qu'ils n'oſent prendre ſon parti. Ceux qui vous entourent, ont très-bien fait de ſe taire, puiſque leur ſilence vous a fait parler. Je conçois cependant qu'un cœur tel que le vôtre s'annonce a dû en être triſtement affecté. Pour moi, placée, à cet égard, plus avantageuſement que vous, je connois pluſieurs perſonnes dont la probité rend les opinions précieuſes; qui penſent & diſent que la juſtification de Jean-Jaques eſt moins encore dans ſa lettre du 10 juillet 1766, que dans l'apologie de M. Hume; & qui ne peuvent ſe défendre de ſuſpecter les lumieres, ou les intentions *des têtes ſages* qui lui ont conſeillé de mettre au jour les pieces de ſon procès; tant elles trouvent cette démarche ridicule. Quant à vous, Monſieur, vous juſtifiez la conduite de Jean-Jaques, & vous blâmez celle de M. Hume, avec une modération, qui prouve bien que le ſeul intérêt de la vérité vous anime. Vous ne décidez pas que M. Hume ſoit coupable de trahiſon: mais vous affirmez que Jean-Jaques eſt innocent de l'ingratitude qu'on lui impute. Vous ne pouviez le ſervir plus à ſon gré, qu'en ménageant ſon adverſaire. Il y a encore dans votre écrit, une choſe dont Jean-Jaques ſera bien flatté; c'eſt le choix des éloges que vous lui donnez; ils portent tous, ſur la beauté, la généroſité, la délicateſſe, la ſenſibilité de ſon ame; l'honnêteté, la franchiſe, la candeur de ſon caractere; & voilà, j'en réponds, ce qu'il priſe le plus en lui. Mais, pourquoi ces qualités lui ſont-elles conteſtées? Sont-ce bien

elles qui lui font des jaloux? Non. Mais ſes talens ſont trop inconteſtables; il faut bien l'attaquer du côté du cœur, qui a toujours bien moins d'occaſions que l'eſprit de paroître.

Je ſuis fâchée, Monſieur, que le louable empreſſement de rendre hommage à la vertu méconnue, vous ait empêché d'étendre plus loin vos obſervations. Vous auriez dit que l'accuſation dont Jean-Jaques charge M. D.... quoiqu'elle ſoit injuſte, doit paroître bien excuſable.

1°. Jean-Jaques a cru reconnoître le ſtyle de ce célebre Ecrivain, dans la lettre qu'on oſa produire ſous le nom du roi de Pruſſe; & il faut convenir que, pour un homme tel que Jean-Jaques, cette préſomption a la force d'une preuve. Or cette raiſon de croire que M. D.... étoit l'auteur de cette lettre, n'étoit balancée par aucune raiſon d'en douter, à moins qu'elle ne fût priſe dans le caractere de M. D.... choſe très-problématique pour le public, qui ne le connoît que par ſes ouvrages; puiſqu'on ſe croit en droit de diffamer Jean-Jaques malgré les ſiens. C'eſt donc un point du procès, ſur lequel tous ceux qui ne vivent pas intimement avec M. D.... doivent juger Jean-Jaques avec la plus grande circonſpection.

2°. Cette accuſation a précédé la déclaration que M. D.... adreſſe aux éditeurs de l'*Expoſé ſuccinct*, &c. puiſque c'eſt elle qui paroît y donner lieu. D'ailleurs, bien que cette déclaration ſoit ſans date, elle ne doit avoir été faite qu'après que le ſoupçon de Jean-Jaques a été divulgué par M. Hume: il n'étoit pas naturel que M. D.... allât au-devant.

3°. L'auteur de la traduction françoiſe de l'impertinente lettre de M. Walpole s'obſtine à ſe cacher; & ce n'eſt cer-

tainement pas dans l'original anglois que Jean-Jaques a cru reconnoître la plume de M. D....

4°. Enfin, il étoit tout ſimple que Jean-Jaques imaginât que M. Walpole & M. D.... étoient devenus amis, l'étant tous deux de M. Hume. Et ſi M. D.... n'affirmoit pas qu'il ne connoît *nullement* M. Walpole, on auroit peine à croire que M. Hume ait négligé de procurer à ſon compatriote la connoiſſance & l'amitié d'un homme d'un auſſi grand mérite que M. D.... Peut-être auſſi que ce philoſophe, ne ſachant pas le prix de ce qu'il refuſoit, ne ſe ſera pas prêté comme il le devoit aux avances qui lui auront été faites. En vérité, Monſieur, *je le plains ſincérement*, de n'être pas lié avec M. Walpole. L'honnête, le conſéquent M. Walpole, qui s'amuſe innocemment à traduire en ridicule aux yeux de l'univers, un homme *qu'il n'a jamais vu*, *qu'il ne veut point voir*, (de peur ſans doute de perdre l'envie de le traiter de charlatan), & qu'il ne connoît que par l'éclat de ſa célébrité, le bruit des diſgraces qu'il éprouve, & le titre d'ami de ſon ami M. Hume!

Le bienfaiſant M. Walpole, qui ſachant combien ſa nation eſt facile à indiſpoſer, lui peint ce même homme, *qu'il ne connoît pas*, comme un orgueilleux forcené qui préfere les horreurs de l'indigence à l'humiliation d'être ſecouru par un Roi; ou comme un fourbe qui n'ayant réellement pas beſoin de ſecours, affiche la pauvreté pour intéreſſer la commiſération des Princes, exciter leur libéralité, & ſe ménager l'honneur des refus; & cela, dans le moment où M. Walpole ſait bien, que les plus critiques circonſtances forcent cet homme

à

à chercher un aſyle en Angleterre, ſous les auſpices de ſon ami M. Hume!

L'intrépide M. Walpole, qui, bien ſûr que, quoiqu'il faſſe, les remords n'approcheront jamais de ſon cœur, brave, avec la plus généreuſe audace, l'opinion que le public prendra de ſa conduite envers un infortuné *qu'il ne connoît pas*, que tous les honnêtes gens réverent, & qui a été recherché de ſon ami M. Hume!

Enfin l'équitable M. Walpole, qui ſe vante d'avoir pour Jean-Jaques *le plus profond mépris*, *quoiqu'il ne le connoiſſe point*, & ſans ſavoir pourquoi! Car il n'eſt pas préſumable qu'il mépriſe profondément Jean-Jaques, parce que celui-ci a trouvé ſa plaiſanterie mauvaiſe, & s'eſt formaliſé de la foibleſſe de ſon ami M. Hume.

Il ſeroit original que le clair-voyant M. Walpole eût puiſé dans les ouvrages de Jean-Jaques, *le profond mépris* qu'il a pour ſa perſonne, & qu'en en indiquant la ſource à toute l'Europe, qui juſqu'à préſent ne l'a pas vue, il ſauvât Jean-Jaques du reproche d'hypocriſie, dont M. Hume, & ſes adhérens s'efforcent de le noircir.

Vous auriez dit, Monſieur, que M. Hume ne raiſonne pas avec toute la juſteſſe qu'on attend de lui, quand il met en queſtion page 11 de ſon Expoſé, *ſi l'orgueil extrême de Jean-Jaques eſt un défaut*; qu'il établit qu'en admettant l'affirmative, pour laquelle il paroît ne pas pencher, ce ſeroit *un défaut reſpectable*; & qu'il dit huit lignes plus bas, *qu'un noble orgueil, quoique porté à l'excès, mériteroit de l'indulgence dans J. J. Rouſſeau*. Donc, ſelon M. Hume, la même qualité,

chez le même homme & dans les mêmes circonftances, peut être à la fois l'objet de l'indulgence & du refpect. C'eft dommage que cet endroit peche contre la logique : car il me femble être, à d'autres égards, le mieux frappé de tout l'Expofé.

Vous auriez dit, Monfieur, qu'il n'y a point d'ame délicate qui ne foit bleffée de l'oftentation avec laquelle M. Hume étale les prodigieux efforts qu'il a très-inutilement faits pour fervir Jean-Jaques, jufqu'au moment où il engagea M. le général Conway à demander pour lui une penfion au Roi : (fuccès que le caractere de ce miniftre a dû rendre bien facile); & qu'auffitôt que le fentiment fait place à la réflexion, on fe demande à quoi fervent donc, en Angleterre, le crédit, la réputation, la fortune même, puifque tout cela joint, chez M. Hume, à la plus forte paffion d'obliger Jean-Jaques, n'a rien produit pour celui-ci; & n'a valu à M. Hume même, que le prétexte de prendre un titre dont fa vanité s'alimente.

Vous auriez dit, Monfieur, que le choix des articles de la lettre de Jean-Jaques auxquels M. Hume répond, eft un argument victorieux en faveur de Jean-Jaques. De plus; que les affirmations de Jean-Jaques ne méritent en elles-mêmes pas moins de confiance, que les négations de M. Hume; & qu'elles en méritent davantage, en ce que c'eft vis-à-vis de M. Hume, que Jean-Jaques affirme, & que c'eft vis-à-vis du public que M. Hume nie.

Vous auriez ajouté, Monfieur, à ce que vous dites fur la façon dont fe termine la fameufe lettre du 10 juillet, qu'il faut que la crainte de faire une injuftice ait un empire bien abfolu fur l'ame de Jean-Jaques, pour qu'il lui reftât encore

des doutes de la trahiſon de M. Hume. En effet, lorſque queſtionné par M. Hume ſur le compte de M. D.... Jean-Jaques lui dit que ce ſavant étoit un homme *adroit & ruſé*, M. Hume *le contredit*, & fit bien, *avec une chaleur dont il s'étonna, parce qu'il ne ſavoit pas alors qu'ils fuſſent ſi bien enſemble.* Leur intelligence s'eſt découverte, Jean-Jaques a donc la preuve que M. Hume ſait défendre ſes amis : fort bien. Sans parler des inexplicables infidélités dont Jean-Jaques ſe plaint relativement à ſes correſpondances ; de l'air de protection que M. Hume prend avec lui; du peu d'égards qu'il lui marque, dans un moment où il lui en devoit tant, *puiſqu'il lui rendoit de bons offices en matiere d'intérêt*, & qu'il étoit naturel que ſes compatriotes montaſſent leur ton ſur le ſien ; il ſouffre que les gens de lettres, ſur qui il a une influence, dont il ſeroit bien fâché qu'on doutât, déchirent Jean-Jaques dans les papiers publics ; il ne prend point à injure les outrages qu'on lui fait; on calomnie Jean-Jaques, M. Hume *ne contredit perſonne ;* il reſte étroitement uni avec tous les ennemis de ſon ami; cependant, il s'emploie ouvertement pour lui, le produit, le flatte, le careſſe!..... J'ai bien pu préparer la concluſion ; mais, je ne ſaurois la prononcer : elle eſt trop dure.

Vous auriez dit, Monſieur, que les gens qui cenſurent aigrement quelques épithetes choquantes, que Jean-Jaques s'eſt permiſes dans ſa lettre du 10 juillet, préoccupés de ce que cette lettre ſe trouve dans les mains de tout le monde, ne font pas attention qu'elle n'étoit pas faite pour y paſſer ; que ce n'eſt point Jean-Jaques qui l'a rendue publique ; qu'il ne pou-

voit pas croire, ne regardant M. Hume ſeulement que comme un homme ſenſé, qu'elle le devînt jamais ; qu'il eſt fort différent de ſe plaindre à un homme des ſujets de mécontentement qu'on a reçus de lui & de ſes amis, ou de mettre l'univers dans la confidence de ſa façon de penſer ſur le compte de cet homme, & de ceux qui tiennent à lui ; & qu'ainſi Jean-Jaques a pu dire tout ce qu'il a dit à M. Hume, ſans déroger à l'horreur qu'il a toujours eue pour les perſonnalités.

Vous auriez dit, Monſieur, que c'eſt M. Hume, en divulguant le ſoupçon de Jean-Jaques, & non pas Jean-Jaques en le lui communiquant, qui force M. D.... à paroître lié avec les éditeurs de M. Hume. Déſagrément qui doit être bien ſenſible à un homme auſſi ſcrupuleuſement délicat, droit, & honnête que M. D.... Quelles gens ce ſont, Monſieur, que ces éditeurs ! Le Ciel nous préſerve qu'ils s'aviſent de ſe faire auteurs !

Enfin, Monſieur, vous auriez dit, que la ſeule choſe répréhenſible dans la lettre de Jean-Jaques, eſt la confiance avec laquelle il avance que M. de Voltaire lui a écrit une lettre *dont le noble objet eſt de lui attirer le mépris & la haine de ceux chez qui il s'eſt réfugié.* Je ne conçois pas comment Jean-Jaques a pu attribuer à M. de Voltaire cet infâme libelle intitulé : *Le Docteur Jean-Jaques Panſophe*, *ou Lettre de M. de Voltaire ;* & j'avoue que j'aurois peine à lui pardonner cette mépriſe, s'il ne l'avoit faite dans un tems où l'oppreſſion de ſon cœur, devoit gêner la liberté de ſon eſprit. Quoi ! parce que M. de Voltaire fait quelquefois des méchancetés, en faut-il inférer qu'il faſſe toutes celles que des méchans

ſubalternes donnent pour être de lui ? Ce genre eſt ſi facile, & la proſe de M. de Voltaire eſt ſi aiſée à imiter ! Cette opinion eſt injuſte : elle eſt même dangereuſe : car elle peut encourager les Auteurs encore plus vils qu'obſcurs, qui ſe plaiſent à dégrader aux yeux du public, deux hommes fameux, l'un par ſon eſprit & ſes proſpérités, l'autre par ſon génie & ſes malheurs, qui partagent, quoiqu'inégalement, ſes ſuffrages. Pour moi, je penſe avoir de très-bonnes raiſons pour croire que M. de Voltaire n'eſt point l'auteur de la lettre intitulée : *le Docteur Jean-Jaques Panſophe.*

1°. Elle a paru ſous ſon nom.

2°. On y releve des prétendues contradictions de Jean-Jaques. M. de Voltaire relever des contradictions ! Ah ! Monſieur, peut-on le croire, ſans s'écarter de l'opinion, ſans doute appuyée ſur des faits, qu'on a généralement de ſa prudence ?

3°. On y accuſe Jean-Jaques des vices les plus atroces ; & on l'en plaiſante, comme on pourroit plaiſanter M. de Voltaire d'une erreur d'hiſtoire, de chronologie, de géographie, &c. &c. En pareil cas le ton léger n'eſt pas celui de l'amour de la vertu : & M. de Voltaire veut qu'on croye qu'il aime la vertu.

4°. Cette lettre contient quelques platitudes, & des écarts d'imagination que M. de Voltaire pourroit ſe permettre au milieu de ſes protégés ; mais qu'il ſe garderoit bien de donner ſous ſon nom au public : car puiſque M. de Voltaire écrit encore, il veut encore être admiré.

5°. On a inſéré dans cette lettre quelques phraſes qui ſe

trouvent dans les ouvrages de Jean-Jaques ; & que tout le monde reconnoît à force de les avoir lus. Mais elles font fi bêtement, ou fi indignement défigurées, qu'elles ne peuvent avoir été mifes dans cet état que par quelqu'un dont la tête eft aliénée, ou dont le cœur eft corrompu. En vérité, cela reffemble bien à M. de Voltaire, lui dont la jufteffe de l'efprit & la droiture de l'ame font les attributs diftinctifs ! Et puis, fi M. de Voltaire pouvoit être foupçonné d'animofité contre Jean-Jaques, le moyen d'imaginer qu'il fût affez gauche pour prouver, en altérant ceux de fes paffages qu'il cite, qu'il eft lui-même convaincu qu'on ne peut nuire à cet Auteur, en le citant fidellement? Ah ! Jean-Jaques, pour avoir tant étudié les hommes, vous connoiffez bien peu l'homme dont il eft queftion !

6°. Je fais bien que M. de Voltaire, dont la grande ame ne s'occupe que de l'intérêt général, s'embarraffe peu de faire pleurer celui à qui il parle, pourvu qu'il faffe rire ceux qui l'écoutent. Mais quand il veut faire rire aux dépens de quelqu'un, il s'attache à en faifir les ridicules, plutôt qu'à lui en fuppofer : fon ironie eft fine, & fes tournures ingénieufes. Or tout le perfifflage de la lettre dont il s'agit porte à faux; & n'a ni fel, ni variété.

7°. Enfin l'auteur de cette lettre dit à Jean-Jaques, que *fes livres ne méritoient pas de faire tant de fcandale & tant de bruit.* C'eft comme s'il difoit que les puiffances eccléfiaftiques & féculieres, qui fe font alarmées des *livres* de Jean-Jaques, n'ont pas le fens commun; que le public, fur qui les *livres* de Jean-Jaques ont fait tant de fenfation, n'a pas le

ſens commun ; que le roi de Pruſſe, qui ne connoît Jean-Jaques que par ſes *livres*, & qui l'a ouvertement honoré de la plus ſpéciale protection, non-ſeulement à titre d'infortuné, mais à titre d'homme de mérite, n'a pas le ſens commun. Eh! Monſieur, ſans compter ce que M. de Voltaire doit de reconnoiſſance aux puiſſances eccléſiaſtiques, & ſéculieres, au public, & au roi de Pruſſe; comment M. de Voltaire, qui a tant de jugement, auroit-il fait une telle bévue?

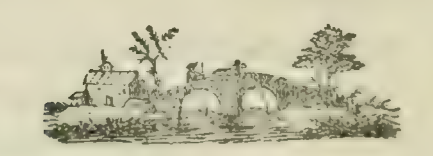
Ces raiſons me ſuffiſent pour croire que M. de Voltaire n'a point fait *le Docteur Jean-Jaques Panſophe*, ni même la lettre (adreſſée à M. Hume) qui le précede dans une brochure qui vient de paroître, malgré le déſaveu que cette lettre contient. Un déſaveu ! C'eſt pourtant bien là le cachet de M. de Voltaire..... N'importe ; ces lettres ne ſont pas de lui ; elles n'en peuvent pas être. Sans doute elles viennent de la même ſource qu'un autre libelle intitulé : *Confeſſion de M. de Voltaire*, qui parut il y a quelques années, auſſi ſous ſon nom. Vous ne la connoiſſez peut-être pas, Monſieur, cette *Confeſſion*. C'eſt une piece de vers, mal faite, & de mauvais goût; mais pleine de choſes ſi fortes, que M. de Voltaire ne pourroit les avouer, quand elles ſeroient vraies, (ce qu'il faut bien ſe garder de croire,) qu'aux pieds d'un capucin, dans quelque violent accès de colique, qui rendroit ſa profeſſion de foi plus étendue que celle qu'on lui fait faire dans *le Docteur Jean-Jaques Panſophe.*

En vérité, Monſieur, il eſt bien malheureux que les loix ne ſéviſſent pas contre ces monſtres de méchanceté & de baſſeſſe, qui, à la faveur des noms les plus impoſans, exha-

lent le poiſon qui ſurabonde dans leur ame. La ſociété du moins, auſſi-tôt qu'elle les connoît, devroit en faire juſtice, en les écraſant de tout le poids de ſon mépris. Car à mon avis, qui n'eſt honnête homme qu'aux termes de la loi, n'a droit qu'au reſpect du bourreau.

Si je n'étois pas femme, je prendrois pour moi-même, le conſeil que j'ai oſé vous donner, Monſieur ; je me nommerois. Mais ce feroit me faire trop remarquer, que de me déclarer hautement pour un homme qui, dit-on, outrage mon ſexe. Quoique je ne veuille point choquer ce ſentiment, je ſuis bien éloignée de l'adopter ; je penſe au contraire qu'il n'y a point d'Auteur qui nous traite auſſi favorablement que Jean-Jaques, puiſqu'en exigeant de nous une plus grande perfection, il prouve qu'il nous en croit ſuſceptibles ; & je trouve qu'il nous rend exactement juſtice, en diſant de nous beaucoup de bien, & un peu de mal.

Novembre 1766.



REFLEXIONS



REFLEXIONS

Sur ce qui s'eſt paſſé au ſujet de la rupture de J. J. Rouſſeau & de M. Hume.

DE toutes les ſcenes ſcandaleuſes que la philoſophie n'a pas empêché les philoſophes de donner au public, aucune n'a autant enrichi les faſtes de la méchanceté humaine, que la querelle qui diviſe M. Hume, & J. J. Rouſſeau. Un homme aſſez froid ſur cet objet, ou aſſez ſage, pour avoir dédaigné de lire les différentes brochures auxquelles il a donné naiſſance, ne pourroit jamais imaginer combien d'impoſtures on s'eſt permis de débiter contre Jean-Jaques; ou ſous des noms empruntés, ou ſous le maſque de l'anonyme. Quand je dis que les accuſations intentées contre ce grand-homme ſont des impoſtures, ce n'eſt pas que je puſſe le démontrer inconteſtablement. Ne l'ayant ſuivi dans aucune circonſtance de ſa vie, cela me ſeroit impoſſible; je ne crains point d'en convenir. Je ne veux employer pour le défendre, aucune des armes que je trouve odieux qu'on emploie pour l'attaquer. Non-ſeulement je ne dirai, mais même je n'inſinuerai rien que de vrai. Je ſais bien qu'en me renfermant dans ces bornes, que la probité ne franchit point, mes aſſertions ſeront peu ſaillantes; qu'en m'expliquant de maniere à prévenir les équivoques, mon ſtyle manquera de rapidité. Mais qu'importe? Ce n'eſt pas d'éblouir qu'il s'agit ici, c'eſt de perſuader. Quiconque s'occupe trop des intérêts de ſon amour-propre, n'eſt pas digne

de ſoutenir ceux du mérite opprimé. Je crois, & je dis avec aſſurance que les accuſations intentées contre J. J. Rouſſeau ſont des impoſtures, parce que tout ce qui eſt avancé ſans preuves contre un homme dont la célébrité peut exiter l'envie, doit être regardé comme tel : parce que le caractere que ſes accuſateurs décelent dans leurs écrits, rend leurs dépoſitions ſuſpectes: enfin parce que les préjugés dans une ame honnête ſont toujours en faveur de l'honnêteté d'un auteur dont la morale eſt ſaine ; & dont la conduite, ſans doute rigoureuſement obſervée par ſes ennemis, ne leur fournit pas la matiere d'un ſeul reproche ſenſé.

A chaque inſtant on voit éclore de nouveaux libelles, dans leſquels Jean-Jaques eſt peint avec les plus affreuſes couleurs. Ses perſécuteurs, que leur acharnement aveugle, ne s'apperçoivent pas que de ſemblables portraits déshonorent les pinceaux & non pas le modele. En effet, que réſultera-t-il du ramas d'horreurs qu'on publie ſur ſon compte ? Les eſprits libres d'animoſité, & de jalouſie ne ſe perſuaderont jamais que, ſincere juſqu'à tout ſacrifier à l'obligation de dire ce qu'il croit la vérité, juſqu'à avouer ſes défauts, ce qui eſt bien plus fort encore, Jean-Jaques ſoit en même tems aſſez conſommé dans l'art de feindre, pour avoir joui juſqu'à cinquante-quatre ans de la réputation d'honnête homme ſans la mériter, Réputation encore ſi reſpectable, & par conſéquent ſi bien acquiſe, qu'aucun de ſes ennemis n'oſe l'attaquer à viſage découvert. Que ceux qui ſavent de Jean-Jaques un trait oppoſé à la probité, qui lui ont vu faire une baſſeſſe, qui l'ont convaincu de menſonge, le diſent, & ſe nomment : voilà comme

il convient d'accuſer. Alors Jean-Jaques devra ſe défendre ; & s'il ne ſe défend pas, ou s'il ſe défend mal, on ſera en droit de s'en rapporter à des accuſations, que ſon ſilence laiſſera ſubſiſter, ou que ſes raiſons ne pourront détruire. Mais, comment engager ſes accuſateurs à ſe montrer ? Que leur offrir en dédommagement de la honte dont ils ſe couvriroient en déclarant qu'ils ont l'ame aſſez noire pour ſuppoſer le vice, ſous les plus éclatans dehors de la vertu ? Et cela gratuitement : car enfin on ne conçoit pas que quelqu'un puiſſe être intéreſſé à nuire à Jean-Jaques ; il eſt évident qu'il a des ennemis ; mais on n'imagine pas comment il s'en eſt fait : on voit bien les effets de leur haine ; mais on n'en ſauroit ſoupçonner la cauſe. Jean-Jaques qui n'eſt avide ni de biens, ni de diſtinctions, n'a jamais dû croiſer les vues de qui que ce ſoit : ſon éloquence qui s'eſt élevée avec tant d'énergie contre la dépravation générale, n'a jamais diffamé les mœurs, noirci le caractere, flétri l'honneur, ni dépriſé les talens d'aucun particulier. Jamais les malheureux ne s'adreſſent à lui ſans en recevoir quelque ſoulagement ; ceux que la médiocrité de ſa fortune ne lui permet pas de ſecourir de ſa bourſe, ne laiſſent pas d'avoir part à ſes bienfaits ; il les encourage, les conſeille, les plaint, les conſole. Perſonne n'exerce mieux que lui, l'humanité qu'il recommande mieux que perſonne. Il fait, dans tous les genres, tout le bien qu'il peut : il n'en faut pas d'autres preuves que les regrets qu'il a laiſſés, par-tout où il a fait quelque ſéjour. Je ne dis point ceci au haſard, je le tiens d'un homme d'une probité irréprochable, & d'un mérite ſupérieur. Je le citerois s'il vivoit encore ; mais il n'appartient qu'à M.

Hume d'en appeller au témoignage de gens qui ne ſont plus.

Qui peut donc prendre à tâche de répandre l'amertume ſur les jours d'un homme qui n'a provoqué la vengeance de perſonne? Ah! C'eſt l'envie; on la diſtingue, parce qu'on ne la voit pas: cette paſſion la plus lâche de toutes, ne porte ſes coups qu'à la faveur des ténebres.

Qu'on ne m'oppoſe point que M. Hume, & M. Walpole ſe ſont montrés. Ce n'eſt point d'eux qu'il s'agit ici. D'ailleurs je trouve que ces deux étrangers doivent exciter plus de pitié que d'indignation. En effet, M. Hume ſéduit par des conſeils inſenſés ou perfides a fait une ſottiſe, qu'on doit d'autant plus volontiers lui pardonner, qu'à moins de le regarder comme un monſtre, on ne ſauroit douter qu'il ne l'expie par le plus ſincere repentir; & le pauvre M. Walpole s'eſt acquis en dupe auprès de nous autres François la réputation de méchant: puiſque tout le mérite de la barbare plaiſanterie qu'il s'eſt permiſe conſiſte dans la tournure, & que cette tournure n'eſt pas à lui. Quant à M. de Voltaire dont le nom a paru à la tête de deux mauvaiſes lettres, leur auteur n'en eſt que mieux caché.

De tant de libelles qui révoltent l'honnêteté, je ne veux aujourd'hui m'occuper que d'un ſeul; & je le choiſis, non comme le mieux fait, mais comme le plus infâme. C'eſt celui qui eſt intitulé, *Notes ſur la lettre de M. de Voltaire à M. Hume.* C'eſt bien le plus noir, & le plus plat écrit qui ait jamais vu le jour. L'auteur y déraiſonne d'un bout à l'autre; tantôt avec la plus inſigne mauvaiſe foi; tantôt avec la peſanteur la plus aſſommante; tantôt avec la plus riſible préſomption. Enfin, mal-adroit au point de ne ſavoir pas orner des

méchancetés du peu d'agrémens qu'il leur faut pour plaire, il s'avife de donner des leçons à un homme qu'il prend pour M. de Voltaire : cela eft original. Voyons, en répondant à l'auteur de ces *Notes*, fi plus heureufe que lui, je pourrai, avec très-peu d'efprit, dire quelque chofe de paffable. Il ne faut pas beaucoup préfumer de foi pour entrer en lice avec un tel adverfaire ; de ce moment c'eft à lui que je vais parler.

L'Editeur de vos remarques *déclare*, Monfieur, *qu'elles font d'un Magiftrat*. En vérité la dignité de leur ton répond bien à celle de ce titre ! Vous *Magiftrat* ! Peut-on calomnier à ce point la Magiftrature ! Quoi qu'il en foit, comme les *déclarations* font devenues fort à la mode, & que je fuis bien aife de *déclarer* auffi, je *déclare* que la *déclaration* de l'Editeur de vos remarques ne m'en impofe pas. Je *déclare* de plus que quand vous feriez *Magiftrat*, je ne croirois pas vous en devoir plus d'égards ; par la raifon qu'un *Magiftrat* qui feroit des libelles anonymes, feroit confondu, par fon caractere perfonnel, avec les coupables que l'autorité attachée à fa place doit punir.

M. de Voltaire dites vous, Monfieur, *auroit dû citer le paffage où Jean-Jaques dit qu'il lui faut une ftatue.* Et pour étayer votre ingénieufe remarque, vous citez un paffage où il ne le dit pas. Relifez-le, Monfieur, ce paffage, & vous verrez, s'il vous eft poffible de bien voir, que Jean-Jaques pouffe l'orgueil bien plus loin que vous ne croyez ; car la façon dont il s'exprime ne dit pas *qu'il lui faut une ftatue*, mais que cet hommage augmenteroit la gloire du gouvernement qui le lui rendroit. Au refte, Monfieur, M. de Voltaire, (car pour

vous c'eſt lui), n'a pas dû ſe croire obligé de *citer* les paſſages de Jean-Jaques dont il parle ; il ſait trop bien qu'il ſuffit de les indiquer.

Jean-Jaques dit du mal de tous les gouvernemens, à tort, & à travers.

Dire du mal *à tort & à travers*, c'eſt, Monſieur, blâmer indiſtinctement ce qui eſt blâmable, & ce qui ne l'eſt pas. Or comme il n'y a point de gouvernement quelqu'heureuſement combiné, quelque ſagement conduit qu'il ſoit, dans lequel il ne s'introduiſe des abus, il ne ſe gliſſe des vices, vous auriez *dû citer* les bonnes choſes que Jean-Jaques a cenſurées ; & les gouvernemens où elles ſe trouvent.

On voit bien que s'il eſt ſculpté, ce doit être dans la poſture où l'on ne voit que la tête, & les mains d'un homme, dans la machine de bois élevée au milieu du marché de Londres.

Oh ! Pour le coup, Monſieur, je me tiens pour battue. Car que répondre à cette brutale atrocité, quand on ne veut pas dire quelle place mériteroit d'occuper en perſonne, un homme qui en aſſigne une pareille à la ſtatue de J. J. Rouſſeau ?

Il fut accueilli à Paris avec quelque bonté : mais il ſe brouilla bientôt avec preſque tous ceux auxquels il avoit obligation.

Vous ne donnez rien au haſard, Monſieur ? Vous connoiſſez tous ceux qui ont accueilli Jean-Jaques ? Vous ſavez au juſte la valeur de tous les ſervices qu'on lui a rendus ? Vous avez tenu régître des traits d'ingratitude qui lui ont fait perdre la bienveillance de ſes protecteurs ?..... J'admire tout ce que votre génie embraſſe de détails.

On ſait comment il ſortit de la maiſon qu'un Fermier-général & Madame ſa femme lui avoient accordée au village de Montmorenci.

Accordée ! Qu'elle admirable exactitude d'expreſſion ! *On ſait* ! non, Monſieur, *on* ne *ſait* pas, vous ne ſavez pas vous-même comment ſe paſſa la rupture dont vous parlez. Si vous le ſaviez, vous le diriez : la diſette rend économe ; vous ne perdriez pas un moyen d'intéreſſer. *On ſait* ! ne ſembleroit-il pas que les procédés d'un particulier vis-à-vis d'un autre particulier, doivent faire un éclat qui pénétre par-tout ; que tout le monde ait ſous ſa main des Editeurs qui ſe chargent de publier une tracaſſerie de ſociété ; (paſſe pour M. Hume) & qu'il faille ſur un ſemblable objet, renvoyer le public à ſes propres connoiſſances, comme s'il s'agiſſoit d'un événement fort important pour lui ? *On ſait* ! qui eſt-ce qui *ſait* ce qu'il n'a pas vu ? Tant de petites conſidérations engagent à trahir la vérité, qu'il faut être bien hardi pour oſer ſoutenir comme vrai, ce qu'on ne ſait que par ouï-dire : ſur-tout lorſqu'il s'agit de choſes que leur nature condamne à l'obſcurité. *On* ne *ſait* point ſi Jean-Jaques a perdu les bonnes graces d'un ménage bourgeois : mais *on ſait* qu'il a obtenu la protection d'un grand Roi : *on ſait* qu'il jouit de celle d'un Prince, auſſi reſpectable par l'étendue de ſon génie, que par l'élévation de ſon rang : *on ſait* qu'un Maréchal de France, auſſi recommandable par la beauté de ſon ame, que par ſes dignités eſt mort ſon ami. Voilà ce qu'*on ſait*, parce qu'il eſt un ordre d'hommes dont la bienveillance a des effets remarquables.

Maiſon dans laquelle il étoit nourri, chauffé, éclairé à leurs

dépens ; & où on avoit la délicatesse de lui laisser ignorer tant de bienfaits.

Vous devriez bien nous dire, Monsieur, comment ce *Fermier-général*, & *Madame sa femme* s'y sont pris pour nourrir, chauffer, éclairer Jean-Jaques *à leurs dépens*, sans qu'il s'apperçût qu'il ne lui en coûtoit rien. Cela me paroît être le chef-d'œuvre de l'adresse. A la vérité je ne conçois pas trop comment l'art qui a pu soustraire leur générosité à la connoissance de celui qui en étoit l'objet, ne s'est pas étendu jusqu'à la dérober à la vôtre. Mais voici un léger correctif.

Ou du moins on lui fournissoit le prétexte de feindre de l'ignorer.

Ce correctif me fait penser que vous pourriez bien, Monsieur, nommer *bienfait* ce que Jean-Jaques n'a pas pu recevoir à ce titre. Par exemple, si pendant le séjour qu'il a fait dans la maison de ce *Fermier-général & de Madame sa femme*, il avoit employé de quelque maniere que ce fût ses talens pour leur utilité, personne ne pourroit appeller *bienfait* un échange de services.

Il s'attira tellement la haine de tous les honnêtes gens, qu'il est obligé de l'avouer dans sa lettre à M. l'Archevêque de Paris, page 3. « Je me suis vu, dit-il, dans la même année » recherché, fêté, même à la Cour : puis insulté, menacé, » détesté, maudit : les soirs on m'attendoit pour m'assassiner » dans les rues ; les matins on m'annonçoit une lettre de » cachet ».

Je ne vois point, Monsieur, que Jean-Jaques avoue dans ce passage qu'*il s'attira la haine de tous les honnêtes gens*. Il s'y

plaint

plaint de s'être vu déteſté ; mais il ne s'y accuſe point de ſe l'être attiré. Ces mots *honnêtes gens* ne s'y trouvent même pas : la Cour ſeule y eſt nommée , & comme elle n'a pas le privilege excluſif de contenir *d'honnêtes gens*, un homme qui a eu le malheur d'y paroître dans un point de vue déſavantageux, peut poſſéder à juſte titre l'eſtime & l'amitié de beaucoup *d'honnêtes gens*. Ce qu'il y a de ſûr , c'eſt que ſi on raſſembloit les amis que Jean-Jaques a dans Paris, on en compoſeroit la meilleure compagnie de cette immenſe ville. Au reſte, Monſieur, il y a ici un compliment à vous faire, votre citation eſt preſque fidelle. Mais à quoi bon cette lueur de ſincérité qui va être obſcurcie par les ténebres du menſonge? Croyez-moi, puiſque vous voulez faire le procès à Jean-Jaques, demeurez conſtament attaché à l'uſage qu'ont adopté ſes ennemis; ne le faites jamais parler comme il parle.

On demande comment il ſe pourroit faire qu'il fût généralement maudit, *déteſté* , *ſans avoir fait au moins quelque choſe de déteſtable?*

Perſonne ne fait une ſi ſotte queſtion. On ne croit point que Jean-Jaques ſoit *généralement déteſté;* ainſi on ne peut partir de cette opinion pour croire qu'il ait fait *quelque choſe de déteſtable*. Mais, s'il étoit *généralement déteſté* pour avoir fait *quelque choſe de déteſtable*, la choſe *déteſtable* qui le feroit *généralement* déteſter feroit *généralement* ſue ; & il n'y auroit point de queſtion à faire. En vérité, Monſieur, vos raiſonnemens ſont auſſi vicieux que vos motifs.

Si vous voulez bien , je ne répondrai pas à ce que vous dites ſur la comédie & l'opéra de Jean - Jaques : cela ne vaut

pas la peine d'être combattu. Il n'eſt ſeulement pas vraiſemblable qu'un homme qui avoue une mauvaiſe comédie qu'on ne ſavoit pas être de lui, ſe donne pour auteur de la muſique d'un opéra qu'il n'a pas faite. Paſſons à des choſes auſſi fauſſes, & plus graves.

On a très-mal inſtruit M. de Voltaire ſi on lui a dit que M. de Montmollin ſe piquoit de fineſſe & de délicateſſe. C'eſt un homme très-ſimple, & très-uni; à qui on n'a reproché que de s'être laiſſé ſéduire trop long-tems par Rouſſeau.

C'eſt vous, Monſieur, qu'*on a très-mal inſtruit.* M. de Montmollin trop *fin* pour ſe piquer de *fineſſe*, n'a de *ſimple* & d'*uni* que l'extérieur. Il eſt adroit, ſouple, pâtelin, circonſpect; & a plus d'eſprit qu'il n'en faut pour n'être la dupe de perſonne. Je tiens ce portrait (que j'abrége) de gens qui le connoiſſent, & qui ont étudié ſous ſes loix. Jean-Jaques ne l'a point ſéduit : mais il n'a point ſéduit Jean-Jaques; & voilà la ſource de leurs démêlés.

Non-ſeulement la déclaration de J. J. Rouſſeau contre le livre de l'Eſprit, & contre ſes amis (*a*), *eſt entre les mains de M. de Montmollin, mais elle eſt imprimée dans un écrit de lui, intitulé :* Réfutation d'un libelle, page 90.

Voilà bien le plus criant abus qu'on ait jamais fait de la faculté d'écrire! J'ai ſous les yeux l'écrit de M. de Montmollin que vous citez, Monſieur. Ce miniſtre y rapporte (depuis la page 82 juſqu'à la page 101, ainſi la page 90 s'y trouve compriſe), une lettre qu'il avoit écrite le 25 ſeptembre 1762 à

(*a*) Je voudrois bien ſavoir ce que c'eſt que les *amis* d'un *livre*.

M. N. N. à Geneve par laquelle il lui mandoit que dans une *converſation* qu'il diſoit avoir eue le 25 août précédent avec M. Rouſſeau, au ſujet de ſes ouvrages, & ſur-tout de ſon Emile, cet auteur lui avoit proteſté « qu'il n'avoit point eu » en vue la religion chrétienne réformée; » mais qu'il étoit entré dans ſon plan trois objets principaux, dont le ſecond étoit (je laiſſe à part les deux autres); « de s'élever non pas » préciſément directement, mais pourtant aſſez clairement » contre l'ouvrage infernal de l'Eſprit, qui, ſuivant le prin- » cipe déteſtable de ſon auteur, prétend que ſentir & juger » ſont une ſeule & même choſe : *ce qui eſt évidemment établir* » *le matérialiſme* ».

Où avez-vous pris, Monſieur, que parler à un eccléſiaſtique avec toute la confiance qu'on préſume qu'il mérite, & cela dans une converſation particuliere, ſur des principes établis dans un livre, lui dire qu'on a eu intention de les combattre, ſans nommer ni le livre, ni l'auteur, c'eſt faire une *déclaration authentique* contre ce livre; c'eſt ſe rendre l'*accuſateur* de ſon auteur; c'eſt *rouvrir des plaies qui ſaignent encore*; c'eſt devenir coupable d'une *baſſe ingratitude*, d'une *envie ſecrete*, d'une *calomnie infâme?* Où avez-vous pris tout cela? Dans le deſir de le faire croire aux autres. Mais ce deſir ne vous réuſſira pas: vos moyens vous éloignent de votre but: ce n'eſt pas ſur Jean-Jaques que vous dirigez l'indignation des gens de bien, c'eſt ſur vous-même. Je penſe aſſez avantageuſement de M. Helvétius, pour croire qu'il rejette avec horreur, l'odieux & inutile appui que vous lui offrez. Cet homme équitable & célebre, dont l'exemple réfute les écrits, fait que des

opinions inférées dans un livre font abandonnées à la cenfure publique; & que l'auteur n'a point à fe plaindre de celui qui les releve, quand il ne cherche point à empoifonner fes motifs. Tout homme peut errer : c'eft de fon défenfeur, & non pas de fes erreurs que M. Helvétius doit être humilié : la célébrité de fon livre pouvoit les rendre plus dangereufes, que fa retractation ne pouvoit être utile. Cela ne fauroit être contefté. Jean-Jaques a donc bien fait de les combattre; il ne feroit point blâmable de l'avoir dit à M. de Montmollin; & M. de Montmollin ne feroit point blâmable non plus de l'avoir répété; parce qu'on ne peut mal faire en mettant au jour une chofe où il n'y a point de mal, que dans des circonftances où ne fe trouvoient ni M. Hélvétius, ni Jean-Jaques. Mais, qui vous a dit, Monfieur, que dans le compte que M. de Montmollin rend à fon ami de ce qui s'eft paffé à cet égard, il fe fert des mêmes termes dont Jean-Jaques s'eft fervi? Pour moi, dans la quantité d'adverbes, & dans l'efpece d'adjectifs dont la déclaration qu'il rapporte eft furchargée, je ne reconnois point la maniere dont Jean-Jaques s'exprime : fi elle contient fes idées, elles y font revêtues du langage de M. de Montmollin, ce qui doit néceffairement les changer; fans cependant qu'on puiffe taxer ce dernier de mauvaife foi; parce qu'il eft tout fimple que la mémoire ne fourniffe que la fubftance d'une *converfation* qui a été tenue un mois auparavant le moment où on en parle. D'ailleurs Jean-Jaques a donné dans une note qui fe trouve à la page 17 des *lettres de la Montagne*, un témoignage public de fon eftime pour M. Helvétius, qui le juftifie pleinement des mauvaifes intentions que vous ofez lui imputer. A la vérité,

ni M. Helvétius, ni l'*Esprit* n'y ſont nommés : mais l'un & l'autre y ſont ſi clairement déſignés que, ſi cette note contenoit quelqu'accuſation, ou ſeulement quelque ſarcaſme, Jean-Jaques ſeroit ingrat envers ſon *bienfaiteur*. La voici.

" Il y a quelques années qu'à la premiere apparition d'un
» livre célebre, je réſolus d'en attaquer les principes que je
» trouvois dangereux. J'exécutois cette entrepriſe quand j'ap-
» pris que l'Auteur étoit pourſuivi. A l'inſtant je jettai mes
» feuilles au feu: jugeant qu'aucun devoir ne pouvoit autori-
» ſer la baſſeſſe de s'unir à la foule, pour accabler un homme
» d'honneur opprimé. Quand tout fut pacifié, j'eus occaſion
» de dire mon ſentiment ſur le même ſujet dans d'autres
» écrits; mais je l'ai dit, ſans nommer le livre, ni l'Auteur.
» J'ai cru devoir ajouter ce reſpect pour ſon malheur, à l'eſ-
» time que j'eus toujours pour ſa perſonne. Je ne crois point
» que cette façon de penſer me ſoit particuliere; elle eſt com-
» mune à tous les honnêtes gens. Si-tôt qu'une affaire eſt
» portée au criminel, ils doivent ſe taire, à moins qu'ils ne
» ſoient appellés pour témoigner ».

C'eſt, Monſieur, d'après cette déclaration qui eſt bien de Jean-Jaques, qu'il faut juger ſa conduite & ſes motifs : parce que Jean-Jaques n'eſt point un fourbe; & qu'il ne peut ſe méprendre ſur ce qu'il penſe, comme M. de Montmollin ſur ce qu'il a entendu. Je viens d'établir, Monſieur, qu'en ſuppoſant vrai l'expoſé de M. de Montmollin, vous auriez fait une noirceur abominable, en abuſant de cet expoſé pour charger Jean-Jaques de torts qu'il n'eut jamais, qui ſont trop oppoſés à ſon caractere pour qu'il puiſſe jamais les avoir. Mais vous avez

fait bien pis encore : vous êtes parti pour l'accuſer d'un écrit « *déſavoué* par la vénérable Claſſe » dont M. de Montmollin eſt membre ; d'un écrit que M. de Montmollin, malgré tout ſon crédit, « n'a jamais pu faire imprimer *avec permiſſion* » ; enfin d'un écrit où M. de Montmollin rapporte « des entre- » tiens qui n'ont jamais exiſté ». D'après cela, Monſieur, jugez-vous.

Les petits-garçons & les petites-filles lui jetterent des pierres.

Voilà le texte de cet article ; en voici le commentaire.

Il eſt vrai qu'on jetta quelques pierres à J. J. Rouſſeau & à la nommée le Vaſſeur.

Cela eſt vrai, Monſieur? Eh! comment le ſavez-vous? Je ne ſache pas que d'autres que Jean-Jaques & ſes partiſans l'ayent dit. Pourquoi les en croyez-vous? Vous ſavez bien comme on invente : qui vous aſſure qu'ils ne l'ont pas inventé? Je ſuis toujours étonnée de trouver de la confiance chez des gens qui n'ont pas le droit d'en inſpirer.

Qu'il traîne par-tout après lui, & qui étoit ſans doute la confidente de Madame de Wolmar.

En admettant votre ſuppoſition, Monſieur, il eſt bien digne de vous de faire un crime à Jean-Jaques de s'attacher une perſonne qui a conſacré ſes ſoins à une femme vertueuſe qu'il adoroit. Car pour que *la nommée le Vaſſeur* eut été *la confidente de Madame de Wolmar*, il faudroit que Jean-Jaques fût St. Preux. Mais cette ſuppoſition que vous avez la bonté de prendre pour une méchanceté, n'eſt qu'une balourdiſe ; puiſque malgré l'incertitude que Jean-Jaques s'eſt plu à laiſſer ſubſiſter ſur ce point, ſans doute afin de rendre la lecture de ſa

Julie encore plus piquante, tout le monde s'accorde à croire que ce charmant ouvrage eſt de pure imagination.

Cela pouvoit avoir cauſé du ſcandale à Motiers-Travers (*b*), *& avoir été l'occaſion de cette grêle de pierres, qui n'a pourtant pas été conſidérable, & dont aucune n'atteignit le ſieur Jean-Jaques, ni la le Vaſſeur. Il eſt naturel que l'extrême laideur de cette créature, & la figure groteſque de Jean-Jaques déguiſé en Arménien, aient induit ces pettis garçons à faire des huées & à jetter quelques cailloux.*

Vous ne connoiſſez point Mlle. le Vaſſeur, Monſieur, ou vous ne vous connoiſſez point en *extrême laideur.* Heureuſement pour Jean-Jaques, que les charmes de ſa gouvernante euſſent fait aſſommer, ſi comme il n'en faut pas douter, on avoit proportionné la force des coups, à la grandeur du ſcandale: Mlle. le Vaſſeur n'eſt pas jolie; mais elle a la phiſionomie honnête, le maintien décent; & n'eſt du tout point faite pour exciter les *huées.* Quant à Jean-Jaques, ſi la figure d'un homme qui a vieilli dans l'étude, le travail, les chagrins, & les ſouffrances, peut paroître *groteſque* parce qu'il a adopté un coſtume plus ſimple, plus commode, & en même tems plus noble que le coſtume François, ce ne peut être qu'à des enfans, & à vous. Permettez-moi, Monſieur, d'obſerver en paſſant, qu'il ne vous échappe pas un trait qui ne décele le plus mauvais cœur du monde. Je me dois cette obſervation; elle ſeule peut excuſer la futilité de quelques-unes de mes remarques.

Mais il eſt faux que Jean-Jaques ait couru le moindre danger.

(*b*) De *petits-garçons*, & de *petites-filles* être ſuſceptibles de *ſcandale!* En Suiſſe! Quelle pitié!

Il l'a dit cependant ; pourquoi ne voulez - vous pas le croire, puiſque vous vous en rapportiez à lui, il n'y a qu'un inſtant? Pourquoi ? C'eſt que deſtitué de principes; indifférent ſur la vérité & ſur le menſonge; ſenſible au ſeul attrait de nuire; vous avouez qu'un homme eſt digne de foi, ou vous niez qu'il le ſoit, ſelon que cela convient à vos perfides deſſeins.

Les lettres de la Montagne *ſont un ouvrage encore plus inſenſé, s'il eſt poſſible, que la profeſſion de foi qu'il ſigna entre les mains de M. de Montmollin.*

En vérité, Monſieur, vous faites bien de l'honneur à la piété, ou aux lumieres de M. de Montmollin, en l'accuſant publiquement d'avoir ſur une profeſſion de foi ſi inſenſée, qu'il eſt preſqu'impoſſible que quelque choſe le ſoit davantage, admis à l'acte le plus important de ſa religion, un homme dont les opinions en matiere de dogmes lui avoient été ſuſpectes.

L'objet de cette lettre eſt d'animer une partie des citoyens de ſa patrie contre l'autre.

De quel droit décidez-vous que les intentions de Jean - Jaques ſont diamétralement oppoſées à l'idée qu'il en donne? Il déſapprouve la démarche des Repréſentans; il s'y eſt oppoſé de tout ſon pouvoir; ſes parens s'en ſont retirés à ſa ſollicitation. Il le dit, & perſonne ne le conteſte. Eſt - ce là la conduite d'un homme qui veut déchirer le ſein de ſa patrie, ſans autre intérêt que le plaiſir de faire parler de lui, puiſqu'il s'en étoit déjà retranché? Eſt - ce à Jean - Jaques à rechercher la célébrité d'Eroſtrate? Les *lettres de la Montagne* n'ont point donné lieu aux troubles de Geneve, puiſqu'ils en ſont le ſujet. Voilà tout ce que mon ignorance me permet de dire ſur cet article.

article. Auſſi peu inſtruit que moi, Monſieur, que n'êtes-vous auſſi circonſpect !

Il dit aux bourgeois de Geneve, page 136 qu'il a fait des miracles tout comme notre Seigneur.

Eh bien! A votre aſſurance, qui ne croiroit que vous dites vrai? Rien n'eſt cependant plus faux que votre citation. Voici ce que dit Jean-Jaques page 136.

« Tout ce qu'on peut dire de celui qui ſe vante de faire des » miracles, c'eſt qu'il fait des choſes fort extraordinaires : » mais qui eſt-ce qui nie qu'il ſe faſſe des choſes fort extraor- » dinaires? J'en ai vu, moi, de ces choſes-là, & même j'en » ai fait ».

Or comme notre Seigneur ne ſe vantoit point de faire des miracles ; qu'il en refuſoit même à ceux qui ne vouloient croire en lui qu'à ce prix, ce n'eſt ni de notre Seigneur, ni d'*œuvres* pareilles aux ſiennes que Jean-Jaques a prétendu parler dans ce paſſage.

Les lettres de la Montagne *ſont d'ailleurs d'un mortel ennui, pour quiconque n'eſt pas au fait des diſcuſſions de Geneve.*

Je le ſavois bien que vous n'étiez pas *Magiſtrat* : mais ſi quelqu'un pouvoit vous le croire, cette mal-adroite aſſertion ſuffiroit pour le détromper : car il n'y a pas un *Magiſtrat* pour qui la ſeconde partie de ces *lettres* ne ſoit intéreſſante, & la premiere l'eſt pour tout le monde.

Elles ſont aſſez mal écrites.

Pour cette fois, Monſieur, ce ne ſera pas moi qui aurai l'honneur de vous répondre : ce ſera un homme avec qui vous faites cauſe commune ; & je me rabats d'autant plus volontiers

à la fonction de copiste, que j'ai le plus grand plaisir à mettre aux prises entr'eux les ennemis de Jean-Jaques. Dans une lettre adressée à la vénérable Classe, & dont M. de Montmollin avoue l'existence (autorité par fois respectable pour vous) l'Auteur, anonyme, après avoir fort maltraité Jean - Jaques sur son christianisme, s'explique ainsi sur sa politique & sa façon d'écrire. « Comme citoyen, dans le second volume, il méri-
» teroit presque d'être canonisé par les Etats républicains,
» bien loin d'en être décrété..... Il poursuit l'esprit tyranni-
» que, la manie despotique dans leurs derniers retranchemens;
» & démêle leurs artifices les plus retorts; sans que la beauté
» enchanteresse de son langage nuise, tant s'en faut, à la
» vigueur mâle de son raisonnement ».

Emile *est une compilation indigeste de passages tirés de Plutarque, de Montagne, de St. Evremont, du Dictionnaire encyclopédique & de trente autres Auteurs.*

En ajoutant à ceux-là, les seize que vous nommez plus bas, cela fait au moins cinquante-cinq Auteurs. Il faut que vous soyez bien savant, Monsieur, que vous possédiez bien à fond cette quantité d'Auteurs pour avoir reconnu dans *Emile* tous les principes, toutes les pensées, tous les raisonnemens qui leur appartiennent, au travers du vernis de fraîcheur que la magique plume de Jean-Jaques met sur tout ce qu'elle exprime. Pour moi qui n'ai que la science de Socrate, je ne sais point, je ne cherche point à savoir si Jean-Jaques a deviné, ou non, toutes les vérités qui se trouvent dans ses ouvrages. Bien plus capable de sentir que de critiquer, je m'en tiens à lui savoir un gré infini de les avoir mises à ma portée, en les réunissant

ſous un ſeul point de vue, & en les ornant des graces du ſtyle le plus attrayant..... Mais, je n'y ſaurois tenir; il faut, Monſieur, que je vous diſe ce que je penſe. Vous vous donnez-là un air d'érudition qui ne quadre ni avec les choſes que vous dites, ni avec votre façon de les dire. Ne le devriez-vous point au *pédant*, très-*mépriſable* aſſurément comme littérateur, qui a fait les *plagiats* de Jean-Jaques? Si cela étoit, en conſidération du ſervice qu'il vous a rendu, vous devriez le traiter avec plus d'indulgence. Pardon, Monſieur, de ma ſincérité. Mais nous autres anonymes, nous avons le droit de mentir, & de dire vrai impunément. Nous nous le ſommes partagé ce droit: je n'envie point votre lot: trouvez bon que je faſſe uſage du mien.

Jean-Jaques ſuppoſe qu'il eſt chargé de former un jeune ſeigneur; & au lieu de s'y prendre comme on fait dans l'école militaire, qui eſt le plus beau monument du regne de Louis XV, il fait apprendre à ſon pupille le métier du menuiſier.

Je ſuis forcée d'avouer que Jean-Jaques doit être bien honteux d'avoir ſur cet objet ainſi que ſur la convenance des états dans le mariage, des idées auſſi baſſes que le fameux Czar Pierre. Mais ne fait-il *apprendre à ſon pupille* que *le métier de ménuiſier*? Toujours de la mauvaiſe foi, elle fait partie de votre eſſence.

Voici comment il fait parler le Vicaire Savoyard: « l'idée » de création confond. Qu'un être que je ne conçois pas » donne l'exiſtence à d'autres êtres, cela n'eſt qu'obſcur, & » incompréhenſible. Mais que l'être & le néant ſe convertiſ» ſent l'un dans l'autre, c'eſt une claire abſurdité ».

Non, Monsieur, ce n'est pas comme cela que Jean-Jaques *fait parler le Vicaire Savoyard ;* c'est comme ceci. « L'idée de création me confond, *& passe ma portée......*
» Qu'un être que je ne conçois pas donne l'existence à d'au-
» tres êtres, cela n'est qu'obscur & incompréhensible : mais
» que l'être, & le néant se convertissent *d'eux-mêmes*, l'un
» dans l'autre, *c'est une contradiction palpable*, c'est une
» claire absurdité ». De petites soustractions produisent de grandes différences, Monsieur : vous n'en faites que parce que vous le savez bien : heureusement ceux qui me liront le savent aussi. Si la médiocrité pouvoit se douter de son insuffisance, vous auriez consulté quelques personnes plus éclairées que vous; certainement vous en connoissez, quoique, sans doute vous n'en reconnoissiez pas : elles vous auroient épargné le ridicule d'appeller *galimathias* ce qui passe votre intelligence. Mais, Monsieur, vous qui avez lu tant de choses, que ne lisiez-vous les réfutateurs de Jean-Jaques : vous auriez vu qu'ils ne prennent point le passage en question pour du *galimathias* : vous auriez vu, & cela est fort bon à voir, « qu'ils rendent jus-
» tice à ses talens; qu'ils respectent les vertus morales dont il
» fait profession, qu'ils applaudissent au zele qu'il fait paroître
» pour les grandes vérités de la religion naturelle ». Vous auriez vu qu'ils trouvent son style « élevé, brillant, nerveux,
» enchanteur », & non pas, comme vous le trouvez, *décousu*, *inégal*, *confus*, & *sans harmonie.* Ils le disent du moins; & ce témoignage est d'autant plus avantageux à Jean-Jaques, qu'ils ne le lui rendent que pour se faire valoir eux-mêmes.

*Il s'est trouvé des personnes assez simples, pour croire qu'*Emile *est bien écrit.*

Oui, des princes, des prélats, des militaires, des *magistrats*, des gens de lettres, des bourgeois, des femmes. Toutes les classes de la société renferment de ces imbécilles-là.

Si cela est le Télémaque *l'est donc bien mal.*

Bon Dieu, quelle conséquence ! Quant aux lettres de Jean-Jaques, selon vous, Monsieur, *conservées par hasard*, & *livrées à dessein* par les héritiers de M. du Theil, je ne vous en parlerai point : parce qu'il y a sur cet objet des choses que j'ignore ; & qu'il ne faut pas que je dise celles que je sais.

Jean-Jaques conseille au Dauphin de France, au Prince de Galles, à l'Archiduc d'épouser la fille du bourreau.

Voici ce que dit Jean-Jaques sur les convenances qui doivent déterminer le choix de tout homme qui veut se marier. « Je ne dis pas que les rapports conventionnels soient indifférens dans le mariage ; mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement sur la leur, que c'est elle seule qui décide du sort de la vie ; & qu'il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de sentimens, de caracteres qui devroit engager un pere sage, fût-il prince, fût-il monarque, à donner sans balancer à son fils, la fille avec laquelle il auroit toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du bourreau ».

Ce n'est point là donner un conseil, Monsieur ; c'est exposer son sentiment. Au reste, si les Souverains ont droit au bonheur, ce sentiment si opposé à l'usage, est très-conforme à la raison, & aux bonnes mœurs. Lorsque Pierre le Grand épousa Cathérine, il n'étoit à la vérité pas prouvé qu'elle fût

la fille d'un *bourreau;* mais il n'étoit pas prouvé non plus qu'elle ne fût pas la fille d'un pendu.

Si elle est belle & honnête.

Jean-Jaques exclud la beauté, & la laideur. Quant à l'honnêteté, elle est sous-entendue & il n'en parle pas.

Car c'est toujours l'honnêteté qui dirige Jean-Jaques.

Cela est vrai. Seroit-ce pour cela que ses adversaires & lui, se rencontrent si rarement ?

Puisqu'il est permis à un Diogene subalterne & manqué (c) *d'appeller Jongleur le premier médecin de Monseigneur le duc d'Orléans.*

Je ne dis point que M. Tronchin mérite le nom désobligeant qu'une inimitié réciproque, & certainement bien motivée de la part de Jean-Jaques, l'a portée à lui donner, dans une correspondance qui devoit demeurer secrete; mais je dis que, l'honneur d'appartenir à un grand Prince ne donnant pas la science, & les vertus qu'il suppose, il est ridicule de produire le titre de M. Tronchin, dans une occasion où il ne s'agit que de son caractere.

Un médecin qui a été son ami, qui l'a visité, traité, qui a été au rang de ses bienfaiteurs.

Encore un bienfaiteur de Jean-Jaques ! Que le ciel en soit béni ! Je ne croyois pas qu'il y eût tant d'heureux.

Il est permis à un ami de M. Tronchin de faire voir ce que c'est que le personnage qui ose l'insulter.

Dans ce cas-là, Monsieur, montrez à découvert les édi-

(c) Que ces épithetes sont heureuses & nobles !

teurs de M. Hume : ce ſont eux qui *oſent inſulter* M. Tronchin. Qu'eût été l'injure que Jean-Jaques lui dit, ſans la conſiſtance qu'ils lui ont donnée, en la rendant publique? Rien du tout. Sur-tout montrez vous vous-même, ſi vous pouvez ſoutenir l'éclat du jour : car en vous diſant *ami* de M. Tronchin, vous lui faites le plus ſanglant outrage qu'il puiſſe jamais recevoir de perſonne.

La lettre au docteur Panſophe *n'eſt point de M. de Voltaire :* (Eh! Qui pourroit croire qu'elle en fût)? *Voici ſon déſaveu.*

C'eſt ce qu'aucun de ceux qui connoiſſent la maniere d'être, & d'écrire de M. de Voltaire ne croira. Si jamais la biſarre fantaiſie d'attribuer à cet agréable écrivain une lettre de votre façon vous reſaiſit, prenez-vous-y plus adroitement. Il eſt ſi aiſé d'injurier quelqu'un qui ſe tait, de dater de *Ferney*, & de ſigner *Voltaire*, qu'on ne peut nous en impoſer à ſi peu de frais. Indépendamment de ce que vous ne paroiſſez point fait, Monſieur le *Magiſtrat*, pour être en relation avec M. de Voltaire, ce que vous lui faites dire ſuffit pour prouver que ce n'eſt pas lui qui parle..... Mais, ne me ſerois-je point trompée? Il eſt difficile de vous lire ſans ſe prévenir contre vous. Voyons, examinons cette lettre phraſe à phraſe : il ne faut rien donner à la prévention.

Je n'ai jamais écrit la lettre au docteur Panſophe, *je m'en ferois honneur ſi elle étoit de moi.*

Il n'y a perſonne dont cette lettre ne déshonorât le caractere ; & elle ne peut faire honneur à l'eſprit de perſonne. La preuve que ſon Auteur le penſe, c'eſt qu'il n'oſe ſe nommer.

J'ai dû écrire celle que j'ai adressée à M. Hume; comme M. Walpole, & M. d'Alembert ont dû écrire de leur côté.

La circonstance n'obligeoit point également ces Messieurs à écrire. M. Walpole devoit s'avouer coupable : M. d'Alembert devoit se justifier : mais M. de Voltaire devoit s'en rapporter à sa réputation.

Je méprise comme eux Rousseau :

Si M. de Voltaire méprisoit *Rousseau*, il ne l'auroit pas dit ainsi : il auroit trop bien senti la conséquence de cette expression. De plus M. de Voltaire a dans le cœur je ne sais quel sentiment qui lui rend le mépris d'un usage presqu'impossible. Il ne méprise pas M. Fréron, qu'il s'efforce de traiter avec le dernier mépris : comment mépriseroit-il *Rousseau*, à qui jamais il n'en a osé marquer?

Les faits que j'ai cités sont vrais; & j'ai fait mon devoir en les citant.

Quand les faits cités dans la prétendue lettre de M. de Voltaire seroient aussi vrais qu'ils sont faux, l'Auteur n'auroit pas dû les citer, parce qu'ils sont étrangers à la question; & qu'il n'est jamais du devoir d'un particulier, de se rendre publiquement le délateur d'un autre. Si quelqu'un trouble l'ordre de la société, c'est à la partie publique de le punir; & à tout honnête homme de le plaindre.

Je me suis trompé sur les dates.

Comment M. de Voltaire se seroit-il *trompé sur les dates*, s'il avoit eu les originaux en main? Et s'il ne les avoit pas eus, est-il croyable qu'il s'en fût rapporté à la bonne foi, & à l'exactitude des copistes?

L'auteur

L'auteur des Remarques *a raiſon en tout. Il n'y a jamais que l'agreſſeur, & que l'impoſteur qui ait tort.*

M. de Voltaire a de trop bons yeux, pour n'avoir pas vu que la ſeconde de ces propoſitions détruit la premiere.

Dans les affaires qui intéreſſent la ſociété, ceux qui confondent les offenſeurs, & les offenſés n'ont pas raiſon.

M. de Voltaire a coutume d'écrire intelligiblement; & perſonne ne comprend ce que ſignifie cette phraſe, placée comme elle l'eſt; ni à quoi elle a rapport. Plus on examine cette lettre, Monſieur, plus il devient clair que c'eſt votre ouvrage.

Il y a dans vos *Remarques*, beaucoup de choſes ſur leſquelles la décence de mon ſexe m'a impoſé ſilence; beaucoup d'autres dont l'abſurde fauſſeté eſt ſi évidente qu'il auroit été ſuperflu d'en parler; beaucoup d'autres enfin auxquelles il n'y a rien à répondre, parce qu'elles ne diſent rien : comme vos puériles déclamations, vos groſſieres invectives, vos extravagantes réflexions, &c. &c. &c. Mais, ſi je ſuis loin d'avoir répondu à tout, je le ſuis encore bien davantage, d'avoir répondu comme je l'aurois voulu, à tout ce que j'ai relevé. Les défauts de cette réponſe ne m'engageront cependant point à la ſupprimer. La cauſe de Jean-Jaques méritoit, ſans doute, une plume auſſi éloquente que la ſienne; mais elle n'en avoit pas beſoin : il ne falloit pas de grands talens pour perſuader aux gens ſenſés, les ſeuls qu'une perſonne ſenſée ait en vue, que vos *Remarques*, Monſieur, ſont le chef-d'œuvre de la méchanceté en démence: leur lecture ſeule produit infailliblement cet effet. Mais il ne ſuffit pas qu'on rende juſtice à Jean-Jaques, il faut encore qu'il le ſache; & voilà pourquoi je vous ai répondu. J'ai voulu prou-

ver à ce reſpectable infortuné, qu'il a plus d'amis qu'il n'en compte; qu'il y a, outre celles qu'il connoît, des ames honnêtes qui lui doivent le développement des germes heureux que la nature avoit mis en elles; dont, ſur les plus graves objets, il a converti les préjugés en principes; pour qui ſes ouvrages ſont une ſource féconde de lumieres & de conſolations, qui l'honorent comme leur guide, & le chériſſent comme leur bienfaiteur; qui déplorent ſans ceſſe le malheur de lui être inutiles. Enfin je veux, s'il eſt poſſible, que la conſidération de tout le bien qu'il a fait, le rende inſenſible à tout le mal qu'on veut lui faire.

Janvier 1767.



EXTRAIT

DU N°. 35 DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1778.

LA littérature eſt dans ce moment, Monſieur, frappée du fléau de ſtérilité; à peine paroît-il un ouvrage digne des honneurs de l'analyſe; on ne voit éclore dans l'ombre que de petits romans ſans vie & ſans chaleur, d'inſipides pamphlets, *morts avant que de naître*, un eſſaim prodigieux de *proſpectus*, & pas un bon livre; vous devez donc m'excuſer, & même me ſavoir gré, Monſieur, ſi au milieu de cette ſécheresſe, j'accueille avec plaiſir les lettres intéreſſantes qu'on me fait l'honneur de m'adreſſer; celle-ci eſt d'une dame, encore plus recommandable par ſes vertus ſociales, que par ſes talens; au don de penſer elle joint la bienfaiſance & la ſenſibilité; elle eſt digne d'apprécier *J. J. Rouſſeau.* Cette juſtice que je rends ici aux qualités de ſon cœur & aux lumieres de ſon eſprit, ne doit point être regardée comme cette monnoie courante d'éloges payés & rendus, que nos écrivains actuels s'adreſſent mutuellement avec tant de bénignité. Ce n'eſt point pour reconnoître les choſes flatteuſes que Madame *d. R. G****. veut bien dire de ce Journal que je me permets cette foible eſquiſſe de ſa perſonne. Quoique parfaitement inſtruit de tout ce qui la rend ſi eſtimable, je n'ai cependant l'avantage de la connoître que par quelques lettres dont elle m'a honoré au ſujet du petit écrit que vous allez lire; je l'ai même ſuppliée d'en retrancher les louanges que l'*Année Littéraire* doit à ſon indulgence; mais elle a été inébranlable, & il m'a fallu, mal-

gré moi, les adopter, plutôt que de priver mes lecteurs d'un morceau fait pour leur plaire.

Le nom de *J. J. Rouſſeau* ſuffit pour exciter le plus vif intérêt, & la maniere dont il eſt vengé ne peut que le juſtifier & l'accroître. Madame *d. R. G***.* trace, avec beaucoup de fineſſe, le caractere de ce grand Ecrivain, d'après les ouvrages immortels qu'il nous a laiſſés. Le ſtyle de cette lettre eſt noble, pur, élégant. M. *de la Harpe* ſera le ſeul qui s'en plaindra; mais il lui ſera aiſé de ſe conſoler, en ſe rappellant, avec ſa modeſtie ordinaire, que le divin *Orphée* fut autrefois déchiré par les Bacchantes.



LETTRE à l'Auteur de ces feuilles ſur un article du Mercure & du Journal de Paris concernant J. J. Rouſſeau.

MONSIEUR,

DANS le premier mouvement d'indignation que me cauſa la lecture de l'article qui ſe trouve dans le Mercure du 5 octobre concernant *J. J. Rouſſeau*, je vous demandai ſi vous vous propoſiez de défendre ce grand homme. Je crus que vous montrer le deſir qu'avoient ſes véritables partiſans, de vous voir embraſſer ſa querelle, c'étoit vous y engager. Vous me répondîtes pluſieurs jours après, que *vous ne vous propoſiez nullement de venger* Rouſſeau *dans ce moment-ci.* Je ne pus attribuer ce retard qu'à l'abondance des matieres qui devoient entrer dans votre excellent Journal. Il ne me paroiſſoit pas naturel que vous renonçaſſiez à un honneur que vos talens, & l'opinion publique vous déféroient; après y avoir bien penſé,

je crois que ce n'eſt pas un autre *moment* que vous attendez, mais un autre adverſaire, de qui on ne puiſſe pas dire, vaut-il la peine d'être combattu?

Vous connoiſſez, ſans doute, Monſieur, une lettre qui a paru dans le N°. 303 des feuilles de Paris : mais je déſeſpere que vous nous en diſiez votre ſentiment, & je me flatte que vous ne trouverez pas mauvais que je vous entretienne de l'impreſſion qu'elle m'a faite. Cette lettre a cauſé la plus grande ſenſation ; quelques perſonnes en ont été tranſportées ; s'annoncer comme ami de *Rouſſeau*, c'eſt ſe concilier le ſuffrage de tous les gens qui l'aiment ; & chez preſque tous ces gens-là, le ſentiment prévaut ſur la réflexion. Il étoit ſi bon, ſi ſenſible, que tous ceux qui ont l'imagination vive & l'ame tendre, ſe déclarent néceſſairement pour lui. D'autres perſonnes prétendent que la façon dont M. *Olivier de Corancez* releve les écarts de M. *de la Harpe* n'eſt pas décente ; pour moi, Monſieur, je ſuis plus attachée à la mémoire de *Jean-Jaques* que ceux qui préconiſent la lettre de M. *Olivier de Corancez*, & plus indulgente que ceux qui la cenſurent. Si la perſuaſion de mon inſuffiſance n'avoit pas réprimé le deſir que j'ai eu de répondre à M. *de la Harpe ;* j'aurois bien mieux mérité que M. *Olivier de Corancez*, les reproches qu'on lui fait. J'aurois dit à l'académicien, que je ne ſuis pas étonnée que le jugement qu'il prononce ſur *J. J. Rouſſeau* ſoit pitoyable ; mais que je le ſuis beaucoup qu'il ait eu la témérité de le prononcer. En effet, Monſieur, comment la deſtinée d'*Oza* ne l'a-t-elle pas fait trembler? Je lui aurois dit..... Mais laiſſons là M. *de la Harpe*, laiſſons-le voir, ſentir, écrire, verſifier,

juger à ſa maniere : le corbeau ne ſauroit croaſſer auſſi mélodieuſement que le roſſignol chante.

Venons à M. *Olivier de Corancez*, perſonne ne demandera pourquoi on s'occupe de lui : je trouve ſes intentions louables; ſon ſtyle naturel; le rôle dont il s'eſt chargé, fait bien préſumer de ſon cœur, & la façon dont il le remplit fait l'éloge de ſon eſprit. Avec tout cela, ſa lettre me laiſſe beaucoup à deſirer. Loin de trouver qu'il dit à M. *de la Harpe* des vérités trop dures, j'aurois voulu qu'il relevât avec plus de fermeté, la révoltante légéreté avec laquelle l'auteur du Mercure donne pour vraies, des anecdotes qui ne peuvent pas l'être, & qui, le fuſſent-elles, feroient abſurdement placées à la ſuite de cette phraſe : *La tombe ſollicite l'indulgence*, *en inſpirant la douleur.* Quelle indulgence, grand Dieu ! quelle douleur que celles qui préſentent chargé de torts & d'humiliations, aux yeux du public, un homme célebre qu'il pleure encore ! Quand ces anecdotes controuvées par malignité, & adoptées par ſottiſe, feroient inconteſtables, il y auroit de la barbarie à les rapporter; & quoique la cruauté ſoit l'appanage de la baſſeſſe, on eſt ſurpris d'en trouver dans un homme qui a tant de beſoin de l'humanité des autres. Eh ! quel tort plus grave peut-on imputer à un philoſophe, qui a pris pour deviſe, *vitam impendere vero*, que d'avoir abandonné le prix de la vérité pour courir après celui de l'éloquence ? Que la calomnie ne ſe raſſure pas, ſur ce que la mort enchaîne les facultés de *Jean-Jaques:* ſi un homme de lettres avoit l'audace de dire, *c'eſt moi qui ai donné à* Rouſſeau *le conſeil qui lui a valu la couronne académique*, mille voix s'éléveroient pour lui répondre : vous êtes

un imposteur ; celui qui a renoncé à la fortune, sacrifié sa liberté, exposé sa vie par attachement à la vérité, ou aux sublimes erreurs qu'il prenoit pour elle, n'a jamais établi ce qu'il ne pensoit pas. C'est pour cela que son éloquence étoit si soutenue, si magnifique, si entraînante : l'énergie naît de la persuasion. Voilà, Monsieur, d'où il me semble que M. *Olivier de Corancez* devoit partir, pour nier qu'un homme de lettres eût tenu le propos cité, & non pas de sa trivialité. Il y a tel homme de lettres qui en tient de plus plats encore : je n'en veux pour preuve que l'observation niaise qui donna lieu à la belle réponse de M. *de Buffon*, qui lui fait encore plus d'honneur qu'à *Jean-Jaques*. Ne trouvez-vous pas aussi, Monsieur, que M. *Olivier de Corancez* releve bien foiblement la vile adresse avec laquelle M. *de la Harpe* insinue que M. *D.* excluoit *Jean-Jaques* de sa table, quand les gens de lettres s'y rassembloient ? Je sais qu'il y a des gens lettrés dans les classes les plus élevées de la société : mais qui sont donc les gens de lettres par état (les exceptions ne tirent point à conséquence), pour que le citoyen de Geneve ne pût être admis à manger avec eux ? Du côté de la naissance, il les valoit tous : du côté du mérite, il valoit mieux qu'eux tous. Si j'étois à la place de ce M. *D.* je me trompe fort, ou j'apprendrois à M. *de la Harpe* qu'on ne couvre pas impunément de ridicule un homme qui a des *commis* de l'espece de *J. J. Rousseau*. Quant à moi, je ne pourrois admettre la vérité de ce fait si malhonnêtement allégué, qu'à l'aide de cette supposition. Si *Rousseau* ne dînoit pas avec les gens de lettres convives de M. *D.* c'est que dès-lors il les connoissoit assez pour les fuir.

Je ne conçois pas, Monſieur, comment quelqu'un qui annonce autant d'eſprit, de jugement, de ſagacité que M. *Olivier de Corancez*, & qui a vécu pendant douze ans familiérement avec *Jean-Jaques*, peut dire : *J'oſe affirmer qu'il ignoroit ſa force, & qu'il ne ſe voyoit qu'à travers le voile de la modeſtie.* Je n'ai pas eu l'ineſtimable avantage de vivre familiérement avec *Jean-Jaques;* mais j'ai étudié ſon caractere dans ſes ouvrages, où il ſe peint ſi bien ; & dans tout ce que j'ai pu recueillir de ſes diſcours & de ſes actions, j'oſe affirmer que je l'ai bien ſaiſi, ce caractere unique, & que je chéris plus que perſonne, la mémoire de celui qu'il immortaliſe bien plus ſurement encore, que les talens qu'il réuniſſoit : car la maniere d'être de *Jean-Jaques* paſſera à la poſtérité avec ſes écrits, puiſqu'ils la contiennent. Eh bien ! Monſieur, je ſuis forcée de l'avouer, ſi cela étoit en mon pouvoir, je retrancherois de la touchante énumération que M. *Olivier de Corancez* nous fait des vertus pratiques de ſon ami, le mot de *modeſtie ;* & je lui ſubſtituerois celui de *modération*, vertu que l'extrême ſenſibilité de *Rouſſeau* rendoit en lui ſi admirable, & que M. *Olivier de Corancez* ſe contente d'indiquer. *Jean-Jaques* n'étoit point modeſte, il étoit bien mieux que cela, il étoit vrai. *Les gens d'eſprit*, diſoit-il, *ſe mettent toujours à leur place, la modeſtie chez eux eſt toujours fauſſeté.* Que l'on peſe cette phraſe dans le ſilence de l'amour-propre, & on conviendra que ce qu'on appelle *modeſtie*, n'eſt une vertu dans un homme ſupérieur, qu'aux yeux de ſes concurrens offuſqués de ſa gloire. Trop ſincere pour être modeſte, trop grand pour être vain, celui que nous regrettons s'apprécioit, comme l'auroit appré-

cié

cié tout autre, qui auroit eu autant de lumieres, & d'impartialité que lui : il connoissoit bien la trempe des armes qu'il employoit pour combattre les préjugés & les vices, fléaux de la nature & de la société : il goûtoit le premier, & mieux qu'aucun de ses lecteurs, les charmes inexprimables qu'il répandoit sur ses ouvrages ; l'accord de ce qu'il disoit & de ce qu'il sentoit, lui garantissoit leur succès. Quelquefois sa fierté s'indignoit des odieuses interprétations de ses adversaires ; mais sa bonté, qualité que personne n'a jamais portée plus loin que lui, l'amenoit bientôt à les plaindre : non, avec cette compassion insultante à l'usage de la médiocrité ; mais avec cette tendre commisération, que l'ami de la vérité devoit avoir pour tous ceux qui s'éloignoient d'elle. Il jouissoit, sans doute, du sentiment de sa propre valeur ; mais il n'en tiroit pas le droit de dédaigner les gens d'un mérite ordinaire, & pourvu qu'on ne fût ni fourbe ni méchant, on étoit, à son avis, tout ce qu'il est nécessaire d'être.

Souffrez, Monsieur, que je me permette encore une observation sur la lettre de M. *Olivier de Corancez*. Je suis blessée d'y voir les noms de *Voltaire* & de *Rousseau*, ornés des mêmes épithetes, & placés à côté l'un de l'autre. Je crois que le premier doit retentir dans les académies & le foyer de la comédie françoise ; & le second, par-tout où sont encore en honneur, l'amour de la vérité, la rectitude des principes, l'austérité de la morale, la pureté des mœurs, & la saine philosophie. Il y a long-tems qu'on l'a dit : *on est de la religion de ce qu'on aime*. Je suis trop l'amie de *Rousseau* pour être l'ennemie de *Voltaire* : mais il me semble que le plus bel

eſprit, & le plus grand génie de ce ſiecle, ne ſont pas faits pour figurer enſemble ; & je dirois volontiers que M. *Olivier de Corancez* eſt trop l'ami de *Voltaire*, pour être autant qu'il le faudroit celui de *Rouſſeau.* Au reſte, M. *Olivier de Corancez*, choqué de l'eſſor que prend M. *de la Harpe* me paroît un homme raiſonnable, impartial, ami de l'ordre ; & ce n'eſt que parce que je fais un cas infini de ſa façon de penſer, que je deſirerois qu'il eût aſſez aimé *Rouſſeau* pour ne lui aſſocier perſonne. J'ai encore été tentée de reprocher à M. *Olivier de Corancez* de n'avoir pas mis aſſez de chaleur dans la défenſe de l'immortel Genevois ; mais en conſidérant que c'eſt à M. *de la Harpe* que cette défenſe eſt adreſſée, j'applaudis à la généroſité de ſon Auteur.

Ne penſez pas, Monſieur, que j'aye voulu faire l'éloge de *J. J. Rouſſeau ;* ce ſeroit encore le réduire au taux général. Depuis l'établiſſement des académies, de qui ne fait-on pas l'éloge ? Non-ſeulement je ne voudrois pas faire le ſien, quand je me ſentirois des talens qui puſſent répondre à mon zele : je voudrois même que perſonne ne le fît. Eh ! ne l'a-t-il pas fait lui-même, toutes les fois qu'il a écrit, parlé, agi ? Il ne nous a laiſſé qu'un moyen de le louer, c'eſt de nous rendre ſes bienfaits utiles, en méditant ſes ouvrages, en nous pénétrant de ſes principes, en nous rappellant ſes exemples, & ſur-tout en imitant ſes vertus.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſante
ſervante, D. R. G.

Le 4 Novembre 1778.



EXTRAIT

Du N°. 39 de l'Année Littéraire 1778.

LETTRE de Madame D. L. M. à l'Auteur de ces feuilles, au sujet d'un avis imprimé dans le Mercure du 25 *Novembre* 1778, *concernant un Recueil de Musique de Chambre composée par* J. J. Rousseau.



LA cause de *J. J. Rousseau* devient la cause commune d'un sexe aimable, qui semble reconnoître les obligations qu'il lui doit, par la chaleur avec laquelle il défend & venge sa mémoire. Vous avez lu dans un de mes derniers N^os^. une lettre éloquente de Madame D. R. G. touchant cet illustre Ecrivain: en voici maintenant une autre non moins bien écrite, non moins solidement pensée, de Madame D. L. M. Il est bon que je vous mette sous les yeux l'*avis* qui a donné lieu à ce morceau intéressant.

« Toutes les productions du célebre *Rousseau*, publiées pendant sa vie ont toujours été reçues avec une sorte d'enthousiasme; celles qu'on annonce aujourd'hui, obtiendront sans doute un accueil encore favorable. On a vu dans *le Devin du Village*, & *dans le Dictionnaire de Musique* à quel degré cet homme extraordinaire possédoit la pratique & la théorie du plus ravissant des beaux-arts; il est à présumer qu'on trouvera la même source de plaisir dans les nouvelles

„ productions muſicales que ſa veuve vient offrir au public.

„ On aime à ſe repréſenter l'éloquent & profond Auteur „ du *Contrat Social*, modulant ſur un clavier des airs cham- „ pêtres, des vaudevilles & des romances; mais on s'étonne „ de voir ce véhément écrivain, ce génie libre & fier, ac- „ coutumé à méditer ſur les intérêts des ſouverains & des „ peuples, & né ce ſemble, pour leur faire adorer la juſtice, „ oubliant tout-à-coup ſa deſtinée glorieuſe, pour embraſſer „ la profeſſion des mercenaires, & devenir un ſimple copiſte „ de muſique. Celui qui conſacra des hymnes à la vertu, qui „ ſut réveiller en nous l'inſtinct ſublime de la liberté, qui fait „ encore retentir la voix de la nature dans le cœur des meres, „ n'a-t-il donc pu ſubſiſter des produits de ſes chefs-d'œuvre? „ La langue Françoiſe entre ſes mains, n'eſt-elle pas devenue „ un inſtrument auſſi mélodieux que celle du *Taſſe*, auſſi „ riche que celle de *Pope*, auſſi expreſſif que celle des ora- „ teurs de *Rome* & d'*Athenes*? L'homme enfin qui devoit „ tenir un des premiers rangs parmi ſes ſemblables, à qui „ tôt ou tard on élevera des monumens publics, étoit-il „ donc fait pour vivre & mourir au ſein de l'indigence? Eſt- „ ce là le ſort du bienfaiteur de l'humanité? Proſcrit par ſes „ concitoyens, fugitif au milieu des *Alpes*, toléré chez une „ nation hoſpitaliere; mais obligé d'impoſer à ſon génie un „ ſilence abſolu, il ne laiſſe pour héritage à ſa reſpectable veuve „ que des *mémoires* dont elle ne peut tirer aucun parti, parce „ que des convenances ſociales en arrêtent la publicité. L'uni- „ que reſſource de Madame Rouſſeau conſiſte en un recueil „ de *petits airs* compoſés par l'Auteur d'*Emile* & d'*Héloïſe*:

„ elle offre ce recueil au public moyennant une souſcription
„ d'un louis, &c. „ (*)

Cet *avis* a excité la juſte indignation de Madame D. L. M.; elle a cherché mais inutilement à en deviner l'auteur, & dans ſon incertitude elle m'a fait l'honneur de s'adreſſer à moi pour lui donner quelques éclairciſſemens.

“ MONSIEUR,

„ Je n'ai point l'honneur de vous connoître, ni même d'être
„ liée avec perſonne qui le ſoit avec vous. Mais une lecture
„ ſuivie de l'*Année littéraire*, où j'ai vu la ſageſſe de vos
„ jugemens, & la touchante perſévérance avec laquelle vous
„ avez défendu la mémoire de feu Monſieur votre pere, contre
„ les antagoniſtes que ſa critique auſſi ſure que ſévere, lui avoit
„ ſuſcités, m'a inſpiré autant de confiance en votre honnê-
„ teté, que de déférence pour vos lumieres. Permettez donc,
„ Monſieur, qu'entraînée par mon eſtime, je vous ſupplie de
„ me tirer d'embarras, ſur un point qui ne laiſſe pas que de
„ m'en cauſer : le voici. Eſt-ce dans la claſſe des amis, ou
„ dans celle des ennemis de *J. J. Rouſſeau*, qu'il faut placer
„ l'auteur de l'*avis* qui ſe trouve dans le *Mercure* du 25 no-
„ vembre, *concernant un recueil de Muſique de chambre*
„ compoſée par ce grand homme? En ſollicitant votre com-
„ plaiſance, je crois devoir vous déduire les motifs de la per-
„ plexité où me jette cet *avis*. Peut-être ſera-ce d'ailleurs
„ en donner un fort bon à MM. les Rédacteurs du *Mercure* :

(*) Extrait du Mercure du 25 novembre 1778.

» car enfin, quoique par sa nature ce Journal soit autorisé à » tout admettre, privilege dont M. *de la Harpe*, & ses dignes » coopérateurs usent bien amplement, quand ils nous don- » nent des logogriphes, encore faut-il qu'ils nous les don- » nent pour ce qu'ils sont.

» *L'avis* dont il est ici question, Monsieur, a sans doute » pour objet d'engager le public à grossir l'avantage que Ma- » dame *Rousseau* espere retirer de la souscription qu'elle pro- » pose, & dont le *prospectus* est dans les mains de tout le » monde. Si on pouvoit s'assurer que cet *avis* fût de M. le » Marquis *de Gérardin*, la question que j'ai l'honneur de » vous faire seroit décidée ; mais contre deux raisons de croire » qu'il en est, j'en trouve quatre de croire qu'il n'en est pas. » Par exemple, l'épithete de *respectable*, adressée à Madame » *Rousseau*, indique M. *de Gérardin* : cette veuve n'est cer- » tainement aussi *respectable* pour personne que pour lui, à qui » les dernieres dispositions de *Jean-Jaques* imposent envers » elle, les devoirs les plus étendus & les plus sacrés. L'in- » térêt que l'Auteur de l'*avis* prend à elle, annonce bien en- » core un ami de l'homme célebre qui l'avoit élevée au rang » de son épouse. Mais à côté de ce qui prouve cet intérêt, » il y a des choses qu'il est impossible d'attribuer à l'amitié. » Comment cet *avis* seroit-il donc de M. *de Gérardin* ? » Quant à moi, je ne puis le penser.

» 1°. M. *de Gérardin*, dont la vaste érudition est si con- » nue, & qui se nourrissant habituellement de la lecture des » anciens, ne sauroit ignorer que rien n'est beau, estimable, » touchant, que ce qui est naturel & simple, n'auroit pas fait

» un puéril étalage, de phrases bien froides, bien recher-
» chées, bien emphatiques, bien entortillées, bien alambi-
» quées, & sur-tout bien déplacées, qui ne signifient pas
» grand'chose, & qui n'aboutissent à rien, si ce n'est à pré-
» senter *Jean-Jaques*, sous le jour le moins propre à lui atti-
» rer la considération de ceux qui ne l'ont pas personnellement
» connu.

» 2°. M. *de Gérardin*, si digne d'être comparé à *Aristée*,
» n'auroit pas dit de la veuve de *J. J. Rousseau*, que ce nou-
» vel *Eudamidas* lui a laissée à protéger, que *son unique res-*
» *source consiste en un recueil de petits airs composés par*
» *l'Auteur d'Emile & d'Héloïse*. Non, il ne l'auroit pas dit;
» & parce qu'il sait bien que cela n'est pas vrai; & parce
» qu'*Aristée* ne recommanda ni la mere, ni la fille, ni les
» créanciers d'*Eudamidas* à la commisération des Corinthiens.

» 3°. On a beau, ainsi que M. *de Gérardin*, posséder la musi-
» que jusqu'au point d'avoir sur cet art agréable, des systêmes
» absolument neufs, & certainement sublimes, quand on fait
» des vers aussi pathétiques, aussi harmonieux, aussi poéti-
» ques, aussi admirables en un mot, que ceux dont il décore
» le monument que sa magnificence érige à la mémoire de
» *Jean-Jaques*, on se garde bien de dire au détriment de la
» poésie, que la musique est le plus *ravissant* des beaux-arts.
» J'avoue que les charmes de la musique agissent sur tel organe
» absolument insensible à ceux de la poésie : mais cela ne
» prouve pas que leur effet soit plus *ravissant*; cela prouve
» seulement qu'il est plus général.

» 4°. M. *de Gérardin* à qui la reconnoissace assure la con-

„ fiance de la veuve de *Jean-Jaques*, n'auroit pas dit de lui, „ *n'a-t-il donc pu ſubſiſter du produit de ſes chefs-d'œuvre?* „ Queſtion qui pourroit être priſe pour un reproche d'incon- „ duite. M. *de Gérardin* ſait bien que ce n'étoit pas pour ſub- „ venir à ſes beſoins phyſiques, que *J. J. Rouſſeau* s'étoit „ abaiſſé à l'occupation mécanique de copier de la muſique; „ mais pour ſatisfaire au beſoin le plus preſſant de ſa grande „ ame, celui d'aider d'eſtimables indigens, du produit de ſon „ travail; la modicité de ſa fortune n'en permettant pas le „ partage.

„ Il faut donc, Monſieur, s'en tenir à cette opinion, l'*avis* „ *conſigné dans le* Mercure *n'eſt point de M.* de Gérardin.... „ Mais il n'appartient qu'à lui d'embraſſer ouvertement les „ intérêts de Madame *Rouſſeau*. De qui l'Auteur de cet *avis* „ tient-il donc une miſſion qu'il remplit avec tant de mal- „ adreſſe, ou de perfidie? A quel titre fait-il les honneurs de „ *J. J. Rouſſeau*? Lorſqu'on n'a, ainſi que moi, d'autres „ droits d'entretenir le public d'un grand homme qu'il vient „ de perdre, que ceux qu'on peut tirer du reſpect & de l'atta- „ chement dont on eſt pénétré pour ſa mémoire, il faut au „ moins ne préſenter l'objet de ſes regrets que ſous un point „ de vue qui les juſtifie; & cette obligation eſt doublement „ ſtricte, quand il s'agit de *J. J. Rouſſeau*, puiſqu'on ne peut „ ſans altérer la vérité, affoiblir l'idée qu'il a laiſſée de ſon „ mérite.

„ Trouvez bon, je vous prie, Monſieur, que je jette encore „ un coup-d'œil ſur ce petit écrit fait avec une ſi grande pré- „ tention. On y dit en débutant, *toutes les productions du*

célebre

„ *célebre Rouſſeau publiées pendant ſa vie*, *ont toujours été* „ *reçues avec une ſorte d'enthouſiaſme.* Une ſorte d'enthou- „ ſiaſme ! certes, c'eſt rendre une *ſorte* d'hommage bien „ étrange au diſcernement du public, & aux talens d'un écri- „ vain, qui joignoit aux graces propres à tous les ſtyles, la „ profondeur des connoiſſances, l'élévation des idées, la ma- „ jeſté des images, la richeſſe des expreſſions, que de rap- „ peller en ces termes l'accueil inoui, dont le public honora „ *toujours* ſes ouvrages. Ce n'eſt pas tout. On y ſupprime „ des éloges qui ſont dûs au philoſophe Genevois, & qui ne „ ſont dûs qu'à lui ; & on lui en adreſſe qu'il auroit ſans doute „ mérités, s'il eût vécu au commencement du dix-ſeptieme „ ſiecle, mais qui me paroiſſent ne lui pas convenir. En effet, „ après le degré de perfection, où la poéſie & l'éloquence „ françoiſes ont été portées depuis cette époque, ne trouvez- „ vous pas, Monſieur, qu'il eſt ridicule de dire en parlant „ de *J. J. Rouſſeau* comme s'il eût écrit du tems de *Ron-* „ *ſard*, *la langue Françoiſe entre ſes mains*, *n'eſt-elle pas* „ *devenue un inſtrument auſſi mélodieux que celle du Taſſe*, „ *auſſi riche que celle de Pope*, *auſſi expreſſif que celle des* „ *orateurs de Rome & d'Athenes ?* Quelle *ſorte* de louanges ! Quelle *ſorte* de ſentiment peut les inſpirer ?

„ Je ne puis, Monſieur, m'empêcher de déplorer la deſ- „ tinée d'un homme à qui ſes vertus, & ſes talens devoient „ en procurer une ſi différente. Je gémis en voyant que la „ malignité de l'aſtre qui préſida à ſa naiſſance n'a pu être „ corrigée par ſa mort. Depuis que nous l'avons perdu, preſ- „ que tous ceux qui ont parlé de lui, ont plus ou moins ouver-

» tement insulté à sa cendre. Il semble qu'on ait pris à tâche » d'avilir la mémoire d'un homme dont la noble fierté osa » lutter contre tous les genres d'infortunes. On a été jusqu'à » se croire dispensé d'observer à son égard les loix de la décence » & de l'honnêteté. Par exemple, Monsieur, est-il concevable » que MM. les Rédacteurs du Journal de Paris, qui ont la » réputation d'être honnêtes, aient consenti à se prêter aux » desirs de la personne, qui a mis au jour l'*extrait* que l'on » trouve dans le N°. 201 de ce Journal, *d'un mémoire* daté » de février 1777? Si ce mémoire est de *J. J. Rousseau*, » supposition qu'il faut bien adopter, puisque ces MM. affir- » ment qu'ils l'ont *entre leurs mains*, *entiérement écrit de sa* » *main*, *& signé de lui*, comment n'ont-ils pas senti que, » soit qu'il ait été surpris à *Jean-Jaques*, ou confié par lui, » à la personne qui le leur remettoit, on ne pouvoit le rendre » public, sans devenir coupable de la plus criante infidélité, » ou du plus insigne abus de confiance? L'ancienneté de la » date de ce *mémoire* ne prouve-t-elle pas que l'auteur vou- » loit qu'il fût ignoré, puisqu'il ne l'a pas fait paroître? A » quelle fin le produire après sa mort? Seroit-ce pour nous » donner une idée de sa façon d'écrire? ...... Quoique toutes » ses productions me soient cheres, attendu la méprise où celle- » là pouvoit entraîner, si elle avoit été en ma possession, j'au- » rois cru, en la brûlant, faire un sacrifice propitiatoire aux » mânes de son auteur. Eh! quel est l'homme, qui connoît » assez peu les hommes, pour ne pas savoir que la prospérité » est le tarif de leur estime, & que celui qu'on leur montre » environné des horreurs de la misere, n'obtient d'eux qu'une

» pitié ſi outrageante, dût-elle être prodigue de ſecours, que
» *Jean-Jaques* lui auroit préféré la triſte ſituation qu'il peint
» avec tant d'énergie ? Mais cette ſituation n'étoit point la
» ſienne : jouiſſez, Monſieur, du plaiſir de le penſer : il avoit
» ſans doute fait ce *mémoire* pour quelqu'un des infortunés
» que ſa bienfaiſance attiroit; car il n'y a point de façon de
» les ſervir, qui ne fût à ſon uſage. Voilà la ſeule hypotheſe
» compatible avec les ſentimens & la poſition de *J. J. Rouſ-*
» *ſeau.* Il n'étoit pas riche, il eſt vrai, parce que les moyens
» de le devenir répugnoient à la dignité de ſon caractere : il
» s'en eſt cent fois expliqué : mais il avoit à ſa diſpoſition des
» moyens honnêtes, je dirai même honorables, d'ajouter de
» l'aiſance, au néceſſaire qu'il poſſédoit ; & s'il négligea de
» les employer, c'eſt que des motifs ſupérieurs à ſon propre
» intérêt dirigerent toujours ſa conduite. Je penſe, Monſieur,
» qu'on doit conclure de tout ce qui s'eſt paſſé relativement
» à cet homme *extraordinaire*, tant durant ſa vie, que depuis
» ſa mort, qu'il a preſque toujours eu des ennemis adroits,
» & des amis gauches : car il faudroit déteſter l'humanité,
» ſi on pouvoit croire que tous ceux qui ont nui au meilleur
» des hommes, en euſſent eu l'intention.

» Je vous ſupplie, Monſieur, de vouloir bien donner place à
» ma lettre dans votre intéreſſant Journal, ſi vous jugez qu'elle
» en vaille la peine. Je ſerois bien flattée que vous daignaſ-
» ſiez y répondre par la même voie. Le ſaine partie du Public
» qui s'occupe encore de *Jean-Jaques*, eſt ſurement dans la
» même incertitude que moi ſur le problême que j'ai l'hon-
» neur de vous propoſer, & me ſauroit gré de lui en procu-

» rer la solution. Je n'ignore pas que vous avez une si invin- » cible aversion pour les louanges, que vous n'en voulez point » admettre, même en faveur de leur sincérité. Mais quelques » vérités obligeantes que je me sente forcée de vous dire, » seront-elles pour moi, un titre d'exclusion ? Les éloges » d'une femme qui n'a, ne peut, ni ne veut avoir aucune » espece de célébrité, peuvent-ils alarmer votre délicatesse, » & ne me trouverez-vous pas dans le cas de l'exception ? » Je le souhaite vivement, Monsieur, je souhaiterois encore » que vous crussiez me devoir quelque chose pour la justice » que je vous rends; & qu'il vous parût digne de vous de » faire tourner votre reconnoissance au profit de mon sexe, » en prouvant au Public que Madame D. R. G. n'est pas la » seule femme qui sache vous apprécier.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissante servante,

D. L. M.

P. S. En commençant ma lettre, Monsieur, mon dessein étoit de risquer quelques observations sur le style de l'*avis* inséré dans le *Mercure* : mais après y avoir bien pensé, j'ai cru que le rôle d'amie de *Jean-Jaques*, étant celui qui m'honoroit le plus, & me convenoit le mieux, je devois me borner à le remplir.

Le 7 décembre 1778.



REPONSE DE M. FRÉRON.

MADAME,

SI j'étois admis dans la confidence du meſſager des Dieux de l'Encyclopédie, il me ſeroit facile de réſoudre le problême que vous me faites l'honneur de me propoſer. Mais j'ignore abſolument ce qui ſe paſſe dans le palais de *Mercure*, & ce qui ſe fabrique dans ſes forges. Le cyclope qui a martelé l'*avis* dont vous vous plaignez, avec tant de raiſon, a pris ſoin lui-méme de ſe dérober à votre vengeance, en ſe couvrant du manteau de l'anonyme. Comment donc vous livrer le coupable? Mes incertitudes ſont égales aux vôtres. Mais ce qui me paroît prouvé d'après votre lettre, c'eſt qu'on auroit le plus grand tort d'attribuer un pareil *avis* à M. le Marquis *de Gérardin*. Vous raiſonnemens ſont faits pour diſſiper tous les ſoupçons à cet égard.

N'en doutez nullement, Madame, l'*avis* en queſtion eſt l'ouvrage d'un ennemi de *Rouſſeau*, ou d'une plume vendue à ſes ennemis, d'autant plus cruels, qu'en le couvrant de bleſſures, ils feignent de careſſer ſon ombre. Si c'étoit un ami de *Rouſſeau* qui eut publié cet *avis*, lui auroit-il fait les reproches que vous relevez avec tant de force dans cette lettre? Auroit - il choiſi pour cela le moment où ſon ami eſt à peine deſcendu dans le tombeau? Auroit - il livré cet *avis* à l'impreſſion, ſans le communiquer à des gens de lettres liés

comme lui avec l'illuſtre Genevois, qui en euſſent fait diſparoître les traits offenſans pour ce grand homme, & qui euſſent ſoufflé ſur la bouffiſſure du ſtyle dont il eſt écrit?

Je ne conçois pas qu'on ait pu ſoupçonner un ſeul inſtant M. *de Gérardin*, d'avoir mis au jour un *avis* de cette nature; lui qui a donné tant de preuves de ſon attachement à votre illuſtre ami? Eſt-il vraiſemblable qu'il ait avancé que l'unique reſſource de Madame *Rouſſeau*, *conſiſte en un recueil de petits airs compoſés par ſon mari?* N'auroit-il pas, s'il s'étoit exprimé ainſi, joint la mal-adreſſe à la cruauté? c'eût été déſavouer en quelque ſorte les ſervices & les *reſſources* que Madame *Rouſſeau* trouve dans ſon amitié, dans la ſenſibilité de ſon cœur. Je penſe donc comme vous, Madame. On ne me perſuadera jamais qu'il ſoit l'Auteur d'un *avis* auſſi méchant & auſſi ridicule, & il doit ſe trouver fort offenſé qu'on en ait eu même l'idée.

Quel qu'il ſoit, cet Auteur ténébreux, il doit rougir de ſon ouvrage: qu'il continue d'enſevelir ſon nom dans l'obſcurité pour laquelle il eſt fait. Cette précaution qu'il a priſe, prouve qu'il a ſenti lui-même combien étoit indécent le rôle qu'il jouoit, & révoltant le ton qu'il oſoit prendre en parlant d'un homme tel que *Rouſſeau*.

Je ne finirai point cette lettre, ſans vous remercier, Madame, des choſes obligeantes, que votre indulgence vous a dictées pour moi; votre maniere de penſer & d'écrire donne un nouveau poids à votre ſuffrage, & m'en font ſentir tout le prix; puiſſé-je un jour m'en rendre digne!

Je ſuis, &c.



LETTRE
DE
MADAME DE SAINT G***.
A M. FRÉRON.

MONSIEUR,

JE n'ai point l'avantage d'être du nombre de vos Abonnés; parce que l'emploi que je fais d'une fortune très-honnête, ne me laisse rien à donner à mes plaisirs; mais on me procure l'*Année littéraire* exactement, quoiqu'un peu tard. Le cas infini que j'en faisois du vivant de Monsieur votre pere, ne s'est point affoibli, depuis que nous avons perdu cet excellent critique : j'aime à retrouver en vous ses lumieres, son tact, ses principes ; & vos décisions sont si analogues à ma façon de penser, qu'il ne me manque que de savoir m'exprimer comme vous, pour dire les mêmes choses, sur les sujets qui sont à ma portée. Enfin, Monsieur, quoique j'aye à ma disposition plusieurs ouvrages périodiques, le vôtre est le seul que je lise, à moins qu'on ne m'indique dans les autres, quelques articles que les circonstances rendent spécialement intéressans pour moi. Par exemple, on m'a dit qu'il y en avoit un, dans le N°. 361 du Journal de Paris, dont mon amitié pour *J. J. Rousseau* ne seroit pas contente. Je l'ai lu cet article, non sans le plus grand étonnement, de ce qu'il n'a encore excité le zele

d'aucun ami de cet homme ſi juſtement célebre. La perſuaſion où je ſuis, Monſieur, que Meſdames *D. R. G.* & *D. L. M.* doivent autant leurs ſuccès à votre approbation & au ſujet qu'elles ont traité qu'à leurs talens, m'enhardit à marcher ſur leurs traces. Pénétrée comme elles de reſpect pour les vertus de *J. J. Rouſſeau*, d'attachement pour ſa mémoire, & de reconnoiſſance pour les ſervices qu'il a rendus à mon ſexe, en faiſant valoir les qualités qui lui ſont particulieres; en le rappellant à ſa véritable deſtination; enfin en lui inſpirant l'amour de ſes devoirs; je crois pouvoir eſpérer que ces ſentimens, auxquels votre honnêteté applaudit ſi volontiers, vous engageront à ne pas trouver mauvais, que j'aye l'honneur de vous communiquer quelques obſervations que j'ai faites ſur l'article dont il s'agit. Mais, Monſieur, plus occupé de perfectionner votre ouvrage, que de chercher les défauts de ceux de vos concurrens, peut-être ne le connoiſſez-vous pas cet article. Je vais vous rapporter ce que j'y ai trouvé de répréhenſible: je laiſſerai de côté ce qu'il contient d'avantageux à *Jean-Jaques*; il n'y a rien à dire ſur ce qui eſt dans l'ordre.

« Un heureux haſard, dit l'Editeur d'un *Supplément aux » œuvres de J. J. Rouſſeau*, nous a procuré les pieces ſui» vantes, & nous les donnons au Public, d'après les origi» naux, la plupart écrits de la main même de l'Auteur ».

Il me paroît bien ſingulier, que M. M. les Rédacteurs du *Journal de Paris*, copient ſi bénignement cette phraſe. Eſt-ce que je me tromperois, Monſieur, en croyant que celles de ces *pieces* qui ne ſont pas *écrites de la main même de l'Auteur*, ne ſont pas des *originaux*? Quoi qu'il en ſoit, M.M. les Rédacteurs ajoutent. . . .

ajoutent..... Toutes réflexions faites, Monſieur, je ne continuerai point à vous tranſcrire cet article : il vous ſera aiſé de vous le procurer, ſi vous en voulez voir l'enſemble : *le Journal de Paris* n'eſt rare dans aucun ſens ; ſouffrez que, pour éviter les redites & mettre un peu d'ordre dans mes obſervations, je les attache aux phraſes de ces Meſſieurs qui me les fourniſſent.

Il s'en faut de beaucoup, diſent-ils, *que ce haſard nous paroiſſe auſſi heureux qu'à l'Editeur; nous ſommes perſuadés que* J. J. Rouſſeau, *s'il étoit encore vivant*, *ſeroit pleinement de notre avis.*

Je doute fort que *Jean-Jaques* fût *pleinement de l'avis* de MM. les Rédacteurs ; & j'oſe croire qu'il ne s'éloigneroit pas beaucoup du mien. L'Editeur du *Supplément aux œuvres de J. J. Rouſſeau*, perſuadé que le public ſe jetteroit avec le plus vif empreſſement ſur tout ce qui paroîtroit ſous le nom de ce grand homme, n'a ſongé ni à le ſervir, ni à lui nuire, en publiant ce volume, mais ſeulement à faire une ſpéculation utile ; cette indifférence ſur ce qu'il en pourroit réſulter pour la mémoire de *Jean-Jaques*, eſt déjà un grand tort aux yeux de l'équité : il en a un plus grave encore, c'eſt d'avoir rendu public que une correſpondance cenſée ſecrete par la nature des objets ſur leſquels elle portoit ; & dont *Jean-Jaques*, & Madame *la baronne de Warens*, avoient ſeuls le droit de diſpoſer ; droit dont ils n'auroient ſûrement pas fait uſage, ne le pouvant ſans préſenter M. & Madame *de Sourgel*, ſous l'aſpect le plus défavorable. Selon moi, la conduite de l'Editeur offenſe l'honnêteté, & non pas la mémoire de *Jean-Jaques.*

Singuliere destinée de cet homme célèbre ! il devoit donc être encore indignement persécuté après sa mort ! car c'est une nouvelle sorte de persécution ; c'est un véritable outrage à sa mémoire, que la publication de lettres qui n'intéressent personne, & qui n'ont jamais été destinées à l'impression.

Ne trouvez-vous pas, Monsieur, que ces Messieurs font bien du bruit pour peu de chose ; & que les reproches aussi modérés que justes, que Madame *D. L. M.* leur fait dans la lettre qu'elle vous a adressée, prouvent que le scrupule leur vient un peu tard? Mais en quoi consiste donc *l'outrage* sur lequel le zele de ces Messieurs s'échauffe si froidement? Tout leur paroît perdu parce qu'on a publié des lettres de *Jean-Jaques*, qui ne sont pas écrites avec autant d'élégance & de soin, qu'il en a mis dans les ouvrages qu'il a offerts au Public, comme si la réputation de cet homme immortel n'avoit d'autre fondement que la magie de son style. Si, comme on n'en sauroit douter, on ne peut *outrager la mémoire* d'un Philosophe, qui tiroit son prix bien plus encore de ses vertus que de ses talens, qu'en produisant de lui, des choses dont il a dû rougir vis-à-vis de lui-même, *la mémoire de Jean-Jaques* est inaccessible aux *outrages*. Mais, prêtons-nous pour un instant aux idées de MM. les Rédacteurs, & supposons que ces lettres soient en effet indignes de *Jean-Jaques*, parce qu'elles sont écrites dans un langage un peu suranné. Que peut-on conclure contre la gloire d'un Auteur, de la disproportion du mérite de ses différentes productions? Sans compter les Auteurs grecs & latins, dont il ne m'appartient pas de parler, ne pouvant les connoître que d'après des Traducteurs qui les défigurent, nos Auteurs

les plus estimés, *Corneille*, *Racine*, *la Fontaine*, *Moliere*, *Boileau*, malgré l'arrêt qu'il a prononcé, quand il a dit:

Il n'est point de degrés du médiocre au pire.

N'ont-ils rien fait de médiocre? *Voltaire* lui-même, *Voltaire*, l'idole des Académies, de la secte Encyclopédique; enfin, de ceux qui s'adjugent le plus haut rang dans la littérature, n'a-t-il pas fait, & qui pis est, donné au Public des choses au-dessous de la médiocrité? Est-ce sur ce qui les confond avec les écrivains ordinaires, & malheureusement trop communs, qu'on juge les grands écrivains, ou sur ce qui les en distingue?.... Ce n'est pas sans motifs, Monsieur, que je ne cite que des Poëtes, quoique *Jean-Jaques* ne le fût pas; c'est parce que ce sont de tous nos Auteurs, & les plus généralement connus, & ceux dont les ouvrages sont d'une inégalité plus sensible. Il me semble de plus qu'on ne peut considérer comme un ouvrage, les épanchemens qu'un jeune homme se permet, les détails domestiques dans lesquels il entre, vis-à-vis d'une femme qui lui tient lieu de mere, & à qui il rend à son tour les devoirs & les services qu'elle seroit en droit d'attendre d'un fils. *Ces lettres n'ont jamais été destinées à l'impression:* cela est vrai, & c'est à mes yeux leur principal mérite. Excepté quelques expressions triviales, très-pardonnables dans un commerce aussi familier, qu'y peut-on trouver à reprendre? Quant à moi, Monsieur, je trouve qu'elles font d'autant plus d'honneur à *Jean-Jaques*, qu'elles n'ont pas été écrites pour lui en faire; qu'elles prouvent que le malheur & les infirmités l'ont accablé dès son enfance; qu'il ne

ſe plaignoit donc pas, pour être plaint, comme on a eu la dureté de le prétendre ; qu'il a ſoutenu l'indigence avec un courage, qui ne pouvoit prendre ſa ſource que dans ſon propre caractere; qu'il a reçu ſans baſſeſſe des ſecours de Madame *de Warens*, & qu'il les lui a rendus ſans oſtentation ; qu'il étoit ſenſible & reconnoiſſant, dans l'âge où l'on ſonge plus à jouir des bienfaits qu'à les apprécier ; enfin que, ſorti de l'obſcurité où ſa premiere éducation l'avoit condamné, & placé ſur le plus grand théâtre de l'Europe, il y a paru tel qu'il s'étoit montré dans le ſecret de l'amitié.

Quel homme voudroit que tous les billets qu'il a tracés par haſard, & pour ſes affaires particulieres, fuſſent un jour raſſemblés & mis ſous les yeux du Public ?

Je crois en effet, Monſieur, qu'il y a peu d'hommes qui le vouluſſent ; ſur-tout dans le nombre de ceux qui briguant le fauteuil académique, ou ſollicitant des penſions, cabalent pour renverſer leurs contendans ; s'approprient dans la carriere des Lettres, les plans, les ouvrages, & dans celle des ſciences, les découvertes d'autrui : enfin, à qui tout moyen de réuſſir paroît bon, pourvu qu'il ſoit heureux. De tels hommes ont un grand intérêt à ſouhaiter que le Public ne porte jamais ſes regards ſur leurs correſpondances particulieres. Mais *Jean-Jaques*, qui, ne prétendant à rien, n'avoit point de concurrent à écarter, & dont la droiture ne s'eſt jamais démentie, n'a jamais pu le craindre.

Quand on trouve de tels écrits, n'eſt-ce pas violer les droits de la ſociété les plus ſacrés, que de les faire paroître au grand jour, & de les expoſer ainſi aux attaques d'une ſotte & lâche

malignité? Quoi qu'il en ſoit, ſi on ne reconnoît pas le grand Ecrivain dans ces lettres de J. J. Rouſſeau, *on y retrouve toujours une ame honnête, & le germe de cette fierté de la vertu qu'on lui a tant reproché d'avoir pouſſée juſqu'à l'excès.*

Et cela n'eſt rien à l'eſtimation de ces Meſſieurs? ..... Mais paſſons. Je crois qu'on pourroit défier, je ne dis pas *une ſotte & lâche malignité*, mais la malignité la plus adroite & la plus intrépide, d'extraire de tout le volume dont il eſt queſtion, une ſeule phraſe dont elle pût ſe faire une arme redoutable contre *la mémoire de Jean-Jaques.* Je vous l'avoue, Monſieur, je dois tant à ce bienfaiteur de l'humanité; je mets un ſi haut prix au bien qu'il m'a fait, en fortifiant, par l'attrayante morale qu'il a répandue dans ſes écrits, les bonnes inclinations que je tenois de la nature, que tout ouvrage qui porte ſon nom, me paroît une mine où je vais puiſer de nouvelles richeſſes. Je l'ai donc lu, ce volume, d'un bout à l'autre, poéſies, lettres, mémoires, avec une avidité qui n'a point nui à mon attention. Il ne contient rien qui, à mon avis, n'annonce le plus rare déſintéreſſement, la plus noble franchiſe, la plus touchante généroſité, la plus héroïque modération; & de plus, cette précieuſe ſimplicité d'ame, qualité preſque inalliable avec le bel-eſprit; ſouvent compagne du génie, mais plus propre, il en faut convenir, à prolonger l'innocence des mœurs, qu'à accélérer le progrès des talens (*a*); & qui rend d'autant plus naturelle la différence que l'on remarque entre le ſtyle des premiers, & celui des derniers écrits du vertueux *Jean-Jaques.*

(*a*) Quel eſt celui de ſes détracteurs, dont les *billets* clandeſtins offriroient toutes ces choſes?

Mais, Meſſieurs les Rédacteurs du Journal, qui font le procès à l'Editeur du *Supplément*, ſe croyent-ils donc irréprochables? S'ils penſent, comme ils le diſent, que ſa publication ſoit une injure à la réputation de *Jean-Jaques*, il falloit n'en point parler. Ce qu'ils en diſent n'eſt pas fait pour inſpirer le deſir de le lire; & ceux qui ne le liront pas, croiront, ſur la parole de ces Meſſieurs (s'ils ne croyent rien de pire), que *l'on n'y reconnoît pas le grand Ecrivain* : or aſſurément on l'y reconnoît ſi bien, que perſonne ne s'eſt aviſé de douter qu'il en fût l'Auteur, bien qu'on y eût été autoriſé par la plus légere apparence; puiſque, de ſon vivant même, ſes ennemis ont oſé lui attribuer leurs ouvrages. Que conclure de tout cela, Monſieur? Que ſi quelque choſe pouvoit faire tort à *Jean-Jaques*, ce ſeroit la réclamation de MM. les Rédacteurs.

L'obſcurité & le malheur étoient alors ſon partage.

Ils l'ont été trop tôt, & trop long-tems. Voilà enfin une vérité ſouvent conteſtée, qui s'établit à la faveur de la publication du *Supplément* : auſſi redouble-t-il mon admiration pour l'homme étonnant qu'on a l'air de craindre qu'il ne déshonore. *Jean-Jaques* me paroît un prodige, quand je compare le point d'où il eſt parti, avec celui où il eſt arrivé, en dépit des obſtacles qui ſe ſont accumulés ſous ſes pas, & de la privation des reſſources qui ont manqué à ſa jeuneſſe.

Il écrit à une Dame qui a eu le bonheur de mériter d'être ſa bienfaitrice, &c.

Ces Meſſieurs n'auroient-ils pas parlé plus juſte, en diſant qu'il a mérité qu'elle le fût, par la façon dont il a répondu à ſes ſoins, & reconnu ſes ſervices? Il paroît, Monſieur, que

l'heureuse Madame *de Warens*, tint de son étoile, & non pas du choix de *Jean-Jaques*, une préférence dont elle a dû faire le plus grand cas, quand elle a pu juger l'objet de ses bontés. Il étoit tout simple qu'il eût recours à elle, dans les positions critiques où il s'est trouvé, & dont il est vraisemblable qu'on ne se disputoit pas l'honneur de le tirer : elle étoit sa marraine. D'après le portrait qu'il fait d'elle, il est tout simple aussi qu'elle ait chéri les devoirs que ce titre lui imposoit. Cette respectable Dame étoit accoutumée à faire des sacrifices, & n'en a pas toujours été aussi bien récompensée que de ceux qu'elle a faits pour lui.

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien insérer ma lettre dans votre Journal : quelque médiocrement qu'elle soit écrite, je crois que vous le pouvez, sans compromettre la sureté de votre goût. Ceux qui seront de mon avis, vous sauront gré de votre complaisance, & vous serez disculpé auprès des autres par vos motifs. Je ne prétends point faire assaut d'éloquence avec les Dames à qui vous avez accordé la distinction que je sollicite : je n'ai d'autre but, que de corriger l'effet que l'article que je combats a pu produire, sur une classe de lecteurs qui n'approfondissent rien parce que peu de choses les intéressent ; mais dont l'opinion n'est cependant point à dédaigner. Il me semble qu'on doit, autant qu'on le peut, empêcher la propagation des idées fausses, sur-tout sur le compte d'un homme célebre, qui ne peut que perdre à n'être pas bien connu ; & que le Public perdroit aussi à ne pas bien connoître, puisqu'il en respecteroit moins l'autorité de ses exemples & de ses leçons. Enfin je pense, Monsieur, qu'il vous convient mieux

qu'à perſonne, de favoriſer des vues qui ont pour objet l'avantage de *Jean-Jaques*, & celui de la ſociété.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante, de St. G***.

Le 14 janvier 1779.

P. S. Des circonſtances indépendantes de ma volonté, ayant empêché cette lettre de paroître auſſi-tôt qu'elle l'auroit dû, je profite, Monſieur, du retard qu'elles ont occaſionné, pour avoir l'honneur de vous dire, avec quel plaiſir je me joins à tous les honnêtes-gens, pour applaudir à la maniere dont Meſſieurs les Rédacteurs du *Journal de Paris* ont parlé de l'infernale *note*, qui acheve de conſigner, dans le dernier ouvrage de M. *Diderot*, page 121. l'éternel opprobre de la philoſophie encyclopédique. Pour cette fois, ces Meſſieurs doivent réunir tous les ſuffrages; car les partiſans de *J. J. Rouſſeau*, ont à ſe louer de leur équité, & ſes antagoniſtes, de leur modération. En qualité d'amie de ce grand homme, j'aurois, ſans doute, ſur le même ſujet, des remercîmens à vous faire, ſi j'avois lu le N°. 2 de l'*Année littéraire*; mais il ne m'eſt point encore parvenu. Vous voyez, Monſieur, comme on ſert mon empreſſement..... Je connois aſſez la délicateſſe de votre façon de penſer, pour être bien ſûre que vous ne me répondrez pas: *Que ne vous abonnez-vous?*

Le 7 février 1779.

LETTRE
A MONSIEUR FRÉRON
PAR MADAME D. L. M.

MONSIEUR,

J'AI long-tems héſité à vous rendre compte du ſcandale que m'a cauſé la lecture de la ſeconde feuille de l'*Année Littéraire*: mais enfin, perſuadée que, quand on dit la vérité avec autant de courage que vous, on doit l'aimer aſſez pour l'entendre ſans dédain, quel qu'en ſoit l'organe, je me détermine à vous ouvrir mon cœur. Lorſqu'on a choiſi un état qui rend diſpenſateur de la gloire, il ne ſuffit pas, Monſieur, de poſſéder au ſuprême degré le talent de l'analyſe, d'être littérateur inſtruit, écrivain éloquent, obſervateur exact, critique éclairé, points ſur leſquels vous êtes à l'abri de tout reproche, il faut encore être juge équitable. Or vous avez doublement manqué à ce devoir; 1°. en anathématiſant ſans diſtinction, les deux fameuſes *Notes* qui ſe trouvent pages 121, & 267 de l'*Eſſai ſur la vie de Séneque*; 2°. en privant M. *Négeon*, qu'on aſſure qui en eſt l'auteur, de la part qui lui eſt due, dans la condamnation que vous avez prononcée contre M. *Diderot*. Car ne vous y trompez pas, Monſieur, il n'y a point d'Encyclopédiſte, qui ne ſe croye rehauſſé d'un cran, à chaque effort que vous faites pour combatre les maximes favorites de ſa ſecte:

à plus forte raiſon, quand c'eſt lui perſonnellement que vous provoquez au combat. En effet, toutes les fois que vous vous y préſentez, ne leur préparez-vous pas une victoire ? Vos gothiques principes peuvent-ils ſe ſoutenir auprès de ceux de ces nouveaux illuminés ? Et votre inaction ne les rendroit-elle pas ſuſpects de ne pas vous être auſſi oppoſés qu'ils le doivent ? Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, venons aux *Notes*. Je vous abandonne la premiere : elle a occaſionné un ſoulévement ſi général qu'il faut bien que mon indulgence renonce à la défendre. L'animadverſion publique tombe également ſur le maître connu, qui a permis qu'elle fût inſérée dans ſon ouvrage, & ſur l'adepte obſcur, qui l'a faite. Eh ! Le moyen, dit-on d'une part, qu'un homme, qui au bout du compte n'étoit pas un ſot, & qui avoit l'air de croire en Dieu, ne leur parût pas un hypocrite ! D'une autre part, on prétend que ce n'eſt pas de bonne foi qu'ils l'accuſent d'hypocriſie : qu'ils auroient tâché de lui arracher ſon maſque, quand ils croyoient qu'il le portoit. De toutes parts enfin, on s'accorde à dire que l'exiſtence des *Mémoires*, crime capital de *J. J. Rouſſeau*, ayant été généralement ſue, plus de dix ans avant ſa mort (*a*), il eſt auſſi bas, qu'atroce, de l'avoir attendue pour le diffamer. Que le prudent ſilence que ſes détracteurs ont gardé, tant qu'il a pu leur répondre, prouve qu'ils ſe ſentoient accablés du poids de ſa ſupériorité ; & qu'ils lui portoient la haine ſourde, & le reſpect forcé, que le vice a toujours pour la vertu. Qu'il faut que M.

(*a*) M. *Hume* en parle dans *l'Expoſé ſuccinct* qu'il donna en 1766, de ſa conteſtation avec *J. J. Rouſſeau*.

Diderot, qui a intimement (*b*) vécu avec *Jean-Jaques*, ſoit non-ſeulement bourrelé, mais aveuglé par ſes remords, pour n'avoir pas ſenti que, s'il l'a ménagé dans ſes *Mémoires*, (ce qu'on ne manquera pas de croire, de quelque façon qu'il ſoit traité) il rend ces ménagemens inutiles, & s'accuſe lui-même, par les lâches précautions qu'il prend contre la publicité de cet ouvrage; puiſqu'il eſt clair qu'il ne craint tant d'y trouver ſon portrait, que parce qu'il eſt ſûr d'avoir fourni des traits odieux à ſon peintre. Voilà ce que penſent les gens qui s'y entendent. Pour moi, qui ne ſuis qu'une bonne femme, tout ce que je conclus de cette *Note*, c'eſt que ces Meſſieurs ne croyent pas aux Revenans. Mais vous, Monſieur, que je veux continuer d'eſtimer, quoique vous ayez négligé de tirer une ligne de démarcation entre ces deux *Notes*, ſi différentes par l'objet qu'elles traitent, par le but auquel elles tendent, & même par le ſtyle qui les caractériſe, comment le cri de votre conſcience ne vous a-t-il pas averti de l'énorme injuſtice que vous commettiez, en ne faiſant aucune mention de M. l'EDITEUR NÉGEON? Oh! Depuis le *factum* de M. Hume, j'ai les EDITEURS en grande recommandation; & ſur-tout M. l'EDITEUR NÉGEON. Vous me direz, ſans doute, que cette façon de parler eſt impropre, inuſitée..... Tant pis Monſieur, tant pis! Que

(*b*) Ceci exige un petit commentaire, pour l'édification des lecteurs peu au fait de ces liaiſons intimes. Elles ont en effet exiſté, mais elles ſe ſont bruſquement converties, d'une part, en éloignement, dès que *Jean-Jaques* a appris à connoître ces prétendus amis; d'une autre part, en haine, d'abord ſourde, aujourd'hui très-déclarée, dès que ces Meſſieurs ſe ſont vus pénétrés, & en ont preſſenti la conſequence. (*Note de M. Du Peyrou.*)

ſeroit ce nom ſans l'épithete qui le précede ? De quel autre l'avez-vous vu décoré ? Savez-vous bien que c'eſt un homme précieux qu'un EDITEUR capable d'enrichir un ouvrage de *Notes* qui le font oublier ? Or je n'entends citer *l'Eſſai ſur la vie de Séneque*, que pour indiquer où ſe trouvent les *Notes* dont il s'agit. Je ne ſais ſi l'enthouſiaſme m'égare, mais je voudrois que le titre d'EDITEUR fût ſpécialement, inſéparablement, exclusivement annexé au nom de NÉGEON ; que l'on dît l'EDITEUR NÉGEON, comme on dit...... le Chancelier d'Agueſſeau, par exemple. J'avoue que ces deux noms ne préſentent pas des idées abſolument analogues. Mais qu'importe ? N'y a-t-il pas différens genres de célébrité ? On ne parlera peut-être pas moins long-tems de *Cartouche*, que de *Turenne*.

Je me ſuis précédemment montrée à vous, Monſieur, parée de la qualité d'amie de J. J. *Rouſſeau* ; & je ne ferai jamais rien qui y déroge. En dépit du tort que M. l'*Editeur Négeon*, & M. *Helvétius* lui font dans mon eſprit, je le ſens, mon cœur lui ſera toujours fidelle, car ce ſont ſes vertus qui m'attachent, & ces Meſſieurs n'attaquent que ſes talens. Mais auſſi avec quel avantage !..... En vérité, en liſant la lumineuſe *Note* de la page 267 on rougit pour les partiſans de *Jean-Jaques*, du travers qu'ils ſe donnent, en prétendant pour lui à une ſorte de réputation. A laquelle peut avoir droit un homme qui, NÉ DÈS LE DIX-HUITIEME SIECLE, n'a pas deviné les grandes vérités de la morale ; & s'eſt contenté de les expoſer avec tant de clarté, de dignité, & de graces, qu'il les a rendues ſenſibles, reſpectables & cheres, aux gens de l'intelligence la moins exercée : qui n'a pas deviné que deux & deux font quatre ;

& qui s'en eſt tenu à ſoumettre ſa conduite à un calcul auſſi exact que celui-là : qui n'a pas dit le premier que les femmes feroient fort bien, tant pour eux, que pour elles-mêmes, de nourrir leurs enfans ; & qui l'a ſeulement répété de façon à vaincre la vanité & la molleſſe, qui engageoient à livrer ces infortunés à des ſoins mercenaires, toutes les meres en état de les payer.

Un pitoyable dialecticien, qui n'a jamais ſu marcher de conſéquence en conſéquence ; dont les principes ſont *faux & communs* ; & qui perd ſon tems à vouloir coudre enſemble des idées incohérentes, dont le choc perpétuel ne produit que des *contradictions*.

Un écrivain ſtérile qui n'a rien à lui, que l'arrangement aſſez heureux, des mots qu'il employe : qui va ſans ceſſe, & ſans pudeur, moiſſonnant dans le champ d'autrui, car ſans parler de ſes autres ouvrages, il eſt évident qu'il a volé à *Séneque*, à *Plutarque*, à *Montagne*, à *Locke*, à *Sidney*, &c. &c. &c. tout ce qu'il y a de profondément penſé dans ſon *Contrat Social*. Tandis qu'un homme qui auroit aſſez d'âge, d'étude, & de mémoire, pour poſſéder tous les auteurs qui ont écrit depuis l'origine du monde (*c*), ne trouveroit dans tout ce que nous a donné le diviniſé *Voltaire*, (à qui pourtant on a oſé comparer *Rouſſeau*) pas un plan, pas une idée, pas une opinion, pas une penſée, pas une obſervation, pas un

(*c*) Grace pour cette expreſſion, Monſieur ; je ne m'en ſers que comme M. Diderot dit *plut à Dieu!* Je ſais bien qu'il ne faut pas croire que le monde ait commencé. A propos de cela, n'admirez-vous pas avec quelle condeſcendance, les initiés ſe prêtent à dater comme le vulgaire ?

raiſonnement, pas une comparaiſon, pas une erreur, pas une fiction, qu'aucun d'eux pût revendiquer : le génie de l'invention lui ayant été ſoumis, juſqu'au point de lui dicter l'hiſtoire.

Un ſophiſte dangereux, qui n'a fait ſervir ſon artificieuſe éloquence, qu'à en impoſer à un ſexe dont la ſenſibilité *ouvre l'ame à toutes ſortes de ſéductions.* Prêtez, Monſieur, une oreille attentive, & un eſprit docile, à l'importante vérité que je vais vous révéler. Toute la reconnoiſſance que les femmes portent à *Jean-Jaques*, (car quel homme ſeroit aſſez dupe pour imaginer lui en devoir?) n'a aucun fondement réel : la révolution qui paroît s'être faite depuis 1762, dans nos mœurs, & dans nos uſages, relativement à la premiere enfance, n'eſt qu'une pure illuſion : on croit bonnement que, quand leurs forces répondent à leurs deſirs, des femmes de toutes conditions allaitent leurs enfans ; que la tendreſſe maternelle qui veille ſans relâche à leur ſureté, rejettant les liens qui comprimoient leurs membres délicats; gênoient leur liberté, déjà ſi bornée par leur foibleſſe ; ſubſtituoient les convulſions de la douleur, au ſourire careſſant que la nature cherche à placer ſur leurs levres innocentes; ces enfans en ſont plus aimables, plus ſains, plus robuſtes, & plus heureux......... Preſtiges que tout cela. Tout va, à cet égard, comme tout alloit avant la publication d'*Emile.* Voilà, Monſieur, ce dont je ne me doutois pas, avant d'avoir lu la flamboyante *note* qui a diſſipé les fauſſes lueurs, dont la fantaſtique éloquence de *Jean-Jaques* avoit environné mon eſprit. J'avoue donc hautement les prodigieuſes obligations que j'ai aux *HOMME DE BIEN* (*d*), &

(*d*) Cette expreſſion très-familiere à M. *Diderot*, m'a paru on ne peut pas plus propre à le déſigner.

Editeur par excellence. Cependant, la reconnoiſſance qui applaudit au mal, étant preſque auſſi condamnable que l'ingratitude qui le commet, je ſuis forcée d'abattre au moins un des coins de l'autel, que mon admiration a élevé à la merveilleuſe ſagacité de ces hommes rares. Le dernier dit, avec le conſentement de l'autre, que *Jean-Jaques n'eſt pas même un ami très-ſincere, & très-zélé de la vérité.* Comme cela eſt foible!.... Après les horreurs qu'ils ont imputées dans leur premiere *note*, à ce philoſophe dont, pour me ſervir d'une expreſſion du Journal de Paris, *l'inflexible probité* eſt le déſeſpoir des philoſophes du jour, cette perfide modération choque autant le bon ſens, que l'honnêteté. Celui qui n'eſt pas un ami *très-ſincere & très-zélé de la vérité*, eſt un fourbe. J'en demande pardon à ces Meſſieurs; mais il faut trancher le mot: ce n'eſt pas pour *Jean-Jaques* qu'il peut être une injure. Quand j'ai dit qu'ils n'attaquoient que ſes talens, le trait que je releve m'avoit échappé; & j'étois entraînée par la perſuaſion où l'on eſt univerſellement (je ne les excepte pas) qu'ils auroient fait grace à ſes vertus, ſi ſes talens n'avoient pas irrité leur envie. *Jean-Jaques* étoit un ami *très-ſincere & très-zélé de la verité;* puiſqu'il la préféroit aux intérêts de ſon amour-propre, de ſa fortune, & de ſa liberté. Un *Cardan* peut combattre cette aſſertion: mais il n'eſt pas en ſon pouvoir de la détruire; elle eſt trop inconteſtablement prouvée. Eh! ces Meſſieurs la prouvent eux-mêmes, ſans le vouloir, en diſant que, *Jean-Jaques ſe met fort peu en peine de ſe contredire*; car cela eſt vrai: non par inconſéquence, comme ils feignent de le croire, mais par amour

pour la vérité. Lorſque ſon expérience, ſes réflexions, ou les obſervations de ſes amis, jettoient de nouvelles lumieres ſur un objet qu'il avoit mal vu, *il ſe mettoit fort peu en peine de ſe contredire*, parce qu'il craignoit moins les triomphes de ſes adverſaires, que les reproches de ſa délicateſſe; & ne balançoit point à rectifier, en revenant ſur ſes pas, les idées de ceux que ſon autorité avoit pu ſéduire. Ce qui, au ſurplus, ne lui arrivoit qu'en matieres de goût, & tout-à-fait étrangeres aux bonnes mœurs. Je ne préſume pas que ce ſoit en qualité d'orthodoxes, que ces Meſſieurs lui font ſon procès: ainſi je n'ai rien à leur abandonner; & je dois défendre tout ce qu'ils attaquent, la beauté de ſon ame, la pureté de ſes intentions, & l'intégrité de ſa vie.

Ne penſez pas, Monſieur, que ce ſoit parce que la nature m'a placée dans la claſſe *de ces êtres mobiles, dont l'imagination prompte à s'allumer, les met toujours à la diſcrétion du moment.... de ces êtres peu inſtruits, diſſipés, avides de jouiſſances*, &c. que je conſacre mes forces à la défenſe de *J. J. Rouſſeau*. Malgré le portrait, hélas! trop fidele, que ces Meſſieurs font de mon ſexe, je ne me déclare pour ſon bienfaiteur, que, parce qu'avec les mêmes raiſons qu'eux de l'eſtimer, je n'ai pas le même intérêt à cacher mon eſtime. J'ai perſonnellement très-peu connu *Jean-Jaques*; mais je ſuis entourée de gens qui l'ont connu à fond: il n'y en a pas un, qui, négligeant de préconiſer ſon mérite littéraire, comme trop généralement reconnu, n'inſiſte ſur les éminentes qualités qui conſtituoient ſon caractere; & qui ne diſe qu'il n'avoit de défauts, que l'excès de quelques vertus. De plus, j'ai lu de lui cent quatre-vingt-

quatre

quatre lettres particulieres, toutes écrites de sa main, & adressées à différentes personnes, dans les plus cruelles circonstances où il se soit trouvé ; il n'y a pas une de ces lettres qui ne porte l'empreinte de l'ame de leur auteur; pas une qui ne respire la sensibilité, la candeur, le désintéressement, la bonté, l'indulgence; pas une, qui ne soit de tout point conforme aux excellens principes de morale qu'il établit dans ses ouvrages, sur lesquels il n'a jamais varié, & sur-tout, qu'il n'a jamais démentis par sa conduite. Enfin la droiture de *Jean-Jaques* m'est si démontrée, que je suis obligée de la soutenir, & contre l'impudence qui l'attaque ouvertement, & contre la lâcheté qui cherche à la rendre suspecte; puisque mon coupable silence me rendroit complice de la plus exécrable noirceur, que la méchanceté philosophique se soit jamais permise. A la vérité je n'espere pas de détromper ses accusateurs : ce n'est pas parce qu'on se trompe, que l'on fait une emphatique apologie de Séneque, & un infâme libelle contre *Jean-Jaques;* c'est parce qu'on a des desseins, au succès desquels on est déterminé à tout sacrifier. Mais je croirai mes efforts assez récompensés, si je préserve une seule personne honnête, du malheur de refuser au plus vrai, & au meilleur des hommes, le tribut de respect, & d'admiration qui lui est dû.

A présent que j'ai rempli de mon mieux, l'honorable tâche que mon amour pour la justice, & ma vénération pour *J. J. Rousseau* m'imposoient, souffrez, Monsieur, que je me plaigne à vous, du tort involontaire, mais irréparable qu'il m'a fait. La lecture de ses ouvrages a tellement obstrué mon intelli-

gence, que je n'entends presque plus que vous, M. de Buffon, & lui. C'est sans doute par cette raison, que je trouve tant de choses qui m'arrêtent, dans ces *notes*, que vous n'auriez pas jugées *dangereuses*, si elles avoient été mal faites. Par exemple, je ne conçois pas ce que peut être le style de *Montagne*, si *Rousseau* qui écrit avec *cet agrément*, *ce nombre*, *cette harmonie dont le charme est irrésistible*, n'est pourtant *pas aussi agréable à lire* que lui. Je ne conçois pas comment *Montagne* qui orne toutes les bibliotheques, & que tout le monde lit, puisque je l'ai lu, étant plus *agréable à lire* que *Rousseau*, n'obtient pas sur lui la *préférence*, auprès des *femmes & des gens du monde*, qui, *s'ils veulent être instruits*, *desirent encore plus d'être amusés ;* & s'il l'obtient, je ne conçois pas comment on espere, que, quand il sera *mieux connu*, *l'enthousiasme que Rousseau inspire s'affoiblira*, *& peut-être même se perdra tout-à-fait.* Je ne conçois pas comment on dit de *Rousseau*, à qui on a tant reproché la fureur des paradoxes, que, *peu scrupuleux examinateur des opinions généralement reçues*, *le nombre de ceux qui les adoptent lui en impose.* J'avois toujours cru qu'un paradoxe étoit un sentiment opposé à une *opinion généralement reçue.* Enfin, Monsieur, je ne conçois pas, où se trouvent les traces de la *persécution* qu'éprouvent les ennemis de *Jean-Jaques*, de la part de ses amis. Connoissez-vous une seule victime de cette *persécution qui a tous les effets de la haine théologique ?* Or ces *effets* doivent être bien éclatans, car *la haine théologique* est audacieuse & barbare : mais *la haine* philosophique l'est-elle moins ? Et si la philosophie à la mode, celle qui hait, étoit assise sur

le trône où siege la religion, pensez-vous que les malheureux rejettés de son sein, eussent à bénir sa tolérance? Si les sectateurs de *Jean-Jaques* haïssent, nuisent, calomnient, persécutent, (ce dont on peut défier de citer une seule preuve), ils sont bien éloignés de suivre les maximes, & d'imiter les exemples de leur chef. Quant à la beauté de son style, d'où l'impossibilité de la nier, engage ses adversaires à tirer des argumens contre lui, j'ai fait une observation, peut-être assez futile, pour n'être que du ressort d'une femme, c'est que nous n'avons point d'auteur plus avare d'épithetes que J. J. *Rousseau.* Mais, Monsieur, pourquoi MM. *Diderot*, & l'*Editeur Négeon* s'étayent-ils de l'autorité de M. *Helvétius?* Est-ce une méchanceté? Est-ce une mal-adresse? S'ils ont été ses amis, ce que leur citation rend très-problématique, ils doivent être bien humiliés d'une certaine *note* que l'on trouve à la dix-septieme page des *lettres de la Montagne* (*e*). Quant à moi, je regrette l'opinion que j'avois de lui; c'est tout ce que je me permettrai d'en dire.

Tous les témoignages que l'équité peut rendre aux vertus de J. J. *Rousseau*, lui sont désormais inutiles, Monsieur; la providence l'a couvert d'une égide que les traits de la calomnie ne pénétreront pas. Cependant, je n'en crois pas moins devoir publier ce que je sais de lui & ce que je pense de ses

(*e*) Cette *note* est insérée dans la seconde lettre de ce recueil. Elle prouve plus en faveur de *Jean-Jaques* qu'un tome de raisonnemens. Je ne sais pourquoi j'ai plaidé sa cause : pour la défendre, il ne faut que le montrer.

détracteurs : les raiſons de cette opinion ſont faciles à ſaiſir.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéiſſante ſervante,
D. L M.

Le 15 Mars 1779.

P. S. Je vous rends mille graces, Monſieur, d'avoir bien voulu me faire paſſer les remercîmens de Madame *Rouſſeau*, aſſurément elle ne m'en devoit point : aucun intérêt ne pouvoit accroître celui que ſon reſpectable mari étoit digne d'inſpirer. Je me croirois autoriſée à la remercier, ſi ſa lettre avoit été aſſez détaillée, & avoit paru aſſez tôt, pour rendre la mienne inutile (*f*). Il ne falloit pour cela, qu'avoir plus de confiance en elle-même; & moins en M. Pankouke, qui, à titre de rédacteur du *Mercure*, me paroît en mériter peu de ſa part. Au ſurplus, Monſieur, quelque prix que la veuve de l'illuſtre *Rouſſeau*, puiſſe attacher au principe, & à l'effet, de ce que j'ai oſé faire pour le venger, ſon étonnement ſurpaſſeroit de beaucoup ſa reconnoiſſance, ſi elle ſavoit à qui elle vous a prié de l'exprimer.

(*f*) La lettre de Madame *Rouſſeau* dont il eſt ici queſtion, ſe trouve dans le N°. 9 de l'*Année littéraire* 1779.





LETTRE D'UNE ANONYME, A UN ANONYME, OU PROCÈS DE L'ESPRIT ET DU CŒUR DE M. D'ALEMBERT.

AVEC LES PIECES JUSTIFICATIVES.

NOUS voici, Monſieur, au moment du triomphe des *notes*. Aujourd'hui les auteurs négligent le corps de leurs écrits ; & *rejettent dans les notes*, ce qu'ils imaginent de plus ſaillant : c'eſt-là ſur-tout qu'ils parlent de J. J. *Rouſſeau* ; & comme parler de lui, quand on eſt Encyclopédiſte, Académicien (*a*) &c. &c. &c. c'eſt le diffamer, il ne ſort plus d'ouvrages du redoutable attelier de ces Meſſieurs, qui ne contiennent quelques *notes* conſacrées à la diffamation de ce grand homme. MM. *Diderot* & *l'éditeur Négeon* étoient dignes de donner

(*a*) Il faut pourtant excepter le courageux auteur de cetre épitaphe, ſi ſimple, ſi noble, ſi touchante, & qui convient ſi bien à ſon ſujet.

Entre ces peupliers paiſibles,
Repoſe Jean-Jaques Rouſſeau :
Approchez cœurs droits & ſenſibles,
Votre ami dort ſous ce tombeau,

C'eſt au nouvel Académicien qu'il appartient de faire, & de mériter des éloges.

cet exemple ; M. d'*Alembert* s'eſt ſenti digne de le ſuivre. C'eſt ce qu'il a fait en nous donnant *l'Eloge de mylord Maréchal*, dont la plus grande partie du public avoit ignoré l'exiſtence. Quand je dis *en nous donnant*, cela eſt rigoureuſement vrai, Monſieur : vous en ſerez convaincu, quand vous ſaurez de quelle maniere cet *Eloge* m'eſt parvenu : auſſi bien eſt-elle trop plaiſante pour que je ne vous la raconte pas. L'envie de le lire m'ayant été inſpirée par quelqu'un qui vouloit ſavoir ce que j'en penſerois, je priai une de mes amies de me le prêter, lui promettant de lui rendre auſſi-tôt qu'elle l'exigeroit. *Oh! pour cela*, me répondit-elle, *vous pouvez en diſpoſer : cet Eloge ne ſe prête pas; il ſe donne : la perſonne de qui je l'avois emprunté me l'a laiſſé ; je vous le laiſſe ; & je ne doute pas que vous n'en faſſiez autant en faveur du premier curieux qui vous l'empruntera.* Je ne ſais où s'arrêtera cette originale circulation : j'envoie la brochure circulante à cent lieues, où probablement elle n'auroit pas été ſans moi : mais je l'ai lue, avant de lui laiſſer remplir ſa vagabonde deſtinée. Oui, Monſieur, lue toute entiere ; j'ai tenu bon contre l'ennui ; car j'avoue, à ma honte, qu'elle m'en a cauſé un mortel ; & que ſans l'empire que la curioſité a ſur les femmes, je n'aurois pu le ſurmonter. Mais je voulois voir quel ton le tendre académicien donneroit à ſes regrets, ſur la mort d'un homme qui *l'honoroit de ſon amitié ;* & qui lui avoit envoyé des *indulgences* par *douzaines.* Quel bienfait ! Auſſi je vous laiſſe à juger de ſa reconnoiſſance : car il faut bien ſe garder de le croire dans le cas des fripons, qui parlent de probité. Me rappellant qu'il avoit fait confidence à toute l'Europe (c'étoit

du moins ſon intention), de la *larme* qu'il avoit verſée ſur le tombeau de Madame Geoffrin, je voulois encore voir, combien il en verſeroit ſur celui d'un ami tout autrement recommandable; je me préparois à les calculer...... Je n'y en ai pas trouvé une ſeule; & dans le premier moment de ma ſurpriſe, je me ſuis écriée, *ne pleure-t-on que les gens chez qui on dîne!*

Il eſt bien ſingulier, Monſieur, que *l'auteur de cet Eloge en ayant déjà fait beaucoup d'autres*, (qui, ſi je ne me trompe, n'entreront pas dans le ſien) n'ait pas vu qu'il n'avoit pas rempli ſon titre, & que ce qu'il publioit méritoit, tout au plus, celui de *notice pour ſervir aux mémoires de la vie de mylord Maréchal.* Un Biographe doit à la vérité, de raſſembler tous les traits avantageux ou non, qui peuvent compléter le portrait de l'homme qu'il veut peindre: mais il me ſemble, qu'un panégyriſte ne doit expoſer à nos regards, que les traits propres à faire valoir l'homme qu'il veut nous faire admirer. M. d'*Alembert* ne penſe vraiſemblablement pas ainſi: il raconte des minuties qui ne tirent à aucune conſéquence pour le caractere de mylord Maréchal. Ce n'eſt pas tout, il dit des choſes qui, ſans ſa réputation de philoſophe exempt de toutes ſuperſtitions, feroient douter, s'il a voulu faire *l'éloge*, ou la critique de ce reſpectable vieillard. En voici une, entr'autres. *Il prenoit indifféremment ſes domeſtiques dans toutes les nations, catholiques ou hérétiques, chrétiens ou infideles: il y eut même un tems où pas un de ceux qui le ſervoient n'étoit baptiſé.* De bonne foi, M. d'*Alembert* peut-il croire que cette indifférence abſolue pour toutes les religions ſoit un grand mérite aux yeux de la majeure partie des hommes? Ou n'a-

t-il voulu acquérir à Mylord que la vénération des prétendus eſprits-forts ? Et le *vox populi*, *vox Dei*, dont ſon héros fait une application ſi heureuſe ! ...... Pour moi, Monſieur, je penſe que cette circonſtance étoit fort bonne à ſupprimer : je penſe encore que ſi nos François (que M. d'*Alembert* a l'air de croire tous à Paris) trouvent de *l'affectation* dans un *choix*, c'eſt ſur-tout dans celui des propos qu'il cite : je penſe encore que cet *Eloge* eſt ſi grêle, ſi décharné, ſi vide de choſes, qu'il n'eſt pas poſſible que l'auteur n'ait pas ſenti qu'il n'avoit pas été aſſez avant dans la confiance de Mylord, dont le véritable mérite étoit d'ailleurs de nature à lui échapper pour avoir autant de matériaux qu'en exige un *Eloge* public ; & cela me conduit à penſer encore, qu'il n'a célébré *George Keith*, que pour avoir un prétexte d'inſulter à la mémoire de *J. J. Rouſſeau*, qu'il n'eût oſé attaquer en ſon propre nom : car il n'y a qu'un deſir immodéré de nuire, qui ait pu l'emporter chez lui, ſur la crainte de compromettre ſes talens.

Si je médis un peu de M. d'*Alembert*, Monſieur, *ce n'eſt pas ſans un regret* tout *auſſi ſincere* que celui qu'il éprouve en calomniant *Jean-Jaques* : & j'ai pour vaincre ce douloureux ſentiment, des motifs bien plus preſſans que le *circonſpect Machiaveliſte*. Je ne fais point l'*Eloge* de *Jean-Jaques*, (nous en avons vingt-deux volumes, & nous en attendons encore d'autres), c'eſt ſon apologie que j'entreprends : je ne puis donc le diſculper, qu'en inculpant ſon accuſateur. Mais la gloire de Mylord ne dépendant point de l'aviliſſemnet de ſon obligé, cet accuſateur n'a pu ſe charger de ce rôle que pour le plaiſir qu'il y prenoit. Auſſi avec quel ſuccès il le joue !

Une

Une perſonne très-eſtimable, nous dit le grand référendaire de la philoſophie (*b*), *que Mylord honoroit avec juſtice de ſon amitié & de ſa confiance nous a écrit ces propres paroles.* « Mylord m'avoit donné ſa correſpondance avec *Rouſſeau*, » en me recommandant de ne l'ouvrir qu'après ſa mort.... » Je dois cette juſtice à ſa mémoire, que malgré les *juſtes* » ſujets de plainte qu'il avoit contre *Rouſſeau* (*c*), jamais » je ne lui ai entendu dire un mot qui fût à ſon déſavantage; » il me montra ſeulement la derniere lettre qu'il en reçut, » & me conta hiſtoriquement l'affaire de la penſion ». *Cette lettre* (*ajoute la même perſonne*) *étoit remplie d'injures.....*

Rouſſeau qui a demandé au roi d'Angleterre comme une faveur, de vouloir bien ſuſpendre l'effet de ſa bienveillance pour lui, juſqu'à ce qu'il eût éclairci ſes ſoupçons ſur le caractere de l'équivoque ami qui la lui avoit procurée, auroit continué à jouir des bienfaits de mylord Maréchal, dans un tems où il ſe ſeroit cru en droit de lui écrire des *injures!*...... *Rouſſeau*, qui n'a jamais écrit *d'injures* à M. d'*Alembert*, en auroit écrit à mylord Maréchal!..... Pour perſuader d'auſſi étranges choſes, il faut les prouver; & comment les prouvet-on? Ce n'eſt pas en diſant, *une perſonne très-eſtimable*, &c. C'eſt en la nommant, afin que le public puiſſe juger ſi elle eſt *très-eſtimable*, ce qu'il n'eſt ni autoriſé, ni porté à croire

(*b*) Expreſſion empruntée de la piquante analyſe que M. Fréron (bon appréciateur des auteurs & des ouvrages, & de plus fort honnête homme) a faite de cet inſipide *éloge*. Année littéraire N°. 12.

(*c*) Il y a bien de la *juſtice* dans cette citation là. Mais ce n'eſt pas moi qui l'y mets, Monſieur, ce n'eſt pas là de la mienne.

fur la parole de M. d'*Alembert.* Et comment trouvez-vous, Monfieur, que Mylord montre *une lettre remplie d'injures*, qu'il a reçue de *Jean-Jaques*, *à une perfonne très-eftimable*, *en lui recommandant de n'ouvrir qu'après fa mort fa correfpondance avec* ce même *Jean-Jaques*!..... C'étoit donc pour lui Mylord, que l'ouverture de cette correfpondance pouvoit être dangereufe (*d*)? Car enfin qu'auroit-elle pu contenir de plus défavantageux au philofophe Genevois, que la démonftration de fon ingratitude? Il y a, ce me femble, dans la précaution qu'on prête au *bon Mylord*, moins de bonté, que de prudence: & comment trouvez-vous encore l'agréable contrafte que fait le legs de la *montre*, trop médiocre en lui-même, pour pouvoir être pris pour autre chofe que pour une marque d'amitié, avec le dépôt de cette *correfpondance* mife en réferve à deffein de déshonorer le légataire (*e*)?

J'aurois bien encore quelques obfervations à vous faire fur d'autres paffages médiocrement honorables à la mémoire de Mylord: mais retenue par fa qualité d'ami de *Jean-Jaques*, je ne veux pas indiquer ce que peut-être tout le monde n'a pas vu. On a fi fuperficiellement lu cet *Eloge*! Voici pourtant ce que M. d'*Alembert* appelle *un tribut* (*à la vérité bien doux*) (*f*), *qu'exige de lui*, *l'amitié dont mylord Maréchal*

(*d*) On effayeroit en vain de rétorquer cet argument contre *Rouffeau*, relativement à fes *Mémoires*. Il s'étoit engagé à ne rien publier, tant qu'il feroit en France où il eft mort; il a rendu fes *Mémoires* auffi publics qu'il le pouvoit, fans manquer à fon engagement, puifqu'il les a lus à un grand nombre de perfonnes, entre lefquelles on compte un Roi, & plufieurs Princes. En pareil cas, le rang des auditeurs tire bien à quelque conféquence.

(*e*) Voilà le *George Keith* de M. d'*Alembert*. On connoîtra le véritable.

(*f*) Doux à quoi? à recevoir, ou à payer.

l'honoroit! L'infortuné Mylord! Il faudroit le défendre contre celui qui s'eſt chargé de le louer.

Sure de vous intéreſſer, en vous entretenant de votre ami, du mien, de celui de tous les *cœurs droits & ſenſibles*, j'eſpere que vous me pardonnerez de vous tant parler de ſon ennemi. Oui, Monſieur, je le répete, de ſon ennemi : tout modeſte qu'eſt M. d'*Alembert*, je le défie de nier que ce ſuperbe titre ne lui convienne. Dès le tems où on poſa les fondemens du fameux édifice de l'Encyclopédie, il diſoit à ſes connoiſſances intimes en parlant de ſon vertueux coopérateur, *je ne ſais ce que m'a fait cet homme, mais, je ne le ſaurois ſouffrir ; il a une maniere d'être qui m'eſt inſupportable.* Je le ſais bien moi, ce qu'il lui avoit fait ; il lui avoit fait ombrage ; il le lui faiſoit encore ; il s'annonçoit de façon à le lui faire toujours. Mais n'oſant avouer le principe de ſa haine, il ne lui en aſſignoit aucun : car il n'y avoit pas moyen de dire alors, comme à préſent, *il eſt triſte qu'après tant de marques d'eſtime & d'intérêt données à M. Rouſſeau, le bienfaiſant & paiſible Mylord, qui auroit pu s'attendre à l'amitié, n'ait pas même éprouvé la reconnoiſſance.* Quelqu'envie qu'on ait de calomnier, encore faut-il être ſecondé par les circonſtances.

Je ſens, Monſieur, que l'amenité philoſophique dont je viens de vous amuſer, ne peut que fortifier la répugnance que vous a inſpirée pour ſon auteur, la *réponſe ſans réplique* (g), qui termine l'*Expoſé ſuccinct de la conteſtation qui s'eſt élevée entre M. Hume & M. Rouſſeau ;* & je gémis de ce mauvais effet. Au moins n'eſt-il pas produit par une imputation haſar-

(g) On en trouve la raiſon, dans un dicton trop trivial pour être rapporté.

dée; vous devez en être convaincu; il ne doit vous rester aucun doute sur la louable franchise qui regne dans l'aveu qu'a fait M. d'*Alembert* à ses familiers, de son aversion pour l'offusquant Genevois ; vous en avez trouvé plus d'une preuve dans le verbeux *Eloge* qui fait le sujet de cette lettre très-verbeuse aussi, & pour cause : ce seroit bien se moquer qu'une femme babillât moins qu'un Académicien : il faut en tout observer les convenances. D'après cette regle, je vous dirai, & ce qu'il nous a déjà dit, & ce qu'il s'est bien gardé de nous dire. Vous lui avez donné peu d'attention, je le sais : cependant comme il y a des choses qui nous frappent en dépit de notre volonté, vous aurez surement remarqué les jolies plaisanteries que contient la vingtieme page. Que de sel, de finesse, de graces, & de légéreté!..... Le noble courroux qui a dicté l'épithete de *coupable*, employée à la seconde ligne de la page cinquantieme & l'édifiante générosité qui vient enchaîner ce courroux, ne vous auront sans doute pas échappé....... Ces deux endroits ne vous ont-ils pas rappellé les LVI & LXV. fables du charmant *La Fontaine ?* Quant à moi, j'ai cru voir le *SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE donner la patte* à M. *Diderot*, & alonger un *coup de pied à Jean-Jaques.*

C'est grand dommage, Monsieur, que la vérité des faits soit incommensurable! Sans cela l'exactitude des conteurs géometres nous consoleroit de leur pesanteur. M. d'*Alembert* ne nous diroit pas, *le philosophe Genevois lui écrivit un jour* (à Mylord) *qu'il étoit content de son sort, mais qu'il gémissoit sur les malheurs dont sa femme étoit menacée en cas qu'elle vînt à le perdre ; qu'il vouloit seulement lui procurer par son travail*

600 liv. de rente. Mylord Maréchal ſe fit un plaiſir de donner à cette lettre le ſens que lui ſuggéroient l'élévation & la bonté de ſon ame ; il aſſura au mari & à la femme la rente qui manquoit à leur bonheur. Or il faut que vous ſachiez, Monſieur, que ce fut dès 1765 que Mylord conſtitua entre les mains de M. Du Peyrou, ſur la tête de *Jean - Jaques*, ſix cents livres de rente viagere, dont QUATRE SEULEMENT étoient reverſibles à Mlle. *le Vaſſeur*, qui en jouit à préſent ſous le titre de Mde. Rouſſeau, qu'elle n'obtint qu'en 1769. Il eſt donc impoſſible, que ce bienfait ait été provoqué par les *gémiſſemens* de *Jean - Jaques* ſur le ſort à venir de ſa femme, puiſqu'il n'en avoit point encore, lorſqu'il accepta ce bienfait : il n'eſt donc pas vrai, que *Jean-Jaques* ait mendié ce bienfait, comme M. d'*Alembert* l'inſinue : il eſt donc faux que Mylord ait *aſſuré au mari & à la femme*, *la rente qui manquoit à leur bonheur*, comme M. d'*Alembert* l'avance, puiſque, ſelon lui, cette rente étoit de 600 liv. ; & que Mlle. *le Vaſſeur*, alors gouvernante de M. *Rouſſeau*, depuis ſa femme & aujourd'hui ſa veuve, ne tient que 400 liv. de rente viagere de la généroſité de mylord Maréchal. Mais ce qui eſt inconteſtable, c'eſt que M. d'*Alembert* invente à ravir ; & qu'on ne peut trop regretter, qu'avec une imagination ſi féconde, ſi riche, ſi brillante, il ne ſe donne pas pour un faiſeur de contes.

Réellement, Monſieur, cet homme ſurprenant, étend preſque juſqu'à l'infini le cercle de nos idées...... Nous n'avions jamais cru, que la vérité obligeât à mentir..... Eh bien ! Il nous l'apprend en ces termes.

La vérité nous oblige de dire (& ce n'eſt pas ſans un regret

bien sincere) (*h*) *que le bienfaiteur eut depuis fort à se plaindre de celui qu'il avoit si noblement & si promptement obligé* (*i*). *Mais la mort du coupable*, (la caressante, la charitable, & sur-tout la juste épithete !) *& les justes raisons que nous avons eues de nous en plaindre nous-mêmes*, *nous obligent de tirer le rideau sur ce détail affligeant dont les preuves sont malheureusement consignées dans des lettres authentiques.*

Les preuves d'un *détail !*..... Je n'entends pas ce françois là. Mais il en faut passer bien d'autres à l'Académicien : poursuivons. *Ces preuves n'ont été connues que depuis la mort de mylord Maréchal.* Oh ! pour cela, je le crois bien..... Que veut dire M. d'*Alembert*, avec ses *lettres authentiques ?* Qu'elle est la forme qui les rend telles ? Sont-elles signées par des notaires, légalisées par des magistrats, vérifiées par des experts ?..... Point du tout. Un particulier a des lettres d'un autre ; M. d'*Alembert* nous l'assure ; & les voilà revêtues de tous les caracteres de l'authenticité. Gardez-vous d'en douter, Monsieur : le chef des philosophes Encyclopédistes doit être réputé aussi infaillible en-deçà des monts, que le chef des catholiques l'est au-delà. A la vérité, je connois des incrédules qu'on ne soumet pas à si peu de frais : voici comment ils raisonnent. Quand on veut attribuer à un auteur dont les ouvrages, les malheurs, & la conduite ont fait le plus grand éclat, un écrit qui déroge à l'idée qu'on a généralement prise de ses talens, & de son caractere, il faut déposer cet écrit

(*h*) Cette parenthese est une petite gaîté philosophique.

(*i*) Il avoit fait bien mieux, puisqu'il avoit prévenu toute demande.

en original entre les mains d'un homme public, chez qui tout le monde ait le droit, & la facilité de s'assurer qu'il est bien réellement autographe. Car enfin, quand on ne reconnoît pas dans un écrit quelconque, la maniere d'un écrivain, pour être fondé à croire qu'il est de lui, il faut au moins y reconnoître son écriture. Par exemple, s'il paroissoit sous le nom de M. d'*Alembert*, (quoique bien moins célebre que *Jean-Jaques*) un ouvrage d'un style serré, nerveux, rapide, dégagé d'inutilités ; où la religion ne fût pas confondue avec ses abus ; où *Voltaire* & *Rousseau* fussent appréciés à leur juste valeur ; enfin un ouvrage qui portât l'empreinte du génie ; personne ne voudroit croire qu'il fût de M. d'*Alembert* ; à moins qu'il ne soumît son manuscrit, à l'examen de quiconque daigneroit chercher à se convaincre. Encore craindrois-je qu'il n'y eût des gens assez obstinés, pour soutenir que ce manuscrit, ne seroit lui-même qu'une copie.

Ce sujet m'amene tout naturellement, Monsieur, à mettre sous vos yeux une lettre de *J. J. Rousseau*, à M. Guy son libraire (*k*), datée de Vootton du 7 février 1767. Il est bon que vous la connoissiez : elle donnera de nouvelles forces à votre opinion sur le compte de M. Hume. Je vous garantis la fidélité de cette copie, je l'ai faite sur l'original, sans ajouter, retrancher, ni changer un seul mot.

« J'ai lu, Monsieur avec attendrissement l'ouvrage de mes

(*k*) Je n'ai point demandé son aveu pour le nommer : parce que ce n'est pas là le cas d'en avoir besoin. La manie des *notes* me gagne, Monsieur ; j'en fais beaucoup aussi ; mais elles ne sont ni longues, ni superflues, & n'ont pas pour objet d'outrager un honnête-homme.

» défenſeurs, dont vous ne m'aviez point parlé. Il me ſemble » que ce n'étoit pas pour moi, que leurs honorables noms » devoient être un ſecret, comme ſi l'on vouloit les dérober » à ma reconnoiſſance. Je ne vous pardonnerois jamais ſur-» tout de m'avoir tû celui de la Dame ſi je ne l'euſſe à l'inſ-» tant deviné. C'eſt de ma part un bien petit mérite : je n'ai » pas aſſez d'amis capables de ce zele, & de ce talent, pour » avoir pu m'y tromper. Voici une lettre pour elle, à laquelle » je n'oſe mettre ſon nom, à cauſe des riſques que peuvent » courir mes lettres, mais où elle verra que je la reconnois » bien. Je me flatte que j'aurois reconnu de même ſon digne » collégue, ſi nous nous étions connus auparavant : mais je » n'ai pas eu ce bonheur; & je ne ſais ſi je dois m'en féliciter » ou m'en plaindre, tant je trouve noble & beau, que la voix » de l'équité s'éleve en ma faveur, du ſein même des incon-» nus. Les Editeurs du factum de M. Hume, diſent qu'il aban-» donne ſa cauſe au jugement des eſprits droits, & des cœurs » honnêtes; c'eſt là ce qu'eux, & lui ſe garderont bien de » faire; mais ce que je fais moi, avec confiance; & qu'avec » de pareils défenſeurs, j'aurai fait avec ſuccès. Cependant on » a omis dans ces deux pieces (*l*) des choſes très-eſſentielles, » & on y a fait des mépriſes qu'on eut évitées, ſi m'avertiſ-» ſant à tems de ce qu'on vouloit faire, on m'eut demandé » des éclairciſſemens. Il eſt étonnant que perſonne n'ait encore

(*l*) Ces deux pieces ſont la *Lettre à l'auteur de la Juſtification de J. J. Rouſſeau, dans la conteſtation qui lui eſt ſurvenue avec M. Hume*, inſérée dans ce recueil; & les *Obſervations ſur l'Expoſé ſuccinct de la conteſtation qui s'eſt élevée entre M. Hume, & M. Rouſſeau*, qui ſe trouvent chez la Veuve Ducheſne, rue St. Jaques à Paris.

» mis

„ mis la queſtion ſous ſon vrai point de vue ; il ne falloit que „ cela ſeul, & tout étoit dit.

„ Voici un fait aſſez biſarre, qu'il eſt fâcheux que mes dignes „ défenſeurs n'aient pas ſu. Croiriez-vous que les deux feuil- „ les que j'ai citées du St. James Chronicle ont diſparu en An- „ gleterre ? M. Davenport les a fait chercher inutilement chez „ l'Imprimeur, & dans les cafés de Londres, ſur une indi- „ cation ſuffiſante, par ſon libraire, qu'il m'aſſure être un hon- „ nête-homme ; & il n'a rien trouvé ; les feuilles ſont éclip- „ ſées. Je ne fais point de commentaire ſur ce fait ; mais con- „ venez qu'il donne à penſer. O mon cher M. Guy, faut - il „ donc mourir dans ces contrées éloignées, ſans revoir jamais „ la face d'un ami ſûr, dans le ſein duquel je puiſſe épancher „ mon cœur „ ?

Croyez - vous, Monſieur, que l'héroïque modération qui caractériſe cette lettre, adreſſée à un tiers, déſintéreſſé dans l'affaire dont elle traite, & cela dans le moment où l'auteur devoit être le plus violemment affecté, permette de penſer un inſtant, qu'il eût été capable d'écrire des *injures* à Mylord Maréchal, même en ſuppoſant que celui-ci l'eût mérité ? Voilà pourtant de quoi le véridique d'*Alembert* l'accuſe hautement.... Voilà pourtant d'où de fort honnêtes-gens, qui trouvent plus commode de s'en rapporter que de s'inſtruire, partent pour dire : *Fi donc ! Cela eſt infâme ! Oh ! puiſque Jean - Jaques a fait cette baſſeſſe, il peut bien avoir fait auſſi toutes les horreurs qu'on lui impute.* Et voilà ce qu'on gagne à ſuivre cette maxime, *calomnions toujours, il en reſtera quelque choſe.* C'eſt-là la maxime favorite du débonnaire d'*Alembert*, Mon-

ſieur : voici la mienne. *On n'eſt pas aſſez bon pour les bons ; quand on eſt trop bon pour les méchans.* Auſſi ne leur ferois-je point de quartier, ſi j'étois conſtituée leur juge. J'avoue cependant que je me ſens de l'indulgence pour celui dont il s'agit ; ſa gaucherie m'intéreſſe ; car malgré la ſévérité de mes principes, j'ai l'ame tout-à-fait acceſſible à la pitié. Voyez donc, Monſieur, combien l'animoſité le fourvoye ! il nous dit :

Mylord Maréchal avoit pris beaucoup de part à la querelle trop affligeante, & trop CONNUE *(m) faite à M. Hume par M. Rouſſeau*, à qui *l'équitable Mylord donnoit le tort qu'il avoit ſi évidemment & aux yeux même de ſes partiſans les plus zélés.*

Il nous dit encore ; *il fallut enfin après la retraite de Mylord Maréchal, que ce malheureux & célebre écrivain, déjà proſcrit en France & dans ſa Patrie (n), échappât auſſi par la ſuite à ſes nouveaux oppreſſeurs. Le Roi de Pruſſe* D'AILLEURS PEU ENTHOUSIASTE DE ROUSSEAU, *mais indigné de la rage théologique de ſes fougueux adverſaires leur écrivit ce peu de mots.* « Vous ne méritez pas qu'on vous protege, à » moins que vous ne mettiez autant de douceur évangélique » dans votre conduite, qu'il y regne juſqu'à préſent d'eſprit » de vertige, d'inquiétude & de ſédition ». *C'étoit aux ſollicitations de mylord Maréchal auprès du Roi de Pruſſe que le philoſophe de Geneve étoit redevable de cette réponſe du Monarque à ſes abſurdes perſécuteurs (o).*

(m) *Trop connue*..... Oh ! le précieux aveu !..... MM. les Editeurs, ce n'eſt pas moi qui vous fais ce reproche..... au reſte, il laiſſe tout à eſperer de la converſion de M. d'*Alembert* : il n'eſt pas endurci dans ſon péché.

(n) Qu'il eſt doux d'appuyer ſur cette double proſcription !

(o) *Abſurdes !* ſans contredit. C'étoient des gens d'égliſe.

Depuis que M. d'*Alembert* s'efforce de faire des vers, il se familiarise avec les chevilles : assurément ce *d'ailleurs peu enthousiaste de Rousseau*, en est bien une. *Frédéric* conquérant ne peut *s'enthousiasmer* que pour des héros : mais *Frédéric* philosophe ne peut accorder sa protection, aux *sollicitations* de qui que ce soit, qu'à un homme qu'il honore de son estime; & cette estime, fût-elle aussi froide que l'amitié de M. d'*Alembert*, prouve plus en faveur de *Rousseau*, que *l'enthousiasme* de toute l'Académie Françoise, ne prouve en faveur de *Voltaire*. Au reste, Monsieur, tout autre que M. d'*Alembert*, ne seroit jamais parvenu à me persuader, qu'il eût fallu *solliciter* un Prince aussi éclairé que le Roi de Prusse, pour qu'il *s'indignât* de ce qui devoit exciter *l'indignation* de l'homme le plus ordinaire. Mais l'oracle ayant prononcé, le doute seroit un crime. Pour vous préserver de le commettre, Monsieur, pour vous convaincre du degré de certitude que l'autorité de M. d'*Alembert* donne aux choses les plus incroyables, comparez, je vous prie, l'idée que ce qu'il vient de dire tend à faire prendre de la façon de penser du Roi de Prusse sur le compte de *J. J. Rousseau*, avec la piece suivante.

LETTRE de Mylord Maréchal à J. J. Rousseau du 29 Octobre 1762.

« Je vous envoie, Monsieur, une lettre dont j'attends une » réponse, & je me flatte qu'elle sera favorable *aux desirs du* » *Roi*, & de votre serviteur.

» Le Roi m'écrit, *votre lettre mon cher Mylord au sujet*

„ *de Rouſſeau, m'a fait beaucoup de plaiſir, je vois que nous*
„ *penſons de même.*

„ Puis il m'ordonne de vous envoyer de ſa part du bled, „ du vin, & du bois; en ajoutant, *je crois qu'en lui don-* „ *nant les choſes en nature, il les acceptera plutôt qu'en* „ *argent* (*p*); je laiſſe à vous à décider ſi cette façon d'agir „ à votre égard, ne mérite pas quelque complaiſance de votre „ part; & ſi en conſcience vous pouvez refuſer à un homme „ qui ſeroit très-aiſe, ſi ſes affaires le permettoient, *de faire* „ *le quatrieme avec David, Jean-Jaques, & votre ſerviteur* „.

D'après cette lettre, Monſieur, il faut croire que mylord Maréchal abuſoit de la faveur du Roi, pour le compromettre; & de la crédulité de *Rouſſeau*, pour le tromper. Il faudroit croire bien pire encore, plutôt que d'oppoſer la moindre réſiſtance à une opinion que M. d'*Alembert* veut accréditer. Cette ſoumiſſion eſt bien due à ſa précieuſe candeur; à la violence qu'il ſe fait pour déchirer la mémoire d'un homme qu'il abhorroit; au *regret bien ſincere* qu'il reſſent d'être dans cette cruelle néceſſité, *regret* qu'il ne vaincroit jamais ſi la *vérité* ne l'y *obligeoit*, & que la maniere doucereuſe dont il s'exprime manifeſte ſi bien; enfin aux délicates précautions qu'il a priſes, pour conſtater les faits déshonorans, que par attachement pour mylord Maréchal, & par amour pour la *vérité*, il attribue au *fils chéri* de mylord Maréchal, & au plus ardent ami de la

(*p*) Si l'objet d'un don ſi noblement préſenté, s'y eſt refuſé avec autant de reſpect que de gratitude, c'eſt qu'il ſe croyoit alors des reſſources perſonnelles contre le beſoin; & que dans ſes principes, le beſoin réel & abſolu peut ſeul légitimer l'acceptation des bienfaits, même offerts par les mains de ſon ſouverain. (*Note de M. Du Peyrou.*)

vérité. Toutes choses qui, vous en conviendrez, proposent M. d'*Alembert* à notre vénération, comme un homme irréprochable.

Je pourrois en parlant de lui, Monsieur, employer jusqu'à mon dernier jour, le ton que j'ai pris dans cette lettre; & dire comme Fontenelle : *je mourrai avec la consolation de n'avoir jamais donné le moindre ridicule à la plus petite vertu.* Toutefois, il est tems de le quitter, ce ton; il ne conviendroit pas à la dignité des fonctions auxquelles la plus respectable amitié m'appelle. Il faut déchirer le voile que l'envie & l'imposture suspendent, entre le public & la vérité; il faut écraser M. d'*Alembert* sous le poids des preuves de sa mauvaise foi; il faut montrer son caractere dans toute sa difformité; il faut effrayer les calomniateurs, que l'impunité que lui assureroit mon silence, enhardiroit à marcher sur ses traces; il faut apprendre aux méchans, que leur triomphe, toujours trop long, n'est pourtant jamais durable, & qu'il vient un moment, où le redoutable aspect de la vérité les replonge dans le néant; enfin, il faut produire au grand jour, le témoignage le plus honorable, le plus sincere, le plus imposant, le plus irréfragable que des hommes vertueux aient jamais rendu à la vertu. Je suis sure de les bien remplir ces sublimes fonctions : ce n'est pas à mon éloquence qu'elles sont confiées, c'est à ma droiture.

Révoltée de toutes les faussetés que M. d'*Alembert* accumule dans son *Eloge* du Maréchal d'Ecosse; pressée par le besoin de les détruire, j'ai écrit au plus digne ami du Maréchal, & de J. J. *Rousseau*, pour lui demander des lumieres que ma position ne m'avoit pas permis d'acquérir par moi-même.

Non, que j'aye eu le malheur de balancer un instant entre *Jean Jaques*, & son détracteur: mais parce que l'ardeur de servir, toujours subordonnée à l'amour de la justice, bien différente enfin de l'ardeur de nuire, n'avance rien dont elle ne veuille administrer la preuve. Cet ami, d'une espece trop rare pour le bonheur de la société, est Monsieur Du Peyrou, dont le nom seul fait pâlir les fauteurs de la calomnie, tant il annonce de candeur & de probité. Il a daigné favoriser mon projet; il m'a fait une réponse où la justesse de son esprit, la pureté de ses intentions, la beauté de son ame, se développent avec un égal avantage; il a bien voulu m'envoyer des extraits de lettres, tant du Lord Keith, que de *Jean Jaques*, qui donnent le démenti le plus formel aux scandaleuses assertions de M. d'*Alembert*, & rectifient les idées que fait naître celle qui est la moins téméraire. A l'abri de la réputation de M. Du Peyrou, Monsieur, la fidélité de ces extraits est inattaquable: aucun de ceux qui le connoissent n'osera les suspecter. Je vais vous transcrire ces pieces intéressantes; observez-en s'il vous plaît, les dates.

RÉPONSE du M. Du Peyrou.

Neufchâtel 9 Mai 1779.

« Depuis vendredi matin, moment de la réception de votre
» lettre du 3 de ce mois, je n'ai cessé, Madame, de m'oc-
» cuper des éclaircissemens que vous desirez de moi. Mon
» état de foiblesse qui ne me permet pas encore de quitter le
» lit, n'a pu ralentir mon zele. La nature des questions que

» vous m'adreſſez intéreſſe mon cœur, autant que le vôtre. » Je vois que vous êtes indignée comme moi, de *l'imputation* » *calomnieuſe contre J. J. Rouſſeau* dont M. d'Alembert a » oſé profaner l'*Eloge* prétendu, d'un homme digne en effet » de tous les éloges, mais au-deſſus de ceux que M. d'*Alem-* » *bert* peut lui donner. J'ignore ſi M. d'*Alembert* a dans ſon » *Eloge* étayé ſon accuſation contre *Jean-Jaques*, de quelques » témoignages plus probans que le ſien; ou s'il s'eſt flatté » que ſa ſimple aſſertion auroit en Europe le même poids qu'elle » peut avoir dans quelques cercles de Paris : je ſais ſeulement » que M. d'*Alembert*, avant de publier ſon *Eloge*, avoit dans » des converſations de ſociété, cherché à accréditer ſon ac- » cuſation contre *Rouſſeau* en s'étayant d'un ſecrétaire de Lord » Maréchal. Or ce ſecrétaire ne peut être que le ſieur *Junod*, » mort depuis quelques années. Sans doute que M. d'*Alembert* » ne cite le témoignage *d'un mort*, *contre un mort*, qu'ap- » puyé de preuves par écrit, ou inconteſtables. En attendant » qu'il les produiſe, comme il y eſt appellé par l'honneur, » s'il en a encore un germe, je vais, Madame, mettre ſous » vos yeux les éclairciſſemens que vous me demandez : ceux » du moins que je me ſuis mis en état de vous fournir au- » jourd'hui. J'ai compulſé une centaine de lettres toutes ori- » ginales, écrites de la main du Lord Maréchal; dont les » deux tiers adreſſées à *Jean-Jaques*, depuis Juillet 1762 à » Octobre 1765, époque du départ de celui-ci pour paſſer » en Angleterre. Les autres me ſont adreſſées depuis Juin 1765 » à Juin 1767. Vous ne recevrez cet ordinaire que les extraits » de quelques unes des premieres qui vous apprendront en

„ quel tems & à quelle occaſion *la rente viagere de 600 liv.* „ *fut conſtituée entre mes mains. Au lieu de 50 livres ſterling que Lord Maréchal avoit deſtinées à ſon fils chéri*, „ *celui-ci le ſupplia de borner ce bienfait à la ſomme* „ *ci-deſſus de 600 liv.* Les extraits de quelques-unes de ces „ lettres vous feront ſurement regretter comme à moi, que „ des conſidérations d'honnêteté, ou de convenance, ne permettent pas la publication entiere d'une collection ſi précieuſe, ſi honorable à deux cœurs vertueux & ſenſibles, „ tels que ceux de Lord Maréchal, & de *Jean-Jaques.* Il n'y „ a pas une de ces lettres qui n'offre des traits intéreſſans de „ généroſité, de délicateſſe, de ſenſibilité, de bonté, de raiſon, „ & de vertu; pas une qui ne caractériſe par les expreſſions, „ & par les choſes, cette tendre & paternelle affection de „ Lord Maréchal pour *ſon fils chéri.* Pluſieurs contiennent des „ anecdotes hiſtoriques qui, la plupart, prouvent combien „ étoient vifs & fondés, l'attachement, le reſpect, l'admiration de Lord Maréchal pour le Souverain qui l'honoroit „ de ſa bienveillance, & de ſon amitié. Je ne puis me refuſer „ la ſatisfaction de vous tranſcrire ici le morceau ſuivant extrait d'une lettre de *Jean-Jaques*, écrite au noble Lord le „ 21 Août 1764; vous jugerez du reſte par ce léger échantillon. *Ce que vous m'apprenez de l'affranchiſſement des* „ *Payſans de Poméranie, joint à tous les autres traits pareils* „ *que vous m'avez ci-devant rapportés, me montre par-tout* „ *deux choſes également belles; ſavoir dans l'objet, le génie* „ *de* FRÉDERIC, *& dans le choix, le cœur de* GEORGE. *On* „ *feroit une hiſtoire digne d'immortaliſer le Roi, ſans autres* „ *mémoires que vos lettres.*

„ Parmi

„ Parmi ces anecdotes hiſtoriques, M. *d'Alembert ne ſe* „ *doute pas peut-être*, *qu'il eſt quelquefois queſtion de lui*; „ *& qu'avec une façon de penſer auſſi aiſée que la ſienne*, *on* „ *pourroit le chagriner un peu*, *en rendant le public confident* „ *de quelques diſcours échappés à la liberté philoſophique* „ *dont il jouiſſoit à Potſdam.* Mais l'impunité du méchant „ n'a qu'un tems, & l'exacte probité eſt compagne de la juſ- „ tice. Tant que les détracteurs de *Jean-Jaques* ne s'affichent, „ que comme de vils calomniateurs auprès des gens ſenſés, „ on ne leur doit que le mépris. Qu'ils produiſent les preuves „ de leurs odieuſes imputations, on leur en permet d'avance „ une réfutation victorieuſe d'un côté, flétriſſante de l'autre...

. . . .

. . . .

. . . .

„ Non, Madame, *Jean-Jaques* n'a pu donner d'autres cha- „ grins à Lord Maréchal, que ſa querelle avec M. *Hume*; & „ ſi à cette époque la correſpondance du Lord s'eſt ralentie, „ *elle n'a jamais ceſſé totalement.* Je ſais de *Jean-Jaques* lui- „ même qu'il recevoit quelquefois des nouvelles de ce reſ- „ pectable ami: je ſais de Lord Maréchal qu'en ralentiſſant „ ſa correſpondance, par des raiſons pleines de ſageſſe, & „ fondées ſur ſon âge, il deſiroit & demandoit des nouvelles „ de ſon *Jean-Jaques.* J'ai vu celui-ci à mon paſſage à Paris „ en Mai 1775, m'exprimer avec plénitude de cœur ſes ſen- „ timens de tendreſſe & de vénération, pour l'homme qu'*il* „ *aimoit & reſpectoit au-deſſus de tous les hommes.* Je l'ai „ vu *s'attendrir* au récit que je lui faiſois des preuves multi-

„ pliées que j'avois eues à Valence en Eſpagne, du ſouvenir „ plein de tendreſſe & de reſpect que l'on y conſervoit pour „ la perſonne, & les vertus de cet homme vraiment fait pour „ inſpirer ces ſentimens.

„ Malheureuſement notre ami avant ſa retraite à Ermenon-„ ville a brûlé la majeure partie des papiers qui lui reſtoient: *il* „ *n'a pas dépendu de lui que ce qui étoit entre mes mains*, „ *n'ait ſubi le même ſort: tant il attachoit peu d'importance* „ *aux titres les plus précieux qu'il eut à oppoſer à la rage de* „ *ſes calomniateurs.* Ses écrits ſubſiſteront: c'eſt ſon cœur „ qui les a dictés: la poſtérité le jugera d'après ſes écrits; „ & ſes lâches ennemis qui aſſouviſſent ſur un cadavre une „ fureur *trop long-tems contrainte*, feront trop heureux d'é-„ chapper par l'oubli, à l'exécration qui les attend.

„ Je me ſuis peut-être trop abandonné aux mouvemens de „ mon cœur. Je n'en déſavoue pourtant aucun; *& vous pou-* „ *vez, Madame, faire de cette lettre, & des morceaux qui* „ *l'accompagnent, & la ſuivront, l'uſage que vous jugerez* „ *à propos d'en faire. Vous pouvez me nommer ſans ſcrupule;* „ *vous pouvez même aſſurer que, je ſuis prêt à communiquer* „ *à qui le voudra, les pieces originales, ou leurs copies* „ *authentiques; & défier les accuſateurs de Jean-Jaques, d'en* „ *produire d'équivalentes* (*q*).

(*q*) Si vous déſapprouviez, Monſieur, l'emploi des lettres italiques qui ſe trouvent dans cette lettre, & dans les extraits, ce feroit à moi qu'il faudroit vous en prendre; M. *Du Peyrou* n'en ayant indiqué aucun.

Extrait d'une Lettre de Lord Maréchal d'Ecosse à M. J. J. Rousseau.

Edimbourg 6 Mars 1764.

« J'ai acheté pour la somme de trente mille guinées une » de mes terres. J'ai eu le plaisir de voir le bon cœur de » mes compatriotes ; personne ne s'est présenté à l'encan pour » acheter ; & la salle, & la rue retentissoient de battemens » de mains quand la terre me fut adjugée. Ceci cependant » me jette dans des affaires que je n'entends pas, & que je » déteste. L'unique profit qui me revient est de pouvoir, par » le profit que je pourrois retirer de mon achat, faire quelque » bien à des gens que j'estime & que j'aime. *Mon bon & res-* » *pectable ami, vous pourriez me faire un grand plaisir en* » *me permettant de donner, soit à présent, ou par testament,* » *cent louis à Mlle. le Vasseur*, cela lui feroit une petite » rente viagere pour l'aider à vivre. Je n'ai pas de parens » proches ; personne plus de ma famille ; je ne puis emporter » dans l'autre monde, mon argent ; mes enfans Emetulla, » Ibrahim, Stepan, Motcho, sont déjà pourvus suffisamment. » *J'ai encore un fils chéri, c'est mon bon sauvage ; s'il étoit* » *un peu traitable, il rendroit un grand service à son ami* » *& serviteur* ».

Réponse de J. J. Rousseau du 31 Mars 1764.

« Sur l'acquisition, Mylord, que vous avez faite, & sur » l'avis que vous m'en avez donné, la meilleure réponse que » j'aye à vous faire, est de vous transcrire ici, ce que j'écris

» ſur ce ſujet, à la perſonne que je prie de donner cours à » cette lettre, en lui parlant des acclamations de vos com- » patriotes.

» *Tous les plaiſirs ont beau être pour les méchans ; en voilà » pourtant un, que je leur défie de goûter. Mylord n'a rien » de plus preſſé que de me donner avis du changement de ſa » fortune ; vous devinez aiſément pourquoi. Félicitez-moi » de tous mes malheurs, Madame, ils m'ont donné pour ami » mylord Maréchal.*

» Sur vos offres qui regardent Mlle. le Vaſſeur, & moi, » je commencerai, Mylord, par vous dire que, loin de mettre » de l'amour-propre à me refuſer à vos dons, j'en mettrois » un très-noble à les recevoir. Ainſi là-deſſus point de diſ- » putes ; les preuves que vous vous intéreſſez à moi, de quel- » que nature qu'elles puiſſent être ſont plus propres à m'énor- » gueillir qu'à m'humilier ; & je ne m'y refuſerai jamais, ſoit » dit une fois pour toutes.

» Mais j'ai du pain quant à préſent, & au moyen des ar- » rangemens que je médite, j'en aurai pour le reſte de mes » jours ; que me ſerviroit le ſurplus ? *Rien ne me manque » de ce que je deſire, & qu'on peut avoir avec de l'argent.* » Mylord, il faut préférer ceux qui ont beſoin, à ceux qui » n'ont pas beſoin ; & je ſuis dans ce dernier cas. D'ailleurs » je n'aime point qu'on me parle de teſtament. Je ne vou- » drois pas être moi le ſachant, dans celui d'un indifférent ; » jugez ſi je voudrois me ſavoir dans le vôtre ?

» Vous ſavez, Mylord, que Mlle. le Vaſſeur a une petite » penſion de mon Libraire, avec laquelle elle peut vivre quand

» elle ne m'aura plus. Cependant, j'avoue que le bien que » vous voulez lui faire m'eſt plus précieux que s'il me regar- » doit directement ; & je ſuis extrêmement touché de ce » moyen trouvé par votre cœur de contenter la bienveillance » dont vous m'honorez. Mais s'il ſe pouvoit que vous lui » appliquaſſiez plutôt la rente de la ſomme, que la ſomme » même, cela m'éviteroit l'embarras de la placer, ſorte d'af- » faire où je n'entends rien ».

Dans une lettre adreſſée à M. *Rouſſeau*, datée de Keith-hall le 13 Avril 1764. Mylord après avoir rendu compte de ſon plan de vie, & d'arrangemens lorſqu'il ſera de retour à Berlin, ajoute : « je n'aurai que deux choſes à regretter, le » ſoleil de la *Bendita Valencia*, & *mon fils le ſauvage* : dans » ma derniere, je lui fais une propoſition très-raiſonnable, » je ne ſais ce qu'il me répondra, rien qui vaille, j'ai peur. » Bonjour, je vous embraſſe de la plus tendre amitié ».

Lord Maréchal en réponſe à la lettre de M. Rouſſeau du 31 Mars.

Londres 6 Juin 1764.

« Je ne puis vous exprimer le plaiſir *que votre indulgence* » *en ma faveur m'a donné*, *j'en ſens vivement la valeur.* Je » n'ai que le tems de vous aſſurer combien je ſuis votre ſer- » viteur & fidele ami. Je ſuis comme dans une tempête ſur » mer, les cours à faire, les viſites, les dîners, &c. Je me » ſauve, on fait mon coffre, je pars demain pour Brunſwich, » & puis pour Berlin, d'où je vous écrirai avec plus de loiſir ; » en attendant je vous embraſſe de tout mon cœur.

Extraits de Lettres de Lord Maréchal à M. J. J. Rouſſeau.

Potsdam le 8 Février 1765.

Après avoir diſcuté ſur la cherté des vivres en Angleterre où il étoit déjà queſtion pour *Rouſſeau* de ſe retirer, Mylord ajoute. « Mon bon ami, ſi vous n'étiez plus ſauvage que les » Sauvages du Canada il y auroit remede. Parmi eux ſi j'avois » tué plus de gibier que je ne pourrois en manger, ni em- » porter, je dirois au premier paſſant, tiens voilà du gibier; » il l'emporteroit; *mais Jean-Jaques le laiſſeroit:* ainſi j'ai » raiſon de dire qu'il eſt trop ſauvage, &c ».

Potsdam le 22 mai 1765.

« Ce qui me fâche eſt la crainte que l'impreſſion de vos » ouvrages à Neufchâtel ne ſe faiſant pas, il ne vous manque » un ſecours néceſſaire : car item il faut manger, & on ne » vit plus de gland dans notre ſiecle de fer. Vous pourriez » me rendre bien plus à l'aiſe que je ne le ſuis, & il me ſem- » ble que vous le devriez. Vous m'appellez votre pere, vous » êtes homme vrai; ne puis-je exiger par l'autorité que ce » titre me donne, *que vous permettiez que je donne à mon* » *fils* 50 *liv. ſterling de rente viagere?* Emetulla eſt riche, » Ibrahim a une rente aſſurée, Stepan de même, Motcho » auſſi. Si mon fils chéri avoit quelque choſe aſſurée pour la » vie, je n'aurois plus rien à deſirer dans ce monde, ni au- » cune inquiétude à le quitter; il ne tient qu'à vous d'ajouter » infiniment à mon bonheur. Seriez-vous à l'aiſe ſi vous

» étiez en doute que j'eusse du pain dans mes vieux jours? » Mettez-vous à ma place; faites aux autres comme vous » voudriez qu'on vous fît. Ne croyez-vous pas que la liaison » d'amitié est plus forte que celle d'une parenté éloignée, & » souvent chimérique? moi je le sens bien.

» Je n'ai plus personne de ma famille, une terre que j'ai » de près de 30000 liv. de rente, avec une bonne maison » toute meublée, va à un parent fort éloigné qui a déjà à » lui une terre de près de 40000 liv. de rente. J'ai encore » une petite terre à moi, & de l'argent comptant considéra- » blement. *Je voudrois sur ma terre vous assurer* 50 *liv.* » *sterling*, rien n'est sûr que sur les terres. *Soyez bon*, *in-* » *dulgent*, *généreux*, *rendez votre ami heureux.* Adieu ».

Je croirois, Monsieur, faire injure à votre intelligence si j'entreprenois le rapprochement de ces extraits, & des passages de l'*Eloge* qu'ils démentent. Il suffit de vous mettre à portée de juger par vous-même, quel est le degré de confiance qui est dû à M. d'*Alembert* sur l'article de la *rente.* En mérite-t-il davantage sur celui des *injures*? C'est sur quoi les extraits suivans vont vous décider.

Extraits de Lettres adressées à M. Du Peyrou par Mylord Maréchal.

Potsdam fin de Juillet 1766.

« Notre ami *Jean-Jaques* est résolu de se retirer encore » plus du commerce des hommes; il se plaint de *David Hume*, » & *David* de lui. *J'ai peur que l'un & l'autre n'ait quelque*

» *tort ; David d'avoir écouté avec trop de complaiſance les*
» *ennemis de notre ami ; & lui peut-être a pris cette indo-*
» *lence de David à ne pas prendre aſſez vivement ſon parti*,
» *comme une aſſociation contre lui avec ſes ennemis.* J'en
» ſuis affligé, car *David* eſt ſi bon homme, & notre ami
» a tant d'ennemis déjà, *que bien des gens ſeront portés à*
» *lui donner tort.* Mais comme il eſt dans la plus grande re-
» traite, & qu'il ſe borne à une correſpondance de deux ou
» trois perſonnes, le mieux eſt de ne plus parler de cette
» nouvelle tracaſſerie, &c ».

Du 19 Septembre 1766.

« La malheureuſe querelle de notre ami, contre M. *Hume*
» me donne tous les jours plus de peine ; tout le monde en
» parle : je ne puis juſtifier ſon procédé ; tout ce que je puis
» faire eſt de juſtifier ſon cœur, & de le ſéparer d'une erreur de
» ſon jugement, qui a mal interprété les intentions de David.
» J'ai vu une lettre de d'*Alembert* là-deſſus, qui ſe plaint
» auſſi ; il dit qu'il avoit parlé très-favorablement de M. *Rouſ-*
» *ſeau*, ici à la table du Roi, ce qui eſt vrai : *mais je n'aſſu-*
» *rerois pas qu'il n'avoit pas changé d'avis*, *même avant cette*
» *derniere affaire*, &c ».

Du 28 Novembre 1766.

« J'ai une lettre de M. Rouſſeau, *des plaintes contre moi*,
» *avec bien de la douceur*, d'avoir mal interprété ſon refus
» de la penſion. L'autre, eſt ſur ce que je vous ai écrit :
» comme j'écris de mémoire, & que la mienne me manque
» beaucoup,

» beaucoup, je [illegible] pas du tout ce que je vous ait dit,
» dans cette [illegible] il eſt queſtion; bien ſais-je que je
» ne vous ai [illegible] ans l'intention, & dans l'eſpérance
» que vous pou[illegible] ter ſes ſoupçons contre M. *Hume*,
» qui, je voyois, [illegible] at trouvés injuſtes de tout le monde;
» j'avois tâché de [illegible] i ôter long-tems avant que la que-
» relle n'éclatât; & vous pouvez vous-même juger ſi ce que
» [illegible] diſois étoit d'un ami ou ennemi. *Je le regarde toujours*
» *comme un homme vertueux*, mais aigri par ſes malheurs,
» emporté par ſa paſſion, & qui n'écoute pas aſſez ſes amis.
» Je ne puis lui donner raiſon, juſqu'à ce qu'il me paroiſſe
» l'avoir. Si dans la ſuite il fait voir des preuves que M. *Hume*
» eſt un noir ſcélérat, certainement je ne lui donnerai pas
» raiſon, mais juſqu'à cette heure je ne vois pas apparence
» de preuves *ſolides.*

» Il eſt bien affligeant pour moi ſur-tout, qui aime la
» tranquillité, & point les tracaſſeries, d'être forcé d'entrer
» dans une querelle entre *deux amis que j'eſtime.* Je crois que
» je prendrai le parti néceſſaire à mon repos, de ne plus parler,
» ni écouter rien ſur cette malheureuſe affaire. Adieu, je vous
» embraſſe de tout mon cœur.

» Comme je ne me ſouviens pas de ce que je vous ai écrit,
» que je n'ai pas copie de mes lettres, examinez-les; M.
» *Rouſſeau* ne me dit ni vos paroles ni celles de ma lettre
» à vous, que pour bien juger je devois ſavoir. Voici comme
» il finit : *Mais ſi je n'ai pas eu le tort que vous m'impu-*
» *tez, ſouvenez-vous de grace, que le ſeul ami ſur lequel*

» *je compte après vous, me regarde ſur la foi de votre lettre,*
» *comme un extravagant au moins.*

» Je vous envoie copie de ce que je lui écris par ce cou-
» rier. Bon ſoir.

Lord Maréchal à M. Rouſſeau.

Après avoir diſcuté quelques articles relatifs à des écrits précédens le Lord ajoute :

« Je ſuis vieux, infirme, trop peu de mémoire, je ne ſais
» plus ce que j'ai écrit à M. Du Peyrou, mais je ſais très-
» poſitivement que je deſirois vous ſervir en aſſoupiſſant une
» querelle ſur des ſoupçons qui me paroiſſoient mal fondés,
» & non pas vous ôter un ami. Peut-être ai-je fait quelques
» ſottiſes; pour les éviter à l'avenir, ne trouvez pas mauvais
» que j'abrege la correſpondance, comme j'ai déjà fait avec
» tout le monde, même avec mes plus proches parens &
» amis, pour finir mes jours dans la tranquillité. Bon ſoir.

» Je dis *abréger*, car je deſirerai toujours ſavoir de tems en
» tems des nouvelles de votre ſanté & qu'elle ſoit bonne ».

Eh bien! Monſieur, le ton de Mylord en parlant de *Jean-Jaques*, & à *Jean-Jaques*, eſt-il celui que prend un bienfaiteur, vis-à-vis d'un ingrat à qui il a *des injures à pardonner? Eſtime*-t-on un ingrat? *Le regarde*-t-on *comme un homme vertueux?* S'y intéreſſe-t-on aſſez pour *deſirer toujours de ſavoir de tems en tems de ſes nouvelles?* Ou plutôt n'y a-t-il pas une noirceur abominable dans les louanges que M. d'*Alembert* donne au libéral Ecoſſois, quand il s'agit du déſintéreſſé Genevois, ſur l'*indulgence qui ne lui permit jamais*

la médiſance, *ni même la plainte ?* Hélas ! ce fut le protec-
„ teur qui en eut beſoin d'*indulgence* ; & le protégé s'acquitta envers lui, en lui *pardonnant*, en faveur de la *juſtice qu'il n'avoit ceſſé de rendre à ſon cœur*, l'injuſtice qu'il lui faiſoit, en accuſant ſon *jugement d'erreur*, & ſon eſprit de prévention. Oui, Monſieur, je l'avouerai ſans détour (*r*) (les amis de *Jean-Jaques* ne combattront jamais une vérité quelque affligeante qu'elle puiſſe être), la gravité des torts de M. *Hume* en ſauva la punition ; le digne Lord le crut innocent : aveuglé par la longue habitude de l'eſtimer ; il ne s'apperçut point que les circonſtances ne permettoient pas que les torts fuſſent du côté de *Jean-Jaques* (*s*). Si George Keith avoit eu autant de ſagacité, que de bonté & de franchiſe, la ſeule publication de l'*Expoſé ſuccinct* lui auroit deſſillé les yeux..... Mais on doit l'excuſer ſur la foibleſſe attachée à ſon grand âge ; ſur l'intérêt perſonnel, qui le portoit à éloigner la cruelle idée d'avoir conſommé le malheur de ſon *fils chéri*, en le liant

(*r*) J'ai plus fait, j'en ai fourni la preuve, en produiſant les trois derniers extraits.

(*s*) C'eſt ce qu'il rend palpable dans une lettre datée de Wootton le 2 août 1766, dont j'ai vu l'original. Voici ce qu'il dit. " Je me bornerai à „ vous préſenter une ſeule réflexion. „ Il s'agit de deux hommes, dont l'un „ a été amené par l'autre en Angleterre „ preſque malgré lui. L'étranger „ ignorant la langue du pays, ne pouvant „ ni parler, ni entendre, ſeul, „ ſans amis, ſans appui, ſans con-„ noiſſances, ſans ſavoir même à qui „ confier une lettre en ſureté, livré „ ſans réſerve à l'autre & aux ſiens, „ malade, retiré, ne voyant perſonne, „ écrivant peu, eſt allé s'enfermer „ dans le fond d'une retraite, où il „ herboriſe pour toute occupation. Le „ Breton, homme actif, liant, intri-„ guant, au milieu de ſon pays, de „ ſes amis, de ſes parens, de ſes pa-„ trons, de ſes patriotes, en grand „ crédit à la Cour, à la ville, répandu

avec ſon compatriote ; enfin, ſur ce qu'il en devoit moins coûter à ſon cœur, de plaindre l'*erreur* du ſenſible *Rouſſeau*, que de déteſter la perfidie de l'adroit *Hume*. D'ailleurs ſi Mylord n'a pas eu aſſez de lumieres, & d'énergie, pour ſacrifier *David*, à *Jean-Jaques*, il n'a pas eu aſſez d'aveuglement, & de molleſſe pour ſacrifier *Jean-Jaques* à *David*; comme on pourroit le croire d'après les inſidieuſes aſſertions de M. d'*Alembert :* c'eſt ce dont les extraits rapportés n'ont pu manquer, Monſieur, de vous convaincre. Ils conſtatent tous ce que j'avois le plus à cœur d'établir, c'eſt-à-dire, que *Jean-Jaques* n'a jamais mérité de reproches de la part de Mylord; & que Mylord, en ne lui en adreſſant point, en ne ſe plaignant point de lui, n'a jamais cru lui faire grace. Mais, s'il vous falloit une preuve de plus, des tendres égards, de l'eſtime reſpectueuſe, de l'affectueuſe reconnoiſſance que *Jean-Jaques* a toujours conſervés pour l'homme vertueux qu'il appelloit ſon pere, j'oſerai le dire, Monſieur, vous la trouveriez

„ dans le plus grand monde, à la tête „ des gens de lettres, diſpoſant des „ papiers publics, en grande relation „ chez l'étranger, ſur-tout avec les „ plus mortels ennemis du premier. „ Dans cette poſition, il ſe trouve que „ l'un des deux a tendu des piéges à „ l'autre. Le Breton crie que c'eſt cette „ vile canaille, ce ſcélérat d'étranger „ qui lui en tend. L'étranger, ſeul, „ malade, abandonné, gémit & ne „ répond rien. Là-deſſus, le voilà jugé. „ Il demeure clair qu'il s'eſt laiſſé me„ ner dans le pays de l'autre, qu'il „ s'eſt mis à ſa merci, tout exprès „ pour lui faire piece, & pour conſ„ pirer contre lui. Que penſez-vous „ de ce jugement ? Si j'avois été ca„ pable de former un projet auſſi „ monſtrueuſement extravagant, où „ eſt l'homme, ayant quelque ſens, „ ou quelque humanité qui ne devroit pas „ dire, vous faites tort à ce pauvre „ miſérable, il eſt trop fou, pour pou„ voir être un ſcélérat. Plaignez-le, „ ſaignez-le, mais ne l'injuriez pas „.

dans la vénération dont nous sommes pénétrés M. Du Peyrou, & moi, pour la mémoire de George Keith; nous qui avons nourri pour *J. J. Rousseau*, un attachement unique, comme son objet; un attachement que sa mort n'a pu affoiblir, & qui prolongera nos regrets, jusqu'au moment de la nôtre.

Le 20 *Mai* 1779.



EXTRAIT

Du N°. 21 de l'Année Littéraire 1779.

A MONSIEUR FRÉRON.

MONSIEUR,

J'AI lu, Monſieur, avec beaucoup de ſatisfaction dans le N°. 18 de l'*Année littéraire*, le compte que vous rendez du *nouveau Dictionnaire hiſtorique*. L'extrait que vous en faites juſtifie bien la préférence que vous lui adjugez ſur tous les ouvrages de ce genre. Mais il contient un article que votre honnêteté reconnue me porte à croire que vous auriez relevé vous-même, ſi vous aviez eu des liaiſons particulieres avec *J. J. Rouſſeau*. Le portrait reſſemblant, à beaucoup d'égards, que les eſtimables Auteurs du *nouveau Dictionnaire hiſtorique* font de ce vertueux philoſophe, eſt défiguré par un trait peu digne de leur pinceau, & ſur lequel ils ne trouveront pas mauvais que l'amitié s'empreſſe de paſſer l'éponge. Ce n'eſt pas aſſez pour dire la vérité d'être *équitable*, *impartial*, bien intionné, il faut la ſavoir; & pour ne rien dire qui lui ſoit oppoſé, il faut ſavoir qu'on ne la ſait pas. Ces Meſſieurs en ont cru des gens qui, ſans doute, méritoient leur confiance; mais qui n'ayant pas été à portée d'obſerver eux-mêmes les nuances du caractere de *J. J. Rouſſeau*, s'en ſont rapportés à des bruits publics, toujours ſuſpects, quand ils ont pour objet des hommes que des mœurs régulieres, un mérite éclatant, tirent

de la claffe générale ; & certainement faux, quand ils portent fur celui dont il s'agit. Tant de beaux efprits à vilaines ames, fervens adorateurs du favori des Mufes, & fur-tout de la FORTUNE, ont fenti qu'à l'odorat de leur Dieu, le facrifice de *J. J. Rouffeau* valoit une hécatombe (*a*).....

Les Auteurs du *Dictionnaire*, dont avec raifon, Monfieur, vous faites tant de cas, n'auroient pas dit, s'ils euffent parlé d'après eux-mêmes, *le caractere de Jean-Jaques étoit certainement original; mais la nature ne lui en avoit donné que le germe, & l'art avoit beaucoup contribué à le rendre encore plus fingulier.*

L'art n'a point fortifié la teinte de fingularité que *Jean-Jaques* tenoit de la nature :

L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Ce que *Voltaire* a dit comme Poëte, *Rouffeau* le croyoit, le fentoit comme honnête homme. *L'art* n'eft jamais entré pour rien dans fa conduite ; ce qui le prouve, c'eft qu'il n'avoit pas

(*a*) Malgré la dépravation du goût, & des mœurs, quelques gens à réputation fe font pourtant abftenu de fournir leur grain d'encens, aux dépens du vraiment éloquent, mais ifolé, mais inutile Genevois. Il y a à-peu-près quinze ans qu'un homme de beaucoup d'efprit, qui probablement ne prétendoit pas alors au fauteuil académique qu'il occupe aujourd'hui, dit à Paris, en plein fpectacle, *toutes les vertus de* Voltaire *font dans fa tête, & toutes celles de* Rouffeau *font dans fon cœur.* Je ne nommerai point cet Académicien, dans la crainte que ce propos, qui n'étoit peut-être que de circonftance, ne lui faffe des ennemis, que, dans cette fuppofition, il n'auroit pas affez mérités. Depuis quinze ans, rien n'a dû le faire changer d'opinion fur le compte de deux hommes, qu'une maniere d'être fi oppofée, & des moyens fi différens, ont rendus également célébres. S'il penfoit ce qu'il difoit, il doit le penfer encore, fe reconnoître, & fe nommer.

le talent de le démêler dans celle des autres : perſonne n'étoit ſi aiſé à duper que lui : entraîné par la pente qu'on a généralement à juger du cœur d'autrui, d'après le ſien propre, il croyoit à la bonne foi de tous ceux qui lui en montroient, de même qu'il ſoutenoit que les hommes naiſſent bons, quoiqu'il n'éprouvât que trop combien ils ſont méchans.

Ces Meſſieurs n'auroient pas dit : *il tâchoit ſur-tout de ſe rendre intéreſſant, par la peinture de ſes malheurs, & de ſa pauvreté, quoique ſes infortunes fuſſent moins grandes qu'il ne le diſoit, & ne le ſentoit ; & quoiqu'il eût des reſſources aſſurées contre l'indigence.*

Jean-Jaques n'a jamais rien *tâché*, Monſieur ; il ne faiſoit point tout ce qu'il n'auroit fait qu'avec peine ; ſa pareſſe naturelle, & l'indépendance de ſon caractere, étoient incompatibles avec la contrainte qu'il faut s'impoſer pour s'aſſujettir à un plan, tendre à un but : il n'en avoit point d'autres que de ſuivre ſes inclinations ; s'il en avoit eu de moins heureuſes, ſe ſeroit-il fait violence pour les combattre ? C'eſt ce que n'oſerois affirmer. Tant il eſt vrai que *ſes vertus n'étoient pas dans ſa tête*. Sa répugnance pour les bienfaits, ſon goût dominant pour la ſolitude, le préſervoient de la manie de vouloir ſe rendre *intéreſſant* ; on ne cherche point à *intéreſſer* les hommes, quand on n'en attend rien, pas même la douceur d'être plaint ; & on ne deſire de la ſociété ni pitié, ni ſecours, quand on la fuit.

A quelque point que ſon imagination fut forte, que ſa ſenſibilité fut exquiſe, elles ne pouvoient exagérer ni l'idée, ni le ſentiment, ni *la peinture de ſes malheurs, & de ſa pauvreté.*

Sans

Sans compter les perſécutions que ſes opinions lui attirerent, les perfidies auxquelles ſa franchiſe l'expoſa, les outrages que ſes ſuccès lui valurent, perſonne n'a jamais été plus cruellement traité de la nature, & de la fortune. Il a paſſé preſque toute ſa vie dans les douleurs cuiſantes, encore irritées par la certitude de n'en pouvoir être délivré que par la mort; & il les a ſouffertes avec une réſignation étonnante, dans un homme ſur qui la délicateſſe de ſon organiſation leur donnoit tant de priſe.

Loin qu'il *eût*, lorſqu'il parloit de ſa *pauvreté*, des *reſſources aſſurées contre l'indigence*, il atteignit ſa cinquante-troiſieme année ſans avoir d'autres moyens de ſubſiſter, que ceux qu'il tiroit de ſon travail, & de la plus rigoureuſe économie; moyens qui d'un inſtant à l'autre pouvoient lui échapper, & dont le dépériſſement de ſa ſanté lui préſageoit journellement la perte. A cinquante-trois ans, il trouva dans la perſonne de *George Keith*, *Maréchal héréditaire d'Ecoſſe*, un ami, vis-à-vis duquel la reconnoiſſance ne devoit rien coûter à ſa fierté; il conſentit à en accepter 600 liv. de rente viagere. Par une ſuite d'arrangemens concernant la vente de ſes ouvrages, de ſes eſtampes, & de ſa bibliotheque, il parvint à ſe faire, y compris les 600 liv. de *Mylord*, 1140 liv. de rente viagere, auxquelles il ajouta en ſe mariant, les 300 liv. que Mlle. *le Vaſſeur* tenoit d'un des libraires avec qui il avoit traité. Ces différentes ſommes compoſent les 1440 liv. à quoi M. *le Begue de Preſle* évalue ſa fortune. Si toutefois un ſi mince revenu, partagé entre deux perſonnes âgées, dont l'in-

firmité multiplie les befoins de l'une, & menace l'autre, ne mérite pas mieux le nom d'*indigence.*

Non, Monfieur, la deftinée de *J. J. Rouffeau*, n'a rien laiffé à faire à fon imagination pour le tourmenter; injures fanglantes, interprétations odieufes, imputations déshonorantes, calomnies atroces, fervices offenfans, abandon de fes amis, profcription de fa patrie, indigence, maux phyfiques, tout ce qui peut porter le défefpoir dans une ame fenfible, s'eft réuni pour accabler la fienne, & il a tout enduré avec la plus héroïque modération. J'efpere que vous n'en exigerez pas des preuves plus inconteftables, & plus touchantes, que les *notes*, qu'il a mifes à l'infâme libelle (fi généralement, & fans doute fi juftement attribué à *Voltaire*) (*b*), intitulé, *Sentimens des citoyens de Geneve.* Production que cette République, malgré fes préventions, a fait brûler fous la qualification qui lui convenoit; & dont il feroit à fouhaiter pour la réputation de fon Auteur, que le feu eût pu effacer la mémoire. Enfin, Monfieur, le bonheur de pouvoir s'eftimer, eft le feul dont *Jean-Jaques* ait joui; & le malheur de haïr, le feul qu'il n'ai pas éprouvé.

Je ne défendrai point la *nouvelle Héloïfe* contre la critique qu'en fait le *nouveau Dictionnaire hiftorique :* ce n'eft pas que je croye qu'on n'y puiffe répondre, à certains égards, avec quelqu'avantage; c'eft que le mérite de ce roman eft indifférent à la gloire de *Jean-Jaques*: ou du moins qu'il en jugeoit ainfi, puifqu'il ne daigna pas en faire mention, dans une *note*

(*b*) Depuis que j'ai écrit cette lettre, j'ai acquis la preuve que ce libelle eft effectivement du Seigneur de Ferney.

de ses ouvrages imprimés, qu'il envoya à Paris pendant son séjour en Suisse. Mais, Monsieur, je n'ai pu garder le même silence sur ce que j'ai relevé. Tout ce que disent des Auteurs aussi recommandables que ceux du *nouveau Dictionnaire historique* tire à conséquence ; leurs talens, l'utilité de l'objet auquel ils le consacrent, doivent leur donner trop d'influence sur l'opinion publique, pour que leurs méprises soient sans danger. Plus ils annoncent de candeur, d'équité, d'impartialité, moins je dois craindre de les blesser en démontrant qu'ils ont été mal informés sur le caractere d'un homme, aux vertus de qui il est aisé de voir qu'ils se plaisent à rendre justice. Peut-être dans une autre édition, (& leur ouvrage est fait pour en avoir beaucoup) rectifieront-ils une erreur qui ne déprise point leurs lumieres ; & dont l'aveu peut faire tant d'honneur à leurs sentimens. Les details où je me suis permis d'entrer, ne dérogent point à la déférence que je crois due à leurs décisions, quand ils les prononcent avec connoissance de cause. Ils ne sont point coupables d'avoir dit ce qu'ils croyoient être vrai ; je le serois de ne point relever ce que je sais qui ne l'est pas, puisqu'en pareil cas, se taire, c'est acquiescer. Enfin, quand je n'aurois pas eu pour *J. J. Rousseau* un attachement dont je m'honore, je n'en regarderois pas moins comme un devoir, de lui acquérir de ces Messieurs, en le leur faisant mieux connoître, une portion d'estime encore plus considérable que celle qu'il en obtient.

17 juillet 1779.

Réflexions servant de réponse à la lettre précédente.

Quelques perſonnes d'un zele, peut-être trop ardent, m'ont blâmé de prendre trop ſouvent la défenſe de *Rouſſeau.* Je ne prétends point encenſer ſes erreurs, pas même les excuſer ; mais puiſque lui-même a paru les reconnoître, & en ceſſant d'écrire contre la religion, & en rompant tout commerce avec les vrais ennemis de toute religion, je crois qu'on ne doit pas uſer à ſon égard de la même ſévérité qu'avec les *Salmonées* modernes. Au reſte, ſes erreurs ne doivent pas empêcher de rendre juſtice à ſes grandes & bonnes qualités ; & c'eſt uniquement ce que je me ſuis permis.

Cependant je prie les perſonnes reſpectables qui m'adreſſent continuellement (*c*), des apologies de *Jean-Jaques*, de conſidérer que le Public qui ſait à quoi s'en tenir ſur ſon caractere, ſe laſſeroit à la fin de tant d'apologies, quand elles ſeroient toutes auſſi-bien faites que celle que je viens de publier.

Je ſuis, &c.

Paris, ce 25 juillet 1779.

(*c*) Cela eſt bon à remarquer.





LETTRE

A M. D'ALEMBERT.

Jusqu'a présent, Monsieur, je n'ai osé franchir l'intervalle immense, que les titres éclatans dont vous êtes revêtu mettoient entre vous & moi. Mais il me paroît si prodigieusement raccourci par la lettre que vous avez fait insérer dans le Mercure du 25 septembre dernier; le style de M. Muzell Stosch est si rassurant; il prouve si invinciblement combien vous êtes de bonne composition sur le mérite littéraire de vos correspondans; que je me sens le courage d'examiner avec vous quelques articles de la lettre de M. Stosch, & de vous demander des éclaircissemens, dont le Public a surement autant de besoin que moi, pour concilier les contradictions qui se trouvent entre ce que vous faites, & ce que vous dites : supposé qu'il vous observe, & vous lise avec assez d'attention, pour qu'elles ne lui aient pas échappé. Je serai forcée, Monsieur, de vous copier souvent : je vous promets de le faire plus exactement que vous n'avez copié M. Stosch, dans les charitables *notes* dont votre bénignité a jugé à propos de grossir l'*Eloge de mylord Maréchal*; si toutefois on peut croire que vous ayez copié *en entier*, ce qui vous a été écrit de Berlin, au sujet de *J. J. Rousseau*. Car il y a entre les deux copies de la même lettre, des différences qui tirent à de sérieuses conséquences. C'est ce que je vous supplie de trouver bon que j'essaye de vous démontrer. Il est possible, je l'avoue, qu'on

omette par pure inadvertance, tout auſſi bien que par mauvaiſe volonté, un mot, une phraſe méme, d'une lettre que l'on rapporte : mais, on n'y ajoute pas ſans deſſein ; & quand l'addition qu'on ſe permet tend à nuire à quelqu'un, contre qui on a une animoſité reconnue, & qui n'eſt plus en état de ſe défendre ; ce procédé réunit les caracteres de la baſſeſſe à ceux de l'infidélité ! Voilà pourtant, Monſieur ; de quoi vous vous étes rendu *coupable. C'eſt avec regret que je ſuis obligée* de vous le reprocher ; & pour me dédommager de ce qu'il m'en coûte pour remplir ce pénible devoir, convaincue que, vous offrir une nouvelle occaſion de développer vos ſentimens, & vos idées, c'eſt concourir à votre gloire, je veux, en dépit de toute méthode, avant de m'occuper de l'éloquent Pruſſien, vous adreſſer humblement les queſtions dont votre lettre me fournit le ſujet. Auſſi-bien, celui qui porte avec tant d'honneur le ſceptre de la philoſophie encyclopédique, doit-il avoir le pas ſur tout le monde, *méme ſur MONSIEUR LE BARON STOSCH.*

On dit Meſſieurs, dites-vous, Monſieur, aux Rédacteurs du Mercure, *que pluſieurs amis de feu M. Rouſſeau*, (*qui méritent qu'on leur réponde*) *révoquent en doute*, *&c. On dit !...* Cela eſt bien vague. Quoi ! Ce ne ſeroit qu'un bruit paſſager que vous auriez ſaiſi à la volée ? ..... Perſonne ne vous auroit parlé directement & à fond du foudroyant écrit qui a paru ſous le titre de *Procès du cœur*, *& de l'eſprit de Monſieur d'Alembert ?* ..... En effet, il faut bien que vous n'en ayez aucune connoiſſance. Ne pouvant eſpérer de le perſuader au Public, vous ne diriez pas que *les amis de M. Rouſſeau*, *qui méri-*

tent qu'on leur réponde, *révoquent en doute la vérité de ce que vous avez dit*..... Mon amour propre qui ne manque pas de me placer dans la classe des gens qui *méritent qu'on leur réponde*, vous remercie, Monsieur, de la petite caresse que contient votre délicate parenthese; mais, quelque touchée que j'en sois, elle ne me séduira point jusqu'à m'empêcher de vous dire, que la distinction que vous accordez à *plusieurs amis de feu M. Rousseau*, est révoltante pour eux-mêmes, en ce qu'elle suppose que les autres ne la *méritent* pas. Tous ceux qui élevent la voix en faveur du respectable objet de vos outrages, *méritent* qu'on les écoute, *qu'on leur réponde*, que l'on prouve en se justifiant, si cela étoit possible, & puisque cela ne l'est pas, en se rétractant, le cas que l'on fait de leur estime. Oui, Monsieur, ils le *méritent*, puisque l'intérêt de la verité, l'amour de la vertu peuvent seuls les animer.

Voudriez-vous bien, Monsieur, avoir la bonté de déterminer ce que vous avez prétendu nous faire entendre en vous exprimant ainsi.

Cette lettre dont je conserve l'original (que vous ne vous engagez cependant point à produire) *m'a été écrite par M. Muzell Stosch*, *que je dois nommer ici*, *pour sa justification*, *& pour la mienne*. Quant à la votre, il est facile de concevoir, qu'en nommant l'auteur de cette lettre, vous vous lavez du soupçon de l'avoir supposée : pourvu toutefois que cet auteur vive encore; & qu'il ait la bonne foi de confesser cette iniquité. Mais que l'on puisse opérer la *justification* d'un homme, en publiant que c'est lui qui a écrit une lettre également opposée à la vérité, au bon sens & à l'honnêteté, c'est ce que nous

ne comprendrons jamais, si vous ne daignez venir à notre aide. Certainement, il faut être géometre pour résoudre ce problême-là........ En ce moment, Monsieur, je reçois un petit écrit (*a*) intitulé *Commentaire sur la lettre de M. d'Alembert, du 18 septembre, adressée aux Rédacteurs du Mercure de France, insérée dans celui du 25.* Cet écrit m'est envoyé par *une personne très-estimable.* Oh! Pour celle-là, qui que ce soit n'en disconviendra, si jamais vous me sommez de la nommer. Quant à moi, je la trouve de plus très-aimable, car en m'envoyant sur un texte qu'il n'est pas aisé de commenter de sang froid, un *Commentaire*, exempt d'amertume, de partialité, de prévention, d'inconséquence, en un mot, tout-à-fait digne de vous être communiqué, elle favorise à-la-fois ma paresse naturelle, & le desir que j'ai de trouver dans tous les amis de l'immortel *Jean-Jaques*, autant de zele, & plus de talens que je ne puis lui en consacrer. Voici, Monsieur, ce *Commentaire* : graces, je vous supplie, pour les redites que la circonstance rend inévitables.

« *On dit, Messieurs, que plusieurs amis de feu M. Rousseau (qui méritent qu'on leur réponde) révoquent en doute la vérité de ce que j'ai dit dans l'Eloge de mylord Maréchal, sur les sujets de plaintes que le philosophe Genevois lui avoit donnés.*

» Cela plaît à dire à Monsieur le Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise : il est, ou veut paroître mal informé. Les amis de *Rousseau*, ceux qui, selon M. d'*Alembert*,

(*a*) Ceci n'est point une singerie littéraire ; rien n'est plus vrai que cet envoi.

» *méritent*

„ *méritent qu'on leur réponde*, ne s'en ſont pas tenus à révo-
„ quer en doute ſes aſſertions. Ils en ont démontré la fauſſeté;
„ & cela en invoquant le témoignage de mylord Maréchal
„ lui-même. M. d'*Alembert* l'ignore-t-il? ou ce témoignage
„ lui paroît-il plus ſuſpect que celui de M. Stoſch? ou enfin
„ lui auroit-il paru trop accablant pour qu'il ait voulu en
„ reconnoître l'exiſtence?

„ *Ceux qui me connoiſſent, ſavent que je ſuis incapable*
„ *d'avancer légérement un pareil fait.*

„ Il eſt bien malheureux pour M. d'*Alembert* d'avoir enfin
„ détrompé ceux qui le connoiſſoient, ou plutôt, qui le
„ croyoient *incapable d'avancer légérement un pareil fait.*
„ Car enfin, quelle vocation l'obligeoit à affirmer à toute
„ l'Europe, que *Rouſſeau* n'avoit été qu'un monſtre égale-
„ ment vil & ingrat? Dans la ſuppoſition même d'une ſem-
„ blable obligation, devoit-il donner pour *preuves authenti-*
„ *ques*, une lettre pleine de contradictions qui n'ont pas pu
„ lui échapper, & que d'ailleurs, tout démontre avoir été
„ mendiée? Il y a plus; quand au lieu d'avoir calomnié *Rouſ-*
„ *ſeau*, il n'auroit fait qu'en médire, il devroit être regardé
„ comme le plus cruel ennemi de la ſociété. On ne penſe pas
„ que perſonne puiſſe *révoquer en doute* cette aſſertion.

„ *Je crois pourtant devoir me défendre, en imprimant en*
„ *entier, ce qui m'a été écrit de Berlin ſur ce ſujet.*

„ Il eut été plus ſage à M. d'*Alembert*, de ne pas ſe mettre
„ dans le cas de cette défenſe; & après s'y être mis, moins
„ déshonorant de ſe taire, que d'en préſenter une pareille au
„ Public.

„ *C'est avec regret que je suis obligé* (M. *d'Alembert* a „ du foible pour cette phrase), *de rendre publics plusieurs* „ *traits de cette lettre*, *que j'avois supprimés par ménage-* „ *ment pour celui qui en est l'objet: tant j'étois éloigné de* „ *vouloir aggraver ses torts.*

„ On est stupéfait en lisant cette tirade. Quels sont donc „ les *traits de cette lettre* , supprimés par *ménagement* pour „ *Rousseau ?* Les hautes spéculations du savant Académicien „ auroient-elles dérangé son cerveau, ou prend-il ses lecteurs „ pour des animaux stupides ? Que l'on compare la lettre de „ M. Stosch avec les extraits qu'en a faits l'honnête M. d'*Alem-* „ *bert ?* qu'on examine le parti qu'il en a su tirer ; & que l'on „ dise en quoi consistent les *ménagemens* qu'il a gardés pour „ la mémoire de *Rousseau.* Il faut pourtant convenir, qu'en „ morcelant cette lettre , le PERPÉTUEL SECRÉTAIRE a usé de „ *ménagemens* , & même de *ménagemens* fort prudens. Il a „ bien senti que la lettre *en entier* auroit porté l'antidote avec „ le poison , & c'étoit déjà trop pour un homme aussi adroit „ que lui , d'avoir été obligé de s'y prendre à deux fois pour „ asséner un coup mortel à la réputation de *Jean-Jaques.*

„ Mais avant de passer à l'examen de cette lumineuse lettre , „ il convient de la mettre sous les yeux du lecteur , à côté des „ extraits qu'en a faits M. d'*Alembert* , dans toute la simpli- „ cité de son esprit , & la droiture de son cœur. Ce coup- „ d'œil est assez intéressant „.

Lettre de M. Muzell Stoſch à M. d'*Alembert*, du 21 novembre 1778.

Feu M. *Rouſſeau* écrivit un jour à mylord Maréchal, qu'il étoit content de ſon ſort ; mais qu'il gémiſſoit ſur celui de ſa femme, qui, s'il venoit à mourir, ſeroit dans la miſere ; qu'il ſeroit content ſi par ſon *induſtrie*, il pouvoit ſeulement lui acquérir une rente de 600 liv. de France. Mylord Maréchal, dont le cœur étoit toujours ouvert à la bienfaiſance, étant fort attaché à *Rouſſeau*, prit *cette plainte pour une inſinuation*, & aſſura à *Jean-Jaques*, & à ſa femme une rente de trente louis d'or. *Rouſſeau n'y répondit pas avec gratitude :* quelque tems après *il fit une querelle au bon*

Extraits de cette lettre faits par M. d'*Alembert*, dans ſon *Eloge* de mylord Maréchal.

Pages 49 & 50. Le philoſophe Genevois lui écrivit un jour, qu'il étoit content de ſon ſort : mais qu'il gémiſſoit ſur les malheurs dont ſa femme étoit menacée, en cas qu'elle vînt à le perdre : qu'il voudroit ſeulement lui procurer *par ſon travail*, 600 liv. de rente. Mylord Maréchal ſe fit un plaiſir de donner à cette lettre, le ſens que lui ſuggéroient l'élévation, & la bonté de ſon ame ; il aſſura au mari, & à la femme la rente qui manquoit à leur bonheur.

La vérité nous oblige de dire, (& ce n'eſt pas ſans un regret bien ſincere), que le bienfaiteur eut depuis fort à ſe plaindre de celui qu'il avoit ſi noblement & ſi promptement obligé. Mais *la mort du coupable*, & les juſtes raiſons que nous avons eues de nous en plaindre nous-mêmes, nous obligent à tirer le rideau ſur ce détail affligeant, dont les preuves ſont malheureuſement conſignées dans des lettres authentiques. Ces preuves n'ont été connues que depuis la mort de mylord Maréchal ; car il gardoit toujours le ſilence ſur les torts qu'on avoit avec lui ; & ſon cœur indulgent ne lui permit jamais la médiſance, ni même la plainte.

Page 87. Il eſt triſte qu'après tant de marques d'eſtime & d'in-

Lord Maréchal, lui dit des injures & garda la pension. Ceci est bien postérieur à l'affaire de David *Hume*, que Mylord aimoit beaucoup, & qu'il appelloit toujours le *bon David.* Mylord Maréchal avoit joué un rôle dans cette fameuse querelle. *J'en possède toutes les lettres en propre original. Il blâmoit beaucoup Rousseau, disant qu'il faisoit des folies pour faire parler de lui.* Feu mylord Maréchal m'avoit donné cette correspondance, *avec ordre* de ne pas ouvrir le paquet de son vivant. De fréquens voyages m'ont empêché d'y penser après sa mort. Je dois rendre la justice à la mémoire de Lord Maréchal, que malgré les justes plaintes qu'il avoit contre *Jean-Jaques*, jamais je ne lui ai entendu dire un mot qui fût à son désavantage. Il me

térêt données à M. *Rousseau*, le bienfaisant & paisible Mylord qui auroit pu s'attendre à l'amitié, n'ait pas même éprouvé la reconnoissance.

Pages 87 & 88. Mylord Maréchal avoit pris beaucoup de part à la querelle trop affligeante, & trop connue, faite à M. *Hume*, par M. *Rousseau.* Le respect que nous devons à la vérité, & à la mémoire de M. *Hume*, nous oblige de dire que l'équitable Mylord donnoit à M. *Rousseau*, le tort qu'il avoit si évidemment, & aux yeux même de ses partisans les plus zélés. Mylord Maréchal conserva soigneusement toute la correspondance qu'il avoit eue avec ces deux illustres Ecrivains, & que peut-être il faudroit supprimer pour l'honneur du philosophe Genevois, si celui du philosophe Ecossois n'y étoit intéressé. Une personne très-estimable, que Mylord honoroit avec justice de son amitié & de sa confiance, nous a écrit ces propres paroles. « Mylord m'avoit donné sa correspondance avec *Rousseau*, en me recommandant de ne l'ouvrir qu'après sa mort..... Je dois rendre cette justice à sa mémoire, que malgré les justes sujets de plaintes qu'il avoit contre *Jean-Jaques*, jamais je ne lui ai entendu dire un mot qui fût à son désavantage; il me montra seulement la derniere lettre qu'il en reçut, & me conta histori-

montra ſeulement la derniere lettre qu'il en reçut, & me raconta hiſtoriquement l'affaire de la penſion. *Auſſi* par ſon teſtament il lui a légué la montre qu'il portoit toujours, & qui a été envoyée à ſa veuve.

„ quement l'affaire de la penſion „. *Cette lettre* (ajoute la même perſonne (*b*) *étoit remplie d'injures : il faut*, dit le bon Mylord en la recevant, *pardonner ces écarts à un homme que le malheur rend injuſte, & qu'on doit regarder & traiter comme un malade.* Auſſi, *pardonnoit-il ſi bien à M. Rouſſeau*, que par ſon teſtament il lui a légué la montre qu'il portoit toujours, elle a été envoyée à ſa veuve.

„ On vient de lire cette lettre de M. Stoſch, que M. *d'Alem-* „ *bert* aſſure avoir publiée *en entier.* Ce M. Stoſch, il faut „ l'avouer, commence aſſez ſinguliérement ſes lettres.

„ *Feu M. Rouſſeau écrivit un jour*, *&c. &c.* Quoi! cet „ homme, qui *n'a rien eu à démêler avec Rouſſeau ; que* „ *l'on ne peut ſoupçonner d'avoir voulu lui imputer des torts* „ *qu'il n'auroit point eus ;* cet homme, qu'on nous peint ſi „ déſintéreſſé dans cette affaire ; cet *homme d'honneur & de* „ *probité*, en prenant la plume pour écrire à M. d'*Alembert*, „ homme auſſi *d'honneur & de probité*, déſintéreſſé comme „ lui dans cette affaire, n'a pourtant rien de plus preſſé que „ de parler des crimes de *Rouſſeau* ; & ne parle à M. d'*Alem-* „ *bert* que de cela, comme ſi M. d'*Alembert* lui eût demandé „ des mémoires ſur ce ſujet! .... Certes, voilà pour deux „ correſpondans déſintéreſſés, *hommes d'honneur & de pro-* „ *bité*, & dans des diſpoſitions pour *Rouſſeau* non ſuſpectes, „ une correſpondance bien ſurprenante. Pour moi, je ſoup-

(*b*) J'ai beau chercher cette addition dans la lettre de M. Stoſch ; je ne l'y trouve point. Cependant M. d'*Alembert* nous dit qu'il l'*imprime en entier.*

„ çonne que le vrai début de cette lettre eſt reſté entre ces „ Meſieurs, & que pour de très-bonnes raiſons, le public n'eſt „ pas appellé à cette confidence. En effet, où étoit la néceſ- „ ſité de lui apprendre que cette lettre n'étoit au fond qu'une „ réponſe amicale de M. Stoſch, aux demandes amicales de „ M. d'*Alembert*? Pourſuivons. M. Stoſch fait dire à *Rouſſeau* „ *qu'il ſeroit content ſi par ſon induſtrie*, &c. Ce terme qui „ indique ſi viſiblement le ton, & le caractere du philoſophe „ Genevois, a paru trop outrageant au bon M. d'*Alembert*, „ il s'eſt ſouvenu à propos que, *qui veut trop prouver ne* „ *prouve rien*; & il a ſubſtitué le mot de *travail* à celui *d'in-* „ *duſtrie.* Excellente correction! On y reconnoît la fineſſe „ académique. Car il eſt vrai que *travail* eſt plus doux, plus „ propre à ſurprendre la confiance du lecteur, qu'*induſtrie*, „ qui l'eût vraiſemblablement étonné dans la bouche de *Rouſ-* „ *ſeau*: mais qu'il n'eſt pas étonnant que M. Stoſch ait em- „ ployé.

„ *Mylord prit cette plainte pour une inſinuation*, dit M. „ Stoſch. De quelle *plainte* parle-t-il donc? auroit pu dire „ un lecteur bénévole, qui n'auroit vu dans ce qui précede, „ qu'un épanchement de confiance dans le ſein d'un ami, à „ qui on rend compte de ſes projets. Le Secrétaire perpétuel „ de l'Académie Françoiſe, toujours par bonté d'ame, a „ encore corrigé le ſtyle de ſon correſpondant; & ſi heureu- „ ſement qu'il ſauve tout à-la-fois au complaiſant M. Stoſch, „ un contre-ſens, & une erreur de 120 liv. ſur la penſion, „ que M. Stoſch, informé par Mylord, portoit à 30 louis, „ & que M. d'*Alembert* fait bien n'être que de 600 liv. Mais...

„ voici bien un autre ſujet de ſcandale! Comment M. le Ba-
„ ron, qui jouiſſoit depuis vingt ans, de toute la confiance
„ de mylord Maréchal, ne ſait pas ce que ce Seigneur a fait il
„ y en a quatorze!..... Ah! Mylord, combien cela déroge à l'opi-
„ nion qu'on avoit de vous! Quoi! Vous étiez un trompeur;
„ vous promettiez votre confiance, & vous ne la donniez pas!
„ Cela eſt encore pire que de la mal placer, comme vous en
„ auriez couru les riſques: car enfin, ſe tromper ſoi-même
„ n'eſt qu'un malheur, & tromper les autres eſt un tort.

„ *Rouſſeau n'y répondit pas avec gratitude.* Quelle dureté
„ dans cette expreſſion! Mais auſſi quelle aménité dans celle
„ de M. d'*Alembert*, *il eſt triſte qu'après*, &c. Non content
„ de cette élégante verſion, l'académicien (toujours par *mé-*
„ *nagement* pour *Rouſſeau*) a commenté le texte de ſon cor-
„ reſpondant, dans le paragraphe qui commence ainſi, page
„ 49. *La vérité nous oblige*, &c.

„ *Quelque tems après*, dit M. Stoſch, *il fit une querelle*
„ *au bon Lord Maréchal*, *lui dit des injures*, *& garda la*
„ *penſion.* Ah! pour le coup, M. d'*Alembert* a uſé de *mé-*
„ *nagement*, car il a ſupprimé la *querelle faite*, & la *penſion*
„ *gardée:* mais pour *les injures dites*, il a préféré d'en rem-
„ plir une lettre. Cela eſt plus fort, mieux conſtaté, & dès-là
„ plus favorable à *Jean-Jaques.*

„ *Ceci eſt bien poſtérieur à l'affaire de David Hume*, *&c.*
„ Je ne vois pas pourquoi M. d'*Alembert* n'a pas fait uſage
„ de cette phraſe. Eſt-ce encore par *ménagement?* a-t-
„ il imaginé que la *querelle* faite à Mylord par *Rouſſeau*,
„ ayant une toute autre cauſe que l'affaire du *bon David*, en

„ devenoit plus impardonnable ; ou bien a-t-il jugé con-
„ venable de sauver à M. le Baron, l'embarras d'indiquer
„ cette autre cause postérieure ? Il semble que M. d'*Alem-*
„ *bert* ne compte pas tellement sur les mémoires du *très-*
„ *estimable* M. Stosch, qu'il n'ait la précaution d'en faire un
„ usage fort discret. . . . Mais ne seroit-ce pas cette phrase,
„ *ceci est bien postérieur*, &c. supprimée par M. d'*Alembert*, qui
„ l'auroit engagé à faire *écrire des injures* à Mylord par *Jean-*
„ *Jaques*, au lieu de lui en faire *dire* ? Si je ne me trompe,
„ *Jean-Jaques* n'a pas revu Mylord, depuis *l'affaire de M.*
„ *Hume ;* & dans ce cas là, il n'a pas pu lui *dire des in-*
„ *jures :* mais il auroit pu lui en *écrire ;* on peut donc le sup-
„ poser sans choquer la vraisemblance : en voilà assez pour
„ mettre à l'aise M. d'*Alembert*, bien moins attaché, quoiqu'il
„ en dise, à la vérité, qu'à la vraisemblance, que la fureur de
„ nuire à *Jean-Jaques*, lui fait cependant par fois négliger.

„ *J'en possede toutes les lettres en propre original. Posséder en*
„ *propre original toutes les lettres* d'une querelle !... Quel jargon !
„ Un Allemand obligé d'écrire en françois, à un savant qui ne
„ l'entendroit pas, s'il lui écrivoit en allemand, a bien des droits
„ à notre indulgence. Mais le bon sens est de tous les pays ;
„ & M. le Baron, qui a TANT VOYAGÉ devroit bien, INTELLI-
„ GENT comme il l'est, connoître un peu mieux la langue
„ françoise, adoptée dans presque toutes les cours de l'Europe.

„ *Il* (Mylord *blâmoit beaucoup Rousseau*, *disant qu'il fai-*
„ *soit des folies pour faire parler de lui.* L'excellent ami que
„ ce *bon* Lord !.... Cependant *malgré les justes plaintes qu'il*
„ *avoit contre Jean-Jaques*, (avoir *des plaintes contre* quel-

„ qu'un !...

„ qu'un ! .... Mais paſſons) M. Stoſch aſſure ne lui avoir
„ *jamais entendu dire un mot qui fût au déſavantage de Jean-*
„ *Jaques.* Pourroit-on demander à M. Stoſch, ce que c'eſt
„ que parler au *déſavantage* de quelqu'un, ſi la jolie phraſe qu'il
„ prête à mylord Maréchal, n'eſt pas au *déſavantage* de *Jean-*
„ *Jaques*? M. Stoſch voudroit-il bien nous expliquer, comment
„ Mylord ne lui ayant jamais dit *un mot au déſavantage de*
„ *Jean-Jaques*, lui, M. Stoſch en a tant à dire ? Pourroit-
„ on demander à M. d'*Alembert*, par quelle eſpece de *mé-*
„ *nagement*, il n'a rapporté qu'une partie de ce que dit
„ ici M. Stoſch ? N'auroit-il pas apperçu une contradiction
„ qu'il falloit eſcamoter, par *ménagement* pour *Jean-Jaques!*...
„ L'indignation me gagne : il faut finir, il faut paſſer ſous ſi-
„ lence, & ce dépôt de la correſpondance, négligé par M.
„ Stoſch juſqu'à l'époque où il écrit à M. d'*Alembert*, & les
„ *fréquens voyages* de M. Stoſch, qui *l'ont empêché de*
„ *penſer* aux preuves de confiance que lui a données un ami
„ de 20 ans, juſqu'au moment où M. d'*Alembert* lui a rap-
„ pellé leur exiſtence ; & tant d'autres articles de cette in-
„ croyable lettre, que tout lecteur raiſonnable ſaura bien re-
„ marquer. C'eſt pourtant ſur cette lettre, en pleine contra-
„ diction avec elle-même, & avec le témoignage PAR ECRIT
„ de mylord Maréchal, que M. d'*Alembert* nous aſſure n'avoir
„ *pas le moindre doute ſur la vérité des faits que M. Stoſch*,
„ l'honnête M. Stoſch, *lui a mandés* ; & pour ſe tirer d'affaire
„ il renvoie à ſon digne correſpondant ceux qui pourroient
„ encore douter de la vérité de ces faits. Et voilà ce que M.
„ d'*Alembert* appelle ſa défenſe „ !

Ce que le *très-estimable* auteur de ce *commentaire* dit de vous, Monsieur, tout le monde le pense, même ceux qui n'ayant pas connu les qualités attachantes du philosophe Genevois, ne peuvent avoir pour lui, que les sentimens qu'imprime à tous les cœurs honnêtes, l'heureux assemblage des plus héroïques vertus. Malheureusement l'indulgence qu'inspire la bonté de ce grand homme est à pure perte pour vous; on ne peut vous trouver d'excuse: vous méditez si long-tems les petites méchancetés que vous faites! Votre tête & votre cœur sont si froids!... Malgré cela votre compas vous trompe; vous mesurez mal jusqu'où vous pouvez vous avancer sans vous compromettre: aussi votre crédit baisse-t-il tous les jours. Croyez-moi, Monsieur, tombez de bonne grace, puisque vous ne pouvez plus vous soutenir; c'est le seul moyen de terminer votre rôle avec quelque décence. Du moins on vous saura gré de quelque chose. Mais vous n'avez pas un seul moment à perdre; à peine vous reste-t-il d'autres partisans que vos complices; & eux seuls peuvent voir sans un mélange de mépris & d'horreur, tout ce que la rage également timide & cruelle, que les malheurs & la mort de *J. J. Rousseau* n'ont pu assouvir, suppose de foiblesse & de férocité dans votre caractere. Quant à moi qui aime *Jean-Jaques*, jusqu'à desirer la haine de tout ce qui le hait, je regrette de ne pas pouvoir la provoquer en me nommant. Ce n'est pas la crainte qui m'en empêche: quiconque n'emploie ses armes qu'à repousser les efforts de la calomnie, ne doit rien redouter de l'autorité légitime; & si la ténébreuse intrigue dont *Jean-Jaques* est depuis si long-tems le fléau & la victime, travailloit à me

punir de l'avoir déconcertée, les gens en place, à qui j'ai l'honneur de tenir, fauroient bien détruire fon ouvrage. L'anonyme n'eft donc point un mafque dont la pufillanimité me couvre ; c'eft un voile que la modeftie étend fur mes traits. En le gardant, je rends un nouvel hommage à la mémoire de l'illuftre *Rouffeau*, de qui je ne fus pas moins difciple qu'amie; & qui n'approuvoit pas qu'une femme, par quelque moyen que ce pût être, attirât fur elle les regards du public. Cherchez à me connoître, Monfieur, parvenez-y, & vous verrez fi je vous trompe.

Le 16 Octobre 1779.

P. S. Cette lettre, Monfieur, eft de bien vieille date : c'eft plus votre faute que la mienne. Je penfe que vous devinerez le mot de cette énigme-là.

Le 29 Novembre 1779.





RÉPONSE ANONYME, A L'AUTEUR ANONYME

De la Réponse à la Réponse faite aussi par un Anonyme, à la Lettre que M. d'Alembert a adressée, par la voie du Mercure, *aux amis de J. J. Rousseau*, qui méritent qu'on leur réponde.



CERTES, Monsieur, vous êtes bien honnête! vous ne faites pas languir les amis de *J. J. Rousseau*, qui peuvent prendre quelque plaisir à trouver ses ennemis en défaut. Pour commencer à goûter cette satisfaction, ils n'ont pas besoin de lire la Réponse que vous avez fait insérer dans le *Mercure* du 27 Novembre, son titre même est une bévue : car, ce n'est pas à M. d'*Alembert* que vous répondez ; c'est à l'Anonyme qui lui a répondu ; & cependant vous intitulez votre écrit, *Réponse à la Lettre que M. d'Alembert a inférée dans le Mercure, pour justifier l'article qui regarde J. J. Rousseau, dans l'Eloge de mylord Maréchal.* Ce bon procédé vous donne déjà des droits sur notre reconnoissance : droits bien multipliés par la maniere dont vous raisonnez, & par la bonté que vous avez de ne vous point nommer, ce qui nous met on ne peut pas plus

à notre aiſe pour vous répondre ; car les gens délicats ont une certaine pudeur, qu'il leur en coûte toujours de vraincre, quand l'intérêt de la juſtice les oblige à dire des vérités dures à quelqu'un qui ſe montre à viſage découvert. Quelques perſonnes de beaucoup d'eſprit croient, il eſt vrai, que l'anonyme que vous gardez cache M. d'*Alembert* lui-même, qui, pour éviter d'avoir l'air de l'acharnement en continuant de pourſuivre *Jean-Jaques*, a d'autant plus volontiers pris cette tournure, que les petits moyens ſont tout-à-fait de ſon goût. Pour moi, je ne le crois pas : il ne me paroît pas phyſiquement impoſſible, qu'il ſe trouve quelqu'un qui veuille bien faire ſemblant de penſer que M. d'*Alembert* a raiſon ; ne fût-ce qu'un aſpirant à l'Académie. Quoi qu'il en ſoit, ſi vous n'êtes pas M. d'*Alembert*, qui que vous ſoyez, vous avez fort bien fait de ne vous pas nommer ; notre franchiſe en ſera moins gênée : ſi vous l'êtes, la précaution eſt abſolument ſuperflue. Si je dis, *notre reconnoiſſance*, *notre franchiſe*, ce n'eſt pas, Monſieur, pour m'exprimer comme vous en ſtyle royal ; c'eſt parce qu'étant unie de ſentimens & d'opinions avec les amis de *Jean-Jaques*, je me charge de vous répondre en leur nom, & d'acquitter envers vous toutes leurs dettes. Tant pis pour eux peut-être ; mais ils me le pardonneront, pourvu que ce ne ſoit pas tant mieux pour vous.

Votre but, bien louable aſſurément, eſt d'établir que *Jean-Jaques* étoit un *ingrat ;* & vous en apportez pour preuve, la lettre *pleine d'injures* qu'il a écrite à mylord Maréchal ; lettre *vue & lue* par M. Muzell Stoſch, *qui eſt connu à Berlin pour un très-honnête homme*. Cela peut être : mais c'eſt A PARIS

qu'on nous le dit..... Vous ſavez donc, Monſieur, à n'en pouvoir douter, vous êtes ſûr, au point d'être autoriſé à l'affirmer au public, que M. Stoſch a *vu & lu* cette lettre *pleine d'injures*, adreſſée par *Jean-Jaques* à mylord Maréchal?.... Eh bien! Monſieur, vous en ſaurez bientôt davantage. Mylord Maréchal ayant confié à M. Stoſch toute ſa correſpondance avec *Jean-Jaques*, ſi cette lettre *pleine d'injures* a exiſté, elle exiſte encore, elle eſt dans les mains de M. Stoſch, & ſera bientôt dans les nôtres : car un homme qui a paſſé la plus grande partie de ſa vie HORS DE BERLIN, & qui eſt *connu pour très-honnête à Berlin*, ne peut négliger le ſoin de ſon honneur, juſqu'à refuſer la preuve d'un fait, qui, même *atteſté* par lui, a beſoin d'être prouvé pour être cru. Nous verrons donc cette lettre. En l'attendant examinons un peu la vôtre : voyons ſi la juſteſſe de vos raiſonnemens, de vos expreſſions, eſt inattaquable. Car pour vos intentions, elles ſont jugées; & s'il n'eſt perſonne d'honnête, à qui elles ne donnent la meilleure opinion de vous, imaginez quel effet elles doivent produire ſur nous, qui ſommes amis de *Jean-Jaques*, mais bien plus amis de la vérité..... Je me laſſe de parler au pluriel; cela embarraſſe mon ſtyle; & il eſt trop ſimple, pour pouvoir ſe paſſer de facilité. C'eſt donc en mon propre & privé nom, que je vais tâcher de relever les traits les plus ſaillans de votre lettre.

Vous dites, Monſieur, « l'Apologiſte répond » (à l'accuſation d'ingratitude intentée contre *J. J. Rouſſeau* par M. *d'Alembert*). « 1°. Qu'il eſt impoſſible que M. *Rouſſeau* ait été » ingrat envers mylord Maréchal, puiſqu'il n'eſt jamais plus

„ *éloquent*, que lorſqu'il parle dans ſes ouvrages de ſes bien-
„ faiteurs. Il ſeroit à ſouhaiter que ſa conduite, à cet égard,
„ eût toujours été conforme à ſes écrits : or en mettant à part
„ ſes procédés à l'égard de mylord Maréchal, *tout le monde ſait*,
„ *par malheur*, à quel point le philoſophe Genevois a manqué
„ de reconnoiſſance pour le ſage & vertueux M. *Hume* „.

Oh! que non, Monſieur, *tout le monde* ne *ſait* pas que M. *Rouſſeau* ait *manqué de reconnoiſſance pour M. Hume*, ni que M. *Hume* ait été *ſage & vertueux*. Beaucoup de gens peuvent le *ſavoir*, ou du moins le croire, à Paris, où M. d'*Alembert* s'eſt enroué à le dire : mais à Londres, où ſa maligne influence domine un peu moins, *tout le monde* ne le *ſait* pas. Je vais, pour vous conſoler du *malheur* que vous déplorez, vous raconter une petite anecdote qui vous convaincra qu'il n'eſt qu'imaginaire. Un homme de beaucoup de mérite, actuellement attaché à M. le Chevalier de Luxembourg, fut à Spa, au moment où la querelle *ſuſcitée à M. Hume par M. Rouſſeau* faiſoit la plus forte ſenſation. Cet homme qui, ſans vouloir prendre parti, étoit pourtant bien aiſe de ſavoir à quoi s'en tenir ſur le compte de deux perſonnages ſi célebres, accoſta deux Anglois qu'il trouva dans un lieu public; & après s'être aſſuré qu'ils faiſoient leur réſidence ordinaire à Londres, il leur demanda ce qu'ils penſoient de M. *Hume*, & de *J. J. Rouſſeau*, dont la rupture étoit le ſujet de l'entretien de tous les cercles. L'un des Anglois ôta ſa pipe de ſa bouche (car il fumoit), & répondit gravement, *HUME? IL EST UN*... (*a*)

(*a*) La délicateſſe Françoiſe ne me permet pas de rapporter l'énergique épithete que l'Anglois ſe permit d'employer.

& Jean-Jaques un honnête homme. L'autre Anglois confirma froidement, par un ſigne de tête, la réponſe de celui qui avoit parlé, & qui, malgré l'humeur ſilencieuſe qu'ils annonçoient tous deux, reprit la parole pour dire que *M. Hume étoit un homme ſans mœurs, ſans principes, & de qui les talens ne pouvoient racheter les vices.* Je ne ſais, Monſieur, qui étoient ces Anglois; le François qui les interrogeoit ne le ſavoit pas davantage. Si vous voulez les ſuppoſer de bas aloi, il en faudra d'autant plus conclure que la mauvaiſe renommée de M. *Hume* avoit percé dans tous les états. Voyez ſi cette concluſion vous accommode.

Il ſeroit à ſouhaiter, &c. &c. Ce charitable vœu eſt digne de M. d'*Alembert*, & me feroit croire au *rideau* qu'il *tire* encore plus ſouvent ſur ſa conduite, que ſur celle d'autrui. Qui ne ſait de quelle affectueuſe commiſération il a toujours été pénétré pour *Jean-Jaques*? Qui ne ſait avec quelle abondance de cœur il le plaignoit en 1766 *de ne pas croire à la vertu, & ſur-tout à la vertu de M. Hume?* Hélas! il n'y crut que trop, puiſqu'il lui confia le repos de ſa vie? Mais M. d'*Alembert* applique auſſi mal ſa pitié, que ſa haine, que ſon eſtime, que tous ſes ſentimens. M. Hume vertueux!.... Je ſais bien que mylord Maréchal (dit M. Stoſch) *l'appelloit toujours le bon David.* Si cela eſt vrai, c'eſt bien là le cas de dire, *le bon George!....*

Vous dites encore, Monſieur, « l'apologiſte ajoute que M. » *Rouſſeau* a exprimé ſa reconnoiſſance pour mylord Maré- » chal en pluſieurs endroits de ſes ouvrages. Il ſeroit à ſou- » haiter encore que les expreſſions de ce ſentiment ſe fuſſent

» ſoutenues

„ soutenues jusqu'à la fin, & n'eussent pas été *terminées* par „ une lettre d'injures. Le défenseur de M. *Rousseau* ne nie „ pas l'existence de cette lettre attestée par un témoin oculaire & digne de foi; mais voici comment il essaie de la „ justifier ».

Monsieur, travaillez à perfectionner votre style, si vous voulez pénétrer dans le sanctuaire du goût. Il y a apparence que l'éloquente compagnie qui en ouvre l'entrée, honteuse des fautes de langage qu'on reproche journellement à ses membres, ne voudra plus admettre dans son sein, que des gens qui sachent le François. C'étoit *démenties* qu'il falloit dire, & non pas *terminées*. Il s'est écoulé trop de tems entre l'époque où parurent les *Lettres de la Montagne*, dans lesquelles sont consignées les expressions de la reconnoissance de *Jean-Jaques* pour mylord Maréchal citées par l'*Apologiste*, & l'époque où l'on prétend que *Jean-Jaques* écrivit à mylord Maréchal, *une lettre pleine d'injures*, pour que *terminées* soit l'expression *propre*. M. Stosch ne vous dit-il pas lui-même en parlant de cette lettre, *ceci est bien postérieur à l'affaire de David Hume?* Affaire bien *postérieure* elle-même à la publication des *Lettres de la Montagne*. Ici, Monsieur, vous rapportez de la réponse de l'*Apologiste* un passage que voici.

« Si dans la dispute avec M. *Hume*, mylord Maréchal, qui „ avoit *des raisons de ménager le philosophe Anglois*, *se* „ *hâte de condamner* la conduite de *J. J. Rousseau*, est-il „ étonnant que le cœur de ce philosophe se *souleve*, & que „ dans ce premier mouvement de douleur, & d'indignation, „ il lui écrive une lettre qui en peint tout l'emportement „ ?

Je ne goûte pas plus que vous, Monſieur, cette partie de l'apologie. L'auteur a tort *d'eſſayer de juſtifier* la prétendue *lettre d'injures.* Il falloit qu'il en niât formellement l'exiſtence : il falloit, au moins, qu'il dît qu'il n'y croyoit pas. Tant pis pour ceux qui la ſuppoſent : l'obligation d'être poli diſparoît devant celle d'être ſincere : on s'expoſe à un démenti quand on avance des choſes incroyables. Plus ferme que l'*Apologiſte*, je nie l'exiſtence de cette lettre ; & je la nierai, juſqu'à ce qu'elle me ſoit *atteſtée* par des gens dont le témoignage puiſſe faire autorité. *Eh !* me direz-vous peut-être, *qui êtes-vous, pour oſer nier ce que M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoiſe, & M. le Baron Stoſch affirment* ? Qui je ſuis ? Je ſuis Moi. Ne ſavez-vous pas que les Encyclopédico - Egoïſtes ont donné à ce pronom, la valeur des noms les plus reſpectables?

Vous dites encore, Monſieur : « mais les torts de M. *Rouſ-*
» *ſeau* à l'égard de M. *Hume* étoient ſi grands, & ſi notoires,
» que mylord Maréchal, ſans avoir aucune raiſon de ména-
» ger le philoſophe Anglois, a pu, & dû les repréſenter au
» philoſophe *de Geneve :* ſi ce dernier a répondu par des
» injures à de ſi juſtes repréſentations, & n'en a pas fait à ſon
» bienfaiteur une réparation *authentique* , il me ſemble qu'on
» peut bien dire qu'il a été *coupable d'ingratitude* envers
» lui, comme il l'avoit été envers M. *Hume.* Nous ſommes
» fâchés que ces mots *coupable d'ingratitude* bleſſent tant
» l'ami de M. *Rouſſeau* ; mais nous croyons que c'eſt l'expreſ-
» ſion propre en pareille circonſtance ».

Le philoſophe de Geneve ! L'expreſſion, ſans doute, *très-propre*, eſt neuve, & tout-à-fait ingénieuſe. Elle ſignifie appa-

remment que la république de Geneve a une philoſophie qui lui eſt particuliere, comme un territoire qui lui eſt particulier, puiſqu'elle a des philoſophes comme des Citoyens. En tout cas, cette philoſophie eſt de la meilleure eſpece; *Rouſſeau* n'eſt pas le ſeul qui l'ait prouvé : mais avançons. Où prenez-vous, Monſieur, qu'une injure ignorée de tout autre que de celui qui la reçoit, ou divulguée par lui, exige une réparation *authentique?* Si dans un accès de délire, *Jean-Jaques* avoit écrit à mylord Maréchal une lettre qui eût dérogé à la reconnoiſſance, à l'attachement, au reſpect qu'il lui portoit, & que, revenu dans ſon état naturel, il eût cru devoir à Mylord une *réparation*, elle auroit conſiſté à déſavouer, de lui à Mylord, la lettre dont ce Seigneur auroit eu à ſe plaindre. Des Moraliſtes plus ſéveres que vous, Monſieur, n'en demanderoient pas davantage; & je ne vois point là *d'authenticité*. Cependant, faute *d'une réparation authentique*, il vous *ſemble qu'on peut bien dire* que *Jean-Jaques a été coupable d'ingratitude envers mylord Maréchal*, *comme il l'avoit été envers M. Hume*..... Ce *comme* eſt heureux : je n'aurois rien pu imaginer de mieux pour diſculper *Jean-Jaques*. On m'aſſure qu'on a victorieuſement prouvé, dans une brochure dont l'*Apologiſte* fait mention, que le philoſophe *de Geneve* n'a eu aucun trait d'ingratitude à ſe reprocher vis-à-vis du Maréchal d'Ecoſſe; & je le crois d'autant plus, que cela étoit bien facile. Ce ſeroit donc rabâcher que revenir ſur cet article : paſſons à celui de M. Hume. *M. Rouſſeau ingrat envers M. Hume!*.... Si l'on pouvoit mettre ſous preſſe un long éclat de rire empreint de tous les caracteres du dédain, ce ſeroit bien la meilleure ré-

ponſe que l'on pût faire à cette ineptie. *M. Rouſſeau ingrat envers M. Hume!*.... Et de quoi, s'il vous plaît? Eſt-ce de ce qu'il a dit dans un cercle brillant & nombreux, qu'il trouvoit *Jean-Jaques gentil tout-à-fait*? Eſt-ce de ce qu'il a demandé l'aumône pour lui malgré lui? Eſt-ce de ce qu'il s'eſt emparé de lui, pour en faire à-peu-près l'uſage qu'un bateleur fait d'un ſinge, ou d'un ours? Eſt-ce de ce qu'il a prévenu contre lui tous les Anglois dont la ſociété auroit pu lui être de quelque reſſource? Eſt-ce de ce qu'il a été le confident de l'inſolente plaiſanterie de M. Walpole? Eſt-ce de ce qu'il s'eſt avili juſqu'à ſe rendre, , en perſécutant *Jean-Jaques*, l'inſtrument de la *clique* Encyclopédique? (Je ſais, Monſieur, que ce terme n'eſt ni noble, ni bon; mais il faut bien entrer un peu dans l'eſprit de ſon ſujet.) Eſt-ce de ce qu'il a intercepté les lettres que *Jean-Jaques* écrivoit, & ouvert celles qu'il devoit recevoir? Eſt-ce de ce qu'il a employé ſon crédit ſur les libraires à faire courir des libelles contre *Jean-Jaques*? Eſt-ce de ce que s'étant chargé de faire paroître pluſieurs écrits intéreſſans pour l'infortuné Genevois, au lieu de remplir cet engagement, il les a ſupprimés? Eſt-ce de ce qu'il a falſifié, pour la donner au Public (*b*), la lettre que M. *Rouſſeau* écrivit à M. Clairaut quelques ſemaines avant la mort de ce dernier? Eſt-ce enfin (car cette énumération me laſſe) de ce qu'il a indignement trahi la confiance de *Jean-Jaques*, en donnant, par le miniſtere de M. d'*Alembert* & *Conſorts*, la plus indécente

(*b*) Voyez un petit ouvrage plus ſolide qu'élégant, intitulé : *Obſervations ſur l'Expoſé ſuccinct*, &c. &c. imprimé en novembre 1766, chez la Veuve Ducheſne.

publicité à une correſpondance qui n'auroit jamais dû ſortir de ſes mains : & cela ; non pas dans la néceſſité de ſe juſtifier, puiſque ſa victime ne ſe plaignoit de lui, qu'à lui-même, mais dans le deſſein de la couvrir d'un ridicule ineffaçable : deſſein dont la Providence (riez Monſieur) a empêché le ſuccès, & dont l'exécution n'a pas enlevé un ſeul ami à *Jean-Jaques ;* du moins de ceux qu'il eût dû craindre de perdre. Si vous me demandez à votre tour, où j'ai pris tout cela, je vous répondrai, dans l'*Expoſé ſuccinct* même, tant la méchanceté entend quelquefois mal ſes intérêts. Or, vous conviendrez qu'il eſt impoſſible que M. *Rouſſeau* ſe ſoit trompé ſur tous ces faits ; & que s'il a eu la preuve d'un ſeul, il a été fondé à croire qu'il ne ſe trompoit pas ſur les autres, & à ne ſe croire tenu à aucune *reconnoiſſance* envers un homme ſi *coupable* à ſon égard. *Vous conviendrez*, ai-je dit : non, vous ne conviendrez de rien que de ce qui favoriſera vos vues : vous ne me paroiſſez pas de meilleure foi que les autres détracteurs de *Jean-Jaques*, puiſque vous êtes auſſi peu ſcrupuleux ſur la fidélité des citations, que ceux qui ont voulu le réfuter. Infamie dont on pourra encore l'accuſer (car dequoi ne l'accuſe-t-on pas ?), mais dont il faudra encore déſeſpérer de le convaincre.

Nous ſommes fâchés, dites-vous, *que ces mots*, COUPABLE D'INGRATITUDE, *bleſſent tant l'ami de M. Rouſſeau.* Eh ! Monſieur, ſoyez *fâché* de *bleſſer* la vérité en copiant comme vous le faites ; & ſur-tout que votre chagrin vous corrige. Votre oracle n'a point dit, M. *Rouſſeau* à été *coupable d'ingratitude :* il a dit *la mort du coupable*, &c. Si vous ne diſtinguez pas l'énorme différence qu'il y a entre ces deux façons

de s'exprimer, vous ne devez jamais écrire : ſi vous la diſtinguez, vous le devez bien moins encore.

« Selon l'apologiſte, » c'eſt toujours vous qui parlez, Monſieur, « c'eſt manquer d'égards pour la mémoire de mylord » Maréchal, que d'accuſer d'ingratitude, à ſon égard, feu » M. *Rouſſeau*, à qui il a légué ſa montre par teſtament. Il » nous ſemble, au contraire, que c'eſt honorer la mémoire » de ce vertueux bienfaiteur, que *d'apprendre au Public*, juſ» qu'à quel point il a porté l'*indulgence* pour celui qui l'avoit » outragé, & dont M. d'*Alembert* a d'ailleurs raconté les » torts ſans haine, & ſans amertume ».

Il ne falloit, à cet égard, rien *apprendre au Public*. Mylord Maréchal étoit ſans doute un homme très-recommandable par ſa naiſſance, ſes qualités perſonnelles, & la faveur du Roi de Pruſſe. Mais ce n'étoit ni un Saint, ni un Prince, ni un Académicien ; il ne falloit faire ni ſon panégyrique, ni ſon oraiſon funebre, ni ſon *Eloge*. Sa mémoire doit être plus chere à ſes amis, qu'elle ne paroît l'être à M. Stoſch ; mais les détails de ſa vie privée, & ſes diſpoſitions teſtamentaires importoient peu à l'Europe, dont, pour cette fois, M. d'*Alembert* n'a pas été le REPRÉSENTANT. Ce ſont les grands talens qui font les grandes réputations, Monſieur. Si FRÉDÉRIC pouvoit n'être que Roi, penſez-vous qu'il ne perdît rien de la ſienne ? . . . . . J'admire combien de notions fauſſes ſont raſſemblées dans votre tête ! Dans l'hypotheſe que vous ſoutenez, le legs de la montre *n'honore* point *la memoire* de mylord Maréchal. Il y a de la libéralité, de la générosité même à ſecourir un *ingrat ;* mais lui donner une marque d'amitié, ce n'eſt pas avoir

de *l'indulgence* qui pardonne les défauts, c'eſt avoir de la foibleſſe qui careſſe les vices : foibleſſe qui naît toujours d'un intérêt qui ne ſe trouve point dans les belles ames. Il eſt donc vrai, quoiqu'il vous *en ſemble*, que c'eſt *manquer d'égards pour la mémoire de mylord Maréchal*, *que d'accuſer d'ingratitude à ſon égard feu M. Rouſſeau*, *à qui il a légué ſa montre*. Et voilà comment traite ſes meilleurs amis, ce bon M. d'*Alembert*, qui a pourtant *raconté les torts* de M. *Rouſſeau*, *ſans haine*, *& ſans amertume*.

Enfin vous dites, Monſieur: " on aſſure que dans ſes Mé-
» moires, il s'accuſe lui-même de fautes très-graves en diffé-
» rens genres ». Quoi! cet homme ſi hautement, ſi obſtinément taxé d'hypocriſie, deſtine à la poſtérité des *Mémoires* où *il s'accuſe lui-même de fautes très-graves*, *en différens genres ;* & cede au deſir qu'ont d'entendre ces Mémoires, des perſonnes aſſez diſtinguées par leur rang, leur mérite, leur fortune, (puiſqu'il faut la compter) pour que leur opinion entraîne le Public ; & auxquelles, par conſéquent, il a le plus grand intérêt d'en impoſer ſur ſon caractere ! ..... Voilà ſans contredit un hypocrite d'une eſpece toute nouvelle..... Pardon, Monſieur, de vous avoir interrompu ; je n'ai pu me refuſer de faire cette obſervation. Vous reprenez : " & que dans
» une lettre très-connue, écrite à un homme très-reſpectable,
» il convient qu'il eſt *né ingrat*. De tels aveux, appuyés comme
» ils le ſont par des faits, peuvent balancer (au moins en
» partie) l'éloge donné par l'apologiſte, aux vertus de cet
» illuſtre Ecrivain. Telle eſt à ſon ſujet notre maniere de pen-
» ſer, que nous croyons *pouvoir* avouer avec *franchiſe*, &c.,
» &c. » Je ſupprime le verbiage.

Un honnête homme ne *croit pouvoir* que ce qu'il doit. Certainement, Monſieur, vous ne devez pas diffamer *Jean-Jaques*; non, pas même pour complaire à vos amis; puiſque vous ne pouvez y parvenir qu'à la faveur de la calomnie: moyen infâme, plus honteux encore pour celui qui l'emploie, que cruel pour celui qui en eſt l'objet. Or vous ne devez à perſonne le ſacrifice de vos lumieres & de votre honneur. Il y a plus; un honnête homme qui feroit aſſez malheureux pour qu'il lui fût inconteſtablement prouvé que *Jean-Jaques* ne valoit pas mieux que les Encyclopédiſtes, & qu'il n'a feint de leur être oppoſé, que pour ſurprendre l'eſtime générale, s'impoſeroit le plus profond ſilence ſur cette affreuſe vérité: non pour favoriſer un ſcélérat, mais pour ne pas rendre inutiles les ſublimes leçons de morale que l'intérêt de ce ſcélérat l'auroit porté à nous donner, & qui n'en feroient pas moins bonnes à ſuivre. Les adverſaires de *Jean-Jaques*, en ſuppoſant qu'il fût un monſtre, ne ſont donc que des hommes dangereux; des hommes pour le moins indifférens à la propagation des bons principes & des bonnes mœurs; des hommes dans la bouche deſquels les mots d'honnêteté, de ſageſſe, de bienfaiſance, d'humanité, de vertu, ne ſont que le langage du charlataniſme. Mais que ſont-ils, ſi ce *Jean-Jaques*, l'éternel but de leurs traits empoiſonnés, étoit le plus vrai, le plus ſenſible, le plus reconnoiſſant, le plus déſintéreſſé, enfin le meilleur des hommes? Notre idiome ne fournit point d'expreſſion qui puiſſe rendre toute leur attrocité. Mais Monſieur, en parcourant les époques les plus remarquables de la vie de *Jean-Jaques*, peut-être trouverons nous ces *faits* qui appuient ſes *aveux*: voyons, livrons-nous à cette recherche.

A-t-il

A-t-il été *ingrat* envers Madame la baronne de Warens, lorſqu'après avoir reçu d'elle des bienfaits, qu'il reſtreignit avec une délicateſſe encore plus rare que la généroſité qui les lui adreſſoit, il a fait le ſacrifice de ſa propre fierté, pour procurer à Madame de Warens des ſecours qui n'humiliaſſent point la ſienne?

A-t-il été *ingrat* envers *l'homme très-reſpectable* dont vous parlez, quand il lui a écrit (le 4 Janvier 1762): « Les moin- » dres devoirs de la vie civile ſont inſupportables à ma pareſſe; » un mot à dire, une lettre à écrire, une viſite à faire, dès » qu'il le faut, ſont pour moi des ſupplices. Voilà pourquoi, » quoique le commerce ordinaire des hommes me ſoit odieux, » l'intime amitié m'eſt ſi chere, parce qu'il n'y a plus de de- » voir pour elle, on ſuit ſon cœur, & tout eſt fait. Voilà » encore pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits; car » *tout bienfait exige reconnoiſſance, & je me ſens le cœur* » *ingrat, par cela ſeul que la reconnoiſſance eſt un devoir* ». Et quand il lui a dit dans une autre lettre (le 28 du même mois): « Je ne puis vous le diſſimuler, Monſieur, j'ai une » violente averſion pour les états qui dominent les autres: » j'ai même tort de dire que je ne puis le diſſimuler, car je n'ai » nulle peine à vous l'avouer, à vous né d'un ſang illuſtre, » fils du Chancelier de France, & premier Préſident d'une » Cour Souveraine. Oui, Monſieur, *à vous qui m'avez fait* » *mille biens* ſans me connoître, *& à qui*, *malgré mon ingra-* » *titude naturelle, il ne m'en coûte rien d'être obligé* »?

Un *ingrat* avoue-t-il des bienfaits reçus, quand il n'en attend, quand il n'en deſire pas d'autres? Peut-on ne pas reconnoître

dans la premiere de ces citations, la noble franchiſe d'une ame qui ſent qu'elle peut ſe montrer ſans riſques; la fiere indépendance qui ne ſait pas mettre le ſentiment à prix: & dans la ſeconde, la plus ingénieuſe expreſſion de la reconnoiſſance?

A-t-il été *ingrat* envers Madame ***, (de qui il avoit reçu, non pas des bienfaits qui *exigent reconnoiſſance*, mais des prévenances qui doivent l'inſpirer) quand il a écrit (le 20 Août 1762) à quelqu'un qu'il aimoit beaucoup, & dont, par cette raiſon même, la longueur de ſon ſilence avoit changé les inquiétudes en ſoupçons: « J'ai reçu vos trois lettres en » leur tems; j'ai tort de ne vous avoir pas, à l'inſtant, ac- » cuſé la réception de celle que vous avez envoyée à Madame » ***, & ſur laquelle vous jugez ſi mal d'une perſonne dont » le cœur m'a fait oublier le rang (*c*). J'avois cru que ma » ſituation vous feroit excuſer mes retards; & que vous m'ac- » cuſeriez plutôt de négligence, que Madame***. d'infidélité! Je » m'efforcerai d'oublier que je me ſuis trompé ». On voit dans la ſéchereſſe de cette réponſe, non-ſeulement la délicateſſe d'un honnête homme, qui ſe reproche d'avoir quoiqu'involontairement, donné lieu à une injuſtice; mais encore la ſenſibilité d'un ami, qui s'indigne de ce qu'on a oſé concevoir une idée injurieuſe à Madame *** (*d*).

A-t-il été *ingrat* envers M. le Maréchal de Luxembourg?

(*c*) On eſt fondé à croire que depuis il s'en eſt ſouvenu..... Mais quel admirable accord on trouve entre tout ce qu'il dit, en quelque tems, dans quelques circonſtances, à quelques perſonnes qu'il parle!

(*d*) Je ne nomme point cette Dame, parce que *Jean-Jaques* ne la nommeroit pas; & qu'en le défendant, je m'impoſe la loi de l'imiter.

Voyez de quel ton il en parle dans une lettre datée de Motiers-Travers, le 28 Mai 1764, adressée à M. Guy, & imprimée chez la veuve Duchesne: « Vous savez (dit-il) la » nouvelle affliction qui m'accable: la perte de M. de Luxem» bourg met le comble à toutes les autres; je la sentirai » jusqu'au tombeau. Il fut mon *consolateur* durant sa vie, il » sera mon *protecteur* après sa mort. Sa chere & honorable » mémoire défendra la mienne des outrages de mes ennemis; » & quand ils voudront la souiller par leurs calomnies, on » leur dira; *comment cela pourroit-il être? Le plus honnête* » *homme de France fut son ami* ». Cela est fort bien dit assurément: mais il n'y a que d'honnêtes gens que cette réponse pût convaincre.

A-t-il été *ingrat* envers le feu Prince de Conti? Tant que ce Prince vécut, il honora *Rousseau* d'une bienveillance particuliere qui décide la question.

A-t-il été *ingrat* envers le roi de Prusse? Voyez ce qu'il en dit dans ses ouvrages destinés au public (*e*), & dans ses lettres particulieres (*f*). Avec quelle délicatesse il le loue! Comme d'un trait de plume il indique aux générations les plus reculées, la place que tient ce Monarque entre ses augustes égaux! Vous me direz peut-être qu'il ne fait que lui rendre justice: cela est vrai: mais *J. J. Rousseau* lui-même ne pouvoit pas faire plus.... Passons à présent à un ordre bien différent de bienfaiteurs & de bienfaits.

(*e*) Troisieme lettre de la Montagne, pag. 121, Tome premier, édition d'Amsterdam.

(*f*) A mylord Maréchal & à d'autres.

Rouſſeau fut-il *ingrat*, quand il ſe déroba aux perfides empreſſemens de *David Hume?*

Fut-il *ingrat*, quand?.... Mais il n'eſt pas encore tems de dire par quel déteſtable manége on l'a puni, d'avoir porté la reconnoiſſance à l'excès. Que ceux que je ménage par reſpect, par attachement pour la mémoire d'un homme dont les vertus, & la perſonne me furent ſi cheres, tremblent de me provoquer à parler: qu'ils y prennent garde; ſi leur conduite m'autoriſe à rompre le ſilence, ce ſera pour les dévouer à l'exécration publique: je n'ai que trop de peine à me contenir, malgré l'importance des motifs qui m'engagent à me taire. Monſieur, quoique vous ayez pu faire pour nuire à *Jean-Jaques*, ce n'eſt pas à vous que j'adreſſe cette menace: mais je vous dis à vous, & à vos pareils, que, ſi ſes *Mémoires*, cette pierre d'achoppement contre laquelle vous venez vous briſer tous, déceloient un *ingrat*, M. Dorat (peut-être auſſi *digne de foi* que MM. d'*Alembert*, & Muzell Stoſch) n'auroit pas dit, au moment où il venoit d'en entendre la lecture: *on n'a pas fait le moindre bien à l'Auteur, qui ne ſoit conſacré dans ſon livre* (g).

(g) *Extrait du Journal de Paris du 9 Août 1778. N°. 221.*

Il y a ſept ou huit ans, Meſſieurs, qu'après avoir entendu les Mémoires de *J. J. Rouſſeau*, j'écrivis la lettre que je vous envoie, à une femme digne d'apprécier ce grand homme. Je ne ſais par quel haſard je l'ai retrouvée imprimée dans un papier public. Je vous la fais paſſer telle que je l'ai écrite, & je vous prie de vouloir bien l'inſérer dans le Journal de Paris.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé DORAT.

A trois heures après minuit.

Je rentre chez moi, Madame, ivre de plaiſir & d'admiration; je comptois

Jean-Jaques n'étoit point *ingrat ;* il étoit impoſſible qu'il le fût : les vices ne ſont pas moins freres, que les vertus ne

ſur une ſéance de 8 heures elle en a duré 14 ou 15 ; nous nous ſommes aſſemblés à 9 heures du matin, & nous nous ſéparons à l'inſtant ſans qu'il y ait eu d'intervalle à la lecture que ceux du repas, dont les inſtans quoique rapides nous ont encore paru trop longs. Ce ſont les Mémoires de ſa vie que *Rouſſeau* nous a lus. Quel ouvrage! comme il s'y peint, & comme on aime à l'y reconnoître! Il y avoue ſes bonnes qualités avec un orgueil bien noble, & ſes défauts avec une franchiſe plus noble encore. Il nous a arraché des larmes par le tableau pathétique de ſes malheurs, & de ſes foibleſſes ; de ſa confiance payée d'ingratitude, de tous les orages de ſon cœur ſenſible, tant de fois bleſſé par la main careſſante de l'hypocriſie. Sur-tout de ces paſſions ſi douces qui plaiſent encore à l'ame qu'elles rendent infortunée. J'ai pleuré de bon cœur; je me faiſois une volupté ſecrete de vous offrir ces larmes d'attendriſſement, auxquelles ma ſituation actuelle a peut-être autant de part que ce que j'entendois. Le bon *Jean-Jaques* dans ces Mémoires divins, fait d'une femme qu'il a adorée, un portrait ſi enchanteur, ſi aimable, d'un coloris ſi frais, & ſi tendre, que j'ai cru vous y reconnoître; je jouiſſois de cette délicieuſe reſſemblance, & ce plaiſir étoit pour moi ſeul. Quand on aime on a mille jouiſſances que les indifférens ne ſoupçonnent même pas, & pour leſquelles les témoins diſparoiſſent.

Mais ne mêlons rien de moi à tout cela afin de vous intéreſſer davantage ; l'écrit dont je vous parle eſt vraiment un chef-d'œuvre de génie, de ſimplicité, de candeur & de courage. Que de géans changés en nains! Que d'hommes obſcurs & vertueux rétablis dans tous leurs droits, & vengés à jamais des méchans par le ſeul ſuffrage d'un honnête homme! Tout le monde y eſt nommé. *On n'a pas fait le moindre bien à l'Auteur, qui ne ſoit conſacré dans ſon livre ;* mais auſſi démaſque-t-il avec la même vérité tous les charlatans dont ce ſiecle abonde.

Je m'étends ſur tout cela, Madame, parce que j'ai lu dans votre ame bienfaiſante, délicate & noble, parce que vous aimez *Rouſſeau*, parce que vous êtes digne de l'admirer, enfin parce que je me reprocherois de vous cacher une ſeule des impreſſions douces & honnêtes que mon cœur éprouve. Trois heures ſonnent & je ne m'arrache qu'avec peine au plaiſir de m'entretenir avec vous; mais je vous ai offert ma premiere & ma derniere penſée ; j'ai entendu la confeſſion d'un ſage ; ma journée n'eſt point perdue.

Je ſuis, &c.

ſont ſœurs. On peut avoir une ſeule qualité, un ſeul défaut; mais on n'a pas plus un ſeul vice, qu'une ſeule vertu. Les *ingrats* ſont durs, cupides, méchans, fourbes, vains, lâches, perſonnels, flatteurs, intrigans, perfides, envieux, vindicatifs, calomniateurs....... encyclopédiſtes, ou dignes de l'être; & *Jean-Jaques* avoit, au plus éminent degré, toutes les vertus oppoſées à ces vices. Je voudrois, Monſieur, avoir toujours vécu auprès de lui; ſavoir tout ce qu'il a penſé, tout ce qu'il a ſenti, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dit; je l'apprendrois à tout le monde; & cette douce énumération, la plus triomphante de toutes les apologies, feroit ſeule capable de me conſoler, de ne pouvoir, à mon gré, dérouter la vile aſtuce de l'un de ſes deux plus implacables ennemis (*h*), & réprimer la licence effrénée de l'autre (*i*).

(*h*) M. d'Alembert.
(*i*) M. Diderot.



ERRATA DE L'ESSAI SUR LA MUSIQUE ANCIENNE ET MODERNE, OU LETTRE A L'AUTEUR DE CET ESSAI, PAR MADAME ****.

Il compiloit, compiloit, compiloit.
Voltaire..... *Pauvre Diable.*

C'EST par ce vers plaisamment énergique, que le plus bel esprit de notre siecle rendoit compte des occupations, & des talens de l'infatigable Abbé Trublet. On n'en dira pas autant de vous, Monsieur ; vous ne *compilez* point, & vous avez raison : cela exige une application & un discernement dont tout le monde n'est pas capable. Bien plus avisé que le laborieux littérateur ridiculisé par Voltaire, qui ridiculisoit tout ce qui ne l'encensoit pas, vous faites *compiler* ; & au risque d'y

gagner de l'honneur, ou du déshonneur, choſes aſſez égales pour qui cherche à nuire, vous prenez ſur vous le réſultat des travaux de quiconque veut bien ſuer pour vous complaire. C'eſt ce que nous prouve l'énorme, l'informe, le découſu, le monſtrueux, l'extravagant & malheureux *Eſſai* que vous venez de donner au public : ouvrage, qui, attendu ſon inutilité pour la perfection de l'art dont il traite, ſemble n'avoir été entrepris que dans le double deſſein d'inſulter aux mânes de l'illuſtre citoyen de Geneve (1), & d'apprendre aux maîtres de l'univers, qu'à quelque point qu'ils ſoient favoriſés de Mars & de Minerve, ſi Euterpe ne les compte au nombre de ſes amis, ils gliſſeront dans l'eſpace des tems, ſans qu'on s'apperçoive de leur exiſtence. En effet, quelques talens, quelques qualités, quelques vertus qu'il ait d'ailleurs, qu'eſt un roi dont on peut dire :

Cet homme aſſurément n'aime pas la muſique ?

Heureuſement le Doyen, & le modele des Potentats qui gouvernent l'Europe, ſait également manier la lyre d'Apollon, comme muſicien, & comme poëte. Mais... je ne ſais, Monſieur, pourquoi je m'occupe de l'importance que vous ſemblez mettre à ce que les Souverains aiment, ou n'aiment pas la muſique ; c'eſt à l'opinion publique à punir les ridicules : l'unique ſoin qui me regarde, c'eſt de démontrer la fauſſeté des imputations dont vous chargez la mémoire de *J. J. Rouſſeau*. Vous pourriez me dire, que j'ai beaucoup tardé à remplir un

(1) De cinquante-trois paſſages de cet *Eſſai* où vous parlez de *Jean-Jaques*, il n'y en a que ſeize où vous ne l'injuriez pas.

devoir

devoir ſi cher : car il faut bien aimer cet homme auſſi extraordinairement perſécuté, qu'extraordinaire, pour s'expoſer en le défendant (même à l'abri de l'anonyme) au reſſentiment de ſes ennemis : ils ſont ſi ardens dans leurs recherches ; ſi altérés de vengeance ; ſi hardis dans le choix des moyens de ſe la procurer !.... Cette obſervation feroit fondée ; il eſt bon de la prévenir. Je vous avouerai donc, Monſieur, quoique vous en puiſſiez conclure au déſavantage de l'attitude que j'ai dans le monde, que l'*Eſſai ſur la muſique* ne m'eſt parvenu que le 10 juin. Avant cette époque, je connoiſſois, il eſt vrai, la complaiſante lettre de l'idéal Chevalier ce Villeneuve, l'honnête réclamation de M. Brizard, & les très-prudentes réponſes que vous leur avez faites. La premiere de ces lettres ne valoit qu'un geſte ; j'ai fait ce geſte en la liſant : je ne pouvois qu'applaudir à la ſeconde ; & j'ai penſé que, tant que vous vous en tiendrez à avancer qu'*on ne doit pas faire grand cas des talens de Rouſſeau* (en muſique), *ni en théorie*, *ni en pratique*, & qu'on doit être *révolté des véritables ſatires*, *& des ſarcaſmes indécens qui ſe trouvent dans le Dictionnaire de Rouſſeau contre notre grand Rameau*, il falloit vous laiſſer dire, puiſque ce *Dictionnaire*, qui eſt dans les mains de tout le monde, réfute ces deux propoſitions, plus victorieuſement que je ne pourrois les réfuter. Cependant, puiſque je fais les frais de vous écrire, en n'y répondant pas, j'aurois l'air d'y acquieſcer : j'y reviendrai donc quand il en ſera tems.

Il s'agit à préſent de *l'Eſſai ſur la muſique*, qu'on ne m'a prêté (ne perdez pas cela de vue, Monſieur,) que le 10 juin. Il a fallu que je l'examinaſſe pour ne rien haſarder ſur la foi

d'autrui ; & ce n'étoit pas une petite befogne pour la tête d'une femme. Quelque *révoltée* que je fuffe de la maniere im..... (non, j'aurai la fageffe de fupprimer cette épithete), de la maniere dont vous y parlez de *Jean-Jaques* ; quelque certitude que j'euffe que vos accufations contre lui ne font que des calomnies ; ma conviction ne me paroiffoit pas un bouclier propre à oppofer aux traits dont vous cherchez à l'accabler, vous, vos prôneurs, tous les gens que différens intérêts vous attachent : le zele ne fuffit pas à l'amitié, comme l'audace fuffit à la haine ; ce n'eft pas avec des raifonnemens qu'on anéantit l'allégation d'un fait : il me falloit des preuves authentiques que je n'avois pas ; il m'a donc fallu le tems de me les procurer. Graces au ciel, je les ai ! Quelque difficile que vous puiffiez être en ce genre, j'efpere que vous en ferez content. L'empreffement que j'ai de les produire, ne me fera point intervertir l'ordre que vous avez établi ; je réglerai ma marche fur la vôtre. Sans doute, je pourrois vous abandonner *Jean-Jaques* comme muficien ; ce n'eft pas fur fon inconteftable favoir en mufique qu'eft fondée fon immortelle réputation. Mais irritée de votre acharnement à dénigrer ce grand homme, je veux faire voir aux lecteurs à qui votre fuffifance auroit pu en impofer, qu'il n'y a pas plus de jufteffe dans vos critiques, que de juftice dans vos accufations. Au refte, Monfieur, comme on n'eft pas obligé de rabâcher, pour répondre à quelqu'un qui rabâche, n'imaginez pas que j'entreprenne de relever les trente-fept paffages de votre éternel *Effai* dans lefquels vous attaquez *Rouffeau* ; je ne ferai mention que de ceux qui fignifient quelque chofe : je commence.

Vous dites, Monsieur: « Quand on songe » *dit Rousseau dans l'article* harmonie *de son Dictionnaire de Musique* « que » de tous les peuples de la terre qui ont une musique, & un » chant, les Européens sont les seuls qui aient une harmonie, » des accords, & qui trouvent ce mélange agréable, &c. il » est bien difficile de ne pas soupçonner que toute notre » harmonie n'est qu'une invention gothique, & barbare ».... *C'est comme si on disoit : quand on songe que de tous les peuples du monde qui ont une poésie plus ou moins étendue, les Européens sont les seuls qui ayent un Homere, un Virgile, un Horace, un Racine, un Voltaire, un Tasse, un Milton, &c.... & qui trouvent un charme inexprimable dans leurs vers, il est difficile de ne pas soupçonner que tout cela n'est qu'une barbarie* (2).

Monsieur, que *Rousseau* ait raison ou tort, c'est ce dont ni vous, ni moi, ne sommes en état de décider. Mais vous ne pouvez pas plus que moi, nier qu'il ne soit absurde de comparer aux différentes parties d'un art quelconque, les artistes qui se sont distingués dans un autre art. C'est pourtant ce que vous faites dans cette *Note*, d'une maniere aussi positive, quoiqu'un peu moins choquante, que si vous compariez crûment Voltaire, à une dissonance; C. Van-loo, à un piedestal; Costou, à un hémistiche; & Rameau à une draperie. Ce n'est pas tout : vous mutilez le fragment que vous citez, avec une licence d'autant plus dangereuse, qu'il est à présumer, que le commun des lecteurs, déjà fatigué par la profondeur de vos raisonnemens, n'ira pas chercher le complément de ceux de *Rousseau*, dans son *Dictionnaire*. Je vais

(2) *Note* de la pag. 55, du I. Tom. de l'*Essai sur la Musique*.

donc tranfcrire ce fragment dans toute fon intégrité ; & je vous préviens, Monfieur, que je ferai de même, toutes les fois que vous tomberez dans la même faute. Le feul ménagement que l'honnêteté me permette d'avoir pour vous, c'eft de paffer fur l'incorrection de votre ftyle.

« Quand on fonge, dit *Rouffeau*, que de tous les peuples » de la terre, qui tous ont une mufique, & un chant, les » Européens font les feuls qui aient une *harmonie*, des ac- » cords, & qui trouvent ce mélange agréable ; quand on fonge » que le monde a duré tant de fiecles, fans que, de toutes » les Nations qui ont cultivé les beaux-arts, aucune ait connu » cette *harmonie* ; qu'aucun animal, qu'aucun oifeau, qu'au- » cun être dans la Nature ne produit d'autre accord que l'u- » niffon, ni d'autre mufique que la mélodie ; que les langues » orientales fi fonores, fi muficales, que les oreilles grecques » fi délicates, fi fenfibles, exercées avec tant d'art, n'ont » jamais guidé ces peuples voluptueux & paffionnés vers notre » *harmonie* ; que fans elle, leur mufique avoit des effets fi » prodigieux : qu'avec elle, la nôtre en a de fi foibles ; qu'enfin » il étoit réfervé à des peuples du nord dont les organes durs » & groffiers font plus touchés de l'éclat, & du bruit des » voix, que de la douceur des accens, & de la mélodie des » inflexions, de faire cette grande découverte, & de la donner » pour principe à toutes les regles de l'art ; quand, dis-je, » on fait attention à tout cela, il eft bien difficile de ne pas » foupçonner que toute notre *harmonie* n'eft qu'une inven- » tion gothique & barbare, dont nous ne nous ferions jamais » avifés, fi nous euffions été plus fenfibles aux véritables

„ beautés de l'art, & à la musique vraiment naturelle (3) ”.

Monsieur, si tous les musiciens n'adoptent pas le doute de *Jean-Jaques*, peut-être quelques philosophes le trouveront-ils raisonnable. Eh! les vérités révélées mises à part, de quoi n'est-il pas raisonnable de douter?

Rousseau prétend dans son article regle de l'octave, *qu'il est fâcheux qu'une formule destinée à la pratique des regles élémentaires de l'harmonie, contienne une faute contre ces mêmes regles;* (cette prétention est bien ridicule assurément!) *parce qu'il n'y a pas de liaison entre l'accord de la cinquieme, & celui de la sixieme. Nous n'entendons pas ce qu'il veut dire,* (ce seroit ce me semble, Monsieur, une assez bonne raison de ne pas disserter sur ce qu'il dit.) *ni où est la faute qu'il prétend être sur la sixieme note de l'octave, car dans cette maniere de chiffrer l'octave* (ici Monsieur, vous la chiffrez comme elle doit l'être), *la tierce marquée sur la cinquieme note faisant* sol, si, re, *accord parfait du* sol *fondamental, & la petite sixte marquée sur la sixieme note faisant* la, ut, re, fa, *accord de septieme du* re *fondamental:* re, *est donc commun aux accords, & sert par conséquent de liaison.*

Quoi! C'est *parce qu'il n'y a pas de liaison* entre l'accord de la cinquieme note, & celui de la sixieme, qu'*il est fâcheux qu'une formule destinée à la pratique des regles élémentaires de l'harmonie, contienne une faute contre ces mêmes regles!*.... Est-il possible qu'un aussi bon logicien que *Rousseau*, raisonne d'une aussi étrange maniere? Assurons-nous du fait. J'ouvre son *Dictionnaire*, & je trouve,

(3) Voyez le *Dictionnaire* de *Rousseau*, article *Harmonie.*

„ Il eſt fâcheux qu'une formule deſtinée à la pratique des „ *regles* élémentaires de l'harmonie, contienne une faute contre „ ces mêmes *regles*; c'eſt apprendre de bonne heure aux com- „ mençans à tranſgreſſer les loix qu'on leur donne. Cette faute „ eſt dans l'accompagnement de la ſixieme note dont l'accord „ chiffré d'un 6 peche contre les *regles*; car il ne s'y trouve „ aucune liaiſon, & la baſſe fondamentale deſcend diatoni- „ quement d'un accord parfait, ſur un autre accord parfait, „ licence trop grande pour pouvoir faire *regle* „ (4).

Ah! Je reſpire! *Jean-Jaques* n'a rien dit qui déroge à l'idée qu'on a généralement de lui. Il a raiſon dans tous les points; j'en trouve la preuve dans le procédé que vous employez, Monſieur, pour le combattre. Vous feignez de ne pas l'entendre, & après avoir rapporté la gamme d'*ut* avec les chiffres conſacrés par l'ancien uſage à la regle de l'octave, où l'on voit la ſixieme note ſurmontée d'un 6 dénué de tout ſigne, vous faites ſemblant de ne pas reconnoître la *faute qu'il prétend être ſur la ſixieme note de l'octave*: enſuite, chiffrant ce 6 avec une barre, vous croyez avoir démontré que *l'erreur de Rouſſeau eſt d'avoir regardé comme une ſimple ſixte, l'accord de petite ſixte* (5). Monſieur, pour dire que *Rouſſeau* eſt un imbécille, il ne vous manque que de l'oſer; vous en mourez d'envie. Mais, entre nous, il avoit aſſez d'eſprit pour ſavoir qu'un 6 ſans barre, & un 6 barré, ne peuvent être, ni ſignifier la même choſe en muſique. Convenez-en ſans vous faire trop prier; convenez encore qu'en voyant le chiffre qui indique

(4) *Dictionnaire de Muſique*, article *Regle de l'octave*.
(5) *Eſſai ſur la Muſique*, note *b* pag. 61 Tom. II.

la sixte simple, *Rousseau* n'a dû argumenter que d'elle. Or, c'est ce qu'il a fait; où est l'*erreur*? Comment avez-vous pu croire que nous donnerions dans un piége aussi grossier que celui que vous nous tendez? Pour acquérir le plus déloyalement du monde, le droit de nier la *faute* que *Jean-Jaques* releve, vous la corrigez d'après lui. Ecoutez-le, Monsieur. « On pourroit aussi donner à cette sixieme note l'accord de » petite sixte, dont la quarte seroit liaison; mais ce seroit » fondamentalement un accord de septieme avec tierce mineure, où la dissonance ne seroit pas préparée, ce qui est » encore contre les *regles* » (6).

Eh bien! Monsieur, qu'avez-vous fait autre chose? Il est à remarquer, qu'à l'exemple de *Voltaire*, tous les antagonistes de *Rousseau* fondent leurs succès sur la sottise du public: je les en remercie; parce qu'en prouvant qu'ils le connoissent mal, ils s'en font bien connoître. Au reste, je tiens pour certain, que l'article que vous avez feint de ne pas entendre, est un assemblage de vérités; & que tout musicien honnête, qui saura son métier, & voudra prendre garde à la derniere partie de cet article, conviendra qu'elle est lumineuse; & qu'avoir imaginé qu'on pourroit avantageusement substituer aux moyens déjà connus, la septieme dont *Jean-Jaques* parle, n'est pas le fait d'un ignorant; puisqu'au moyen de cette septieme les deux tétracordes qui composent l'octave, se trouveroient, autant qu'il est possible, conformes l'un à l'autre: ce qui tendroit à répandre beaucoup de clarté sur le systême de la basse fondamentale, que vous portez si haut, & qui est encore bien

(6) *Dictionnaire de Musique*, article *Regle de l'octave*

embrouillé, malgré les éclairciſſemens tant vantés de M. d'*Alembert*.

C'eſt une autre erreur du même écrivain dans ſon article accompagnement, *de combattre avec dériſion ceux qui prétendent qu'il eſt plus aiſé d'apprendre à accompagner lorſqu'on commence par apprendre la compoſition ;* c'eſt, *ajoute-t-il*, comme ſi on propoſoit de commencer par ſe faire orateur pour apprendre à lire. *Mais, il auroit dû ſonger qu'on apprend deux choſes en apprenant l'accompagnement, la ſcience, & la maniere* (7).

Rien n'eſt plus ſenſé, Monſieur, que ce que dit *Jean-Jaques* à cet égard : « pluſieurs conſeillent d'apprendre la compoſition » avant de paſſer à l'*accompagnement :* comme ſi l'*accompagnement* n'étoit pas la compoſition même, à l'invention » près, qu'il faut de plus au compoſiteur. C'eſt comme ſi on » propoſoit de ſe faire orateur pour apprendre à lire. Combien de gens, au contraire veulent que l'on commence par » l'*accompagnement* à apprendre la compoſition ! Et cet ordre » eſt aſſurément plus raiſonnable & plus naturel (8) ». Il faudroit, Monſieur, ne pas confondre comme vous le faites, l'accompagnateur conſommé, avec celui qui apprend l'accompagnement.

Il eſt à remarquer que Rouſſeau dans la même page, dit, qu'il faut qu'un accompagnateur ſoit grand muſicien, qu'il ſache à fond l'harmonie, qu'il connoiſſe bien ſon clavier, &c. Comment cet accompagnateur ſera-t-il grand harmoniſte, s'il n'a pas appris la compoſition?

(7) *Eſſai ſur la Muſique* Tom. II. pag. 62.

(8) *Dictionnaire de Muſique*, article *accompagnement*.

» Certes,

Certes, Monſieur, vous reſſemblez bien à Don - Quichotte ſe battant contre des moulins à vent ! .... *Rouſſeau* n'a jamais dit que pour être *grand harmoniſte* il ne falloit pas apprendre la compoſition : il a dit au contraire, qu'il falloit l'apprendre en commençant par l'accompagnement ; & cela, par la raiſon bien ſimple, qu'il faut connoître les chiffres pour apprendre l'arithmétique.

Il faut que Rouſſeau ait tort au commencement de la page ; ou à la fin (9).

Point du tout : la deſtinée de *Rouſſeau* eſt telle, qu'il faut qu'il ait raiſon en tout, & avec tout le monde, depuis *Voltaire*, juſqu'à vous, Monſieur.

Après avoir célébré la généroſité *d'un de nos plus grands géométres qui n'a pas dédaigné d'éclaircir les principes de Rameau, & qui a toujours eu de la vénération pour ſon génie, malgré ſes écarts qui le font quelquefois perdre de vue, & même malgré les torts que Rameau a eus pluſieurs fois avec lui.*

Il faut, Monſieur, que vous aimiez bien M. d'*Alembert*, pour rappeler, à deſſein de le faire valoir, les torts d'un homme que vous allez nous donner pour être *toujours juſte !* Il eſt vrai que cet homme eſt mort......

Vous dites, Monſieur, *un autre homme qui auroit dû être aſſez grand, pour lui rendre la même juſtice, n'en a pas uſé avec tant de généroſité :*

Monſieur, la *généroſité* fait grace ; c'eſt l'équité qui *rend juſtice.*

(9) *Note* de la page 62 du Tome II. de l'*Eſſai ſur la Muſique.*

Que n'a-t-il pas écrit contre Rameau dans son Dictionnaire de musique? Combien ne s'est-il pas efforcé de critiquer ses ouvrages, & même de les rendre ridicules?

Efforcé! Il faudroit vous arrêter à chaque pas. *Jean-Jaques* n'a pas écrit dans son *Dictionnaire de musique*, ni ailleurs, un seul mot contre Rameau : car les principes, les découvertes, les ouvrages de Rameau (en musique) ne sont pas Rameau. *Rousseau* a cru trouver des erreurs dans les ouvrages de théorie de Rameau, & il les a combattues, parce que la réputation de ce grand maître pouvoit les rendre contagieuses : mais ç'a toujours été avec les ménagemens que prescrit l'estime, & même le respect.

Il n'a laissé échapper aucune occasion de lancer contr'eux des traits satiriques, & remplis de fiel, (aviez-vous bien réfléchi, Monsieur, sur ce que c'est qu'une *occasion*, quand vous avez écrit cette phrase?) *uniquement pour se venger de ce que Rameau ne le croyoit pas auteur de tout le* Devin du Village. *Voici cependant le raisonnement bien simple*, (ici, Monsieur, vous aviez le choix des termes, vous auriez pu dire *bien plat* attendu l'application) *que nous avons entendu faire à cet homme* TOUJOURS JUSTE. « Ce petit opéra est un tout, » composé d'une moitié de choses bien faites suivant les principes, & d'une moitié de mauvaises faites contre les regles. » Il n'est donc pas de la même main; donc si *Rousseau* a fait » les bonnes, il n'a pas fait les mauvaises ». En vérité Rameau a été bien bon de ne pas dire : *donc si Rousseau a fait les mauvaises, il n'a pas fait les bonnes!*

On a dit long-tems après les premieres représentations du

Devin du Village, que Rameau, à l'occaſion des *Muſes*, autre ouvrage en muſique de *J. J. Rouſſeau*, s'étoit permis de lui tenir le propos que vous rapportez : ce propos avoit paru dur, & ce n'étoit pas une raiſon de le révoquer en doute : mais s'il porte ſur le *Devin du Village*, je ſuis violemment tentée de n'y pas croire. Je vous en demande bien pardon à vous, Monſieur, qui l'avez *entendu*.... Au reſte quoiqu'en ait pu dire Rameau, il n'y a point d'inégalité aſſez frappante entre les différens morceaux qui compoſent le *Devin du Village* pour qu'ils ne puiſſent pas être *de la même main ;* & quand il contiendroit quelques négligences muſicales, il feroit difficile à Rameau lui-même de prouver qu'elles ſoient pouſſées au point de rendre ce charmant intermede mi-partie bon, & mi-partie déteſtable. Mais, Monſieur, vous qui en ſavez tant, tant, tant, en muſique, vous qui connoiſſez ſi bien, ſi bien, ſi bien, les différens ſtyles des muſiciens françois, & autres, voudriez-vous bien nous dire qui eſt celui qui a fait la *bonne moitié* du *Devin du Village*, & la bonne œuvre de la céder à *Jean-Jaques?*..... J'ai bien entendu dire qu'on l'attribuoit en entier à un nommé Grenet muſicien de Lyon; & à la rigueur on pourroit croire que ce petit opéra fut de lui, s'il n'avoit jamais rien donné de ſa compoſition. Auſſi n'eſt-ce pas à Rameau que j'ai *entendu* dire cela ; mais à des gens dépourvus d'yeux & d'oreilles, car il y a de ſi grandes différences entre le *faire* de *Rouſſeau*, & celui de Grenet, qu'il ne feroit pas moins abſurde d'attribuer au premier un ouvrage du ſecond, qu'à Loutherbourg un tableau de Greuze. Mais, Monſieur, comme vous me donnez lieu de craindre que les preuves de

raiſonnement aient peu de pouvoir ſur vous, permettez s'il vous plaît, que je vous en donne d'un autre genre.

A meſure que *Jean-Jaques* travailloit au *Devin du Village*, il portoit ſa partition chez un ancien officier des Mouſquetaires, encore plus recommandable par ſes mœurs, & ſa probité, que par ſon état, & ſon goût pour les talens : là ſe raſſembloient journellement beaucoup de perſonnes faites pour être crues, qui peuvent certifier ce que j'avance. Je ne nommerai point ce reſpectable Officier : mais je ne doute point ſi cette lettre tombe dans ſes mains, qu'il ne ſe nomme lui-même : c'eſt à lui ſeul qu'appartient cet honneur. Encore un mot, Monſieur. Que diriez-vous de quelqu'un, qui ne rougiſſant pas de ſe montrer mal-intentionné pour *Rameau*, lui diſputeroit les plus beaux couplets de la ſuperbe chaconne des *Indes Galantes*, parce qu'il lui eſt échappé d'employer dans ce charmant morceau deux quintes qui montent diatoniquement? (10) La faute eſt aſſez lourde! Il ne me ſeroit pas impoſſible d'en citer d'autres de ce grand homme, qui, bien que *toujours juſte*, n'étoit pas infaillible. Mais mon objet n'eſt pas de le pourſuivre : je reviens au précieux texte que vous m'avez fourni.

Que répondre à cela? (à l'argument de Rameau) *des injures. Voilà le parti qu'a pris Rouſſeau. Mais malheureuſement pour lui, il n'étoit pas aſſez ſavant en muſique pour combattre Rameau.*

Il falloit ajouter *avec avantage* : car quoique vous ſoyez *en muſique* infiniment moins *ſavant* que *Rouſſeau*, cela ne vous empêche pas, Monſieur, de le *combattre*. Quant aux *injures*

(10) Cent vingt-cinquieme & cent vingt-ſixieme meſures.

que vous prétendez qu'il a répondues à Rameau, vous êtes en regle, car vous en rapportez une, & des plus sanglantes incontestablement : la voici. « Si M. Rameau, moins occupé » de calculs inutiles, eût mieux étudié la métaphysique de son » art, il est à croire que le feu naturel de ce savant artiste » eût produit des prodiges, dont le germe étoit dans son » génie, mais que ses préjugés ont toujours étouffé » (11).

L'esprit peut bien suppléer à la science vis-à-vis de ceux qui ne sont pas instruits, & les éblouir au point de les convaincre ; mais l'esprit est un foible secours dans les sciences exactes aux yeux des véritables savans qui ne se laissent point éblouir ni par les illusions, ni par les paradoxes. Aussi Rameau sera-t-il toujours pour eux (& pour moi aussi, Monsieur,) *un homme savant & plein de génie ; & Rousseau ne leur paroîtra en musique qu'un homme sans génie, & fort peu instruit.*

Ah ! Monsieur, *sans génie* est un peu trop fort : mais c'est un de vos moindres blasphêmes. *Rousseau* avoit en musique, plus *d'esprit* que de *génie*, comme compositeur ; & en toute autre chose plus de *génie* que d'*esprit*. Quant à son savoir, nous verrons ailleurs ce que vous en pensez vous-même.

Il a tant d'autres avantages par son éloquence, & sa logique, qu'il peut éprouver quelques pertes sans se trouver moins riche.

Placer ce beau compliment comme il l'est, c'est employer de faux or pour *dorer la pilule*. L'homme le plus riche ne peut perdre, *sans se trouver moins riche* de ce qu'il a perdu.

L'article sur lequel Rousseau est le plus injuste, est préci-

(11) *Dictionnaire de Musique*, article *Enharmonique*.

sément celui qui assure à Rameau une gloire immortelle ; sa belle découverte de la basse fondamentale &c. &c. (12)

Ah ! Nous y voilà donc arrivés !.... Admirateur outré de Rameau, qui certainement en mérite de raisonnables, vous croyez Monsieur, devoir sacrifier aux mânes de ce sublime Musicien, tous ceux qui, comme vous, n'admettent pas jusqu'à ses rêves. Pour moi, je lui rends un hommage infiniment plus digne de lui ; & je dis que, s'il est incontestablement vrai qu'il soit, à tous égards, le premier musicien que la France ait produit, il ne l'est pas moins, qu'en distinguant dans cet homme rare, le praticien du philosophe, on fera fort bien d'imiter, si l'on peut, le premier, & de se préserver avec soin des erreurs du second. Sans doute le systême de *la basse fondamentale* est une chose fort ingénieuse, & par le moyen de laquelle, on peut, jusqu'à un certain point, rendre raison des procédés qu'emploie le génie. Mais qui oseroit avancer, qu'avec le seul secours de ce systême, on pût créer une seule phrase de musique passablement élégante ? Les Italiens, les Allemands, les François depuis MM. Philidor, Gossec, Grétry, jusqu'au dernier des musiciens, peuvent résoudre cette question ; & le sentiment de ceux que je viens de nommer, est déjà connu sur cet objet. Vous leur opposerez sans doute la profonde vénération dont la découverte de Rameau pénetre M. l'abbé Roussier : cela est fort bien. Mais en conscience M. l'abbé Roussier qui voit dans la *basse fondamentale*, qu'il appelle la vraie théorie de la musique, la position des astres, leurs cours, leurs révolutions,

(12) *Essai sur la Musique.* Tom. III, pag. 468 & 469.

leurs influences, le principe des principes, le centre où tout aboutit, enfin ce que personne, ni le pere Martini, ni Rameau lui-même n'y a jamais vu; qui y cherche vraisemblablement, le secret du grand œuvre, la quadrature du cercle, le mouvement perpétuel &c. &c. peut-il entraîner des musiciens qui ne veulent trouver dans un systême musical, que des avantages relatifs à la musique? Quels sont ceux qu'offre celui-ci? Quel est celui de ses partisans à qui le public doit un seul de ses plaisirs? Qu'a fait en musique M. l'abbé Roussier? Rien.... Encore s'il étoit le seul qui se fût trouvé stérile en dépit de ses belles & grandes connoissances du corps sonore, du double emploi, de tous les renversemens possibles, on pourroit croire qu'il lui étoit réservé de tout savoir pour ne rien faire: mais M. d'*Alembert*, *qui n'a pas dédaigné d'éclaircir les principes de Rameau*, & qui, sans doute, les entend, entend si bien la musique, qu'il bat la mesure à contretems; cela est de notoriété publique; & de tous les apôtres déclarés de la *basse fondamentale*, il n'y en a pas un, de qui il fût possible de citer un bon ouvrage. Que conclure de tout cela? Que « Rameau a rendu des services très-réels, très-» grands, & très-solides à la musique »; (13) & aux musiciens en leur donnant des regles d'harmonie, qui, si elles ne leur apprennent pas à faire, leur apprennent du moins à juger ce qu'ils ont fait; mais qu'il a rendu d'encore plus grands services au Public; & que vous devez, Monsieur, nous pardonner, à nous autres gens assez grossiers pour nous attacher au physique de la musique, de préférer Rameau composant

(13) Lettre de *Rousseau* à M. de.... sur les ouvrages de Rameau.

de magnifiques chœurs, & de délicieux airs de danſe, à Rameau ſe livrant à de ſublimes, mais vaines ſpéculations *qui*, vous en convenez, *le ſont quelquefois perdre de vue.*

On *a imprimé en* 1754 *un ouvrage du Pere Caſtel*, *ſous ce titre*, lettres d'un Académicien de Bordeaux ſur le fond de la muſique. *C'eſt une réponſe à la lettre de Rouſſeau contre la muſique françoiſe. Il s'en faut bien que le ſtyle de ces lettres réponde à celui de Rouſſeau ; le Pere Caſtel y a ſans doute raiſon.*

Oh! *ſans doute* : le moyen d'avoir tort quand on réfute *Rouſſeau!....* Vous m'avez bien l'air, Monſieur, de ne pas connoître ces *lettres* ; je ne les connois pas non plus, ni perſonne qui les connoiſſe. Cela eſt d'un aſſez mauvais préjugé pour elles ; ſans compter que les Editeurs des œuvres de *J. J. Rouſſeau*, qui, attachés, ou non, à ſes intérêts, ont ſurement conſulté les leurs, (puiſqu'ils ont inſéré dans leur édition, les admirables réponſes de MM. d'Alembert, & Marmontel,) ont préféré aux *lettres ſur le fond de la muſique*, *par le Pere Caſtel*, *l'apologie de la muſique françoiſe par M. l'abbé Laugier. Apologie* qui, bien que la meilleure réponſe qui ait été faite à la *lettre ſur*, & non pas contre, *la muſique françoiſe*, laiſſe ſubſiſter dans toute leur force les raiſonnemens de *Rouſſeau* ; & cependant fait honneur à ſon auteur, par le ton de décence qui y regne, & les vérités flatteuſes qu'il adreſſe à l'homme célebre qu'il combat. Ne ſeroit-ce point, Monſieur, par cette raiſon que vous ne faites aucune mention de cette *apologie* à l'article Laugier? Mention qui eut été au moins auſſi bien placée dans un ouvrage de la nature du vôtre,

que

que celle que vous faites des *Essais sur l'Architecture*, & de l'*histoire de Venise*.

Mais on est presque fâché (que le Pere Castel ait sans doute raison) *quoi qu'on soit indigné des paradoxes de Rousseau* (14).

Il est naturel de ne croire les autres susceptibles que des impressions qu'on a reçues soi-même. Les *paradoxes de Rousseau* en matiere de musique vous ont donc *indigné*, Monsieur ? .... Dans ce cas-là, il y a cent contre un à parier que le fanatisme qui a dressé l'échaffaut de l'innocent Calas vous a impatienté !

Comme je n'écris, Monsieur, ni pour faire du bruit, ni pour faire de l'argent, ni pour faire de l'esprit, je me garderai bien de vous suivre dans tous les écarts que vous faites depuis la pag. 667 jusqu'à la page 677 du troisieme tome de votre scandaleux ouvrage : si je ne relevois que quelques-uns des reproches que vous adressez à *Jean-Jaques*, vous croiriez que je passe condamnation sur les autres ; & si je voulois les relever tous, il faudroit que je fisse dix volumes aussi épais que les vôtres. De plus *Jean-Jaques* écrivant à M. Grimm, se défendoit de répondre à M. Gautier, parce que ce dernier n'avoit pas saisi l'état de la question, & ne l'avoit pas entendu. Ayant les mêmes raisons vis-à-vis de vous, quant aux prétendues erreurs que vous trouvez dans le *Dictionnaire de musique*, je dois prendre le même parti : aussi n'extrairai-je des dix pages dont il s'agit, qu'un seul des passages qui n'attaquent pas le caractere du vertueux *Jean-Jaques* : le voici.

(14) *Essai sur la Musique.* Tom. III. pag. 605.

On ne doit pas regarder comme un ouvrage de théorie sa lettre sur (bon cela) la musique françoise, *qui fit tant de bruit lorsqu'elle parut, & qui méritoit si peu d'en faire, puisque ce n'est qu'un enchaînement de paradoxes.*

Cela est tranchant. Vous êtes fort le maître, Monsieur, de *regarder* comme il vous plaira la *lettre sur la musique françoise;* cela est, je pense, fort indifférent à l'opinion que le public en a. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai entendu dire à un musicien recommandable à tous égards, & dont vous parlez vous-même avec éloge; " si la *lettre sur la musique* " *françoise* ne contient que des *paradoxes*, ils ont un air de " vérité si frappant pour moi, qu'il ne m'est pas possible de " les prendre pour autre chose, que pour un *enchaînement* " de raisonnemens clairs, simples, concluans, & si con- " cluans, que je n'hésiterois pas de défier qui que ce fût, d'y " répondre d'une maniere satisfaisante pour quiconque réunit " au plus léger savoir, la droiture qui devroit être la base de " tout jugement porté sur les hommes & sur leurs ouvrages ". Ce musicien, Monsieur, est grand partisan de *Rameau*; mais il l'est encore plus de la vérité, & l'accueille par-tout où il la trouve.... Je ne saurois aller plus loin, sans accorder quelques momens à la surprise que me cause le style de ces dix pages, & des cinquante-trois endroits de votre *Essai* où vous parlez de *Jean-Jaques.* Quelle extrême disconvenance entre les expressions, & le sujet! Quelle profonde ignorance, ou, quel répréhensible mépris de tout ce qui tient aux bienséances!... Mais, Monsieur, qui pouvez-vous être? Dans quelle classe de la société faut-il vous chercher? Votre entreprise,

& votre ton donnent de vous des idées tout-à-fait oppoſées: l'une vous annonce comme un homme aſſez avantageuſement placé, pour compter ſur de grandes reſſources; l'autre....... On ne pourroit pas faire cette queſtion ſur l'auteur des *Obſervations ſur la muſique, & principalement ſur la métaphyſique de l'art*, quand vous ne l'auriez pas nommé; ſa maniere eſt celle de la bonne compagnie; il n'adopte pas plus que vous le ſentiment de *Rouſſeau* ſur la muſique, & aſſurément rien n'eſt plus libre, mais s'il ſe permet de le combattre, il ne ſe permet pas d'oublier les égards qui ſont dûs à un homme d'un auſſi rare mérite; & en cela, il s'honore encore plus que l'illuſtre Genevois. Venons aux preuves de votre bonne volonté pour lui, c'eſt-à-dire, de votre honnêteté.

Avant de mettre ſous les yeux de vos lecteurs les ſeize exemples ſur leſquels vous établiſſez la néceſſité de refondre le *Dictionnaire de muſique*, vous dites, Monſieur:

Il n'eſt pas inutile de relever d'abord la preuve évidente d'une mauvaiſe foi dont on n'auroit pas dû le ſoupçonner. (Rouſſeau.)

A la fin de ſa préface page ix, on lit ces mots : « ſi l'on » a vu dans d'autres ouvrages quelques articles importans qui » ſont auſſi dans celui-ci, ceux qui pourront faire cette re- » marque voudront bien ſe rappeller que, dès l'année 1750 » le manuſcrit eſt ſorti de mes mains ſans que je ſache ce » qu'il eſt devenu depuis ce tems-là.

Pourquoi ſe ſervir de pareils moyens pour eſquiver des reproches, lorſque la vérité peut ſe découvrir ſi facilement, quand il ne faut que lire, & comparer?

A la page 474, *& dans plusieurs autres endroits*, *Rousseau parle des Essais de* M. Serre de Geneve (*imprimés en* 1753); *ailleurs*, *il donne un abrégé du système* de Tartini, (*qui n'a paru qu'en* 1754); *dans quelques articles il cite des morceaux pris de la seconde Edition des* Elémens de musique *par M. d'Alembert; & cette Edition est de* 1762 (a). *Comment accorder tout cela avec la phrase que l'on vient de lire? Un philosophe qui affectoit tant d'austérité*, *devoit-il avancer une pareille fausseté si aisée à détruire? D'ailleurs la premiere Edition de ce même ouvrage est de* 1752, *ce qui est toujours postérieur à l'année* 1750 *citée par Rousseau* (15).

Accuser *Rousseau* de mauvaise foi! Les honnêtes gens seroient bien heureux, si toutes les calomnies étoient aussi *aisées à détruire.* La bonne foi a toujours été la vertu distinctive de *Rousseau*: c'est en ce point, qu'il n'a jamais été, & qu'il ne sera jamais surpassé, ni peut-être égalé par personne. S'il dit une chose, ce n'est pas parce qu'il l'a déjà dite, c'est parce qu'il la pense: change-t-il d'opinion, aussi-tôt il change de langage; & voilà d'où nos bien-intentionnés philosophes partent pour crier *à la contradiction.* Ils voyent bien que ce qu'ils appellent de ce nom, est une succession d'hommages rendus à la vérité, par un homme trop sensible pour être toujours affecté de la même maniere: ils le voyent, ils en suffoquent, & veulent se soulager, en empêchant les autres de le voir. *Jean-Jaques* n'est point un homme à systêmes; ses idées, en fait de choses d'agrément dépendent des impressions qu'il reçoit;

Note (a) *Voyez entr'autres l'article* Cadence.

(15) *Essai sur la Musique* Tom. III. pag. 667.

il avoue franchement les révolutions qu'il éprouve, & se croit obligé de se rétracter sur ce qu'il commence à regarder comme une erreur. Cette apparente mobilité est une constance réelle, & toujours estimable; quoiqu'il ne gagne pas toujours à substituer une opinion à une autre. Par exemple, on assure qu'en sortant de la représentation d'un *Opéra* du célebre Gluck, l'enthousiasme qu'elle lui avoit causé le porta à s'écrier: « j'ai dit » & écrit que les François n'avoient, ni ne pouvoient avoir » de musique; M. Gluck vient de me prouver le contraire ». A mon avis, c'étoit en croyant qu'il s'étoit trompé, que *Jean-Jaques* se trompoit: car il n'avoit certainement jamais voulu dire que la combinaison des sons nous fût impossible, mais seulement que notre langue étoit incompatible avec la perfection du chant; & tous les miracles de M. Gluck ne peuvent empêcher que nos *e* muets, nos syllabes sourdes, notre prononciation nazale, la dureté de nos mots terminés par des consonnes, ne fassent en musique un effet détestable. Mais revenons à vous, Monsieur.

Comment se peut-il que donnant au public un ouvrage immense (qu'au moins vous avez lu), vous n'ayez pas pris la précaution de lire assez attentivement pour les entendre, les sept pages qui composent la *préface* du *Dictionnaire de musique* (16), avant de hasarder l'odieuse sortie que vous faites contre son auteur? Relisez-la, Monsieur, cette *préface*; vous y trouverez des leçons de droiture, & de défiance de soi-même, qui vous seront utiles, si vous pouvez vous élever jusqu'à en faire votre profit. Vous y verrez page premiere:

(16) Car bien que vous citiez, & moi, d'après vous, la *ix* page, elle n'en a réellement que *vij*.

« Je ne formai pas de moi-même cette entreprise ; elle me
» fut proposée ; on ajouta que le manuscrit entier de l'Ency-
» clopédie devoit être complet avant qu'il en fût imprimé
» une seule ligne ; on ne me donna que trois mois pour rem-
» plir ma tâche, & trois ans pouvoient me suffire à peine
» pour lire, extraire, comparer, & compiler les auteurs dont
» j'avois besoin : mais le zele de l'amitié m'aveugla sur l'im-
» possibilité du succès ; fidele à ma parole ; aux dépends de
» ma réputation, je fis vîte & mal, ne pouvant bien faire
» en si peu de tems ; au bout de trois mois, mon manuscrit
» entier fut écrit, mis au net, & livré, je ne l'ai pas revu
» depuis ».

Page *v*. « Désespérant d'être jamais à portée de mieux faire,
» & voulant quitter pour toujours des idées dont mon esprit
» s'éloigne de plus en plus, je me suis occupé dans ces mon-
» tagnes, à rassembler ce que j'avois fait à Paris, & à
» Montmorenci, & de cet amas indigeste est sorti l'espece
» de Dictionnaire qu'on voit ici ».

Enfin page *ix*. » Si l'on a vu, dans d'autres ouvrages quel-
» ques articles *peu* importans qui sont aussi dans celui-ci,
» ceux qui pourront faire cette remarque voudront bien se
» rappeller, que, dès l'année 1750, le manuscrit est sorti de
» mes mains, sans que je sache ce qu'il est devenu depuis
» ce tems-là. *Je n'accuse personne d'avoir pris mes articles ;*
» *mais il n'est pas juste que d'autres m'accusent d'avoir pris*
les leurs ».

« *Motiers-Travers le 20 Décembre 1764* ».

Comparez ces trois passages, Monsieur, peut-être pavien-drez-vous à comprendre.

1°. Que le manuscrit que *Jean-Jaques* dit être sorti de ses mains en 1750, & n'y être jamais revenu, est celui des différens morceaux destinés à l'Encyclopédie, & non celui du *Dictionnaire de musique.*

2°. Qu'il étoit impossible que *Jean-Jaques* dît, qu'il avoit perdu de vue en 1750, des choses qu'il n'avoit pas encore faites lorsqu'il se retira à Montmorenci en 1756; d'autant plus que, son amour pour la vérité mis à part, il respectoit trop le Public pour lui proposer de dévorer une pareille absurdité.

3°. Qu'il est tout simple que *Jean-Jaques* ait composé le *Dictionnaire* qu'il publia en 1764, tant des articles qu'il avoit fournis pour l'Encyclopédie en 1750, & dont il n'avoit jamais revu le manuscrit, que des articles qu'il avoit faits en différens tems depuis cette époque; & qu'il parle dans ces derniers, *des Essais de M. Serre de Geneve, imprimés en* 1753; *du système de Tartini qui n'a paru qu'en* 1754, & qu'*il cite des morceaux pris* de la premiere & de la seconde *édition des Elémens de musique de M. d'Alembert*, puisque l'une est de 1752, & l'autre de 1762, *tems postérieurs à l'année* 1750, *citée par Rousseau, mais antérieurs à l'année* 1764 *où parut son Dictionnaire.* Que la conclusion la plus naturelle que l'on puisse tirer de la comparaison des dates que vous rapportez avec une si imprudente affectation, c'est qu'il seroit très-possible que M. d'*Alembert* eût enrichi ses *Elémens de musique* qui ne parurent qu'en 1752, de quelques idées *prises* dans le manuscrit livré par *Rousseau*, & perdu, pour lui, en 1750.

Je ne dis pas que cela soit : je dis seulement que cela est croyable, & que l'extravagance que vous attribuez à *Rousseau*, ne l'est pas.

4°. Enfin, que rien n'est plus facile à *accorder que tout cela*, *avec la phrase qu'on a lue*, non, telle que *Rousseau* l'a écrite, mais mutilée, & par conséquent dénaturée par vous avec autant de mal-adresse, que de perfidie. Que *tout cela* est aussi clair que le jour ; & qu'il ne l'est pas moins qu'il faut être d'une bêtise inouie, ou d'une méchanceté atroce pour dire en pareil cas, *un philosophe qui affectoit tant d'austérité devroit-il avancer une pareille fausseté si aisée à détruire ?* Je vous demande pardon, Monsieur, ... non, c'est au Public que je le demande, de me laisser emporter jusqu'à vous dire des vérités aussi humilianres : heureusement son équité me rassure ; il sentira que vous rendez la modération impossible. Eh ! où est la personne honnête qui pourroit de sang-froid vous voir fronder les *moyens* dont, selon vous, *Jean-Jaques* se sert pour *esquiver des reproches* que, selon tout ce qui a le sens commun, il ne mérita jamais, vous, qui pour assurer le succès de vos noirceurs, employez des *moyens* aussi petits, aussi bas, que la soustraction de l'adverbe *peu*, qui dans la *préface* du *Dictionnaire* précede l'adjectif *importans*, & celle de la derniere phrase du seul passage de cette *préface* que vous ayez rapporté ? Qui ne seroit révolté de vous entendre dire d'un air léger, *il ne faut que lire & comparer*, tandis que vous devriez tomber aux genoux du Public, pour le supplier de n'en rien faire ? . . . . . Monsieur, je vous ai déjà demandé qui vous étiez ; je vous demande à présent ce que vous ambitionnez

bitionnez d'être : car il n'y a que l'intérêt qui puisse vous engager à poursuivre avec autant d'acharnement un homme qui ne vous a jamais fait de mal ; qui n'a même vraisemblablement jamais pensé à vous. A qui avez - vous voulu faire votre cour, en falsifiant si indignement le texte de *Jean-Jaques*? Texte à quoi le retranchement du mot *peu* donne un sens fort opposé à celui que l'Auteur y avoit attaché. Quelle est la créature assez méprisable, pour que vous puissiez acheter sa protection, en vous exposant à être convaincu à la face de l'univers du plus déshonorant de tous les mensonges ? Vous vous êtes sans doute flatté qu'on ne daigneroit pas vérifier vos citations ; à certains égards vous vous êtes rendu justice : mais si votre personne, qui que vous soyez, rend votre conduite sans conséquence, le nom seul de l'homme que vous outragez a le droit d'attirer l'attention de tout ce qui sait apprécier ses vertus, ses qualités, ses talens, & ses ouvrages. Aussi on a eu beau me dire que vous ne méritiez pas une réfutation, je n'ai pu me réduire au silence. Eh ! pourquoi ne parerois-je pas les coups que vous vous *efforcez* de porter à la mémoire de *Jean-Jaques*, moi qui aurois voulu garantir sa personne de la piqûre d'un insecte ?

Nous n'aurions pas borné ainsi nos observations si Rousseau vivoit encore ; & nous comptions en donner un bien plus grand nombre lorsque nous publiâmes notre Prospectus, *parce qu'alors il pouvoit nous répondre. Aujourd'hui qu'il n'est plus, nous nous contenterons d'indiquer ses principales erreurs en Musique. L'amour de la vérité ne nous permet pas de les passer sous silence dans un ouvrage consacré à cet art ; & si nous*

devons respecter la cendre de cet éloquent Ecrivain ; nous devons encore plus préserver ses lecteurs du danger que l'on court quelquefois à le croire.

Quelle impropriété d'expression ! *du danger que l'on court quelquefois à le croire !* S'il y a *du danger* à se tromper en fait de musique, il n'y a surement qu'un léger inconvénient à se tromper en matiere de religion, de morale, de politique..... A qui prétendez-vous persuader, Monsieur, que le *respect que vous devez à la cendre* de Rousseau a *borné vos observations sur ses erreurs en musique*, lorsque vous attaquez avec une licence punissable sa bonne foi, ses mœurs, sa probité, & par conséquent toutes les vertus qui devoient imprimer le plus grand *respect* pour sa personne, depuis sa mort, durant sa vie, même avant son existence, si on avoit pu la prévoir ? Encore une fois, pour qui prenez-vous vos lecteurs ? Il est plus malheureux pour vous qu'il ne vous est donné de le sentir, que *J. J. Rousseau* ait si-tôt terminé son honorable carriere : l'homme à qui vous avez le plus desiré de nuire, sera celui dont la perte vous aura le plus nui : s'il avoit vécu jusqu'à la publication de votre rapsodie, il est présumable, (quoiqu'en dise l'hypocrite *note* que je viens de transcrire), que vous auriez quelques horreurs de moins à vous reprocher. Mais si vous aviez eu le courage *alors que cet éloquent Ecrivain pouvoit vous répondre*, de braver le danger d'être foudroyé, vous l'auriez pu sans risque, il vous auroit laissé japper ; & sa volonté m'ayant été manifestée par sa conduite, j'aurois enchaîné le zele qui me porte à faire retomber sur vous l'exécrable opinion que vous voulez donner de lui. Aujourd'hui

mes devoirs font changés ; fon filence étant devenu forcé, le mien deviendroit coupable. Il m'en eût coûté, fans doute, pour m'élever jufqu'à l'imiter, il m'en coûte d'une autre façon pour m'abaiffer jufqu'à vous répondre : mais de même que tout m'eût été poffible pour lui complaire, tout me l'eft, tout me le fera pour le défendre. Une eftime auffi inaltérable, un refpect auffi profond, une amitié auffi ardente, en un mot des fentimens tels que ceux que je conferve pour lui, ne trouvent point d'efforts au-deffus, ni de foins au-deffous d'eux.

Quel autre motif que celui de la jaloufie pourroit lui avoir fait dire dans la préface de fon Dictionnaire, page viij. « J'ai » traité la partie harmonique dans le fyftême de la baffe fon- » damentale, quoique ce fyftême imparfait & défectueux, à » tant d'égards, ne foit point, felon moi, celui de la nature » & de la vérité, & qu'il en réfulte un rempliffage fourd & » confus plutôt qu'une bonne harmonie » (17).

L'ignorance ou la mauvaife foi peuvent feules avoir dicté cette phrafe. Quoiqu'il foit démontré que Rouffeau n'entendoit pas bien le fyftême de la baffe fondamentale, puifqu'il en a fi mal expliqué plufieurs parties, nous croirions néanmoins lui faire injure, fi nous le foupçonnions de ne l'avoir pas entendu affez pour lui rendre la juftice qu'il mérite.

Il *n'entendoit pas bien ce fyftême*, puifqu'il l'a *mal expliqué ;* & puis, il l'entendoit *affez pour lui rendre la juftice qu'il mérite.* Le bel éloge que voilà de ce fameux *fyftême !* Mais

(17) Si je ne craignois de trop multiplier les citations, je rapporterois ici la fuite de ce paragraphe, & le lecteur (que j'invite à le lire dans la *préface du Dictionnaire*) jugeroit fi c'eft ainfi que la *jaloufie* fait parler.

à votre avis, Monsieur, le soupçon de *mauvaise foi*, est donc moins injurieux que celui d'*ignorance*? Je suis bien sûre que *Rousseau* ne pensoit pas ainsi. Cette différence entre vous, & lui, est une suite nécessaire de toutes les autres.

Si ce n'est pas l'ignorance, c'est donc la mauvaise foi; & alors, qui a pu la faire naître, si ce n'est la jalousie?

Pour cette fois, Monsieur, je viens à votre secours, ce que vous ne faites qu'avancer, j'en apporte la preuve. *Rousseau* a dit en parlant de Rameau : « il faudroit que la nation lui » rendît bien des honneurs pour lui accorder ce qu'elle lui » doit » (18). Qui ne reconnoîtroit dans cette phrase choisie entre beaucoup d'autres du même ton, le langage de la *jalousie?* N'est-ce pas là mot pour mot, celui que vous, & vos pareils, tenez à l'égard de *J. J. Rousseau?* La patience échappe: *Rousseau* jaloux de Rameau!..... Quelle pitié!..... Apprenez, Monsieur, puisque vous en êtes encore là, que *Rousseau* avoit dans la tête dequoi exciter la *jalousie* de tous ceux qui en sont susceptibles; & dans le cœur, dequoi n'en concevoir de personne.

Elle est encore prouvée par la préférence qu'il donne gratuitement au système de Tartini sur celui de Rameau. Aucune raison ne pouvoit l'y déterminer. 1°. *Parce que celui de Rameau existoit près de quarante ans avant celui de Tartini, & que par conséquent Rameau a le mérite de l'invention.*

Puisque le système de Rameau, & celui de Tartini ne se ressemblent point, je ne vois pas que *le mérite de l'invention*

(18) Extraits d'une lettre de M. *Rousseau* à M..... sur les ouvrages de M. Rameau. *Œuvres diverses* Tome II. pag. 376.

appartienne plus à Rameau qu'à Tartini, quoique le dernier n'ait écrit que *près de quarante ans* après l'autre. Le beau titre à faire valoir en fait de fyftêmes que celui de l'ancienneté ! Copernic ne l'a-t-il pas emporté fur Ptolomée, & Newton fur Defcartes, en dépit du droit d'aîneffe ? Au furplus, fi les fyftêmes de Rameau, & de Tartini ne font pas plus utiles que ne le jugent quelques gens qui s'y entendent, le *mérite de l'invention* fe réduit à peu de chofe ; & la *préférence* qu'on donne à l'un fur l'autre eft en effet très-*gratuite*.

2°. *Parce que, quoiqu'antérieur à celui de Tartini, il embraffe un plus grand nombre d'objets.*

N'auroit-il pas fallu dire qu'il contient *un plus grand nombre* de rêves ? Peut-on s'en rapporter à vous, Monfieur ; vos connoiffances & votre bonne foi, font-elles mieux établies que tous les fyftêmes de la baffe fondamentale de Zarlin, de Rameau, de Fux, & de Tartini ?

3°. *Parce que la plus grande partie de ce que dit Tartini eft contenue dans ce qu'enfeigne Rameau.*

Quand vous m'aurez mife au fait de ce que contient cette troifieme raifon, qui ne foit pas compris dans la précédente, je tâcherai de vous répondre, Monfieur ; jufques-là je ne le pourrois fans me répéter ; & les redites ne font bonnes qu'en mufique ; encore faut-il qu'elles foient ménagées avec art.

4°. *Parce que, dans ce que Tartini préfente fous des idées différentes, on n'apprend rien qui ne foit dans Rameau.*

Des idées différentes qui n'apprennent que les mêmes chofes !..... Voilà qui n'eft pas trop facile à entendre. Cependant, quand on fait qu'*ut* dieze & *re* bémol, qui font deux

objets très - *différens*, ſe prennent l'un pour l'autre dans le genre enharmonique, & qu'à l'aide de la *baſſe fondamentale* tout cela s'explique très-clairement, il n'y a plus, Monſieur, qu'à tirer la conſéquence de votre raiſonnement, & pour cela, on n'a qu'à ſe dire, *des idées différentes* de celles qu'on avoit déjà, & qui ſont pourtant les mêmes, ne ſont *différentes* que parce qu'on les avoit déjà. Oh! Ceci eſt certainement l'équivalent du genre enharmonique.

Si l'un des deux ſyſtêmes doit avoir l'avantage, on voit que ce ne doit pas être celui de Tartini (19).

On voit! En vérité, Monſieur, on peut avoir de très-bons yeux, & ne point voir cela : *Rouſſeau* qui n'étoit point aveugle a vu tout le contraire ; & bon nombre de gens très-clairvoyans, ne voyent rien qui puiſſe les décider en faveur de l'un de ces deux ſyſtêmes, ſi diverſement appréciés.

Le Pere Souhaitty religieux de l'Obſervance, a donné en 1677 *un Eſſai intitulé, nouveaux Elémens du chant. Il y propoſe une nouvelle maniere d'écrire le plain-chant, ou la muſique, en ſe ſervant de chiffres au lieu de notes. Voici comme il s'exprime à la page* 3 *de ſon ouvrage.* " 1, s'ap-
» pelle *ut;* 2, *re;* 3, *mi;* 4, *fa;* 5, *ſol;* 6, *la;* 7, *ſi;* ou ſi
» on l'aime mieux, 1, s'appelle *un;* 2, *deux;* 3, *trois;* 4,
» *quart;* 5, *cinq;* 6, *ſix;* 7, *ſept;* on choiſira ; car cela eſt
» indifférent ».

Quant aux octaves inférieures, le Pere Souhaitty les exprime par les mêmes chiffres avec une virgule 1, 2, 3, *&c...*

(19) *Note* de la page 676 du Tome III. de l'*Eſſai ſur la Muſique*.

& il exprime les ſupérieures par les mêmes chiffres avec un point, 1. 2. 3. *&c.*

C'eſt-là préciſément la méthode que Rouſſeau a publiée comme de lui en 1743, *& dont il donne un précis au mot* notes *dans ſon Dictionnaire de muſique, ſans indiquer ni dans l'un, ni dans l'autre endroit la ſource où il avoit puiſé. Il eſt fâcheux pour un philoſophe auſſi ami de la vérité que l'étoit Rouſſeau, qu'on ne puiſſe ſuppoſer qu'il ait eu de ſon côté la même idée que le Pere Souhaitty, puiſqu'à la fin de l'article* ſyſtême *de ſon Dictionnaire, il nomme le Pere Souhaitty parmi d'autres auteurs de ſyſtêmes, mais ſans faire connoître nulle part en quoi conſiſtoit celui de ce religieux. Or comme le Pere Souhaitty n'a jamais fait d'autre ſyſtême que celui d'une nouvelle maniere de noter la muſique, & que Rouſſeau le cite, il le connoiſſoit donc; puiſqu'il le connoiſſoit, & que ces deux ſyſtêmes n'en ſont qu'un, Rouſſeau a donc donné comme de lui, ce qui étoit d'un autre* (20).

Ce ſyllogiſme eſt bien digne de vous, Monſieur; on ne vous accuſera pas de l'avoir *puiſé* dans une *ſource* étrangere. Avec tout cela il me ſurprend. Comment pouvez-vous penſer que *Jean-Jaques* n'eût pas été frappé d'une inconſéquence qui vous choque; & qu'il eût eu l'ineptie de parler du Pere Souhaitty, s'il avoit voulu s'emparer de ce que ce religieux appelle très-improprement *ſa découverte*, puiſqu'il étoit ſi peu connu, que, même ſelon vous, *Jean-Jaques* n'avoit qu'à ſe taire pour faire croire qu'il ne le connoiſſoit pas? La bonne foi qui n'a pas beſoin d'adreſſe, ne fait point de gaucheries: mais vous,

(20) *Eſſai ſur la Muſique*, Tome III. page 688.

Monſieur, vous en faites une inconcevable, en diſant des ſyſtêmes du Pere Souhaitty, & de *Jean-Jaques*, *ces deux ſyſtêmes n'en ſont qu'un*, lorſque, pour ſe convaincre du contraire, *il ne faut que lire & comparer.* C'eſt préciſément ce que je fais : j'ai ſous les yeux les *Elémens du chant*, & la *Diſſertation ſur la muſique moderne.* C'eſt de ces deux ouvrages que je vais tirer la preuve de votre turpitude : humiliation à laquelle vous n'avez pu vous expoſer, que dans l'eſpérance que la gloire de *Rouſſeau* ne ſeroit aſſez chere à qui que ce ſoit, pour qu'on ſe livrât à un examen ſi dangereux pour la vôtre. Vous vous êtes lourdement trompé : (je veux bien en paſſant donner cet avis à tous les méchans que ſon ombre importune encore); *Rouſſeau*, le plus attachant des hommes, même par ce qui s'oppoſoit en lui à la perfection que la nature humaine ne comporte pas, a laiſſé nombre d'amis qu'on bleſſe perſonnellement en attaquant ſa mémoire : je ne ſuis pas la ſeule qui veille à ſes intérêts avec une application infatigable; pluſieurs l'ont déjà victorieuſement défendue; leurs armes dureront long-tems ; elles ſont d'auſſi bonne trempe que leur zele. Malgré ce que j'ai dit plus haut, comme il n'y a rien ſur quoi tout le monde penſe de même, il a fallu que je briguaſſe l'honneur d'entrer en lice avec vous, Monſieur, on vouloit me le diſputer. Cela vous étonne ?.... Mais ſongez donc qui vous attaquez ; & voyez s'il eſt poſſible d'imaginer une circonſtance où il ne ſoit pas honorable de repréſenter *J. J. Rouſſeau.* Quant à moi, quoique je n'aye pas la ſottiſe de m'exagerer l'idée de mes talens, la dignité de ce rôle éleve aſſez mon ame, pour m'inſpirer la confiance de le

remplir

remplir avec ſuccès. Venons à la comparaiſon de *ces deux ſyſtèmes*, qui, s'il faut vous en croire, *n'en ſont qu'un.*

Le révérend Pere *Jean-Jaques* Souhaitty *rejette abſolument de ſa méthode toutes ſortes de clefs* (21).

J. J. Rouſſeau ſupprime toutes les clefs uſitées, mais il les remplace ; & celle qu'il a imaginée a cet avantage ſur les clefs de la méthode ordinaire, qu'elle fait connoître au premier coup d'œil, ſi on eſt dans le ton majeur qu'elle indique, ou dans ſon relatif : premiere différence.

Le Pere Souhaitty *ne reçoit point les différences ordinaires de b. mol, & de b. quarre* (22).

Rouſſeau exprime le bémol par une ligne qui croiſe la note en deſcendant : *ſi* bémol 7̸, & ne retranche que le béquarre : ſeconde différence.

Le Pere Souhaitty *appelle indifféremment* 1 ut, *ou* un ; 2, re *ou* deux ; 3, mi *ou* trois ; 4, fa *ou* quart, *&c.* (23).

Rouſſeau ne laiſſe point cette alternative : troiſieme différence.

Le Pere Souhaitty *marque le dièſe par un* point interrogant (?) (24).

Rouſſeau emploie à cet uſage une ligne oblique qui croiſe la note en montant de droite à gauche : *ſol* dièſe par exemple s'exprime ainſi, 5̸ : quatrieme différence.

Le Pere Souhaitty marque le *tremblement pur* par un point admiratif (!) (25).

(21) *Elémens du chant*, pag. 3.
(22) Même page.
(23) *Elémens du chant*, page 3.
(24) Page 4.
(25) Même page.

Cet *agrément* n'étoit vraiſemblablement pas connu de *Rouſſeau* (malgré les *nouveaux Elémens du chant*), car il n'en fait aucune mention : cinquieme différence.

Le Pere Souhaitty marque *l'octave inférieure par une virgule* , 1 , 2 , 3 , &c. *& l'octave ſupérieure par un point* , 1. 2. 3. &c. (26).

Rouſſeau marque les octaves ſupérieures par un point au-deſſus du chiffre $\dot{1}$, $\dot{2}$, $\dot{3}$, &c. & les octaves inférieures par un point au-deſſous du chiffre $\underset{\cdot}{1}$, $\underset{\cdot}{2}$, $\underset{\cdot}{3}$, &c. ou bien par la ſeule poſition des chiffres, en plaçant ceux qui appartiennent à l'octave ſupérieure au-deſſus de la ligne horiſontale qui porte les chiffres de l'octave intermédiaire, & au-deſſous de cette ligne, ceux qui appartiennent à l'octave inférieure. Quand il veut ſortir de ces octaves pour monter, ou deſcendre, il ajoute une ligne accidentelle au-deſſus, ou au-deſſous des chiffres déjà poſés hors de la ligne principale ; & au moyen de trois lignes ſeulement, il peut parcourir l'étendue de cinq octaves ; ce qu'on ne ſauroit faire dans la muſique ordinaire, à moins de dix-huit lignes : ſixieme différence.

On a vu quel uſage le Pere Souhaitty fait de *la virgule* (27).

Rouſſeau ne s'en ſert que pour ſéparer les tems de la meſure : objet dont le Pere Souhaitty ne s'eſt nullement occupé : ſeptieme différence. Mais ..... j'ai tort ..... ce ne ſont pas les différences qu'il faut compter ; elles ſont innombrables ; ce ſont les rapports : or je ſoutiens qu'il n'y en a qu'un ſeul, l'adoption des chiffres : encore ce rapport eſt-il anéanti par

(26) *Elémens du chant*, page 9.
(27) Même page.

la maniere de les employer. C'eſt ce dont ſe convaincront aiſément tous ceux à qui *l'amour de la vérité* inſpirera le courage de comparer ces DEUX ſyſtêmes également rejettés. C'eſt ce que l'Académie royale des ſciences a autoriſé à croire quand elle a dit :

« Quoi qu'en général la maniere d'écrire la muſique ſur une » ſeule ligne horiſontale & AVEC DES CHIFFRES, ne ſoit pas » nouvelle puiſque les anciens l'écrivoient ainſi (28), & qu'il » y a plus de ſoixante-cinq ans qu'on a penſé à employer les » chiffres à cet uſage, il faut avouer que le ſieur *Rouſſeau* a » donné à cette méthode une toute autre étendue que celle » qu'on lui avoit donnée juſqu'à préſent, & que ce qu'il y a » ajouté peut en quelque maniere la lui rendre propre.

» Du reſte il paroît à l'Académie que cet ouvrage eſt fait » avec art, & énoncé avec beaucoup de clarté ; que l'auteur » eſt au fait de la matiere qu'il traite ; & qu'il eſt à ſouhaiter » qu'il continue ſes recherches pour la facilité de la pratique » de la muſique » (29).

Ce jugement tire à conſéquence, Monſieur : d'autant plus qu'il n'eſt pas, comme le vôtre, dicté par la partialité ; la reſpectable compagnie qui l'a porté, n'avoit aucun intérêt, & ne pouvoit avoir aucun penchant à favoriſer *J. J. Rouſſeau*, en qui elle ne voyoit qu'un étranger que rien ne rendoit recom-

(28) Voilà, ce me ſemble, de quoi dépouiller le Pere Souhaitty du titre d'inventeur de l'expreſſion élémentaire des 7 notes, tout auſſi bien que *J. J. Rouſseau*, & le laiſſer beaucoup plus pauvre.

(29) Extrait des Regiſtres de l'Académie royale des Sciences du 5 ſeptembre 1742.

mandable, & qui étoit loin d'annoncer le degré de considération où ses vertus, & ses talens devoient un jour le faire parvenir, & que ses envieux lui ont fait payer si cher. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet; parce qu'il ne s'agit pas ici de savoir si le systême de *Rousseau* est bon, mais s'il est à lui. Ce n'est pas tout : il promet de donner, s'il y est encouragé par le public, un autre ouvrage qui contiendra les principes absolus de sa méthode, tels qu'ils doivent être enseignés aux écoliers.

« J'y traiterai (dit-il) d'une nouvelle maniere de chiffrer » l'accompagnement de l'orgue & du clavecin, entiérement » différente de tout ce qui a paru jusqu'ici dans ce genre, & » telle qu'avec quatre signes seulement, je chiffre toute sorte » de basse continue, de maniere à rendre la modulation & la » basse-fondamentale toujours parfaitement connue de l'ac- » compagnateur, sans qu'il lui soit possible de s'y tromper. » Suivant cette méthode, on peut sans voir la basse figurée, » accompagner très-juste par les chiffres seuls, qui au lieu » d'avoir rapport à cette basse figurée l'ont directement à la » fondamentale, &c. » (30).

Voilà, pour un ignorent en musique, un engagement bien téméraire! Cependant, Monsieur, *Rousseau* étoit homme à tenir ce qu'il promettoit; & certes il n'avoit pas *puise* cet ouvrage dans la riche *source* des *nouveaux Elémens du chant.* Mais je me crois obligée de revenir sur la partie concluante de votre merveilleux article : car vous êtes un de ces raisonneurs pressans avec qui il ne faut rien laisser en arriere. Vous

(30) Preface de la Dissertation, page 15.

dites donc, Monſieur, en parlant de la *découverte* du Pere Souhaitty :

C'eſt - là préciſément *la méthode que Rouſſeau a publiée comme de lui en* 1743, *& dont il donne un précis au mot* notes *dans ſon Dictionnaire de muſique.*

C'eſt ce qui vient d'être démontré avec la derniere évidence : perſonne n'en peut diſconvenir.

Sans indiquer ni dans l'un, ni dans l'autre endroit, la ſource où il avoit puiſé !

Je vous demande bien pardon, Monſieur ; fidele à ſes principes, *Rouſſeau* a mis ſon nom à ſa *Diſſertation*, & à ſon *Dictionnaire.*

Il eſt fâcheux pour un philoſophe auſſi ami de la vérité que l'étoit Rouſſeau, qu'on ne puiſſe ſuppoſer qu'il ait eu de ſon côté la même idée que le Pere Souhaitty, puiſqu'à la fin de l'article ſyſtême de ſon Dictionnaire, il nomme le Pere Souhaitty parmi d'autres auteurs de ſyſtêmes.

J'ai répondu à cela, de façon, ce me ſemble, à vous conſoler d'un ſi grand malheur.

Mais ſans faire connoître nulle part en quoi conſiſtoit celui de ce religieux.

C'étoit ce qu'on pouvoit faire de mieux pour le Pere Souhaitty ; à qui toutefois on ne ſauroit reprocher d'avoir parlé de la muſique, auſſi peu, & auſſi niaiſement qu'il l'a fait, puiſque l'excuſe de ſon ignorance eſt dans la date de ſon écrit. D'ailleurs, il eſt tout ſimple qu'animé du deſir de la gloire de Dieu, & non du deſir des progrès de l'art, il ait fait du plain-chant, ſon principal, & preſque ſon unique objet. Ce

à quoi on ne devoit pas s'attendre, Monſieur, c'eſt à vous voir dire que le Pere Souhaitty *propoſe une nouvelle maniere de noter le plain-chant* ou *la muſique*, comme ſi un auſſi grand muſicien que vous, pouvoit prendre l'un, pour l'équivalent de l'autre. C'étoit *& la muſique* qu'il falloit dire, dès que pour accuſer *Rouſſeau* de plagiat, vous vouliez étendre juſqu'à elle, le ſyſtême du Pere Souhaitty, malgré le cri de votre conſcience. Si *Rouſſeau* avoit rendu compte du ſyſtême de ce bon religieux, vous ne manqueriez pas de dire que ce n'auroit été que pour faire valoir le ſien.

Or, comme le pere Souhaitty n'a jamais fait d'autre ſyſtême que celui d'une nouvelle maniere de noter la muſique, & que Rouſſeau le cite, il le connoiſſoit donc;

Quoiqu'il ne connût pas le pere Souhaitty lorſqu'il eut *de ſon côté la même idée que lui* (celle de ſe ſervir de chiffres s'entend) non-ſeulement il le connoiſſoit lorſqu'il l'a *cité*, mais encore il l'a fait connoître à beaucoup d'autres. Sans lui combien de gens ne ſoupçonneroient pas que le pere Souhaitty eût jamais exiſté ! Vous-même, Monſieur, ne l'auriez peut-être jamais ſu, s'il n'en avoit pas parlé dans ſa *Diſſertation* (31), & dans ſon *Dictionnaire*.

Puiſqu'il le connoiſſoit, & que ces deux ſyſtêmes n'en ſont qu'un, Rouſſeau a donc donné comme de lui, ce qui étoit d'un autre.

Si cette odieuſe imputation qui choque autant le bon ſens que la juſtice, & dont le caractere de *Rouſſeau* devoit ſi bien le garantir, n'eſt pas détruite par tout ce que j'ai dit, & prouvé

(31) Page 65.

jusqu'ici, il faut que la vérité renonce à se faire jour au travers des nuages dont l'imposture l'enveloppe. Cependant, il seroit absurde que je m'en tinsse à parler pour *Rousseau* quand je peux le faire entendre lui-même. Or, comme les gens qui argumentent & agissent comme vous, Monsieur, ne sont pas d'une espece assez rare pour qu'il n'ait pas pu prévoir qu'il s'en trouveroit, & qu'il leur a répondu d'avance, je dois vous adresser la réponse qu'il leur a faite : la voici.

« Dans l'état d'imperfection où sont depuis si long-tems » les signes de la musique, il n'est point extraordinaire que » plusieurs personnes aient tenté de les refondre ou de les » corriger. Il n'est pas même étonnant que plusieurs se soient » rencontrés dans le choix des signes les plus propres à cette » substitution, tels que sont les chiffres. Cependant, comme » la plupart des hommes ne jugent gueres des choses que sur » le premier coup-d'œil, il pourra très-bien arriver que par » cette unique raison de l'usage des mêmes caracteres on m'ac- » cusera de n'avoir fait que copier, & de donner un systême » renouvellé ».

(Ce seroit vous faire bien de la grace, Monsieur, que de vous classer avec ces hommes-là.)

« J'avoue qu'il est aisé de sentir que c'est bien moins le » genre des signes que la maniere de les employer qui cons- » titue la différence en fait de systêmes : autrement il fau- » droit dire, par exemple, que l'algebre & la langue fran- » çoise ne sont que la même chose, parce qu'on s'y sert éga- » lement des lettres de l'alphabet ; mais cette réflexion ne sera » probablement pas celle qui l'emportera, & il paroît si heu-

„ reux par une feule objection, de m'ôter à la fois le mérite
„ de l'invention, & de mettre fur mon compte les vices des
„ autres fyftêmes, qu'il eft des gens capables d'adopter cette
„ critique, uniquement à raifon de fa commodité „.

(Ici, Monfieur, il femble que *Rouffeau* vous ait eu perfonnellement en vue.)

“ Quoiqu'un pareil reproche ne me fût pas tout-à-fait in-
„ différent, j'y ferois bien moins fenfible qu'à ceux qui pour-
„ roient tomber directement fur mon fyftême. Il importe beau-
„ coup plus de favoir s'il eft avantageux, que d'en bien con-
„ noître l'auteur; & quand on me refuferoit l'honneur de
„ l'invention, je ferois moins touché de cette *injuftice* que
„ du plaifir de le voir utile au Public. La feule grace que j'ai
„ droit de lui demander, & que *peu de gens m'accorderont*,
„ *c'eft de vouloir bien n'en juger qu'après avoir lu mon ou-*
„ *vrage, & ceux qu'on m'accuferoit d'avoir copiés* (32) „.

Cela fuffiroit en effet à l'entiere juftification de *Rouffeau*; & je me ferois bornée à faire comme lui cette demande, fi j'avois eu plus que lui, lieu d'efpérer de l'obtenir. Au refte, Monfieur, afin qu'on ne m'accufe pas de *donner comme de moi ce qui eft d'un autre*, je déclare à toutes les Nations (qui doivent s'arracher nos ouvrages), que pour écrire des chofes fort différentes de celles que vous avez écrites, je me fuis fervie des mêmes lettres, des mêmes fyllabes, des mêmes mots, de la même ponctuation, enfin, à l'orthographe près, des mêmes fignes que vous. Cette précaution n'eft point fuperflue; car enfin, fi vous ne les avez pas plus inventés que le

(32) Préface de la *Differtation*, page 13.

Pere Souhaitty n'avoit inventé les chiffres, toujours eſt-il vrai que vous avez fait de ces ſignes, comme le Pere Souhaitty a fait des chiffres, un uſage dont aucun moderne ne s'étoit encore aviſé; & que c'eſt, ſelon vous, & vos adhérens, une façon inconteſtable de s'en aſſurer la propriété.

Rouſſeau, (Jean-Jaques) né à Geneve en 1708, *étoit fils d'un horloger; ſa mere de la maiſon de Bernard ou Bernardi, originaire d'Italie, mourut en couches de lui.*

Rouſſeau n'étoit point né en 1708, Monſieur, mais le 4 Juillet 1712. C'eſt de lui-même que je le tiens: je ne puis avoir mal entendu; car il ne me l'a point dit, il me l'a écrit: j'ai ſa lettre ſous les yeux; & comme vous pouvez vous en appercevoir, je ſais lire.

Son pere ayant eu une querelle avec un officier, & en ayant reçu un affront, ils ſe battirent. Ayant bleſſé l'officier, il fut condamné à huit jours de priſon, & à une légere amende; mais ne voulant ſubir ni l'une ni l'autre de ces punitions, il quitta Geneve, & alla s'établir à Nyon, où il ſe remaria.

Egalement incapable de réſiſter à l'autorité des loix, & de ſupporter les abus du pouvoir, le pere de *Rouſſeau* ayant à l'occaſion de cette *querelle*, éprouvé une injuſtice de la part du Conſeil, quitta Geneve pour n'y plus revenir, *& alla s'établir à Nyon, où il ſe remaria.*

Son fils, dont il s'agit dans cet article, ſe mit en apprentiſſage chez un Graveur à Geneve; mais ayant alors la plus grande averſion pour toute eſpece de métiers, il quitta Geneve en 1728; *& c'eſt à cette époque qu'a commencé le roman de ſa vie: il parcourut divers Etats, ne put reſter dans aucun*

pays ; & après avoir eu une jeuneſſe fort orageuſe , & changé pluſieurs fois de religion , ne goûta pas dans ſa vieilleſſe le repos & l'aiſance que ſa célébrité auroit dû lui procurer.

Je ſens , Monſieur, qu'à l'aide de cette prétendue *averſion pour toute ſorte de métiers* , il vous ſeroit bien doux d'établir entre les goûts , la conduite , & les écrits de *Jean-Jaques* , une oppoſition dont vous tireriez grand parti ; quoiqu'il ne fût ni extraordinaire , ni choquant , qu'à l'âge de 50 ans , il eût conſeillé dans *Emile* , ce à quoi ſa *jeuneſſe fort orageuſe* n'auroit pas voulu ſe plier. Malheureuſement , je ne puis contribuer à vous procurer cette délicieuſe jouiſſance ; car ce ne fut point par *averſion* pour le *métier* de graveur , que *Jean-Jaques quitta Geneve* , mais pour ſe ſouſtraire à la brutalité du maître qui le lui enſeignoit. Le ſeul *métier* pour lequel *Jean-Jaques* ait eu de l'*averſion* eſt celui de Procureur , auquel on l'avoit d'abord deſtiné , & pour lequel ſon incapacité , très-croyable aſſurément , le fit exclure de la maiſon où on l'avoit placé pour l'apprendre. Mais Monſieur , qu'appellez vous *le roman de ſa vie* ? Il me ſemble qu'on entend par *roman* un tiſſu d'aventures ſuppoſées. Eſt-ce qu'il ne ſeroit pas vrai que *Jean - Jaques* eût vécu comme il a vécu ? . . . . . Ce qui l'eſt inconteſtablement , c'eſt que vers ſa ſeizieme année , il fit à Turin abjuration de la religion Proteſtante , dans le ſein de laquelle il rentra , étant à Geneve en 1754. Voilà comment , à votre avis , il a *changé pluſieurs fois de religion* ; & comment , au mien , il n'en a changé qu'une.

(*Tout ceci eſt tiré d'une vie de Rouſſeau que nous avons ſous les yeux , faite par lui , & écrite de ſa main*).

Cela eſt impoſſible, Monſieur : car ce n'eſt certainement pas à vous qu'il l'a confiée. Quel ſeroit donc l'être déteſtable, qui, après avoir marqué à *Jean-Jaques* aſſez d'attachement pour gagner ſa confiance, au point d'en obtenir un ſi précieux dépôt, auroit eu l'infamie de vous le livrer ; à vous, l'ennemi perſonnel de *Jean-Jaques*, ou (ce qui eſt plus honteux encore) le vil complaiſant de ſes ennemis ? Il n'y a peut-être qu'un ſeul homme capable d'une ſi monſtrueuſe trahiſon ; & il eſt phyſiquement impoſſible que cet homme-là s'en ſoit rendu coupable. Vous m'entendez..... Non, Monſieur, je le répete, vous n'avez point *une vie de Rouſſeau, faite par lui, & écrite de ſa main* : je nie ce fait auſſi hardiment que ſi je vous avois ſuivi depuis le berceau juſqu'à cette heure. Vous pouvez avoir, tout au plus, quelques lettres adreſſées par *Rouſſeau*, à quelqu'un de recommandable, que la reconnoiſſance l'aura porté à informer du détail de ſes premieres années. Si vous en avez, Dieu ſait par quelles voies ! Vous n'eſpérez pas, je penſe, qu'on les ſuppoſe honnêtes, vu l'uſage & le myſtere que vous faites de ces intéreſſantes lettres : ſi vous les aviez eues par des moyens que vous oſaſſiez avouer, vous auriez recherché les reſpectables Editeurs des ouvrages de ce grand homme ; vous auriez deſiré qu'elles fuſſent inſérées dans la ſuperbe collection qu'ils ont entrepriſe ; vous auriez ſenti que votre nom étoit digne de figurer à côté de ceux des gens eſtimables qui ont enrichi cette collection, de ce dont leur bonne fortune les avoit rendus poſſeſſeurs. Voilà ce que l'honneur vous auroit engagé à faire ; comparez le à ce que vous avez fait. Au reſte, ſi vous avez quelques lettres de la main

de *Jean-Jaques*, où il dise qu'il est né en 1708, (ce qui me paroît même fort douteux) c'est qu'il les a écrites dans un tems où il ne savoit pas exactement son âge ; ce qui est fort ordinaire aux très-jeunes gens, qui ne sont pas à portée de s'en assurer.

Cet homme chagrin, bisarre & éloquent, séduisant à lire, dangereux à croire, qu'on admire plus qu'on ne l'aime :

Vos épreuves ont été corrigées avec bien de la négligence, Monsieur ; c'étoit à l'article Voltaire, que cette phrase appartenoit. Ayez soin qu'on la lui restitue, dans l'immensité d'éditions que votre prodigieux *Essai* doit avoir. Il faut rendre justice, même à ceux qui la refusent aux autres.

A prouvé en musique, & en poésie, que l'esprit pouvoit suppléer aux connoissances.

On ne peut assez admirer combien la phrase suivante est heureusement placée après celle-là.

SES PROFONDES RECHERCHES EN MUSIQUE *l'ont fait parvenir* 1°. *à nous donner un Dictionnaire excellent dans quelques articles.*

(Oui, par exemple, dans ceux où il pense comme vous).

Mais plein de fiel, & de choses absolument fausses dans d'autres.

(Ce n'est pas ainsi qu'en a jugé l'honnête & savant Clairaut).

2°. *A composer son intermede du Devin du Village*, (ah ! il est donc de lui !) *dont l'ensemble est charmant, mais dont les paroles, & la musique examinées séparément, prouvent qu'il n'étoit ni poëte ni compositeur.*

Il faut avouer que Platon & *Rousseau*, étoient deux grands

idiots ! Il eſt impoſſible de n'être pas frappé des reſſemblances qui ſe trouvent entr'eux. Le premier s'aviſe, comme un ſot, de ſe mêler de poéſie & de muſique, ſans y rien entendre ; quoique la poéſie fût preſque ſa langue naturelle, & qu'il eût *appris la muſique des deux plus habiles muſiciens de ſon tems* (33). Le ſecond eſt obligé, comme un ignorant, de mettre de l'*eſprit* à la place des connoiſſances qui lui manquent en poéſie & en muſique, quoiqu'il ait étudié les Poëtes Grecs, Latins, Italiens, & François ; (la preuve en exiſte dans ſes ouvrages) & qu'il ait fait *de profondes recherches en muſique*. Fiez-vous donc à la célébrité !..... Mais que dirons-nous de ces imbécilles Athéniens, qui, tout en penſant que *l'agrément d'une ſenſation eſt préférable à toutes les vérités de la morale* (34), admiroient ſtupidement leur Platon comme une merveille, lui qui étoit bon moraliſte, témoin la *réforme* qui vous engage, Monſieur, à lui faire ſon procès, mais qui *étoit également mauvais muſicien, & mauvais poëte* (35) ? Que dirons-nous des badauts de Paris, qui s'étouffent bêtement depuis vingt-ſept ans aux repréſentations du *Devin du Village*, *dont les paroles & la muſique prouvent* que leur Auteur *n'étoit ni poëte, ni compoſiteur ?* Nous ne parlerons pas d'eux ; ils n'en valent pas la peine : nous dirons ſeulement que les mépriſes du Public de tous les pays, & de tous les ſiécles ſont inconcevables ; qu'on a grand tort de briguer les ſuffrages de la multitude, qui nulle part, en aucun tems n'a le

(33) Avant-propos de l'*Eſſai ſur la Muſique*, pag. *xv*.

(34 Même morceau, pag. *viij*.

(35) Même morceau, pag. *xij*.

sens commun; qu'il faut que vos contemporains, & la postérité, ne s'en rapportent qu'à vous, Monsieur; qu'en fait de sciences, & d'arts, vous êtes le seul juge compétent; & qu'il ne doit subsister de réputations, que celles que vous aurez daigné faire. Oh! certainement, vous vous joindrez à moi pour dire tout cela.

On connoit assez sa vie, ses caprices, & ses paradoxes, pour qu'il ne soit pas besoin d'en parler davantage.

Nous nous contenterons d'observer, que pendant qu'il écrivoit avec acharnement contre le danger des spectacles, il faisoit une comédie. (Narcisse, ou l'Amant de lui-même.)

Oui, *pendant*, rien n'est plus exact. Il fit la mauvaise comédie de *Narcisse* en 1730, la publia en 1752, & écrivit l'excellente lettre sur le danger d'établir des spectacles dans sa patrie (autre rapport avec Platon), en 1758. Au reste, Monsieur, ce *Jean-Jaques* savoit lire dans l'avenir; voyez la réponse qu'il m'a fournie.

« Il est vrai qu'on pourra dire quelque jour: cet ennemi si » déclaré des sciences & des arts fit pourtant & publia des » pieces de théâtre; & ce discours sera, je l'avoue, une satire » très-amere, non de moi, mais de mon siecle » (36).

Que pendant qu'il écrivoit des injures à notre Nation, lui nioit qu'elle eût une musique, & vouloit lui prouver que sa langue n'étoit pas propre à etre mise en chant, il faisoit un opéra *sur des paroles françoises.*

Que trouvez-vous là de contradictoire, Monsieur? *Jean-Jaques* n'avoit pas dit que nous ne pussions pas avoir d'*opéra*,

(36) Fin de la préface de *Narcisse*.

mais que notre langue *n'étoit pas propre à être mise en chant.* Ce qu'il avoit dit, il l'a prouvé : demandez plutôt à M. de Vismes, qui, dans je ne sais quelle feuille du *Journal de Paris*, rejette la mauvaise exécution des nouveaux airs du *Devin du Village*, *sur les fautes de prosodie dont ces airs fourmillent.* (Excuse qui fait pitié)! Or si *Jean-Jaques* n'a pas pu éviter *les fautes de prosodie*, lui qui les sentoit si bien, elles sont donc inévitables, & partant il avoit eu raison de le dire. Il avoit encore dit que nous n'*avions point de musique.* Eh bien! Monsieur, personne ne doit moins trouver que vous qu'il se soit donné un démenti en faisant le *Devin du Village*, car puisque vous avez souverainement décidé qu'*il n'étoit ni poëte*, *ni compositeur*, les notes qu'il a mises sur les paroles de cet intermede, ne sont pas plus de la musique, que ces paroles ne sont de la poésie. Au reste, il ne falloit rien moins que son adresse, pour tirer du chapitre de la musique, matiere à *écrire des injures à une Nation.*

Que pendant qu'il déclamoit par-tout contre les romans, comme n'étant propres qu'à gâter le cœur & l'esprit, il composoit un roman *qui assurément n'est pas propre à former l'esprit & le cœur.*

Si cela est, l'Editeur du livre intitulé, *Esprit, maximes & principes de J. J. Rousseau*, est donc bien coupable, & le Gouvernement bien négligent, l'un d'avoir fait, l'autre d'avoir laissé débiter un recueil dont l'introduction préliminaire contient ce qui suit.

« Jusqu'ici M. *Rousseau* a gardé le silence avec tous les » critiques de sa lettre sur les spectacles; à moins qu'on ne

„ regarde ſon *Eſſai ſur l'imitation théâtrale*, & ſur-tout la
„ *Nouvelle Héloïſe*, comme la meilleure réponſe qu'il pût leur
„ faire, ſelon leur différente façon de penſer. En effet, on
„ ne peut lire ce *roman* moral ſans ſe perſuader de plus en
„ plus, que les ſpectacles, & le théâtre ne ſont nullement l'é-
„ cole des bonnes mœurs, & que les perſonnes religieuſement
„ chrétiennes ſont bien fondées à applaudir à la morale inexora-
„ ble du citoyen de Geneve. Quoi qu'il en ſoit, la *Nouvelle Hé-
„ loïſe* eſt peut-être le meilleur ouvrage que nous ayons en ce
„ genre, même à côté de *Miſs Clariſſe* : la vertu y eſt peinte
„ avec tous ſes traits les plus touchans, & les plus propres à ſe
„ ſoumettre les ames honnêtes. Il eſt aiſé d'y appercevoir le
„ caractere eſſentiel de ſon auteur; & cet excellent *roman*
„ eût ſuffi ſeul pour le faire eſtimer, & lui donner la célé-
„ brité dont il jouit à tant de titres. La *Nouvelle Héloïſe* a
„ ſans doute des défauts; mais ils ſont compenſés par tant
„ de beautés, qu'à peine on les apperçoit : ils prouvent ſeu-
„ lement, que l'eſprit le plus ſublime, & le cœur le plus ver-
„ tueux, ne ſont pas toujours à l'épreuve de la qualité d'Au-
„ teur & de Philoſophe „.

Voilà, Monſieur, un jugement dicté par l'impartialité même. Si la ſévérité du vôtre s'étend juſqu'à vos mœurs, vous êtes un perſonnage bien recommandable : mais ſi par malheur elle ne s'y étendoit pas, comme certaines citations répandues dans votre *Eſſai* invitent à le penſer, quelle opinion elle donneroit de votre caractere ! Faites votre examen.

Que tandis qu'il prêchoit la vertu, la paix, la charité, &c. il faiſoit ſourdement tous ſes efforts auprès des Genevois, pour

pour qu'ils forçassent Voltaire à quitter sa maison des délices; ce qu'il poursuivit avec tant d'instances, qu'il réussit enfin à lui causer ce chagrin, quoique ce grand homme touché de son indigence, lui eût offert généreusement de demeurer avec lui, ou de lui donner en pur don, une maison charmante sur les bords du Lac de Geneve; & alors Voltaire ne s'étoit pas encore permis une seule plaisanterie sur les étranges idées que l'on trouve souvent dans les ouvrages de Rousseau.

Monsieur, cette accusation est trop grave pour y répondre en plaisantant; ou plutôt, trop vague pour y répondre. Tous les honnêtes gens vous somment par ma voix de produire vos preuves : je m'engage à les discuter, à les vérifier, à les détruire. En les attendant je soutiens que vous n'en avez point; que vous n'en pouvez point avoir; & qu'en prenant sur vous d'avancer cette infâme calomnie, vous vous assimilez au bouc émissaire, qui, chargé de toutes les iniquités du peuple le plus endurci, devoit porter toutes les malédictions qu'il avoit encourues.

Cette conduite ne prouve pas une liaison bien suivie dans les idées.

Oh! pour ce reproche-là, Monsieur, on se gardera bien de vous le faire. Il n'y a personne qui ne convienne que vous êtes le plus conséquent des hommes : on en conviendra sur-tout, quand on verra la belle & juste comparaison que vous faites entre une *Sonate* & l'*Algebre;* quand on observera que vous dites, tantôt..... mais quel détail allois-je entreprendre! L'abondance des choses qui constatent la sureté de votre jugement, rendroit leur choix trop difficile; d'ailleurs, ce seroit

outrager vos lecteurs que de ſuppoſer qu'ils ne les ont pas ſaiſies. Cette ſeule conſidération feroit capable de m'arrêter. Pour vous, Monſieur, vous n'avez pas pouſſé les égards ſi loin vis-à-vis des lecteurs de *Jean-Jaques;* vous vous êtes attaché à prouver qu'il n'avoit pas *une liaiſon bien ſuivie dans les idées*, comme s'il étoit poſſible de lire une ſeule ligne de ſes ouvrages, de donner la plus légere attention à ſa conduite, d'obſerver, même très-ſuperficiellement, ſes démarches ſans que cette vérité ſautât aux yeux. Mais pourſuivons.

Il eſt mort en 1778, *âgé de près de ſoixante-dix ans*, *au château d'Ermenonville*, *&c.*

Il eſt mort le 2 juillet 1778, âgé de ſoixante-ſix ans moins deux jours, étant né, je le répete, le 4 juillet 1712.

Rouſſeau a donné à l'Opéra en 1753 *ſon* Devin du Village, *& on a trouvé dans ſes papiers une nouvelle muſique ſur les mêmes paroles. La nouvelle adminiſtration de l'Opéra l'a fait exécuter il y a quelques mois.*

Que ce ſoit préciſément, exactement, fidellement la même muſique *qu'on a trouvée dans ſes papiers*, voilà de quoi tout le monde n'eſt pas intimement perſuadé. Veuve trop peu connue d'un homme bien mal connu, ſeigneur d'Ermenonville, ex-directeur de l'opéra, c'eſt vous trois que cela regarde: tirez-vous de-là le mieux que vous pourrez. J'avoue qu'à la place de chacun de vous, j'en ſerois bien embarraſſée: car, ne pas dépoſer (en lieu où tout le monde puiſſe la voir) la partition de la main de *Jean-Jaques*, c'eſt à coup ſûr, laiſſer ſubſiſter le ſoupçon; & la dépoſer, ſeroit peut-être le changer en certitude.

Mais le Public ne s'eſt pas ſoucié de l'entendre deux ſois.

Admirez, Monſieur, combien je ſuis bonne, je crois fermement que vous n'êtes pour rien dans ce dégoût-là.

Voilà le dernier trait que vous lancez contre *Rouſſeau*, dans un ouvrage qu'on ſeroit bien plus fondé à croire que vous n'avez *entrepris* que pour lui nuire, que vous n'avez été fondé à dire qu'il avoit *entrepris ſa* Diſſertation ſur la muſique *bien plutôt pour nuire à Gui*, *que pour être utile aux muſiciens* (37), puis qu'indépendamment de l'averſion qu'il avoit pour la flatterie, Gui d'Arezzo mort depuis ſept ſiecles, n'avoit plus d'antagoniſtes à flatter; au lieu qu'il ſubſiſte encore, contre la perſonne & les vertus de *Rouſſeau*, un parti, puiſſant par ſon obſcurité même, dont la protection pourroit favoriſer vos vues. Quoi qu'il en ſoit, voici le moment de m'occuper des gentilleſſes fugitives que vous avez dépoſées dans les Journaux.

Après avoir fait à M. Gluck un petit compliment auſſi faux qu'apprêté, vous dites, Monſieur.

Quant à Rouſſeau, j'admire ſon génie, & ſon éloquence m'entraîne.

Son *éloquence* vous *entraîne*! Ah! Perdez l'eſpérance de faire croire à ceux qu'elle *entraîne*, qu'elle ait aucune priſe ſur vous. Jamais, Monſieur, jamais l'*éloquence* de *Jean-Jaques* n'a *entraîné* perſonne dans le bourbier où vous giſſez.

Mais dans un ouvrage ſur la muſique, je ne pouvois vanter ni ſes romans, ni ſes ouvrages philoſophiques.

Eh! Pourquoi non? Vous avez bien pu les dépriſer. La

(37) *Eſſai ſur la Muſique*, Tome III, page 352.

louange eſt-elle plus étrangere que le blâme à *un ouvrage ſur la muſique ?* Et n'avez-vous pas *vanté* cent autres ouvrages qui n'avoient pas le moindre rapport avec cet art ? Vous n'avez point conſulté la convenance, puiſqu'elle ſe trouve violée à chaque page de votre *Eſſai ;* vous avez tout uniment ſuivi le vicieux penchant de votre cœur.

Je n'ai pu parler que de ſes Œuvres en muſique :

Pourquoi donc avez-vous fait mention *des motifs de ſa ſortie de Geneve ;* de ſes *changemens d'états*, *de pays*, *de religion ;* de ſa *jeuneſſe fort orageuſe ;* de ſes *caprices ;* de ſon humeur *chagrine & biſarre ;* de ſes *manœuvres contre Voltaire ?* Appellez-vous tout cela des *œuvres en muſique ?*

M. Brizard qui me paroît aimer la vérité (cela m'avoit paru comme à vous, Monſieur, mais il a écrit une lettre de trop), (38) *auroit dû*, *Monſieur*, *être bien plutôt révolté des véritables ſatires*, *ou ſarcaſmes indécens qui ſe trouvent dans le Dictionnaire de Rouſſeau*, *contre notre grand Rameau*, *que de me voir défendre comme je l'ai fait*, *la mémoire d'un maître chéri*, *&c.* (39).

J'ai lu MOI-MÊME, Monſieur, le *Dictionnaire* de *Rouſſeau ;* j'y ai remarqué quelques faillies d'humeur contre la muſique françoiſe ; humeur que nombre de muſiciens avoient aſſurément bien provoquée : mais je vous défie, vous, ou plutôt vos FURETEURS, d'y trouver une ſeule *véritable ſatire*, un ſeul *ſarcaſme indécent contre notre grand Rameau :* s'il y en avoit, ce feroit bien tant pis pour ſa gloire ; car la *ſatire* ne calom-

(38) *Année littéraire* 1780, N°. 19.
(39) *Année littéraire* 1780, N°. 14.

nie point, elle médit; & une raillerie qui porte à faux n'ayant, par cela même, rien de piquant, ne peut être appellée *ſarcaſme*. On peut dire de ce *Dictionnaire*, & de chacun des ouvrages de ſon ineſtimable auteur, ce qu'il a dit du premier *duo* de la *Serva padrona*: " il ne lui manque que des gens " qui ſachent l'entendre, & l'eſtimer ce qu'il vaut (40) ". Ce n'eſt pas tout; le *Dictionnaire de muſique* eſt le dernier des ouvrages publiés par *Rouſſeau* où il ſoit queſtion de Rameau, & même de muſique; l'approbation de ce *Dictionnaire* eſt datée du 15 avril 1765; le privilege accordé au libraire Ducheſne eſt daté du 17 juillet de la même année; à cette époque, le *Dictionnaire* étoit donc ſorti des mains de *Jean-Jaques* pour n'y plus revenir; & Rameau ne mourut que le 17 ſeptembre 1767. Quand ſa perſonne & ſes mœurs, ne feroient pas auſſi reſpectées qu'elles le ſont dans cet ouvrage, attaque-t-on *la mémoire* d'un homme qui vit encore?.... A quelque point que la méchanceté vous domine, ſi vous aviez la moindre intelligence des mots que vous employez, oſeriez-vous rejetter vos coupables écarts, ſur le deſir de *défendre la mémoire d'un maître chéri?* A moins que vous ne fuſſiez au maillot quand le *Dictionnaire de muſique* parut, êtes-vous pardonnable d'avoir différé juſqu'à préſent, de repouſſer les *véritables ſatires*, *ou ſarcaſmes indécens*, qui, ſelon vous, s'y trouvent contre votre *maître chéri?* Cette conduite eſt à la fois lâche & cruelle; car, d'un côté, vous avez attendu pour vous déclarer l'ennemi de *Rouſſeau*, que la mort l'eût terraſſé; & de l'autre vous avez privé ce *maître* ſi *chéri* du raviſſant

(40) *Dictionnaire de Muſique*, fin de l'article *Duo*.

ſpectacle des merveilleux efforts que vous faites pour le *défendre.* Au ſurplus, Monſieur, je doute que Rameau tînt à grand honneur, le titre dont vous le décorez, & à grand profit, le ſecours tardif que vous lui prêtez, s'il voyoit que vous faites de vos médiocres talens, un uſage qui aviliroit les plus ſublimes. Ce dont je ne doute pas, c'eſt qu'au lieu de vous en tenir à apprendre la muſique de ce *maître chéri*, vous auriez fort bien fait de lui demander des leçons de morale : je ne dirai pas comme vous, qu'il étoit *toujours juſte* ; mais je dirai qu'on ne lui a reproché ni baſſeſſes, ni noirceurs ; que la rudeſſe de ſon ton, & la bruſquerie de ſes manieres, qu'une éducation trop négligée n'avoit pas pu polir, étoient rachetées par beaucoup de droiture, & de probité ; enfin, qu'on ne ſe plaît tant à l'admirer comme grand muſicien, que parce qu'on l'eſtime comme honnête homme.

Je ſerois bien tentée de vous dire, Monſieur, tout ce que l'indignation la plus forte, & la mieux méritée m'inſpire contre vous : mais retenue par la crainte de manquer au Public, & à moi-même, la ſeule choſe que j'ajouterai à celle que l'intérêt de *J. J. Rouſſeau* ne m'a pas permis de ſupprimer, c'eſt que, ſi l'autorité mettoit vis-à-vis de vous, la juſtice à la place de l'indulgence, elle vous défendroit de faire de nouvelles éditions de l'*Eſſai ſur la muſique*, à moins que vous n'y joigniſſiez ma lettre à titre d'*Errata.*

Ce 20 Août 1780.

P. S. Depuis ma lettre écrite, Monſieur, il m'eſt venu un ſcrupule dont il faut que je me delivre. Lorſque vous avez avancé que *J. J. Rouſſeau avoit ſourdement fait tous ſes ef-*

forts auprès des Genevois, *pour qu'ils forçaſſent Voltaire à quitter ſa maiſon des Délices*, *& qu'il avoit réuſſi à lui cauſer ce chagrin*, vous ne pouviez pas en être ſûr, puiſque cela n'eſt pas vrai : mais peut-être l'avez-vous cru, ſur la parole des charlatans dont vous vous êtes rendu l'organe : ils en ont attrapé de plus fins que vous ; en ont ſéduit de mieux fondés en principes. Dans ce cas-là, quelqu'horreur que m'inſpirent les infidélités, les menſonges, les calomnies que vous vous êtes permis ſciemment, méchamment, & de plein gré, je me reprocherois de laiſſer ſubſiſter dans votre eſprit, une erreur que je peux détruire : voici donc ce que je ſais.

Loin que *Rouſſeau* ait manœuvré pour faire chaſſer *Voltaire* de Geneve, il preſſoit le parti populaire, avec lequel ſeul il avoit des relations, de ménager infiniment *Voltaire* à cauſe de ſon crédit auprès de M. le Duc de Choiſeul. La vraie raiſon pour laquelle *Voltaire* quitta Geneve, & rendit les *Délices* à M. Tronchin, fut ſon poëme ſur la guerre civile de Geneve, & ſur-tout la part qu'il avoit voulu prendre aux affaires de la République pendant la derniere Médiation, ce qui lui attira de vifs reproches de la part de M. de Botteville, & le fit haïr du parti Négatif, qui crut avoir à ſe plaindre de lui. Nul homme de ce parti n'alloit plus le voir à Ferney, & ſe voyant irréconciliablement brouillé avec la portion de la ville dans laquelle il avoit eu preſque tous ſes amis, il ſe réſolut à abandonner totalement à M. Tronchin, les *Délices* dont il s'étoit réſervé la poſſeſſion, quoiqu'il fît depuis pluſieurs années, ſa réſidence à Ferney. Tout cela eſt, Monſieur, de notoriété publique à Geneve.

Ce 10 Septembre 1780.

EXTRAIT

Du N°. 37 de l'Année Littéraire 1780.

LETTRE A M. D'ALEMBERT.

SOUFFREZ, Monsieur, que j'aye l'honneur de vous adresser quelques observations sur la lettre qui se trouve dans le Mercure du 14 octobre, page 85. Quoiqu'il fût peu vraisemblable qu'on eût osé abuser d'un nom tel que le vôtre, comme il ne l'étoit gueres plus que vous eussiez écrit cette étonnante lettre, j'ai cru devoir les renfermer, jusqu'à-ce qu'un long silence de votre part l'eût avouée. Vous vous y plaignez, Monsieur, avec une modération exemplaire, d'une note placée à la page 27 de la brochure intitulée : *Rousseau Juge de Jean-Jaques*: à cela je vous reconnois bien ; mais je ne vous reconnois plus quand vous dites, *l'auteur quel qu'il soit* (*car peut-être est-ce un ennemi de feu M. Rousseau*) *paroît avoir la tête fort dérangée.* Cette assertion est d'une dureté tout-à-fait opposée à l'urbanité de votre caractere ; elle outrage le cœur, ou l'esprit de l'Editeur de cette brochure, puisqu'il s'est nommé ; & il répugne à croire que M. *Brooke Bootby* qui n'est connu dans ce pays-ci qu'à titre d'ami de M. *Rousseau*, ait mérité de vous tant de rigueur. De plus, quand il seroit vrai que le Dialogue entre *Rousseau* & un François annonceroit le dérangement de la tête de son auteur, (ce que je nie, & ce que vous ne pouvez affirmer, puisque vous ne l'avez

que

que parcouru), la vertu & le génie ne mettant point à l'abri de l'altération des organes, comment pourroit-on n'y pas reconnoître *Rouſſeau?* Quel eſt l'écrivain, (excepté vous, Monſieur, qui certainement n'en êtes pas l'auteur,) qui, jouiſſant de toutes ſes facultés, pût mettre dans ſes ouvrages la profondeur de raiſonnement, la chaleur d'expreſſions, l'élévation d'idées, & les graces de ſtyle qui éclatent dans celui-là? En vérité, la folie qui écriroit ainſi, décréditeroit à jamais l'éloquence de la raiſon. Ce n'eſt pas tout; à titre d'éclairciſſement vous ajoutez, Monſieur:

1°. *L'auteur de la brochure convient que les articles de muſique fournis à l'Encyclopédie par M. Rouſſeau, ne m'ont été remis qu'en* 1750. *Or, en* 1749 *j'avois donné à l'Académie des ſciences un extrait fort détaillé (& imprimé la même année) de la théorie de M. Rameau.*

C'eſt, Monſieur, ce que perſonne ne vous conteſte, & ce qui eſt fort indifférent à l'objet dont il s'agit. Il en eſt d'autant plus ſurprenant que vous cherchiez à tirer avantage de l'aveu d'un homme que vous regardez comme un fou.

2°. M. Rouſſeau *n'a gueres fait mention de ces principes;* (de ceux de *M. Rameau*) *que pour les combattre; il les avoit d'abord approuvés; mais il changea d'avis depuis une querelle qu'il eut avec ce ſavant muſicien.*

Eh! Monſieur, eſt-il digne de vous de ſuppoſer des motifs vicieux à la révolution qui s'eſt opérée en fait de muſique dans les opinions de M. *Rouſſeau*, quand elle peut en avoir eu d'innocens? A meſure qu'on acquiert de l'expérience, & que le goût ſe perfectionne, on en vient à faire peu de cas de ce

qu'on avoit le plus estimé. Pouvez-vous l'ignorer, vous, qui dans une réponse à la critique que M. *Rameau* avoit faite de vos articles *fondamental*, *&* *game*, défendiez M. *Rousseau*, contre M. *Rameau* lui-même; & difiez à ce dernier: « avant » que d'avoir entendu vos opéras, je ne croyois pas qu'on pût » aller au-delà de Lully & de Campra; avant que d'avoir » entendu la musique des Italiens, je n'imaginois rien au- » dessus de la nôtre »; & voudriez-vous qu'on cherchât dans les petites dissentions qui se sont élevées entre vous, & *le savant musicien*, le principe de la préférence que vous avez enfin donnée à la musique italienne sur la nôtre, c'est-à-dire, sur la sienne?

3°. *On ajoute dans cette même note dont je me plains*, *que la seconde édition de mes Elémens à laquelle j'avois fait quelques additions*, *a paru en* 1768, *immédiatement après le Dictionnaire de musique de M. Rousseau. Or*, *cette seconde édition où je n'ai pas changé un mot depuis*, *est de* 1762, *six ans avant l'impression du Dictionnaire de musique; mais ce qu'il y a de plus singulier*, *c'est que dans ce Dictionnaire à l'article* Mode, *page* 288, *M. Rousseau cite un long passage de mes Elémens*, *qui ne se trouve que dans la seconde édition; preuve incontestable*, si je ne me trompe, *que cette édition a précédé le Dictionnaire*, *& que si M. Rousseau est l'auteur de la note*, *sa mémoire l'a bien mal servi. Il me paroît difficile de répondre à ces faits*, *&* *à ces dates.*

Sans la réputation de candeur que vous vous êtes acquise, Monsieur, sans l'espece de défi qui termine cette période, elle me paroîtroit bien insidieuse, mais cette phrase; *Il me paroît*

difficile de répondre à ces faits, & à ces dates, prouve que vous êtes de bonne foi, & me fait espérer que vous ne me saurez pas mauvais gré de relever les petites inadvertances qui vous sont échappées.

Vous vous êtes fort éloigné de votre exactitude ordinaire, en citant une partie de la note dont vous vous plaignez, Monsieur ; en la relisant vous en serez étonné vous-même. Pour vous épargner la peine de reporter vos yeux sur un ouvrage que vous n'avez pas goûté, je veux vous la transcrire d'un bout à l'autre : la voici.

« Tous les articles de musique que j'avois promis pour l'En-
» cyclopédie, furent faits dès l'année 1749, & remis par M.
» *Diderot* l'année suivante à M. d'*Alembert* comme entrant
» dans la partie mathématique dont il s'étoit chargé : quelque
» tems après, parurent ses Elémens de musique. En 1768 parut
» mon Dictionnaire, & *quelque tems après* une *nouvelle* édi-
» tion de ses Elémens, avec des augmentations. Dans l'inter-
» valle avoit aussi paru un Dictionnaire des Beaux-Arts, où
» je reconnus plusieurs petits articles de ceux que j'avois faits
» pour l'Encyclopédie. M. d'*Alembert* avoit des bontés si ten-
» dres pour mon Dictionnaire de musique, qu'il offrit au Sieur
» Gui d'en revoir obligeamment les épreuves ; faveur que sur
» l'avis que celui-ci m'en donna, je le priai de ne pas
» accepter ».

Remarquez, s'il vous plaît, Monsieur, que M. *Rousseau* dit : « en 1768 parut mon Dictionnaire, & *quelque tems* » *après*, » & non pas *immédiatement après* « une *nouvelle*, » & non pas *la seconde* « édition de ses Elémens avec des

„ augmentations „. Ce n'eſt pas avec vous qu'il faut appuyer ſur l'énorme différence qu'il y a entre les expreſſions que vous prêtez à M. *Rouſſeau* & celles qu'il a employées. Il eſt tout ſimple, Monſieur, que n'ayant donné à cette note, peu faite pour affecter votre tranquillité, qu'une attention très-ſuperficielle, vous ayez, ſans deſſein, ſubſtitué quelques mots à quelques autres: mais cette ſubſtitution tire à de ſi grandes conſéquences pour la mémoire de M. *Rouſſeau*, que toute perſonne honnête qui en ſera frappée deſirera d'en prévenir l'effet. Voilà pourquoi, encouragée par vous-même, je vais tâcher de vous démontrer que cette note ne contient rien qui ne ſoit rigoureuſement vrai; & afin d'expoſer mes preuves dans un ordre qui les rende plus ſenſibles, je vais ſéparer les articles qui la compoſent, & les diſcuter chacun en particulier.

“ Tous les articles que j'avois promis pour l'Encyclopédie „ (dit M. *Rouſſeau*) “ furent faits dès l'année 1749, & remis „ par M. *Diderot*, l'année ſuivante, à M. d'*Alembert*, comme „ entrant dans la partie mathématique dont il s'étoit chargé: „ quelque tems après parurent ſes Elémens de muſique „. C'eſt, Monſieur, ce que vous ne détruiſez pas; car, en diſant: *or en 1749 j'avois donné à l'Académie des ſciences un extrait fort détaillé* (*& imprimé la même année*), *de la théorie de M. Rameau*, il eſt ſi vrai que vous ne prétendez pas parler de vos Elémens, que vous ajoutez, *extrait dont mes Elémens de muſique ne ſont que l'extenſion.* Eh bien! Monſieur, c'eſt préciſément cette *extenſion* qui forme vos Elémens dont M. *Rouſſeau* parle. Or ils ne parurent qu'en 1752: on n'en ſauroit douter, puis qu'indépendamment de la notoriété publique,

& de la date que porte l'édition, on en trouve la preuve dans une note de votre réponse à M. *Rameau* que j'ai déjà citée. Vous y dites en propres termes, en parlant d'un savant Italien : « il est le premier qui m'ait fait cette objection sur » l'accord de *sixte superflue*, dès l'année 1752, où parut la » premiere édition de ces Elémens de musique, &c. » M. *Rousseau* est donc fondé à dire, malgré l'*extrait fort détaillé imprimé en* 1749, que vos Elémens de musique parurent *quelque tems après* que ses articles de musique vous eurent été remis par M. *Diderot*, puisqu'ils vous le furent en 1750.

« En 1768 parut mon Dictionnaire, & *quelque tems après* une » *nouvelle* édition de ses Elémens avec des augmentations ».

Ici, Monsieur, toutes mes idées se confondent en voyant l'inconcevable distraction qui vous porte à dire : *on ajoute dans cette même note dont je me plains, que la* seconde *Edition de mes Elémens à laquelle j'avois fait quelques additions a paru en* 1768, immédiatement *après le Dictionnaire de musique de M. Rousseau. Or, cette* seconde *Edition où je n'ai pas changé un mot depuis, est de* 1762, *six ans avant l'impression du Dictionnaire de musique.* Permettez-moi, Monsieur, de vous représenter que M. *Rousseau* ne parle pas de la *seconde* Edition de vos Elémens qu'il connoissoit avant de publier son Dictionnaire, puisqu'il y cite la page 22 de cette *seconde* Edition, mais d'une *nouvelle* Edition dont vous ne parlez point, qui parut en 1772, & dont voici le frontispice. *Elémens de musique théorique & pratique, suivant les principes de M. Rameau, éclaircis, développés & simplifiés par M. d'Alembert, de l'Académie françoise, des Académies*

royales des Sciences de France, de Prusse & d'Angleterre; de l'Académie royale des Belles-Lettres de Suede, & de l'institut de Bologne, nouvelle édition, revue, corrigée, & considérablement augmentée. *A Lyon, chez Jean-Marie Bruyset, Imprimeur-Libraire*, M. DCC. LXXII. *avec approbation & privilege du Roi* (*a*). M. *Rousseau* ne mérite donc aucun reproche pour avoir dit: « en 1768, parut mon Dictionnaire, & » *quelque tems après*, une *nouvelle* Edition de ses Elémens » avec des augmentations ». Car enfin cette *nouvelle* Edition existe, puisqu'elle est entre mes mains; elle n'a pu être faite, sans votre aveu; vous n'auriez pas souffert que les augmentations qu'elle contient fussent annoncées sous votre nom, si vous ne les aviez pas fournies; & elle a paru non pas *immédiatement* comme vous supposez, Monsieur, que le dit M. *Rousseau*, mais comme il le dit réellement, *quelque tems* après le Dictionnaire de musique. S'il falloit une autre preuve de l'existence de cette *nouvelle* Edition donnée en 1772, que celles que je viens de produire, je la trouverois dans une note que vous avez consacrée à la reconnoissance, & qui termine le discours préliminaire de cette *nouvelle* Edition. Vous dites, Monsieur, dans cette note, en parlant de M. l'Abbé *Roussier*: « il a eu la bonté de me communiquer un grand nombre de » remarques très-justes, qu'il a faites sur la premiere Edition » de ces Elémens, & dont j'ai profité pour perfectionner les » suivantes ». Vous ne vous seriez pas exprimé ainsi, s'il n'y avoit eu, à votre connoissance, depuis la premiere Edition de

(*a*) Cette Edition se trouve à Paris chez *Nyon*, Libraire, rue du Jardinet, fauxbourg St. Germain.

vos Elémens, que celle de 1762. Je ſais bien qu'en 1759, vous cédâtes au Sieur *Bruyſet* tous vos droits ſur vos Elémens : mais cette ceſſion n'empêche pas que vous n'ayez préſidé aux Editions poſtérieures qui en ont été faites ; puiſque c'eſt, je le répete, à celle de 1772, dont parle M. *Rouſſeau* que ſe trouve la note que je viens de citer. *Ce qu'il y a de plus ſingulier*, Monſieur, c'eſt que vous ayez oublié un fait de cette nature, au point d'entreprendre de convaincre de menſonge, l'homme célebre qui l'a avancé.

« Dans l'intervalle avoit auſſi paru un Dictionnaire des Beaux-» Arts, où je reconnus pluſieurs petits articles de ceux que » j'avois faits pour l'Encyclopédie ».

Le Dictionnaire des Beaux-Arts parut en effet en 1752, ainſi que la premiere Edition de vos Elémens. Je ne le connois point : mais vous le connoiſſez ſans doute, Monſieur ; vous connoiſſez auſſi mieux que perſonne les articles que M. *Rouſſeau* avoit faits pour l'Encyclopédie : le plagiat dont il accuſe l'auteur du Dictionnaire des Beaux-Arts, eſt donc prouvé par votre ſilence ; car ſi cet auteur étoit irréprochable à cet égard, l'honnêteté des vues qui vous animent ne vous auroit pas permis de négliger ſa juſtification, puiſque vous avez daigné travailler à la vôtre.

« M. d'*Alembert* avoit des bontés ſi tendres pour mon Dic-» tionnaire de muſique, qu'il offrit au Sieur *Gui* d'en revoir » obligeamment les épreuves ; faveur que ſur l'avis que celui-» ci m'en donna, je le priai de ne pas accepter ».

Un fait que M. *Rouſſeau* affirme, & que vous ne niez pas, Monſieur, doit paſſer pour conſtant. De plus, M. *Du Peyrou*

habitant de Neufchâtel en Suiſſe, ami intime du célebre Genevois & dépoſitaire de ſes papiers, a entre les mains, & s'engage à faire voir à quiconque le deſirera, une lettre datée *de Paris le* 24 *décembre* 1764, dans laquelle le Sieur *Gui* propoſe à M. *Rouſſeau*, de vous *choiſir* pour revoir les épreuves de ſon Dictionnaire, & ajoute pour l'y déterminer, qu'il eſt *ſûr* que vous vous en ferez un *plaiſir*. Cette lettre ne dit pas que vous ayez *offert au Sieur Gui de revoir obligeamment les épreuves du Dictionnaire de muſique;* non, elle ne le dit pas, mais elle le prouve. 1°. Parce qu'il n'eſt pas vraiſemblable que le Sieur *Gui* ait pris ſur lui de riſquer cette propoſition ſans que vous l'y euſſiez autoriſé. 2°. Parce qu'il faut, pour qu'il ait été *ſûr* de votre bonne volonté, que de votre propre mouvement vous la lui ayez marquée. Votre éloignement pour M. *Rouſſeau* étoit déjà trop connu, pour que le Sieur *Gui* eût ſeulement eu l'idée d'obtenir de vous pour cet auteur, un ſervice d'ami : tant de généroſité ne ſe préſume pas. 3°. Enfin, parce qu'il eſt tout ſimple que l'honnête Libraire ait fait cette propoſition en ſon nom, plutôt qu'au vôtre, afin que le refus, qu'il devoit prévoir, ne tombât pas directement ſur vous. Ménagement qui n'a plus dû avoir lieu, dans les entretiens que le Sieur *Gui* a eus avec M. *Rouſſeau*, lorſqu'en Décembre 1765, celui-ci paſſa par Paris, pour ſe rendre en Angleterre : entretiens qu'il n'eſt pas douteux que le voyageur n'ait mis à profit pour éclaircir ce point délicat.

Tout ce que vous oppoſez, Monſieur, au *fait* établi par M. *Rouſſeau*, c'eſt que *vous ne vous le rappellez nullement* : j'oſerai vous repréſenter que votre oubli ne fournit aucune

objection

objection recevable contre la vérité de ce *fait.* Encore plus accoutumé, sans doute, à faire des actes de bienfaisance, que de *nouvelles* Editions, il est bien plus extraordinaire que les soins que vous avez donnés à celle de vos Elémens, qui parut en 1772, n'aient laissé aucunes traces dans votre mémoire, qu'il ne l'est que vous ayez oublié que vous avez fait une *offre* obligeante qui n'a eu aucunes suites. Quant aux inductions qu'on pourroit tirer de cette offre, en la maintenant vraie, c'est un sujet que les égards qui vous sont dûs ne me permettent pas de traiter: mais ils ne me défendent pas de vous faire observer que, le dernier article de la note de M. *Rousseau*, n'est pas plus destitué de fondement que les autres.

Vous dites encore, Monsieur; *ce même M. Rousseau, qui dans son Dictionnaire m'honore en plusieurs endroits de ses éloges, n'y fait entendre nulle part que mes Elémens aient été faits d'après lui; il savoit trop bien le contraire.*

Je vous demande bien pardon; mais cela ne me paroît pas aussi évident qu'à vous. Ce n'est certainement pas dans le dernier paragraphe de la préface de ce Dictionnaire, que vous puisez l'assurance de dire, *il savoit trop bien le contraire.* Le voici ce paragraphe.

« Si on a vu dans d'autres ouvrages, quelques articles » peu importans, qui sont aussi dans celui-ci; ceux qui pour- » ront faire cette remarque, voudront bien se rappeller que, » dès l'année 1750, le manuscrit est sorti de mes mains, » sans que je sache ce qu'il est devenu depuis ce tems-là. » Je n'accuse personne d'avoir pris mes articles; mais il n'est » pas juste que d'autres m'accusent d'avoir pris les leurs ».

Il eſt apparent, Monſieur, que ce paſſage regarde le Dictionnaire des Beaux-Arts : il pourroit tout auſſi bien regarder vos Elémens, puiſque ces deux ouvrages ſont de la même date, que M. *Rouſſeau* parle de pluſieurs, & qu'il n'en nomme aucun. Dans ce cas-là, il auroit *fait entendre* que vos Elémens étoient, du moins en partie, *faits d'après lui*. Ce que ce vertueux philoſophe *ſavoit* ſur ce point, ſera peut-être toujours un myſtere pour le Public ; mais ce n'en ſauroit être un pour vous, Monſieur : ce ne ſont donc pas les *éloges* qu'il vous donne dans ſon Dictionnaire qui doivent vous raſſurer ; c'eſt votre conſcience : car ſi vous ne l'avez pas pillé, il n'a pas pu le croire.

Je craindrois de vous offenſer, Monſieur, ſi, connoiſſant votre empire ſur tout ce qui tient à la littérature, je m'adreſſois à tout autre qu'à vous pour obtenir que ma lettre trouve place dans le Mercure. Je vous prie donc inſtamment de vouloir bien l'y faire inſérer d'ici au 23 Décembre incluſivement. Si contre toute apparence, vous vous refuſiez à un ſoin ſi digne de vous, ou qu'elle parût dans le Mercure avec des fautes de typographie capables d'en altérer le ſens, je ſerois obligée de prendre d'autres voies pour la répandre.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéiſſante ſervante, D. R. G.

Le 28 *Novembre* 1780.

LETTRE

A M. FRÉRON.

JE vous supplie, Monsieur, de vouloir bien le plutôt qu'il vous sera possible, donner place dans l'Année littéraire, à la lettre que j'ai l'honneur de vous envoyer. Vous pouvez, Monsieur, me rendre ce service, sans risquer de désobliger M. d'*Alembert*: son consentement à la publication de cette lettre, est consigné en termes formels, page 179 du Mercure du 23 de ce mois, dans lequel j'avois souhaité qu'elle fût insérée; & les protestations de *sincérité* qui accompagnent ce consentement, ne permettent pas de douter que M. d'*Alembert* ne l'ait dicté lui-même; car M. d'*Alembert* est l'homme du monde le plus *sincere*. Il est clair, Monsieur, que la préférence que je donnois au Mercure, sur votre Journal, ne m'étoit pas inspirée par le desir de me faire valoir; mais elle n'étoit pas non plus un effet du hasard; je croyois devoir sacrifier mon intérêt à la convenance, qui me sembloit exiger que la défense eût le même théâtre & les mêmes spectateurs que l'attaque. M. d'*Alembert* en a jugé autrement; il a trouvé fort égal que ma lettre parût dans le Mercure, ou ailleurs; même qu'elle parût, ou ne parût pas, dès qu'il s'en est pleinement rapporté à MM. les Rédacteurs du chef-d'œuvre hebdomadaire, qui, de leur propre mouvement, & sans que M. d'*Alembert* ait mis un grain dans la balance, m'ont donné l'exclusion. Loin que la philosophique indifférence de M. d'*A-*

lembert me gagne, Monſieur, je trouve plus que jamais néceſſaire que la lettre que j'ai eu l'honneur de lui adreſſer, ſoit miſe ſous les yeux du Public, puiſque ce n'eſt qu'après avoir daigné la lire, qu'il pourra juger de la ſageſſe des motifs qui ont empêché ces Meſſieurs de l'inſérer, & de la ſolidité de l'eſpece de réponſe qu'ils ont *eſſayé* d'y faire.

D. R. G.

Le 25 *Décembre* 1780.





N O T E
DE M. L'ABBÉ ROUSSIER,

Sur la page 28 *de l'*Errata de l'Essai sur la Musique.

Monsieur l'abbé *Roussier* a donné en 1770 un ouvrage intitulé, *Mémoire sur la musique des anciens*, où, en développant l'application que faisoient les Grecs des Planetes aux notes ou sons de leur systême de musique, il a fait voir les absurdités dans lesquelles ont donné une multitude d'auteurs tant anciens que modernes, en appliquant aux Planetes mêmes, aux corps célestes ce qui, dans le systême des Grecs, ne s'entendoit que des sons nommés du nom des Planetes. Ce sont ces absurdités réfutées & tournées en ridicule par M. l'abbé *Roussier*, qu'on lui prête ici; & qu'on lui fait appliquer à notre basse fondamentale qui n'a rien de commun avec le systême des Grecs.



LETTRE

A M. L'ABBÉ ROUSSIER.

IL m'eſt revenu, Monſieur, que vous aviez été mécontent de ce que j'ai dit de vous dans l'*Errata de l'Eſſai ſur la muſique.* La note que vous avez pris la peine de faire ſur la vingt-huitieme page de cette brochure, eſt même tombée entre mes mains. Cette note me prouve que j'ai eu un tort vis-à-vis de vous : mon empreſſement à le réparer doit vous prouver combien il a été involontaire. Je ne connois point, Monſieur, le *Mémoire ſur la muſique des anciens* que vous donnâtes en 1770 ; j'avois ouï dire que vous étiez partiſan fanatique de la baſſe fondamentale, & que vous y trouviez tout ce que les viſionnaires anciens & modernes ont trouvé dans le ſyſtême muſical des Grecs. L'imputation n'étoit pas de nature à exiger que je ne l'adoptaſſe qu'après un mûr examen. D'ailleurs, j'avois vu par moi-même que l'auteur de l'*Eſſai ſur la muſique* s'étayoit à chaque page de votre ſentiment : j'ai cru........ vous ménager en ne me permettant à votre ſujet que des plaiſanteries. J'ai eu depuis, (& j'en remercie la fortune) occaſion de prendre une toute autre idée de vous, Monſieur : j'ai entendu parler avec tant de diſtinction de votre caractere, de vos mœurs, de votre ſavoir, & de votre modeſtie, que j'ai conçu pour vous une eſtime qui ajoute beaucoup au regret, que j'aurois même ſans elle, de m'être trompée un inſtant ſur votre compte. J'ajouterai avec

le plus grand plaiſir que, ſi comme le prétend l'auteur de l'*Eſſai ſur la muſique*, le Dictionnaire de cet art a beſoin d'être refondu (ce que je ne puis admettre d'après ſon jugement, ni nier d'après le mien), je penſe que vous êtes le ſeul de nos ſavans qui ſachiez de quel ton il convient de relever les erreurs d'un grand homme; le ſeul dont l'envie ne dirige pas la critique ; le ſeul enfin à qui l'honnêteté de ſes intentions, & la ſupériorité de ſes lumieres donnent le droit de perfectionner l'ouvrage de *J. J. Rouſſeau*, Je penſe encore que, ſi vous tenez de la nature autant de goût, que l'étude vous a fait acquérir de connoiſſances, c'eſt grand dommage que vous vous ſoyez borné à écrire ſur la muſique.

Si vous jugez à propos, Monſieur, de faire inſérer cette lettre dans quelque papier public, non-ſeulement j'y conſens; mais je vous en prie. Loin de rougir de l'aveu qu'elle contient, loin que l'hommage que je vous y rends me coûte, je trouve l'un & l'autre aſſez bien placés, pour être très - fâchée que les circonſtances ne me permettent pas de m'en faire honneur.





MON DERNIER MOT (1),

O U

Réponse à la Lettre que M. D. L. B. a adressée à M. l'Abbé Roussier, en tête du Supplément à l'Essai sur la Musique.
*Par l'Auteur de l'*Errata de l'Essai sur la Musique.

JE suis, Monsieur, la *douce & gentille Dame anonyme* en faveur de laquelle votre mépris a emprunté le style de la rage. C'est moi qui, dites vous, vous *injurie à chaque phrase de mon libelle* (2) *par un amour effréné pour la réputation de Jean-Jaques.* J'avoue que je vous ai un peu maltraité. Si j'avois su positivement qui vous étiez, sans mettre de frein à mon *amour pour la réputation de Jean-Jaques*, sentiment qui ne peut aller trop loin, attendu son principe, sa nature, & son objet, sans doute, j'aurois adouci les couleurs que j'ai employées à peindre votre caractere. Mais vous n'aviez point mis

(1) Lorsque dans l'introduction que j'ai mise à la tête de ce recueil, j'ai donné à la précédente lettre le titre de *derniere*, je me flattois qu'il lui conviendroit toujours. Il y avoit huit mois que l'*Errata de l'Essai sur la musique* avoit paru; & personne ne parloit encore du *Supplément* à cet *Essai*, dont la premiere, & la seule remarquable partie, est la *lettre* de M. D. L. B. *à M. l'Abbé Roussier.* Enfin ce Supplément m'est parvenu vers le mois d'Octobre 1781; & j'y ai répondu; voulant avoir pour M. D. L. B. la déference de le laisser se taire le premier; puisque c'est ce que nous faisons le mieux l'un & l'autre.

(2) Je savois bien qu'il y avoit des *libelles* anonymes, comme par exemple l'*Essai sur la musique* : mais je ne savois pas qu'on pût appeller *libelle* quoique ce fût adressé à un anonyme.

votre

votre nom à l'*Essai sur la musique*, & je n'ai pas cru que l'honnêteté me permît de partir de simples *ouï-dires* pour vous attribuer un ouvrage aussi mal-honnête que celui-là. « Tout honnête homme doit avouer les livres qu'il publie » (3). Si vous aviez profité de cette sage leçon, vous m'auriez obligée à supprimer tout ce qui n'étoit pas indispensablement nécessaire à la défense de *Jean-Jaques* (4). C'est donc votre faute si j'ai accordé quelque chose à l'indignation que tout ce qui l'attaque m'inspire. Cependant il ne tiendroit qu'à mon amour-propre que vous fussiez bien vengé. Vous braquez contre moi toute l'artillerie de Voltaire. Vous m'appelez, *vieille......du bon Jean-Jaques*, (5) — *la bonne*, — *bonne femme d'une ignorance crasse*, — *pauvre imbécille*, — *pauvre vieille*, — *sempiternelle*, & qui pis est *auteur-femelle*. Vous parlez de ma personne, comme d'une *grêle machine en décadence* (6), de mon ouvrage, comme d'une *Diatribe écrite en style des halles*; & de tous deux, comme *ne méritant pas que vous vous donniez la peine de répondre aux reproches que je vous fais*. Que croyez-vous que je réponde à tout cela ?.......

(3) Préface de la *Nouvelle Héloïse*.

(4) Vous me reprocherez peut-être de ne la pas pratiquer moi-même cette leçon. Monsieur, elle ne me regarde pas. Je ne suis point un *honnête homme*; je ne veux point l'être; & la probité étant un devoir commun aux deux sexes, je prendrois ce titre à injure. Combien d'hommes estimés, n'auroient pas le courage de vivre en honnêtes femmes !

(5) *Bon Jean-Jaques* ! Je supplie mes lecteurs d'observer combien est plate, cette épithete qui voudroit être ironique. Ne semble-t-il pas que la *bonté* soit incompatible avec la supposition que l'honnête réticence de M. D. L. B. tend à établir.

(6) Cela est trop plaisant pour ceux qui me connoissent.

Rien du tout. Le Public jugera, je l'efpere, qu'une femme qui reçoit, même de vous, de pareilles qualifications, fans s'en émouvoir, eft bien fûre de ne les pas mériter; & que ce n'eft pas l'impuiffance de parler qui réduit l'auteur de l'*Errata* au filence. D'ailleurs, puifque j'établis que ne vous étant pas nommé, vous avez tort de vous plaindre de moi, ne me nommant pas, j'aurois tort de me plaindre de vous; & avoir tort eft un plaifir que je veux pas vous faire. Les combats polémiques, Monfieur, n'ont pas les mêmes regles que le bal de l'opéra. On ne doit rien aux anonymes, par la raifon qu'on ne peut déterminer ce qu'on leur devroit s'ils fe faifoient connoître; & qu'il ne feroit pas jufte que, tel auteur, qui, s'il fe montroit, n'auroit aucun droit aux égards des honnêtes gens, n'eût qu'à fe cacher pour y prétendre. Mais, il faut être bien abject pour ne fe rien devoir à foi-même; & vous, M. D. L. B. vous auriez dû (au moins je veux le croire), au lieu de defcendre à de fi groffieres trivialités, faire inférer dans tous les Journaux, les trois lettres tant de Voltaire, que de Rouffeau, dont vous alongez la vôtre; & dire que, *vous croyant difpenfé de répondre à l'auteur de l'*Errata, *& defirant que le Public ne puiffe pas douter de la vérité de ce que vous avez avancé, vous déclarez que vous êtes prêt à montrer à quiconque voudra la voir la* vie de *J. J. Rouffeau* faite par lui, & écrite de fa main, *d'où vous avez tiré les particularités que vous rapportez fur fon compte dans l'*Effai fur la mufique.

Ce moyen de répondre aux *deux défis* que je vous fais, eut encore été une rodomontade, il eft vrai; mais enfin, fa tour-

nure auroit été plus décente pour vous-même; & n'auroit pas compromis M. l'Abbé Rouſſier, dont la délicateſſe a dû cruellement ſouffrir, de recevoir publiquement une lettre de l'eſpece de la vôtre; où, pour comble d'humiliation, vous le claſſez avec vous, en lui diſant: *au reſte, je ſuis ſûr que les injures de cette pauvre vieille vous ont fait autant de pitié qu'à moi.* Il n'y a que vous au monde, M. D. L. B. qui ſoyez capable de prêter à M. l'Abbé Rouſſier une façon de penſer à laquelle il s'eſt montré ſi ſupérieur dans la *Note* qu'il a faite ſur la vingt-huitieme page de l'*Errata*; & qui a donné lieu à la lettre que j'ai eu l'honneur de lui adreſſer. Obligé de répondre à la vôtre, il a fait tout ce qu'il pouvoit faire de mieux, en ne diſant pas un ſeul mot ſur tout ce qui étoit étranger aux *Mémoires* qu'elle accompagnoit. Malheureuſement il y a de ſi mauvais pas, qu'on n'en peut ſortir ſans quelques éclabouſſures. Auſſi ai-je été forcée de défendre moi-même cet eſtimable Abbé, contre des gens exceſſivement honnêtes, à qui ſes intimes relations avec vous, Monſieur, avoient fait prendre de lui des impreſſions peu favorables. Je me flatte d'être parvenue à leur perſuader qu'en dépit du proverbe, la conformité d'occupations qui lie étroitement les hommes, n'entraîne pas toujours celle des principes; qu'il y a loin des goûts aux ſentimens; que M. l'Abbé Rouſſier pouvoit bien vous FAIRE PARLER, mais non pas vous faire taire; & que très-ſurement ce n'étoit pas à diffamer *J. J. Rouſſeau* qu'il vous avoit AIDÉ dans la compoſition de votre ſavant ouvrage.

Il faut pourtant convenir que cette lettre ſi embarraſſante pour M. l'Abbé Rouſſier, ſi dégoûtante pour vos lecteurs,

eſt moins mal écrite que tout ce que j'avois vu de vous juſqu'à elle. Il y a même quelques phraſes élégantes, que j'ai remarquées d'auſſi bon cœur, que ſi vous m'aviez dit les plus jolies choſes du monde. Croyez-moi, Monſieur, ſi vous voulez vous faire une réputation, renoncez à diſſerter ſur la muſique, même à calomnier de grands hommes, ce dont vous vous tirez aſſez gauchement, & invectivez des femmes; c'eſt là votre genre.

Il eſt fâcheux que ce ſalutaire conſeil ne vous ait pas été donné aſſez-tôt pour prévenir votre ſecond crime; c'eſt-à-dire, votre *Supplément*. Vous n'y articulez rien de nouveau contre *J. J. Rouſſeau*, parce que vous aviez épuiſé dans l'*Eſſai ſur la muſique* tout ce que la méchanceté la plus conſommée pouvoit imaginer de plus propre à le déshonorer : mais vous y ſoutenez avec une effronterie qu'il faut enfin confondre, la ſeule de vos accuſations dont l'*Errata* n'ait pas démontré la fauſſeté : celle d'avoir manœuvré pour faire chaſſer *Voltaire* de ſa maiſon des *Délices*.

Vous croyez m'avoir atterrée en produiſant une lettre de *Voltaire*, adreſſée à je ne ſais qui, de je ne ſais où. Une lettre de *Voltaire*!..... contre *Rouſſeau*!..... Si je me permettois de plaiſanter ſur un ſujet auſſi grave, je dirois que c'eſt ſe rétracter que de produire une pareille preuve. Mais je me ſuis engagée à *diſcuter* toutes celles que vous allégueriez, à les *vérifier*, à les *détruire* (7). J'aurois pu ajouter à vous pétrifier : car je ſavois bien où prendre la tête de Méduſe, & dans un inſtant je vais vous la montrer.

(7) *Errata de l'Eſſai ſur la Muſique*, page 84.

Vous annoncez, Monſieur, page 3 de votre délicate lettre, que vous n'êtes pas homme à vous *formaliſer d'être traité comme d'Alembert;* & je conçois que votre petite vanité puiſſe encore y trouver ſon compte. Eh bien! Je vous ai ſervi à votre gré. Obligée de combattre les odieuſes imputations dont M. d'*Alembert* chargeoit la fatigante mémoire de l'immortel Genevois, j'eus recours à M. Du Peyrou, ſentant bien que les armes qu'il me prêteroit, ſeroient plus tranchantes que tous les raiſonnemens que pourroit me fournir mon *amour effréné pour la réputation de Jean-Jaques.* J'ai fait de même par rapport à vous: c'eſt encore M. Du Peyrou que j'ai appellé à mon aide, bien ſûre que ſon zele ne ſe rebuteroit pas: je lui ai envoyé votre lettre; je l'ai prié de l'examiner; & de me faire paſſer tout ce qui dans ma réponſe devoit porter le ſceau de l'authenticité: il a embraſſé ce ſoin avec tout l'empreſſement que j'avois lieu de préſumer de l'intérêt qui nous anime; & le ſervice qu'il m'a rendu eſt d'autant plus touchant, qu'en le chargeant d'acquitter ma parole, je fais plus que je n'avois promis. Je vais, Monſieur, vous communiquer ſa lettre à moi, & le *Commentaire* qu'il a fait ſur la vôtre: vous y verrez qu'il a négligé (je l'avois bien attendu de ſon diſcernement), tout ce qui appartient à votre ſentiment particulier ſur la perſonne, le caractere, les talens de *Jean-Jaques*, pour ne s'attacher qu'à la diſcuſſion des prétendus faits que vous tâchez de métamorphoſer en preuves; & j'eſpere que vous ſerez content de ce qu'il y oppoſe. Je n'entrerai point à ſon égard, vis-à-vis de vous, dans le détail de tout ce qu'il y a à dire de quelqu'un qui réunit à tous les avantages qu'on peut tenir du haſard, tous

ceux qu'on peut acquérir en cultivant un esprit juste, une raison saine, une ame sensible : car au fond, ce n'est pas pour vous que je vous réponds ; c'est pour le Public ; & l'opinion du Public sur le compte de cet homme recommandable est à jamais fixée. Mais comme il seroit très-possible que, malgré les outrages que vous prodiguez à ma décrépitude, vous m'imaginassiez plus jeune, plus aimable, plus séduisante que je ne suis, & que vous tirassiez de l'attachement que me marque M. Du Peyrou des conséquences à votre maniere, dussent les choses flatteuses qu'il m'adresse en perdre tout leur poids, je vous dirai qu'il ne m'a jamais vue; qu'il y a toujours eu entre nous soixante-dix à quatre-vingt lieues de distance ; & que je ne suis redevable des sentimens dont il m'honore, qu'à l'idée que lui a fait prendre de ma conduite, de mon caractere, & de mon cœur, la correspondance que la mort de *Jean-Jaques*, notre ami commun, nous a mis dans le cas d'entretenir ; & sur-tout mon *amour effréné pour la réputation* de ce grand homme. Voici enfin, Monsieur, la tête de Méduse.

Neufchâtel le 28 octobre 1781.

Je n'ai sans doute pas besoin, Madame, de justifier auprès de vous le retard qu'a éprouvé l'envoi que je vous fais aujourd'hui. Vous connoissez toute l'importance que je mets à tout ce qui a trait à l'honneur de la mémoire de *J. J. Rousseau* ; & quand à ce motif, déjà si puissant sur mon cœur, vous réunissez celui de vous complaire, croyez que mon zele ainsi excité ne me laisse aucun repos qu'il ne soit satisfait. Mais la recherche des pieces originales ; les copies qu'il en a fallu faire &

collationner ; jusqu'aux éclaircissemens dont j'ai cru nécessaire de les accompagner, & dont vous disposerez, Madame, ainsi que vous le jugerez à propos, tout en cette occasion a contrarié mon empressement à vous servir ; & c'est-là l'unique sentiment pénible que m'ait donné ce travail. Mais quel ample dédommagement ! Ah ! Madame, concourir avec vous à l'honneur de confondre l'imposture & la calomnie, de venger l'innocence & la vérité ; y être appellé par vous, c'est être jugé digne de votre estime ; & pour qui a le bonheur de vous connoître, c'est obtenir la récompense la plus honorable tout-à-la-fois, & la plus douce.

Mais, Madame, il est inconcevable que M. D. L. B. non content de revenir à la charge pour diffamer *Rousseau*, ait eu la brutale démence de diriger ses traits jusques sur vous. En vérité c'est grand dommage que cet homme n'ait pas l'étoffe d'un héros ! On pourroit le comparer à ceux d'Homere qui osoient défier & combattre leurs Divinités. Mais enfin, puisque rien en lui n'autorise cette comparaison, il faut se rabattre à mépriser la lâcheté de caractere qu'il décele en voulant outrager une femme ; & le plaindre de ne pas connoître celle qu'il croit outrager. Au reste, Madame, sa conduite prouve que votre secret a été scrupuleusement gardé par vos amis, & qu'il ne connoît de vous que ce que vous en avez avoué vous-même dans l'*Errata de l'Essai sur la musique*. Il sait donc que vous êtes une femme ; & voilà tout. S'il vous avoit seulement entendu nommer, son amour-propre l'auroit préservé de l'excès auquel il s'est livré : il auroit su que les épithetes qu'il vous donne sont aussi absurdes par leur application, que rebutantes par leur

eſpece. Mais tout brutal qu'il ſe montre à l'égard de votre ſexe ; comptez que, s'il n'eſt pas aveugle, la plus cruelle vengeance eſt entre vos mains. Oui, Madame, ſi un tel homme étoit digne de votre courroux, je vous dirois, cédez à ſon invitation (8) ; montrez-vous à ſes yeux parée de tous les dons de la nature ; & que ſa confuſion devienne ſon moindre ſupplice. Mais non, je vous connois trop, Madame, pour ignorer qu'à l'indignation qu'excitent en vous les outrages faits à la mémoire de vos amis, ſuccede le plus profond mépris, quand ces outrages vous deviennent perſonnels. Tenons-nous-en donc à ce ſentiment comme au ſeul que nous devions concevoir pour votre antagoniſte ; & ſi dans le *Commentaire* ci-joint (auquel j'ai cru devoir donner la forme d'une lettre) il m'eſt arrivé d'aller au-delà, pardonnez-le moi ; & ſongez combien il eſt difficile d'allier la modération avec les ſentimens que vous inſpirez.

J'ai l'honneur d'être avec le dévouement le plus reſpectueux.

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

DU PEYROU.

(8) Cette invitation ſe trouve comme on le verra dans la lettre de M. D. L. B. à M. l'Abbé Rouſſier.



COMMENTAIRE

COMMENTAIRE
JOINT A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

JE ne fais, Madame, quand a paru le *Supplément à l'Effai fur la mufique* que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer: je n'en avois point entendu parler; & cela n'eft pas fort étonnant, puifqu'on m'affure qu'à Paris même, où il a été publié, il n'a pas fait la moindre fenfation. J'ai lu attentivement la lettre qui le précede, dans laquelle M. D. L. B. vous adreffe la parole avec toute l'aménité d'un auteur critiqué, & toute la modération d'un délateur démenti. C'eft donc fous ce double rapport qu'il faut apprécier le ton qu'il prend dans cette lettre, fes galanteries, fes affertions, & jufqu'à fes raifonnemens. Puifque vous le permettez, Madame, je vais joindre quelques réflexions fur cette originale lettre, aux pieces originales dont vous me demandez la communication.

La premiere vérité que m'apprend M. D. L. B. c'eft qu'*une certaine Brochure de quatre-vingt-quinze pages, intitulée:* Errata de l'Effai fur la mufique, *n'a pas été trouvée bonne, puifque perfonne ne lui a fait l'honneur d'en parler.*

Affurément, Madame, votre brochure eft déteftable; cela eft démontré. Cependant fi vous avez négligé d'en faire hommage à MM. les Journaliftes, cette circonftance affoiblit un peu la démonftration. Mais...... je me rappelle un fait qui prouve que je me trompe. Lorfque parut l'*Eloge de lord Maréchal d'Ecoffe*, & que tous les Journaux s'emprefferent à l'envi

à ſe faire les échos de toutes les gentilleſſes attribuées à *J. J. Rouſſeau*, M. *Pierre Rouſſeau*, le petit *Rouſſeau* ſi légérement plaiſanté par M. de Marignan, M. *Rouſſeau* de Toulouſe, enfin le Rédacteur du *Journal Encyclopédique* ne reſta pas en arriere; & *Rouſſeau* de Geneve traîné dans la fange porta M. d'*Alembert* aux nues. La ſcene change. Il paroît une juſtification de cet infâme *J. J. Rouſſeau* : juſtification ſans réplique, puiſque c'eſt lord Maréchal lui-même le héros de M. d'*Alembert*, qui donne à ſon panégyriſte les démentis les plus formels, & les mieux conditionnés. La brochure eſt envoyée à tous les Journaliſtes & ſpécialement à l'honnête Rédacteur du *Journal Encyclopédique*. Tous ces échos de diffamation, ſi ardens à la promulguer, deviennent muets, quand il faut rendre gloire à la vérité. Eſt-ce parce qu'*il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde*, ou bien parce qu'il faut vivre, être Journaliſte, conſerver ſon privilege? &c. &c. Voyez, Madame, il n'appartient pas à un étranger de décider cela. Mais revenons à M. D. L. B.

L'auteur, ajoute-t-il, *m'injurie à chaque phraſe de ſon libelle, par un amour effréné pour la réputation de Jean-Jaques.*

Mais vraiment, Madame, c'eſt très-mal à vous, d'être attachée à *la réputation* de ce *Jean-Jaques* plutôt qu'à celle de M. D. L. B. Avez-vous donc oublié que,

Mieux vaut goujat debout, qu'Empereur enterré?

Et puis, comment voulez-vous ne pas paſſer pour une *bonne vieille* avec des maximes ſurannées qui, dès que vos amis ſont calomniés, vous ſont un ridicule devoir de repouſſer la calomnie ſur ſes auteurs? Apprenez qu'il eſt reçu parmi les gens

d'un certain ordre, que *la réputation* de votre ami *Jean-Jaques* à l'inſtant où il fermeroit les yeux, devoit être à la merci du dernier des Scribes; que l'auteur de l'*Eſſai ſur la muſique* a donc uſé de ſon droit quand, pour habiller *Jean-Jaques* à ſa façon, il l'a couvert de boue; que votre *brochure de quatre-vingt-quinze pages*, ne ſauroit être qu'un *libelle*, puiſque vous avez eu la témérité de prouver à un auteur décoré des honneurs d'un quadruple *in-quarto*, qu'en tronquant les citations, en confondant les dates, en déguiſant ou en haſardant les faits, il a ſciemment & volontairement déraiſonné; le tout pour ſe donner *la réputation* d'un grand *virtuoſo*, & réduire *Jean-Jaques* à celle d'un petit *croque-notes*, & mieux que cela, d'un infâme coquin.

Or après cette incartade de votre part, vous comprenez bien qu'aux yeux de M. D. B. vous ne ſauriez avoir le ſens commun; & qu'il faut de toute néceſſité que vous ayez *ſervi de modele à l'héroïne du mauvais roman d'Héloïſe.* A cette horrible imputation rougiſſez, Madame, & paſſez condamnation. Pour moi, je tombe aux genoux de M. D. L. B. ah! M. D. L. B. c'eſt auſſi pouſſer trop loin le reſſentiment. Grace! Grace M. D. L. B.! S'il le faut pour vous appaiſer, je conviendrai avec vous que la *Nouvelle Héloïſe* ne peut être qu'un bien *mauvais roman* pour vous; & que le *modele* de ſon *héroïne* doit vous paroître bien ridicule comparé à ceux que vous auriez pu fournir à *Jean-Jaques*, s'il avoit eu le bon ſens de vous conſulter (9).

(9) M. Du Peyrou occupé d'objets plus eſſentiels, paſſe ſans s'en apercevoir, ſur un endroit aſſez piquant du texte qu'il commente; & je ſuis

Mais du bon-fens, en avoit-il ce pauvre *Jean-Jaques*? Il faut bien avouer que non, puifque vous, Madame, vous-même, fon amie, lui en refufez : ainfi que M. D. L. B. vous le reproche dans cet accablant paffage de fa conféquente lettre.

Mais ce qu'il y a de plus piquant pour vous, & dont vous devez être inconfolable, c'eft qu'en tombant fans ceffe fur la baffe fondamentale, ce chef-d'œuvre qui a immortalifé Rameau; ce chef-d'œuvre reconnu pour tel par votre maître, puifque fon Dictionnaire n'eft fondé que fur cette bafe, vous

bien fûre qu'il trouvera bon, que pour l'amufement de mes lecteurs, je répare fon inadvertance.

M. D. L. B. me dit poliment dans fa lettre à M. l'Abbé Rouffier, page 2, " appaifez-vous, la bonne, calmez „ votre bile incendiée, toutes vos in- „ jures *fur ma froide compilation* „ n'empêcheront pas que votre ancien „ galant „. (*J. J. Rouffeau*) " & que „ l'antique Platon, grands hommes „ d'ailleurs, n'aient été de médiocres „ muficiens, & ne paffent pour tels „ dans les fiecles futurs „ & il a grand foin de mettre ces mots, *fur ma froide compilation* en lettres italiques, comme fi je les avois employés dans l'*Errata*, feul écrit que je lui aye adreffé. Or comme il eft impoffible qu'on les y trouve, à moins que pour me préferver d'obftructions en donnant à ma *bile incendiée* une circulation plus facile, M. D. L. B. n'ait eu la fublime générofité de faire, à fes frais, une nouvelle édition de l'*Errata*, augmentée de ces mots *froide compilation*. Mais comme cela n'eft gueres préfumable, je conclus qu'ils ont été adreffés à M. D. L. B. par je ne fais quelle perfonne; & que troublé par je ne fais quel fentiment, il me les attribue. La méprife eft excellente, en ce que fi elle ne prouve pas invinciblement que d'autres que moi aient eu le malheur de ne pas goûter l'*Effai fur la Mufique*, elle engage fortement à le penfer. Au refte, cela commence à fe civilifer : M. D. L. B. regimbe, mais il fe corrige. Dans fon *Effai*, *Jean-Jaques* étoit traduit comme un vil plagiaire & un mauvais muficien; dans le *Supplément*, le voilà *grand homme d'ailleurs*, & comme muficien monté au rang des *médiocres*. Si M. D. L. B. écrit une troifieme fois, je ne défefpére pas qu'il ne place enfin *J. J. Rouffeau* où il doit l'être.

Note de la *douce & gentille Dame*.

renverſez tout-d'un-coup ſon brillant édifice, & vous lui faites en un moment plus de mal que je n'ai pu lui en faire, puiſque vous lui refuſez le bon-ſens (10).

Voilà, Madame, une accuſation bien formelle, & d'autant plus grave que, ſuivant M. D. L. B., refuſer comme vous faites ſans vous en douter, le bon-ſens à *Jean-Jaques*, eſt un outrage à ſa mémoire bien plus cruel, plus déshonorant, & qui manifeſte bien plus de méchanceté, que de s'en tenir ſimplement & de plein gré comme a fait M. D. L. B. à l'inculper d'ignorance, de mauvaiſe foi, d'envie, d'ingratitude, &c. &c. &c.

Sur ce principe, il n'eſt plus permis de douter que fier de ſon bon-ſens, & ſe croyant inattaquable, au moins de ce côté, votre antagoniſte n'ait conçu la plus haute opinion de lui-même. Reſpectons-la, Madame, & s'il nous réduit à la néceſſité d'opter entre ſa bonne-foi, & ſon bon-ſens, pour lui faire notre Cour n'héſitons pas. En attendant, ſaiſiſſons l'occaſion qu'il nous fournit dans le paſſage cité de rendre un double hommage à ſa bonne-foi, & à ſon bon-ſens, lorſqu'il avoue tout-à-la fois & ſon intention, & ſon impuiſſance de nuire à *J. J. Rouſſeau.*

En vérité, Madame, je ſuis effrayé de l'effet qui doit réſulter contre vous de l'accuſation que M. D. L. B. vous intente.

(10) Grand merci M D. L. B. vous m'apprenez des choſes que j'aurois toujours ignorées ſans vous. Oh! Oui; ſans vous je n'aurois jamais ſu qu'on renverſât *tout-d'un-coup & dans un moment* un édifice ſur lequel on *tombe ſans ceſſe*; ni que les raiſons que *Rouſſeau* donne d'avoir compoſé ſon *Dictionnaire* ſur le ſyſtême de la baſſe-fondamentale, ſignifiaſſent qu'il la reconnût pour un *chef-d'œuvre.*

Note de l'*aimable-anonyme.*

Comment ! ſans aucun ménagement il vous *prouve que le Dictionnaire de votre maître n'eſt fondé que ſur cette baſe* ; ſavoir, *le chef-d'œuvre qui a immortaliſé Rameau* ; & il vous renvoie aux articles de ce même *Dictionnaire*, *ſyſtême*, & *baſſe-fondamentale*, dans leſquels *Rouſſeau* dit poſitivement que ce *Dictionnaire a été compoſé ſur le ſyſtême de Rameau*, que lui Rouſſeau, *a ſuivi ce ſyſtême dans cet ouvrage*, *&c.*

Ma foi, pour le coup, voilà de l'évidence ; & vous êtes, Madame, terraſſée à ne jamais vous relever, à moins que nous n'appellions à votre ſecours votre redoutable antagoniſte lui-même ; que je ſoupçonne n'être au fond pas à beaucoup près auſſi méchant qu'il voudroit bien en affecter la mine. Accourez donc, ô généreux L. B. mais accourez avec votre *Eſſai ſur la muſique* ; voyons comment vous vous y preniez pour prouver à vos lecteurs que *Rouſſeau* étoit dévoré de jalouſie contre Rameau. Cela eſt fort intéreſſant dans ce moment-ci..... Ah ! le voici. Vous en trouviez la preuve complete dans un certain paragraphe de la préface de ſon *Dictionnaire*, dont, même alors, vous aviez la diſcrétion de ne citer que les premieres lignes ; & qu'aujourd'hui vous paroiſſez n'avoir jamais connu. Pour ſuppléer M. D. L. B. à ce défaut de votre....., je n'oſe dire quoi, permettez-moi de vous tranſcrire ici tout ce paragraphe.

« J'ai traité la partie harmonique dans le ſyſtême de la baſſe-» fondamentale, quoique ce ſyſtême imparfait & défectueux, » à tant d'égards, ne ſoit point, ſelon moi, celui de la nature » & de la vérité, & qu'il en réſulte un rempliſſage ſourd & » confus, plutôt qu'une bonne harmonie ». (Voilà une nou-

telle façon d'exalter les chefs-d'œuvre. Il faut l'appliquer à l'*Essai sur la musique.*) « Mais c'est un systême enfin ; c'est » le premier, & c'étoit le seul, jusqu'à celui de M. Tartini, » où l'on ait lié, par des principes, ces multitudes de regles » isolées qui sembloient toutes arbitraires, & qui faisoient de » l'art harmonique, une étude de mémoire, plutôt que de » raisonnement. Le systême de M. Tartini quoique meilleur, » à mon avis ». (Ah! *Jean-Jaques*, vous n'y pensez pas! Rien n'est plus parfait, ni par conséquent meilleur qu'un chef-d'œuvre.) « n'étant pas encore aussi généralement connu, & » n'ayant pas, du moins en France, la même autorité que » celui de M. Rameau, n'a pas dû lui être substitué dans un » livre destiné principalement pour la nation Françoise. Je » me suis donc contenté d'exposer de mon mieux les principes de ce systême dans un article de mon Dictionnaire; » & du reste, j'ai cru devoir cette déférence à la Nation pour » laquelle j'écrivois, de préférer son sentiment au mien, sur » le fond de la doctrine harmonique. Je n'ai pas dû cependant m'abstenir, dans l'occasion, des objections nécessaires » à l'intelligence des articles que j'avois à traiter; c'eût été » sacrifier l'utilité du livre au préjugé des lecteurs; c'eût été » flatter sans instruire, & changer la déférence en lâcheté ».

Convenez, Madame, que voilà bien le langage d'un jaloux! Mais convenez aussi qu'il est bien heureux pour vous, & même pour *Rousseau*, qu'il ait tenu ce langage! Combien vous devez l'un & l'autre, de reconnoissance à ce bon M. D. L. B.! Sans cette basse jalousie dont il a fait l'heureuse découverte, vous restiez atteinte & convaincue d'avoir fait à *votre maî-*

tre le plus ſanglant des affronts, en lui refuſant le bon-ſens;

Mais me voici parvenu à un article de la lettre de M. D. L. B. qui me paroît vraiment embarraſſant pour vous. C'eſt ſa réponſe aux défis que vous lui faites.

1°. *De prouver que la notice qu'il a donnée de la vie de* Rouſſeau, *ſoit tirée d'un manuſcrit de ſa main*, & *ſigné par lui* (11).

2°. De prouver ce qu'il a auſſi avancé dans la même notice, que, *tandis que Rouſſeau prêchoit la vertu*, *la paix*, *la charité*, &c. *il faiſoit ſourdement tous ſes efforts auprès des Genevois pour qu'ils forçaſſent Voltaire à quitter ſa maiſon des Délices*, &c.

(11) Ce n'eſt point là le défi que j'ai fait à M. D. L. B. parce que ce n'eſt point là l'aſſertion qu'il a avancée dans l'*Eſſai ſur la muſique.* Il y dit, *tout ceci eſt tiré d'une vie de Rouſseau que nous avons ſous les yeux*, *faite par lui & écrite de ſa main.* Voilà ce que je l'ai défié, & ce que je le défie encore de prouver. Il dit dans ſa lettre: *J'affirme que ce manuſcrit eſt entiérement de ſa main & ſigné par lui.* Ceci eſt autre choſe. La premiere verſion de M. D. L. B. préſente l'idée d'un ouvrage auſſi complet que peut l'être la vie d'un homme écrite par lui-même; l'idée du récit fidele de tous les événemens auxquels il a eu part, de quelque maniere que ce ſoit; de l'expoſé de ſa conduite par rapport aux autres, & de la conduite des autres par rapport à lui; du détail de toutes les circonſtances où il s'eſt trouvé, excepté celles qui ont accompagné ſes derniers momens; enfin d'un ouvrage, tel que les *Confeſſions* de *Jean-Jaques*. Voilà ce que j'ai nié, & ce que je nie encore qu'ait M. D. L. B. Sa ſeconde verſion, à la dénomination de *manuſcrit* près, qui y eſt aſſez mal-à-propos placée, n'annonce qu'une lettre, qui ne rend compte que de quelques particularités relatives à un court eſpace de la vie de ſon auteur; & je ſuis convenue dans l'*Errata* qu'il étoit poſſible que M. D. L. B. eût de *Rouſseau*, quelque choſe de ce genre. Ainſi M. D. L. B. quoi qu'il en diſe, ne répond pas à mon premier défi; il l'élude.

Note de l'*Auteur-femelle.*

Eh

Eh bien ! Madame, qu'avez-vous à répondre à un homme qui ſe préſente armé de preuves auſſi fortes que celle qui ſuit ?

J'affirme *que ce* manuſcrit *eſt entiérement* de ſa main & ſigné par lui. *J'offre de le faire voir à quiconque en douteroit, même à l'aimable anonyme. Je ſerois enchanté que cela pût me procurer la douce ſatisfaction d'être viſité par elle.*

Le pauvre M. D. L. B. ! il ne ſait ce qu'il deſire. Ou plutôt, il ne feint, Madame, de deſirer votre viſite, que parce qu'en dépit de la nature, l'uſage du monde lui a appris qu'une anonyme de votre eſpece, ne ſe montre pas ſans conſéquence. Mais quand, voulant bien être connue, vous vous détermineriez à aller viſiter M. D. L. B. ce qui, comme méchanceté à pure perte, ſeroit indigne de vous, je pourrois vous en épargner la peine. Car ſans avoir jamais vu, ni daigné faire voir ce *manuſcrit*, je vais vous dire ce que c'eſt ; & vous mettre à portée d'apprécier la valeur de la dénomination de *manuſcrit* que M. D. L. B. lui donne, & celle de ſa prétendue réponſe à votre premier défi (12) ; & je défie à mon tour M. D. L. B. de produire une autre *Vie de Jean-Jaques*, que celle dont voici l'hiſtoire.

Dans ſa plus tendre jeuneſſe, *Rouſſeau* ſe trouvant à Soleure avec un *quidam*, qui, ſe diſant Archimandrite de Jéruſalem, faiſoit ſa quête en Suiſſe, & auquel *Jean-Jaques* s'étant attaché ſervoit d'interpréte, les deux voyageurs ſe préſenterent à l'hôtel de M. le Marquis de Bonac, alors Ambaſſadeur en Suiſſe. L'Archimandrite fut interrogé, démaſqué, & congédié. L'in-

(12) On vient de voir que tout cela étoit apprécié d'avance.

Note de la *bonne vieille.*

terpréte à ſon tour interrogé par M. l'Ambaſſadeur, lui fit naïvement le détail de ſes petites aventures. Cette naïveté plut & intéreſſa. On ne voulut pas qu'il rejoignît ſon prêtre Grec ; & en attendant qu'on vît ce qu'on pourroit faire de lui, on le retint à l'hôtel. Mais laiſſons parler *Rouſſeau* lui-même.

« M. de la Martiniere « (alors ſecrétaire d'Ambaſſade) » voulut voir de mon ſtyle, & me demanda par écrit le même » détail que j'avois fait à M. l'Ambaſſadeur. Je lui écrivis une » longue lettre, que j'apprends avoir été conſervée par M. de » Marianne qui étoit attaché depuis long-tems au Marquis de » Bonac, & qui depuis a ſuccédé à M. de la Martiniere ſous » l'Ambaſſade de M. de Courteilles. J'ai prié M. de Malesherbes » de tâcher de me procurer une copie de cette lettre. Si je » puis l'avoir par lui, ou par d'autres, on la trouvera dans le » recueil qui doit accompagner mes Confeſſions ».

Voilà donc cette lettre retrouvée, Madame : je ne puis vous dire comment de caſcade en caſcade elle eſt tombée entre les mains de M. D. L. B. (13) Mais vous voyez l'uſage que l'auteur ſe propoſoit d'en faire, s'il eût pu en recouvrer une copie. S'il vous paroît étrange que M. D. L. B. ſe montre plus ſcrupuleux que *Jean-Jaques*, & qu'au lieu de publier ce *manuſcrit*, il ſe borne à n'en fournir que des extraits, ſouvenez-vous que M. D. L. B. ne manque pas de bon-ſens. Cela poſé ; voudriez-

(13) A titre de dépoſitaire de la confiance de *J. J. Rouſſeau*, M. Du Peyrou ſait ſeulement que vous ne pouvez avoir que la lettre dont il parle. Moi qui vis moins loin de vous, je conçois comment vous pouvez l'avoir ; mais je ne veux pas le dire.... M. D. L. B. regardez autour de vous ; & convenez que *Jean-Jaques mon maître* ſavoit bien former ſes écolieres à la modération.

Note de la *délicate-anonyme*.

vous qu'après avoir affirmé à ses lecteurs dans son *Essai sur la musique* que, *tout ce qu'il dit de Rousseau, est tiré d'une Vie de ce même Rousseau, faite par lui, & écrite de sa main*, il allât bêtement leur prouver que cette VIE d'un homme parvenu à l'âge de soixante-six ans, est contenue dans une LETTRE, prophétique sans doute, écrite par ce même homme avant l'âge de vingt ans? Cela ne seroit pas raisonnable. Il ne faut pas ainsi prendre les gens au mot; & quand au lieu de cette *Vie de Rousseau, faite par Rousseau, écrite de la main de Rousseau*, que vous avoit promise M. D. L. B. & que vous l'avez défié de produire, il vous offre la vue d'une lettre toute écrite de la main de *Rousseau* (lorsqu'il sortoit à peine de l'adolescence) & dès-là *manuscrite*, vous ne pouvez rien demander de plus satisfaisant.

C'est un terrible dialecticien que ce M. D. L. B.! Tout bouffi du bon-sens, & de la logique qu'il vient d'étaler dans ce qu'il appelle sa réponse à votre premier défi, le voilà maintenant qui passant au second, va vous administrer aussi, & de même, la preuve de sa seconde assertion. Or cette preuve est une lettre de *Voltaire* du 5 Janvier 1767 adressée ...... dispensez-moi, Madame, de vous dire à qui, car M. D. L. B. ne nomme pas ce correspondant. Mais qu'importe? Ce qui importe, c'est cette date du 5 Janvier 1767, qui démontre clairement que cette piece probante doit servir de suite aux différens écrits du GRAND-HOMME sur le même sujet; notamment à la lettre du 24 Octobre 1766 à *David Hume*; à celle *au Docteur Pansophe*; au *Poëme de la guerre de Geneve*; aux *sentimens des Citoyens*, &c. &c. &c. Ceci bien entendu, vous sentirez, je

l'efpere, combien M. D. L. B. vous ménage, puifqu'ayant tant de bonnes pieces dans fon fac, il veut bien fe borner à celle qu'il vous préfente; & qu'il faut que je vous repréfente, quelque choquante qu'elle foit.

A Ferney ce 5 janvier 1767.

« Je vous fais juge, Monfieur, des procédés de *Rouffeau* » avec moi. Vous favez que ma mauvaife fanté m'avoit con- » duit à Geneve auprès de M. Tronchin le médecin, qui alors » étoit ami de *Rouffeau.* Je trouvai les environs de cette ville » fi agréables que j'achetai, d'un Magiftrat, quatre-vingt- » fept mille livres, une maifon de campagne, à condition » qu'on m'en rendroit trente-huit mille, lorfque je la quit- » terois. *Rouffeau* dès-lors conçut le deffein de foulever le » peuple de Geneve contre fes Magiftrats, & il a eu enfin la » funefte & dangereufe fatisfaction de voir fon projet ac- » compli.

» Il écrivit d'abord à M. Tronchin, qu'il ne remettroit ja- » mais les pieds dans Geneve, tant que j'y ferois. M. Tron- » chin peut vous certifier cette vérité.

» Voici fa feconde démarche :

» Vous connoiffez le goût de Madame Denis, ma niece, » pour les fpectacles. Elle en donnoit dans le château de Tour- » nai, & dans celui de Ferney, qui font fur la frontiere de » France, & les Genevois y accouroient en foule. *Rouffeau* » fe fervit de ce prétexte pour exciter contre moi le parti qui » eft celui des repréfentans, & quelques prédicans qu'on » nomme Miniftres.

„ Voilà pourquoi, Monſieur, il prit le parti des Miniſtres, „ au ſujet de la comédie, contre M. d'*Alembert*, quoiqu'en- „ ſuite il ait pris le parti de M. d'*Alembert* contre les Miniſ- „ tres, & qu'il ait fini par outrager également les uns & les „ autres.

„ Voilà pourquoi il voulut d'abord m'engager dans une petite „ guerre au ſujet des ſpectacles. Voilà pourquoi en donnant „ une comédie & un opéra à Paris, il m'écrivit que *je cor-* „ *rompois ſa République en faiſant repréſenter des tragédies* „ *dans mes maiſons*, *par la niece du grand Corneille*, que „ pluſieurs Genevois avoient l'honneur de ſeconder.

„ Il ne s'en tint pas là, il ſuſcita pluſieurs citoyens enne- „ mis de la Magiſtrature, il les engagea à rendre le Conſeil de „ Geneve odieux, & à lui faire des reproches de ce qu'ils ſouf- „ froient malgré la loi, un catholique domicilié ſur leur ter- „ ritoire, tandis que tout Genevois peut acheter en France „ des terres ſeigneuriales, & même y poſſéder des emplois „ de finance (14). Ainſi cet homme qui prêchoit à Paris „ la liberté de conſcience, & qui avoit tant beſoin de tolé- „ rance pour lui, vouloit établir dans Geneve, l'intolérance „ la plus révoltante, & en même tems la plus ridicule.

„ M. Tronchin entendit lui-même un citoyen, qui eſt „ depuis long-tems le principal boute-feu de la République, „ dire qu'il falloit abſolument exécuter ce que *Rouſſeau* vou- „ loit, & me faire ſortir de ma maiſon des Délices qui eſt

(14) Je ne conçois pas comment M. Du Peyrou a pu tenir aux mauvais raiſonnemens dont cette lettre fourmille. Mais puiſqu'il n'en a rien dit, il faut bien que je m'en taiſe.

Note de la *pauvre-imbécille.*

» aux portes de Geneve. M. Tronchin qui eſt auſſi honnête » homme que bon médecin, empêcha cette levée de bou- » clier, & ne m'en avertit que long-tems après. Je prévis » alors les troubles qui s'exciteroient bientôt dans la petite » république de Geneve. Je réſiliai mon bail à vie des Déli- » ces; je reçus 38 mille liv., & j'en perdis 49, outre environ » 30 mille que j'avois employées à bâtir dans cet enclos.

» Ce ſont là, Monſieur, les moindres traits de la conduite » que *Rouſſeau* a eue avec moi; M. Tronchin peut vous les » certifier, & toute la Magiſtrature de Geneve en eſt inſtruite.

» Je ne vous parlerai point des calomnies dont il m'a chargé » auprès de Monſeigneur le Prince de Conti, & de Madame » la Ducheſſe de Luxembourg, dont il avoit ſurpris la protec- » tion. Vous pouvez d'ailleurs vous informer dans Paris de » quelle gratitude il a payé les ſervices de tous ceux qui avoient » protégé ſes extravagantes biſarreries qu'on vouloit alors faire » paſſer pour de l'éloquence. Le Miniſtere eſt auſſi inſtruit de » ſes projets criminels que les véritables gens de lettres le » ſont de tous ſes procédés. Je vous ſupplie de remarquer que » la ſuite continuelle des perſécutions qu'il m'a ſuſcitées pen- » dant quatre années, ont été le prix de l'offre que je lui avois » faite de lui donner, en pur don, une maiſon de campagne » nommée l'Hermitage, que vous avez vue entre Tournai & » Ferney. Je vous renvoie pour tout le reſte à la lettre que » j'ai été obligé d'écrire à M. *Hume*, & qui étoit d'un ſtyle » moins ſérieux que celle-ci.

» Que M. Dorat juge à préſent s'il a eu raiſon de me con- » fondre avec un homme tel que *Rouſſeau*; & de regarder

» comme une querelle de bouffon les offenſes perſonnelles que » M. *Hume*, M. d'*Alembert* & moi, avons été obligés de » repouſſer; offenſes qu'aucun homme d'honneur ne pouvoit » paſſer ſous ſilence.

» M. d'*Alembert* & M. *Hume* qui ſont au rang des pre- » miers écrivains de France, & d'Angleterre, ne ſont point » des bouffons. Je ne crois pas l'être non plus, quoique je » n'approche pas de ces deux hommes illuſtres.

» Il eſt vrai, Monſieur, que malgré mon âge & mes mala- » dies, je ſuis très-gai quand il ne s'agit que de ſottiſes de » littérature, de proſe empoulée, de vers plats, ou de mau- » vaiſes critiques; mais on doit être très-ſérieux ſur les pro- » cédés, ſur l'honneur, & ſur les devoirs de la vie (15) ».

Eh bien! Madame, qu'avez-vous à objecter à cela? Direz-vous que le *grand-homme* dans les convulſions de haine & de fureur auxquelles il étoit ſi ſujet, a trop ſouvent compromis ſa mémoire & ſa bonne foi, pour être cité dans ſa propre cauſe comme l'oracle de la vérité? Bon! Madame, ce ne ſont là que des accès de gentilleſſe. Pour infirmer ſon témoignage alléguerez-vous ces fréquens, ces impudens déſaveux de tout écrit ſorti de ſa plume qui pouvoit mettre en riſque ſa ſécurité? Encore moins, Madame, ce ſont là des actes de prudence. Oppoſerez-vous enfin le témoignage de *Rouſſeau* à celui de *Voltaire*? Je doute par de bonnes raiſons que cela prenne avec M. D. L. B., mais eſſayons.

(15) C'eſt bien là le cas de s'écrier avec le zélé Capucin: ECCOLO IL VERO POLICINELLO!

Note de la *bonne-femme d'une ignorance craſse.*

1°. A l'offre d'une maiſon de campagne nommée l'*Hermitage* que dans ſa lettre à David *Hume*, *Voltaire* prétendoit avoir été faite de ſa part à *Rouſſeau* en 1759 par M. Marc Chappuis, voici la réponſe de *Rouſſeau* conſignée dans une lettre auſſi du 5 janvier 1767.

« Jamais ni en 1759, ni en aucun autre tems, M. Marc » Chappuis ne m'a propoſé de la part de M. de *Voltaire* » d'habiter une petite maiſon appellée l'Hermitage. En 1755 » M. de *Voltaire* me preſſant de revenir dans ma patrie, m'in» vitoit d'aller boire du lait de ſes vaches. Je lui répondis; ſa » lettre & la mienne furent publiques. Je ne me ſouviens pas » d'avoir eu de ſa part aucune autre invitation ».

Obſervez en paſſant, Madame, que ces deux lettres, dont parle ici *Rouſſeau* comme ayant été publiques, ſont préciſément celles que M. D. L. B. va bientôt vous mettre ſous les yeux, & vous verrez dans quel but. En attendant continuons d'élever autel contre autel.

2°. Si d'un côté dans la lettre qu'on vous produit vous voyez *Voltaire* répéter, en d'autres termes il eſt vrai, (car le grand-homme a pluſieurs verſions à ſes ordres) mais toujours en italiques, ce qu'il avoit affirmé quelques ſemaines auparavant à David *Hume*, ſavoir que *Rouſſeau* ne répondit à ſes offres qu'en lui écrivant :

MONSIEUR,

« Je ne vous aime point. Vous corrompez ma Républi» que, en donnant des ſpectacles dans votre château de Tour» nai, &c. &c. ».

Voyez

Voyez d'un autre côté *Rouſſeau* qui affirme que cette lettre dont parle *Voltaire*, *n'étoit point une réponſe ;* que lui *Rouſſeau eſt très-ſûr de n'y avoir point parlé du château de Tournai*, *ni employé ces ridicules mots*, VOUS CORROMPEZ MA RÉPUBLIQUE. Il va même plus loin, il produit la copie de cette lettre dont ſe plaint *Voltaire*. Elle eſt du 17 juin 1760. Mais comme elle roule eſſentiellement ſur l'impreſſion furtive, & faite ſans ſon aveu, de celle qu'au 18 août 1756 il avoit adreſſée à *Voltaire* à l'occaſion des deux Poëmes ſur la *Religion naturelle*, & *ſur le tremblement de terre de Lisbonne* ; vous me permettrez de ne vous en tranſcrire ici que le dernier article, ſeul relatif au fait en queſtion. Permis à M. D. L. B. & Conſorts de s'inſcrire en faux contre cette copie, mais les défiant de produire un original différent.

“ Je ne vous aime point, Monſieur, vous m'avez fait tous
» les maux qui pouvoient m'être les plus ſenſibles, à moi, votre
» diſciple, & votre enthouſiaſte. Vous avez perdu Geneve
» pour prix de l'aſyle que vous y avez reçu ; vous avez aliéné
» de moi mes concitoyens pour le prix des applaudiſſemens
» que je vous ai prodigués parmi eux ; c'eſt vous qui me ren-
» dez le ſéjour de mon pays inſupportable ; c'eſt vous qui me
» ferez mourir en terre étrangere, privé de toutes les conſo-
» lations des mourans, & jetté pour tout honneur dans une
» voirie ; tandis que vivant, ou mort, tous les honneurs qu'un
» homme peut attendre vous accompagneront dans mon pays.
» Je vous hais, enfin, vous l'avez voulu ; mais je vous hais
» en homme encore plus digne de vous aimer ſi vous l'aviez
» voulu. De tous les ſentimens dont mon cœur étoit pénétré

„ pour vous, il n'y reſte que l'admiration qu'on ne peut re-
„ fuſer à votre beau génie, & l'amour de vos écrits. Si je
„ ne puis honorer en vous que vos talens, ce n'eſt pas ma
„ faute. Je ne manquerai jamais au reſpect que je leur dois, ni
„ aux procédés que ce reſpect exige. Adieu, Monſieur „.

Sous la copie de cette lettre *Rouſſeau* ajoute cette apoſtille.

« On remarquera que depuis près de ſept ans que cette lettre
„ eſt écrite, je n'en ai parlé, ni ne l'ai montrée à ame vi-
„ vante. Il en a été de même des deux lettres que M. Hume
„ me força l'été dernier de lui écrire, juſqu'à-ce qu'il en
„ ait fait le vacarme que chacun ſait. Le mal que j'ai à dire
„ de mes ennemis, je le leur dis en ſecret à eux-mêmes;
„ pour le bien, quand il y en a, je le dis en public, & de
„ bon cœur „.

Avec de tels procédés, & de pareilles maximes, il n'eſt pas ſurprenant que *Jean-Jaques* ſoit un homme abominable, & ſes détracteurs les plus honnêtes gens du monde (16): mais pourſuivons.

3°. A l'accuſation portée contre *Rouſſeau* d'avoir excité les citoyens de Geneve contre la Magiſtrature, & notamment contre *Voltaire*, oppoſez, Madame, les lettres de *Rouſſeau*

(16) Ni que M. D. L. B. diſe que l'*on peut tirer d'excellentes choſes des écrits de Rouſſeau, quand on ſait les dépouiller des poiſons dangereux qui les enveloppent*. Il paroîtroit plus naturel *d'envelopper d'excellentes choſes les poiſons* pour les faire paſſer. Mais *Jean-Jaques* ne fait rien comme les autres. M. D. L. B. a bien auſſi ſes petites ſingularités. Cette expreſſion *dépouiller de poiſons* n'offre-t elle pas une plaiſante image? Avec tout cela, il a grandement raiſon ce M. D. L. B. *Jean-Jaques* a par fois des opinions ſi fauſſes!.... Si dangereuſes!.... Ne dit il pas quelque part, que *la femme d'un charbonnier, eſt plus reſpectable que la maîtreſſe d'un Prince?* Il faut être bien entiché

à ces mêmes citoyens; & en attendant le recueil qui en va paroître, & qui prouvera combien il étoit coupable au premier chef, contentez vous pour faire voir à M. D. L. B. comment *Rousseau* s'y prenoit pour enflammer contre *Voltaire*, l'animosité des Genevois, de lui produire la lettre suivante, adressée à M. d'Ivernois, un des plus zélés représentans.

A Paris le 30 Décembre 1765.

„ Je reçois, mon bon ami, votre lettre du 23. Je suis très-„ fâché que vous n'ayez pas été voir M. de *Voltaire*. Avez-vous „ pu penser que cette démarche me feroit de la peine? Que vous „ connoissez mal mon cœur! Eh! plût à Dieu qu'une heureuse „ réconciliation entre vous, opérée par les soins de cet homme „ illustre me faisant oublier tous ses torts, me livrât sans mé-„ lange à mon admiration pour lui! Dans les tems où il m'a „ le plus cruellement traité j'ai toujours eu beaucoup moins „ d'aversion pour lui, que d'amour pour mon pays. Quel que soit „ l'homme qui vous rendra la paix & la liberté; il me sera tou-„ jours cher & respectable. Si c'est Voltaire, il pourra du reste „ me faire tout le mal qu'il voudra, mes vœux constans jus-

de l'*Ostrogomanie* pour mettre au jour une pareille idée; & il n'est pas étonnant que tout ce qu'elle a de *dangereux* soit apperçu par un homme accoutumé à voir aussi bonne compagnie que M. D. L. B. Ne semble-t-il pas à entendre *Jean-Jaques*, qu'on ne doive faire cas que de la vertu. Si cette bisarrerie alloit prendre, où en seroient, grand Dieu! les gens qui font le plus de bruit dans le monde? Mais il faut espérer que M. D. L. B. qui, en écrivant sur la musique, a l'art de ridiculiser la morale, les garantira de ce *danger*.

Note du *Modele de l'héroïne du mauvais roman d'Héloïse.*

„ qu'à mon dernier ſoupir ſeront pour ſon bonheur & pour
„ ſa gloire.

„ Laiſſez menacer les Jongleurs ; *tel fiert qui ne tue pas.*
„ Votre ſort eſt preſque entre les mains de M. de *Voltaire* ; s'il
„ eſt pour vous les Jongleurs vous feront fort peu de mal. Je
„ vous exhorte, après que vous l'aurez ſuffiſamment ſondé, à
„ lui donner votre confiance. Il n'eſt pas croyable que pouvant
„ être l'admiration de l'univers, il veuille en devenir l'horreur.
„ Il ſent trop bien l'avantage de ſa poſition, pour ne pas la
„ mettre à profit pour ſa gloire. Je ne puis penſer qu'il veuille
„ en vous trahiſſant ſe couvrir d'infamie. En un mot, il eſt votre
„ unique reſſource, ne vous l'ôtez pas. S'il vous trahit, vous
„ êtes perdus, je l'avoue ; mais vous l'êtes également s'il ne ſe
„ mêle pas de vous. Livrez-vous donc à lui rondement & fran-
„ chement ; gâgnez ſon cœur par cette confiance. Prêtez-vous à
„ tout accommodement raiſonnable. Aſſurez les loix & la liberté,
„ mais ſacrifiez l'amour-propre à la paix. Sur-tout aucune men-
„ tion de moi, pour ne pas aigrir ceux qui me haïſſent, & ſi
„ M. de *Voltaire* vous ſert comme il le doit, s'il entend ſa gloire,
„ comblez-le d'honneurs & conſacrez à Apollon pacificateur
„ PHŒBO PACATOTI la médaille que vous m'aviez deſtinée „.

Quel boute-feu que ce *J. J. Rouſſeau* !

4°. Quand *Voltaire* affirme que ce furent les menées de *Jean-Jaques*, qui le forcerent à quitter ſa maiſon des *Délices*, répétez, Madame, à M. D. L. B. (car vous le lui avez déjà dit dans le P. S. de l'*Errata*) qu'il eſt de notoriété publique à Geneve, que le *grand-homme* étoit depuis long-tems poſſeſſeur & habitant de Tournai, & de Ferney, quand il réſilia

ſon bail à vie des Délices, dont il avoit conſervé la jouiſſance ; qu'il eſt plus notoire encore, s'il eſt poſſible, que ce furent ſes *écrits religieux*, & ſes *démarches politiques*, qui lui valurent les déſagrémens dont il ſe plaint, & qui le dégoûterent de ſon domicile aux *Délices*. Déſagrémens dont l'effet fut puiſſamment renforcé par l'appât de recevoir *trente-huit mille livres*, contre l'abandon d'une jouiſſance qui n'étoit pour lui qu'un droit ſtérile, depuis l'acquiſition de Ferney, & la préférence qu'il donnoit à cette nouvelle habitation.

5°. Si contre cette notoriété publique *Voltaire*, auſſi judicieuſement que légalement, invoque le témoignage de M. Tronchin, ſon ami actuel, autrefois celui de *Rouſſeau*, ne vous effrayez pas, Madame, M. Tronchin a trop d'eſprit pour ne pas apprécier ce que peut valoir ſon témoignage dans le cas préſent ; & vous trop d'humanité, pour le blâmer de ce que dans ſes relations avec *Voltaire*, il a cru, comme médecin & comme ami, devoir pouſſer ſi loin les égards pour un malade dont le tempérament lui étoit parfaitement connu ; & qu'il eût été un barbare de ne pas ménager. Jugez-en vous-même, Madame. *Rouſſeau* ayant adreſſé à M. Tronchin ſa belle lettre ſur la Providence du 18 Août 1756, pour la remettre à *Voltaire*, ou pour la ſupprimer, comme il le jugeroit à propos, voici ce que lui répondit M. Tronchin. Cette lettre, comme bien d'autres, ſe trouve entre mes mains. Elle eſt du 1er. Septembre 1756.

» J'ai reçu, mon reſpectable ami, vos lettres avec l'em-
» preſſement qui précede & qui ſuit tout ce qui vient de vous,
» & avec le plaiſir qui accompagne ce qui eſt bien. Je voudrois

„ pouvoir vous répondre du même effet ſur notre ami, mais que „ peut-on attendre d'un homme qui eſt preſque toujours en „ contradiction avec lui-même, & dont le cœur a toujours „ été la dupe de l'eſprit? Son état moral a été dès ſa plus ten- „ dre enfance ſi peu naturel & ſi altéré, que ſon être actuel „ fait un tout artificiel qui ne reſſemble à rien. De tous les „ hommes qui co-exiſtent avec lui, celui qu'il connoît le moins, „ c'eſt lui-même; tous les rapports de lui aux autres hommes, „ & des autres hommes à lui ſont dérangés; il a voulu plus „ de bonheur qu'il n'en pouvoit prétendre: l'excès de ſes pré- „ tentions l'a conduit inſenſiblement à cet excès d'injuſtice que „ les loix ne condamnent pas, mais que la raiſon déſapprouve. „ Il n'a pas enlevé le bled de ſon voiſin, il n'a pas pris ſon „ bœuf ou ſa vache, mais *il a fait d'autres rapines pour ſe „ donner une réputation que l'homme ſage mépriſe, parce qu'elle „ eſt toujours trop chere; peut-être n'a-t-il pas été aſſez „ délicat ſur le choix des moyens.* (J'en demande pardon à M. Du Peyrou, mais je n'ai pas pu m'empêcher de ſouligner cette phraſe. Juſte ciel, c'eſt M. Tronchin qui raiſonne ainſi!) „ Les louanges & les cajoleries de ſes admirateurs ont achevé ce „ que ſes prétentions immodérées avoient commencé, & „ croyant être le maître, il eſt devenu l'eſclave de ſes encen- „ ſeurs, ſon bonheur a dépendu d'eux. Ce fondement trompeur „ y a laiſſé des vides immenſes; il s'eſt accoutumé aux louan- „ ges, & à quoi ne s'accoutume-t-on pas? L'habitude leur „ a fait perdre un prix imaginaire; c'eſt que la vanité en fait „ l'eſtimation, & qu'elle-même compte pour rien ce qu'elle „ s'approprie, & pour trop ce qu'on lui refuſe: d'où il ar-

„ rive que les injures de la Baumelle font plus de peine, que „ les acclamations du parterre n'ont jamais fait de plaisir.

„ Et que résulte-t-il de tout cela? La crainte de la mort „ (car on en tremble) n'empêche pas qu'on ne se plaigne „ de la vie, & ne sachant à qui s'en prendre, on se plaint de „ la Providence, quand on ne devroit être mécontent que de „ soi-même „.

Suivent des réflexions générales sur l'injustice & la misere des hommes; après quoi M. Tronchin continue ainsi.

" A juger du futur par le passé notre ami se roidira contre „ vos raisons. Lorsqu'il eût fait son Poëme je le conjurai de „ le brûler: nos amis communs se réunirent pour obtenir la „ même grace; tout ce qu'on put gagner sur lui fut de l'a- „ doucir; vous verrez la différence en comparant le second „ Poëme au premier. J'espere pourtant qu'il lira votre belle „ lettre avec attention; si elle ne produit aucun effet, c'est „ qu'à soixante ans on ne guérit gueres des maux qui com- „ mencent à dix-huit. On l'a gâté, on en gâtera bien d'au- „ tres. Plaignons-le & conservons-nous „.

Eh bien! Madame, vous voyez que si l'AMI MALADE se connoissoit bien en témoins, l'AMI TÉMOIN se connoissoit bien aussi en malades. Mais je me lasse de suivre celui-ci, dans l'énumération de ses griefs contre *Rousseau*. Que répondre en effet aux *extravagantes bisarreries que l'on vouloit alors faire passer pour de l'éloquence;* aux *projets criminels dont le Ministere est instruit;* aux *calomnies dont Rousseau a chargé Voltaire auprès de Monseigneur le Prince de Conti, & de*

Madame la Ducheſſe de Luxembourg (17) ? Comment ſurtout juſtifier la *lettre de M. d'Alembert ſur les ſpectacles ?* N'eſt-il pas évident que le petit Sermon inſéré dans l'article *Geneve* de l'*Encyclopédie* ſur la grande utilité de l'établiſſement d'un théâtre dans cette Ville, étant un peu de la façon du *grand-homme*, & tout-à-la-fois un modele de la déférence qui lui étoit due, & que lui portoit M. d'*Alembert*, le citoyen de Geneve fut un impertinent de ne pas montrer la même déférence, & un ſot de préférer ce qu'il croyoit devoir à ſa patrie, aux fantaiſies du *grand-homme*, & à l'honneur ainſi mérité d'être placé par lui à côté de M. d'*Alembert au rang des premiers écrivains de France.*

Croyez, Madame, que M. D. L. B. qui paroît aimer la gloire, n'eût pas, comme *votre maître*, perdu cette belle occaſion de devenir un *de ces hommes illuſtres*, *qui ne ſont point des bouffons ;* & dont *Voltaire* dit ſi humblement, & ſi ſincérement que lui-même *n'approche pas*, *quoi qu'il ne crût pas être non plus un bouffon.*

Mais puiſque voilà M. D. L. B. revenu ſur la ſcene, il eſt convenable de lui laiſſer achever ſon rôle. Il lui ſied ſi bien!

En réfléchiſſant ſur cette lettre de *Voltaire*, il lui vient un

(17) Que répondre ? Que ces accuſations, & toutes celles que *Voltaire* articule contre *Rouſſeau*, ne ſont pas moins détruites par le caractere de l'accuſateur, que par celui de l'accuſé ; qu'on prouve ſuffiſamment qu'une choſe n'eſt pas, en prouvant qu'elle ne peut pas être ; qu'il eſt moralement impoſſible que *Rouſſeau* ait imaginé, avancé, ſoutenu des menſonges calomnieux, ou autres ; & que, quand *Voltaire*, plus que ſuſpect d'avoir ſacrifié la verité à tous les genres d'interéts dont ſon ame vaine, envieuſe, & cupide étoit ſuſceptible, affirme ce que *Rouſſeau* nie, c'eſt *Voltaire* qui ment.

Note de l'*impartiale anonyme.*

petit

petit ſcrupule, il *croit s'appercevoir d'après cette lettre*, *que non-ſeulement il a pu dire ce qu'il a dit*, (ſur le compte de *Jean-Jaques* s'entend), *mais qu'il en a infiniment peu dit;* & comme il n'eſt pas homme à s'en tenir à ſi *peu*, *il va y ajouter quelques petites choſes*, ſavoir, *la maniere baſſe & reſpectueuſe dont Rouſſeau avoit écrit à Voltaire*, *dans le tems où il croyoit avoir beſoin de lui*, *& où il eſpéroit en ſes bontés* (18). Mais pour qu'on ne l'accuſe pas lui M. D. L. B. *de rien* CHANGER *ou* RETRANCHER, *il rapportera la lettre que Voltaire écrivit à Rouſſeau*, *en remercîment de ce qu'il lui avoit envoyé ſon ouvrage* de l'inégalité des conditions, *& enſuite la réponſe de Jean-Jaques.*

Pour nous conformer à la marche tracée par M. D. L. B. voyons d'abord cette *lettre de remercîment.* J'ai, Madame, deux copies à vous offrir ; l'une d'après l'imprimé de M. D. L. B., l'autre d'après l'original de *Voltaire.* Il ne faut pas que vous vous ſcandaliſiez des différences qui exiſtent entre

(18) Après avoir, dans l'*Eſſai ſur la muſique*, imputé les plus honteuſes baſſeſſes à *Rouſseau*, ce pauvre M. D. L. B. croit bonnement *ajouter quelques petites choſes* à cela, en diſant que *Rouſseau* a écrit à *Voltaire d'une maniere baſse & reſpectueuſe.* (Qu'il apprenne en paſſant M. D. L. B. que les ames baſſes craignent, & ne reſpectent point). Il fait bien mieux, il va appuyer ce beau dire ſur des lettres de *Rouſseau*, qui expriment la franche admiration que produit dans les ames élevées la ſupériorité des talens. Sentiment dont *Voltaire* n'étoit pas capable : témoins ſes *Commentaires ſur Corneille*, qu'il affecte de mettre au-deſſous de Racine, à qui cependant il eſt aiſé de ſentir qu'il ſe préfere intérieurement. M. D. L. B. s'entend aſſez mal en *additions* ; & cela eſt ſurprenant : mais ce qui l'eſt encore davantage, c'eſt qu'il ne s'entende pas mieux en *baſſeſses :* car enfin on eſt encore plus près de ſon caractere que de ſon état. Note de la *grêle machine en décadence.*

ces deux copies : mais comme il faut que vous les connoiſſiez, j'ai tâché de vous les rendre ſenſibles, en employant des *guillemets* pour les additions ; des *italiques* pour les changemens ; avec des *renvois en notes* pour le texte original.

LETTRE de Voltaire à Rouſſeau, d'après l'imprimé de M. D. L. B.

J'AI reçu, Monſieur, votre nouveau livre contre le genre-humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la ſociété humaine, dont notre ignorance & notre foibleſſe ſe promettent tant de *conſolations* (*a*). On n'a jamais employé tant d'eſprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de ſoixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je ſens malheureuſement qu'il m'eſt impoſſible de la reprendre ; je laiſſe cette allure naturelle à ceux qui en ſont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les Sauvages du Canada ; premiérement, parce que les maladies *dont je ſuis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, & que je ne trouverois pas les mêmes reſſources chez les Miſſouris* (*b*) : ſecondement parce que la guerre eſt portée dans ce pays-là, & que

(*a*) *Douceurs.*

(*b*) *Auxquelles je ſuis condamné me rendent un médecin d'Europe néceſſaire.*

les exemples de nos Nations ont rendu les Sauvages presqu'auſſi méchans que nous. Je me borne à être un Sauvage paiſible dans la ſolitude que j'ai choiſie auprès de votre patrie, où vous *êtes tant deſiré* (*c*).

Je conviens (*d*) avec vous que les Belles-Lettres & les Sciences ont cauſé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Taſſe firent de ſa vie un tiſſu de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les priſons à ſoixante & dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; & ce qu'il y a de plus honteux, c'eſt qu'ils l'obligerent à ſe rétracter. *Vous ſavez quelles traverſes vos amis eſſuyerent quand ils commencerent cet ouvrage auſſi utile qu'immenſe, de l'Encyclopédie, auquel vous avez tant contribué* (*e*).

Si j'oſois me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la perſécution pour récompenſe, je vous ferois voir *des gens* (*f*) acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'Œdipe, une bibliothéque de calomnies (*g*) imprimées contre moi; *un homme qui m'avoit des obligations aſſez connues, me payant de mes ſervices par vingt libelles, un autre beaucoup* (*h*) plus coupable encore, faiſant imprimer mon propre ouvrage du ſiecle de Louis XIV, avec des notes *dans leſquelles la plus craſſe ignorance vomit les plus infâmes*

(*c*) *Devriez être.*

(*d*) *J'avoue.*

(*e*) *Dès que vos amis eurent commencé le Dictionnaire Encyclopédique, ceux qui oſoient être leurs rivaux les traiterent de Déiſtes, d'Athées, & même de Janſéniſtes.*

(*f*) *Une troupe de miſérables.*

(*g*) " Ridicules ".

(*h*) *Un prêtre ex-jéſuite que j'avois ſauvé du dernier ſupplice, me payant par des libelles diffamatoires du ſervice que je lui avois rendu; un homme.*

impoſtures ; (*i*) un autre qui vend à un Libraire " quelques " chapitres " d'une prétendue hiſtoire univerſelle ſous mon nom ; le Libraire aſſez avide (*l*) pour imprimer ce tiſſu informe de bévues, de fauſſes dates, de faits & de noms eſtropiés, & enfin des hommes *aſſez injuſtes* (*m*) pour m'imputer " la publication de " cette rapſodie. Je vous ferois voir la ſociété infectée de ce " nouveau " genre d'hommes inconnus à toute l'antiquité, qui ne pouvant embraſſer une profeſſion honnête, ſoit de manœuvre, ſoit de laquais, & ſachant malheureuſement lire & écrire, ſe font courtiers de littérature, " vivent de nos ouvrages " volent des manuſcrits, les défigurent & les vendent. Je pourrois me plaindre que " des frag- " mens " d'une plaiſanterie faite il y a près de trente ans, ſur le même ſujet que Chapelain eut la bêtiſe de traiter ſérieuſement *courent* (*n*) aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'(*o*) avarice de ces malheureux, qui *ont mêlé leurs groſſiéretés à ce badinage, qui en ont rempli les vides* (*p*) avec autant de ſottiſe que de malice, & qui " enfin " au bout de trente ans, vendent par-tout *en manuſcrit ce qui n'appartient qu'à eux, & qui n'eſt digne que d'eux* (*q*). J'ajouterois qu'en dernier lieu on a *volé une partie des matériaux que j'avois raſſemblés dans les archives publiques, pour ſervir à l'hiſtoire de la guerre de* 1741 (*r*), lorſque j'étois hiſtoriographe de France;

(*i*) *Où la plus craſſe ignorance débite les calomnies les plus effrontées.*

(*l*) " Ou aſſez ſot ".

(*m*) *Aſsez laches ou aſsez méchans.*

(*n*) *Court.*

(*o*) " Infâme ".

(*p*) *L'ont défigurée.*

(*q*) *Cet ouvrage lequel certainement n'eſt plus le mien, & qui eſt devenu le leur.*

(*r*) *Oſé fouiller dans les archives les plus reſpectables, & y voler une par-*

qu'on a vendu *à un Libraire ce fruit de mon travail* (*s*): " qu'on se saisit à l'envi de mon bien comme si j'étois déjà „ mort, & qu'on le dénature pour le mettre à l'encan „. Je vous peindrois l'ingratitude, l'imposture & la rapine me poursuivant, " depuis quarante ans „ jusqu'au pied des Alpes, & jusqu'aux bords de mon tombeau. " Mais que conclurai - je „ de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre; „ que Pope, Descartes Bayle, le Camoëns, & cent autres „ ont essuyé les mêmes injustices, & de plus grandes; que „ cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des „ lettres a trop séduits „.

„ Avouez en effet, Monsieur, que ce sont-là de ces petits „ malheurs particuliers dont à peine la société s'apperçoit. „ Qu'importe au genre-humain que quelques frêlons pillent le „ miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand „ bruit de toutes ces petites querelles; le reste du monde les „ ignore, ou en rit „.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, *ce sont là les moins funestes. Les* (*t*) épines attachées à la littérature, & à *un peu de* (*u*) réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout tems ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrece, ni Virgile, ni Horace *n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius étoit un ignorant*, *le barbare Sylla*, *le cra-*

tie des mémoires que j'y avois mis en dépôt.

(*s*) *A un Libraire* " de Paris „ *le fruit de mes travaux.*

(*t*) *Mais*, *Monsieur*, *avouez aussi que ces*

(*u*) *La.*

leux Antoine, l'imbécille Lépide, lisoient peu Platon & Sophocle ; & pour ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement Auguste, il ne fut un détestable assassin, que dans le tems où il fut privé de la société des gens de lettres (*v*).

« Avouez que Pétrarque & Bocace ne firent pas naître les » troubles de l'Italie ». Avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la St. Barthélemy, & que la tragédie du Cid ne causa pas les *troubles* (*x*) de la fronde. Les grands crimes n'ont « gueres » été commis que par de célebres ignorans; ce qui fait & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité & l'indomptable orgueil des hommes; depuis Thamas-Kouli-kan qui ne savoit pas lire jusqu'à un commis de la douane qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame, la rectifient, la consolent ; elles *vous servent, Monsieur* (*y*), dans le tems que vous écrivez contr'elles; vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire, & comme le Pere Mallebranche, dont l'imagination brillante écrivoit contre l'imagination.

« Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi ; puis» que dans tous les tems, & dans tous les lieux, elles ont » servi à me persécuter. Mais il faut les aimer, malgré l'abus » qu'on en fait ; comme il faut aimer la société, dont tant » d'hommes méchans corrompent les douceurs ; comme il

(*v*) *Ne furent les auteurs des proscriptions de Marius, de Sylla, de ce débauché d'Antoine, de cet imbécille Lépide, de ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement Auguste.*

(*x*) *Guerres.*

(*y*) *Font même votre gloire.*

„ faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuye (z) „.

Ces différences comme vous voyez, Madame, ne sont presque rien à la question, la plupart n'offrant que des additions, des changemens fort permis à un auteur qui se fait imprimer; il est tout simple de faire une toilette plus recherchée pour se présenter au Public, que pour rendre une visite particuliere. Passons donc à *Voltaire*, & à M. D. L. B. les variantes en *additions*, mais demandons-leur raison de celles en *soustractions*.

Il y en a une de ce dernier genre sur laquelle il est bon de s'expliquer avec le candide M. D. L. B.; c'est la soustraction du paragraphe qui termine la lettre de *Voltaire*, & que je viens, Madame, de vous rapporter.

Permettez-vous M. D. L. B. qu'on vous demande par quel excès de discrétion, ou de prudence, & au risque d'encourir cette accusation que vous paroissiez tant redouter, *de rien changer ou retrancher*, vous faites sans pitié main-basse sur cette queue de la lettre que vous produisez? Auriez-vous par hasard apperçu que tout, jusqu'au nom de M. Chappuis, indique cette invitation si simple de la part de *Voltaire*, *de venir boire du lait de ses vaches*, comme le vrai, le seul texte original des offres faites à *Rousseau* : texte qu'a su embellir des plus riches variantes la brillante & poétique imagination du *grand-homme*;

(z) (A la place du paragraphe qui termine cette lettre produite par M. D. L. B., on lit dans l'original le paragraphe très-remarquable qui suit).

" M. Chappuis m'apprend que vo„ tre santé est bien mauvaise; il fau„ droit la venir rétablir dans l'air na„ tal, jouir de la liberté, boire avec „ moi du lait de nos vaches, & brou„ ter nos herbes.

„ Je suis très-philosophiquement & „ avec la plus tendre estime, Mon„ sieur, votre, &c. „.

& dès-là auriez-vous craint en produiſant cette queue, de faire mentir l'ancien adage A LA QUEUE LE VENIN? Vous auriez eu grand tort; car avec votre admirable logique, étayée de votre incomparable bon-ſens, il vous étoit aiſé de prouver que l'invitation que fait ici *Voltaire* à *Rouſſeau*, *de venir pour rétablir ſa ſanté*, *boire du lait de ſes vaches & brouter ſes herbes*, emporte néceſſairement avec elle l'offre de *la propriété d'une maiſon de campagne nommée l'hermitage*, où ſans doute *Voltaire* tenoit ſes vaches; puiſqu'il eſt clair comme le jour, que toutes les fois que l'on offre du vin de ſon crû, on eſt cenſé offrir le vignoble qui l'a produit. Enfin, quel parti ne pouviez-vous pas encore tirer du nom de M. Chappuis qui ſe trouvant dans cette offre, l'identifie avec celle dont *Voltaire* fit la confidence à David Hume le 24 Octobre 1766?

Mais, Madame, ſi M. D. L. B. paroît ici ne pas faire valoir tous les avantages que lui fourniſſoit la lettre de *Voltaire*, c'eſt qu'en homme qui ne veut pas manquer ſon coup, *il recule pour mieux ſauter*: car le voilà qui, la réponſe de *Rouſſeau* à la main, va vous prouver la *maniere baſſe & reſpectueuſe dont il écrit à Voltaire*. Liſez donc bien attentivement cette réponſe qui eſt du 10 Septembre 1755.

LETTRE de Rouſſeau à Voltaire.

„C'EST à moi, Monſieur, de vous remercier à tous égards:
„ en vous offrant l'ébauche de mes triſtes rêveries, je n'ai point
„ cru vous faire un préſent digne de vous, mais m'acquitter d'un
„ devoir, & vous rendre un hommage que nous vous devons
„ tous, comme à notre chef. Senſible d'ailleurs à l'honneur que

„ vous

» vous faites à ma patrie, je partage la reconnoissance de mes » concitoyens, & jespere qu'elle ne fera qu'augmenter encore » lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur » donner. Embellissez l'asyle que vous avez choisi : éclairez un » peuple digne de vos leçons ; & vous qui savez si bien peindre » les vertus & la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos » murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit » apprendre de vous le chemin de la gloire.

» Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre » bêtise, quoique je regrette beaucoup pour ma part, le peu » que j'en ai perdu. A votre égard, Monsieur, ce retour seroit » un miracle, si grand à la fois & si nuisible, qu'il n'appar- » tiendroit qu'à Dieu de le faire, & qu'au diable de le vouloir. » Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes ; personne » au monde n'y réussiroit moins que vous. Vous nous redressez » trop bien sur nos deux pieds, pour cesser de vous tenir » sur les vôtres.

» Je conviens de toutes les disgraces qui poursuivent les hom- » mes célebres dans les lettres ; je conviens même de tous les » maux attachés à l'humanité, & qui semblent indépendans de » nos vaines connoissances. Les hommes ont ouvert sur eux- » mêmes, tant de sources de misere, que quand le hasard en » détourne quelqu'une, ils n'en sont gueres moins inondés. D'ail- » leurs il y a dans le progrès des choses, des liaisons cachées » que le vulgaire n'apperçoit pas, mais qui n'échapperont point » à l'œil du sage quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence, » ni Cicéron, ni Virgile, ni Séneque, ni Tacite ; ce ne sont » ni les Savans ni les Poëtes qui ont produit les malheurs de

„ Rome, & les crimes des Romains : mais ſans le poiſon lent „ & ſecret qui corrompoit peu-à-peu le plus vigoureux gouvernement dont l'hiſtoire ait fait mention, Cicéron, ni Lucréce, „ ni Salluſte n'euſſent point exiſté, ou n'euſſent point écrit. Le „ ſiecle aimable de Lélius & de Térence amenoit de loin le „ ſiecle brillant d'Auguſte & d'Horace, & enfin les ſiecles horribles de Séneque & de Néron, de Domitien & de Martial. „ Le goût des lettres & des arts naît, chez un peuple, d'un „ vice intérieur qu'il augmente, & s'il eſt vrai que tous les progrès humains ſont pernicieux à l'eſpece, ceux de l'eſprit & „ des connoiſſances, qui augmentent notre orgueil & multiplient „ nos égaremens, accelerent bientôt nos malheurs. Mais il vient „ un tems où le mal eſt tel, que les cauſes mêmes qui l'ont „ fait naître ſont néceſſaires pour l'empêcher d'augmenter ; c'eſt „ le fer qu'il faut laiſſer dans la plaie, de peur que le bleſſé n'expire en l'arrachant. Quant à moi, ſi j'avois ſuivi ma premiere „ vocation, & que je n'euſſe ni lu, ni écrit, j'en aurois ſans „ doute été plus heureux. Cependant, ſi les lettres étoient maintenant anéanties, je ſerois privé du ſeul plaiſir qui me reſte. „ C'eſt dans leur ſein que je me conſole de tous mes maux : „ c'eſt parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs „ de l'amitié, & que j'apprends à jouir de la vie ſans craindre „ la mort. Je leur dois le peu que je ſuis ; je leur dois même „ l'honneur d'être connu de vous : mais conſultons l'intérêt dans „ nos affaires, & la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des „ philoſophes, des hiſtoriens, des ſavans, pour éclairer le monde „ & conduire ſes aveugles habitans, ſi le ſage Memnon m'a dit „ vrai, je ne connois rien de ſi fou qu'un peuple de ſages.

» Convenez-en, Monſieur, s'il eſt bon que de grands génies » inſtruiſent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs » inſtructions : ſi chacun ſe mêle d'en donner, qui les voudra » recevoir? *Les boiteux*, dit Montaigne, *ſont mal propres aux* » *exercices du corps ; & aux exercices de l'eſprit les ames* » *boiteuſes.* Mais en ce ſiecle ſavant, on ne voit que des boi- » teux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit » les écrits des ſages pour les juger, & non pour s'inſtruire. » Jamais on ne vit tant de Dandins. Le théâtre en fourmille ; » les cafés retentiſſent de leurs ſentences, ils les affichent dans » les Journaux, les quais ſont couverts de leurs écrits ; & j'en- » tends critiquer l'*Orphelin* (19) parce qu'on l'applaudit, à tel » grimaud ſi peu capable d'en voir les défauts, qu'à peine en » ſent-il les beautés.

» Recherchons la premiere ſource des déſordres de la ſo- » ciété : nous trouverons que tous les maux des hommes leur » viennent de l'erreur, bien plus que de l'ignorance, & que ce » que nous ne ſavons point, nous nuit beaucoup moins que » ce que nous croyons ſavoir : or quel plus ſûr moyen de courir » d'erreurs en erreurs que la fureur de ſavoir tout? Si l'on n'eût » prétendu ſavoir que la terre ne tournoit pas, on n'eût point » puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournoit ; ſi les ſeuls phi- » loſophes en euſſent reclamé le titre, l'Encyclopédie n'eût point » eu de perſécuteurs. Si cent myrmidons n'aſpiroient à la gloire, » vous jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins, vous n'auriez » que des rivaux dignes de vous.

» Ne ſoyez donc pas ſurpris de ſentir quelques épines inſé-

(19) Tragédie de M. de *Voltaire* que l'on jouoit alors.

» parables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les » injures de vos ennemis ſont les acclamations ſatiriques qui » ſuivent le cortege des triomphateurs. C'eſt l'empreſſement » du Public pour tous vos écrits, qui produit les vols dont vous » vous plaignez : mais les falſifications n'y ſont pas faciles ; » car le fer, ni le plomb ne s'allient point avec l'or. Permet- » tez-moi de vous le dire par l'intérêt que je prends à votre » repos, & à notre inſtruction : mépriſez de vaines clameurs, » par leſquelles on cherche moins à vous faire du mal, qu'à » vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus » vous devez vous faire admirer. Un bon livre eſt une terri- » ble réponſe à des injures imprimées : & qui vous oſeroit » attribuer des écrits que vous n'aurez pas faits, tant que » vous n'en ferez que d'inimitables ?

» Je ſuis ſenſible à votre invitation ; & ſi cet hiver me laiſſe » en état d'aller au printems habiter ma patrie, j'y profiterai » de vos bontés. Mais j'aimerois mieux boire de l'eau de votre » fontaine que du lait de vos vaches ; & quant aux herbes » de votre verger, je crains bien de n'y en trouver d'autres » que le Lotos qui n'eſt pas la pâture des bêtes, & le Moly » qui empêche les hommes de le devenir.

» Je ſuis de tout mon cœur & avec reſpect, &c. ».

A Paris le 10 *Septembre* 1755.

Oh ! Pour cette lettre, Madame, elle eſt de toute fidélité ; rien n'y manque, pas même l'article reſponſif à l'invitation de *Voltaire*, & qu'il vous paroîtra peut-être mal-adroit d'avoir laiſſé ſubſiſter, après la ſouſtraction de l'article des offres

de *Voltaire*. Pas ſi mal-adroit, Madame; c'eſt une fineſſe qui fait infiniment d'honneur à l'eſprit de M. D. L. B. Ne voyez-vous pas que préſenter *Rouſſeau* remerciant *Voltaire* pour des offres qui ne paroiſſent pas lui avoir été faites, c'eſt le placer dans la poſture *baſſe & reſpectueuſe* d'un gueux (20), qui pour provoquer la générosité, étale d'avance ſa reconnoiſſance pour les *bontés* qu'il ſollicite; & que pour qu'on trouvât de la *baſſeſſe* dans la réponſe de *Rouſſeau*, il falloit bien que M. D. L. B. y en mît. Car pour moi qui ai lu, & relu cette réponſe du 10 Septembre 1755, j'avoue de bonne foi, que je n'y trouve aucune autre preuve de la *maniere d'écrire de Rouſſeau baſſe & reſpectueuſe*. J'y trouve il eſt vrai des éloges directs (21), mais j'y trouve auſſi des avis indirects donnés par un connoiſſeur au plus brillant génie, au plus varié, au plus célébre des Ecrivains de ce ſiecle, à celui à qui l'Europe entiere accorde le plus d'eſprit & de goût. Si c'eſt là ce que M. D. L. B.

(20) Ce que M. Du Peyrou dit ici, n'eſt point en contradiction avec ce que j'ai dit plus haut. Les ames baſſes n'ont pas le ſentiment du reſpect; non, je le repete : mais elles en affectent les démonſtrations toutes les fois que leur intérêt l'exige.

Note de la *doucereuſe anonyme*.

(21) Oui, *Rouſseau* a donné à *Voltaire* des éloges directs; mais ils étoient ſinceres, puiſqu'il ne les a jamais démentis : car la flatterie foule aux pieds l'objet de ſon culte, dès qu'elle n'en eſpere plus rien. Dans le fragment de la lettre du 17 Juin 1760 que M. Du Peyrou vient de rapporter, où *Rouſſeau* dit à *Voltaire* : *je vous hais, enfin, vous l'avez voulu;* ce qui n'eſt pas je penſe le langage de la *baſſeſſe*, *il proteſte encore de ſon admiration pour le beau génie, de ſon amour pour les écrits, du reſpect qu'il doit aux talens de Voltaire;* & s'engage à ne jamais manquer *aux procédés que ce reſpect exige*. Bien plus généreux que Céſar, ce n'eſt pas un ennemi abattu qu'il plaint, c'eſt un ennemi triomphant qu'il loue.

Note de l'*auteur-femelle*.

appelle une *maniere d'écrire baſſe & reſpectueuſe*, il faut que ce M. D. L. B. ſoit un homme bien fier, ou bien ſcrupuleux pour être le ſeul en Iſraël qui n'ait jamais fléchi le genou devant l'idole. Peut-être auſſi eſt-ce dans la contemplation, & dans l'admiration de ſes quatre *in-quarto* qu'il s'eſt fâché contre *Rouſſeau* d'avoir loué *Voltaire*, qui n'a rien ſu produire de comparable à l'*Eſſai ſur la muſique*. Quoi qu'il en ſoit, cette *baſſeſſe* de *Rouſſeau* tient ſi fort à cœur à M. D. L. B., que peu content de la preuve du 10 Septembre 1755, il en produit une autre du 18 Août 1756 qu'il faut encore que je tranſcrive ici; vous en verrez la raiſon, Madame.

“ Je ne puis m'empêcher, Monſieur de remarquer à ce » propos une oppoſition bien ſinguliere entre vous & moi, » dans le ſujet que je traite ici. Raſſaſié de gloire & déſabuſé » des vaines grandeurs, vous vivez libre au ſein de l'abon- » dance; bien ſûr de l'immortalité, vous philoſophez paiſible- » ment ſur la nature de l'ame; & ſi le corps ou le cœur » ſouffre vous avez Tronchin pour médecin & pour ami: » vous ne trouvez pourtant que mal ſur la terre. Et moi, » obſcur, pauvre, & tourmenté d'un mal ſans remede, je » médite avec plaiſir dans ma retraite, & je trouve que tout » eſt bien. D'où viennent ces contradictions apparentes? Vous » l'avez vous-même expliqué; vous jouiſſez, moi j'eſpere, & » l'eſpérance embellit tout.

» J'ai autant de peine à quitter cette ennuyeuſe lettre que » vous en aurez à l'achever. Pardonnez-moi *grand-homme*, » un zele peut-être indiſcret, mais qui ne s'épancheroit pas » avec vous ſi je vous eſtimois moins. A Dieu ne plaiſe que

» je veuille offenser celui de mes contemporains *dont j'honore*
» *le plus les talens, & dont les écrits parlent le mieux à mon*
» *cœur!* Mais il s'agit de la cause de la Providence dont j'at-
» tends tout, &c. ».

Ici la plume tombe des mains de M. D. L. B. tant il est impatienté de tant de *bassesse*, & par un honnête & sur-tout commode *&c.* il laisse à l'imagination à deviner la fin de cette lettre. Pour moi, qui ne veux pas, Madame, que votre imagination fasse la moindre grace à *Rousseau*, je vais vous traduire l'*et cætera* de M. D. L. B.

« Après avoir si long-tems puisé dans vos leçons des con-
» solations, & du courage, il m'est dur que vous m'ôtiez main-
» tenant tout cela, pour ne m'offrir qu'une espérance incer-
» taine & vague, plutôt comme un palliatif actuel, que comme
» un dédommagement à venir ».

Qui croiroit, Madame, qu'après avoir écrit (notez bien en 1755 & 1756), d'une *maniere si basse & si respectueuse* à *Voltaire*, *Rousseau* ait osé huit ou dix ans après, se plaindre des tracasseries que lui suscitoit ce même *Voltaire;* & ne pas s'extasier de tous ces charmans pamphlets, ces petits chefs-d'œuvre qui ont signalé la vieillesse du *grand-homme*? J'en suis fâché pour vous; mais l'inconséquence de *votre maître* saute aux yeux. Quand on a une fois admiré un homme, à cause des talens qu'on reconnoît en lui, & des vertus qu'on lui suppose, quelques vices qu'il décele durant le cours d'une longue vie, il faut admirer toujours, non-seulement ses talens, (comme a fait *Rousseau*), mais encore toutes les méchancetés qu'il peut faire.

Graces au Ciel ! me voilà parvenu à la péroraiſon de M. D. L. B. N'êtes-vous pas tentée, Madame, d'admirer avec lui, la réflexion de M. Paliſſot ſur l'indulgence du Public pour *Rouſſeau* (22), & ſa ſévérité pour *Voltaire* ? Elle a du moins cela de bon, qu'elle termine l'oraiſon de M. D. L. B. contre vous & contre votre ami *Jean-Jaques*.

Si les preuves que je lui oppoſe ne ſont ni auſſi ingénieuſes, ni auſſi recherchées que les ſiennes, elles ont du moins le mérite de repoſer ſur des titres originaux qui exiſtent entre mes mains ; & que je ſuis prêt à produire à qui deſirera les conſtater. Car il eſt poſſible que parmi ces titres, il s'en trouve qui ne ſoient pas deſtinés à paroître dans la Collection actuellement ſous preſſe des *Ecrits de J. J. Rouſſeau :* mais que les attaques de ſes ennemis, forceront tôt ou tard ſes amis à expoſer au grand jour.

Je ſuis effrayé de la longueur de cette lettre, Madame. Remarquez pourtant qu'elle releve, non toutes les exécrations vomies contre *Rouſſeau* dans l'*Eſſai ſur la muſique*, & ſi victorieuſement démenties dans votre *Errata de cet Eſſai*, mais ſimplement celles dont M. D. L. B. ſe diſoit en état d'adminiſtrer la preuve. Et c'eſt ainſi, comme le ſavent très-bien tous ces Meſſieurs, qu'une petite calomnie, en une ſeule ligne, même de la façon d'un BAZILE, néceſſitant vingt pages de réfutation, laiſſe toujours ſa cicatrice.

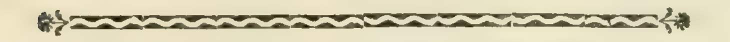
(22) M. Paliſſot parler de l'indulgence du Public pour *Rouſſeau*, après ce qu'il doit à l'indulgence de *Rouſſeau* ! ..... Cela feroit pitié, ſi cela ne faiſoit horreur.

Note de la *ſempiternelle*.

Permettez,

Permettez, Madame, que je vous offre ici les aſſurances de mon dévouement & de mon reſpect.

DU PEYROU.



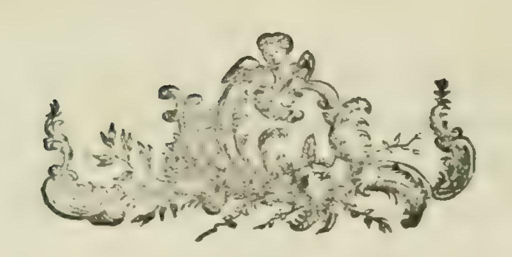
M. Du Peyrou, ainſi que vous l'avez vu, Monſieur, m'a laiſſée la maîtreſſe de prendre, pour enrichir la réponſe que je vous deſtinois, tout ce qui me conviendroit dans ce *Commentaire*. J'ai cru bien faire pour le Public, pour *J. J. Rouſſeau*, & pour moi, de l'employer en entier. La gloire de *Jean-Jaques* m'eſt trop chere pour que je ne céde pas avec tranſport l'honneur de la défendre, à un homme que tout invite à ſe nommer, & de qui le nom prévient tous les doutes. Mais comme il ne pouvoit pas tout dire, je me ſuis permis de mettre en notes, quelques réflexions qui m'ont paru ne pas contraſter avec les ſiennes; & que j'eſpere qu'il ne déſapprouvera pas. Au ſurplus, perſuadée qu'on ne peut à l'avenir accuſer *Jean-Jaques* de rien, dont, en prouvant la fauſſeté des accuſations déjà portées contre lui, je ne l'aye diſculpé d'avance, je vous déclare, Monſieur, que je poſe la plume pour ne la plus reprendre. Si l'on doit dire la vérité à ceux qui l'ignorent & la reſpectent, c'eſt la profaner que de la répéter à ceux qui la ſavent & la mépriſent : ainſi vous pouvez reſpirer.

Ce 12 Novembre 1781.

P. S. Mes lecteurs jugeront par la date de la lettre de M. Du Peyrou, que le *Commentaire* qu'il m'a fourni a été fait

quelque tems auparavant la mort de M. Tronchin, arrivée le 30 Novembre dernier, & que j'aurois bien souhaité qui ne précédât pas la publication de ma réponse. L'incertitude de la vie est pour les amis de *J. J. Rousseau*, le plus grand des inconvéniens attachés à la difficulté de publier tout écrit qui a sa défense pour objet : difficulté que je n'ose encore me promettre de vaincre. Combien j'ai tremblé pour les jours de MM. d'Alembert, Diderot, D. L. B., &c. &c. ! Graces à Dieu, ce ne sera plus que par humanité que je desirerai leur conservation !

Ce 20 Janvier 1782.





LETTRE adreſſée aux Editeurs du Supplément.

MESSIEURS,

VOus ſerez ſans doute ſurpris de recevoir des lettres & des mémoires de la part d'un homme qui n'a pas l'honneur d'être connu de vous : mais la réputation d'un ſavant que l'Europe regrette, & que vous faites revivre, y eſt intéreſſée. Il s'agit d'accorder *J. J. Rouſſeau* avec lui-même, de ſauver le ridicule à un citoyen de Grenoble, homme de Lettres, pere de famille, ancien ami de *Jean-Jaques*, & de ne pas laiſſer ignorer au Public la raiſon de l'incohérence de certains Ecrits que vous avez ſans doute jugé à propos de conſerver, comme formant un enſemble dont les moindres détails peuvent l'intéreſſer. Voici le fait.

Le R. P. Ducros, bibliothécaire & directeur du cabinet d'hiſtoire naturelle de Grenoble, m'a prié de répondre à une anecdote des rêveries de *Jean-Jaques* qui intéreſſe M. Bovier, & qui lui a été communiquée de Geneve. Elle regarde les Botaniſtes, & c'eſt en cette qualité, ayant profeſſé cette ſcience depuis dix ans, que je ſuis invité & intéreſſé à réſoudre toute équivoque qui peut la concerner.

La réputation de *Jean-Jaques*, le zele que vous montrez à l'étendre en publiant ſes derniers Ecrits, mes devoirs de citoyen honnête, ſont les motifs qui conduiſent ma plume. Ils ſont détaillés dans le mémoire ci-joint, que je vous prie de vouloir bien inſérer à la ſuite de l'imputation faite à M. Bovier. Il eſt fait dans le deſſein de le ménager ainſi que *Jean-*

Jaques, ſans rien ſouſtraire au Public de ce que vous lui deſtinez.

Si vous deſiriez, MESSIEURS, prendre des renſeignemens ſur mon compte, vous pourrez en trouver chez M. Guettard, avec qui j'ai eu le plaiſir de parcourir tout le Dauphiné en 1775 & 1776, pour en faire l'hiſtoire naturelle par ordre du Gouvernement, ou chez M. de la Tourrette, ſecrétaire de l'Académie des Belles-Lettres à Lyon, ou chez les parens de M. de Haller, avec lequel j'étois en relation. Mon nom eſt dans quelques papiers publics, & dans deux ouvrages que j'ai publiés ſur la Botanique & la Médecine; mais la confiance que vous inſpirez me diſpenſe de me faire violence pour entrer dans d'autres détails ſur ce qui me concerne.

J'ai l'honneur d'être avec une haute eſtime & une parfaite conſidération,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

VILLAR, *Docteur & Profeſſeur de Botanique, chez M. Berthelot, près du College à Grenoble.*

Le 25 Février 1782.





OBSERVATIONS succinctes sur une anecdote rapportée dans la VIIe. Rêverie du Promeneur Solitaire.

MONSIEUR Bovier avocat au Parlement me fait demander, s'il y a aux environs de Grenoble, un saule épineux, ou un arbrisseau sauvage, dont le fruit acide soit un poison? Je réponds au premier article, que les Botanistes ne connoissent aucun saule épineux en Europe, que parmi les vingt-deux especes de ce genre que nous avons observées en Dauphiné, aucune n'a d'épines, ni même des extrémités de ramaux qu'on puisse regarder comme telles. Quant au second article: il y a aux environs de Grenoble, un arbrisseau appellé par les Botanistes, *Hippophaë* ou *Rhamnoïdes* (*a*) qu'on nomme vulgairement *argousse* (*b*), qui porte des feuilles oblongues, fermes, blanchâtres, assez ressemblantes à celles du petit saule ou osier blanc. Ces deux arbrisseaux bordent tous les torrens & rivieres: ils croissent pêle-mêle & s'élevent depuis trois jusqu'à six pieds pour l'ordinaire. Le dernier se nomme en botanique *Salix helix* ou *Salix purpurea* (*c*).

(*a*) Hippophaë (Adans. famill. II. p. 80). Rhamnoïdes Linn. Hist. nat. 651. Dict. de méd. Tom. IV. pag. 317*.

Rhamnoïdes salicis folio. Tournef. J. R. Herb. T. 481.

Rhamnus salicis Folio angusto, fructu flavescente C. Bauh. Pin. 477.

Rhamnus vel oleaster Germanicus. J. Bauh. I. part. 2. 33. *.

Rhamnus alterum genus Cæsalp. de Plant. pag. 75. *.

Oleastro Germanico *Cordi* S. Rhamno 1°. del Dioscoride Ponæ Ital. 74.

(*b*) Rhamne 1. de Mathiole qu'on appelle argousse aux environs de Grenoble & avec lequel on peut faire des sauces au lieu de verjus, &c. Dalech. Hist. Gen. éd. fr. I. 116. *.

(*c*) Linnæi Hist. nat. 648. nous croyons avec le célebre Haller, que ces deux especes n'en font qu'une.

L'argouſſe ou *hippophaë*, a l'extrémité de ſes rameaux terminés par une épine, & ſes fruits ſont par paquets entaſſés ſur les branches à la baſe des feuilles, au nombre de trois juſqu'à neuf, adhérens à la tige. Ce ſont des baies ſucculentes, d'abord vertes, jaunes en automne & rougeâtres pendant l'hiver, auquel elles réſiſtent ainſi que les feuilles, & ſont mangées par les oiſeaux. Ces baies ſont rondes de la couleur des grains de maïs, un peu moins groſſes, ſont remplies d'un ſuc jaunâtre acide, & renferment un ſeul noyau dans leur centre (*d*).

Ces obſervations ſont entrevoir l'équivoque à laquelle la reſſemblance de figure des feuilles, & de la grandeur ou du voiſinage de ces deux arbriſſeaux ont donné lieu ; mais elles ne ſont pas même ſoupçonner la raiſon qui a pu faire croire qu'un fruit acide eſt un poiſon. Que notre *hippophaë* ſoit celui des Grecs, quoiqu'on n'en tire pas ici un ſuc *laiteux*, *épaiſſi*, *purgatif* &c. cela eſt poſſible, & la plante qui fournit la gomme adragant en eſt une preuve, quant à la conſiſtance qu'elle acquiert dans les pays chauds & non dans nos Alpes où la plante eſt très-commune. Mais qu'un arbriſſeau dont tous les animaux herbivores mangent les feuilles & les granivores le fruit : que ce fruit acide que Dalechamp recommande, & avec lequel on fait réellement du verjus ici chez les pauvres : que ce même fruit ſans âcreté, ſans aucun goût, fade, nauſéeux ſoit un poiſon : que ce poiſon n'ait ſeulement pas été ſoupçonné dans des pays

(*d*) Cordus a fait une remarque bien digne d'un Chimiſte du quinzieme ſiecle, il dit avoir obſervé trois ſubſtances différentes dans le fruit de l'hippophaë: l'une pulpeuſe inſipide ſous l'écorce, la ſeconde aqueuſe & acide ſur le noyau, & une troiſieme huileuſe dans le noyau même.

tels que l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, la France où cet arbrisseau couvre des isles entieres, le long des torrens & rivieres depuis la mer jusqu'aux sommets des Alpes ; c'est ce qu'on ne peut concevoir.

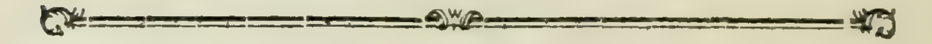
L'on pardonnera à des enfans, de ne jamais manger des fruits qu'ils ne connoissent pas, parce que leur mere ou leur gouvernante les ont avertis qu'ils pourroient s'empoisonner, & même d'appliquer à cette plante les craintes qu'on leur a inspirées au sujet des *solanum*, des *chevre-feuilles*, des *lauréoles*, *bois gentils* &c. Qu'ils inspirent cette terreur panique à leurs freres, à leurs camarades, il n'y a pas d'inconvénient. Mais faire un crime à un homme de lettres de ce qu'il n'a pas averti un botaniste de ne pas manger de *ce fruit défendu*, c'est exiger de lui les préjugés de l'enfance & supposer trop peu d'expérience au botaniste, qui dans le cas même le plus dangereux est fait pour servir de mentor, & non pour en exiger de la part d'un homme qui n'a pas étudié les plantes.

D'après ces réflexions, nous croyons que M. Bovier peut être tranquille sur l'imputation que les manuscrits du citoyen de Geneve semblent lui faire au sujet de cette plante. Sur le tout qu'importeroit à M. Bovier, qu'une disposition trop mélancolique de la part de son ancien ami, le fit passer dans le lointain, pour un homme qui n'a pas eu tous les égards possibles pour cette sensibilité extrême qu'il outroit encore durant les dernieres années de sa vie. La réputation de M. Bovier est faite & ce soupçon ne se soutiendroit jamais dans sa patrie, ni dans l'esprit de ceux qui le connoissent. Ceux qui ne le connoissent pas, le jugeront favorablement d'après ces détails &

ce qui y a donné lieu ; si quelques esprits légers vouloient s'amuser du ridicule, il suffiroit d'opposer les écrits savans de *Rousseau* à une pusillanimité, ou à une maladie que cette anecdote décele aux yeux du Public.

Fait à Grenoble le 25 Février 1782.

VILLAR, *Méd. & Prof. de Botanique.*



RECONNOISSANCE de la remise des Manuscrits de musique que les Editeurs du Supplément ont été priés d'y insérer.

NOUS Jérôme-Fréderic Bignon, conseiller d'Etat, bibliothécaire du Roi, reconnoissons que Monsieur Benoit ancien contrôleur des domaines & bois de Toulouse, nous a remis ce-jourd'hui un volume de 601 pages *in*-4°. couvert en bazanne verte, lequel, suivant l'attestation étant en tête d'icelui, signée de M M. le marquis de Gérardin, brigadier des armées du Roi, Barbier de Neuville, Olivier de Corancez, Caillot pensionnaire du Roi, de Sauvigny chevalier le l'Ordre royal & militaire de St. Louis, censeur royal, Lebegue de Presle, docteur en médecine, censeur royal, le comte de Belloy, officier aux Gardes-françoises, Deleyre, secrétaire de S. A. R. l'Infant duc de Parme, & le comte Duprat, lieutenant-colonel du régiment d'Orléans, contient tous les manuscrits originaux de la musique de *J. J. Rousseau*, trouvés après sa mort, & une table d'iceux afin

afin d'en faciliter la comparaiſon avec les morceaux gravés, lequel volume nous avons ſur le champ au deſir dudit Sieur Benoit, fait eſtampiller & de ſuite dépoſer aux manuſcrits de la bibliotheque du Roi, pour y être gardé à toujours & communiqué au Public, ainſi qu'il en eſt uſé pour les livres appartenants à ſa Majeſté. Fait à l'hôtel de ladite bibliotheque, à Paris ce 10 Avril 1781. *Signé* Bignon.

COPIE de l'atteſtation miſe à la tête des Manuſcrits.

Ces manuſcrits originaux ſont tous écrits de la main de M. *Rouſſeau* & les mêmes que l'on voyoit chez lui ſur ſon Clavecin. Comme il pourroit peut-être reſter quelques doutes là-deſſus, M. Benoit ancien contrôleur des domaines & bois de Toulouſe, qui a fait graver la plus grande partie de ces morceaux de muſique, a réclamé l'atteſtation des perſonnes ci-après; en conſéquence il a prié M M. &c. &c. de certifier que les manuſcrits compoſant ce Recueil ſont les mêmes que ceux qu'ils ont toujours vus chez M. *Rouſſeau* écrits de ſa main; que certains morceaux ont été compoſés pour eux ou à leur priere: ce qu'ils ont certifié véritable, & ont ſigné la préſente atteſtation avec ledit Sieur Benoit dépoſitaire des-dits manuſcrits qu'il a remis ce-jourd'hui à la bibliotheque du Roi, pour remplir la tâche qu'il s'étoit impoſée par attachement pour l'Auteur. Fait à Paris ce 10 Avril 1781. *Signé* GÉRARDIN. &c. &c.

Fin du troiſieme & dernier Volume.

TABLE

DES DIFFÉRENTES PIECES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.





